HAL
open science

La Russie et son miroir d'Extrême-Occident : l'identité géopolitique de la Russie ultra-périphérique sous le prisme de l'Oblast' de Kaliningrad. Étude géographique et géopolitique.

Olivier Roqueplo

To cite this version:

Olivier Roqueplo. La Russie et son miroir d'Extrême-Occident : l'identité géopolitique de la Russie ultra-périphérique sous le prisme de l'Oblast' de Kaliningrad. Étude géographique et géopolitique.. Histoire. Université Sorbonne Paris Cité, 2018. Français. NNT : 2018USPCF041 . tel-02080112

HAL Id: tel-02080112

https://theses.hal.science/tel-02080112

Submitted on 26 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale N°265

Langues, littératures et sociétés du monde

Centre de Recherche Europe Eurasie

THÈSE

présentée par

Olivier ROQUEPLO

soutenue le 5 juin 2018

pour obtenir le grade de **Docteur de l'INALCO**

Discipline : Histoire, sociétés et civilisations

LA RUSSIE ET SON MIROIR D'EXTRÊME-OCCIDENT : L'IDENTITÉ GÉOPOLITIQUE DE LA RUSSIE ULTRA-PÉRIPHERIQUE SOUS LE PRISME DE L'OBLAST' DE KALININGRAD. ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE ET GÉOPOLITIQUE

Thèse dirigée par :

M. Bruno DRWESKI	Maître de conférences HDR, INALCO

RAPPORTEURS :

M. Il'ja DEMENT'EV	Professeur, Université BFU Kant, Kaliningrad, Russie
Mme Virginie MAMADOUH	Maître de conférences HDR, Université d'Amsterdam, Pays-Bas

---

MEMBRES DU JURY :

M. Jean-Pierre CHEVÈNEMENT	Expert, Fondation de l'Islam de France
M. Il'ja DEMENT'EV	Professeur, Université BFU Kant, Kaliningrad, Russie
M. Bruno DRWESKI	Maître de conférences HDR, INALCO
Mme Virginie MAMADOUH	Maître de conférences HDR, Université d'Amsterdam, Pays-Bas

En toutes choses il faut commencer par les dieux :

A Apollon, aux Muses, à Athéna, et à Hermès

A nos Ancêtres, les comtes d' Álava et de Lâage

A mon père, peintre et ethnographe des peuples de l'Antipode.

« Qu'on m'accorde le bonheur d'aller voir et d'entretenir mon père chéri ; veuille me montrer la route et m'ouvrir les portes sacrées. C'est lui qu'à travers les flammes et mille traits crépitants j'enlevai sur mes épaules et retirai du milieu des ennemis ; c'est lui qui, suivant ma route, s'exposait avec moi sur toutes les mers et à toutes les menaces de l'eau et du ciel, infirme et allant au-delà des forces et de la condition de la vieillesse ; c'est lui encore qui me recommandait et me priait de t'aborder en suppliant et de franchir ton seuil. » (Enéide, Livre VI).

Remerciements

Ce travail n'aurait jamais vu le jour sans mon père qui m'a encouragé, m'a soutenu moralement et financièrement dans ce projet jusqu'au dernier jour. C'est à lui avant tout autre que je dois mes remerciements et bien plus encore.

Je ne saurais oublié l'aide constante que m'a apportée, sous toutes les formes, Melle Tâm, dès le début de ce très long travail, supportant pour deux les fatigues du travail scientifique.

Je remercie également ceux qui, par générosité et par fraternité scientifique, m'ont offert des ouvrages importants sur le sujet qui est traité ici en plus de leurs conseils avisés : Mmes et MM Il'â Dement'ev, Ûrij Rožkov-Ûr'evskij, le regretté Christian Wellmann, Thomas Lundén, Vâčeslav Dyxanov, Anna Karpenko, Gennadij Dolin, Anatolij Zagorodnij, l'Amiral Egorov, Vladimir Gil'manov, Natal'â Andrejčuk, Aleksandr Neklessa, Ingmar Oldberg, le Père Georgij Birûkov. De même je remercie Mme Ewa Pukalak pour le livre dont elle m'a fait cadeau. Tous ensemble, ils m'ont permis de constituer une véritable petite bibliothèque spécialisée.

Je remercie tout particulièrement M. Bruno Drweski d'avoir tout d'abord accepter de diriger cette thèse. Trouver un directeur de recherche a été long et difficile. Je le remercie ensuite chaleureusement pour toute sa très grande gentillesse, sa patience et ses remarques subtiles.

Je dois aussi beaucoup à une poignée d'habitants de Kaliningrad qui se reconnaîtront et dont l'influence sur ce travail et ses résultats ont été décisifs. Je sais gré à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont accepté d'écouter mes questions parfois complexes et d'y répondre, à Kaliningrad et alentour. Je dois aussi remercier celle qui a participé activement à la réalisation de trois cartes importantes, ce qui m'a permis de les terminer à temps pour la conférence où elles devaient être présentées de manière imprévue.

Je remercie aussi, indirectement, M. Philippe Pelletier dont le livre *La Japonésie* m'a montré la voie vers ce que pouvait être une géopolitique qui ne serait ni une étude de relations internationales, ni une étude militaire ni une analyse de tubes, mais une ample analyse territoriale très cohérente incluant cet élément crucial qu'est la culture dans toute sa complexité.

Enfin ma reconnaissance va au *Herder Institut* qui a aimablement et très diligemment financé une partie de mes travaux de recherche.

Conventions de translittération et typographiques

Toute recherche en études slaves se heurte à la question des transcriptions et des translittérations. Les noms russes de personnes qui apparaissent dans cette étude sont translittérés à l'exception de ceux qui ont une orthographe particulière en français parce que leur nom est entré dans la langue (Staline, Poutine, Soljénitsyne, etc). La translittération choisie est celle suivie par la BULAC et la BNF soit **c pour ts, č pour tch, š pour ch, ž pour j, ŝ pour chtch, x pour kh, â pour ia, û pour iou, u pour ou, e pour ié, j pour ï, ' pour le signe mou, '' pour le signe dur, y pour le son iéri.** Le cas des noms géographiques suit le même principe. On aura donc Saint-Pétersbourg et Moscou mais **Baltijsk** et **Železnodorožnyj** (au lieu de la transcription en « Baltiïsk » et « Jeleznodorojnyï ») pour éviter de multiplier les formes du même nom en français et en russe ce qui crée une confusion parfois difficile à comprendre (en particulier lorsqu'on ne connaît pas un nom et que par exemple un « j » prête vraiment à confusion : est-ce alors un ž russe ou un ï français?). Une autre remarque que nous devons faire ici est la place particulière que nous avons voulu réservé à certains concepts que nous avons développés dans cette étude. Ces concepts-clefs, bâtis souvent sur le tas, sont un apport nouveau à la recherche et en tant que tels, nous les avons signalés par une astérisque dans le corps du texte. Leur liste apparaît à la fin de l'ouvrage.

Introduction générale

« Sire, c'est votre fief ». (Leibniz s'adressant au Tsar Pierre le Grand à propos de la Prusse orientale)

« [Le Général Quartier-Maître Ûrij Danilov] avait mis au point un projet prévoyant la transformation immédiate de la Prusse orientale, une fois conquise, en province placée sous l'autorité d'un Gouverneur-Général » (A. Soljénitsyne, *Août Quatorze*)

Dans l'idéal, pour étudier une question telle que celle de Kaliningrad, il faudrait connaître le russe et l'allemand voire le polonais et le lituanien. Dans les faits, en France, il n'y a quasiment pas de chercheur qui soit simultanément slavophone et germanophone pour des raisons d'orientations culturelles rivales. On retrouverait le même phénomène aux Etats-Unis. De ce fait, il faut d'emblée reconnaître que les meilleurs études sur Kaliningrad émaneront presque nécessairement de Russes germanophones qui sont légions et d'Allemands russophones, moins nombreux mais en augmentation[1]. L'auteur de ce qui va suivre ne maîtrise que le russe, le polonais et l'anglais (en plus de l'espagnol, du grec ancien et du vietnamien qui n'ont pas leur place ici) mais ne fait que lire l'allemand. Or, sans même parler des études de terrain et des interviews en langue originale, ce sont des pans entiers de la recherche scientifique qui n'existent que dans leur langue d'origine, ce qui est aussi bien le cas des travaux allemands que des travaux russes. Connaître notre sujet c'est donc d'abord connaître des langues et, tout autant, les cultures qui les utilisent.

Il est remarquable qu'à ce jour, rares sont les spécialistes de la Russie qui ont abordé la question de Kaliningrad en France (à l'exception notable du professeur E. Vinokurov). De fait, ce sont des germanistes, des spécialistes de l'OTAN ou de l'UE qui se sont emparés du sujet Kaliningrad.

Il est évident qu'il est scientifiquement impossible de traiter sérieusement de Kaliningrad sans connaître profondément le contexte russe. Kaliningrad est peut-être un territoire dont l'inclusion dans la Russie est récente mais cette inclusion a été une remise à zéro des compteurs et Kaliningrad vit réellement selon le modèle russe (soviétique puis post-soviétique) depuis 1946.

Le contexte russe n'est pas seulement évident du fait de l'appartenance à l'Etat russe et du fait de la domination écrasante de l'ethnie russe sur place. Tout spécialiste de la Russie contemporaine se rendra compte que presque toutes les questions qui se posent à Kaliningrad sont communes à toute la Russie, y compris celles qui semblent les plus originales et les plus locales, comme le « séparatisme kaliningradien ». Dans ces conditions, toutes les tentatives d'aborder Kaliningrad hors du contexte russe, dans le contexte « européen », allemand ou balte par exemple, sont vouées à l'échec car elles passent à côté des déterminants profonds de la question qu'elles envisagent.

Une question heuristique essentielle qu'il faut sans doute poser dans une thèse avant de la commencer est de quelles connaissances le chercheur a besoin de disposer pour pouvoir traiter pertinemment de son sujet. La question semble banale a priori. En fait, elle l'est moins quand il s'agit des connaissances générales nécessaires car autant il est évident qu'étudier Kaliningrad suppose de connaître l'histoire, la géographie, la société de Kaliningrad, autant il n'est guère facile d'identifier les connaissances qui, en amont, permettront non seulement de comprendre et de cerner le sujet mais surtout de susciter l'intuition qui permettra de guider la recherche dans un sens ou dans un autre. La culture générale du chercheur est donc un élément-clef si ce n'est l'élément-clef de toute recherche avant même qu'elle soit lancée. Trouver le matériau idoine qui éclaire un sujet de recherche est d'autant plus compliqué que la démarche est toujours hasardeuse. Il n'est pas possible de tout connaître sur l'Etat, l'administration, la culture, la société russes. Il nous a parfois semblé assez vain de tout lire sur Kaliningrad, tant les analyses sont de qualité diverse, très inégales et souvent trop étroites pour être fertiles à un autre chercheur. En revanche, des ouvrages traitant d'autres régions russes (ceux de Rostislav Turovskij), et de Saint-Pétersbourg en particulier sur laquelle a écrit Céline Bayou, ont été d'une importance décisive, tout comme notre connaissance, acquise de longue date, des problématiques baltes et baltiques.

Ce n'est en effet pas un hasard si nous avons décidé de nous attaquer à un tel sujet. Notre propos s'inscrit dans un projet académique de longue haleine et un cheminement intellectuel qui a débuté en Master 1 avec un mémoire sur la représentation du territoire de la Livonie dans la *Stepennaâ Kniga,* vaste chronique dynastique du XVIe siècle sur laquelle Ivan le Terrible appuyait ses revendications juridiques à hériter et conserver ce qui est aujourd'hui le territoire de la Lettonie et surtout de l'Estonie. Au centre de ses revendications se plaçait la question de la ville de Dorpat/Ûr'ev (actuelle Tartu), fondée par le Grand-Prince russe Iaroslav le Sage (1030), détruite et refondée par les forces teutoniques et leurs évêques (1220-62), récupérée et russifiée par Ivan le Terrible pendant la période 1558-1582. Il s'agissait donc d'un travail sur les rivalités mémorielles et géopolitiques germano-russes dans la Baltique. Dans un second temps, nous nous sommes consacrés à l'aspect géopolitique du régionalisme latgalien (est-letton) du XXIe siècle qui est le fait et des Latgalophones catholiques polonisés et le fait des Slaves russophones locaux dans ses rapports avec l'Etat central letton et les Etats « voisins » (Russie, Biélorussie, Lituanie, Pologne). Ce sujet apparemment très « petit » consacré à une région peu peuplée d'un petit Etat nous a pourtant forcé à étendre le champ de vision et à nous demander si la Latgale n'était qu'une exception dans l'ensemble letton ou si elle n'était pas plutôt le pôle inverse du pays, mis en valeur par les Puissances de l'Est (Rus' kiévienne, Pologne-Lithuanie2, Empire de Russie, URSS) qui ont généralement laissé le souvenir d'entités fondatrices et apportant une certaine prospérité, et rabaissé par celles de l'Ouest (Ordre teutonique, Suède, Allemagne, Union européenne) dont se prévaut l'Etat central letton actuel et qui ont renvoyé la Latgale à la marginalité. De là nous avons tiré une théorie, celle de « la géopolitique de l'Envers », soit l'intérêt systématique qu'il y a à observer et interpréter la géopolitique de l'Etat central à partir de sa périphérie, fût-elle petite, délaissée et réputée « angle mort » car elle est non seulement significative de la nature géopolitique profonde de l'Etat central mais encore elle n'est que très rarement un simple appendice facultatif. Nous avons donc progressivement affiné notre connaissance d'une vaste problématique cohérente, celle des territoires frontaliers et périphériques (qu'on peut utiliser le

cas échéant comme miroir de l'Etat et de sa complexité interne), de la légitimation du pouvoir qui s'y exerce et de l'enracinement de leur population, le tout dans une même région géopolitique, les anciens Pays baltes soviétiques, marqués sur le temps long par la rivalité culturelle et géopolitique germano-russe. Or Kaliningrad est comme l'archétype et le point chaud de cette problématique, avec pour particularité supplémentaire d'être une construction presque « a-historique », donc plus contestée qu'aucune autre, d'être également plus germano-russe qu'aucune autre, et d'être une enclave, donc une périphérie extrême. C'est donc en toute logique que Kaliningrad s'est imposée comme le sujet de cette recherche doctorale.

Qu'est-ce donc que cette oblast' de Kaliningrad ? Lorsqu'on prend une carte politique quelconque de l'Europe, on voit que ce territoire russe, qui est situé entre la Baltique, la Pologne et la Lituanie, est coupé du reste de la Russie d'une façon très étrange, d'une façon apparemment unique en Europe. C'est une enclave ou, mieux, une exclave, terme qui, de facto, est presque uniquement utilisé au sujet de Kaliningrad. Derrière cette situation il y a comme une énigme. D'abord, pourquoi cette enclave russe au milieu de l'Europe centrale ? Sans doute y a-t-il ici une question stratégique puisque Kaliningrad est aussi une base militaire, mais le mystère demeure. Comment ce territoire a-t-il été créé ? Pourquoi est-ce une région alors que ça aurait pu être une simple base militaire comme Gibraltar ? Or ce n'est pas un Gibraltar baltique. Cette région administrative russe a quand même une taille équivalente à celle de la Corse.

Et surtout pourquoi ce territoire fait-il partie de la Russie plutôt que de la Lituanie alors que c'était un territoire soviétique jusqu'en 1991? Et n'aurait-il pas pu aussi être inclus dans la Biélorussie qui n'était pas si loin avec un petit appendice intermédiaire pour les relier? D'ailleurs Kaliningrad n'est pas beaucoup moins peuplée que les Pays baltes voisins puisqu'elle compte en 2016 environ un million d'habitants (soit presque la population de l'Estonie). Elle aurait donc aussi la taille nécessaire pour être une entité indépendante... Et pourtant c'est un morceau de la Russie, plus précisément une entité fédérée autonome (une « oblast' », équivalent d'un *Land* allemand) de la Fédération de Russie avec son propre gouverneur et ses ministres. Est-ce qu'il n'y aurait pas alors des ferments de régionalisme dans ce territoire ? La presse, russe et occidentale, a déjà évoqué plusieurs fois un séparatisme kaliningradien. Mais qu'en est-il en réalité ? Les Kaliningradiens ne sont-ils pas ethniquement russes ? Et l'autonomie administrative de Kaliningrad est-elle exceptionnelle en Russie ?

On dit aussi que la ville de Kaliningrad s'appelait autrefois Königsberg, ville allemande et patrie du philosophe Emmanuel Kant, et capitale de la Prusse orientale. C'est même dans cette ville que se trouverait l'origine du Royaume de Prusse et donc du IIe Reich bismarckien. Et aujourd'hui, cette ville et toute sa région sont russes. Comment s'est faite la transformation d'une région si allemande en région soviétique et aujourd'hui russe? Et que sont devenus ses Allemands ? Quand on interroge les Moscovites au sujet de Kaliningrad, on entend souvent deux réponses contradictoires. Ou bien ils mentionnent une ville de Kaliningrad-Korolev située dans la banlieue, ou bien ils se mettent à dire que Kaliningrad est cette région de Russie où on parle allemand. Mais parle-t-on vraiment allemand à Kaliningrad depuis 1945 ? Non, et pourtant il y a quelques Allemands dans l'oblast' de Kaliningrad mais qui viennent de la Volga en passant par le Kazakhstan...

Or le territoire de la Prusse orientale n'existe plus. Il a été divisé entre Lituaniens, Russes et Polonais. Oui mais si l'annexion de la partie nord et de la partie sud par les Lituaniens et les Polonais respectivement a fait disparaître leur part de la Prusse orientale, celle de la Russie, elle, se voit depuis 1991. Cette partie centrale de la Prusse orientale aujourd'hui russe aurait-elle alors un lien spécial avec ce qui l'a précédé géopolitiquement?

Qu'en pense alors l'Allemagne, ancien propriétaire des lieux ? La RFA s'intéresse à ses anciens territoires qui font partie de sa mémoire et dont les habitants ont en fait été expulsés vers l'Ouest dans l'immédiat Après-guerre. Les Allemands parlent encore parfois de « Königsberg » à la place

de « Kaliningrad ». Revendiqueraient-ils encore cette Prusse orientale russe ? A Moscou, on craint toujours le retour des Allemands. Et à Kaliningrad, certains Russes voudraient bien rendre à leur ville et à leur oblast' russes le nom prussien de Königsberg, c'est-à-dire la « colline du Roi » qui remplacerait la « ville de Kalinine », un dirigeant soviétique finalement mal connu, et aujourd'hui plus que jamais, et qui n'est jamais venu à Kaliningrad. D'autres encore voudraient un nouveau nom, Kantgrad, « la ville de Kant », philosophe allemand qui, lui, n'est jamais sorti de Königsberg. Que cherchent ces Russes en invoquant un passé qui n'est pas historiquement le leur et qui est même potentiellement dangereux pour la légitimité de leur propre présence sur place ?

Or paradoxalement, Kaliningrad est le haut-lieu de la Victoire sur le IIIe Reich puisque la Seconde Guerre mondiale avait commencé autour de la question de la liaison entre l'exclave alors allemande de Prusse orientale et le Reich, à travers la Poméranie polonaise considérée par Berlin comme un « corridor ». Kaliningrad est aussi le seul morceau de l'ex-Reich à être devenu un morceau de la Russie soviétique, ce qui en fait un territoire tout à fait exceptionnel. Les Russes de Kaliningrad sont-ils alors des Soviétiques, des Russes ou des Königsbergeois ? Et que veulent-ils devenir ?

Kaliningrad est d'ailleurs appelé Krolewiec en polonais et Karaliaucius en lituanien, comme si les deux pays qui enserrent aujourd'hui l'oblast' russe avaient eux aussi des revendications sur elle. Mais la charte de l'OTAN le leur interdit. Pour autant Kaliningrad faisait partie de la Prusse orientale allemande. N'était-ce pas avec ces territoires-là que l'URSS voulait dédommager la Pologne pour les pertes qu'elle avait subi à l'Est : Grodno, Wilno/Vilnius, Lwow/Lviv, etc, au profit de l'URSS ? Et en ce qui concerne les Lituaniens, la charte de l'OTAN n'empêche pas leurs parlementaires et leurs ambassadeurs d'appeler l'oblast' russe « l'oblast' de Karaliaucius » et même « la Lituanie mineure ». Est-ce donc un pays lituanien ou l'a-t-il été jadis? Et quand, puisque la mémoire ouest-européenne ne connaît que la Prusse orientale germanique?

Mais cette même Prusse orientale avait jadis appartenu à la Pologne-Lithuanie, et plus anciennement encore elle avait été le pays d'un peuple balte autochtone particulier, les Borusses (ou Pruthènes ou Vieux-Prussiens[3]), liés culturellement à la Lituanie. Ces strates historiques ont-elles encore une influence aujourd'hui ?

De 1945 à 1991, l'oblast' de Kaliningrad est fermée aux étrangers car c'était une zone militaire. Et on dit que même les Russes n'y avaient pas accès. Mais dans ce cas comment sont arrivés ces centaines de milliers de Russes qui forment la population kaliningradienne d'aujourd'hui ? Et ces Russes soviétiques ont-ils vraiment vécu coupés du monde pendant quarante-cinq ans, enfermés dans leur forteresse de Kaliningrad ? Etaient-ils tous des soldats vivant dans une immense garnison ? Et ce, alors qu'on trouve à Kaliningrad des Soviétiques qui connaissaient bien avant 1991 des langues tels que le portugais et l'arabe yéménite ?

Kaliningrad est généralement présentée comme une « vitrine ». Mais cette vitrine est surtout l'exposition de grands slogans baltiques: « Hong-Kong de la Baltique », « Macao de la Baltique », « Singapour de la Baltique », « Strasbourg de la Baltique »... Mais y a-t-il vraiment quelque chose en commun entre les comptoirs coloniaux britannique ou portugais d'une Chine en développement, l'ex-capitale sécessionniste ethniquement chinoise de la Malaisie, et l'oblast' de Kaliningrad qui n'est pas une capitale et n'est pas simplement une ville mais une région entière dépendante d'une Russie post-soviétique développée mais en reconversion et peu intégrée au commerce mondial? « Strasbourg de la Baltique », Kaliningrad devrait être « un pont avec l'UE ». Mais non seulement ce n'est pas un pont mais les Kaliningradiens doivent désormais demander un visa Schengen pour se rendre à Moscou ou Saint-Pétersbourg en voiture ou en train. Inventés dès les années 1990 en Russie ou ailleurs, aucun de ces slogans n'a encore reçu de réalisation en 2016. Kaliningrad semble une terre d'utopie. Utopie, en grec ou-topia, signifie nulle part, le lieu qui n'existe pas. Or il existe des cartes de la Russie faites par des Russes et en

usage en Russie sur lesquelles Kaliningrad n'existe pas. Ce territoire a été oublié par son cartographe. N'est-ce pas un peu plus qu'une coïncidence ? N'est-ce pas plutôt le signe d'une vocation utopique de ce territoire ? Territoire purement soviétique construit sur une table rase, sur un pays prussien qui n'existait plus (donc encore une fois « utopie ») et ensuite privé de son idéologie originelle par la crise de 1991, et privé de sa mère-patrie, l'URSS, qui cesse soudain d'exister, Kaliningrad apparaît comme un territoire idéologiquement « vide » qui semble appeler des utopies surtout si elles semblent prestigieuses (Hong-Kong, Macao, Singapour, rêves d'enrichissement).

Simultanément, la « vitrine Kaliningrad » a une « légende noire ». C'est le symbole du vandalisme soviétique qui a dynamité le château de Königsberg en 1967, une génération après la fin de la guerre, et pour construire à sa place une « Maison des Soviets » qui ressemble à un cube en « Légo ». Et, selon certains journalistes occidentaux, Kaliningrad est désormais le « trou noir infernal russe de l'Europe centrale », à cause de la corruption, du crime organisé, de la pauvreté, des désastres sanitaires, sociaux et écologiques. Ce serait une véritable menace généralisée pour ses voisins de l'UE. A Moscou certains reprennent ces mêmes expressions. Mais si c'est vrai, pourquoi chaque année des milliers de jeunes diplômés sibériens viennent-ils s'y installer ? Comment se fait-il que cette oblast' russe attire autant alors que les régions voisines de Pologne et de Lituanie sont de plus en plus dépeuplées par l'exode vers les îles britanniques ? Et pourquoi alors ces rumeurs sur le « trou noir » et d'où viennent-elles?

Aujourd'hui, les forces de l'OTAN, de la Russie, de la Biélorussie et même de la Chine se massent et manoeuvrent à l'intérieur ou tout autour de l'Oblast' de Kaliningrad, sur terre, sur mer et dans les airs. Des troupes l'encerclent, des missiles y sont installés : l'Oblast' est menacée, l'Oblast' est menaçante. Les forces américaines sont désormais en Pologne, qui devrait devenir le cœur du dispositif oriental de l'OTAN ; et Kaliningrad c'est le siège de la Flotte russe de la Baltique. Mais qu'est-ce qui se joue de si important à l'échelle mondiale sur un territoire aussi réduit et apparemment aussi fragile ? Et finalement, cette oblast' peut-elle se maintenir sur le long terme, eu égard à son enclavement et à ces tensions militaires majeures ?

A chaque pas que nous faisons, nous voyons un ensemble d'interrogations surgir de toutes parts. Kaliningrad est une véritable inconnue. Les Moscovites ne semblent pas beaucoup mieux connaître « leur » oblast' d'Extrême-Occident que les Occidentaux qui la voient d'encore plus loin avec un regard volontiers « orientaliste ». Personne ne semble bien savoir si Kaliningrad c'est encore l'URSS ou si c'est encore la Prusse orientale ou autre chose. L'oblast' russe, incompréhensible, fait peur et suscite des discours et des images irrationnels. D'un autre côté, tout ce qui la concerne semble contradictoire : soviétique mais allemande, pauvre mais attractive, revendiquée par ses voisins mais mal intégrée dans sa propre patrie politique russe, « vitrine » mais « trou noir »... Kaliningrad semble bien le point focal de tensions mais qui ne sont pas que politico-militaires. Elle est l'objet de rumeurs, de propagandes rivales qui déforment encore plus la situation, souvent très paradoxale qui prévaut sur le terrain. C'est finalement tout le contexte de Kaliningrad qui manque, un contexte d'autant plus difficile à reconstituer et à exposer qu'il est vraiment multiple, éclaté, hétérogène. Et c'est bien là notre tâche dans cette thèse.

L'actualité de ce sujet que nous avons choisi est brûlante. Il s'agit d'abord de la Guerre de Syrie (2011) puis surtout d'Ukraine (depuis février 2014) qui tend les relations russo-atlantiques et implique tout spécialement Kaliningrad, haut-lieu par excellence de leur manifestations réelles et symboliques, comme l'ont montré les exercices navals russo-chinois de l'été 2017. Kaliningrad est désormais un point chaud au centre des relations internationales qui se pose désormais aussi à l'échelle mondiale.

La question identitaire locale reste importante : le particularisme local « néo-prussien » est fort mais la russification est de plus en plus volontaire à Moscou. L'influence culturelle allemande, jusque récemment acceptée, est partiellement remise en cause dans un contexte de tension.

Sur le plan de la politique économique, le régime de Zone économique spéciale (ZES) a pris fin en avril 2016 et ouvre nombre d'incertitudes quant au développement de cette région russe. D'autre part le statut juridique de Kaliningrad dans la Fédération est toujours l'objet d'intenses débats internes (le Sujet russe doit-il devenir République comme la Crimée, Territoire d'Outre-Mer « à la française », avoir un statut ad hoc, devenir une dépendance directe du Ministère de la Défense ou rester une oblast' « classique »...). Le statut actuel reste contesté aussi bien à Moscou qu'à Kaliningrad.

Enfin, la question du Nord Stream, oléoduc baltique dont la sécurité est intrinsèquement liée à l'Oblast', a repris en importance depuis l'abandon des projets méridionaux (South Stream, Turk Stream) en 2014-15, ce qui renforce les intérêts russes dans la Baltique, donc l'importance de Kaliningrad.

L'objet de notre recherche est l'identité géopolitique de ce territoire, conçue comme l'ensemble de la représentation russe, de l'auto-représentation kaliningradienne et de l'identification locale des habitants de ce territoire au centre d'une triple interrelation complexe entre pouvoir, population et territoire avec pour point de mire ce-dernier. Ainsi posé, l'objet de recherche devra être nécessairement étudié à une double échelle, fédérale russe, et régionale kaliningradienne, En effet Kaliningrad, quoique autonome, dépend de la Russie et cette oblast' est tout à fait solidaire du contexte général russe qui est aussi post-soviétique. L'objet de notre recherche s'inscrit donc aussi en permanence dans une complexe relation URSS/Russie/Kaliningrad et aboutit logiquement à considérer in fine la Russie dans son ensemble et plus spécifiquement ses territoires ultra-périphériques à partir du cas particulier de Kaliningrad qui en est le « miroir » et à étudier comment le fait kaliningradien éclaire ce qu'est cette Russie ultra-périphérique elle-même. Les limites chronologiques de notre recherche peuvent être définies a priori comme centrées sur la période qui va de la chute de l'URSS en 1991 (et qui marque l'apparition de Kaliningrad comme entité enclavée/exclavée) à juillet 2016 qui marque la fin de nos investigations; mais en réalité dans la mesure où notre objet d'étude est un territoire, et qu'il s'inscrit donc dans le temps très long, notre propos est nécessairement diachronique et, à partir de la situation qui prévaut depuis 1991, un recours constant aux situations géopolitiques des ères précédentes, proches (ère soviétique) ou très lointaines (géopolitique historique de la Prusse orientale germanique et de la Borussie balte), est indispensable pour comprendre l'évolution de l'Oblast' de Kaliningrad et les fonctions qui lui sont attribuées par la Russie aujourd'hui dans la mesure où ces fonctions sont en partie héritées des ères précédentes et dans la mesure où les mêmes fonctions réapparaissent de façon troublante au cours de l'histoire. Nous avons systématisé cette démarche diachronique. De ce fait nous pouvons définir notre objet de recherche comme un triangle qui comprend l'identité géopolitique de l'Oblast' de Kaliningrad, celle de la Russie ultra-périphérique dont elle fait partie, et celle de la Prusse orientale qui est son prédécesseur géopolitique. Cette-dernière implique alors aussi de prendre en considération la question dans un contexte géographique et historique à la fois slave, germanique, balte et baltique.

Un tel territoire, du point de vue de l'identité géopolitique, pose de grands enjeux et de nombreuses questions. Quelles communications entre le Sujet fédéré et l'Etat fédéral et quels sont les problèmes que cela peut poser ? Plus profondément quelle relation un territoire aussi distant de la Métropole entretient-il avec elle, tant la position géographique implique des intérêts différents ? Quel lien avec le passé étranger (polonais, allemand, balte) et avec la Russie et l'URSS puisque l'histoire de l'Oblast' commence seulement en 1946 ? En réalité, la Prusse orientale c'est un territoire de tous les vides depuis la « disparition » de ses habitants originels

borusses et sa transformation en territoire colonial et idéologique par les missionnaires qui s'y sont succédés, Teutoniques, luthériens, nationalistes allemands, Soviétiques et aujourd'hui Russes. Ceci implique alors autant la question de l'enracinement de la population et du pouvoir russe, fédéré comme fédéral, que de la légitimité de l'existence même de cette oblast' car celle-ci est contestée par ses voisins qui la revendiquent parfois pour leur ou par l'OTAN qui la menace. Une pareille contestation est d'ailleurs remarquable car elle ne se limite pas à une simple question frontalière et mérite d'être traitée de façon approfondie. Et de là il faut se demander quelle place le territoire de Kaliningrad peut avoir dans les relations géopolitiques territorialisées entre la Russie et ces Etats ou organisations, et quel poids pèse sur l'entité russe à cause de ces relations.

La problématique que nous retenons est donc la suivante: l'oblast' de Kaliningrad est-elle une exception ad hoc dans l'ensemble géopolitique constitué par la Russie comme le montreraient la carte, sa taille, son isolement, sa jeunesse et son histoire ancienne non-russe, ou n'est-elle pas plutôt significative d'une autre dimension de la Russie ? C'est-à-dire l'archétype d'une autre Russie, celle des Marches ethniquement russes ultra-périphériques dont l'identité géopolitique est fondamentalement différente de celle de la Russie centrale ? Dans la mesure où la notion de Russie ultra-périphérique déborde de Kaliningrad, elle nous invitera, tout au long de l'étude, à mener une comparaison avec d'autres régions russes de ce type pour en dégager les caractères communs ou originaux.

A ces questions répond notre thèse selon laquelle Kaliningrad est le miroir d'Extrême-Occident de l'identité géopolitique de la Russie ultra-périphérique ; d'une part l'image qui est renvoyée dans ce miroir est significative de ce qu'est cette Russie-là, mais encore ce reflet a peut-être une influence sur la Russie elle-même.

Notre recherche part d'un certain nombre d'hypothèses. La première est que Kaliningrad provient directement d'une ambition géopolitique russo-soviétique qui est la marche vers l'Ouest et vers les mers libres de glace. Kaliningrad a été conçue par l'URSS pour se projeter vers l'Ouest, non seulement par l'extension juridique du territoire soviétique et la fondation d'une nouvelle province, l'oblast' de Kaliningrad, mais encore par la volonté de pousser ses forces militaires, notamment maritimes, aussi loin que possible vers l'Ouest, nommément vers les mers libres de glaces en hiver , vers les Détroits danois et l'Atlantique, donc vers « l'Océan mondial ». Cette ambition est russe et soviétique puisque l'URSS qui la réalise à Kaliningrad en 1945 se place dans la continuité géopolitique parfaite de l'Empire de Russie.

De là, et c'est notre deuxième hypothèse, nous supposons qu'il existe un phénomène de vases communicants entre deux sphères, celle de l'Etat et de ses intérêts baltiques ou océaniques, et celle de la population qui ne serait pas victime mais héritière de ses ambitions qu'elle transpose dans d'autres domaines, dont l'identité. L'identité géopolitique de Kaliningrad permet donc d'aborder la question de fond, c'est-à-dire où chercher les germes d'identité d'une région née d'un creuset véritablement prométhéen.

Un tel sujet, du point de vue de la géopolitique théorique, permet d'observer comment un territoire transformé en table rase en 1945 est peu à peu constitué, peuplé, intégré dans une société, une culture, un Etat autre, ce qui fait de cette oblast' un sujet dont la portée est universelle, et rendu très prégnant par son caractère extrême.

Kaliningrad semble être un territoire colonial c'est-à-dire un territoire bâti sur une table rase ethnique à partir de 1945 et qui a ensuite été entièrement repeuplé par des Russes soviétiques. De ce fait Kaliningrad est l'un des rares territoires de la Fédération de Russie à avoir été complètement créé par l'URSS, dans un cadre idéologique et historique vraiment prométhéen. Kaliningrad est donc d'abord une terre soviétique, bien plus qu'une terre « russe . Et c'est aussi bien un territoire dont la genèse est assez récente et dont l'intégration dans la culture et les représentations russes n'est pas encore terminée : une ultra-périphérie culturelle. Si certains

historiens ont pu dire avec raison que « la Russie est un pays qui se colonise », c'est plus vrai à Kaliningrad que nulle part ailleurs en Russie dans une oblast' qui est née d'une immigration et qui continue d'être attractive sur le plan migratoire. Comment se fait alors cette intégration d'une oblast' « nouvelle » et soviétique dans le cadre d'une Russie qui se redéfinit par rapport à l'Empire des Romanov et à l'URSS ?

L'identité géopolitique de Kaliningrad renvoie à l'URSS et donc à la relation compliquée entre URSS et Russie dans un triangle Russie-Kaliningrad-URSS. Kaliningrad est là comme un fantôme territorial bien vivant qui semble demander depuis l'Extrême-Occident, tel le Christ en croix: «Père, Père, pourquoi m'as-tu abandonnée? ». La question de l'identité géopolitique de Kaliningrad se pose donc largement en termes d'héritage. Et en effet Kaliningrad porte tout le poids du désastre géopolitique majeur que fut pour l'Etat central russe et plus encore pour ses ultra-périphéries la fin de l'URSS. Kaliningrad en est le témoin vivant, elle est la rescapée d'une grande région balte soviétique *(Pribaltika)* mutilée aux trois quarts, coupée physiquement de la Russie moscovite avec le complaisant silence de cette-dernière, insensible, hors des cadres de l'Armée, à l'amputation de sa côte baltique et de ses « compatriotes » locaux. La question porte loin, aussi bien en Russie que dans l'Etranger Proche et renvoie à la gestion calamiteuse de la fin de l'URSS et de la déclaration de souveraineté de la Fédération de Russie car Kaliningrad est apparue en tant qu'entité à part et problématique **à cause de** la naissance de la nouvelle Fédération de Russie.

Là l'identité géopolitique retrouve sa dimension internationale car les Russes de la Baltique ne sont pas seulement ceux de Kaliningrad mais encore ceux des Pays baltes, soumis à d'autres souveraineté certes, mais héritiers du même Etat soviétique, de la même région balto-teutonique, et du même tropisme occidental. De ce fait, qu'on se place du point de vue de l'Etat ou des populations, la question kaliningradienne dépasse l'oblast' et concerne tout un monde qui d'une certaine façon tourne autour d'elle. Quel rôle Kaliningradpeut-il jouer dans la construction identitaire et géopolitique des Russes des Pays baltes ?

D'un autre côté, Kaliningrad semble a priori ce que certains ont qualifié de « Russie sans racine » (« Rootless Russia » selon le politologue lituanien R. Misiunas[4]). Ce territoire n'aurait donc pas d'histoire, pas de passé, donc pas d'avenir. Mais ce raisonnement pourrait tout aussi bien être fait pour les Etats-Unis, pays sans passé par excellence. Or, puissance oblige, on ne l'applique pas à ce pays-là. Sa puissance présente et son avenir imaginé semblent suffire à sa légitimation. Pourquoi devrait-il en être autrement à Kaliningrad? Et d'autre part, Kaliningrad n'a-t-il vraiment ni passé ni histoire ? Peut-être qu'après tout, cette histoire n'a tout simplement pas encore été écrite c'est-à-dire rassemblée sous une forme cohérente. En tant que Territoire baltique de la Russie (*Baltijskij kraj*), nous pensons que Kaliningrad s'inscrit paradoxalement dans une longue histoire. Ce n'est pas le rejeton du seul « empire soviétique » ni une invention du stalinisme triomphant de la fin des années 1940. Kaliningrad serait de facto l'héritière d'au moins trois histoires différentes, celle des projets russes concernant la Prusse orientale, celle des Provinces baltiques russes et RSS baltes qui n'ont d'autre successeur que lui, et celle de l'ambition baltique russe incarnée par Saint-Pétersbourg et la Flotte baltique dont Kaliningrad est le siège.

Mais nous croyons que le territoire sur lequel est bâti Kaliningrad est également porteur en lui-même d'identité. Dans le cas de Kaliningrad, le territoire est fondamental car c'est lui qui confère une continuité la plus sûre dans une région qui a connu des strates historiques contradictoires qui se sont détruites les unes les autres. Or Kaliningrad est géographiquement une Prusse, c'est-à-dire le vieux Duché de Prusse qu'on simplifie trop souvent en Prusse orientale alors que la Prusse orientale c'est aussi la Warmie-Mazurie polonaise et le Memelland lituanien (Klaïpeda). Le Duché de Prusse n'a-t-il vraiment aucune influence sur une terre russe en quête d'identité ? Et surtout, la Prusse russe du XXIe siècle ne suit-elle pas précisément le même destin ou du moins le même chemin géopolitique que celui du Duché de Prusse, vieille terre de colonisation

germanique sur un substrat balte ? L'éradication de la présence allemande par les conquérants russo-soviétiques ne s'est-elle pas faite justement au nom de l'éradication de la vieille présence balte « vengée » par une URSS qui se voulait le justicier de la planète contre le colonialisme ? N'existe-t-il pas alors « un esprit du lieu » *(genius loci)* est-prussien à Kaliningrad ?

Ainsi nous en arrivons à l'hypothèse que Kaliningrad est aussi un symbole. L'oblast' de Kaliningrad est avant tout un objet de discours. Elle n'est en fait que très rarement évoqué pour elle-même, et presque toujours comme le prolongement ou la projection d'autres territoires. Comme dans le cas du Vietnam qui, dans la vision géopolitique des Etats-Unis n'était pas considéré comme un modeste Etat-Nation sous-développé et récemment décolonisé mais comme le prolongement de l'immense Bloc de l'Est, de l'URSS et de la Chine, le Sujet baltique n'est considéré ni en Russie, ni en dehors de Russie comme un petit Sujet russe d'un million d'habitants. Quand on parle de Kaliningrad en Europe centrale ou occidentale ou encore aux Etats-Unis, on parle souvent de tout autre chose ou d'autres pays. On parle de la « Lituanie mineure », pays de l'imaginaire nationaliste lituanien, on parle de la Prusse orientale, pays germanique défunt, on parle de la Puissance russe et surtout de l'URSS dont elle serait la menaçante héritière, vue d'Occident. En Russie, il en va en partie de même. Kaliningrad c'est la Flotte baltique, c'est la puissance de la Russie, la Frontière de la Russie, la Victoire de la Russie, l'honneur de la Russie (aussi bien dans la question des visas que dans celle de la Victoire), et c'est donc bien une « Russie-URSS au carré ». Kaliningrad c'est aussi le symbole de la lutte millénaire entre les Germains et les Slaves. Finalement, il est rarement question de Kaliningrad même. Nous sommes presque toujours, de toutes parts, dans des discours géopolitiques globalisants de type Guerre froide. On voit donc que l'une des questions cruciales de l'identité géopolitiques de l'oblast ' est de déterminer comment on mobilise des éléments-clefs, importants, prestigieux dont on investit un territoire « vide », secondaire, ultra-périphérique, c'est-à-dire quel sens et quelle valeur sont donnés à un territoire nouvellement mis sur pied et imaginé par une société, voire plusieurs.

Un travail essentiel est de situer Kaliningrad dans un environnement territorial: où est situé l'Oblast' et surtout de quoi fait-elle partie? La réponse n'est pas du tout évidente. L'Oblast' relève d'un système géographique très complexe car elle[5] appartient conjointement à :

-la Russie (1), dans laquelle Kaliningrad n'est qu'une périphérie de type insulaire ;

-aux Pays baltes (2), avec la Lettonie, l'Estonie et la Lituanie ou *Pribaltika de* la géographie militaire et économique soviétique ;

-aux marges slaves des Pays baltes (3) où Kaliningrad apparaîtrait aux côtés de Klaîpeda, de la région de Vilnius, de Riga, de la Latgale, de Tallinn et de la région de Narva ;

-à l'URSS (4), dont elle est la Côte d'Extrême-Occident et le Front, soit un lieu d'excellence militaire, davantage membre du Centre que ses voisins baltes ;

-au bloc slave de l'Europe de l'Est (5), dont elle a été à la fois le symbole (victoire des Slaves sur les Germains) et l'un des anciens chefs-lieux (Flotte du Pacte de Varsovie) ; cette région est intrinsèquement liée à la naissance de l'Oblast' en 1945-46 ;

-à l'Europe centrale polono-lithuanienne ou *Rzeczpospolita* (6), dans laquelle elle est « enclavée » ou plutôt encastrée et à laquelle le territoire de Kaliningrad a appartenu à l'époque moderne sous la forme d'une entité autonome

-à la *Mitteleuropa* (Europe centrale germanique) (7) en tant qu'ex-Prusse orientale ; ce cercle et le précédent ont un contenu historique traditionnel que l'ère qui s'est ouverte en 1991 a réanimé et remis en selle;

--à une région circumbaltique (8), vue comme un ensemble maritime et dont Kaliningrad est partie prenante, notamment à travers sa flotte ;

-au « monde russe » (*russkij mir)* (9), nouveau concept territorial russe qu'il nous faudra cerner

-à un monde ethno-balte historique élargi ou « pan-balte » (10), qui inclut Lituanie, Lettonie, Biélorussie, la Russie du Centre-Ouest, ainsi que tous les morceaux de la Prusse orientale et la Mazovie, dont la pertinence ou non vis-vis de Kaliningrad sera testée pour la première fois ;

Ce sont autant de niveaux territoriaux et de cercles inégaux et plus ou moins concentriques qui permettent d'appréhender la nature de cette entité. Ces espaces forment en quelque sorte une partie de l'outillage théorique de cette étude. Ils sont évidemment hétérogènes: la Russie est un Etat c'est-à-dire une réalité politique tangible; l'URSS est une réalité politique mais dépassée; la plupart des autres « cercles » sont des régions construites et qui ont un certain contenu politique, historique ou culturel mais n'ont apparemment pas ou plus de réalité en soi. Ces « cercles » permettent évidemment de placer l'Oblast' à différentes échelles mais aussi de l'observer dans les situations géopolitiques diverses qui vont de la périphérie à la centralité; on voit dès lors que la fonction de Kaliningrad dépend précisément de l'espace dans lequel il est conçu. L'Oblast' est donc loin d'être simplement une « enclave euro-communautaire » et une exclave russe. De ces cercles, certains priment certainement sur les autres. Si c'est évident pour la Russie et l'URSS, pour les autres, il faudra évaluer leur poids géopolitique, historique et culturel dans ce qu'est aujourd'hui l'oblast' de Kaliningrad.

Ainsi les ambitions baltiques, germaniques, européennes de la Russie condensées dans la formation de l'oblast' baltique ont donc certainement aussi une influence sur ses habitants qui semblent se percevoir comme des Russes d'Europe centrale, des Russes de la Baltique, voire des Russes « germaniques », ce qu'il faudra approfondir et en saisir les véritables enjeux.

Comme nous venons de le voir Kaliningrad est toujours une région d'Europe, qu'elle soit russe, slave, germanique, baltique, ou balte. Mais la Russie, depuis 1991, tend vers une auto-représentation « eurasienne ». Comment alors se fait le lien entre ces deux représentations ? Cette question géographique fondamentale implique l'hypothèse que la relation entre Kaliningrad et la Russie se pose dans le cadre d'une opposition dialectique Europe/Eurasie. Plus la Russie s'affirme comme étant une « Eurasie » (ou faisant partie d'une Eurasie encore plus vaste), plus elle s'éloigne de Kaliningrad et plus elle regarde cette oblast' créée à l'époque de « l'Europe soviétique » comme quelque chose d'étranger qui renvoie à une Europe centrale et balte qui a quitté le monde russe, voire « l'a trahi ». Inversement, en intégrant mieux Kaliningrad, la Russie retrouve un ancrage territorial (centre)-européen.

Enfin, si Kaliningrad est parfois contestée et ignorée en Russie, elle l'est bien plus encore vue à l'Etranger. De facto, à notre connaissance, aucune autre oblast' russe ne suscite une telle contestation de sa légalité, de sa légitimité, et tout simplement de son existence. Pourquoi une telle mise en cause aussi radicale de ce territoire-là ? Qu'est-ce qui pousse des Etats étrangers, proches (Lituanie, Pologne, Allemagne) ou lointains (Grande-Bretagne, Etats-Unis), à être aussi hostiles à Kaliningrad ? Y aurait-il en réalité un enjeu vraiment exceptionnel à Kaliningrad ? Et

de quand date cette lutte rhétorique autour de ce territoire ? Est-ce depuis 1991, depuis 1945 ou depuis bien plus longtemps encore ? N'est-ce pas ici comme ailleurs quelque chose qui aurait à voir avec le fait « prussien » ?

Voilà en substance les pistes de recherche qui vont guider ce travail volontairement fondamental dans sa démarche. Elle nous permettent de bâtir notre recherche autour d'une dialectique générale Russie/Kaliningrad qui est la dialectique du miroir d'Extrême-Occident. Celle-ci sera étudiée en fonction de trois grands axes. Tout d'abord le modèle géographique. La Russie se présente volontiers comme un Etat continental alors que Kaliningrad est une entité maritime et insulaire, d'où une dialectique continentalité/océanité (chapitre II). Or nos hypothèses ont bien montré l'importance de la dynamique d'appropriation du territoire ; or celle-ci est une russification telle que vue de Moscou et voulue par le pouvoir fédéral, tandis que le même processus est un enracinement qui tend vers une allogénéisation local. D'où une dialectique russification/allogénéisation (chapitre III). Enfin, Kaliningrad est un territoire frontalier, vu comme un front par Moscou (et par ses rivaux étrangers) mais l'Oblast' se perçoit et se comporte comme un territoire de confins plus ou moins poreux avec les voisins géographiques et historiques ; d'où une dialectique front/mondes alternatifs (chapitre IV). Le tout sera précédé d'une nécessaire présentation générale de l'Oblast' dans ses caractères géographiques, historiques et politiques (Chapitre I).

Une telle recherche s'appuie sur un certain nombre de notions qu'il faut clarifier ici. La première notion sur laquelle nous devons dire quelques mots avant de commencer cette étude est celle de « l'identité ». Mise à la mode par les tendances sociales des années 1960-1970 aux Etats-Unis (mouvement noir, féministe, écologique...), les chercheurs ont tendance à la considérer moins comme une donnée que comme un processus d'identification. Elle peut avoir des bases réelles (culture, langue, religion) mais elle est toujours le fruit d'un discours politique émanant d'une autorité qui vise, par celui-ci, à créer chez le public visé la croyance en une communauté, en des intérêts communs et à légitimer une action collective. L'identité est indissociable de la différenciation Nous/l'Autre, et c'est par le tracé de la limite entre eux que se définit l'identité/identification et par le maintien de cette limite que la communauté se maintient elle-même en tant que telle. Identité et lieu sont interdépendants : il existe une nécessaire territorialisation d'une société (identification)[6] de même qu'une « socialisation » (mise en valeur, appropriation physique et symbolique) du territoire par celle-ci. Discours et pratiques forment les deux aspects de l'identité/identification. Mais pour mesurer l'efficacité du discours, il faut aussi connaître les valeurs du public c'est-à-dire s'intéresser à la culture russe.

Une autre notion importante est celle de « région ». Le terme est polysémique mais il a pris une importance croissante dans les études de géographie et de géopolitique. En l'occurrence nous avons pour objet de recherche une région de la Russie, une région infra-étatique en cours de constitution identitaire. Dès lors notre objet « région » Kaliningrad serait plutôt un processus de régionalisation qu'une donnée. Les géographes sont en effet passés de l'idée du lieu-chose à celle du lieu ressenti et à la création et l'institution du lieu par la société.

L'étude qui est présentée ici ne cherche pas à étudier les péripéties mais à découvrir vers quoi peut et devrait selon toute vraisemblance évoluer l'Oblast' de Kaliningrad dans une perspective équilibrée. La démarche consiste donc à conceptualiser et à mettre en cartes les représentations géopolitiques qui existent déjà, ce qui est un travail de géopolitique classique (voir infra); puis à analyser le processus de création de ces représentations ce qui est un travail de géopolitique critique (voir infra); enfin à mener une étude sur l'évolution géopolitique fondamentale du territoire de Kaliningrad sur le temps très long en les comparant aux processus nationaux et locaux en cours. La réalité géographique constitue en effet la seule donnée incontestable sur laquelle cette oblast' puisse commencer à bâtir ses fondements, quitte à trouver ensuite à partir de

cette réalité intégrée par la société locale des « passerelles » vers ses voisins ou ses anciens occupants.

La création du corpus s'inspire de celui composé par Philippe Pelletier dans sa « Japonésie ». Dans ce livre il relie les représentations culturelles traditionnelles du territoire japonais au développement de l'Etat japonais et de la géopolitique japonaise contemporaine. (Pelletier, 1997). Se concentrant sur les petites îles de l'Archipel, il les considère comme des "marches" ultra-périphériques ("surinsulaires"), ce qui rejoint dans une assez large mesure notre concept de "Péri-russie*". Son travail s'appuie sur un large corpus de sources multidisciplinaires: cartes, littérature et notamment poésie, archives historiques, discours des géographes, dsicours des dirigeants politiques. Il montre que la littérature ancienne est une source très riche pour l'étude de la représentation fondamentale du territoire par une culture qui influence toute action géopolitique. En effet cette représentation est souvent stable.

Aussi notre travail place évidemment la géographie au centre avec la notion de territoire qui détermine l'intérêt que nous accordons au matériau qui relève aussi d'autres domaines. Parmi ceux-ci l'histoire (et avant tout la représentation de l'histoire qui détermine l'enracinement), l'ethnologie locale, la science politique (car il est question de pouvoir territorialisé), la sociologie.

Les sources que nous utiliserons comprendrons les articles de journaux, la presse dite analytique, les cartes de géographie, les interviews de spécialistes de notre sujet (essentiellement les universitaires) et d'acteurs (Gouverneur, militaires, prêtres, acteurs socio-culturels), la *publicistika* (articles et ouvrages émanant d'une certaine intelligentsia) locale. Suivant Philippe Pelletier, nous ajouterons l'étude de sources culturelles susceptibles de fournir aux populations une identité ou de la manifester: la toponymie, la littérature, l'étymologie populaire. Il est évidemment impossible de faire un inventaire exhaustif de ces sources. Le choix desdites sources se fait en fonction de leur lien avec la notion centrale d'identité géopolitique, avec la notion de territoire; ainsi une chanson populaire évoquant l'attachement des Kaliningradiens pour la Mer Baltique entre à plein droit dans ce cadre. A ces sources somme toute classiques, nous ajouterons l'analyse des monuments et du paysage considérés comme des objets géographiques porteurs d'identité locale. De même que Pelletier s'intéressait aux relations culturelles nippo-chinoises pour comprendre le rôle des îles méridionales de l'archipel japonais, nous nous pencherons sur les relations politiques mais aussi culturelles germano-russes ou russo-polonaises.

Nous nous intéresserons aussi à un domaine très particulier, et propre à Kaliningrad : la mythologie politique. Les sources mythologiques sont de deux types, celles qui exposent des mythes et celles qui utilisent des mythes en traitant d'autre chose. On pourrait dire que les secondes sont les applications pratiques des premières.

Nous utiliserons aussi la symbolique visuelle officielle (héraldique, vexillologie) qui joue un rôle non négligeable (et souvent négligée des chercheurs) dans la construction identitaire des territoires.

Enfin, nous oserons aller jusqu'à l'étude des caricatures pour aller à la rencontre des représentations (souvent négatives) de l'Oblast' russe. Nous nous sommes en effet rendu compte, sur le tas, que les caricatures peuvent être très efficaces pour cerner une représentation politico-culturelle territorialisée pour autant qu'elles soient représentatives, stables et répandues ou s'inscrivant dans une tradition culturelle ancienne.

Etat de la recherche :

Commençons par quelques remarques sur les recherches kaliningradiennes. D'abord il faut mentionner ce paradoxe : la bibliographie sur Kaliningrad est extrêmement abondante et d'après Andrej S. Makaryčev7, c'est sans doute la région de Russie de loin la plus étudiée au monde; pourtant malgré cet intérêt atypique, l'oblast' de Kaliningrad est souvent considérée sous les mêmes angles de vue ce qui donne à ladite monumentale bibliographie une remarquable redondance pour ne pas dire une véritable monotonie. Prévalent absolument les études de type descriptif, euro-centré, qui s'intéressent presqu' uniquement aux relations UE-Kaliningrad sur le plan économique, aux relations OTAN-Kaliningrad sur le plan militaire, ainsi que les études germano-centrées qui tournent autour de la mémoire. A ce jour, en France, rares sont les chercheurs à s'être intéressés à Kaliningrad dans son contexte russe, sous l'angle géopolitique. En Russie, la recherche sur Kaliningrad se développe de son côté mais souffre, d'après Makaryčev, de l'éclatement entre les spécialistes des relations internationales et les politologues des régions russes.

Quant à nous, nous estimons que notre sujet relève avant tout de la géographie ; mais les travaux émanant de disciplines telles que l'histoire, la science politique voire la sociologie ont eu une grande importance dans notre recherche. Nous nous plaçons donc dans la continuité des recherches menées sur la géographie de Kaliningrad, l'identité de Kaliningrad, les études régionales russes, la question politique de Kaliningrad, la géopolitique interne de la Russie.

En ce qui concerne la géographie de Kaliningrad, il faut mentionner les travaux de Tadeusz Palmowski, Ûrij Rožkov-Ûr'evskij, Gennadij Fedorov. Le Russe Gennadij Fedorov a très abondamment travaillé sur la géographie de Kaliningrad et ses travaux ont permis de montrer toutes les difficultés que posent la situation territoriale de l'Oblast'. Il a également dirigé la rédaction d'un atlas qui fait référence et qui intègre la problématique identitaire. Le Polonais Tadeusz Palmowski a publié une monographie géographique sur Kaliningrad qui constitue un livre important à tous égards puisqu'il ouvre de nombreuses perspectives (géopolitiques, politiques, économiques, sociales, internationales) et qu'il est un atlas de référence très complet que nous avons abondamment utilisé. Plus récemment le géographe Rožkov-Ur'evskij de l'Université de Kaliningrad a publié une thèse sur les particularités géographiques de l'Oblast' et qui apporte un éclairage intéressant notamment sur la dimension maritime de l'Oblast'.

Au regard de la géopolitique de Kaliningrad, le premier auteur à s'y être intéressé en France est Michel Korinmann dont l'article paru en 1994 (« De Königsberg à Kaliningrad : en attendant Kant »// *Limes*, 1994) a posé les bases du problème et reste à ce jour une référence, constamment citée dans les travaux qui ont suivi. Il envisage la problématique de Kaliningrad d'une façon globale, c'est-à-dire en prenant en compte les débats identitaires russes, les questions politiques et stratégiques, et les intérêts et interactions avec les pays étrangers concernés (Allemagne, Pologne, Lituanie, etc). Nous nous plaçons donc dans la continuité de ce travail pionnier.

Presque dix ans plus tard, Franck Tétart, un géographe germaniste, se basant sur les travaux des chercheurs allemands et en adoptant la méthode géopolitique d'Yves Lacoste (soit l'analyse de « rivalités de pouvoirs sur des territoires à plusieurs échelles ») a présenté en 2005 une thèse sur la géopolitique de Kaliningrad, puis plusieurs articles sur le même sujet. L'approche est intéressante et a permis à ce géographe de présenter une monographie sur la géopolitique régionale intégrant les dimensions internes et externes su sujet. Mais Franck Tétart n'a à notre avis pas assez pris en compte le contexte russe dans lequel s'inscrit nécessairement la question de Kaliningrad. Inversement il a beaucoup insisté sur le point de vue de l'UE.

Aux Etats-Unis, le politologue R.Krickus a envisagé la question géopolitique de Kaliningrad à travers toute son ampleur internationale dans *The Kaliningrad Question,* étude parue en 2002. L'auteur intègre dans sa réflexion Moscou, Bruxelles et Washington, dans une moindre mesure

l'Allemagne, la Pologne et la Lituanie, mais il ne s'intéresse qu'à l'aspect politique, militaire et économique, sous l'angle des relations internationales, laissant largement de côté l'aspect interne et socio-culturel de la question. Il s'agit d'une étude de "géopolitique réaliste", réifiée, qui ne permet pas de saisir ce qu'est l'identité géopolitique du territoire. Du reste l'aspect territorial semble lui-même secondaire: l'optique "relations internationales" implique plutôt une attention à ce que les géographes appellent "l'espace" qu'au "territoire" habité et humanisé. Enfin, écrit par un Américain, on remarquera la place très importante que l'auteur accorde aux Etats-Unis dans son ouvrage (il accorde un chapitre entier à la relation entre Kaliningrad et les Etats-Unis), reflétant peut-être un certain ethnocentrisme, en particulier à l'heure où le monde évolue de plus en plus vers la multipolarité.

Enfin, citons le très important ouvrage de L. Karabeškin et C Wellmann (2004: *The Russian domestic debate on Kaliningrad: integrity, identity and economy*) qui nous a servi de point de départ à nos recherches. Même s'il ne se présente pas comme tel, il s'agit de facto d'un ouvrage de géopolitique. Les politologues y abordent notamment la grande problématique de la constitution d'une identité régionale territorialisée à Kaliningrad. L'ouvrage est synthétique mais suffisamment complet pour permettre de bien cerner tous les aspects de la question dont il montre la grande complexité à plusieurs niveaux (fédéral, fédéré, international, dune part ; géographique, historique et socio-culturel, d'autre part).

L'analyse des processus et des questions identitaires à Kaliningrad a été l'objet d'assez nombreuses recherches émanant de diverses disciplines. Le géographe suédois Thomas Lundén de l'Université de Södertörn a de son côté dirigé un ouvrage collectif intitulé *Kaliningrad Identity crucial to Democracy and Development in the Baltic Sea Region.* L'ouvrage, synthétique, est très riche par la diversité des points de vue adoptés, de l'information et des auteurs associés, qui sont à la fois des scientifiques et des acteurs de la question (acteurs culturels, sociaux de Kaliningrad, acteurs internationaux...). Il constitue un apport très intéressant à l'ouvrage de **Karabeškin** et Wellmann dont il est complémentaire en y ajoutant l'élément culturel et une porte d'entrée sur le monde social de Kaliningrad. Thomas Lundén a aussi beaucoup publié sur les marches et autres régions frontalières dans la région baltique en intégrant toutes la dimension socio-culturelle de la question. Il est notamment l'auteur de *On the Boundary. About Humans at the End of Territory,* publié en 2004. Il faut aussi mentionner les travaux des scientifiques allemands de l'Université de Greifswald du groupe *Baltic Borderlands* dirigé par Michael North. Ils se sont intéressés à la même question.

La politologue kaliningradienne Anna Karpenko dans sa thèse sur l'identité régionale (*Regional'naâ identičnost' kak kategoriâ političeskoj praktiki,* 2008*)* s'est intéressée à la construction identitaire de l'Oblast' sur la période 1991-2008 et les tensions qu'elle implique entre les acteurs impliqués. La lecture de cet ouvrage a été très importante pour la définition de notre objet de recherche, en montrant sur quels ressorts joue l'identité régionale et quels en sont les enjeux locaux et nationaux. Son travail continuait les recherches entreprises par Ol'ga Sezneva dans sa thèse publiée aux Etats-Unis (*Tenacious Place, Contingent Homeland: Making History and Community in the repopulated City of Kaliningrad)* et des deux chercheurs associés scandinaves Joennimi et Brauning (voir par exemple « The identity of Kaliningrad : Russian, European or a third space ? »//Tassinari F: *The Baltic sea region in the European Union : reflexionx on identity, soft security and marginality*, Humboldt Universty, Berlin 2003 ; voir aussi « Contending discourses of marginality : The case of Kaliningrad »//*Geopolitics,* Autumn 2004 Vol.9 N°3 p.699-730).

Les historiens ont évidemment aussi travaillé cette question de l'identité territorialisée de Kaliningrad. Le pionnier en Occident a été l'Allemand Peter Wörster. Plus près de notre époque E Matthes s'y est intéressé, et surtout Per Brodersen dont l'ouvrage *Die Stadt im Westen*8 a fait

date en montrant la lente évolution culturelle de l'Oblast' pendant l'ère soviétique. Un autre historien est important sur le sujet : Jörg Hackmann auteur de nombreux livres sur les Prusse-s (occidentale et orientale) et les relations germano-polonaises s'est récemment intéressé à l'appropriation russe de ce territoire, à la fois à l'échelle fédérale et fédérée (« Die symbolische Aneignung historischer Räume im östlichen Preußen. Nationale und regionale Strategien »//*Acta historica Universitatis Klaipedensis,* Klaipeda, 2015). Enfin le Polonais Andrzej Sakson est l'auteur d'un monumental travail historique (près de mille pages) sur l'enracinement des populations russes, polonaises et lituaniennes dans les territoires de l'ex-Prusse orientale (*Od Kłajpedy do Olsztyna. Współcześni mieszkańcy byłych Prus Wschodnich: Kraj Kłajpedzki, Obwód Kaliningradzki, Warmia i Mazury.* Instytut zachodni, Poznan, 2011). Cet ouvrage est tout à fait capital car il fait presque le tour complet de la question et qui plus est dans une perspective comparatiste fascinante. C'est désormais sans doute le livre le plus important sur notre sujet.9 Dans la lignée de ce travail, mentionnons aussi le très intéressant livre dirigé par l'historienne allemande Stephanie Zloch et sa collègue polonaise Izabela Lewandowska (*Das Pruzzenland als geteilte Erinnerungsregion,* 2014) qui traite de la représentation de la Prusse orientale par les Russes, les Lituaniens, les Polonais et les Allemands au XXe et XXIe siècles à travers l'analyse de leurs manuels scolaires10.

Mais c'est fort logiquement à l'Université de Kaliningrad (BFU Kant) que les recherches sur le sujet se sont développées le plus ces vingt dernière années. Les travaux les plus importants sont ceux de Ûrij Kostâsov qui dirige un immense chantier de recherche sur l'identité historique des Kaliningradiens, sur la période qui s'étend de 1945 jusqu'à nos jours. On remarquera en particulier sa *Sekretnaâ istoriâ Kaliningradskoj oblasti.* Parmi ses collègues, Il'â Dement'ev est l'auteur de très nombreux articles sur ces questions mémorielles et sur l'appropriation du territoire (par exemple : « From « Ancient Slavialand » to « Paradise lost » : the rehabilitation of the historical heritage in Kaliningrad (late 1940s to early 1980s) » ; « A divided history : the politics of memory on the territory of the former East Prussia in the light of current dicussions » ; « Bridges to Nowhere ? Identity of the Residents of the Kaliningrad Region in the 21st century »//HenningsenB : *Facets of identity. The Baltic Sea Region and beyond).*

Enfin, la philosophe Nataliâ Andrejčuk a publié avec sa collègue Gavrilina (BFU Kant) un ouvrage très intéressant sur le phénomène identitaire à Kaliningrad sous l'angle socio-culturel. Elle ne s'intéresse pas spécifiquement à l'identité territorialisée mais en traite parmi d'autres aspects de l'identité. Son travail permet de dégager partiellement la vision du monde des Kaliningradiens et qui la distingue de celle des Moscovites.

Les études régionales russes sont bien entendues décisives dans l'analyse d'une entité territoriale russe. Parmi les innombrables chercheurs en ce domaine qui s'est beaucoup développé dans les années 1990-2000 dans le contexte de fédéralisation de la Russie, R.Turovskij est celui que nous avons le plus abondamment consulté. Il a travaillé notamment sur les régionalismes et les « subethnè » russes des périphéries lointaines. En France, on remarquera la thèse de Céline Bayou sur la région de Saint-Pétersbourg (*La place de Saint-Pétersbourg dans la nouvelle Russie,*2003) dont nous avons pu tirer un très grand profit en comparant les problématiques de ces deux Sujets baltiques de la Fédération de Russie.

Les études proprement politiques sur Kaliningrad ont également influencé notre recherche. Ainsi le politologue Raimunas Janušauskas a écrit un livre intitulé *Four Tales on the King's Hill, en* 2001. Dans ce livre synthétique, l'auteur montre et compare les différents discours historico-politiques sur Kaliningrad qui sont tenus en Russie, en Allemagne, en Pologne, en Lituanie et dans le monde anglo-saxon. L'auteur montre bien que la question est très complexe et joue sur des histoires régionales largement rivales. Mais on peut lui faire trois reproches : le discours russe est le moins fouillé de tous, le point de vue anglo-saxon tient une place qui est peut-être trop importante, enfin, il laisse entièrement de côté les discours letton et surtout biélorussien qui

ne sont pas du tout à négliger car ils existent bel et bien, malgré leur relative discrétion, et font vraiment partie de la question.

La politologue H-M Birkenbach, avec C.Wellmann déjà nommé, s'est intéressée pour sa part aux questions de politique étrangère : Birkenbach, H-M., Wellmann, C. (eds.) (2003). *The Kaliningrad Challenge. Options and Recommendations*. LIT: Münster, Hamburg, London. Quant à Ingmar Oldberg, il a envisagé le problème de Kaliningrad sous l'angle des questions de sécurité.

Enfin un livre a joué un rôle à part dans notre travail, bien que ne portant pas sur l'Oblast' de Kaliningrad ni même sur la région baltique. Il s'agit de la *Japonésie* de P. Pelletier qui nous a servi de véritable modèle méthodologique et de source d'inspiration scientifique majeure, tant les problématiques abordées pouvaient sembler proches (les îles ultra-périphériques du Japon comme marches culturelles et géopolitiques sources de puissance) et tant la perspective était passionnante, en réintégrant aux questions géopolitiques contemporaines leur dimension culturelle fondamentale.

Ainsi, nous inspirant des méthodes d'analyse développées par P. Pelletier et nous plaçant dans la continuité scientifiques des travaux fondamentaux de M. Korinmann, L. Karabeškin, T. Lundén et A. Sakson, nous nous proposons de mener sur l'Oblast' de Kaliningrad une recherche ancrée dans la géopolitique critique. Notre approche recentrera la question de Kaliningrad dans le contexte de la Russie contemporaine, parce que si Kaliningrad est une question influencée par des acteurs extérieurs, c'est un territoire et une société fondamentalement russes, aussi bien sur le plan ethnique que culturel, social et politique. Reprenant la remarque de Makaryčev, nous croiserons la perspective interne (autour de la dialectique pouvoir fédéral/pouvoir fédéré) et externe (influence des voisins, notamment sur la culture locale). Nous intégrerons une forte dimension socio-culturelle à cette étude géopolitique car elle détermine tout le reste comme l'a montré T. Lundén et comme nous incitait à le faire le travail de P. Pelletier ; nous remarquons qu'une partie importante des études de géopolitiques négligent de le faire au nom d'un certain « réalisme » matérialiste ou quantitatif.

Notre approche sera de type fondamental, prenant systématiquement en compte les problèmes dans le temps long (d'où le recours important à l'histoire dans notre recherche) du fait de notre objet d'étude qui est un territoire, celui de Kaliningrad, qui correspond à une partie de la Prusse orientale.

Méthodes et cadre théorique : une approche qui s'inscrit dans la géopolitique critique

Qu'est-ce que la géopolitique? Nous nous permettons un développement assez complet sur ce sujet dans la mesure où ce terme suscite d'importantes controverses scientifiques (notamment entre géographes d'une part, et entre géographes, politologues et experts militaires d'autre part), et dans la mesure où il est polysémique voire flou. Avant d'utiliser ce terme dans cette étude et de la qualifier de « géopolitique », il est donc nécessaire de délimiter les contours de cette discipline, d'en critiquer et d'en réévaluer la valeur scientifique et de l'inscrire dans un champ disciplinaire clairement défini.

Le terme est créé au XIXe siècle par le Suédois R.Kjellén en 1889, au milieu d'un groupe d'autres concepts aujourd'hui disparus (*kratopolitik, demopolitik, sociopolitik, ekonomipolitik*)11. La *geopolitik* se décompose elle-même en *topopolitik, morphopolitik, physiopolitik*12, qui renvoient respectivement à l'analyse de la situation géographique d'un Etat par rapport aux autres, à la forme cartographique de l'Etat et aux caractères physiques du territoire politique (orographie, hydrographie, géologie...).

Le terme est ensuite repris et se développe sous la plume d'auteurs tels que l'Américain A.Mahan, le Britannique H.Mackinder et surtout l'Allemand K.Haushofer. Ce-dernier participe à

l'élaboration des projets pangermanistes dans les années 1920-40, et la défaite de l'Allemagne en 1945 discrédite pour un temps le terme du champ scientifique. V. Mamadouh affirme cependant que la disparition de la géopolitique en 1950 est moins le fait de son association au nazisme qui est relative que le résultat de la Guerre froide vue comme un affrontement idéologique assez peu territorialisé (malgré les deux Blocs Est et Ouest) dans lequel le territoire devient secondaire du fait de l'importance prise par la puissance aérienne, les missiles intercontinentaux et l'arme atomique.

Le terme de géopolitique est remis à la mode semble-t-il par Henry Kissinger et ses disciples à partir des années 1970. La raison en serait l'apparition flagrante de failles dans le discours de la Guerre froide, à commencer par la rupture puis l'hostilité sino-soviétique, les accrochages sino-vietnamiens et l'invasion du Cambodge par le Vietnam (1979), l'émergence de la République islamique d'Iran (1979) et la guerre Iran-Irak (1981-1987) qui sortent toutes du cadre de la rivalité Est-Ouest.

A partir de là, le mot n'a cessé de se répandre dans les médias surtout depuis les années 1990, au point qu'il peut paraître galvaudé aujourd'hui, dilué dans un discours simplificateur qui entend tout expliquer par la « géopolitique ». Cet usage social du mot affecte la définition scientifique qu'on peut en donner. Nous tendrons ici à donner une définition plus précise mais qui doit cependant rester large pour tenir compte de la diversité réelle des approches que la « géopolitique » recouvre.

La géopolitique en tant que discipline scientifique se trouve au confluent de plusieurs domaines : elle relève de (ou est revendiquée par) la géographie, les relations internationales, les sciences politiques, l'analyse stratégique (militaire), tout en suivant une méthodologie qui lui est propre et en variant beaucoup les approches selon les auteurs, chacun tirant implicitement « sa » géopolitique vers l'une ou l'autre de ces matières, le plus souvent sans définition épistémologique préalable. Ainsi la géopolitique reste-t-elle assez floue comme matière, y compris pour ceux-là même qui prétendent en traiter. Virginie Mamadouh, présentant un survol des différents types de travaux géopolitiques, va même jusqu'à affirmer que les définitions de la géopolitique sont d'une « profonde confusion » et « contradictoires », tandis que la définition d'un concept-clef est « extrêmement laborieuse »[13]. Il est donc évident qu'il faut expliciter ce qu'on entend ici par un terme aussi malléable.

La géopolitique est une discipline très souple qui, au sens le plus large, se donne comme objet les rapports entre le pouvoir et le territoire. Certains ont essayé de donner une définition plus restrictive de cette matière, par exemple Y. Lacoste qui prétend la définir comme l'étude des rapports de forces politiques pour le contrôle des territoires[14]. Mais ces tentatives n'ont jamais eu un grand succès; ni les géographes ni les spécialistes de géopolitique (« géopolitologues », « géopoliticiens ») ne se sont jamais mis d'accord sur ce qui relevait in fine de la géopolitique et ce qui relevait de la géographie politique. V. Mamadouh remarque que même chez certains géopolitologues, il arrive que géopolitique ne soit rien d'autre qu'une simple contraction facile de géographie politique (comme on le voit parfois aussi dans le cas de la « géographie économique » contractée en « géoéconomie ») De facto, la géopolitique n'existe qu'au pluriel, et au sein même d'une « école », plusieurs définitions sont utilisés conjointement comme si le concept restait obscur ou insaisissable[15][16].

Pour certains, la géopolitique n'est qu'une petite branche de la géographie politique conçue comme l'ensemble des relations entre pouvoir et territoire. Le géographe Michel Korinman, dans le projet éditorial de sa revue de géopolitique *Outre-Terre*[17], estime que « la géopolitique n'est pas une science ; elle combine des savoirs », ceux des historiens, des spécialistes en civilisation, des juristes, économistes et stratèges. Selon lui, c'est une « pensée-action » dont l'objet est la description de la représentation que se font les citoyens de leur nation, mais aussi de leur région, voire de leur « pays »[18], leurs raisonnements cartographiables sur des enjeux territoriaux, et les

débats que cela suscite au sein du pouvoir et de la société. Pour d'autres, tel le géographe Jacques Lévy19, la géopolitique ne relèverait même pas de la géographie mais exclusivement du champ politique. L'Américain G.O'Tuathail, dont l'influence sur le concept de géopolitique est important dans le monde scientifique anglo-saxon, semble partiellement donner raison à J.Lévy quand il estime que la géopolitique est un discours sur la politique mondiale avec une attention spéciale réservée à la dimension géographique de la puissance20. Pour d'autres encore, dans la lignée d'André Siegfried et de la géographie électorale, la géographie politique serait la distribution du fait politique dans l'espace, donc très différente voire inverse d'une géopolitique étudiant la nature politique du territoire de l'Etat. Le géographe C. Raffestin, pour sa part, propose même « d'en finir avec la géopolitique » parce que, selon lui, la géopolitique se résume aux théories expansionnistes allemandes, italiennes et espagnoles des années 1920-1940 conduisant à la guerre mondiale21. Mais comme le souligne V. Mamadouh, une telle définition restrictive est aujourd'hui intenable dans la mesure où le terme de géopolitique a non seulement survécu à cette époque mais qu'il a une aura sociale et scientifique bien supérieure aujourd'hui qu'alors. La géopolitique suscite donc de vives controverses quant à sa définition, et c'est aussi, ne le nions pas, l'un des aspects stimulants de cette discipline en construction et perpétuelle remise en cause.

La géopolitique en tant que « discipline » à caractère scientifique s'est divisée en plusieurs branches dans les années 1990: la première et la plus ancienne est nommée géopolitique classique et continue les travaux des théoriciens de l'Etat-Nation moderne au niveau des Ministères des Affaires Etrangères et de la Défense, en particulier dans le cadre de pays où le nationalisme reste fort, ce qui est notamment le cas dans les deux Amériques où la géopolitique classique reste très prisée sur le plan scientifique.

La géopolitique classique propose notamment une analyse historique et géographique qui conduit à déterminer pour un Etat (ou un groupe ethnique, religieux, ou linguistique aspirant à un Etat) un territoire de puissance ou de prestige qui lui a appartenu ou a été sous sa dépendance ou dont il a fait partie (analyse synthétique dans laquelle on tient compte de diverses époques) et qui lui confère un certain degré de prestige et de centralité dans le monde. La détermination de ce territoire de puissance ou de prestige se fait par la méthode de superposition de cartes (ex : *Baltoskandia* d'Edgar Kant). De là une auto-représentation qui est aussi un programme politique: il suffirait de contrôler ce territoire de puissance/prestige (ou de l'invoquer et de s'y intégrer dans le cas des petites Puissances) pour assurer le rang de l'Etat dans le monde (en terme de prestige, de puissance, de légitimité, de revenus, de ressources, de population…). De fait, la géopolitique classique est une base scientifique pour des rêves de grandeur et de puissance étatiques. On remarquera à cet égard que la géopolitique n'est pas tout à fait l'apanage des grandes Puissances. De très petits Etats comme l'Estonie ont eu leur géopolitique classique, avec pour objet non de conquérir de grands territoires extérieurs mais de légitimer leur existence par projection dans le passé, par héritage, voire par transfert (exemple de l'Estonie qui se projette dans un Etat étranger, la Suède du XVIIe siècle). La géopolitique classique est donc typiquement une démonstration, et notamment une démonstration par la carte (voir infra), d'un statut et de droits politiques plus ou moins étendus selon la puissance effective de l'Etat.

Telle est la géopolitique classique, soit celle qui s'est développée entre le XIXe et les années 1950. De cette matrice et en grande partie contre elle est née la « géopolitique critique » qui se démarque par son caractère académique tout en intégrant dans son périmètre de recherche d'autres acteurs que le seul Etat.

La géopolitique classique se voulait réalisme politique et posait comme lois l'idée de guerres inéluctables entre des Puissances rivales, guerres qui sont alors légitimes ou du moins légitimées. La géopolitique critique, elle, se veut en rupture avec la géopolitique classique et se présente

moins comme une alternative que comme une analyse critique et complémentaire de la géopolitique classique considérée comme idéologique et sans recul.

La géopolitique critique est issue du courant post-moderne qui déconstruit les notions d'objectivité et de rationalisme. Elle s'attache alors à détruire l'objectivité proclamée de la géopolitique critique qui prétend voir le monde et les relations entre les pouvoirs et les territoires tels qu'ils sont (« réalisme ») alors qu'elle les présente en réalité tels qu'elle les perçoit, c'est-à-dire selon une idéologie pessimiste et conflictuelle du rapport de forces. La géopolitique critique s'attache à montrer ce contenu idéologique en contextualisant la géopolitique classique dans un processus historique, et dans un contexte social particulier.

Sur le fond, la géopolitique critique s'attaque notamment à plusieurs concepts-clefs de la géopolitique classique, notamment « l'espace », l'identité, l'Etat. Pour la géopolitique classique, l'espace est une donnée matérielle en soi conçue comme source d'une sorte de déterminisme géographique souple pour l'Etat, sorte de « destinée manifeste » auquel il ne pourrait échapper et à laquelle il devrait essayer de se conformer pour en tirer un bénéfice politique optimal. Pour la géopolitique critique, c'est un point de vue idéologique rationaliste dans la mesure où, comme l'ont montré les géographes, l'espace et à plus forte raison le territoire (espace approprié, humanisé) sont des constructions sociales dont le sens est inventé par les acteurs politiques et culturels. Dans ces conditions, les Etats ne sont pas les « victimes » de la géographie mais les créateurs de territoires qu'ils investissent d'une certaine valeur à la fois symbolique, fonctionnelle et utilitaire.

De fait, la géopolitique est un discours qui donne un sens à des réalités qu'on peut considérer comme contingentes, à commencer par le territoire de l'Etat, universellement issu de guerres, d'annexions et d'unions, territoire souvent fluctuant et ne relevant pour ainsi dire jamais d'une logique unique aisément saisissable. De même la géopolitique tire sa très forte attractivité sociale et médiatique du fait qu'elle entend donner un sens au monde chaotique, complexe, inconcevable au sens propre. « Comment penser le monde? » « Qu'est-ce que le monde ? » Voilà des questions presque ontologiques, en tout cas profondes auxquelles la géopolitique prétend répondre. Pour ce faire elle élabore des discours qui sont en fait des conceptions du monde, des mises en forme du monde, ce qu'O'Tuathail et Spivak ont appelé en anglais « worlding » terme que nous traduirions ici par « cosmologie politique », soit un discours qui rend le monde « cosmique » au sens grec, c'est-à-dire organisé, clair, lisible, et même « accueillant » ce qui est en somme le propre de toute culture.

Pour donner un exemple, « être » une île n'est pas un fait mais une perception que la géopolitique crée et auquel elle donne une certaine valeur. Affirmer que la Grande-Bretagne est une île est déjà géopolitique dans la mesure où c'est une entité étatique qui est un véritable archipel constitué de plusieurs dizaines d'îles. Une vision géopolitique va pourtant bien au-delà: elle affirme que ce fait géologique, l'insularité, détermine le rapport que ce pays entretient avec le monde, et explique un particularisme culturel et politique qui doit, logiquement, se perpétuer. L'insularité importe peu par rapport au fait de qualifier et de penser celle-ci comme facteur identitaire.

L'identité quant à elle est conçue par la géopolitique classique comme une donnée, un acquis en conformité avec laquelle l'Etat doit se développer. Pour la géopolitique critique, l'identité étant une construction sociale, elle est en constante évolution et recomposition. Il ne saurait donc être question que d'étudier la façon dont les communautés territorialisées créent leur identité par rapport à un territoire qui est considéré comme le « Nôtre » face à des territoires perçus comme « l'Autre ».

La géopolitique classique modèle l'identité spatiale par l'opposition entre Nous et l'Autre en prétendant nous présenter une réalité objective et en créant en fait une vision simplifiée. La carte que produit le géopolitologue classique montre très souvent un monde relativement homogène, avec un certain équilibre entre des masses humaines et territoriales prétendument comparables (« partage du monde » entre des sphères d'influence, des Puissances, des « Civilisations ») pourtant extrêmement diverses et même irréductibles les unes aux autres comme l'a parfaitement démontré Denis Retaillé dans *Le Monde du Géographe*22. La vision du géopolitologue classique est donc paradoxal: il fait fi de la complexité qu'il prétend justement expliquer.

La géopolitique s'apparente donc à une synthèse approximative, expérimentale et ad hoc. Dans ces conditions, il n'y a pas d'Est ni d'Ouest en soi, ni *Heartland* ni *Rimland*, ni Chrétienté ni Islam, mais principalement des discours plus ou moins ouvertement géopolitiques qui conceptualisent des oppositions (réelles ou imaginaires) entre des entités territorialisées parfois artificiellement, et qui légitiment ces conflits potentiels. En cela la géopolitique classique peut apparaître comme une tautologie: elle étudie des territoires et des acteurs auxquels elle assigne des intentions agressives et contribue ainsi aux déclenchements de conflits qu'elle va alors expliquer. « Science des menaces » par excellence, la géopolitique classique n'a d'autre raison d'être que de prévoir, de prévenir ou d'expliquer des conflits, elle est donc partie prenante dans la définition et l'élargissement toujours plus grand de la notion de conflits, de tensions et de menaces aujourd'hui appelés « risques ».

D'autre part, le géopolitologue classique a un rapport très particulier avec sa carte et son auditoire. Il pose le plus souvent *sa carte* comme étant *la carte,* sa position comme étant la position à adopter et il est le plus souvent dans un rapport de connivence culturelle avec son public quilui fait oublier que ce discours-là suppose l'adhésion à un certain nombre de valeurs et de références culturelles qui n'ont rien d'universelles. De plus, ce discours implique très souvent un « Nous » implicite qui renvoie presque toujours au contexte national voire nationaliste, et à l'idée que l'auditoire, l'auteur et l'Etat forment une communauté solidaire, ce qui est éminemment politique et contestable. L'auteur du discours n'est pas un pur esprit observant le monde depuis un ailleurs idéal, c'est un homme produisant un discours situé dans un pays, une culture, une langue, un milieu social et un contexte historique particulier. C'est ce que G. O'Tuathail (The Geopolitics Reader, 2006) a dénoncé comme une sorte de posture d'imposteur. Toute carte, tout discours géopolitique étant une vision du monde, elle n'a aucune valeur normative. Là se trouve la distance entre la géopolitique classique et critique : l'école critique rejette l'idée d'un monde « réel » au profit d'un discours, situé, sur le réel, et conteste le « Nous » implicite de l'école classique.

En ce qui concerne le rapport à l'Etat, la géopolitique critique estime qu'elle n'a pas à se limiter à l'Etat-Nation et à le suivre dans ses intérêts. Née dans le contexte des années 1990 et du recul de l'Etat comme référence identitaire suprême en Europe occidentale, la géopolitique critique n'adopte pas le nationalisme comme un en-soi mais crée une distance critique vis-à-vis de lui et de son idéologie. Elle s'intéresse volontiers aux mouvements qui contestent l'ordre établi par l'Etat et notamment aux minorités ethniques autonomistes.

Surtout, la géopolitique critique ne considère plus le rapport Etat/population comme un rapport de domination à sens unique dans lequel l'Etat impose ses vues, ses représentations et son auto-représentation à une population soumise, mais étudie les liens ambigus d'influence et de contre-influence des représentations de l'une sur l'autre, la population étant replacée au centre de l'analyse.

Dans la mesure où la géopolitique classique est une science au service de l'Etat et in fine une grille de lecture et un modèle d'action pour le chef d'Etat, la géopolitique critique s'est spécialement intéressée aux créateurs de ce discours géopolitique, c'est-à-dire aux universitaires, experts, hauts-fonctionnaires, journalistes et autres « think tanks » qui créent la connaissance et

donc l'image de l'Autre, et conceptualisent la politique mondiale, en suivant la géopolitique classique, en présentant le monde sous une forme cohérente c'est-à-dire déformée en fonction de leurs représentations et de leurs intérêts. Sur le plan méthodologique, la géopolitique critique s'est largement inspirée de l'analyse comparative en confrontant de façon systématique des cartes établies par plusieurs acteurs, souvent opposés, en rupture avec la carte unique du bon droit étatique de la géopolitique classique.

Autre différence méthodologique notable: la géopolitique classique établissait volontiers des théories à partir des cartes de géographie et de connaissances historiques; la géopolitique critique, sous l'influence de la tendance générale des sciences humaines, est passée à l'étude de terrain, aux cas pratiques et semble s'éloigner de plus en plus de tout aspect théorique (à vérifier hors de France) ce qu'on peut d'ailleurs regretter, l'aspect théorique ayant été le point fort de la géopolitique classique.

Notre approche

En ce qui nous concerne, il nous semble que l'opposition entre géographie politique et géopolitique n'est pas la moins intéressante et il nous apparaît en effet, contrairement à ce qu'affirment Yves Lacoste et ses disciples, que la géographie électorale, par exemple, n'a rien à voir avec la géopolitique. La raison en est beaucoup moins la prise en compte de la dimension interne à un territoire, qui est tout à fait légitime et indispensable, que le fait que la géographie électorale ne repose en rien sur un rapport spécifique entre la population et son territoire. La géographie électorale n'est qu'une étude spatialisée d'une pratique, qui est à mettre sur le même plan que la géographie touristique ou la géographie culinaire. Qu'elle ait une influence sur le pouvoir ne remet guère en cause ce constat épistémologique et ne saurait légitimer son inclusion dans le champ de la géopolitique.

La question renvoie en fait à l'opposition fondamentale entre les notions géographiques d'**espace** et de **territoire**. Toute activité a un espace parce qu'elle se déploie dans une étendue, sur une certaine surface plus ou moins abstraite. En revanche le territoire suppose une humanisation de l'espace. Il n'est pas évident, de ce point de vue, que la géographie économique, par exemple, travaille sur autre chose que de l'espace. C'est ce que montre l'usage permanent du terme « d'espace » et de l'adjectif « spatial » dans les travaux des géographes de paradigme économique, dont les plus représentatifs sont ceux de Denise Pumain et Thérèse Saint-Julien. La création de territoires au sens plein par les agents économiques reste à démontrer puisque les zones industrielles elles-mêmes ne sont pas « instituées » en territoires par ces agents mais par la population concernée qui y projette sa culture, qu'elle soit ou non impliquée dans les activités économiques en question[23]. Quant à la géographie électorale, elle a bien ses territoires (la mairie, les sièges de partis...) mais ce ne sont évidemment pas eux qu'étudient ses disciples. Leur objet d'étude est le bulletin de vote.

Quant à la géostratégie, elle relève en fin de compte d'une vision assez voisine quoique plus ambiguë. La géostratégie est fondamentalement ce qu'en dit Z.Brzezinski, c'est un « échiquier », soit un lieu sur lequel s'affrontent des acteurs politico-militaires[24]. Mais ce lieu, ce champ de bataille, est-il un espace ou un territoire? La question est complexe. A priori, ce sont bien des espaces car la géostratégie s'intéresse au mouvement de troupes, à la mobilité et aux combats. Or toute cette mobilité n'a pas nécessairement ni même en général d'implication territoriale: les armées passent, les bases sont créées puis démantelées. L'acteur n'a fait qu'agiter ses pions. Pourtant les choses sont parfois plus complexes. Dès qu'un territoire est conquis, il passe du domaine de la géostratégie à celui de la géopolitique. En outre les grandes batailles impliquent parfois une mémoire ancrée dans le territoire qui elle aussi relève, jusqu'à un certain point, de la géopolitique. Enfin, si pour les Etats-Unis, leur présence militaire en Pologne et dans les Pays baltes relève exclusivement de la géostratégie, pour la Pologne et les Pays baltes, cette même présence est à la fois géostratégique et géopolitique dans la mesure où ce qui se joue pour eux est

notamment leur appartenance au « monde » (plutôt que simplement au « camp ») occidental, ce qui est une considération culturelle territorialisée. Du reste, la géostratégie se donne volontiers le masque de la géopolitique : ainsi depuis le *Choc des Civilisations,* l'OTAN, organisation purement géostratégique, se présente comme « l'Occident » (au sens culturel). Le passage du terme de « Bloc de l'Ouest » à celui « d'Occident » est exactement le passage sémantique de la géostratégie à la géopolitique. C'est certainement là que l'ambiguïté atteint son paroxysme. On remarquera d'ailleurs que c'est déjà là un argumentaire politique voulu et que le but est de sanctifier une alliance en en faisant quelque chose de plus fort, d'ontologique: un « monde » c'est-à-dire un territoire (fût-il doté de contours flous25), donc pérenne.

Le fait que le terme de géopolitique se soit si bien imposé dans les mentalités et dans le monde scientifique illustre sans doute un fait capital qui est le rôle très particulier du pouvoir dans la création du territoire. Cela est bien flagrant quand on pense à cette donnée élémentaire: le globe terrestre physique n'est qu'un espace (une étendue neutre) ou, mieux, un milieu (un espace biologique); le territoire mondial, lui, apparaît d'abord, et presque toujours, comme la carte du monde politique, celle des Etats qui servent de référence presque insurpassable. De même, on ne soulignera jamais assez que c'est toujours le pouvoir politique qui fixe même les désignations des lieux de la carte topographique, fût-elle celle du « milieu naturel ». C'est aussi vrai à l'échelle la plus réduite, celle du village ou du lieu-dit, qu'à l'échelle de la « Partie du Monde », du « continent ». Quelle que soit la façon dont on puisse prendre le problème, le terme d'Europe (ou d'Europe orientale, centrale, occidentale ou méridionale...) est un terme fixé par un pouvoir politique à un moment donné : l'Europe n'est jamais désincarnée, elle est toujours un Etat ou un ensemble d'Etats qui se reconnaissent les uns les autres comme Europe (ou qui sont tenus pour tel par un tiers plus puissant) bien avant que des scientifiques ne donnent des limites conventionnelles et « naturelles » à cet ensemble. L'Europe c'est la Grèce macédonienne face à l'Iran achéménide (l'Asie), c'est l'Empire romain26, c'est la Chrétienté catholique ou la Chrétienté entière, c'est le Concert européen, c'est l'UE, c'est le Conseil de l'Europe, c'est la France, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et d'autres, avec ou sans la Turquie, le Caucase, Chypre, le Kazakhstan ou l'Angleterre, mais l'Europe c'est toujours d'abord un ensemble politique parce que le fait politique n'est rien d'autre que la force créatrice du territoire. Ce n'est que dans un deuxième temps que le terme peut s'atténuer et devenir si évident qu'il passe pour une réalité objective et naturelle transgressant au besoin les limites fixées par la politique à un moment donné. L'évolution même du terme à travers l'histoire le confirme de façon éclatante : pour un géographe grecque de l'Antiquité qui reviendrait parmi nous, serait-il si évident que la Scandinavie fasse partie de l'Europe ? Non, tout simplement parce que l'Europe que nous imaginons aujourd'hui n'est pas moins politique (et culturelle) que la sienne et qu'entre son époque et notre temps, c'est la politique et précisément la géopolitique qui a changé, non la réalité topographique. Aucune des parties du monde (Asie, Afrique, Amériques, Océanie, Antarctide27) qui nous servent à nommer et penser notre monde terrestre ne sauraient échapper à cette règle.

Ce n'est pas moins évident quand on observe que politique est un mot construit précisément sur *polis*, la cité, qui est un territoire28. On ajoutera encore que le territoire est le plus certain des attributs du pouvoir, on peut le voir et en constater l'étendue, la splendeur. Mais ce lien irréductible entre territoire et pouvoir politique est surtout démontré par le langage: une communauté politique se désigne par son territoire (« la Russie pense que », « veut que »...).

Il nous semble alors logique que le langage ait saisi avec enthousiasme le terme suédois de géopolitique comme quelque chose allant au-delà de la géographie politique. Dans géopolitique, la terre (territoire) et la politique ne font qu'un, alors que dans géographie politique, les deux éléments sont encore distincts, l'un apporte une couleur à l'autre. Au fond, les mots parlent assez clairement: la géopolitique n'est pas une géo-graphie, pas une description/représentation de la

Terre; la géopolitique est une union, peut-être même une confusion, une symbiose entre territoire et pouvoir politique.

Nous estimons donc que ce qui est au centre de la géopolitique n'est pas le pouvoir ni les rapports de forces ni les relations internationales mais bien le territoire en tant que réalité politique, et donc culturelle et sociale, cette réalité fût-elle tout à fait imaginaire. Au fond la géopolitique telle que nous la concevons pourrait se résumer à l'étude de la nature et de l'évolution du territoire, celui-ci étant un espace humanisé, valorisé, connoté, intériorisé par ses populations en tant que symbole de la communauté, de ses représentations, de ses valeurs. Dans ces conditions, on voit que la géopolitique peut prendre pour objet une nation, un empire, une région, une ville, un continent ou même des lieux inhabités (mer, désert, sous-sol, « cosmos »...), des territoires évanouis ou imaginaires, pour peu que ces lieux soient intégrés dans la conscience d'une société, ou dans les projets politiques de son élite, et pour peu que ces lieux soient vraiment identifiables ou localisables29. Ainsi, il ne nous semble pas absurde de travailler sur une géopolitique de l'Espace (espace extra-terrestre) dans le contexte russe, japonais ou américain malgré le caractère immatériel de ce « territoire »30. Ce-dernier est pourtant bien un territoire car il est habité, certes, grâce aux stations spatiales, mais aussi parce qu'il est bien présent dans la représentation des sociétés russe, américaine et même japonaise comme le montre toute une abondante littérature et une riche cinématographie. La mer est elle aussi un territoire, qui a été le modèle du précédent; la mer inspire les hommes, elle leur inspire des projets, notamment politiques, guerriers, ou d'exploration31.

Nous voudrions ici introduire dans la géopolitique les apports de la phénoménologie. En substance, la phénoménologie se présente comme une remise en cause de la relation scientifique entre le sujet observateur et l'objet observé. L'approche phénoménologique estime que ce que le scientifique apporte n'est pas une connaissance positiviste et neutre sur un objet exclusivement vu pour lui-même, mais une interrelation complexe entre le sujet et l'objet dans un contexte donné. A priori, appliquer cette idée à la géopolitique semble provocateur. A y regarder de près, c'est non seulement utile mais indispensable. Comment étudier sérieusement un territoire politique (objet) donc social sans saisir d'abord la valeur qui lui est attribuée par une société donnée (dont le sujet fait partie)? Le territoire n'est pas une chose en soi, pas plus que la géographie physique n'a de sens sans les humains qui la décrivent et l'expliquent. En revanche, le territoire, les montagnes et les vallées, reçoivent une culture, une histoire, une identité qui n'est autre que celle des hommes qui y vivent ou qui veulent y vivre (nous avons en tête ici le cas des centres religieux de pèlerinage qui servent de référence identitaire majeure, et les lieux dont les populations ont été chassés tout en continuant de se référer à leur région d'origine). En ce sens la littérature, la poésie, les arts peuvent être des sources particulièrement précieuses pour la géopolitique, comme l'a magistralement montré Philippe Pelletier dans sa *Japonésie*. Les études géopolitiques ont souvent tendance à réifier ce dont elles parlent et à ignorer le contexte culturel et historique dans lequel les territoires s'inscrivent pour des raisons diverses, alors même que la politique, sphère sociale, n'a pas plus de consistance qu'une carte ou qu'un nom, car elle n'est qu'un ensemble d'idées, plus ou moins réellement appliquées, et d'ailleurs largement d'une façon symbolique.

La géopolitique peut ainsi prendre pour elle certaines conclusions du professeur de philosophie, orientaliste et géographe Augustin Berque qui explicite le rapport homme/milieu comme un rapport complexe de transformation physique de la nature, de projection de l'homme dans l'espace par la technique (déboisement, port, aéroport, chemin de fer, forteresse...), et en sens inverse de rétro-projection du milieu en l'homme par le symbole (attachement au territoire, drapeau, lieu saint, onomastique, mémoire...)32. L'étude géopolitique du territoire ne devrait pas faire abstraction de cet apport scientifique important de la géographie fondamentale. En l'occurrence, il nous semble que l'étude du phénomène symbolique est au cœur de la problématique géopolitique parce que la géopolitique est bien une humanisation du territoire qui

devient un prolongement symbolique de l'Homme. La géopolitique fait profondément partie de la mise en forme du monde en tant que fait humain et c'est sans doute de là que vient son remarquable pouvoir de séduction.

La géopolitique telle que nous la concevons, dans la filiation de la géopolitique « critique » et en prenant en compte les apports que nous venons d'évoquer, est donc l'étude d'un système de relations entre trois éléments, le territoire, qui se trouve au centre de l'analyse (ce qui justifie son inclusion dans le cadre disciplinaire de la géographie), l'Etat (ou le pouvoir), et la population[33]. Les relations qui sont prises en compte sont :

1-les interrelations entre l'Etat et le territoire. C'est par exemple le statut que l'Etat donne au territoire (dans le sens Etat-territoire), et la façon dont le territoire influence l'auto-représentation de l'Etat (dans le sens territoire-Etat).

2-les interrelations entre la population et le territoire. Cela inclut entre autres la façon dont une population considère son territoire (sens population-territoire), et la contre influence du territoire sur la population en tant que vecteur identitaire (sens territoire-population).

3- les interrelations entre l'Etat et la population à travers le territoire (ou au sujet du territoire). Entrent notamment dans cette catégorie les manuels scolaires qui véhiculent auprès de la population une certaines image d'un territoire tel que central, conforme ou périphérique voire inexistant (sens Etat-territoire-population), et, en sens inverse, l'activité de groupes qui cherchent à influencer l'Etat au nom de territoires qui revendiquent un nouveau statut.

Ainsi l'analyse géopolitique se décompose-t-elle en trois interrelations donc six relations. Cette façon de poser le problème est ici limitée à son aspect interne au territoire de l'Etat qui sert de référence. Or notre analyse inclut aussi une dimension externe, qu'on peut alors décomposer comme l'étude :

1-des interrelations entre deux Etats « A » et « B » à travers ce territoire (ou à son sujet)

2-des interrelations entre deux populations à travers ce territoire

3-des interrelations entre l'Etat A et la population de l'Etat B à travers ce territoire

4-des interrelations entre l'Etat B et la population de l'Etat A à travers ce territoire.

On a donc quatre interrelations (huit relations) entre les systèmes géopolitiques A et B. De ce fait, pour un territoire donné, le couple géopolitique interne + géopolitique externe devient très complexe avec un système de dix interrelations (quatre entre les systèmes A et B, trois dans A, trois dans B). Ce schéma très « mathématique » permet de poser les lignes méthodologiques que nous suivrons implicitement tout au long de notre étude.

En effet nous avons cherché à développer la théorisation géopolitique. A chaque pas que nous faisions en direction d'une explication valable pour Kaliningrad, nous nous sommes systématiquement demandé si la même pouvait être valable dans des cas comparables (pour Sakhaline en Russie en ce qui concernait l'insularité, pour la Basse-Silésie en Pologne en ce qui concerne la « regermanisation » régionale, pour la Californie aux Etats-Unis en ce qui concerne le régionalisme...), et si non pour quelle raison, et pour quels types de situation précis elle était applicable. C'est ainsi qu'au cours de ce travail de modélisation sont peu à peu apparus des concepts et des théories géopolitiques dont nous avons fait une liste à la fin de l'ouvrage.

Enfin, il nous reste à souligner que ce travail donne lieu à la constitution d'un atlas « en annexe » composé d'une vingtaine de cartes originales qui ne sont pas de simples spatialisations[34] mais des instruments d'analyse qui traduisent la conceptualisation géographique des problématiques de Kaliningrad par l'auteur. En particulier nous avons procédé à une mise en cartes de représentations (culturelles, historiques) qui n'avaient jamais été cartographiées jusque là, ce qui n'allait pas du tout de soi. Nous sommes allés jusqu'à la cartographie de « mythes géopolitiques » dans la mesure où ils étaient très clairement territorialisés.

Chapitre I : Présentation géographique, politique et historique de l'Oblast' de Kaliningrad

I 1-Portrait socio-économique et géographique

1-Aspect général

L'oblast' de Kaliningrad (980 000 habitants en 2016 dont la moitié pour la seule capitale éponyme et les trois quarts pour son agglomération) est une région très paradoxale dont il est assez difficile de dresser un profil satisfaisant. Elle est assurément une naine dans l'architecture politique et administrative de la Fédération de Russie. A l'échelle de la région balte cependant, ce n'est pas un petit espace politique: sa population le place dans une situation comparable à celle de l'Estonie, la richesse en moins et la puissance politique en plus. Dans l'ensemble le Sujet n°3935 de la Fédération est plutôt au-dessus de la moyenne russe par ses indicateurs socio-économiques réels et son niveau de vie serait à peu près celui de la Lituanie voisine36. Il est plutôt riche pour des raisons diverses: faiblesse de la population (quoique concentrée) et relative abondance de ressources (ambre, pétrole off-shore, charbon, bois) auxquelles s'ajoute la rente du commerce extérieur, notamment de voitures. On notera cependant qu'elle ne profite pas pleinement de ses potentialités.

La ville de Kaliningrad compte 400 000 habitants. Les villes secondaires sont petites: Černâxovsk a 40 000 habitants, Sovetsk 40 000, Baltijsk 33 000, Gusev 28 000. Toutes les autres villes ont une population inférieure ou égale à 10 000 habitants. La région est clairement structurée autour d'un axe Baltijsk-Kaliningrad-Černâxovsk-Gusev lié par une autoroute et qui correspod largement au cours du fleuve Pregolâ. Sovetsk, ville frontalière de la Lituanie, est complètement excentrée.

C'est une région attractive qui est une terre d'immigration pour les Russes d'autres régions (Sibérie en particulier), en même temps qu'elle souffre paradoxalement d'une image négative auprès des instances fédérales, aussi bien politiques que financières qui la tiennent pour peu sûre, mouvante, et fortement ancrée dans les trafics illégaux (dans les faits, elle est dans une situation comparable aux autres régions frontalières de Russie), et un « trou noir » social. Mais comme nous le verrons plus loin, il semble en réalité que se soit constituée une sorte de légende noire de Kaliningrad sans fondement réel sous l'influence de représentations élaborées à dessein par les médias notamment ouest-européens et américains.

Simultanément la question socio-économique à Kaliningrad ne peut se comprendre sans tenir compte de l'environnement international. L'Oblast' apparaît donc comme assez riche en Russie mais assez pauvre par rapport à la Pologne voire à la Lituanie, même si le niveau de vie réel de la population semble comparable. Il y a donc dichotomie entre la relation Kaliningrad/Russie et Kaliningrad/voisins européens. De même on constate que la population y nourrit une insatisfaction plus grande qu'ailleurs en Russie, alors que dans les faits elle est privilégiée au plan économique mais aussi politique: elle possède une rente que lui a consenti l'Etat, rente que l'Etat central ne semble ni vraiment vouloir ni pouvoir lui retirer.

2-Description et caractérisation : atouts et handicaps

Kaliningrad apparaît aux yeux de la Russie comme un handicap aussi bien qu'un atout. C'est un handicap car il tend ses liens avec l'UE et l'OTAN sur différentes questions depuis 1991 : transport, visas, problèmes militaires.

De même, l'isolement de l'Oblast' la pousse vers une certaine autonomie qui est vue à Moscou comme une évolution dangereuse capable de menacer l'unité de la Fédération. Cette vision de l'Oblast' comme handicap pour la Russie est somme toute celle de L.Karabeškin, politologue spécialiste de la question qui y a consacré sa thèse de relations internationales37.

Le Sujet d'Extrême-Occident reste néanmoins un atout conçu comme tel dès sa fondation en tant que poste avancé maritime vers l'Ouest libre de glace toute l'année. Il est certain que la réduction de la côte baltique de la Russie à deux « lucarnes », l'Ingrie-Carélie38 d'une part et Kaliningrad d'autre part, rend ce dernier d'autant plus vital pour l'indépendance économique et militaire de la Russie. En particulier, la situation géographique de l'Oblast' aux confins de l'Europe occidentale (Allemagne, Danemark, Suède) par mer et pas seulement de l'Europe centrale (Pologne, Lituanie) par terre n'a rien perdu de son intérêt pour une Russie qui cherche à être le proche possible de l'Allemagne, client pétrolier, grand investisseur et partenaire diplomatique très ambigu du géant russe et première Puissance politique et économique d'Europe dont elle est désormais clairement le pivot.

L'oblast' de Kaliningrad est situé à plusieurs centaines de kilomètres du reste de la Russie à vol d'oiseau: à plus de 600 km de Saint-Pétersbourg, à 400 km de Pskov, à 500 km de Smolensk, les trois grandes villes russes les plus proches de l'Oblast'. Cependant si on tient compte de la théorique Union Russie-Biélorussie (« serpent de mer » politique mais réalité stratégique), l'oblast' de Kaliningrad n'est qu'à 100 km de Grodno.

La topographie de l'Oblast' est tout à fait particulière. C'est un territoire qui est délimité au Nord par une frontière naturelle, le Niémen, qui la sépare de la Lituanie. Sur le Fleuve se fait une navigation assez importante depuis la Lituanie voire depuis la Biélorussie. A l'Est, le territoire s'appuie sur une rivière, la Šešupe qui est une vieille frontière historique, là encore avec la Lituanie. Au Sud, Kaliningrad est séparé de la Pologne par une frontière étrangement droite, tracée à la règle.

Du côté de l'Ouest, Kaliningrad est ouvert sur la Mer Baltique mais d'une façon tout à fait insolite et unique en Europe. Le cœur de ce territoire est la Péninsule de Sambie (en russe *Sambijskij* ou *Zamlândskij,* ou encore *Zemlandskij,* et surtout *Kaliningradskij poluostrov*) qui s'avance vers la Mer Baltique jusqu'au Cap Taran. Or cette péninsule est flanquée de deux bras de mer qui sont fermés par deux langues de sable remarquablement symétriques qui forment ainsi deux lagunes. Au Nord, on trouve la Lagune des Coures, en russe *Kuršskij zaliv* (en allemand *Kurisches Haff*). La presqu'île sableuse qui la clôt, la Flèche (ou Presqu'île ou Isthme) des Coures39, en russe, *Kuršskaâ kosa (*en allemand *Kurische Nehrung)*, est partagée entre la Russie qui en tient la moitié méridionale et la Lituanie qui en tient la partie septentrionale. Le Lagune des Coures donne sur le détroit de Memel, en russe *Nemanskij* (ou *Memel'skij*) *proliv* (en allemand *Memeler Tief),* où se trouve Klaïpeda (Memel), le principal port de Lituanie.

Au Sud, la Lagune de la Vistule suivant l'usage polonais (*Zalew Wiślany*) est en russe *Kaliningradskij zaliv* (la Lagune de Kaliningrad), et encore appelée historiquement *Frisches*40 *Haff* en allemand. Cette lagune est fermée par la Flèche (ou Presqu'île ou Isthme) de Baltijsk (ou de la Vistule), en russe *Baltijskaâ kosa (*en polonais *Mierzeja Wiślana,* en allemand *Frische Nehrung*). La Flèche de Baltijsk est elle-même divisée en une partie méridionale polonaise et une partie septentrionale russe. Le vis-à-vis de la Péninsule de Sambie et de la Flèche forme un détroit très resserré, creusé par l'homme, appelé détroit de Baltijsk (*Cieśnina Piławska* en polonais, *Pillauer Tief* en allemand). Sur sa rive sambienne est situé le port militaire de Baltijsk. Celui-ci sert d'avant-port protecteur à celui de Kaliningrad, à l'extrémité orientale de la lagune.

Ainsi décrite l'oblast'41 de Kaliningrad, malgré sa taille, le territoire de Kaliningrad est un territoire à la topographie harmonieuse mais très découpée, très complexe et très spécifique. Etrangement, ce territoire n'a toujours pas reçu de surnom géographique en Russie. Nous nous proposons de combler ici cette lacune. Ses contours rappellent une tête de rhinocéros, la Péninsule de Sambie formant la tête et le museau de la bête tandis que la Flèche des Coures constitue la haute corne nasale, et la Lagune de Kaliningrad la bouche refermée par le détroit de Baltijsk.

L'onomastique complexe voire fluctuante des lieux, notamment en russe, se réfère en fait autant à la configuration politique des presqu'îles qu'à l'histoire conflictuelle de la région. Dans un espace très restreint se trouve en effet concentrées quatre questions géopolitiques d'intérêt régional majeur: la projection des forces russes depuis Baltijsk vers la Baltique (et vers l'Atlantique), la protection de Kaliningrad par Baltijsk, l'indépendance commerciale de la Lituanie concentrée à Klaïpeda, et celle de la Pologne qui est partiellement assurée par l'embouchure de la Vistule (Elbląg et Gdańsk) dont une partie donne sur la Lagune homonyme. Le territoire de Kaliningrad apparaît donc moins comme une périphérie de la Russie, de la Pologne et de la Lituanie que comme un nœud régional aux problématiques lourdes.

On remarquera à cet égard que cette façon de poser la question de Kaliningrad est rarement adoptée par les géographes et les politologues pour une raison qu'il faut souligner: la carte et son échelle. En effet, il est difficile de trouver des cartes contemporaines de Kaliningrad qui soient satisfaisantes d'un point de vue géopolitique. L'écrasante majorité d'entre elles sont des cartes politiques qui aussitôt limitent le champ de vision (et donc de réflexion) aux frontières de l'Oblast' russe à une échelle trop petite, ou bien proposent l'échelle baltique, évidemment trop grande, trop dépourvue de détail. L'échelle idéale pour comprendre Kaliningrad est une carte régionale, transnationale, qui comprend les deux Flèches en entier, qui inclut donc Klaïpeda, Elbląg et Gdańsk, soit une carte à l'échelle de l'ancienne Prusse orientale (voir carte en annexe).

Autre aspect très important de la réalité de Kaliningrad: les forts contrastes spatiaux malgré la dimension réduite du territoire. La ville éponyme concentre la richesse et la moitié de la population, et c'est là que se trouvent les tenants de la nostalgie germanisante et de la contestation du pouvoir fédéral la plus forte, en opposition avec le reste de l'Oblast', plus pauvre (sauf la côte) et beaucoup plus attaché au passé soviétique, plus loyaliste envers Moscou.

Si la grande capitale régionale se veut une vieille ville allemande, Baltijsk, située à quelques kilomètres seulement, et plus à l'ouest, est le symbole de la puissance navale russe dans la Baltique et le passage obligé pour tout ce qui arrive ou part de Kaliningrad par mer.

Le reste de la côte est un vaste espace convoité pour ses ressources pétrolières, minérales (ambre) et touristiques, et tend à devenir une sorte de « Riviera » pour les puissants d'une pointure inférieure aux oligarques. L'arrière-pays rural, assez déconnecté de la côte comme du reste de la Russie, exclavement oblige, est néanmoins en assez bon état et en cours de rénovation, en partie à cause du poids politique de ces campagnes qui contrebalancent de façon indispensable la turbulente capitale régionale (l'ancien gouverneur Cukanov est précisément issu de cette province profonde).

Enfin, un espace est à mettre à part, les villes frontalières (Mamonovo, Bagrationovsk, Sovetsk) qui ont une vie propre, tournée vers l'extérieur. Intensément reliées à Kaliningrad, elles sont le lieu d'activité de tous les « navetteurs » qui participent de façon très substantielle au niveau de vie de l'ensemble de la population, y compris rurale.

A côté de l'espace peuplé, il faut mentionner la ZEE que la côte de l'Oblast' implique, ZEE qui est riche de ressources, notamment pétrolières (par exemple le gisement dit « D6 »).

Cette organisation du territoire est intéressante en soi. D'une part, elle ressemble à celle des autres pays baltes (Lettonie, Estonie) marqués par la macrocéphalie de la capitale face à un hinterland assez insignifiant. Ensuite, bien que le pouvoir soviétique ait prétendu faire table rase du passé, elle correspond fidèlement à celle de l'ancienne Prusse orientale. Enfin elle pose la question de la création de l'Oblast' et ses contradictions.

2-L'organisation du territoire kaliningradien en quatre espaces, métropolitain autour de Kaliningrad, périphérique côtier (Kuršskij zaliv) et deux territoires périphérique continentaux (hinterland) renvoie de près aux grands ensembles historiques de la Prusse orientale,

respectivement la Sambie, la Couronie et la Nadrovie (Černâxovsk) et Scalovie (Sovetsk). Ces ensembles sont plus anciens que l'arrivée des Chevaliers teutoniques et sont décrits comme des territoires baltes tribaux par les premières sources germaniques (Pierre de Düsburg). La Sambie est le pays des Borusses (Pruthènes) proprement dits; la Couronie est le pays des Coures, Proto-lettons adonnés à la piraterie et à la pêche qui ont laissé leur nom à la Presqu'île des Coures; la Nadrovie, très peu peuplée est la terre des Iatvingiens, peuple apparenté aux Lituaniens.

Cette carte42 se maintient dans la colonisation germanique qui, partie des villes de la côte, assimile lentement les Borusses et établit son centre en Sambie avec son chef-lieu temporel, Königsberg (Kaliningrad) et son chef-lieu spirituel, Fischhausen, capitale de l'évêché, non loin de Baltijsk. Le peuplement allemand et la germanisation culturelle des deux autres espaces est très lente: vers 1700, la Couronie est toujours un pays de sable délaissé sans ville de réelle importance, et encore coure. De même, la Nadrovie est alors encore largement lituanienne, malgré la création de villes allemandes (notamment Gumbinnen=Gusev). L'unité de la Prusse orientale est assurée par la religion luthérienne, par une élite complètement germanisée et la fidélité à une dynastie allemande, tandis que l'essentiel de la population habite en Sambie.

La germanisation complète du territoire de l'actuelle Oblast' s'achève au début du XXe siècle. Mais les trois régions historiques conservent leurs activités propres: la Sambie est la région urbaine industrielle et commerçante, la Couronie le pays de l'ambre et un espace récréatif, la Nadrovie un espace agricole (foresterie, élevage) fournisseur de matières premières. C'est ce schéma que reproduit l'oblast' de Kaliningrad.

L'oblast' de Kaliningrad est constitué de trois régions économiques. A l'Ouest se trouve la zone d'influence immédiate de Kaliningrad. Elle comprend toute la moitié occidentale de l'Oblast' et notamment toute la côte et polarise les relations avec la Pologne. Au Nord-Est, Sovetsk polarise les activités sur le Niémen et les échanges transfrontaliers avec le Lituanie, et tient dans sa zone d'influence Slavsk, Neman, Krasnoznamensk. Au Sud-Est, Čdernâxovsk joue le rôle de pôle régional sur la Pregolâ supérieure et influence notamment Gusev, Nesterov, Ozersk.

3-La question des infrastructures : quels transports entre la « Russie mineure » et la Grande Russie ?

*Terre : les transports routiers et ferroviaires depuis Pskov et Smolensk sont médiatisés par la Lituanie et par la Pologne

Trois possibilités s'offrent au voyageur:

1.Russie-Biélorussie (Minsk), Biélorussie (Minsk ou Grodno)-Lituanie (Vilnius ou Kapsukas), Lituanie/Kaliningrad ou

2.Russie/Biélorussie (Grodno), Biélorussie/Pologne, Pologne/Kaliningrad ou

3.Russie (Pskov)-Lettonie (Daugavpils), Lettonie-Lituanie (Vilnius ou Kapsukas), Lituanie-Kaliningrad

*Mer: ferries en développement depuis et vers Saint-Pétersbourg (mais ce type de transport est assez lent surtout étant donné la distance considérable à couvrir, équivalente à un trajet Finlande-Pologne).

*Air: billets d'avion à bas prix vers et depuis Moscou. Mais cette option a plusieurs fois été remise en cause de façon drastique. Les prix ont régulièrement augmenté et la compagnie qui desservait l'Oblast' a fait faillite (DATE).

Le Sujet baltique est donc une île accessible depuis Moscou (siège du pouvoir central) et Saint-Pétersbourg (siège du *Polpred* de SZFO). La question des transports et de l'accessibilité est donc clairement aussi une question de pouvoir et d'accès du pouvoir au Sujet 39.

I 1 2 1-La genèse de l'Oblast'

L'apparition de l'oblast' de Kaliningrad comme morceau de la RSFSR a été tragique. A l'issue d'un conflit qui a fait trente millions de morts du côté soviétique, l'URSS estimait avoir des droits sur les territoires allemands situés à ses frontières immédiates. De fait, la mise en place de l'Oblast' a été le résultat d'un rapport de forces brut, celui des armes, mais aussi celui des diplomates de l'URSS, des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, et de la Pologne. L'exposition de l'objet des négociations entre les trois Grands est indispensable à la compréhension de ce qui se jouait derrière les revendications soviétiques et ce qui a présidé à la naissance directe de l'Oblast' baltique.

Mais nous ajouterons deux considérations à ces développements factuels et classiques en ce qui concerne Kaliningrad. D'une part une mise en perspective historique qui tentera de déterminer d'où vient précisément le désir soviétique d'acquérir cette région. Nous proposerons ici une hypothèse inédite suivant laquelle le projet soviétique trouve ses prémices dans la Première Guerre mondiale. D'autre part, parce que le détail du tracé de la frontière polono-soviétique ne date pas tout à fait de 1945 mais des années 1950, nous donnons ici une étude de la genèse de cette frontière qui, contrairement à celles du Nord et de l'Est, était tout à fait nouvelle et qui a été négociée directement entre les deux Etats slaves sans la présence des Occidentaux.

Ces réflexions permettront de répondre à la question de fond que pose l'existence de l'oblast' de Kaliningrad : comment une revendication stratégique portant sur des ports baltiques a-t-elle pu engendrer un territoire finalement assez conséquent avec un large hinterland dont il n'était pas question à l'origine?

I 121 1-Les Treize Points du Ministre Sazonov et l'hypothèse de septembre 1914

L'origine directe de l'oblast' de Kaliningrad est en général fixée à la période 1943-1945. Les documents sont incontestables sur ce point. Néanmoins, il n'est pas inutile de se demander comment est apparue l'idée de créer Kaliningrad et d'annexer la Prusse orientale à la RSFSR plutôt qu'à la RSS de Lituanie. On peut rappeler, comme le fait l'Etat russe du XXIe siècle, que le Duché de Prusse a été rattaché à l'Empire de Russie entre 1758 et 1762. Les faits sont authentiques mais rien n'indique une cohérence évidente entre les ambitions russes du XVIIIe siècle et celles du XXe, après un long sommeil de deux cents ans. Pour notre part, nous pensons pouvoir avancer une hypothèse médiane : septembre 1914[44]. Cette hypothèse a jusqu'ici été peu évoquée pour des raisons politiques, en l'occurrence du fait du peu de goût des historiens soviétiques pour la Grande Guerre et du rejet du lien entre l'Empire de Russie et l'URSS. Aujourd'hui cependant, un tel rejet n'a plus le moindre fondement et l'étude de quelques éléments montrera que cette piste n'est pas à écarter.

Pourquoi retenir ici septembre 1914 ? La raison tient à la fois au contexte et aux faits. Le contexte de septembre 1914 est très proche de celui de 1943-45 : en 1914, la Russie se pose déjà en champion du Panslavisme (Russie-Ukraine-Biélorussie-Pologne-Serbie-Monténégro) face au Pangermanisme (Allemagne-Autriche). De même, en septembre 1914, la Victoire de Gumbinnen ouvre la voie à l'invasion rapide d'une très grande partie de la Prusse orientale ; en 1944-45, les forces soviétiques s'emparent de ce même territoire.

A cela s'ajoute un document et des faits généralement oubliés par ceux qui travaillent sur Kaliningrad. En septembre 1914 ont lieu les tous premiers échanges diplomatiques entre les

membres de l'Entente au sujet de l'Après-guerre. Il existe en particulier un document appelé les Treize Points du Ministre Sazonov écrit dans ce contexte. L'authenticité de ce document est contesté, certes, mais pas dans son contenu, seulement dans son auteur véritable. Selon l'historien William Renzi, les Treize Points de Sazonov émaneraient moins du Ministre de l'Empereur que de l'ambassadeur de France en Russie, Maurice Paléologue45. Ce texte n'en est pas moins représentatif de certaines vues russes sur l'avenir des territoires européens après la victoire postulée sur les Empires centraux. De facto, une grande partie du contenu des Treize Points est confirmé par l'ambassadeur britannique à Saint-Pétersbourg.

Le troisième des Treize Points établit que « la Russie annexera le cours inférieur du Niémen et la portion orientale de la Galicie, et qu'elle adjoindra au Royaume de Pologne russe la Posnanie orientale, la Silésie méridionale et la Galicie occidentale »46 L'ambassadeur britannique George Buchanan rapporte que « Sazonov était personnellement opposé à l'idée qui est en faveur dans de nombreux cercles à [Saint-Pétersbourg] de revendiquer la Prusse orientale jusqu'à la Vistule pour la Russie. Une telle annexion de territoires avec son importante population allemande se révélerait une source de faiblesse et non de force. En revanche, il aimerait que la Russie obtienne les bouches du Niémen »47. Le même ajoute que « l'Etat-major impérial souhaitait, selon Sazonov, annexer la Prusse jusqu'à la Vistule, mais lui trouvait cela excessif ».48

Or ces considérations de diplomates reçoivent en fait des confirmations dans les archives militaires. En se basant sur des archives assez nombreuses l'historien K. Paxalûk montre que le projet de créer un véritable gouverneur-général de Prusse orientale était sérieux. Il était même tellement avancé qu'on en connaissait déjà le titulaire, le Général Kurlov49. De plus, le projet n'est pas abandonné après la déroute de Tannenberg, ni même après la retraite précipitée vers la frontière le 14 septembre. Au contraire, il prend de l'ampleur et en octobre 1914 il est préparé pour être signé par Nicolas II. La présence russe dans une partie de la Prusse orientale se renouvelle en octobre-novembre, mais cette fois-ci le projet semble être mis de côté car la perspective de victoire s'éloigne.50

Les textes doivent être ici mis en lumière. La Russie n'a pas délibérément poussé à la Grande Guerre au nom de tels objectifs stratégiques ou politiques. Ces buts de guerre n'ont en effet pas été formulés avant mais bien après le déclenchement des hostilités. La Russie ne s'était pas lancée dans la guerre pour les atteindre, mais une fois l'entrée en guerre effective, la définition d'objectifs politiques et militaires s'imposait.

Le contexte de septembre 1914 et l'occupation russe d'une grande partie de la Prusse orientale explique pourquoi l'Etat-Major de Sa Majesté tsarienne envisage alors sérieusement l'annexion de toute la Prusse jusqu'à la Vistule, soit l'ensemble de l'actuelle Oblast' baltique (et un peu plus). Ce qui frappe, c'est la place accordée ici à la Galicie et à la Pologne. Tout se passe comme si dès septembre 1914 l'Empire de Russie prévoyait déjà, avec une précision remarquable, ce que l'URSS allait imposer entre 1943 et 1945, précisément en Galicie, Prusse et en Pologne.

Il nous apparaît qu'il existe une continuité géopolitique certaine entre les revendications impériales russes sur la Prusse orientale en septembre 1914 et leur réapparition subite entre 1943 et 1945 parmi les dirigeants de l'URSS. Cette continuité renvoie d'abord à la problématique de la guerre germano-russe. A partir du moment où ces deux Etats sont entrés en guerre l'un contre l'autre, les régions frontalières sont devenues un enjeu militaire et leur annexion est devenue une possibilité et un atout en cas de réalisation.

Au-delà de la seule permanence des intérêts de l'Etat qui est une évidence pour celui qui s'intéresse à la géopolitique fondamentale, il se peut que la mémoire historique des dirigeants soviétiques ait été un déclencheur de la revendication de la Prusse orientale. Malgré la complète rupture juridique et historique entre l'Empire de Russie et l'URSS, les dirigeants soviétiques, à commencer par Staline, avaient bel et bien une mémoire historique qu'ils ont parfois exprimé. L'exemple que nous pouvons donner ici est celui de Staline évoquant la « revanche sur le Japon »

en 1945, revanche qui se réfère à la Guerre russo-japonaise de 1905 pendant laquelle lui et le Parti communiste avaient pourtant souhaité la défaite de leur pays qu'ils considéraient comme « impérialiste ». Rien n'interdit de penser que les Soviétiques aient eu sous la main un document du type des « Treize Points de Sazonov » comme base pour les négociations interalliées. A tout le moins existe une continuité dans les objectifs territoriaux poursuivis.

Etudions maintenant de plus près les territoires prussiens revendiqués par la Russie en septembre 1914. Il y a en fait deux territoires bien distincts. Le premier d'entre eux est le Memelland (actuelle région lituanienne de Klaïpeda), revendiqué en tant que tel, sans retenue, dans le Troisième Point de Sazonov. Puis, un deuxième territoire est nommé, « toute la Prusse orientale jusqu'à la Vistule », qui suscite l'intérêt mais sur lequel on note une modération certaine. La revendication émane de l'Etat-Major alors que le Gouvernement hésite.

Si nous mettons maintenant ces textes de 1914 en vis-à-vis avec ceux de Téhéran et Potsdam (ceux de Yalta n'étant pas aussi explicites quant à la Prusse orientale), le parallèle est frappant. Dans un premier temps Staline s'intéresse à un port en eaux chaudes (libre de glaces toute l'année) qui, en 1943, aurait pu être Memel, territoire alors allemand et juridiquement tel puisque acquis avant le déclenchement de la Guerre. Quoi qu'il en soit, en septembre 1914, la Russie revendique le Memelland pour les mêmes raisons, en plus de l'idée de contrôler les bouches du Niémen et d'obtenir de l'Allemagne une frontière naturelle51. Puis en 1945, le « port » devient le « morceau central de la Prusse orientale » comme en septembre 1914 on envisageait d'aller « jusqu'à la Vistule ». Nous remarquerons que la Vistule n'est même pas absente dans la revendication soviétique ; comme nous le verrons plus loin, la possession par l'URSS d'une partie de la presqu'île de Baltijsk (alias presqu'île de la Vistule précisément) pose stratégiquement la question de la liberté de navigation à l'embouchure de la Vistule du fait de la configuration très particulière des lieux.

I 121 2-Les revendications soviétiques sur la Prusse orientale de 1941 à 1945

L'objectif de la création du territoire de Kaliningrad en 1945 (et ce avant même de devenir une oblast' de la RSFSR) semble être exclusivement stratégique. Ce que l'URSS veut c'est un port libre de glace toute l'année, donc aussi sud-occidental que possible.

Elle détient certes déjà Libau/Liepaja (RSS lettonne). Depuis l'adoption du principe de retour du territoire de l'Allemagne à ses frontières de 1937, l'URSS a également un droit acquis sur Memel/Klaïpeda qui doit revenir à la Lituanie (soviétique). Mais l'URSS semble ne pas s'en satisfaire, ce d'autant moins que les Américains, les Britanniques et les Français ne reconnaissent pas et ne reconnaîtront jamais officiellement les RSS baltes comme membres de l'Union soviétique. A long terme, il faut admettre que cette insatisfaction soviétique s'est avérée fondée puisque Liepaja et Klaïpeda ne sont plus soumises à la même souveraineté que la Russie aujourd'hui; les avoir laissé hors de la RSFSR a abouti à les laisser hors de l'Etat qui se réclame de l'héritage de l'Union.

La revendication soviétique sur la Prusse se fait pas à pas entre 1941 et 1945. En décembre 1941, Staline avoue à Anthony Eden, ministre des Affaires Etrangères britannique alors à Moscou, son intérêt pour Tilsit52/Sovietsk sur le Niémen dont il désire manifestement contrôlé la navigation sur les deux rives. Le reste de la Prusse orientale doit alors revenir à la Pologne.

Puis le 1er décembre 1943, lors de la Conférence de Téhéran,Staline revendique des ports libres de glace : « Les Russes n'ont pas de ports libres de glaces sur la Mer Baltique. C'est pourquoi les Russes auraient besoin des ports libres de glaces de Königsberg et Memel et la partie correspondante du territoire de la Prusse orientale. Ce d'autant plus qu'historiquement il s'agit à l'origine de terres slaves »53. On soulignera ici que MemeI/Klaïpeda est considéré comme devant revenir à l'ethnie russe *(russkie)* et non à l'URSS ou à la RSS de Lituanie54. Le chef du

PCUS envisage pour frontière méridionale de l'URSS avec la Pologne la ligne Pregel/Pregolâ-Pissa, soit les deux tiers nord de l'actuelle Oblast', Königsberg/Krolewiec et Insterburg (Černâxovsk), les principales villes, se retrouvant alors sur la frontière.

En octobre 1944, lors des entretiens entre l'URSS et la Grande-Bretagne ainsi qu'entre l'URSS et le PC polonais, Staline fait allusion à une frontière plus méridionale que la précédente, suivant schématiquement une ligne Braniewo/Braunsberg-Goldap. La nouvelle frontière inclurait la Presqu'île de la Vistule, soit en partie (partie nord) pour assurer la sécurité du Détroit de Pillau/Piłława (Baltijsk), soit en totalité. Dans ce dernier cas, la frontière passerait dans les environ immédiats de la ville d'Elbląg55.

A la Conférence de Potsdam, en juillet-août 1945, une frontière légèrement au nord de la ligne Braniewo-Goldap est adoptée, les deux villes restant du côté polonais. Seule la moitié nord de la Presqu'île de la Vistule est annexée à l'URSS. Le 16 août, le traité polono-soviétique de Moscou pose cette frontière comme « temporaire », en attendant une démarcation définitive entre les deux Etats.

Cette frontière tracée à la règle pose des problèmes assez importants sur le terrain. Selon l'historien Miroslaw Golon, cette frontière est incompatible avec le réseau ferroviaire et fluvial aménagé par les Allemands. En particulier, la ligne de chemin de fer Święta-Sikierka/Mamonovo-Goldap est coupée plusieurs fois par la frontière. De même, cette-dernière coupe en deux le Canal de Mazurie qui unissait le Lac Mamry et à travers lui Łomża (Pologne), et la Łyna et à travers elle Olsztyn/Allenstein (Prusse polonaise), sans parler de la Pregel/Pregolâ. Les communications à l'intérieur de la Prusse polonaise s'en trouvent totalement désorganisées. C'est dans ce contexte qu'au cours de l'automne, les Polonais tentent de revenir à des frontières historico-administratives moins linéaires et s'engagent dans la mise en valeur et le repeuplement de plusieurs districts frontaliers situés au nord de la frontière du 16 août (Heiligenbeil/ Święta-Siekierka/ Mamonovo, Preussisch Eylau/ Pruska Iława / Bagrationovsk, Friedland/ Frydland/ Pravdinsk, Gerdauen/ Gierdawy/ Železnodorožnyj, Darkehmen/ Darkiejmy/ Ozersk). En décembre, les autorités soviétiques contraignent les Polonais à quitter les lieux. Ce n'est que le 5 mars 1957 que la frontière entre les deux pays est fixée officiellement et définitivement sur la base de la ligne tracée à Potsdam.

La question de la délimitation des frontières entre la Russie (alors URSS) et la Pologne n'a pourtant pas cessée alors. La question de la Presqu'île de Baltijsk et de son détroit continuent de poser des problèmes aujourd'hui. A dire vrai la question n'aurait pas pu être tranchée autrement qu'elle l'a été en 1945 car la possession de la presqu'île de Baltijsk détermine la sécurité et l'utilité militaire de Détroit et de la base militaire russe qui s'y trouve. Réciproquement, toute la Presqu'île ne pouvait pas être abandonnée à l'URSS car cela impliquait la cession ou du moins la menace de l'embouchure de la Vistule ce qui mettait potentiellement en péril l'autonomie économique de toute la Pologne dont les grandes villes sont sur le fleuve (Varsovie, Toruń, Cracovie). En contrepartie, la frontière dans les eaux territoriales sera modifiée plus tard en faveur de la Pologne afin de ne pas gêner l'accès du port de Gdansk à la haute mer.

Ainsi donc, en guise de conclusion, nous constatons qu'en juillet-août 1945, lors de la conférence de Potsdam, le territoire de la Prusse orientale allemande dans ses frontières de 1940 est partagé en trois morceaux. Le territoire situé au nord du Niémen avec Memel/Klaïpeda (Memelland) est cédé à l'URSS, la Lituanie l'ayant occupé entre janvier 1923 et mars 1939. L'analyse de la carte actuelle nous permet de dire que du côté du Sud, une ligne droite est tracée entre le point le plus nord-oriental du territoire polonais (Suwałki) et la base de la presqu'île de la Vistule (alias Frische Nehrung/Baltijskaâ kosa), point le plus nord-occidental le plus proche. Ce qui se trouve au sud de cette ligne revient à la Pologne. Ce qui reste, soit ce qui est au nord de cette ligne et au sud du Niémen est laissé à l'URSS, qui le rattache à la RSFSR en 1946, sous le nom d'oblast' de Kaliningrad.

Il est ici évident, au regard des cartes, que la définition du territoire de l'oblast' de Kaliningrad se fait de façon purement négative. On commence par rétablir les frontières de 1938 au profit de la Lituanie, ou plus exactement en fonction des revendications lituaniennes, le rattachement administratif à la RSS lituanienne étant mal documenté et non officiel avant au moins 1946 (voir infra). Ensuite, on satisfait les aspirations des nationalistes polonais qui revendiquaient depuis les années 1920 la Warmie et la Mazurie. On remarquera que la ligne tracée en août 1945 est une ligne droite tracée « à la règle » sur le modèle colonial, elle ne tient aucun compte du relief, des territoires historiques ou du maillage administratif, il est notable qu'elle se situe assez nettement au-delà des revendications polonaises des années 1920 (voir la carte Genèse de l'Oblast'). Il s'agissait ainsi de compenser les pertes territoriales que la Pologne avait subies du côté oriental, du fait de l'URSS (et en l'occurrence du fait des RSS de Lituanie, de Biélorussie et d'Ukraine, non de Russie). La RSFSR reçoit donc ce que l'URSS revendiquait en son nom, un port, et tout ce que les Polonais et Lituaniens[56] ne revendiquaient pas ou plutôt ce sur quoi leurs droits ne semblaient pas assez forts pour s'imposer.

En s'emparant de ce tronçon central[57] de la Prusse orientale, l'URSS obtient en réalité non pas un mais deux ports, Königsberg-Kaliningrad et Pillau très symboliquement rebaptisé Baltijsk, le Port de la Baltique par excellence, faisant écho à un autre « Port baltique », Baltijskij (« Paldiski » en Estonie, à l'entrée du Golfe de Finlande), création russe elle aussi. Les deux nouveaux ports prussiens devenus soviétiques sont étroitement liés, puisque Baltijsk garde l'entrée du détroit qui mène vers Kaliningrad; Baltijsk est donc une sorte d'avant-port pour Kaliningrad.

I 1 2 2-**Chronologie du territoire de l'Oblast' de Kaliningrad**

Antiquité : la Sambie est connue des Grecs et des Romains en tant que Pays de l'Ambre, habité par les *Aeesti* qui sont certainement les Borusses baltes. C'est le seul pays balte a éveiller l'intérêt des sources antiques.

III-Ve siècles : arrivée des peuples germaniques orientaux, Goths, Gépides, Vandales, Rugiens à l'embouchure de la Vistule. Les Borusses font partie de l'empire du roi des Goths Hermanaric. Il semble qu'une partie des Borusses (les Galindiens en particulier) ait participé aux conquêtes et migrations des Goths en tant qu'alliés.

IXe : création de comptoirs varègues sur la côte.

983 : campagne du grand-prince de Kiev Iaroslav le Sage contre les Iatvingiens (Borusses de l'Est, actuelle Biélorussie).

XI-XIIIe : pays habité par des tribus baltes, les Borusses, divisés en tribus: Borusses propres ou Sambiens, Natangiens (le long de la Lagune de la Vistule, au sud de la Pregolâ), Bartiens (leurs voisins de l'Est), Nadroviens (au nord de la Pregolâ), Warmiens, Sudaviens/Iatvingiens (Extrême-Est), Scaloviens (sur le Bas-Niémen), Galindiens (Lac Mazures). Les Coures habitent au Nord et dans les Flèches, jusque dans l'actuelle Lettonie. La vieille Borussie est nettement plus vaste que ce que nous connaissons comme la Prusse orientale classique car elle comprend d'importants morceaux de la Lituanie sud-occidentale et de la Biélorussie du Nord-Ouest (Grodno, Novogrudok). C'est une terre peu fertile, ce qui génère des famines. Des conflits

politiques semblent opposer l'aristocratie militaire à cheval (les *Viting)* à un pouvoir théocratique entre les mains du *krive krivaitis* (grand-pontife).

Occupations répétées de la côte sambienne par les Danois sous les règnes de Knut Ier, Knut IV et Valdemar II.

Guerres permanentes entre Borusses et Mazoviens (expéditions de pillage réciproques, tentatives polonaises de conversion et de conquête). Les fréquents pillages borusses opérés en Mazovie s'expliquent par les famines à répétitions en Borussie qui dépeuplent plusieurs fois le pays.

1255-83 : conquête de la Prusse orientale (dont l'actuelle oblast' de Kaliningrad alors appelée Sambie) par l'Ordre teutonique à l'appel du duc polonais Konrad de Mazovie et de son épouse, la princesse russienne Agaf'â de Volynie. La Prusse orientale est conquise en trois temps : campagne d'Ottokar II de Bohème qui fonde Königsberg en 1255; grande révolte des Borusses (1260-80) ; répression et conquête finale (1280-83) qui se fait par des massacres. Une partie des Borusses fuit vers les pays voisins (Grand-Duché de Lithuanie, Russie, Pologne) tandis que les autres, plus nombreux, se soumettent ou se rallient aux conquérants et adoptent très lentement leur culture allemande et leur religion catholique. Germanisation très progressive depuis la côte (front pionnier qui avance du Sud-Ouest vers le Nord-Est) et les villes. Les possessions de l'Ordre sont juridiquement des dons de l'Empereur allemand et du Pape mais elles ne font pas partie du Saint-Empire ni du Royaume de Germanie. La Prusse devient le cœur d'un vaste Etat monastique côtier qui s'étend de la Poméranie à l'Estonie, exerçant une hégémonie sur les côtes baltiques. L'actuelle Oblast' de Kaliningrad est alors une possession directe de l'Ordre.

XIVe siècle : Guerres permanentes entre l'Ordre teutonique et la Lithuanie grand-ducal. Les Teutoniques occupent toute la Sudavie à la fin du siècle. Le Niémen devient une frontière naturelle sur tout son cours moyen et inférieur.

1410 : Bataille de Grünwald (Tannenberg). L'Ordre teutonique est vaincu par les Polonais et les Lithuaniens.

1466 : La Paix de Torun institue une scission entre la « Prusse teutonique » (qui correspond plus ou moins à l'Oblast' actuelle) qui reste à l'Ordre mais se reconnaît vassale du Roi de Pologne, et la « Prusse royale » qui est incorporée dans la Pologne.

XVe : Devant le dépeuplement avancé de pans entiers de la Prusse orientale, l'Ordre teutonique fait venir des colons lituaniens dans l'Est de l'actuelle Oblast'. Ils formeront le noyau de la « Lituanie mineure ».

1525 : Réforme luthérienne. Le dernier Grand-Maître de l'Ordre teutonique, Albert de Hohenzollern, se soumet au Roi de Pologne, son parent, et devient Duc de Prusse dans la Prusse teutonique où il est un prince autonome avec sa Cour, ses lois, sa langue allemande, sa religion. Il est en effet le premier prince en Europe à adopter la confession luthérienne en tant que religion d'Etat.

1618 : Union personnelle (définitive) entre le Margraviat de Brandebourg et le Duché de Prusse.

1625-35 : Dans le contexte de la guerre suéco58-polonaise, Memel (Klaïpeda, Lituanie), Pillau (Baltijsk) et Lochstädt (Primorsk) sont conquises et administrées par des gouverneurs suédois qui y prélèvent d'énormes revenus douaniers.

1656: Occupation du Duché de Prusse en entier par les Suédois qui y établissent une suzeraineté éphémère (traité de Königsberg), en concurrence avec la suzeraineté polonaise.

1657: Au traité de Bydgoszcz (Bromberg) et Welawa (Wehlau), la Pologne renonce à ses droits de suzeraineté sur le Duché de Prusse qui devient un Etat indépendant en union personnelle avec l'Electeur de Brandebourg.

1701 : le Duché de Prusse est autoproclamé «Royaume» ce qui fonde la dignité royale de la Maison de Hohenzollern, jusqu'alors simplement princière. Ce nouveau Royaume est reconnu par toute l'Europe hormis la Pologne.

1709-11 : une terrible épidémie de peste et la famine déciment la Prusse orientale59. C'est vers cette époque que la langue borusse semble disparaître. Le pays est repeuplé par des colons allemands (protestants de Salzbourg en particulier).

1758-62 : Lors de la Guerre de Sept Ans, la Russie est en guerre contre la Prusse de Frédéric II. Après une victoire complète des Russes à Gross-Jägersdorff, occupation du Duché de Prusse par l'Armée impériale russe d'Elisabeth Petrovna. Le Duché devient provisoirement la province russe de Königsberg (*Kenigsberžskaâ guberniâ*).

1762 : Le Duché de Prusse est volontairement rendu à la Maison de Hohenzollern par Pierre III, empereur de Russie et duc de Holstein, admirateur de Frédéric II de Prusse, et dont il veut se faire un allié pour récupérer le Duché de Holstein occupé par les Danois.

1772 : La Maison de Hohenzollern réunifie la Prusse royale polonaise et le Duché de Prusse lors du Premier Partage de la Pologne. Le Duché de Prusse est agrandi de la Warmie (Ermland) pour former la province de Prusse orientale. La Prusse royale moins la Warmie devient la province de Prusse occidentale.

1795 : Le Royaume de Prusse annexe tous les territoires lituaniens à l'Ouest du Niémen, lequel devient frontière naturelle entre la Prusse et la Russie, comme au XIVe siècle.

1807 : Devant l'avancée de Napoléon et à l'appel des Prussiens, l'Armée impériale russe vient en Prusse orientale et y mène la bataille indécise d'Eylau (Bagrationovsk) et la bataille de Friedland (Pravdinsk) qui est une défaite. Tout le Duché de Prusse est désormais occupé par les Français. La paix entre la Russie et Napoléon est signée à Tilsit (Sovetsk). Ce traité enlève notamment à la Prusse les territoires du Niémen qui sont remis à la nouvelle Pologne (dite « Grand-Duché de Varsovie »).

1813 : L'Armée impériale russe contribue de façon décisive à la libération de la Prusse occupée par les Français.

1866: Création de l'Union de l'Allemagne du Nord. La limite juridique entre l'Allemagne (le Reich) et l'ancien Duché de Prusse (hors du Reich) s'efface.

1871 : L'ex-Duché de Prusse entre juridiquement dans le IIe Reich allemand.

1914 : Dans le contexte de la Première Guerre mondiale, invasion de la Prusse orientale par l'Armée impériale russe. Victoire des généraux russes Samsonov et Rennenkampf à Gumbinnen (Gusev, 20 août) qui ouvre toute la Prusse orientale à la Russie (sauf les villes de la Côte). L'Etat-Major russe envisage la création d'un Gouvernement-Général civil de Prusse orientale. Puis triomphe allemand à Tannenberg (Grunwald alias Stebark aias Hohenstein, 26-29 août) qui anéantit l'armée russe du Sud. Suicide du général Samsonov. L'Est de la région reste occupé par la Russie (Général Rennenkampf).

1915: Grande Retraite de l'armée russe à partir d'août. L'armée allemande libère définitivement toute la Prusse orientale et s'enfonce en Lituanie.

1919 : La Prusse occidentale est cédée à la République de Pologne par le Traité de Versailles. La Prusse orientale qui reste une dépendance du Reich devient une exclave. Les territoires au Nord du Niémen dont Memel (Klaïpeda) sont détachés du Reich et deviennent un territoire autonome géré par la SDN sous mandat français. La Pologne revendique la moitié Sud de la Prusse orientale mais un plébiscite la lui refuse.

1923 : Avec la complicité française, des « volontaires » lituaniens prennent d'assaut le Territoire autonome de Memel et l'annexent à la Lituanie.

1939 : Le IIIe Reich obtient par ultimatum la rétrocession du Memelland. Puis il attaque la Pologne et reconquiert la Prusse occidentale. L'unité territoriale de l'Allemagne et de la Prusse orientale est rétablie.

1941 : La Prusse orientale sert à l'invasion de l'URSS.

1943 : Conférence de Téhéran lors de laquelle Joseph Staline revendique pour la première fois un port en Prusse orientale.

1944 : Fuite massive des Allemands de Prusse orientale devant l'avance soviétique. Bombardement et destruction presque totale de la ville de Königsberg par l'aviation britannique, notamment les 29 et 30 août.

9 avril 1945 : Prise de Königsberg par l'Armée soviétique sous le commandement du Général Vasilevskij.

1945 : Conférence de Potsdam. La Prusse orientale est partagée en trois. Le Territoire de Memel revient à la RSS lituanienne, la moitié Sud (Mazurie et Warmie) est donnée à la Pologne, le reste (partie centrale) est annexé à la RSS de Russie (RSFSR).

1946 : Création de l'Oblast' de Kaliningrad. Les derniers Allemands sont expulsés et remplacés par des Soviétiques réfugiés des anciens territoires occupés de Russie et de Biélorussie en ruine et où sévit la famine.

1947 : Création du grand port de pêche océanique de Kaliningrad, base du développement économique, social, scientifique et culturel de l'Oblast'. Début des expéditions navales dans l'Atlantique.

1967 : Destruction des ruines du château royal de Königsberg par les autorités soviétiques. Il est remplacé par la « Maison des Soviets ».

1991 : La RSFSR fait sécession d'avec l'URSS et reconnaît l'indépendance des Républiques baltes dont la Lituanie. L'Oblast' de Kaliningrad qui fait partie de la RSFSR devient donc une exclave. L'URSS cesse d'exister.

1998 : La Pologne, frontalière de l'Oblast', entre dans l'OTAN, ce qui transforme Kaliningrad en front théorique avec l'adversaire militaire principal.

1999 : L'OTAN bombarde la Serbie que soutient diplomatiquement la Russie. Crainte de guerre à Kaliningrad.

2000 : La Russie est réorganisée en districts fédéraux. L'Oblast' de Kaliningrad entre dans celui du Nord-Ouest dont le siège se trouve à Saint-Pétersbourg.

2002 : L'adhésion de la Lituanie à l'OTAN et à l'UE est décidée. La Russie lance dans ce contexte une « politique identitaire » à l'égard de l'Oblast' de Kaliningrad visant à sécuriser sur le long terme la souveraineté de la Fédération sur l'Oblast'.

2004 : La Lituanie entre dans l'OTAN et l'UE, et la Pologne, déjà membre de l'OTAN, dans l'UE. Kaliningrad se retrouve encerclée par l'OTAN et l'UE par terre. L'adhésion de la Lituanie à l'Espace Schengen coupe de facto la Russie de Kaliningrad sur le plan juridique : pour se rendre d'une partie à l'autre de l'Etat russe par terre, il est désormais nécessaire d'avoir un visa Schengen.

2008 : Guerre d'Ossétie entre la Russie et la Géorgie. Dans ce contexte est décidé le déploiement d'un « bouclier anti-missile » en Europe centrale (Pologne et Tchéquie) destiné à protéger les membres de l'OTAN d'une « attaque iranienne ». La Russie réplique en évoquant la possibilité de déployer des missiles Iskander à Kaliningrad.

A partir de 2011 : La Flotte baltique de Kaliningrad participe aux actions russes en Syrie.

Depuis février 2014 : Suite au renversement du Président Ânukovič, guerre civile en Ukraine. La Crimée est rattachée à la Russie et le Donbass s'insurge avec le soutien officieux de la Russie. La détérioration des relations de la Russie avec l'UE et l'OTAN affecte l'Oblast' baltique aussi bien sur le plan économique que militaire (« sanctions » commerciales de l'UE, chute du rouble, écart renforcé entre les niveaux de vie kaliningradien et polonais, déploiement de forces de l'OTAN et de forces russes supplémentaires aux frontières polonaises et lituaniennes, action de la Flotte de Kaliningrad en Mer Noire). Kaliningrad devient un front au sens plein du terme.

I 2-Le Système politique et les dirigeants de Kaliningrad depuis la fin de l'URSS

I 2 1-Cinq gouverneurs et deux maires: présentation et analyse

I 2 1 1-Cinq mandats, cinq gouverneurs

L'oblast' de Kaliningrad est un Sujet fédéré autonome, ethniquement russe, de la Fédération de Russie. En tant que tel, cette entité a pour pivot politique et administratif le gouverneur. En Russie, le pouvoir est toujours entre les mains du pouvoir exécutif, jamais entre ceux du pouvoir législatif. Ainsi les gouvernants de la Russie sont le Président, les gouverneurs, les maires, tandis que les assemblées, qu'elles soient fédérale (*Gosduma*60), régionale (*Oblduma*61) ou municipale (*Gorduma*62), n'ont aucun poids politique réel.

Les élites russes sont économiques plutôt que politiques, en général, elles sont composées d'hommes d'affaires. Elles sont nommées plutôt qu'élues dans la mesure où les gouverneurs sont nommés (depuis 2005) par le Président après un scrutin de liste, alors que les assemblées sont élues.

Le gouverneur concentre entre ses mains l'essentiel du pouvoir politique et économique sur son territoire. Il décide en dernier ressort de toutes les questions d'importance. Il dispose librement du droit de légiférer et des ressources de l'Oblast' qu'il peut partager comme il le désire avec les entités de l'échelon municipal. Depuis 2005, les gouverneurs ne siègent plus au Sénat (Conseil de la Fédération, chambre haute du Parlement) mais reçoivent des pouvoirs accrus aux dépens des maires qui sont sous leur autorité.

Depuis 2000, le gouverneur est sous le contrôle du Représentant plénipotentiaire du Président, ou *Polpred*, pour le Nord-Ouest (SZFO) qui siège à Saint-Pétersbourg. Cette échelle de pouvoir de création récente, intermédiaire entre le pouvoir fédéral et le pouvoir fédéré, ressemble à la fonction de préfet. Les districts fédéraux et leurs *polpredy* ont en fait beaucoup moins de pouvoir que les gouverneurs. Leur rôle se limite à promouvoir la politique fédérale dans les Sujets fédérés (oblasti, kraâ ou Républiques). Les gouverneurs passent par eux pour demander des subsides fédéraux. Les *polpredy* n'ont pas de pouvoir de gestion opérationnelle ni de pouvoir de décision important. Ils ont néanmoins une influence puisqu'ils siègent au Conseil de Sécurité de la Fédération et rapportent directement au Président leur appréciation des politiques menées par les gouverneurs. Ils coordonnent l'action des organes fédéraux (ministères) qui ont leur antenne dans le District fédéral et surtout ils veillent à la conformité des actes régionaux avec la Constitution fédérale. Pour ce faire, ils s'appuient sur la *Prokuratora* et le Ministère de la Justice, qui sont l'arme principal du *Polpred* et du pouvoir fédéral contre le gouverneur. Le cas échéant, le *polpred* peut inquiéter par le même moyen le gouverneur sur le plan criminel et personnel.

Le SZFO, comme tous les autres Districts Fédéraux, est dépourvu de stratégie de croissance bien définie. Au sein du SZFO, le Sujet Kaliningrad est le plus privilégié. Il dispose d'un programme budgétaire sur mesure (c'est le seul Sujet de Russie dans ce cas) du fait de la Zone économique spéciale (ZES) dont nous reparleront plus bas.

C'est donc bien des gouverneurs qu'il faut parler avant tout. Or chaque mandat a été unique, et politiquement différent, et en rupture avec le précédent. Nous retracerons donc, faute de mieux, successivement l'action des six gouverneurs depuis 1991.

I 211 1-Ûrij Matočkin, l'intellectuel de la post-Perestroïka (**1991-96**)

D'origine kaliningradienne, docteur en économie, universitaire, Ûrij Matočkin ressemble beaucoup à Anatolij Sobčak à la même époque à Saint Pétersbourg. C'est un réformateur libéral et un idéaliste, un homme compétent mais sans grand sens politique qui s'entoure d'intellectuels.

Premier gouverneur post-communiste nommé de Kaliningrad, Matočkin est confronté, tout au long de son mandat, à une situation catastrophique. Il faut gérer la fin de l'URSS et du communisme, ce qui signifie tout simplement survivre. En effet, la fin de l'ère soviétique est encore bien plus terrible à Kaliningrad que dans le reste de la Russie puisque l'Oblast' était totalement dépendant de l'Etat, aussi bien dans le domaine militaire que dans celui de la pêche (voir infra).

Pour pouvoir survivre au cataclysme, le gouverneur Matočkin met en place une Zone Economique Libre (*Svobodnaâ èkonomičeskaâ zona,* ci-après ZEL) qui consiste en une zone de libre importation. Cette ZEL a des conséquences dévastatrices sur l'économie locale. Les importations réalisées à bas prix créent une concurrence insoutenable pour l'économie locale qui n'est alors pas compétitive, ce qui conduit à un effondrement complet des activités de production. Cette économie réelle est remplacée par les activités de services, et avant tout par le « navettage », commerce transfrontalier intense. Celui-ci est dans une large mesure organisé par des nouveaux riches récemment immigrés dans l'Oblast'.

C'est dans ces conditions que se crée une solide économie parallèle, que certains appellent le « trou noir » (voir infra). Mais selon V. Dyxanov, il ne s'agit nullement d'une économie « noire » c'est-à-dire illégale ou criminelle, mais tout simplement d'une économie « grise », non déclarée.

La ZEL conduit en particulier à la mise en place d'un commerce massif de voitures européennes (allemandes) qui entrent à Kaliningrad et sont ensuite vendues ailleurs en Russie.

Ces mesures et la situation socio-économique générale rendent le Gouverneur très impopulaire. Pourtant,à sa décharge, le politologue Dyxanov explique que c'est sous Matočkin et en partie grâce à lui que se met en place un type de business à part, le business kaliningradien, qui se caractérise par son indépendance vis-à-vis du pouvoir politique. Alors que dans le reste de la Russie le gouverneur est presque toujours le maître de l'économie locale, dans le cadre d'un pouvoir patrimonial qui confond les sphères économique et politique, à Kaliningrad, il en va autrement. Les petits entrepreneurs représentent ici jusqu'à 30% de l'activité économique alors que ce chiffre ne dépasse pas 16% dans le reste de la Russie. Alors qu'en Russie s'épanouissent les « directeurs rouges » (ex-directeurs des compagnies d'Etat imposées par le Parti communiste, convertis au capitalisme), à Kaliningrad on assiste à l'étonnante émergence économique des anciens officiers de la Flotte baltique qui se reconvertissent dans le secteur privé avec succès, sous la houlette de l'Amiral Egorov. Ces anciens militaires, souvent très bien formés en tant

qu'élite de l'armée, forment un groupe social original et très actif, indépendant du monde administratif et politique qui dirige le reste de la Russie.

I 211 2-Leonid Gorbenko, le *xozâjstvennik*-ingénieur (**1996-2000**)

Lui aussi d'origine kaliningradienne, Leonid Gorbenko est un *xozâjstvennik*, c'est-à-dire un homme qui se présente volontiers comme un « ingénieur », qui apparaît souvent en public avec un casque, tel un chef de chantier. C'est un « directeur rouge », ancien directeur d'un combinat du secteur de la pêche industrielle qui peut compter sur le soutien très influent de ses anciens camarades. De fait, selon Vâčeslav Dyxanov, le lobby de la pêche est l'un des plus puissants de Russie, et son influence est sans doute égale à celle du Président lui-même.

Pragmatique, Gorbenko se dit « apolitique ». Gorbenko est tout à fait à l'image de ses congénères de la même époque, Âkovlev à Saint-Pétersbourg et Lužkov à Moscou. Comme eux, c'est un homme tout à fait inculte, grossier, primitif, spécialiste des mots vulgaires, et des tournures grammaticales incorrectes. Si une partie de la population peut sans doute se reconnaître en lui, il choque l'élite intellectuelle.

C'est en 1996, au tout début du mandat de Gorbenko qu'est mise en place la Zone Economique Spéciale (*Osobaâ èkonomičeskaâ zona,* ci-après ZES) même si elle a été décidée avant son investiture. La ZES, qui existe jusqu'en 2014, met un terme à l'importation illimitée promue par la ZEL. La ZES vise le renforcement de l'activité locale. Elle consiste à exempter de TVA à l'entrée à Kaliningrad et à l'arrivée en Grande Russie les importations qui subissent un ajout de valeur de l'ordre de 30%. Dans les faits, le seuil de 30% n'est pas toujours respecté et il suffit souvent de transformer un produit au minimum pour échapper à la TVA. Ainsi couper une viande, graver une inscription sur un meuble, emballer un produit, c'est ajouter une valeur et entrer dans l'exemption prévue par la ZES. C'est ainsi que 7% des meubles et 10% de la viande de Russie est « produite » (transformée) à Kaliningrad. Mais, au-delà de toutes les interprétations possibles de la loi et de leur application à géométrie variable, l'économie kaliningradienne se développe réellement.

De là un conflit grandissant entre les entrepreneurs locaux et ceux de Moscou car la ZES permet l'apparition d'une redoutable concurrence. Ainsi apparaît dans la presse moscovite un discours anti-kaliningradien qui cherche à ternir la réputation de l'Oblast' dans une guerre commerciale.

Le gouverneur Gorbenko tente dans un premier temps de sauver le secteur agricole. Il semble que ce soit un représentant du lobby agricole : il a été le seul à mettre en avant la question agricole. De plus, à l'époque soviétique, l'agriculture et la pêche étaient très puissamment liées puisqu'elles étaient regroupées sous un même Ministère ; lui-même étant un ancien directeur du secteur de la pêche, il est probable qu'il représentait les intérêts de ses anciens amis du Ministère.

Kaliningrad était spécialisé dans l'élevage bovin et le lait. Mais en 1996, il est déjà trop tard, la ZEL et la ZES ont ouvert les vannes des importations qui comptent pour 70% de la viande bovine locale et le secteur s'écroule.

Il s'agit en fait d'un effet pervers d'une situation a priori favorable à l'Oblast'. Dans les années 1990, les réformes libérales en Pologne conduisent à une hausse importante du prix de la viande,

alors qu'en Russie, ces réformes sont extrêmement lentes à mettre en place. Il en résulte que la viande kaliningradienne devient subitement très compétitive et conduit à une exportation massive de viande vers la Pologne. Après cette euphorie commerciale particulièrement rentable, la situation s'inverse progressivement. Le cheptel kaliningradien ne peut pas être rapidement reconstitué tandis que le secteur agricole polonais récolte les premiers fruits des réformes: Kaliningrad se met à importer de la viande polonaise. A cela s'ajoute le très ancien problème de la propriété foncière en Russie : la propriété des terres n'étant toujours pas fixée, aucun investissement ne peut être réalisé dans le secteur agricole qui périclite. Nombre de terres agricoles sont abandonnées.

Sous la pression des hommes d'affaires moscovites qui exigent du pouvoir fédéral des garanties contre la concurrence de Kaliningrad, Gorbenko décide de limiter les importations de produits agricoles et de meubles comme de voitures par un système de quotas. Mais ce système se mue vite en une machinerie corrompue car simultanément est créé un « droit à importer » qu'on peut acheter, ce qui, à long terme, conduit à une véritable spéculation sur ce « droit ». C'est ainsi qu'apparaît un monopole sur le lait : *OAO Moloko*, entreprise dirigée par un député de l'Assemblée législative de Kaliningrad, s'impose comme le N°1 local, et détient même un extraordinaire monopsone avec plus de 50% du secteur. Cette entreprise peut ainsi fixer le prix auquel elle accepte d'acheter le lait qu'elle revend. Les petits entrepreneurs, eux, ne conservent que de petites parts de marché quoiqu'avec des bénéfices intéressants.

Le programme agricole de Gorbenko se solde donc par un échec. Mais, sur le plan politique, il lance une dynamique efficace. Comme le rappelle Vâčeslav Dyxanov, c'est Gorbenko qui lance la rhétorique du danger alimentaire : « Nous sommes menacés de dépendance agricole par l'UE ». Cet appel est entendu à Moscou et Kaliningrad reçoit alors des subsides importants. L'usage réel de ces fonds reste cependant peu clair. Les députés qui interrogent de trop près la destination des fonds sont alors accusés d'être « antipatriotes »[63] et de favoriser « la nourriture produite par l'OTAN ».

La pêche était le secteur de pointe de Kaliningrad à l'époque soviétique. On remarquera que Gorbenko, qui fait pourtant directement partie du lobby de la pêche, n'a pas mis la question en avant pendant son mandat. Selon le politologue Dyxanov, cela s'explique très bien. Les dirigeants du secteur sont réputés pour leurs méthodes politiques particulières. Très influents, ils n'agissent jamais à découvert. Ils préfèrent les négociations secrètes, l'illégalité et la violence[64], sous le couvert du silence. Le lobby de la pêche serait donc bien, selon Dyxanov, une sorte de mafia.

La pêche reste une activité importante à Kaliningrad mais d'une façon assez paradoxale. Elle est d'une part sinistrée puisqu'elle a été amputée de la plus grande partie de ses navires, que ses technologies de pointe[65] ont été abandonnées. Elle est d'autre part une activité extrêmement lucrative : les poissons, pris illégalement, sont de plus en plus souvent vendus directement à l'Etranger, donc en devises. En outre, la pêche russe étant en crise officielle, ses quotas baissent. Mais logiquement, la baisse des quotas rend d'autant plus rentable la pêche non enregistrée. Enfin, contrairement à l'ancienne pêche soviétique et à l'actuelle pêche norvégienne ou japonaise, la pêche russe ne coûte rien puisqu'elle ne demande aucun investissement. Elle est donc très rentable.

I 211 3-L'Amiral Egorov, le *silovik* enraciné (**2000-2005**)

A la différence des deux précédents gouverneurs, Vladimir Egorov est un Kaliningradien d'adoption qui s'implante dans l'Oblast' à la fin de l'ère soviétique en tant que commandant de la Flotte baltique, et y demeure constamment depuis (c'est toujours le cas en 2016, malgré son retrait de la vie militaire et politique). C'est un *silovik*, soit un membre des forces armées et de sécurité (Ministère de la Défense, FSB...), en conformité avec la tendance générale en Russie : dans les années 2000 elle se « militarise » politiquement.

Comme tous les officiers supérieurs de la Marine, Vladimir Egorov a servi dans différentes Flottes avant de commander celle de la Baltique. La raison est que d'une part les grandes différences entre ces Flottes rendent indispensable de connaître leur spécificité afin que les officiers puissent servir le moment venu là où on a besoin d'eux ; d'autre part, il faut éviter la constitution de coteries, ce que permet la rotation des hommes et l'éloignement des officiers vis-à-vis de leurs hommes de troupes.

V. Egorov est un excellent officier qui a eu un rôle décisif à plusieurs reprises dans sa carrière. En 1986, il participe à la surveillance des côtes libyennes par la Flotte de l'URSS lors de l'attaque américaine contre la République arabe. Son sang froid lui permet notamment d'informer à temps le colonel Kadhafi du raid lancé contre lui. A partir de 1991, il mène de façon très efficace la difficile reconversion des forces armées dans la région baltique (voir infra), ce qui le rend populaire parmi eux et leurs familles.

Malgré ces qualités, et probablement à cause d'elles, l'Amiral est un politique faible. Choisi pour sa discipline et sa fidélité au pouvoir central, il se retrouve face à des situations où la ruse seule permet de s'imposer. Son mandat est marqué par l'ingérence d'éminences grises dans le pouvoir notamment de Vladimir Pirogov et de Mixail Cikel', deux hommes d'affaires extrêmement corrompus qui ternissent la réputation de l'Amiral.

Le vice-amiral Vladimir Egorov, commandant en chef de la Flotte baltique est nommé amiral en 2000. Aussitôt après, Vladimir Poutine le choisit comme poulain pour Kaliningrad. Poutine est alors populaire, même à Kaliningrad, et comme Egorov en est proche tout en ayant des soutiens importants dans la population, l'Amiral l'emporte. Cependant, Egorov se heurte pendant tout son mandat à son rival lors de l'élection de 2000, le maire de Kaliningrad, Savenko, ce qui affaiblit considérablement son pouvoir (voir infra).

L'élection de 2000 est un tournant. Depuis 1991, le pouvoir fédéral était faible et donc Kaliningrad, comme les autres régions régions de Russie, jouissait d'une grande liberté (dans la limite de ses propres moyens limités). C'était une région conformiste. A partir de 2000, la situation s'inverse. Le pouvoir fédéral se renforce (du moins sur le plan formel ainsi que sur le plan du budget) et les autres régions de Russie suivent le mouvement. Le Sujet 39, lui, cherche à conserver son autonomie socio-politique. Kaliningrad devient ainsi une région anticonformiste qui est désormais menacée de coercition.

Cela est particulièrement visible après 2004. Alors que Poutine est au sommet de sa popularité dans toute la Russie, il est largement désavoué dans la ville de Kaliningrad. Inversement, la ville

de Krasnoznamensk (Nord-Est, aux confins de la Lituanie), point le plus déprimé du Sujet baltique sur le plan économique et social, est aussi celui où le vote pour le parti présidentiel *Edinaâ Rossiâ* ou *Ed-Ro* est le plus fort. La faiblesse et la dépendance coïncide donc avec le conformisme et inversement.

Sous le mandat de l'Amiral, la question du devenir de l'Oblast' se pose avec une intensité particulière. Des projets apparaissent: « département d'outre-mer » à la française, région-pilote UE-Russie, bastion avancé, République russe.

Le projet de région-pilote consistait à introduire dans le Sujet baltique la législation et les standards de l'UE tout en sauvegarder intégralement la souveraineté russe. A dire vrai, Saint-Pétersbourg était certainement mieux placé que Kaliningrad pour jouer ce rôle puisque beaucoup plus puissant, solide, attractif. Mais pour Kaliningrad il n'y avait pas vraiment d'autre choix de développement. Dans un premier temps, sous l'influence des « nouveaux libéraux » (le premier ministre Mixail Kas'ânov, proche du clan Eltsine; et le ministre des finances Aleksej Kudrin, ami d'Anatolij Čubajs, et membre des collaborateurs d'Anatolij Sobčak), Poutine soutient le projet qui est alors bien près d'aboutir. Mais la disgrâce subite des promoteurs en février 2004 (démission de Kas'ânov) conduit à celle du projet.

Le projet de bastion militaire avancé, soutenu par l'Armée est aussi intéressant que controversé. Cette option garantit à long terme des fonds fédéraux stables et importants. En outre, la valeur stratégique de Kaliningrad reste réelle. Les adversaires du projet rétorquent que ce projet est incompatible avec le développement du tourisme, des communications internationales (zones frontalières sont surveillées et interdites aux étrangers sur plusieurs kilomètres de profondeur).

Le « DO-M » à la française était une autre solution. Elle reposait sur la mise en place de communications aériennes très denses et très bon marché avec Saint-Pétersbourg et Moscou et une autonomie locale renforcée fixée par un statut exclusif nouveau, ni République, ni Oblast'. Cette idée est abandonnée au cours de l'année 2003.

L'idée d'une République de Kaliningrad existait, y compris sous la forme d'un Etat autonome vis-à-vis de la Fédération. Cette option finit par devenir un outil politique : la menace du séparatisme devient un levier efficace pour obtenir des fonds fédéraux, ce qui n'échappe pas à l'Amiral Egorov.

Les hommes d'affaires moscovites parviennent à faire valoir auprès du Président des arguments sanitaires contre la viande transformée en provenance de Kaliningrad. Une décision de 2005 impose l'interdiction d'importer de la viande étrangère à Kaliningrad, ce qui conduit au chômage technique de milliers de personnes dans l'Oblast'. Une première manifestation de masse a alors lieu la même année devant l'Assemblée législative de l'Oblast' : elle regroupe 16 000 personnes, dans les rangs desquelles on trouve côte à côte des patrons et des employés, ce qui est rare. L'action est efficace puisque la même année une loi permet de contourner la décision précédente.

Ce que montre aussi cette manifestation, c'est le renforcement du business local et la capacité des entrepreneurs de Kaliningrad à s'organiser ensemble pour défendre leurs intérêts d'une façon

ouverte, alors qu'ailleurs en Russie la défense des intérêts se résume souvent à verser des pots de vins.

La fin du mandat Egorov est difficile. En Russie continentale, Poutine a lancé le rassemblement de l'élite politique, économique et sociale du pays dans un « parti du pouvoir »66, *Ed-Ro*. Alors que la plupart de ses collaborateurs entrent dans le Parti, Egorov s'y refuse. Il est désormais isolé tandis que les membres de *Ed-Ro* veulent le renverser. Le coup de grâce lui est porté par l'affaire Savva Leonov. Cet ancien militaire, bras droit de Egorov avec le titre de vice-gouverneur, est arrêté par la police en août 2004 pour corruption. La presse et *Ed-Ro* en profitent pour discréditer le Gouverneur lui-même. Egorov finit par perdre le pouvoir au profit d'un Moscovite, Georgij Boos.

I 211 4-Boos, le technocrate-varègue ou quand l'efficacité devient « tyrannique » (2005-2010)

Georgij Boos ne ressemble guère aux gouverneurs précédents. Avec un nom pour le moins insolite en Russie67, il n'est ni Kaliningradien ni même Kaliningradien d'adoption. C'est un Moscovite parachuté en province, soit en russe *gubernator-varâg* (gouverneur-varègue68). Boos est un homme peu cultivé mais c'est un technocrate très capable, spécialiste des questions fiscales. Ce n'est pas un homme politique de premier plan, ce qui explique son ambition, relativement modeste, de vouloir obtenir un siège de gouverneur à Kaliningrad. C'est un homme extrêmement habile, très rusé, et qui a su profiter de sa proximité avec le maire-gouverneur de Moscou, le puissant Ûrij Lužkov, pour s'imposer.

Le mandat de Boos est tout à fait à part. Aussi bien par son commencement et son déroulement que par sa fin, il est une exception. Boos s'empare de Kaliningrad alors qu'il n'est pas du tout en position de le faire a priori. Il doit compter avec l'ambition du maire de Kaliningrad, Savenko, et surtout avec trois puissants groupes d'influence qui visent le siège de gouverneur de Kaliningrad: les militaires et notamment le Ministre de la Défense de l'époque Viktor Čerkesov, les libéraux occidentalistes dont le candidat est le conseiller de Poutine, Sergej Âstržembskij, et le Ministre de l'Economie et PDG de l'omniprésente Sberbank69, German Gref.

Chacun de ces trois groupes défend un projet différent pour Kaliningrad. Les militaires et Čerkesov veulent un *forpost,* soit un puissant avant-poste militaire. Ils estiment que l'OTAN reste une menace et que la relation Russie-OTAN reste un jeu à somme nulle (ce qui est, dans une assez large mesure, la façon de voir de l'OTAN). Dans cette optique, le déploiement de missiles à longue portée est considéré comme un moyen d'ouvrir des négociations en position de force avec les Puissances occidentales.

Sergej Âstržembskij a une toute autre position. Conseiller du Président pour les affaires européennes, représentant de la Russie auprès de l'UE, c'est un occidentaliste qui veut l'ouverture de l'Oblast' baltique en direction de l'UE. Jusqu'à un certain point, Âstržembskij est même un lobbyiste de Kaliningrad dans la mesure où il a souvent mis cette question en tête de l'ordre du jour dans les négociations UE-Russie. Il soutient le projet de transformation du statut du Sujet 39 en une entité plus autonome, ce qui doit résulter d'un accord entre la Russie et l'UE.

Face à Âstržembskij, le ministre German Gref, très influent auteur de la stratégie économique de la Russie, s'oppose à toute idée de DO-M. Il affirme le 14 février 2005: « Kaliningrad ne peut pas être un territoire extérieur de la Russie (*zagraničnaâ territoriâ Rossii*) puisque c'est un territoire de la Russie ».

Finalement, les militaires parviennent à prévaloir sur Âstržembskij mais leur programme est rejeté car beaucoup trop cher. De plus la logique stratégique s'oppose à la mise en place de missiles à Kaliningrad car le territoire est trop restreint pour pouvoir cacher leur emplacement. C'est donc la position de Gref qui s'impose.

Dans ce contexte de forte rivalité, Georgij Boos parvient à louvoyer et à mobiliser ses soutiens. Ûrij Lužkov, maire-gouverneur de Moscou, deuxième homme politique du pays mais isolé dans sa capitale, veut à cette époque-là créer un groupe de gouverneurs régionaux autour de lui à travers le très influent RSPP (*Rossijskij Soûz Promyšlennikov i Predprinimatelej,* l'Union russe des industriels et entrepreneurs) et soutient des candidats dans une grande partie de la Russie, dont certains sont élus, notamment à Nižnij Novgorod et Ivanovo. Boos est donc le candidat de Lužkov et des entrepreneurs moscovites à Kaliningrad. Il est néanmoins un proche de Vladimir Poutine, alors rival de Lužkov, ce qui renforce la position de Boos. Enfin, il prend tous les autres candidats de court en se rendant directement à Kaliningrad auprès de l'Amiral Egorov sur lequel il fait pression personnellement et obtient sa démission. Il est alors aussitôt confirmé en tant que gouverneur par la Président.

Boos est le candidat des intérêts moscovites. Sa première priorité est l'abaissement de la concurrence kaliningradienne qui gêne les entreprises de la Capitale. Il agit en utilisant ou en autorisant ses amis à utiliser la pratique du *rejderstvo*70*,* type d'acquisition d'entreprise qui repose sur la contestation juridique du droit de propriété71. Il transforme ainsi rapidement la situation : de très nombreuses entreprises locales sont coulées et rachetées à bas prix par les chefs de grands groupes moscovites dont le ministre de l'agriculture qui crée un immense monopole sur le gruau dont le prix est multiplié par trois pendant le mandat de Boos, le gruau étant un aliment de base, en particulier pour les retraités déclassés.

Un bon exemple de l'arrivée des intérêts moscovites à Kaliningrad est la création d'un casino près de Ântarnyj. Celui-ci est ouvert par un ami personnel de Boos, le mari de la ministre des Finances, après avoir acheté le terrain à un prix misérable. L'arrivée des Moscovites coïncide avec une recrudescence de la spéculation immobilière.

Boos est un fiscaliste. Il a pour deuxième priorité le renforcement des recettes fiscales dans l'Oblast'. Pour cela, Boos s'appuie sur Feliks Lapin, redoutable fiscaliste qui multiplie par cinq les ressources financières de Kaliningrad entre 2005 et 2008.

La troisième priorité de Boos est la mise en place d'un pouvoir aussi étendu que possible. Tout d'abord il s'assure de l'éloignement de l'ancien rival de l'Amiral, le maire Savenko. Il soutient habilement sa candidature au poste de sénateur au Conseil de la Fédération, ce qui laisse au nouveau gouverneur les mains libres à Kaliningrad.

Ensuite il s'attaque aux médias municipaux. Jusqu'en 2005, la presse de l'Oblast' et la presse municipale de Kaliningrad s'opposaient et s'équilibraient dans un jeu très démocratique : la Ville dénonçait les scandales qui entouraient le gouverneur, l'Oblast' divulguant les agissement illégaux du maire et de ses collègues. Boos rompt cet équilibre et capte les médias urbains pour son compte.

Enfin, il décide d'en finir avec le pouvoir municipal. En 2006, il convoque tous les membres du Conseil municipal de Kaliningrad (*gorodskaâ Duma*) dans un restaurant et leur expose son projet de réforme du pouvoir qui serait transféré à un « manager municipal » chef de l'administration municipale tandis que le maire ne serait plus qu'un porte-parole du Conseil, sans pouvoir réel. A ceux qui s'opposent à une telle initiative, Boos propose de leur appliquer le système du *rejderstvo* et de les exproprier, donc de les éliminer politiquement de façon définitive. A ceux qui contestent la légalité de la transformation du pouvoir municipal en « gestion », il répond que s'il existe des réticences juridiques, de nouvelles élections doivent alors immédiatement être organisées, ce que les députés ne peuvent pas se permettre alors qu'ils viennent d'être élus et n'ont pas encore pu récupérer des fonds pour de nouvelles élections. Enfin, Boos tranche le débat en établissant que ce n'est pas la structure du pouvoir qui est changée mais le « schéma » de la structure du pouvoir uniquement. Posée devant le tribunal régional, la question est tranchée dans le sens souhaité par Boos et confirmée par les instances fédérales. Boos a donc dompté le pouvoir municipal.

De façon très significative, Boos n'adresse plus de discours au Conseil mais un simple « discours budgétaire » : l'Assemblée n'approuve que le budget, question technique, et non un programme politique dont le Gouverneur est libre d'appliquer celui qui lui plaît. Là encore, toute opposition est menacée dans ses biens. L'approbation budgétaire est elle-même une simple formalité qui ne tolère aucune critique: ceux qui n'acceptent pas de voter le budget sans sourciller sont qualifiés de « traîtres » par l'ensemble des médias contrôlés par Boos. Le pouvoir législatif est donc de fait exclu de toute espèce de décision.

Le système imposé par Boos n'est pas sa création propre. Déjà en 2005, dans le contexte de poursuites judiciaires concernant une douzaines de maires russes, existait un projet fédéral selon lequel toutes les villes de plus de 100 000 habitants devaient être dirigés non par des maires élus mais par des maires nommés, et ce contrairement à la charte européenne du gouvernement municipal adoptée par la Russie en 1996 et même contrairement à la Constitution russe. C'est ce programme que Boos met en application dans l'Oblast' occidentale, avec le ferme soutien du pouvoir fédéral. De même, l'intimidation et le chantage au harcèlement juridico-financier s'inspirent directement des méthodes utilisées par le Président lui-même, par exemple dans l'affaire Xodorkovskij en 2003.

A cela Boos ajoute encore une lecture très particulière du « partenariat social » ou « tripartisme », soit l'idée que la société, le pouvoir et les entreprises doivent se soutenir mutuellement pour pouvoir progresser. Dans les faits, cette idée revient à exiger des entreprises des revenus au profit de la société, ce qui est parfaitement légitime. Ce qui l'est moins est la façon dont Boos, s'inspirant de Lužkov, la met en pratique, sous la forme de redevances exorbitantes tirées du secteur privé qui permettent de financer toutes les dépenses sociales (éducation, santé, retraites...) tandis que le budget public, resté intact, peut entièrement être

détourné à des fins personnelles par le gouverneur, sans qu'on puisse reprocher à ce-dernier de négliger la population. On passe donc du « partenariat social » au « chantage social ». Boos est d'autant plus prompt à augmenter cette pression fiscale qu'il la fait peser sur les petites et moyennes entreprises qu'il s'applique à éliminer pour le compte de ses amis moscovites.

Le pouvoir économique et le pouvoir politique sont donc désormais confondus, sur le modèle de la Russie continentale. Alors que le pouvoir du gouverneur n'a jamais été aussi fort, la situation générale se dégrade. Des meurtres liés aux monopoles moscovites sont perpétrés à Kaliningrad, ce qui est une nouveauté dans le paysage politique kaliningradien, jusqu'alors paisible. Le niveau de vie de la population baisse du fait de la fermeture des entreprises locales et du fait des monopoles, en particulier le monopole sur les produits importés mis en place sous le mandat de Boos. La pression fiscale sur la population ne cesse d'augmenter. De nouvelles taxes, notamment sur les propriétaires de véhicules sont la goutte qui fait déborder le vase, dans la mesure où Kaliningrad a le plus fort taux de motorisation de toute la Russie. Cela conduit aux premières manifestations de masses en janvier 2010. Malgré un froid glacial, 10 000 manifestants se rassemblent sur la Place de la Victoire de Kaliningrad. Même la police, elle-même frappée par l'appauvrissement général, soutient les manifestants.

Puis le mécontentement se développe au cours du mois sous l'influence de la question des services communaux : malgré une qualité de l'eau très médiocre, l'eau est très chère mais encore augmente de plus en plus vite. Les protestations deviennent aussi plus politiques : elles visent désormais Boos, Poutine et le parti présidentiel *Ed-Ro*. Le mot d'ordre est «*Ed-Ro v moem vedro» (« Ed-Ro* à la poubelle »). Trois revendications principales émergent : la démission de Boos, la fin des monopoles et la baisse du prix de l'eau.

La situation est si tendue que des observateurs de Moscou accourent à Kaliningrad. L'ampleur de la contestation est interprétée officiellement (et fallacieusement) comme la résultante d'une agitation entretenue par des agents étrangers, par l'OTAN. Boos, sous la pression de Moscou et la perspectives de nouveaux rassemblements prévus en mars, prend des mesures d'urgence. Il fait baisser la taxe sur les véhicules, gèle le prix de l'eau. Puis il invite les manifestants à discuter avec lui. Conformément à sa méthode de pouvoir, il reçoit les représentants de cette opposition avec des arguments judiciaires : l'organisateur des manifestations, Dorošok, concessionnaire automobile, est personnellement attaqué par Boos qui le menace d'un procès destiné à la ruiner. Mis sous pression, celui-ci et ses collègues doivent renoncer à certaines revendications. Boos obtient ainsi l'annulation des manifestations prévues en mars.

Dans le même temps, le gouverneur demande l'aide fédérale contre des « séparatistes » et obtient la venue des troupes de l'OMON (forces de sécurité d'élite) de Pskov. Elles défilent dans les rues de Kaliningrad et s'entraînent publiquement jour et nuit pour intimider les mécontents. Enfin, un arrêté contraint toute nouvelle manifestation légale à se tenir dans la lointaine banlieue, ce qui gêne sa visibilité politique et médiatique.

Néanmoins, Boos est incapable de mettre un terme aux tensions. Ses anciens rivaux au poste de gouverneur profitent de la situation pour le mettre en cause personnellement dans sa gestion des troubles depuis Moscou. Finalement, Boos est désavoué par Poutine mais, pour empêcher la « rue » d'avoir le sentiment d'avoir réussi à renverser le gouverneur, ce que le pouvoir fédéral

craint par dessus tout, Boos est maintenu dans ses fonctions jusqu'à la fin officielle de son mandat, soit neuf mois supplémentaires.

I 211 5-Nikolaj Cukanov, le « bon maire » de province, (**2010-2016**)

Après l'extraordinaire mandat du Moscovite Boos, l'arrivée au pouvoir de Cukanov ressemble à une pause. Nikolaj Cukanov est à l'extrême opposé de Boos. C'est l'homme de Gusev, de la province profonde de l'Est de l'Oblast'. Cukanov est un ancien boxeur, devenu un petit homme d'affaires. C'est un homme qui ne sait pas s'exprimer en public, et dont les allocutions sont donc tronquées pour éviter les énormités. Selon le politologue Vâčeslav Dyxanov, « Kaliningrad n'a jamais eu de gouverneur aussi primitif » et il est le summum du *nekul'turnyj čelovek*72 *:* il s'est rendu célèbre dans une rencontre internationale en mangeant avec ses doigts en présence d'ambassadeurs européens.

C'est néanmoins un bon maire de province, très populaire à Gusev., ville devenue dynamique sous son administration. Il apparaît dans le contexte de l'émergence politique des « bons maires » du même type, par exemple à Ântarnyj et à Gur'ev, dans d'autres villes de l'Oblast'. Peu avant la fin du mandat de Boos, Cukanov devient le N°1 de *Ed-Ro* pour l'Oblast de Kaliningrad, ce qui équivaut à un titre de candidat officiel. Le choix de Cukanov semble assez facile à expliquer: sans aucune envergure politique, fidèle au pouvoir central par la force des choses, très conformiste puisque provincial, c'est un homme du crû qui rassure la population comme l'Etat fédéral après le mandat agité de Boos.

Or depuis 2011, les électeurs d'outre-mer et notamment ceux de Transnistrie dont les votes étaient comptabilisés dans l'oblast' de Kaluga sont désormais inclus dans les résultats de Kaliningrad. Ceci est aussi logique sur le plan géopolitique (territoires périphériques) que providentiel pour diluer les votes contestataires du Sujet baltique dans un électorat trannistrien plus patriote donc loyaliste.

Avec l'arrivée au pouvoir de Cukanov, le « système Boos » est démantelé par la volonté fédérale. Le pouvoir municipal est reconstitué, le maire redevient un homme politique de premier plan dans l'Oblast' en la personne de Ârošuk, chef de *Ed-Ro* pour la ville de Kaliningrad. Le résultat est la résurgence d'un contre-pouvoir, avec des médias anti-Cukanov au niveau de la ville et des médias anti-Ârošuk au niveau de l'Oblast', d'où un rééquilibrage pluraliste. Pour éviter cependant une lutte nuisible au parti présidentiel, l'Etat fédéral s'ingère davantage dans les affaires locales et interdit à Cukanov de nuire à l'élection de Ârošuk, soutenu par Moscou.

On constate donc un renforcement du contrôle fédéral sur Kaliningrad depuis le début du mandat de Cukanov. Ce contrôle semble relativement durable: Cukanov est un gouverneur faible aux compétences très limitées et désigné pour obéir aux directives fédérales aussi scrupuleusement que possible. La question du statut de l'Oblast' est donc gelée.

Le mandat de Boos n'a pas été complètement effacé. Les lois prises par l'ancien gouverneur et qui favorisent l'apparition de monopoles en faveur des Moscovites n'ont pas été révoquées. Le maintien des monopoles moscovites est donc aussi bien une marque de reprise en main par l'Etat

central qu'un dangereux élément perturbateur pour les années à venir, puisqu'il faut rappeler que ce sont en grande partie ces monopoles qui ont provoqué la crise politique majeure de 2010.

Le mandat de Cukanov s'avère in fine médiocre. Tout d'abord on constate que ce mandat se situe dans la période où les financements fédéraux à Kaliningrad sont les plus élevés et où la prospérité relative de la Russie est la plus forte. Or, les Kaliningradiens (et spécialement les entrepreneurs) se plaignent dans le même temps d'une dégradation générale de la qualité de vie et du contexte économique bien avant le début de la crise ukrainienne et ses contre-coups sur la situation régionale. Sur le plan politique et financier, il coïncide avec une remarquable rotation des hommes aux postes administratifs qui, selon Štefan Štajn, représentant de la Chambre de Commerce de Kaliningrad, n'aurait rien à voir avec des questions politiques mais avec un commerce très lucratif de ces postes. Le ministre du Tourisme régional Andrej Ermak, mis en cause par la justice, n'est cependant pas limogé par le gouverneur. Enfin, les biens immobiliers de la famille Cukanov font eux-mêmes l'objet d'enquêtes qui démontrent une escroquerie immobilière notoire (achat de terrains ruraux revendus à l'administration régionale au prix de terrains situés au centre de la métropole régionale). Désavoué officieusement dès 2015 par le pouvoir fédéral, Cukanov est démis en 2016 mais aussitôt nommé *polpred* du Nord-Ouest à Saint-Pétersbourg, ce qui est significatif du déclin de ce poste pourtant « supra-régional » mais purement administratif. Le cas de Cukanov montre que ce poste a tendance à devenir un parachute pour gouverneurs déchus.

I 211 6-Evgenij Ziničev et Anton Alixanov, un *silovik* pour une région menacée et une dyarchie volontaire (2016-...)

En juillet 2016, dans un contexte de tensions croissantes avec les pays occidentaux et en particulier avec la Pologne, Vladimir Poutine nomme au poste de gouverneur un inconnu, Evgenij Ziničev. Ce dernier est en réalité un proche du Président dont il a assuré la sécurité pendant plusieurs années, puis pendant un an, il a dirigé le bureau du FSB à Kaliningrad. C'est un « homme de l'ombre », secret, et dont la nomination a beaucoup étonné dans l'Oblast'. De facto, cette nomination surprise d'un spécialiste des questions de sécurité montre le degré d'importance qui est désormais accordé à Kaliningrad par Moscou. C'est une reprise en main pour ainsi dire directe par le pouvoir central, qui est logique dans un contexte de crise internationale aux frontières de la Fédération (démonstrations militaires de l'OTAN en Pologne et dans les Pays baltes répétées en 2015 et 2016).

Mais il est clair que le choix du Président pouvait être critiqué dans le remuant Sujet 39. Comme l'a constamment rappelé le politologue Turovskij, les « gouverneurs-varègues » sans enracinement local sont généralement mal acceptés dans les provinces. Aussi, dès sa première conférence de presse, Ziničev nomme un Premier Ministre, ce qui est une véritable nouveauté. Jusqu'ici, les gouverneurs dirigeaient eux-mêmes leur administration. En 2010, la fonction avait été instituée mais elle était sans titulaire. En juillet 2016 le nouveau poste échoit à Anton Alixanov, un haut-fonctionnaire du Ministère de l'Industrie et du Commerce de Russie, qui est populaire parmi les entrepreneurs de Kaliningrad.

Il semble donc qu'un nouveau système se mette en place dans l'Oblast' : la dyarchie entre gouverneur et Premier Ministre illustre en fait un compromis entre les impératifs de sécurité

immédiats émanant du sommet de l'Etat et les intérêts économiques de l'élite locale inquiète. Le gouverneur est donc un dirigeant qui endossera les fonctions les plus régaliennes, au plus près des décisions du Kremlin, tandis que le Premier Ministre prend un rôle plus politique, plus régional, d'une certaine façon dans la continuité des gouverneurs précédents. C'est donc la création d'une sorte de « gouverneur-général » au sens russe du terme avec les fonctions militaires entre les mains, qui ressort de ce tandem gouverneur/Premier Ministre.

Un autre aspect important du nouveau pouvoir est son ouverture aux réformes : aussitôt mis en place, il n'hésite pas à faire appel à l'avis de l'opposition régionale. En particulier, dès son ivestiture, Ziničev invite le député Solomon Ginzburg à s'exprimer sur les réformes nécessaires dans l'Oblast'[73]. Or Ginzburg est l'un des députés les plus actifs du Parlement régional et des plus critiques. C'est surtout le plus fervent défenseur du projet de statut juridique spécial de Kaliningrad appelé « Hongkong de la Baltique », c'est-à-dire celui d'une très large autonomie économique et juridique par rapport au droit fédéral, eu égard aux intérêts différents de l'Oblast' baltique. Alors que depuis quatre ans ce député n'était même plus montré à la télévision, il monte à la tribune, expose son projet audacieux, réclame un renouvellement complet du cabinet ministériel fédéré dont il souligne la corruption, et reçoit devant tous les applaudissements du nouveau gouverneur.

D'une part, il y a rupture, traditionnelle, avec le mandat précédent, celui de Cukanov. Il est évident que Ziničev utilise ici Ginzburg pour faire le procès public de son prédécesseur. Mais il y a plus : la nouvelle répartition des fonctions entre gouverneur et Premier Ministre faisait elle aussi partie des projets de Ginzburg depuis une décennie. Il y a donc manifestement une volonté du nouveau pouvoir de se rapprocher des « réformistes » et de ceux qui se réclament des idées de l'ancien gouverneur Matočkin, dont Ginzburg était un proche.

D'autre part, il faut replacer le cas de Ziničev et Alixanov dans le contexte fédéral : le 28 juillet 2016, c'est toute une liste de gouverneurs en place qui est éliminée sur décision du Président Poutine. Parmi les gouverneurs en poste en 2016, un cinquième est issu du monde des *siloviki.* Le cas de Kaliningrad est en fait ici à éclairer sous une triple lumière : Ziničev est ici choisi et comme *silovik* (cas qu'on retrouve aussi à Iaroslavl'), et comme homme de confiance personnel du Président (ce qui semble de loin le plus important ici), et comme l'homme de la situation, c'est-à-dire capable de tenir le Front face à l'OTAN en temps de crise. Quant à Alixanov, c'est le complément politique et tactique indispensable du *silovik* taciturne qu'est Ziničev. C'est un diplomate habile, qui s'est très bien adapté dans le milieu kaliningradien et fait le lien avec l'élite locale.

Les grandes questions de Kaliningrad pourront-elles être résolues par ce tandem ? Il y a des raisons de le penser : Ziničev est incontestablement une garantie de loyauté absolue au pouvoir central. Grâce à sa présence, Alixanov peut avancer des réformes importantes pour le Sujet fédéré. Reste à savoir quel va être l'impact du contexte international sur la situation intérieure (notamment le refroidissement des relations avec la Pologne) et l'attitude du Ministère de la Défense dont le rôle, en temps de crise, ne peut que croître.

Cette longue succession de gouverneurs s'oppose à la relative stabilité du pouvoir municipal qui n'a guère été exercé que par deux personnes sur la même période. Nous en traiterons successivement.

I 212-Deux challengers municipaux : Ûrij Savenko et Aleksandr Ârošuk

I 212 1-Ûrij Savenko, l'officier de Marine (1996-2007)

Le fondateur d'un vrai pouvoir municipal est Ûrij Savenko. Il est le premier maire de Kaliningrad à faire deux mandats. Kaliningradien de souche, c'est un officier de la Marine (capitaine) qui a servi dans la Flotte baltique puis dans celle du Pacifique. Il est donc représentatif de l'élite kaliningradienne, qui est en grande partie issue de la Flotte. Lors de son séjour en Extrême-Orient,il devient maire de Korsakov, à Sakhaline. Il revient ensuite à Kaliningrad, où il entre au conseil municipal. Il s'occupe du secteur des constructions municipales, ce qui semble jouer un rôle important dans son enrichissement personnel. Il devient rapidement « vice-maire » (premier adjoint) de Kaliningrad et finalement maire lorsque le maire en charge, Kožemâkin, meurt subitement.

Savenko s'entoure de toute l'élite locale. Il prise la compagnie des journalistes qui, en retour, nourrissent sa popularité. Il est soutenu par les grandes entreprises locales regroupées au sein du SPPKO, *Soûz promyšlennikov i predprinimatelej Kaliningradskoj oblasti* (l'équivalent du RSPP pour le Sujet 39). On trouve au sein de ce groupe notamment Nikolaj Vlasenko (chef du groupe de supermarchés Viktoriâ), Boris OvČinnikov (président du SPPKO et PDG du groupe industriel de papeterie et cellulose Cepruss, proche du groupe Lukojl), Aleksandr Rol'binov (PDG du groupe commercial Vester, qui comprend neuf compagnies, et actionnaire majeur du groupe financier Strojvestbank) et Aleksandr Ârošuk sur lequel nous reviendrons plus tard. On notera que tous ces gens sont entrés ensemble dans *Ed-Ro* entre 2002 et 2004, et que B. Ovčinnikov a même été pressenti pour être gouverneur en 2005. Savenko a constamment pu compter sur ces soutiens, ce qui explique en grande partie ses succès électoraux. Grâce au SPPKO, il a ce que n'a jamais eu le gouverneur de Kaliningrad, un ancrage local et un « parti » dont il est en grande partie la créature.

Savenko favorise de préférence les grandes entreprises de ses amis plutôt que les PME regroupées au sein d'une autre association, le KSP (*Kaliningradskij soûz predprinimatelej*) qui, elle, est en marge du pouvoir politique. Néanmoins, par rapport au gouverneur, Savenko a l'image d'un homme ouvert aux intérêt des entreprises locales, alors que le gouverneur est isolé de ces mêmes intérêts par ceux de ses conseillers. Les grandes entreprises locales soutiennent donc de tout leur poids le renforcement du pouvoir municipal qui est entre leurs mains.

Savenko est un officier de Marine. Il entretient d'excellentes relations avec les militaires en général, la Flotte baltique en particulier, à l'exception du FSB cependant.

C'est aussi un homme politique assez charismatique. Ses concurrents ont lamentablement échoué face à lui lors de toutes les élections. Savenko gagne l 'élection de 1998 comme celle de 2002 avec plus de 60% des voix mais avec une abstention très élevée (il a obtenu 75 000 voix en 1998 et 65 000 en 2002 sur un corps électoral de 300 000 personnes), ce qui est assez commun en

Russie. La popularité relative de Savenko repose sur la presse municipale qui lui est dévouée et sur le secteur des travaux publics. Il est réputé avoir multiplié le nombre de logements disponibles d'une façon exponentielle, même si ces logements sont loin d'être accessibles à toute la population.

Durant ses deux mandats, il s'oppose presque systématiquement aux gouverneurs, d'abord Gorbenko, puis Egorov. L'origine du conflit vient de la capacité de Savenko à attirer les investissements à la mairie en court-circuitant l'autorité régionale par le biais d'un conseil consultatif municipal dans lequel siègent les représentants du SPPKO. L'argent arrive ainsi à la mairie sans passer par l'Oblast'. Le conflit s'aggrave lorsque la mairie organise dans plusieurs villes de Russie (Samara, Krasnodar, Krasnoârsk...) les « Journées de Kaliningrad » (*Dni Kaliningrada)* à l'issue desquels des contrats importants sont signés par l'entremise de la mairie et non de la Région. Les succès municipaux aigrissent le pouvoir gouvernoral, ce d'autant plus qu'à partir de 2000, Savenko envisage de se présenter comme candidat au siège de gouverneur. Cela se traduit par une guerre médiatique entre les deux pouvoirs.

Gorbenko tente de réduire les fonctions municipales. En particulier, il tente d'imposer à la Ville l'abandon de 50% des ressources tirées des impôts sur les revenus des personnes physiques. Dans cette guerre, on peut sans doute affirmer que c'est Savenko qui l'emporte. Il s'allie avec le Conseil régional (Oblduma) contre le gouverneur et soutient activement le candidat Egorov. Gorbenko n'est pas réélu et ses propositions sont annulées. Le conflit reparaît cependant aussitôt après avec l'Amiral même si les relations personnelles sont moins tendues.

Savenko subit presque constamment les attaques cinglantes du ministre fédéral German Gref à partir de mars 2001. En l'occurrence, il existe une haine personnelle entre le maire de Kaliningrad et le ministre, qui atteint son sommet en 2004-2005 lors des préparatifs des festivités en l'honneur de l'anniversaire de Kaliningrad (750 ans de la Ville, 60 ans de l'Oblast') dont Gref veut absolument exclure le Maire, en l'accusant d'incompétence. Gref échoue sur ce dossier. Il semble que cette haine soit représentative des tensions économiques entre les hommes d'affaires de Moscou et Saint-Pétersbourg dont Gref fait partie, et ceux de Kaliningrad, amis de Savenko.

Savenko joue habilement du système institutionnel russe. Alors qu'il est déjà maire, il se fait élire député au Conseil régional (*Oblduma*). Avec se statut, il peut désormais négocier directement les questions de désaccord financier avec le gouverneur, tout en faisant pression sur lui grâce au Conseil, hostile au Gouverneur.

Le Maire a cependant d'autres ambitions. Il cherche à devenir député à la chambre basse du Parlement fédéral en 2003. Il y est encouragé par certains membres de *Ed-Ro* qui manœuvrent en réalité contre lui afin de l'éloigner de Kaliningrad et l'éliminer de la liste des candidats potentiels au poste de gouverneur. Savenko est élu mais abandonne son mandat à un autre.

En 2004, il envisage très sérieusement de devenir gouverneur mais il est bel et bien pris de court par les intrigues moscovites (voir supra) et l'hostilité de German Gref. Il conserve son mandat de maire jusqu'en 2007. C'est précisément au terme du mandat de Savenko que Boos met en place sa réforme du pouvoir municipal.

I 212 2-Aleksandr Ârošuk, l'homme le plus riche de Kaliningrad (2007-...)

Aleksandr Ârošuk est élu en 2007. Proche ami de Savenko, il se situe dans la continuité de son héritage. C'est un homme d'affaires, sans doute l'homme le plus riche de Kaliningrad avec les groupes Baucentr (production de PVC), Baumodul' et Baltkommercstroj (construction), Rext (commerce de gros et de détail de matériaux de construction), et une partie très conséquente des terrains de Kaliningrad. Sa femme possède aussi des immeubles (villas) à Cannes.

Relativement populaire, il s'exprime très mal en public avec des phrases mal construites. Il compense cette absence de talent oratoire en se présentant constamment devant les caméras dans des œuvres de bienfaisance à destination de la Flotte, des villages frontaliers, des hôpitaux, des jardins d'enfants...74

Ârošuk est élu « maire » du fait de son statut de chef de *Ed-Ro* pour la ville de Kaliningrad. Les débuts de son mandat sont gênés par Boos qui impose le système du management municipal entre 2008 et 2010 contre lui. Mais la chute de Boos en 2010 lui permet aussitôt de rebondir et de reconstituer son pouvoir, avec l'aide de ses amis du SPPKO.

Ârošuk est réélu en 2012 dans des conditions difficiles. Le nouveau gouverneur, Cukanov, que Ârošuk méprise, veut empêcher Ârošuk de faire un deuxième mandat. Mais il échoue devant la détermination des autorités moscovites qui lui interdisent toute action, toute campagne de presse contre le candidat. Ârošuk est donc finalement réélu, même si la campagne électorale a été très peu démocratique (la plupart des concurrents de Ârošuk n'ont même pas eu accès aux médias selon notre source, V.Dyxanov).

I 2 2-Synthèse : la vie politique dans l'Oblast' et les conflits d'intérêts

I 22 1. **Structure et cycles de pouvoir**

Dans l'ensemble, Kaliningrad suit sans surprise les grandes évolutions politiques de l'ensemble de la Fédération. La succession des trois premiers gouverneurs en particulier, avec un intellectuel, puis un « ingénieur », et enfin un militaire, est tout à fait conforme aux grandes tendances russes de la Perestroïka, de l'affairisme de l'ère Eltsine et des démonstrations martiales de l'ère Poutine. Néanmoins, dans le détail, on voit déjà apparaître des différences. L'Amiral Egorov représente certes la montée en puissance des *siloviki* dans les années 2000, mais le fait est que les gouverneurs-militaires sont rares en Russie (le Général Aleksandr Lebed' dans le kraj de Krasnoârsk, son frère le Colonel Aleksej Lebed' en Khakassie. le Général Gromov dans l'oblast' de Moscou).

On notera que les deux premiers gouverneurs de Kaliningrad sont des Kaliningradiens de souche, tout comme l'avant-dernier, alors que l'Amiral, Boos et le tandem Ziničev/Alixanov sont des envoyés de Moscou, mais Egorov est implanté sur place, et Alixanov en prend le chemin. Ici nous nous trouvons dans un cas de figure conforme au modèle russe dans lequel les « gouverneurs-varègues » sont rares car très rarement populaires. La cas de Boos, véritablement haï, ne fait que le confirmer.

Mais le fait le plus important qu'il faut relever dans la succession de tous ces gouverneurs est qu'aucun d'eux n'a pu faire de second mandat. Contrairement à la plupart des Sujets de Russie dans lesquels on peut constater une continuité des hommes et donc du pouvoir sur le moyen terme voire le long terme (Lužkov à Moscou, Šajmiev au Tatarstan, Raximov en Bachkirie, Rossell dans l'oblast' de Sverdlovsk....), il n'y a de fait nulle continuité entre les gouverneurs de Kaliningrad. Chacun représente une tendance différente, des intérêts différents. Non seulement la population n'est pas satisfaite de ses gouverneurs élus quand l'élection des gouverneurs est directe (1996-2000) mais de même le gouvernement fédéral n'est pas satisfait des gouverneurs qu'il met en place lui-même par nomination après un scrutin de liste (1991-96 et depuis 2005).

D'abord, Kaliningrad est difficile à gouverner, la population ayant une capacité assez rare en Russie à se mobiliser et à défendre ses intérêts. Ensuite, la relative faiblesse des ressources locales et leur dispersion entre de nombreuses PME explique la relative faiblesse du pouvoir du gouverneur, faiblesse encore accrue par l'absence de continuité entre les mandats. La faiblesse des gouverneurs peut aussi s'expliquer par la médiocrité politique des hommes au pouvoir: hormis Boos qui avait l'étoffe d'un vrai satrape et, dans des conditions critiques, Matočkin, la plupart des gouverneurs de Kaliningrad n'ont guère briller par leurs compétences politiques. C'est peut-être aussi l'une des explication de la solution choisie en 2016 : un tandem fait d'un homme de confiance très bien informé donc redouté et d'un haut-fonctionnaire habile qui semble prometteur.

Selon le politologue Rostislav Turovskij, spécialiste du fédéralisme et des questions régionales russes, en Russie, l'enjeu des élections est assez peu politique. Il s'agit avant tout de déterminer un partage des ressources entre des groupes d'affaires qui considèrent le pouvoir politique comme une ressource de plus pour stabiliser et augmenter leur position.

Ce schéma d'ensemble s'applique à Kaliningrad, mais avec un bémol important souligné par le politologue V. Dyxanov: le pouvoir politique et le pouvoir économique sont moins liés ici que dans le reste de la Russie où ils sont confondus. La raison de cette situation est le nombre et le dynamisme des PME locales.

D'après Turovskij, l'oblast' de Kaliningrad ressemble, par son instabilité politique, à celle de Pskov[75]. Cette instabilité s'expliquerait par la non-coïncidence des élites économique et politique, le pouvoir en Russie se jouant notamment entre des groupes d'affaires plutôt qu'entre des visions politiques. L'oblast' de Vologda fournirait le cas d'école : le gouverneur Pozgalev est un proche du groupe Severstal', premier contributeur fiscal du Sujet. Le gouverneur est plus précisément le représentant de l'élite de Čerepovec, ville où Severstal' a son siège. De là, une parfaite stabilité du pouvoir. Kaliningrad offre le contre-exemple. D'une part, le milieu économique kaliningradien est par essence pluraliste puisque les PME sont très nombreuses. D'autre part, les grands groupes n'offrent aucune cohérence. Le premier contributeur fiscal de l'Oblast' occidentale est Lukoil, comme dans les Pays baltes d'ailleurs, avec environ 20% du total. Lukojl est en position de force, mais pas assez pour s'imposer naturellement. De fait, aucun des gouverneurs ne semble avoir été le candidat spécifique de Lukoil, chacun ayant réuni derrière lui une coalition d'intérêts hétérogènes: Pêche, Armée, groupes moscovites, RSPP, ministères fédéraux, SPPKO... Ces groupes d'intérêts s'affrontent sans constituer de force politique organisée et stable. Turovskij, écrivant en 2006, remarque que Gorbenko avait derrière

lui le lobby de la pêche mais que ce groupe a périclité avec sa défaite aux élections de 1996. Egorov, lui, avait derrière lui des groupes très différents, ce qui, selon nous, explique en partie la faiblesse de son pouvoir, trop dispersé. Il nous semble patent que Boos avait réussi à installer un pouvoir relativement solide en s'appuyant sur les ministères et les groupes moscovites qu'il a fortement favorisés sur place, ce qui aurait pu aboutir à une redistribution durable des cartes dans l'Oblast'. Mais là encore la défaite politique de Boos en 2010 face aux manifestations a conduit à l'effondrement de son « groupe » de pouvoir, unifié par la seule personne du gouverneur.

Turovskij déduit des cas concrets qu'il étudie une loi expérimentale: le pouvoir serait d'autant plus stable dans un Sujet fédéré que l'enjeu économique (c'est-à-dire les ressources) est important. Ainsi, Kaliningrad, dont les ressources sont assez limitées, est d'autant plus instable.

De cette situation il faut tirer une conclusion sans appel: si une autonomie basée sur un statut juridique particulier est possible, une sécession du Sujet 39 est impossible sur le plan politique car le pouvoir local est inconsistant donc incapable de s'imposer dans des conditions extrêmes telles qu'une lutte contre le pouvoir fédéral. Comme le dit avec une remarquable clarté la politologue Anna Karpenko, les régions sibériennes sont infiniment plus susceptibles de sécession que Kaliningrad car, outre leur éloignement supérieur et leur identité plus forte, elles ont à la fois les ressources nécessaires et la stabilité requise pour devenir des entités potentiellement indépendantes.

I 222-Une politique incohérente ? Les volte-face permanentes de Moscou

I 222 1-Les intérêts des différents Ministères à Kaliningrad: Armée, Finances, Transports, Affaires Etrangères, Agriculture

Kaliningrad est l'objet non seulement de tensions et de rivalités entre les niveaux de pouvoir municipal, gouvernoral et fédéral mais encore entre les différents ministères fédéraux. Cinq ministères ont un poids décisif dans la question de Kaliningrad et jouent de leur influence dans des sens clairement divergents : Défense, Affaires Etrangères, Finances, Agriculture, Energie auxquels on peut encore ajouter, à un niveau nettement moins important, les bureaux des Transports et du Tourisme.

Les deux premiers ministères régaliens ont des visions qui devraient être cohérentes entre elles. Globalement, de leur point de vue, l'essentiel est l'intégrité territoriale et juridique de la Russie et sa sécurité.

Le Ministère des Finances met en avant la question de la rentabilité. Cette dernière suppose la mise en place d'une économie dynamique qui tienne compte de la position géographique de l'Oblast' occidentale, donc une région d'exportation tournée vers l'UE.

Le Ministère de l'Agriculture et de la Pêche est dans une logique tout à fait différente. Il est fondamentalement protectionniste puisque l'agriculture locale reste peu compétitive et que la pêche qui, elle, l'est tout à fait, rapporte plus en l'état actuel qu'elle ne le ferait dans le cadre d'un accord commercial avec l'UE. De ce fait ce Ministère semble plutôt solidaire des ministères régaliens.

Un certain nombre de conflits ouverts entre les ministères sont dignes d'être relevés par leur importance. Ainsi :

-Transports contre Défense : le port de Kaliningrad appartient au Ministère de la Défense. Or ce port est capital dans la gestion des communications maritimes internes à la Russie. C'est ainsi qu'une ligne de ferry a été ouverte entre Ust' Luga (oblast' de Leningrad) et Kaliningrad. Mais avant de pouvoir réaliser ce projet pour le moins essentiel, le Ministère des Transports a dû se heurter aux pratiques du Ministère de la Défense qui utilisait le port d'une façon plus rentable, en en louant une partie importante à Lukoil. Seul le Président en personne a finalement pu trancher une affaire qui était d'intérêt national.

-Finances contre Affaires Etrangères : le Ministère des Finances veut faire de Kaliningrad une zone de production et d'exportation (vers l'UE). Mais pour cela, il faut un accord commercial et donc aussi régler la question des visas. Cette question implique un statut spécial pour Kaliningrad que les diplomates ne peuvent accepter.

-Energie et Finances contre Tourisme : en 2006 ont été décidées l'ouverture et l'exploitation du gisement de pétrole D6 (alias Kravcovskoe). La plateforme augmente les revenus de l'Oblast' et contribue à son autonomie énergétique. Le projet, lancé par le Ministère de l'Energie, a donc été soutenu par le Ministères des Finances. Mais ce projet est incompatible avec l'idée assez ancienne de faire de Kaliningrad et de sa côte une zone touristique.

I 222 2-Moscou contre l'Oblast': une affaire de concurrence économique

La tension entre Moscou et l'Oblast' est une constante de l'histoire politique russe depuis 1991. Elle atteint son point culminant avec la mise en place de la ZES de Kaliningrad qui crée une concurrence pour les entreprises de Moscou. De là l'élection de Boos, choisi pour mettre le Sujet fédéré au pas sur le plan économique et commercial.

Dès l'origine, la question de la ZES a eu un double objectif, politique et économique. Sur le plan économique, il s'agissait de permettre une réforme qui n'a eu lieu que partiellement. En cela, la ZES est parfois tenue pour un échec, en tout cas elle est très critiquée par le Ministère fédéral des Finances comme étant inefficace et inutilement coûteuse. Mais c'est oublier son importance politique : quelle que soit son efficacité, la ZES est aussi et peut-être surtout un instrument politique qui permet de compenser l'isolement et la relative faiblesse économique du Sujet 39 par des privilèges, seules capables d'atténuer le mécontentement général envers le pouvoir central, en particulier celui des hommes d'affaires locaux. Pour l'essentiel, le marché tacite entre l'Etat et Kaliningrad est le suivant : la Fédération accorde des privilèges fiscaux au Sujet Fédéré en échange de quoi celui-ci reste tout à fait dépendant d'elle, donc obéissant.

Cette ZES est prévue jusqu'en avril 2016, après quoi elle est suspendue. Néanmoins, il n'est nullement certain que l'Etat fédéral puisse se permettre si facilement de supprimer des droits acquis depuis une décennie, qui plus est dans le cadre de la mise en place de Kaliningrad en tant que Sujet fédéré. De ce fait, il était probable que Kaliningrad parvienne à obtenir soit un renouvellement de la ZES sous une forme ou une autre, soit une compensation. Dans le cas contraire, une agitation pourrait remonter de la base vers le sommet du pouvoir local et créer une

situation difficile à gérer pour l'Etat fédéral. Or en avril 2016 c'est un régime bâtard et peu clair qui est mis en place : le principe de ZES est aboli mais une partie des aides fédérales est maintenue ou compensée. A l'heure où nous écrivons ces lignes, les modalités pratiques du nouveau système sont encore imprécises.

Sur le fond des rivalités économiques que nous avons identifiées se greffe un conflit politico-identitaire. L'affrontement Ville/Oblast' se fait sur fond de débat sur le nom de la Ville et de l'Oblast'. Or dans cette affaire, on retrouve sans surprise le Maire poussant plutôt vers un rétablissement de Königsberg, et l'Oblast', c'est-à-dire les intérêts des grands groupes moscovites, s'y opposant. Savenko n'était pas du tout hostile au rétablissement du nom germanique de la Ville encore qu'il n'est guère été actif pour y parvenir. C'eût été une bonne affaire pour la visibilité panrusse et internationale de la Ville. De même parmi ceux qui soutiennent cette idée se trouvent des représentants de l'élite locale. Face à eux les entrepreneurs moscovites utilisent l'argument patriote : pour discréditer l'élite municipale et ses entreprises, rien de tel que de faire passer les partisans de Königsberg pour des « traîtres » qui menacent l'unité de la Fédération. Cette façon de poser le problème est cohérente dans la mesure où Lužkov ne cache pas son patriotisme et sa volonté de soutenir un certain « nationalisme » russe mais conformiste. De même, comme le note le député à la Douma régionale Solomon Ginzburg, la légende noire économique de Kaliningrad sert utilement les concurrents russes de Kaliningrad76,

De même l'idée d'une autonomie administrative donc économique est inacceptable à Moscou. De là de violentes campagnes moscovites contre tout ce qui soutient politiquement et culturellement une telle autonomie, c'est-à-dire l'identité locale.

I 222 2-Moscou contre l'Oblast': une affaire de concurrence économique

La tension entre Moscou et l'Oblast' est une constante de l'histoire politique russe depuis 1991. Elle atteint son point culminant avec la mise en place de la ZES de Kaliningrad qui crée une concurrence pour les entreprises de Moscou. De là l'élection de Boos, choisi pour mettre le Sujet fédéré au pas sur le plan économique et commercial.

Dès l'origine, la question de la ZES a eu un double objectif, politique et économique. Sur le plan économique, il s'agissait de permettre une réforme qui n'a eu lieu que partiellement. En cela, la ZES est parfois tenue pour un échec, en tout cas elle est très critiquée par le Ministère fédéral des Finances comme étant inefficace et inutilement coûteuse. Mais c'est oublier son importance politique : quelle que soit son efficacité, la ZES est aussi et peut-être surtout un instrument politique qui permet de compenser l'isolement et la relative faiblesse économique du Sujet 39 par des privilèges, seules capables d'atténuer le mécontentement général envers le pouvoir central, en particulier celui des hommes d'affaires locaux. Pour l'essentiel, le marché tacite entre l'Etat et Kaliningrad est le suivant : la Fédération accorde des privilèges fiscaux au Sujet Fédéré en échange de quoi celui-ci reste tout à fait dépendant d'elle, donc obéissant.

Cette ZES était prévue jusqu'en avril 2016, après quoi elle devait être suspendue. Néanmoins, il n'est nullement certain que l'Etat fédéral puisse se permettre si facilement de supprimer des droits acquis depuis une décennie, qui plus est dans le cadre de la mise en place de Kaliningrad en tant que Sujet fédéré. De ce fait, il était probable que Kaliningrad parvienne à obtenir soit un

renouvellement de la ZES sous une forme ou une autre, soit une compensation. Dans le cas contraire, une agitation pourrait remonter de la base vers le sommet du pouvoir local et créer une situation difficile à gérer pour l'Etat fédéral. Or en avril 2016 c'est un régime bâtard et peu clair qui est mis en place : le principe de ZES est aboli mais une partie des aides fédérales est maintenue ou compensée. A l'heure où nous écrivons ces lignes, les modalités pratiques du nouveau système sont encore imprécises.

Sur le fond des rivalités économiques que nous avons identifiées se greffe un conflit politico-identitaire. L'affrontement Ville/Oblast' se fait sur fond de débat sur le nom de la Ville et de l'Oblast'. Or dans cette affaire, on retrouve sans surprise le Maire poussant plutôt vers un rétablissement de Königsberg, et l'Oblast', c'est-à-dire les intérêts des grands groupes moscovites, s'y opposant. Savenko n'était pas du tout hostile au rétablissement du nom germanique de la Ville encore qu'il n'est guère été actif pour y parvenir. C'eût été une bonne affaire pour la visibilité panrusse et internationale de la Ville. De même parmi ceux qui soutiennent cette idée se trouvent des représentants de l'élite locale. Face à eux les entrepreneurs moscovites utilisent l'argument patriote : pour discréditer l'élite municipale et ses entreprises, rien de tel que de faire passer les partisans de Königsberg pour des « traîtres » qui menacent l'unité de la Fédération. Cette façon de poser le problème est cohérente dans la mesure où Lužkov ne cache pas son patriotisme et sa volonté de soutenir un certain « nationalisme » russe mais conformiste. De même, comme le note le député à la Douma régionale Solomon Ginzburg, la légende noire économique de Kaliningrad sert utilement les concurrents russes de Kaliningrad[77],

De même l'idée d'une autonomie administrative donc économique est inacceptable à Moscou. De là de violentes campagnes moscovites contre tout ce qui soutient politiquement et culturellement une telle autonomie, c'est-à-dire l'identité locale.

Les décisions prises par le gouverneur Boos avec le soutien du pouvoir central russe ont provoqué en 2010 à Kaliningrad les plus grandes manifestations anti-gouvernementales depuis la fin de l'URSS et la démission (retardée) du gouverneur devant l'ampleur du mécontentement, chose inouïe en Russie. Si on y ajoute les velléités séparatistes ou prétendues telles qui existeraient à Kaliningrad, il semble qu'il y ait dans cette région des ferments de tensions graves.

A y regarder de plus près les raisons de ce mécontentement diffus, constant et qui s'exprime ouvertement sont profondes et complexes. On peut considérer qu'elles partent de deux réalités intangibles qui ne sont pas propres à Kaliningrad: d'une part un pouvoir central très autoritaire et simultanément souvent incapable de subvenir aux besoins réels des populations, soit un mélange de force et de faiblesse; d'autre part une réelle déconnexion entre les intérêts du pouvoir central moscovite qui coïncident bon an mal an avec ceux des régions de la Russie d'Europe métropolitaine, et les intérêts des régions les plus éloignées du pays, notamment les oblasti d'Extrême-Orient et Kaliningrad, dont le lien avec la Métropole est distendu par la distance, mais aussi et surtout par la situation économique, sociale et culturelle locale. De manière générale, ces régions ultra-périphériques qui sont ethniquement russes, sont à la fois pro-russes (en matière de défense notamment) et anti-moscovites (pour ce qui touche à la politique économique et sociale), ce qu'explique très bien le politologue Turovskij[78].

En Extrême-Occident russe, le mécontentement se cristallise autour d'une idée générale : le Sujet 39 est prospère, bien situé par rapport à l'UE (même si sa situation par rapport à la Métropole est délicate) et elle « vit bien », mais le pouvoir moscovite, dès qu'il intervient, ne fait que pénaliser les intérêts de l'Oblast' dans tous les domaines. Donnons quelques exemples concrets: lors des négociations de 2002-2004 entre l'UE et la Russie concernant le futur transit entre la Métropole et l'Exclave sur le territoire de l'UE, la question des visas a été traitée par l'Etat russe sans tenir compte des intérêts des Kaliningradcy, premiers concernés. L'Etat défendait le principe de réciprocité dans les visas (puisqu'il existait des visas Schengen pour les citoyens russes, on maintiendrait les visas russes pour les citoyens européens de l'espace Schengen), et le principe de l'unité de la loi sur l'ensemble du territoire de la Fédération (donc pas d'exception pour les habitants de Kaliningrad) pour des raisons de prestige. Néanmoins le caractère exceptionnel de la situation des Kaliningradcy a forcé, in fine, à trouver un arrangement spécial qui confère aux habitants de l'Exclave des droits particuliers en matière de transit.

Un deuxième exemple est celui des taxes à l'importation. Leur hausse, conforme à la stratégie économique du pouvoir central, est la cause directe des manifestations de janvier 2010 à Kaliningrad. Elle pénalisait en effet très lourdement une région dont l'économie, prospère, repose notamment sur l'importation des voitures étrangères. On voit donc à nouveau que ce qui oppose le Sujet 39 au pouvoir fédéral n'est pas une volonté particulière d'autonomie mais au contraire un attachement à une situation acquise. En l'occurrence, les intérêts des deux entités sont difficilement compatibles.

Derrière la question de Kaliningrad se pose en fin de compte la question du fédéralisme et de son application concrète: le fédéralisme est précisément conçu pour permettre la conciliation harmonieuse d'intérêts fédéraux globaux intangibles, et d'intérêts locaux particuliers et parfois différents. Or le fédéralisme russe est en cours de construction et le type de crise qui oppose le Sujet à la Fédération est somme toute le signe d'une maturation de ce fédéralisme, tant il est vrai qu'un système fédéral ne peut se construire que par une série de tensions et de rapports de force menant à des compromis qui font jurisprudence et permettent une lecture plus large ou plus étroite, en tout cas plus précise de la loi fédérale qui n'est qu'un cadre général qui reste à compléter par les cas concrets.

A cela s'ajoute la particularité de Kaliningrad. Le fédéralisme russe est dit « asymétrique » et il l'est d'autant plus que les Sujets fédérés, théoriquement égaux devant la loi fédérale, ne sont pas égaux en terme d'importance politique, économique ou militaire. Dans cet ordre d'idées, on peut dire que la valeur militaire, navale et diplomatique éminente de Kaliningrad nuit à une application sage et rationnelle du fédéralisme car en l'espèce Kaliningrad est simultanément un Sujet fédéré qui a un droit à l'autonomie, et le lieu d'expression du pouvoir fédéral par excellence qu'est la Frontière. Et les tensions entre le Centre et le Sujet sont alors moins un rapport centre/périphérie qui oppose deux territoires qu'un rapport entre deux pouvoirs sur le même territoire exigu qui se trouve être aussi la ligne de démarcation entre l'intérieur et l'extérieur.

Ajoutons un troisième exemple de facteur de tension: la politique migratoire. Dès 1989, le pouvoir fédéral a encouragé une immigration massive « d'Allemands » du Kazakhstan ou prétendus tels, puis depuis les années 2000, de populations venues des fronts pionniers sibériens abandonnés, de Russes de l'Etranger Proche (Asie centrale) et de Caucasiens (Azéris, Arméniens). Pour le pouvoir central, la région est prospère, donc elle peut accueillir des migrants qui vont fournir une main d'œuvre utile au renforcement de la prospérité. L'immigration peut aussi servir à noyer les Kaliningradcy de souche dans une masse de nouveaux venus plus dociles au pouvoir fédéral. On ne voit pas les choses du même œil à Kaliningrad: l'immigration suscite un rejet général, des craintes sur le maintien du niveau de vie acquis par une difficile adaptation à la chute de l'URSS, et la peur d'une déstabilisation sociale par un flux massif de miséreux venus des régions les plus diverses. Le fait est que l'activité économique de Kaliningrad, difficilement chiffrable, n'induit pas de demande particulière de main d'œuvre. En outre, elle est moins spontanée qu'organisée sciemment par le pouvoir central vers l'Oblast' occidentale. Décidée à Moscou, elle est donc subie par la population et ses élus comme un fardeau imposé de l'extérieur donc inacceptable.

Quatrième exemple: le poids des Moscovites sur le prix du foncier. La doctorante en science politique Âna Švec explique que « les hommes d'affaires moscovites ont une influence pernicieuse sur les conditions de vie des Kaliningradiens, et ces-derniers le savent. Les achats et investissements immobiliers moscovites dans la Ville et sur la côte font artificiellement enfler les prix du foncier sur toute l'Oblast' alors que le coût de la vie locale est déjà élevé du fait des importations de denrées. L'hostilité envers les Moscovites en ce domaine est donc générale ».

I 22 3-La Ville contre l'Oblast'

Le pouvoir municipal relève d'une autre configuration que le pouvoir gouvernoral. Pendant dix ans (1998-2007, soit deux mandats), Ûrij Savenko parvient à s'imposer comme maire de la Ville. Comme l'explique V. Dyxanov, c'est un fait important. Le gouverneur a juridiquement le dernier mot, mais puisque son pouvoir est instable, il est faible. Face à lui, le maire est théoriquement à une place inférieure mais dans la mesure où son pouvoir est plus durable, mieux installé, le rapport de force peut s'inverser, ce d'autant plus que la Ville concentre l'essentiel des ressources de l'Oblast' (80%). C'est semble-t-il ce qui s'est produit sous le mandat de l'Amiral Egorov, conduisant à un équilibre favorable au Maire, qui a aussitôt présenté sa candidature au poste de gouverneur (en 2000 et 2004-2005).

Notons aussi que la force du pouvoir municipal n'est pas qu'une question de ressources, c'est aussi une question sociologique, identitaire et politique. La ville de Kaliningrad attire à elle toute l'élite économique, politique, militaire mais aussi intellectuelle du Sujet 39, notamment par son université. Celle-ci n'est pas aussi prestigieuse que les universités moscovites ou pétersbourgeoises mais reste néanmoins très dynamique.

A cela s'ajoute l'incontournable aspect identitaire: c'est la Ville à peu près seule dans l'Oblast' qui, sur le modèle de Saint-Pétersbourg et de Ekaterinburg, revendique son ancien nom et son héritage germaniques. Cela confère une légitimité particulière au maire, représentant d'une histoire prestigieuse.

Enfin la force du pouvoir municipal repose aussi sur sa popularité, assurée par les élections directes, et par son aspect endogène, les candidats étant des hommes bien connus de la population citadine, auxquels ils peuvent s'identifier, tandis que les gouverneurs, souvent inconnus avant l'élection, sont désignés par Moscou après un scrutin de liste, donc selon une procédure indirecte qui nuit au prestige politique du gouverneur, trop lié aux intérêts publics fédéraux ou privés moscovites. De fait les luttes de pouvoir au niveau de la ville sont moins complexes qu'au niveau de l'Oblast' où, comme l'a montré l'élection de Boos, des intérêts extrêmement divers sont en lice. Autour de la ville se disputent des groupes de business d'envergure municipale ou régionale, soit des forces là encore endogènes, donc acceptées et contrôlables par un maire avisé.

Jusqu'à la mise en place d'une structure locale de *Ed-Ro* en 2002, l'influence du pouvoir fédéral sur la mairie était très limitée et cantonnée à l'autorité du gouverneur. Depuis lors, il est facile de connaître le prochain maire de la Ville, c'est tout simplement le chef de la cellule locale de *Ed-Ro*. Ceci n'enlève cependant rien à la question municipale, puisque la désignation de ce candidat repose sur les mêmes principes que l'élection elle-même (luttes de pouvoir économique, popularité locale) à ceci près que la discipline de parti influe sur le choix du maire, afin que celui-ci ne soit pas un adversaire trop actif du gouverneur et réciproquement, ce qui conduit à des choix médiocres (Cukanov et Ârošuk). Moscou tient en effet à éviter les luttes de pouvoir trop fortes entre les membres de *Ed-Ro* qui minent le pouvoir du parti. En particulier, les guerres médiatiques entre les journaux pro-gouverneur et la presse pro-maire conduisent à révéler les scandales liés aux deux pouvoirs, d'où, au final, un affaiblissement de la position du parti à tous les niveaux.

Ces luttes ont cependant un aspect positif. Les deux pouvoirs étant plus ou moins équilibrés, ils ont tendance à s'annuler, et la population est ainsi protégée de la concentration tyrannique des pouvoirs telle que la pratiquait Boos. C'est un gage de pluralisme politique, de liberté de la presse ou plus exactement des presses. C'est également un point positif pour les PME locales. Le pouvoir étant faible, la pression qui s'exerce sur elles est moindre, l'économie est moins liée au pouvoir politique et peut donc permettre le développement d'un secteur d'affaires indépendant comme il n'y en a pas d'autre en Russie.

Les tensions entre le gouverneur et le maire de Kaliningrad proviennent pour l'essentiel de la question des ressources. Dans l'ordre politique russe, l'Etat fédéral distribue environ 50% du budget de l'Etat aux Sujets fédérés. Ceux-ci sont ensuite libres de les distribuer comme ils l'entendent aux échelons plus bas de la hiérarchie, en l'occurrence aux mairies. De là le mécontentement des maires des grandes villes qui cherchent à capter un maximum de ressources du gouverneur, qui tend souvent à s'y refuser pour accroître son pouvoir.

La coïncidence territoriale du siège du gouverneur et de celui du maire ne fait qu'envenimer le conflit puisque les deux pouvoirs se gênent mutuellement sur un territoire exigu, y compris sur le plan géographique. La mairie se situe au N°1 *Plošad' Pobedy,* le siège du gouverneur au N°1 *ulica Dmitriâ Donskogo,* à quelques centaines de mètres à peine. Il est intéressant de noter que sur le plan symbolique c'est la mairie qui tient le haut du pavé géographique par son accès à la grande place de la Ville. Néanmoins, le bâtiment est sans goût, de type soviétique. Le siège du

gouverneur est plus en retrait mais situé dans un bâtiment de l'époque allemande donc plus prestigieux (comme l'Etat-Major de la Flotte baltique qui en est le voisin).

I 224-Bilan: Système d'acteurs

Le pouvoir gouvernoral de Kaliningrad est fondamentalement inconsistent. En lui-même il n'existe pas. Il n'est que la résultante d'un jeu ou plutôt d'un affrontement déséquilibré entre des acteurs du niveau supérieur et du niveau inférieur. Au niveau supérieur, c'est-à-dire à l'échelle fédérale concentrée à Moscou, agissent trois groupes : les différents Ministères fédéraux (Agriculteur et Pêche, Affaires Etrangères, Défense, Finances, Energie), le RSPP et Ed-Ro par lequel transite l'influence des patrons moscovites. Les Ministères s'opposent les uns aux autres.

Au niveau inférieur, à Kaliningrad, on trouve le pouvoir municipal qui est l'émanation du SPPKO. On trouve en sus le SPK. A travers la Mairie, le SPPKO a accès au pouvoir gouvernoral bien qu'il n'arrive pas à s'en emparer. Il est tenu en échec par les Ministères et le RSPP qui imposent leurs hommes et leurs intérêts contrariant la logique géographique qui voudrait que le pouvoir qui s'exerce à Kaliningrad soit exercé en fonction des intérêts locaux. D'où le conflit incessant entre maire et gouverneur.

Ce conflit lui-même est donc un bras de fer entre SPPKO et RSPP. Mais, la hiérarchie aidant, le pouvoir gouvernoral, c'est-à-dire celui imposé à Moscou, est en mesure d'influer sur le pouvoir municipal. Mais réciproquement, la proximité géographique de la Mairie et l'isolement réel du gouverneur face au maire et à ses hommes qui siègent à l'Assemblée de l'Oblast', est en mesure de déstabiliser le gouverneur. De là cet équilibre instable des pouvoirs qui s'est instituée de facto.

Cependant la situation est rendue plus complexe parce que le SPPKO lui-même est contesté par d'autres groupes, notamment le KSP. Ce-dernier est plus autonome et plus autonomiste que le SPPKO et donc encore plus attaqué par le RSPP sous le nom de « groupe séparatiste »

Chapitre II : Entre continentalité russe et maritimité kaliningradienne

Le Sujet 39 est un petit territoire appartenant à un immense empire géopolitique qui est la Russie continentale. Entre eux, il n'existe plus de lien territorial en tant que tel. Kaliningrad est isolé, elle devient une sorte d'île tandis que la Russie semble confirmée dans son rôle de « continent eurasiatique ».

Ces simples constatations soulèvent en réalité des questions fort complexes. Le simple fait d'être obligé de parler de « Russie continentale », terme pour le moins redondant dans l'acception traditionnelle de l'expression « continental » en géopolitique, montre que la question kaliningradienne remet en cause les définitions et auto-représentations les plus anciennes de la Russie. Kaliningrad est de facto une autre Russie, celle qu'on pourrait appeler ici la « Russie Mineure »79, dans une double référence à la Lituanie mineure et à la Grande Russie.

L'oblast' de Kaliningrad est d'abord une question conceptuelle. Qu'est-elle et que peut-elle être dans le plus gigantesque Etat du monde ? Cette question pousse à creuser d'abord ce qu'est la

Russie en tant qu'entité territoriale et ce qu'est ce gigantisme qui ne peut pas se limiter à une simple constatation graphique car un territoire se perçoit, se conçoit et s'imagine parce qu'il est avant tout une invention et une création des hommes. L'histoire, la culture, mais aussi les images de ce territoire nous permettront de cerner la question qui renvoie, in fine, à la définition de ce qu'est un empire.

La Russie se perçoit, par définition, comme une masse de terre ferme d'un seul tenant. Comment l'oblast' de Kaliningrad, qui fait exception aussi bien à la première qu'à la seconde proposition, peut-elle être intégrée dans l'auto-représentation de la Russie ? N'est-elle pas condamnée à être ignorée voire répudiée par ce continent qui la considère comme facultative, comme l'indiquent même certaines cartes russes, y compris officielles ? C'est ce à quoi nous nous intéresserons en premier lieu (II.1).

Mais d'autre part, le Sujet baltique est bien une exclave, c'est-à-dire une île ouverte sur la mer. L'étude de l'insularité de Kaliningrad est donc essentielle pour en saisir la substance. Derrière cette insularité se cache en fait une ambition maritime ancienne qui est un héritage à la fois russe, soviétique mais aussi peut-être bien étranger. Autant dire qu'à Kaliningrad comme ailleurs, l'insularité est source de puissance navale. Ceci sera l'objet de notre deuxième partie (II.2).

II.1 : Auto-représentation du territoire russe

Introduction : Empire de Russie, URSS, RSFSR & Fédération de Russie : des structures communes et des contours différents

L'Empire de Russie, malgré son pouvoir central autoritaire, était un Etat composite, et cette architecture se traduisait aussi par une très large autonomie juridique, à défaut d'autonomie politique, de ses composantes. L'Empire n'avait pas de contours fixes. De plus il n'était « Empire de Russie » que par abréviation. En réalité, l'Empire de Russie était « Empire de toutes les Russies, de Grande Russie, de Petite Russie, de Russie Blanche, de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie, de Chersonnèse Taurique, etc… ».

L'URSS, comme l'Empire de Russie, est un Etat très composite. En 1922, à sa création, elle est l'Union des Républiques socialistes soviétiques de Russie, d'Ukraine, de Biélorussie et de Transcaucasie. Plus tard, l'URSS se compose de quinze membres, ce dont elle se prévalait pour exiger quinze sièges, puis seulement trois (ceux des RSS slaves, les plus peuplées), à l'ONU, en 1945.

L'Union soviétique a en fait encore moins de consistance identifiable que l'Empire des Romanov : elle est l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Elle est donc une Union de Républiques qui n'ont d'autre qualité que d'être « socialistes soviétiques », c'est-à-dire de suivre une idéologie. Il est clair qu'une telle URSS peut théoriquement regrouper n'importe quels territoires où que ce soit dans le monde, et que son nom, à lui seul, lui donne une vocation universelle. L'URSS n'a pas de territoire défini, elle peut s'étendre (ou se réduire) à l'infini ; il est bien acquis aujourd'hui que le but de Lénine n'était pas l'instauration du marxisme-léninisme sur le territoire de l'Empire de Russie mais sur toute l'Europe puis sur le monde entier. C'est bien ce qu'indiquait le blason de l'URSS, un globe terrestre sur lequel ne figurait nulle frontière. De

facto, il eût été logique, c'est-à-dire dans la continuité de sa genèse et de son nom, que l'URSS accueille la République Populaire de Mongolie en 1922, puis chacune des Républiques socialistes d'Europe Centrale (Pologne, Roumanie, Bulgarie, RDA, Hongrie, Tchécoslovaquie, Albanie, Yougoslavie) et d'Asie (Corée, Chine, Vietnam, Laos, Cambodge, Afghanistan) voire d'Amérique et d'Afrique (Cuba, Angola...) en son sein. Pour des raisons diplomatiques mais aussi d'équilibre interne ce ne put cependant pas être le cas. Pourtant, l'URSS était incontestablement une fédération ouverte : elle intégra quatre RSS externes à sa base primordiale : Moldavie, Lituanie, Lettonie, Estonie, même si ces RSS n'étaient que d'anciens morceaux de l'Empire de Russie. Il semble qu'elle ait tenté d'y inclure la Finlande (RSS Carélo-finnoise où « finnoise » indique apparemment le désir d'en faire un gouvernement de Finlande[80]), pays qui relève du même cas. Mais on peut encore ajouter le cas troublant de la Bulgarie qui demanda son adhésion à l'URSS en 1963, 1974 et 1979.

L'URSS n'avait donc aucun contenu territorial ni ethnique évident alors que la Fédération de Russie a au moins pour elle le territoire administratif dont elle a hérité pour référence. Mais la reconstitution d'une pluralité d'Etats dans la Fédération est parallèle au phénomène des RSS de l'Union et montre que la Fédération est bien la continuatrice d'une structure politico-culturelle de type impérial et composite, composée de plusieurs entités, avec une tendance naturelle à la multiplication de ces entités.

Mais la Fédération de Russie est-elle ouverte ? Peut-elle accueillir de nouveaux membres hors de l'ancien territoire de la RSFSR de 1953? La Constitution fédérale envisage théoriquement le cas d'adhésion à la Fédération de nouveaux membres (Chapitre 3 Article 65 point 2). Mais il est clair que cette question est moins juridique que politique. Voilà donc un point sur lequel nous serons fixés par la pratique, en fonction de l'attitude de la Fédération vis-à-vis des Républiques indépendantes d'Abkhazie et d'Ossétie du Sud. Alors qu'elle avait le choix de les annexer (ce qui n'était certes pas confortable, ni en termes diplomatiques ni en termes internes[81]), la Fédération a préféré les reconnaître comme Etats indépendants de jure. Il semble donc que les choses soient claires : la Fédération tient à son cadre territorial d'origine et n'est pas ouverte. La procédure qui a été adoptée pour le retour de la Crimée en son sein est donc exceptionnelle et s'explique par l'appartenance de la Crimée à la RSFSR proprement dite (1922-1954). La Russie n'est donc pas une nouvelle URSS sous le rapport territorial.

Toutefois, cette réalité géographique, géopolitique et juridique contient une réserve, qui n'est d'ailleurs pas spécifique à la Russie[82]. Si jamais un danger imminent et d'une gravité sans précédent devait s'abattre sur la Novorossiâ et par ricochet sur la Fédération (telle qu'une invasion caractérisés par l'OTAN), la question se poseraient évidemment en de tout autres termes, susceptibles de transformer les frontières, fixes pourtant, de la Russie, comme cela avait été le cas, jadis, presque au même endroit, en l'an 1654[83].

La Russie telle qu'elle existe aujourd'hui est fondée sur le territoire de l'ancienne RSFSR. Il n'est pas inutile de rappeler comment ce territoire a été fixé. Celui-ci a été définie d'une façon paradoxale dans les conditions troublées de la fin de l'Empire.

De facto, les contours de la RSFSR sont le résultat de forces externes et supranationales. D'une part il s'agit de l'action des Allemands au cours de l'année 1918. Ce sont en fait eux qui tracent les frontières occidentales de la Russie dans le cadre des traités de Brest-Litovsk et Berlin. Ils les

fixent avec la Finlande, l'Estonie et la Lettonie, la Biélorussie et l'Ukraine. Or ces frontières ne tiennent aucun compte des populations russes locales ni des intérêts russes. C'est ainsi que bien au-delà des frontières historiques de l'ancienne Hetmanat d'Ukraine, Kharkov, Donetsk et le Donbass sont intégrés dans « l'Ukraine indépendante », en fait dépendante de l'Allemagne.

Après la Guerre civile (1917-22), les Bolchéviks ont la possibilité de revenir sur ces frontières. Ils ne le font pas. Les principes que suivent les autorités soviétiques sont les suivants : lutte contre le « chauvinisme grand-russien » (contre le nationalisme russe), renforcement de l'autonomie économique des RSS de la périphérie en leur procurant des régions industrielles, détachement de la RSFSR des nationalités les plus nombreuses et les plus remuantes par pragmatisme et par idéologie. C'est ainsi que les frontières de l'Ukraine « allemande » sont confirmées, et que dans les années 1920 est dessinée l'immense RSS autonome kazakhe qui sort du cadre de la RSFSR en 1932. Un autre élément important a prendre en compte est la stratégie soviétique des « **propulseurs géopolitiques*** » (cf chapitre IV.2). Si Narva est en Estonie c'est aussi parce que c'est dans cette ville que les Soviétiques ont mis en place l'embryon d'une RSS estonienne, de même Kharkov est en Ukraine en grande partie parce que Kharkov jouait le rôle « d'Ukraine intérieure » au sein de la RSFSR primitive, celle de la Guerre civile. L'exemple archétypal reste la Transdniestrie, « Moldavie intérieure » de l'Ukraine pendant les années 1920 et 1930.

Ce qui nous intéresse ici c'est la conséquence que ce découpage a pour la consistance de la Russie. De facto, la Russie n'est pas définie en termes positifs, c'est-à-dire non pas en fonction de ce qui relève ou non de la Russie historique (que les dirigeants soviétique ont apparemment du mal à distinguer de l'Empire) ou du peuple russe, mais elle est définie en négatif. La Russie c'est l'ensemble de « ce qui reste » lorsqu'on a retranché de l'Empire les territoires des entités nationales de la périphérie. Et c'est ainsi que le Donbass et les villes de l'Irtych, régions véritablement grand-russiennes et relevant donc logiquement de la Russie proprement dite, sortent de la RSFSR alors que le Daghestan et la Tchétchénie, qui n'ont alors rien à voir avec le peuple russe, restent en son sein parce que ces RSS autonomes sont considérées comme trop petites et trop pauvres pour devenir des RSS dignes de sortir de la RSFSR.[84] Paradoxalement c'est ce même principe, et seulement lui, qui explique que de 1920 à 1954 la Crimée reste dans la RSFSR[85].

Etudier les frontières de la Russie, ce que nous ne ferons pas ici, ce serait donc se poser les questions suivantes : quelles frontières pour l'Ukraine, pour la Biélorussie, le Kazakhstan, la Transcaucasie, les RSS Baltes ? On verra en définitive que lorsque l'Oblast' de Kaliningrad (RSFSR) lui-même sera créée, elle ne le sera pas autrement que la RSFSR, en négatif. La République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie (RSFSR) n'est donc pas conçue comme le pays des Russes (à la différence de l'Ukraine par exemple, pays des Ukrainiens) mais comme le « reste », comme la partie centrale, non autonome et presque non nationale de l'URSS.

La Russie, en russe *Rossiâ*, n'est pas aussi évidemment lié au peuple russe que ne le fait supposer son équivalent français. En russe, il existe deux mots très différents pourtant traduits indifféremment en français par le mot « russe »: d'une part *russkij* qui signifie « relatif au peuple russe », c'est-à-dire grand-russien, distinct des autres peuples est-slaves (Biélorussiens[86] et Ukrainiens) comme des peuples non-russes de Russie (Tatars, Bouriates…) . D'autre part, le mot *rossijskij* désigne ce qui est relatif à la *Rossiâ*, la Russie en tant qu'Etat multinational ou en tant que territoire. De même, les deux ethnonymes de *russkie* et de *rossiâne* sont bien distincts: les *russkie* sont les Russes au sens ethnique (Grand-Russiens), où qu'ils habitent (Russie, Ukraine, Kazakhstan, Lettonie...) alors que les *rossiâne* sont tout simplement les habitants de la seule

Fédération de Russie quelle que soit leur « ethnie » alias *nationalité* (*nacional'nost'*). *Rossiâ* ce n'est donc pas la terre des Russes (qui serait *Rus', Russkaâ zemlâ*) même si la racine du mot, empruntée au grec Ρωσσια (Rôssia), est néanmoins en relation avec ce peuple. Autant dire que *Rossiâ* n'est pas limitée à un peuple, fût-il en expansion et capable d'en acculturer d'autres. La Rossiâ est un concept territorial et politique, c'est-à-dire géopolitique. Il nous appartient maintenant d'en analyser les différentes conceptions russes.

I.1.1-Conceptions traditionnelles et renouveau

La réapparition de la Russie/*Rossiâ* en 1991 remet au goût du jour l'aspect territorial car, comme l'indique le poète Andrej Belyj dans son *Peterburg* (1915) en posant cette question existentielle:

« Čto est' Russkaâ imperiâ naša? Russkaâ imperiâ naša est' ***geografičeskoe edinstvo*** *čto značit čast' izvestnoj planety. I Russkaâ imperiâ* ***zaklûčaet****: vo pervyx Velikuû, Maluû, Beluû i Červonnuû Rus'; vo vtoryx Gruzinskoe, Pol'skoe, Kazanskoe, Astraxanskoe carstva; v tretix... »*

(« Qu'est-ce que notre Empire russe? Notre Empire russe est une ***unité géographique*** *c'est-à-dire une partie de notre planète bien connue. Et l'Empire russe* ***comprend****: Premièrement la Grande et la Petite Russie, la Russie Blanche et la Russie Rouge; deuxièmement les royaumes de Géorgie, Pologne, les khanats de Kazan et d'Astrakhan; troisièmement... »).*

Le poète dit *Russkaâ imperiâ* au lieu de *Rossijskaâ* par licence poétique et par familiarité avec son pays, le terme idoine, *rossijskaâ,* étant beaucoup plus officiel, solennel. En outre la liste qu'il donne est en partie inexacte: la « Russie Rouge » ou Galicie est en Autriche mais nous sommes en 1915, elle fait partie des buts de guerre russes et elle est occupée depuis octobre 1914[87]. Le poète cherche aussi à expliquer le terme de *vserossijskij* (« relatif à toutes les Russies ») qui apparaît dans le titre officiel de l'Empereur: *imperator samoderžec vserossijskij* (traduit en français comme « Empereur et autocrate[88] de toutes les Russies »). Dans l'ordre légal russe ancien, c'est le titre du souverain qui détermine le nom de l'Etat et non l'inverse. Ainsi l'Empire de Russie est en fait bel et bien l 'Empire de toutes les Russies (*Vserossijskaâ imperiâ*) et dès lors la « Russie » est en réalité une « Panrussie » (*Vserossiâ*), un Etat multiple et composite[89].Ceci pousse le poète à multiplier ces « Russies », même s'il ne mentionne pas les khanats de Sibérie et de Tauride qui devraient apparaître, selon la titulature officielle, dans son « deuxièmement ». Il n'en reste pas moins qu'il donne le fond de ce qu'est la *Rossiâ*: une unité géographique, donc avant tout un territoire sans base ethnique apparente, territoire dont il ne peut s'empêcher de la définir en décrivant autre chose que sa composition et sa diversité.

I 1 1 1-Représentations administratives du territoire

I 1 1 1 1-Armoiries

Pour mieux saisir cette diversité et cette perception, penchons-nous sur une représentation graphique de l'Empire, ses armoiries. Le blason de l'Empire de Russie dans sa version la plus simple, au début du siècle dernier, comprenait la célèbre aigle à deux têtes portant sur sa poitrine un écu figurant un cavalier terrassant un dragon, souvent interprété comme étant saint Georges. Le plus intéressant pour notre propos est cependant extérieur à cet emblème moscovite conservé par la Fédération de Russie: il s'agit des blasons territoriaux qui entouraient ces armoiries centrales. Ceux-ci étaient divisés en deux catégories, les blasons principaux (les plus prestigieux, renvoyant à de grands Etats, apparaissant y compris sur les « petites armes » de l'Empire), au nombre de huit, et les blasons secondaires (moins prestigieux, n'apparaissant que sur les « grandes armes », plus rarement utilisées), au nombre de sept.

Si nous nous intéressons d'abord aux blasons principaux, et en laissant de côté ceux qui ont été entièrement perdus par la Russie aujourd'hui (Finlande, Pologne), on en conservera en mémoire six à savoir ceux de la vieille Rus' proprement dite (composé de ceux de Vladimir, Novgorod et Kiev), du Caucase, de Kazan, d'Astrakhan, de Chersonèse taurique, de Sibérie. Apportons quelques explications: les armes de Vladimir renvoient à la région de Moscou, à la Russie centrale de la haute Volga (Souzdalie). Les armes de Novgorod valent pour ce qui est aujourd'hui la Russie d'Europe arctique et baltique (celles de Kiev valant pour l'Ukraine centrale). Celles du Caucase représentaient la Géorgie mais aussi le pays tcherkesse (adyghéen), les Kabardes et autres « Montagnards ». Celles de Kazan renvoyaient à l'actuel Tatarstan, à la Bachkirie et à la moyenne Volga. Celles d'Astrakhan à la basse Volga et à la Kalmoukie. Le blason de Chersonèse taurique symbolisait la Crimée et le Kouban. Enfin les armes de Sibérie valaient pour un immense ensemble extensible à l'infini, incluant l'Extrême-Orient et le Kazakhstan mais dont le cœur était situé entre l'Ob et l'Irtych.

De cela il résulte que paradoxalement le gigantisme et le caractère impérial, supranational (ou « supranationalitaire ») de la Russie sont d'abord ceux de la Russie d'Europe considérée non comme une entité monolithique mais comme la réunion de plusieurs Couronnes, de plusieurs Etats. La Sibérie aux frontières floues, vrai front pionnier même au plan symbolique, ne fait qu'accentuer le trait. De ce fait la Russie n'est pas simplement un pays avec un cœur et des territoires annexes, c'est un espace composite et ouvert par définition et qui peut donc accueillir en son sein de nouveaux territoires sans remettre en cause son essence. Ainsi l'inclusion de Kaliningrad dans cet ensemble russe ne semble pas poser, en soi, de problème particulier.[90]

Intéressons nous maintenant aux sept blasons secondaires: il s'agit de ceux du Grand-Duché de Lithuanie (Nord-Ouest), de la Rus' du Nord-Est, du Turkestan, de la dynastie des Romanov, du Sud-Ouest, des Provinces baltiques, des principautés russes centrales. Parmi ceux-ci, deux ont un intérêt particulier eu égard à Kaliningrad. C'est d'abord celui des Romanov qui renvoie à la Prusse puisque les Romanov sont issus d'un prince borusse (voir infra chapitre Appropriation et Mythe). C'est ensuite celui des Provinces baltiques avec la « Carélie » (qui renvoie à l'Ingrie et la Carélie) et les territoires enlevés à la Suède, dont les Provinces baltiques proprement dites (Duché de Livonie, Duché d'Estland[91], Duché de Courlande-Sémigallie). Or Kaliningrad fait partie de cette région et nous démontrerons plus loin que Kaliningrad est par définition l'ultime incarnation de ces Province baltiques ou *Pribaltika,* dont les armoiries seraient donc d'une certaine façon aussi les siennes. Ainsi même sur un plan symbolique et iconographique,

Kaliningrad en tant que Prusse orientale et en tant que Province baltique n'est pas tout à fait absente de la conceptualisation traditionnelle de l'Empire de Russie, ce qui est significatif.

I 111 2-Les districts fédéraux

L'auto-représentation impériale a influencé de manière déterminante la façon dont la Russie contemporaine perçoit son territoire. Les actuels Districts fédéraux en sont presque directement issus, par l'intermédiaire des grandes régions économiques soviétiques. Depuis 2014, on compte districts fédéraux :

Le district fédéral central : CFO (*Central'nyj federal'nyj okrug)*

Le district fédéral méridional : ÛFO (*Ûžnyj federal'nyj okrug)*

Le district fédéral de l'Oural : UrFO (*Uralskij federal'nyj okrug)*

Le district fédéral du Nord-Ouest : SZFO (*Severo-zapadnyj federal'nyj okrug)*

Le district fédéral sibérien : SibFO (*Sibirskij federal'nyj okrug)*

Le district fédéral de la Volga : PFO *(privolžskij federal'nyj okrug)*

Le district fédéral d'Extrême-Orient : DVFO (*Dal'ne-vostočnyj federal'nyj okrug)*

Le district fédéral du Nord-Caucase : SkaFO (*Severo-kavkazskij federal'nyj okrug)*

Le tout nouveau district fédéral de Crimée : KFO *(Krymskij federal'nyj okrug)*

C'est bien l'organisation impériale qui détermine cette architecture administrative. Le SkaFO par exemple a une taille qui ne justifierait pas, dans l'idéal, un district particulier92. Il reprend l'héritage de l'ancienne Couronne du Caucase. Les deux Couronnes de la Volga (Kazan et Astrakhan) ont été regroupées (PFO), la Couronne de Sibérie a été scindée (UrFO, SibFO et DVFO) mais ce sont là des différences minimes liées à la logique économique du XXIe siècle. Enfin, la Couronne de Chersonèse Taurique a elle aussi été scindée en deux (ÛFO et KFO) du fait des errances politiques subies par la Crimée. (et les grandes régions poutiniennes?)

Kaliningrad fait partie du SZFO. Mais c'est à l'évidence un choix par défaut. Dans le cadre de l'Empire de Russie, et ce bien que Kaliningrad ait été acquis par l'URSS bien longtemps après sa disparition, Kaliningrad aurait sans doute été inclue dans une région à part, qui était appelée les Provinces Baltiques (dont le blason incluait les représentations de l'Estonie, des deux provinces de Lettonie et de l'ex-Carélie finlandaise). Kaliningrad a effectivement fait partie d'une région économique appelée *Pribaltika* dans le cadre de l'URSS avec les autres Pays Baltes...

I 11 2-Définitions géographiques de la Russie

Rossiâ pouvait désigner, avant 1917-18 tout l'Empire mais aussi, dans un sens plus restreint, la seule partie est-européenne de celui-ci c'est-à-dire la Plaine de l'Europe Orientale, sans la Finlande ni la Pologne ni la Caucasie (du Nord et du Sud, considérés comme asiatiques) ni bien sûr la Sibérie (Asie russe), mais avec les Provinces Baltiques et la Moldavie. De cela témoignent les expressions géographiques et administratives:

Gouvernement-général de Grande Rossiâ (Moscovie et Nord)

Gouvernement-général de Rossiâ Occidentale (Lituanie, Latgale, Biélorussie, Podolie, Volynie) perçu comme les provinces polono-lithuaniennes

Gouvernement-général de Rossiâ Méridionale (Moldavie, côte ukrainienne de la Mer Noire, Donbass, Crimée, région de Rostov) perçu comme les provinces « grecques »

Gouvernement-général de Rossiâ Orientale (région de la moyenne et basse Volga, Kazan, Astrakhan) perçu comme les provinces tatares

Gouvernement-général de Petite Rossiâ (Ukraine centrale)

Gouvernement-général de Rossiâ Baltique (Basse Lettonie, Estonie, Ingrie) perçu comme les provinces germaniques

On voit donc que ce que l'Etat considérait comme la Rossiâ proprement dite c'est un espace relativement cohérent, littéralement un « pré carré » géométrique, qu'on peut cerner presque entièrement entre quatre points, Libau/Liepaja (actuelle Lettonie), Vorkuta (Russie), Atyraou (Kazakhstan) et Izmaïl (Ukraine). Ce quadrilatère est-européen est ouvert sur les quatre mers Baltique, Noire, Caspienne et Arctique.

Cette définition géographique est importante dans la mesure où c'est l'une des premières tentatives officielles de conceptualisation géopolitique du territoire de la Rossiâ, la Rossiâ comme Plaine d'Europe Orientale, une conceptualisation qui doit donner une unité « naturelle » à un ensemble politique qui ne fait pas référence à un peuple (ni des peuples), une culture ou une langue. Cette définition géographique a sans doute aussi joué un rôle dans la façon dont les dirigeants de l'URSS ont conçu la révision des frontières de l'Union dans les années 1940: de facto, ces frontières ressemblent de très près à celles des « six Russies » décrites plus haut. Mais cette conception se rattache aussi à une autre, à la fois plus ancienne et plus moderne, celle de la Russie comme un isthme.

I 112 1-La Russie comme Isthme des quatre mers (voir la carte L'Isthme russe, la Sibérie et la Péri-russie*)

On trouve déjà dans les chroniques médiévales l'image d'une Russie isthmique courant d'une mer à l'autre, *« iz morâ do morâ »*93. Il s'agit alors d'un isthme entre les Mers Baltique, Noire et Blanche. C'est la fameuse route des « Varègues aux Grecs » (et aux Arabes). On notera au passage qu'il a probablement existé simultanément une route des *Murmane* aux Grecs : les *Murmane* sont les Norvégiens (« Norman » d'où *Murman-*) qui visitaient la Péninsule de Kola et la Mer Blanche et y ont laissé leur nom (Côte Mourmane, Mourmansk...). A travers le Lac Onéga, ils atteignaient peut-être Belozersk puis la Volga.

Mais c'est au XVIIIe que cette représentation devient systématique avec Pierre le Grand, à une époque où, pour l'essentiel, la Russie a des contours similaires à ceux d'aujourd'hui[94]. L'Empereur, avide de mers, se donne pour étendard maritime, en plus de la croix de saint André, une aigle impériale tenant dans ses becs et ses pattes quatre cartes représentant quatre mers (voir l'image L'Aigle russe et ses quatre mers, en annexe). Ces quatre mers sont la Mer Baltique, la Mer Blanche, la Mer Caspienne et la Mer d'Azov (que prolonge la Mer Noire), soit les quatre mers qui bordent la Russie d'Europe. Ce symbole héraldique est en fait géographique : l'Aigle est la Russie, la Terre enserrée par des mers qu'elle domine. Il traduit l'auto-représentation de la Russie comme un isthme central flanqué de quatre mers dans une vision cosmologique, les mers prenant ici, dans une symétrie parfaite, la place des quatre points cardinaux intermédiaires : Mer Baltique au Nord-Ouest, Mer Blanche au Nord-Est, Mer Caspienne au Sud-Est, Mer d'Azov puis Mer Noire au Sud-Ouest. On notera cependant que, vues de Russie, et pour des raisons culturelles, la Baltique est en fait synonyme d'Ouest (mer germanique[95]), la Mer Blanche de Nord (mer russe), la Caspienne d'Est (mer tatare), et la Mer Noire de Sud (mer gréco-bulgare, celle de la Matrice spirituelle).

Cet Isthme carré donne sur ces quatre mers par des ports bien identifiés, non seulement sur un plan réel mais encore idéel : le port de la Baltique est Saint-Pétersbourg, celui de la Caspienne est Astrakhan, celui de la Mer Blanche est Arkhangelsk, celui de la Mer Noire est traditionnellement Azov (aujourd'hui remplacé par Novorossijsk). Ces quatre ports sont situés dans l'Isthme russe carré.

Cette vision n'a pas été complètement dépassée par l'URSS ni par la Russie contemporaine car elle renvoie à quelque chose de profond, l'unité du cœur du territoire russe. Cette idée a même été renforcée au XXe siècle par la mise en place du Système des Cinq Mers, projet qui datait d'ailleurs de l'époque impériale. Ce Système a rendu concrète l'auto-représentation idéelle de la Russie comme isthme. Le projet de « Rotterdam de la Patrie » lancé par la Fédération de Russie le confirme une fois encore.

I 112 2-La Sixième Partie du Monde

Une autre image géographique de la Russie est la *Šestaâ čast' sveta*, la « Sixième Partie du Monde ». Cette expression est ancienne, prégnante et assez ambiguë. Les dictionnaires en attribuent l'origine à Pierre IerI qui disait : *« Rossiâ, èto ne carstvo, a čast' sveta », «* la Russie n'est pas un empire mais une parie du monde », soit à peu près l'idée exprimée par Belyj selon qui la Russie est une unité géographique.

Des variantes de la citation de l'Empereur donnent *« odna šestaâ čast' suši »* c'est-à-dire « un sixième de la Terre ferme » ou même *« odna šestaâ »,* « un sixième ». C'est ici la mesure de l'immensité, calculée, dans laquelle on retrouve le goût de Pierre pour la science[96].

En 1837, le critique littéraire Andrej Kraevskij dans ses *Otečestvennye zapisi* reprend la même formule, *šestaâ čast' sveta* (« un sixième du Monde »). En 1924, le poète soviétique Essénine évoque son pays dans un poème nommé *Sovetskaâ Rus', « la Rus' soviétique »*[97] *:*

Â budu vospevat'

Vsem suŝestvom v poète

Šestuû čast' zemli

S nazvaniem kratkim « Rus' »

(Je vais chanter

De toute mon être de poète

La sixième partie du Monde [ou le sixième de la Terre]

Dont le petit nom est « Rus' »)

Ce qui est remarquable c'est la pérennité de cette représentation et de cette perception alors même qu'entre l'époque de Pierre et celle de Essénine, la taille relative de la Russie a bien changé à la fois en plus et en moins : sous Pierre, l'Australie n'était qu'à peine considérée, et l'Antarctide totalement inconnue, donc le monde était plus petit qu'aujourd'hui ; ensuite le continent australien a été pris en compte (XIXe) tandis que la Russie s'étendait fortement aux dépens de la Pologne-Lithuanie, et simultanément en Asie Centrale et en Extrême-Orient ; enfin, au XXe l'Antarctide a été mesurée tandis que l'URSS était déjà plus réduite que l'Empire de Russie après la perte de la Pologne et de la Finlande, sans parler de la Fédération de Russie, encore bien plus restreinte98.

Il faut donc évidemment considérer les choses autrement que du point de vue d'une équation : il s'agit d'une auto-représentation fondamentale du gigantisme russe. Mais c'est aussi autre chose car, à la différence du français, le terme de *šestaâ čast' sveta* est polysémique : au lieu de n'être qu'1/6, comme cela semble pourtant être le cas dans l'expression prêtée à Pierre, *šestaâ čast' sveta* peut tout aussi bien vouloir dire la Sixième Partie du Monde qui fait suite aux cinq autres, soit le Sixième Continent. Ainsi se trouve confirmée l'idée d'une unité géographique parfaite, celle d'un continent propre.

Ce sixième continent russe99 a vocation à les rassembler tous. En effet la Russie d'Europe contient la moitié du « continent » européen, et la Russie possède un immense morceau de l'Asie par la Sibérie mais aussi et surtout par les anciens khanats de la Horde d'Or. Jusqu'en 1867, elle détient une portion de l'Amérique. Et ambitionnant de réunifier l'Empire Romain d'Orient qui comprenait jusqu'à l' Egypte, la Russie peut s'étendre jusqu'en Afrique et ainsi unifier l'Humanité100.

Le Sixième Continent c'est aussi *l'Eurasie*101 alias Scythie. La Scythie était en effet l'un des quatre « continents » périphériques et barbares de la géographie hellénistique avec l'Inde c'est-à-dire l'Extrême-Orient, l'Ethiopie c'est-à-dire le Midi lointain, et la Celtique (Gaules) c'est-à-dire l'Extrême-Occident, la Scythie étant le Septentrion lointain, le Grand Nord. Ces quatre « continents » complétaient les trois continents grecs ou hellénisés donc civilisés, l'Europe (Grèce et Grande-Grèce), l'Asie (Perse) et l'Afrique (Egypte et Cyrénaïque). Les quatre ensembles périphériques ne renvoyaient pas tant à des territoires précis et encore moins à des peuples déterminés qu'à d'immenses zones qui se confondaient avec les points cardinaux. Il n'en reste pas moins que la Scythie qui désignait tout ce qui se situait au Nord du Danube, du Caucase et de l'Amou-Daria ressemblait de fort près à ce que devint au XIXe et XXe siècle l'Empire de

Russie. D'où le fameux poème d' Aleksandr Blok en 1918, *Les Scythes (Skify),* et bien plus tôt, la revendication de la filiation Russie-Scythie au moins depuis le XVIIIe siècle102. Ainsi donc, la Sixième Partie du Monde concrétise-t-elle l'idée de la Russie comme unité géographique particulière.

I 112 3-L'hémisphère russe et son extension est-ouest

Une autre représentation traditionnelle du territoire russe est celle véhiculée par les fuseaux horaires. La Russie s'étend sur onze fuseaux horaires théoriques naturels, de GMT+2 à GMT+12. Depuis mars 2011, les fuseaux horaires officielles ont été ramenés à neuf. Les fuseaux horaires russes sont désignés à partir de l'heure de Moscou (MSK+0), heure de référence, et courent de l'heure de la Čukotka (MSK+9) à l'heure de Kaliningrad (MSK-1)103. On remarquera d'emblée que Kaliningrad est dans une situation particulière au regard du système horaire puisque c'est le seul fuseau horaire à se trouver à l'ouest de Moscou et à être donc négatif (-1).

L'ex-Président Dmitrij Medvedev, s'exprimant sur la question des fuseaux horaires, affirme que cette distance géographique et temporelle entre les fuseaux est traditionnellement associée au gigantisme et donc à la puissance de l'Etat104. L'immensité est-ouest de la Russie poussait déjà le poète Deržavin à désigner la Russie comme un « hémisphère » (« [*sveta polukrug*] ») au XVIIIe siècle dans son poème à la gloire de Catherine II, *Felica :*

« S Kuril'skix ostrovov do Buga

Ot belyx do Kaspijskix vod

Narody, sveta s polukruga,

Sostavivšie rossov rod ».

Des îles Kouriles au Boug

Des eaux blanches (de la Mer Blanche) aux eaux caspiennes

Les peuples d'un hémisphère du monde

Qui composent la race russe.

Alors que la Prusse ne faisait déjà plus partie de la Russie de Catherine II, elle entre très facilement dans le cadre de cette conception. Le territoire de Kaliningrad fait intrinsèquement partie de cette immensité parce qu'il est précisément situé à l'une de ses extrémités. Pour être tout à fait précis, l'extrémité occidentale de la Russie se situe à Baltijsk tandis que l'extrémité orientale est à Uèlen. Curieusement, ces deux extrêmes sont des détroits, le détroit de Baltijsk et celui de Béring.

De facto c'est exactement ainsi que l'URSS concevait Kaliningrad. L'Oblast' s'inscrivait dans une parfaite symétrie avec les Kouriles, Ces Extrême-Occident et Extrême-Orient nouvellement

conquis étaient souvent associés dans la rhétorique géographique stalinienne d'après-guerre. C'est elle qui a insufflé un sens à la création de l'Oblast'105. Kaliningrad et les Kouriles font alors figures d'Alpha et d'Oméga de l'URSS dans une sorte de définition cosmologique qui brosse la place de l'URSS dans le monde à travers son immensité géographique, suivant en cela la tradition de l'époque impériale. Les deux « K » servent aussi de définition géopolitique triomphale du géant continental vainqueur à l'Ouest comme à l'Est, donc détenteur d'une victoire vraiment universelle : « depuis les Kouriles jusqu'à Kaliningrad, depuis Petsamo106 jusqu'à l'Ukraine transcarpathique »107.

Il est très important de noter que la Fédération de Russie a hérité et de la légitimité de la Victoire et simultanément des deux trophées soviétiques: Kaliningrad et les Kouriles permettent à la Russie (et lui imposent comme nous le verrons plus loin) de jouer symboliquement le rôle d'héritier de l'URSS.

Depuis la fin du régime soviétique, on assiste à un renouveau de cette conception cosmologique de l'immensité russe. La Fondation saint Nicolas dont le président est Andrej Bykov, lui-même directeur d'une entreprise de construction spécialisée dans les monuments religieux, élève des statues à travers la Russie, et notamment à ses frontières extrêmes. Il existe ainsi une statue du saint à Kaliningrad (voir infra). Or saint Nicolas est, avec saint André et saint Vladimir, l'un des patrons de la Russie, et de fait le premier d'entre eux. Edifier une statue de saint Nicolas est donc une forme de patriotisme religieux. Le Père Antonij nous a révélé que la grande statue du saint fait pendant à des statues similaires aux quatre points cardinaux de la Russie. Celle de Kaliningrad est celle de l'Ouest. Celle du Sud se trouve sans surprise à Novorossijsk, le grand port militaire (et civil) de la Mer Noire. A l'Est on en trouve pas une mais trois : une dans l'île de Tanfil'ev (Kouriles du Sud, au plus près du Japon, dixit le site de la Fondation), une à Petropavlovsk Kamčatskij (grand port militaire), une autre enfin, encore plus à l'Est, à Anadyr (Čukotka). Enfin au Nord, une première statue se trouve en Nouvelle-Zemble, mais la plus symbolique se situe encore bien plus au Nord, dans l'Archipel François-Joseph108.

Kaliningrad est le fuseau le plus occidental du territoire russe, qui fait pendant au plus oriental. La Russie est donc le dernier Etat sur lequel « le soleil ne se couche jamais » et d'ailleurs le seul sur lequel ce phénomène extraordinaire ait jamais été complet, continu109, Kaliningrad est le lieu où le jour se termine en Russie au moment où il se relève à l'Extrême-Orient.

L'immensité est-ouest de la Russie est aussi bien scandée par les fleuves que par les fuseaux horaires : la Russie est cet empire dont les fleuves coulent presque tous « verticalement » sur la carte, c'est-à-dire du Nord au Sud ou du Sud au Nord, formant eux aussi comme des limites de fuseaux géographiques naturels, la Volga moyenne et inférieure, l'Ob, l'Irtych, le Ienisseï, la Léna, la Kolyma et même l'Amour inférieur. Du côté de l'Occident, le Niémen qui coule à Kaliningrad n'est-il pas lui aussi sur ce modèle ?

La Russie est en l'occurrence une construction fondamentalement contraire à la théorie géopolitique avancée par Haushofer selon laquelle le monde devait être organisé en grandes régions selon un axe Nord-Sud (« Extrême-Orient » du Japon à l'Australie, « Indo-Russie » avec

la Perse mais sans la Sibérie orientale, « Eurafrique », « Panamérique »)110. La Russie a même été un Etat quasi circumpolaire à l'époque où elle détenait l'Alaska111.

C'est non seulement un Etat-Continent mais encore l'un des rares Etats transcontinentaux, soit ces Etats dont le territoire traverse un continent d'un bout à l'autre (Etats-Unis, Canada, Mexique, Australie)112.

Kaliningrad est donc l'une des deux portes de la Russie sur l'axe Est-Ouest qu'elle possède en toute souveraineté. L'Oblast' est l'une de ses « colonnes d'Hercule » où serait inscrit « Nec plus ultra », ici s'arrête la Russie. Cette idée de Porte de la Russie se vérifie dans l'image symbolique par excellence de l'Oblast' qu'est son blason qui représente une porte (voir infra). Mais la Russie a aussi des définitions politiques.

I 113-Définitions politiques de la Russie

L'Empire de Russie était aussi un Etat qui se définissait lui-même selon les trois critères de:

Samoderžavie: « autocratie », monarchie, fidélité à l'Empereur, ce qui concerne tous les peuples de l'Empire.

Pravoslavie: orthodoxie, même si les non-orthodoxes sont innombrables dans l'Empire. Ce critère donne une place théorique particulière à l'Eglise (non indépendante de l'Empire puisque le Patriarcat est aboli jusqu'en 1918) et aux orthodoxes, slaves et non-slaves (Moldaves, Géorgiens, Ossètes, Caréliens...).113

Narodnost': le peuple, et il faut sans doute entendre par là le peuple sur lequel est basé l'Empire et qui est le peuple « russe ». En réalité, il ne s'agit pas du peuple russe « moscovite » ou grand-russien tel que nous le connaissons aujourd'hui mais de la réunion des trois peuples dits « Slaves orientaux » et orthodoxes de la vieille Rus' kiévienne, donc l'ensemble des Grands-Russiens, des Biélorussiens114 et des Petits-Russiens (Ukrainiens).

La Rossiâ se percevait donc comme un Etat avec des cercles concentriques typiques d'un empire, mais dont le cercle le plus restreint fait de lui non pas l'Etat du peuple grand-russien mais un Etat slave et orthodoxe, tricéphale (grand-russien, biélorussien et petit-russien), un Etat panslave-oriental, « pan-russien » ce dont témoigne le drapeau. Celui-ci, qui date de 1667115, est, au début du XXe siècle, réinterprété comme le symbole « national » du peuple central de l'Empire, blanc, bleu, rouge, blanc pour la Biélorussie (« Russie Blanche » d'où la couleur), bleu pour l'Ukraine (le blason kiévien à l'Archange est d'azur), rouge pour la Grande Russie moscovite (le blason est de gueules). Tel est en quelque sorte le « peuple titulaire » de l'Empire sur lequel repose sa légitimité.

On arrive donc à une définition politique là encore concentrique de la Rossiâ: l'Empire, ou la partie est-européenne de celui-ci, ou sa partie est-slave.

Comparons maintenant la Rossiâ d'Andrej Belyj et celle d'aujourd'hui. Si la Rossiâ est bien avant tout un territoire, force est de constater que ce n'est pas le même: la Rossiâ de Belyj c'est tout l'Empire de Russie (*Rossijskaâ Imperiâ*) infiniment plus vaste que l'actuelle Fédération de Russie (*Rossijskaâ Federaciâ*). Pour autant la Fédération porte le même nom, ou plutôt le même

qualificatif, *rossijskij*, que l'Empire par le biais filial de la RSFSR (*Rossijskaâ federativnaâ Socialističeskaâ Respublika* -RSS fédérative de Russie). Celle-ci semble n'avoir pas été définie positivement c'est-à-dire non en référence à un territoire précis, à des frontières historiques ou à un peuple, mais négativement, en retranchant de l'Empire les Républiques nationales les plus turbulentes qui s'étaient mises en place entre la fin de 1917 et 1920 (Républiques de la façade européenne et caucasienne), puis encore celles que l'Etat soviétique a délibérément créé en son sein dans les années 1930 (celles de la façade centre-asiatique). Le reste forme le nouveau territoire de la Rossiâ avec des Républiques internes (RSS autonomes) parfois importantes116. Il en résulte que la Russie n'est pas la terre des Russes mais plutôt la terre de nombreux peuples, et que finalement elle a la même consistance essentielle que l'ancien Empire: elle est tautologiquement et tout simplement une unité géographique, une fois que son territoire a été défini par l'Etat. Et en effet, la Russie est un espace purement politique qui n'a pas de frontières naturelles et ne tient pas compte des frontières culturelles ou linguistiques.

C'est ce que confirme de façon éclatante l'exemple de la Crimée. Il est de notoriété publique que la Crimée est un territoire où les Russes ethniques sont majoritaires, et cette raison semble avoir été choisie par la plupart des médias comme facteur explicatif de la revendication, très officieuse jusqu'en mars 2014, de cette république autonome de l'Ukraine par la Russie. Mais il est notable que la Crimée était en cela une exception: la Russie n'a aucune autre revendication territoriale émanant du pouvoir dans l'ancien espace soviétique alors que les territoires où les Russes sont ethniquement majoritaires ne sont pas rares aux frontières de la Fédération, ne serait-ce qu'à Narva (Estonie), sur les fleuves Oural et Irtych (Kazakhstan), en Ukraine (Donbass et littoral pontique). La raison fondamentale qui explique l'exception taurique est donc sans doute que ce qui pousse la Russie à s'intéresser à la Crimée n'est pas tant la présence de Russes ethniques, dont elle n'a que faire, que le fait que la Crimée a été très longtemps un morceau du **territoire administratif de la RSFSR** (de 1918 à 1954), ce qui touche alors à la définition profonde de la Russie. Cette idée est confirmée par le retour pur et simple de la République de Crimée dans la Fédération de Russie à la mi-mars 2014, première « modification » des frontières de la Fédération depuis 1991. En réalité il n'y a pas de modification, pas d'extension, pas de transformation de la consistance interne de la Russie. Elle est la RSFSR, et, avec la Crimée, elle l'est aujourd'hui plus encore qu'elle n'est ne l'était en 1991. Ainsi la réunion de la Crimée à la Russie ne prouve pas une volonté d'extension de l'Etat. La Russie est et reste un territoire administratif et le droit de la Russie à posséder un territoire repose exclusivement sur cet aspect institutionnel.

On arrive somme toute à la même conclusion dans le projet toujours en suspens d'union Russie-Biélorussie. La Russie semble avoir, dans cette affaire, une dimension conforme à son origine impériale; l'idée est en fait la même que celle qui a accouché de la CEI en 1992, réunir les trois Républiques-soeurs est-slaves, Russie, Biélorussie et Ukraine. Ce qui est cependant remarquable dans ce projet en ce qui concerne l'auto-représentation de la Russie c'est que dès l'instant où la Russie se place à un niveau supérieur d'échelon territorial, elle perd aussitôt tout contour territorial: l'union en question s'appelle officiellement *Soûznoe gosudarstvo*, l'Etat de l'Union, sans plus de déterminatif territorial ou ethnique que n'en avait l'autre Union, soviétique. Il est donc clair que contrairement à l'objectif apparent, une union est-slave, cette union rejette toute référence aux Slaves et peut théoriquement s'étendre à n'importe quel Etat (dès le lancement du

projet en 1999 il a effectivement été proposé d'y adjoindre la Serbie; il est question aujourd'hui d'y inclure le Kazakhstan, dont l'ethnie titulaire est turque). La Russie est donc soit une entité administrative soit, si elle sort de ses frontières, un Empire universel dont le contenu est alors idéologique et messianique117.

Ce dilemme a conduit à plusieurs solutions qui vont de la réinvention de l'Empire universel sous une forme nouvelle à des conceptualisations plus restreintes qu'on pourrait ranger sous le vocable de « continentalisme russe ». Dans chaque cas, la place attribuée à Kaliningrad varie voire disparaît. Nous étudierons les plus notables avant de donner une proposition nouvelle.

I 114-Une conception néo-traditionnelle : Aleksandr Neklessa et le renouveau de la vision plurielle de « toutes les Russies »

Un siècle après Andrej Belyj, Aleksandr Neklessa, qui n'est pas un poète mais un théoricien géopolitique, donne une nouvelle définition poétique et très élégante de ce qu'est la Russie et son étendue118: c'est l'ensemble « polyphonique » des Russies Grande et Petite, Blanche et Noire119, Rouge120 et Bleue121, Verte122 et Jaune123, la Russie d'Amérique, la « Russie d'Océanie »124 et même la Russie d'Antarctide125126; cette Russie authentiquement arc-en-ciel va bien au-delà de la définition qu'en donnait Andrej Belyj dans son *Peterburg*. Plus fascinant encore est le fait que Neklessa n'inclut pas que des terres dans cette Russie universelle, il y ajoute des mers et des Océans, notamment l'Arctique et le Pacifique127 dont il est rappelé qu'il fut un temps nommé *Russkoe more*, la « Mer russe » car la Russie est *strana puti*, une terre de passage, de circulation.

On constate que Neklessa inclut sans difficulté Kaliningrad dans ses Russies. D'abord, il est évident que dans son immense Russie arc-en-ciel, il y a place pour une « Russie ambrée », une « Russie bleu de Prusse »128. Ensuite, sa Russie inclut des mers, dont les quatre mers cardinales de l'Isthme, ce qui fait que Kaliningrad, territoire maritime a une place de choix dans sa vision de la Russie. Enfin, Neklessa dit qu'on peut définir la Russie historiquement et géographiquement. Dans cette deuxième perspective il donne parmi les « pays russes » *(Russkij strany)*, entre autres:

« Kuâbiâ, Slaviâ, Artaniâ129 [3 termes arabes qui renverraient à Kiev, Novgorod et à Arkona], Belaâ Veža [Sarkel, soit le khanat des Khazars sur le Don], Porus'e et Borussiâ, Rustingen [référence au fief de Riourik de Dorestad], et la légendaire île de Buân/Ruân, la Mer des Russes (More Russov), et le khanat de Ros (Rosskij kaganat) ». On reconnaîtra la Borussie, soit la vieille Prusse, dans *Porus'e*130*,* les deux mots étant synonymes. Ainsi le territoire de Kaliningrad est véritablement intégré dans la Russie par cette vision de la Russie mondiale.

La Russie de Neklessa est un empire au sens traditionnel : il ne peut s'empêcher de la définir sans se référer systématiquement à Rome, à la IIe Rome-Constantinople-*Cargrad*131, et à la IIIe Rome alias Moscou. Il invoque ainsi un premier mythe géopolitique fondateur. Puis il évoque l'autre Empire qui a influencé l'identité russe, celui des Tatars de la Horde d'Or132, sur lequel est fondé un autre mythe géopolitique, celui de l'Eurasisme. Ces deux références montrent donc dans quelle perspective il faut envisager le *Russkij mir*, une perspective authentiquement impériale, ce qui ne signifie pas pour autant impérialiste, mais plutôt une volonté de dilatation inclusive du monde russe.

De fait, comme on pouvait s'y attendre, la Russie impériale de Neklessa est en fait bien plus que la Russie : elle est le *Russkij mir, le Monde russe*. *Le Russkij mir,* concept spatial inventé dans les années 2000 par un groupe d'intellectuels politiques russes dont Neklessa, vise à pallier aux

problèmes posés par la définition de l'*Etranger proche*, à savoir d'une part le problème de sa critique par les ex-RSS qui y ont parfois vu une remise en cause de leur souveraineté et d'autre part surtout le problème de son extension géographique in fine modeste par rapport aux ambitions de la Russie mondialisée. Le *Russkij mir* est paradoxal: il est *russkij* (relatif à l'ethnie russe) et non *rossijskij* (relatif à l'Etat nommé Russie) et pourtant il n'est pas spécifiquement ethnique, pas spécifiquement russe, grand-russien, loin de là.

Il tend à diluer la russité/russophonie dans le monde, hors de la seule URSS, dans une vision à nouveau très impériale et pas forcément si déterritorialisée que ça: d'une part certes le *Russkij mir* est décrit comme étant un groupe humain et non un territoire, mais d'autre part, le *Russkij mir* est un concept géographique, un *Horizont*133 comparable à la *Mitteleuropa* germanique, aux contours flous mais ancré dans un espace identifiable. Il n'est d'ailleurs pas du tout exclu que celle-ci ait servi de modèle, ce qui nous pousse à la décrire plus précisément.

La *Mitteleuropa* comme *Horizont*134 est un espace culturel et politique conceptualisé au début du XXe siècle. Elle a de multiples fonctions. C'est un espace de projection de puissance et de projet politique mais surtout elle réunit sous une forme imaginaire des territoires jadis unis par la culture et la langue allemandes (notamment ceux issus du démantèlement de l'Autriche-Hongrie). Elle joue également d'une certaine façon le rôle de l'Empire (Saint-Empire) dans la conscience des peuples germaniques. Elle a des contours très variables selon les auteurs et les contextes mais dans son acception la plus large et qui est celle que nous devons donc retenir ici en tant que *Horizont*, elle couvre la Lotharingie, la Franche-Comté, l'Italie, la Savoie, les Pays baltes, l'Europe danubienne et même les Balkans et l'Ukraine135 autour de son cœur austro-helvéto-allemand.

En ce qui concerne le *Russkij mir,* la revue russe qui s'y intéresse le plus, *Russkij arxipelag,* s'occupe de trois domaines, géo-politique, géo-économie, « géo-culture » *(geokul'tura*), autant de géo-graphies qui décrivent un territoire, ou plusieurs. Cette nouvelle perception du monde a été réalisée par des hommes tels que les députés russes Rogozin, Baburin, spécialistes de l'*Etranger Proche*, des Compatriotes et, ce n'est pas un hasard, de Kaliningrad. Elle est un nouveau projet géopolitique de type impérial mais reposant sur le *soft power*, c'est-à-dire l'influence, la séduction, l'amitié, la langue, la culture, l'origine ethnique, le sentiment diasporique, sur un modèle qui n'est pas sans rappeler le monde socialiste uni, au-delà de l'idée de frontière, par l'adhésion à une idéologie, et ce à l'échelle planétaire. Aujourd'hui, le *Russkij mir* s'adresse à tous les Russes, à tous les russophones, et à tous les russophiles du monde. C'est une « Civilisation de plusieurs peuples »136.

Le *Russkij mir* est parfaitement parallèle à la *Mitteleuropa* allemande à ceci près qu'il est mondial alors qu'elle avait une envergure exclusivement européenne. L'un comme l'autre de ces *Horizonte* prend la place métaphysique de l'Empire au sens plein et affectif du terme, l'Empire comme pôle symbolique autour duquel le Monde gravite. De façon troublante, V.Cymburskij et bien d'autres avant lui ont souligné que *Mir* a pour parfait anagramme-miroir *Rim*, Rome. Or tout empire est par définition précisément « Empire romain » à l'ouest de l'Euphrate (que ce soit l'Empire ottoman, l'Empire bulgare, l'Empire serbe, l'Empire français napoléonien, l'Empire germanique, celui d'Autriche ou de Russie). *Mir* renvoie, en russe, non seulement au Monde, c'est-à-dire au monde organisé autour d'un pôle, mais encore à la paix, ce qui rappelle inévitablement le terme de *pax romana*, conséquence de l'action bienfaisante de l'Empire.

Dans ces conditions, la Russie est le Monde autant qu'un monde à elle seule, le Sixième Continent. Portant le destin du Monde entier sur ses épaules, leitmotiv russe depuis le XVIe siècle qui a été répété tout au long du XXe siècle par l'idéologie socialiste, la Russie n'a pas de

frontières et peut accueillir en elle tous les peuples, toutes les cultures pour peu qu'ils acceptent la centralité moscovite. Ainsi le *Monde russe* s'inverse-t-il en *Russie mondiale.*

Cette façon de concevoir la relation au Monde n'est pas typiquement russe. De telles considérations sont propres aux Empires à centralité culturelle traditionnelle137, qu'ils soient chinois ou germanique. Il en a résulté historiquement beaucoup moins une « volonté de puissance », rendue sans fondement par la gloire suprême de la théorie de l'Empire, qu'une dilution des peuples porteurs de l'Empire dans celui-ci et un affaiblissement subséquent de leur conscience nationale, d'où une difficulté relative à tirer une limite entre eux-mêmes et le reste du Monde. C'est ainsi que que le Président chinois Sun Zhong Shan (Sun Yat Sen) considérait de bonne foi au début du XXe siècle que le Viêtnam, la Thaïlande, la Birmanie, Sakhaline et le Népal étaient des « pays chinois » alors même qu'ils avaient définitivement cessé de relever de la souveraineté chinoise proprement dite depuis plusieurs siècles. De même, l'Allemagne du XIXe-XXe siècle a constamment peiné à définir où elle s'arrêtait, aussi bien du côté de l'Autriche138, de la Tchéquie (pays slave au centre du Reich) que du côté de la Pologne et de la Russie139. L'Empire d'Autriche quant à lui posait des problèmes redoutables à ses Allemands: leur culture était privilégiée mais leur isolement parmi les « hordes » slaves, magyares, valaques rendaient leur conscience nationale bien diffuse et bien floue. Ils dirigeaient l'Empire dans lequel ils étaient aussi une minorité noyée parmi les autres. Le Saint-Empire se pensait en effet comme le pôle théorique de toute l'Europe chrétienne, comme la Chine se tenait pour le pôle de l'Extrême-Orient et de la Steppe bouddhiste140.

La Russie obéit à la même logique, renforcée par une conscience particulière de l'immensité horizontale acquise dans la conquête de la Taïga sibérienne, prolongée ensuite par les expéditions maritimes, polaires puis spatiales (ce dont témoigne l'usage dans ces trois entreprises du terme symbolique de *Vostok*, à la fois rêve d'Extrême-Orient transbaïkalien, navire de Bellingshausen sur les Mers du Sud, station antarctique russe la plus proche du Pôle, et fusée spatiale).

Une telle ouverture impériale de la Russie et a fortiori du *Russkij mir* qui en est la forme la plus vague et la plus étendue, permet alors de conjurer aussi bien les pertes territoriales de 1991 que celles de 1918 (Pologne, Finlande), mais elle autorise même de passer outre la notion de souveraineté historique, ce qui est capital. Cela ouvre ainsi sur des projets futurs, dont ceux de l'actuelle Fédération de Russie et sa grande politique des tubes vers l'Allemagne et l'Italie à l'Ouest, la Turquie, la Syrie et l'Iran au Sud, la Chine et le Japon à l'Est.

En ce qui concerne Kaliningrad et son extension mythologique vers Ruân, le *Russkij mir* est une invention géniale car que Ruân soit vraiment le pays des Varègues ou pas, il a désormais toute sa place dans le *Russkij mir.* Celui-ci comprend en effet par définition tout ce qui de près ou de loin ressemble à la Russie, et notamment tous les Slaves, tous les orthodoxes et tous les Touraniens issus de l'Empire des Steppes. Kaliningrad et son extension maritime mythique jusqu'aux côtes mecklembourgeoises entre dans la première catégorie. Ainsi le *Russkij mir* est un outil qui étend la Russie autant que nécessaire aux projets et aux légitimations.

I.1.2- Les c**ontinentalismes russes : l'Oblast' de Kaliningrad niée**

I.1.2-1-Dugin et le « continentalisme eurasiste »

Aleksandr Dugin reprend et continue la traditon eurasiste qui remonte aux années 1920. La Russie et son immensité est un monde à part, l'Eurasie, vue comme trois bandes climatiques transcontinentales (Steppe tataro-mongole, Taïga slavo-sibérienne, Toundra arctique) formant un monde à part entière, ni « européen » (=romano-germanique, soit lEurope Occidentale et Centrale) ni « asiatique » (=sinoïde). C'est une une civilisation continentale originale, slavo-touranienne, orthodoxe, musulmane et païenne, avec un destin particulier qui combine l'héritage

de Genghis Khan (à travers la Horde d'Or) et de Constantinople *(Cargrad).* Il s'agit en fait d'un double empire, doublement universaliste, romain et mongol, autant l'un que l'autre, même si pour l'eurasisme a toujours eu un faible pour le monde des Steppes.

L'unité de cette Eurasie est assurée notamment par son unité géographique continentale et bio-climatique qui transgresse les limites conventionnelles de l'Europe et de l'Asie141. L'Eurasie est donc avant tout un monde russo-touranien qui s'oppose notamment à l'Europe Centrale catholique, soit avant tout la Pologne. Cette Eurasie est vue simultanément comme un pont idéal entre toutes les Civilisations périphériques dont l'Eurasie assure la synthèse. Comme l'a très bien résumé Marlène Laruelle qui a étudié l'eurasisme en tant qu'idéologie, l'eurasisme est un discours pour « penser l'empire » qu'est la Russie.

Trois concepts-clefs se dégagent : l'Etat impérial, l'opposition universelle entre Continent et Océan, les Civilisations.

La vision eurasiste est une appropriation russe de la pensée de Mackinder selon laquelle qui tient la masse géopolitique (Heartland) du continent eurasiatique (au sens géographique cette fois) tient le monde. Cette théorie qui désigne implicitement la Russie a en effet de quoi séduire les eurasistes russes puisqu'ils peuvent s'appuyer sur elle pour placer la Russie au centre du monde. L'Eurasie de Dugin se confond donc volontairement avec le Heartland, Eurasie centrale continentale.

L'Etat (plus exactement la *gosudarstvennost',* terme intraduisible qu'on rendrait difficilement mieux que « fait étatique »142) est véritablement le cœur de la pensée géopolitique eurasiste. L'Etat y garde une dimension sacrée et impériale au sens propre, l'Empire étant une entité souveraine à caractère sacré parce que sôtériologique, c'est le Centre du monde détenant une autorité symbolique universelle (ou universaliste)143.

La géopolitique eurasiste telle que développée par Dugin insiste en particulier sur la lutte du Continent-Heartland contre l'Océan et ses « îles extérieures », c'est-à-dire de l'Eurasie russe tellurocratique contre la Grande-Bretagne, puis les Etats-Unis thalassocratiques, concept-clef de la géostratégie.

Quant au découpage du monde en Civilisations, il est chez les eurasistes beaucoup moins inspiré d'un Huntington que des origines propres de l'eurasisme c'est-à-dire du schisme de facto de la Russie soviétique avec le reste de l'Europe en 1917 et de la question de la dialectique Russie/Europe dans la pensée russe. Dans cette perspective, l'Eurasie est une Civilisation propre incompatible avec l'Europe Occidentale et l'Asie Orientale, et les limites entre ces mondes sont indispensables à la conceptualisation du destin exceptionnel de la Russie. Chez Dugin, l'idée d'un monde multipolaire rime donc avec la légitimité de ces Civilisations aux frontières schématiques.

Mais en voulant fondre Eurasie, Heartland et Russie, ce n'est pas le moindre des paradoxes que le discours eurasiste accorde une importance décisive à des territoires qui sont géographiquement extérieurs à la Russie, en particulier les Balkans (Grèce, Bulgarie), la Turquie, l'Asie Centrale et la Mongolie. La Turquie en particulier n'a jamais relevé de la souveraineté russe et il est donc bien difficile d'utiliser l'Eurasie comme référence au territoire russe.

On voit même que le territoire de l'Eurasie est par essence certes fixe du côté de l'Asie Orientale et de l'Europe centre-occidentale, mais flou du côté du Midi : l'Eurasie peut s'étendre en direction de l'Iran et même de l'Inde144. Mais ce faisant la Russie se trouve noyée, diluée dans une Eurasie dont elle n'est que la tête. En réalité l'eurasisme est bien plus utilisable pour penser l'URSS, l'Empire de Russie et leurs ambitions, ou encore les alliances de la Russie contemporaine que pour définir la Russie et son devenir propre en tant que territoire particulier.

L'Eurasie n'est donc pas la Russie : c'est une super-Russie mondiale, un double grandiose mais d'essence différents.

Or Kaliningrad fait bel et bien partie géographiquement de l'Europe Centrale et dans ces conditions on comprend que la théorie eurasiste conteste jusqu'au bien-fondé de l'existence de l'Oblast' qui ne correspond pas à la théorie. On ajoutera cependant que la conclusion qui s'en suit est sans appel : si Kaliningrad existe bien et ne correspond pas à la théorie eurasiste, n'est-ce pas la preuve irréfutable que cette théorie est erronée puisqu'elle s'avère incapable d'intégrer même tout le territoire de la Fédération145?

I 1 2 2-Cymburskij et le « continentalisme sibérien »

Ostrov Rossiâ est « l'île Russie ». La Russie serait-elle une île ? Oui, et selon Vadim Cymburskij, tout concorde à aller vers cette conclusion. En premier lieu la Russie est un Etat-Continent, et même au sens propre. Il n'échappera cependant à personne qu'un continent n'est rien d'autre qu'une grande île, un espace entouré d'eau.

Mais, surtout, Cymburskij insiste sur l'isolement durable de la Russie vis-à-vis des grandes Civilisations qui la jouxte (l'Occident latin, le monde grec, l'Islam turco-iranien, l'Extrême-Orient chinois) par ce qu'il appelle le « Grand Limes » *(Velikij Limitrof),* soit la chaîne des 14 anciennes Républiques de l'URSS auxquelles on peut ajouter la Pologne et la Roumanie, prolongée par l'Asie Centrale chinoise et mongole. Ce Grand Limes est tenu pour un ensemble de territoires-détroits *(territorii-prolivy)* qui font écran et gênent les communications entre la Russie et les autres Civilisations. Dès lors, la Russie ressemble à une île enfermée dans l'Eurasie.

D'une part Cymburskij s'oppose aux thèses eurasistes. Selon lui, les idées de Heartland et d'Eurasie n'aident nullement à comprendre ce qu'est la Russie d'aujourd'hui parce que ni l'un ni l'autre de ces conceptions n'ont rien à voir avec les frontières de la Russie. Le Heartland n'est qu'une masse sans véritable limites qui ne comprend ni toute la Russie ni exclusivement la Russie. Quant à l'Eurasie, il en va de même : la Steppe est aujourd'hui autant et plus au Kazakhstan et en Mongolie qu'en Russie. La Russie n'est pas l'Eurasie, elle est en Eurasie, ce qui est fondamentalement différent. Et en caractérisant les quatorze anciennes RSS périphériques comme un Limes, l'Eurasie apparaît autant comme un mur eurasiatique que comme une zone que la Russie doit maîtriser pour assurer ses communications avec le monde. Là ou les eurasistes voyaient un pont assuré par les Steppes et leurs relais de poste, Cymburskij voit des déserts arides, des immensités dont la Russie est prisonnière après avoir été longuement menacée par elles. La vision de la Steppe est donc ici inversée : Cymburskij voit la Russie isolée par les Steppes qui la coupent des Civilisations agricoles de l'Asie.

La réflexion de Cymburskij se déploie à partir d'une question particulièrement intéressante : « Quelle partie du *Heartland* ou du complexe Taïga-Steppe [eurasiste] la Russie devrait-elle perdre pour ne plus être la Russie que le monde a connu depuis des siècles ? Cesserait-elle de l'être par la perte du Kazakhstan steppique, de la Biélorussie forestière ou de l'Ukraine steppo-forestière ? Et si non pourquoi ? Et se trouverait-on devant une situation radicalement différente si les territoires ouralo-sibériens se détachaient de la Russie d'Europe ? »146

De là sa réponse : aucune des trois ex-RSS qu'il mentionne n'a changé la nature de la Russie (quoiqu'il faille admettre que ce soit de leur perte qu'on est passé de l'URSS à la Russie). En revanche, la Sibérie lui apparaît comme essentielle. A tel point qu'en envisageant le scénario d'une rupture entre Russie d'Europe et Russie d'Asie, il estime que la Russie d'Europe deviendrait un territoire-détroit à l'exemple de l'Ukraine, passant dans la périphérie de l'Europe romano-germanique, tandis que c'est « la Fédération ouralo-sibérienne » qui conserverait les traits cardinaux de la Russie, l'immensité, l'isolement, les ressources naturelles. Et il va jusqu'à dire que dans ce cas, la Russie d'Europe ne serait pour cette Ouralo-sibérie qu'un territoire-détroit du côté de l'Europe. De ce point de vue, la Sibérie est littéralement la Russie au carré.

On remarquera que la démarche de Cymburskij n'est pas systématique. Il montre l'importance de la Sibérie mais il n'envisage pas que d'autres territoires puissent avoir une influence comparable sur la nature, le « pattern », la trame profonde de l'Etat russe.

D'autre part, la Russie s'est, selon Cymburskij, constituée pour l'essentiel au XVIIe en conquérant la Sibérie. C'est là la particularité de la Grande-Russie qui poursuivait en Sibérie l'expansion lancée dès sa fondation par Novgorod. Elle se distingue en cela nettement de la Petite-Russie ukrainienne et de la Russie-Blanche, tournées vers l'Ouest, et même de la Rus' kiévienne, leur matrice commune. Pour Cymburskij, la Russie est fondamentalement un Nord, Nord de l'Eurasie, Nord du monde, et une Rus' du Nord face à celle de Kiev. C'est au XVIIe siècle que selon Cymburskij se situe le moment où deux voies s'ouvraient à la Russie : l'une impériale qui mène à l'Empire de toutes les Russies et à l'URSS, et l'autre à la Fédération de Russie actuelle.

La citation est essentielle, nous la donnons en entier : « Imaginons en guise de modélisation témoin qu'au milieu du XVIIe siècle la Russie se soit mise à l'abri de la Pologne, de la Crimée et de la Turquie par une suzeraineté légère sur l'Ukraine de la Rive Gauche, qu'elle ait récupéré l'accès à la Baltique ainsi qu'Azov, et qu'elle ait également pris sous son aile une partie des peuples du Caucase, et qu'enfin elle se soit présentée à l'Ouest pour la défense et le commerce tandis qu'elle projetait sa force principale dans la conquête de la Sibérie et du Primor'e pacifique […]. Le pays qui suivrait ce chemin se distinguerait-il beaucoup par ses contours de la Fédération de Russie que nous connaissons ? Il faudrait certainement faire les corrections suivantes : Königsberg, le Guantanamo de la Baltique, une partie des steppes nord-kazakhes et le degré d'habitabilité, c'est-à-dire de défrichement de la Sibérie, et l'Alaska, et les perspectives sur le Pacifique perdues au XVIII-XIXe siècles147. Et néanmoins, il est facile de voir le pointillé mental qui dénoue le noeud du grand empire et qui relie le Tsarat des premiers Romanov à la Russie de la fin du XXe siècle. »

La perspective de Cymburskij est juste mais le fait est que le territoire qu'il décrit n'est pas proprement celui du XVIIe siècle. Au XVIIe, la Russie n'a en fait accès qu'à la Mer Blanche (gelée une partie de l'année) par Arkhangelsk et au lac russo-iranien qu'est la Caspienne. En effet le formidable mur Suède-Pologne-Turquie coupe la Russie de l'Europe en lui déniant l'accès à la Mer Baltique (occupation de l'Ingrie par la Suède) comme à la Mer Noire (maîtrise ottomane d'Azov, de la Crimée et du Kouban). La Russie de Cymburskij est donc un Etat qui n'a pas accès aux mers, ou peu s'en faut, qui se trouve rejeté au Nord du monde, en périphérie de Civilisations lointaines, dans la taïga et la toundra, sous des latitudes froides.

Selon le géopoliticien mort en 2009, la Fédération de Russie est l'héritière géopolitique en ligne directe de cette « Russo-sibérie » du XVIIe siècle. Quoiqu'ayant désormais accès aux mers, cet Etat est dans une position fragile sur le plan maritime, ne détenant que des lucarnes sur des mers souvent fermées ou gelées (à l'exception de Mourmansk) tandis que le Grand Limes est tenté par l'attraction de pôles hostiles, ce qui est acquis du côté des Pays baltes148 et en cours en Ukraine depuis 2014.

L'identité géopolitique de la Russie serait alors basées, selon Cymburskij, sur quatre éléments. Le premier serait le peuple grand-russien et son extension territoriale. Le deuxième serait l'immensité « vide » et sans ennemi à l'est de la Volga (Sibérie). Cymburskij, citant Proxorov, dit que l'immensité peut être comprise comme un espace sans ennemi, où la frontière est infiniment éloignée, donc loin des ennemis étrangers149. C'est aussi bien un monde fermé, dont on ne peut sortir, dont témoigne le dicton russe : « d'ici, bondirais-tu trois années durant, tu n'atteindrais aucun autre pays ». Le troisième éléments serait l'isolement par rapport à la Civilisation romano-germanique, géographiquement et culturellement la plus proche, par le Limes balto-pontique (Suède-Pologne-Turquie au XVIIe siècle, puis Cordon sanitaire entre 1920 et 1940, et Europe centrale atlantiste depuis 2004). Enfin le quatrième élément serait l'appartenance de la Russie à l'Europe du Second servage mais avec des effets particuliers quant à la puissance étatique qui s'est développée en Russie alors qu'elle s'écroulait en Pologne).

Dans le contexte général de l'auto-représentation du territoire de la Russie, le problème de Kaliningrad, pourtant région ethniquement russe de la Fédération, peut se poser en terme de cartographie: Kaliningrad (alias Baltiâ, voir plus loin) est très petit, coupé du reste de la Russie et, sur les cartes officielles de la Fédération (par exemple celle du site de la Présidence) qui sont des cartes « hors-sol » (l'environnement territorial étranger n'apparaît pas), Kaliningrad devient tout simplement une île (comme Sakhaline ou la Nouvelle-Zemble), un appendice presque facultatif de la Russie voire facultatif dès que la carte se simplifie. Dans ces conditions, l'Oblast' devient invisible, comme s'il n'existait pas. C'est aussi un effet d'échelle: la taille de la Russie force à utiliser une échelle très grande qui rend l'Oblast' minuscule. Le problème est d'envergure puisqu'il s'agit de l'image du pays, et que l'image a une force qui l'emporte, dans les représentations, sur les mots.

L'idée que l'Oblast' « n'existe pas », au-delà de la précision cartographique, reçoit parfois de sérieuses confirmations. Un idéologue aussi influent qu'Aleksandr Dugin peut décrire abondamment la géopolitique de la Russie-Eurasie sans évoquer l'Oblast', et même en le plaçant hors de la zone d'influence de la Russie sur ses cartes (voir la carte proposée sur son site evrazia.org, en annexe).

Vadim Cymburskij dans son *Ostrov-Rossiâ* ne s'intéresse qu'à peine au Territoire Baltique qu'il considère simplement le « Guantanamo de la Baltique », comme un « porte-avion insubmersible » (*netonuŝij avianosec)* c'est-à-dire « de terre ferme », soit une base avancée pour la projection des forces russes. En clair, Kaliningrad ne serait qu'un territoire militaire. V.Cymburskij perçoit la Russie comme un ensemble eurasiatique est-européen et sibérien isolé de l'Europe germanique comme de l'Asie sinisée ou de l'Orient turco-iranien. Or l'Oblast' est justement une exception, puisqu'il fait partie de la Russie mais jouxte l'Europe centrale donc fait physiquement le lien entre l'Ile-Russie et l'Europe; mais son inclusion récente dans la Russie et son isolement territorial le laissent dans l'ombre de la théorie d'*Ostrov-Rossiâ*. Tout se passe

donc comme si l'Oblast' n'avait pas de contenu, et ce y compris pour ceux qui pensent la Russie du XXIe siècle, ce qui ne laisse pas de surprendre.

Le cas de Kaliningrad pose en effet le problème de la continentalité de la Russie. La plupart des modélisations théoriques du territoire russe (en Russie comme à l'étranger) ont tendu à présenter la Russie, espace purement politique et réciproquement entité très géographique, comme un Empire continental d'un seul tenant, dont la substance repose précisément sur la continuité territoriale. Cette continuité territoriale était même parée des vertus les plus incroyables.

L'une des seules exceptions notables à la modélisation « continentaliste » de la Russie était l'Alaska150, séparée du Continent par le détroit de Behring; or, précisément, c'est le seul territoire ayant juridiquement et durablement appartenu à la Russie151 et auquel elle a renoncé de son plein gré (1867) car elle jugeait ses possessions d'Amérique « indéfendables » face à d'éventuelles attaques anglo-canadiennes (voire américaines), comme l'avait montré la Guerre de Crimée (1853-56)152. L'exemple de l'Alaska ressemble d'autant plus à Kaliningrad que l'Alaska, située aux confins les plus reculés de l'Empire, était elle aussi un territoire où l'ethnie russe (ou est-slave) était dominante, ce qui n'a pas empêché la décision du gouvernement central de vendre ce territoire, sans véritable hésitation.

L'autre exception est celle des îles Kouriles proprement dites (ou Kouriles du Nord)153, qui appartenaient à la Russie jusqu'en 1875; à cette date, le gouvernement impérial préféra les échanger contre le Sud de Sakhaline, île plus proche du Continent et plus massive: là encore le continentalisme a joué contre un territoire jugé trop peu terrestre, trop peu continental (au profit d'un autre qui en l'occurrence l'était davantage.154

Le parallèle tissé avec les Kouriles nous amène naturellement à en tracer un autre avec l'oblast' dont l'archipel relève, celle de Sakhaline. La Russie obtient Sakhaline-sud en 1875 mais le perd en 1905 pour le récupérer en 1945. L'intérêt de la comparaison de l'Extrême-Occident avec Sakhaline réside dans leur commune insularité vis-à-vis de la Russie continentale. Sakhaline est en effet le seul Sujet insulaire de la Fédération (les grands archipels arctiques relèvent tous des oblasti et des « arrondissements » continentaux adjacents). L'oblast' de Sakhaline est très semblable à celle d'Extrême-Occident: elle disparaît volontiers des cartes les plus grossières de la Russie; elle nourrit une défiance de même nature vis-à-vis de la lointaine capitale qui avait des velléités de vendre au Japon une partie des îles Kouriles (Kunašir, Iturup, en plus de Habomai et Shikotan) qui relèvent de son territoire. La réaction de la population de Sakhaline fut franche: « Si vous voulez rendre les Kouriles au Japon, pourquoi ne rendez-vous pas Moscou aux Français? ». On retrouve à Sakhaline et dans les Kouriles comme à Kaliningrad ce même mépris moscovite pour les îles...

La première et brève expérience politique de la tutelle russe par la Prusse orientale en 1759-62 n'est pas différente: la province russe *(guberniâ)* de Königsberg, déjà exclave, n'apparut que pour être une monnaie d'échange. Selon l'historien russe Michel Heller qui se base sur les notes diplomatiques du chancelier de l'époque, le prince Mixail Voroncov, le gouvernement impérial entendait in fine non pas conserver cette province mais la donner à la Pologne contre l'Ukraine de la Rive Droite, jugée infiniment plus valable155, notamment du fait de sa continentalité. La *guberniâ* de Königsberg fut de toute façon abandonnée sans combat et même volontairement par l'empereur Pierre III et jamais revendiquée dans la suite par aucun souverain russe156 ni dirigeant soviétique jusqu'en 1943, preuve s'il en est qu'elle n'était nullement tenue pour un

territoire ayant vraiment appartenu à la Russie. D'ailleurs la *Kenigsberžskaâ guberniâ* ne fut pas évoquée par les autorités soviétiques avant 1946, et elles se servirent d'un tout autre argument pour revendiquer le territoire prussien.

Plus troublantes encore sont les rumeurs persistantes d'une éventuelle vente du Sujet 39 à l'Allemagne. De même, certains experts considèrent que l'Oblast' est elle aussi « indéfendable » depuis l'extension de l'OTAN à la Lituanie en 2004. On comprend alors toute l'importance de la représentation de la Russie comme Etat continental dans l'avenir de Kaliningrad: du simple fait que ce territoire ne correspond pas à l'auto-représentation de la Russie il est menacé d'abandon, de « vente », d'échange. Véritable épée de Damoclès, cette auto-représentation pèse lourdement sur l'identité russe des habitants de l'Oblast'.

Un ultra-nationaliste tel que Vladimir Žirinovskij a même osé proposer de vendre l'Oblast' à l'Allemagne en 1994. Le célèbre provocateur proposait dans la foulée un nouveau partage germano-russe de la Pologne et l'annexion de la Lettonie, entre autres, soit un remodelage d'ensemble des frontières de la Russie. Mais ce qui est frappant c'est que même un ultra-nationaliste puisse proposer sans sourciller de vendre une terre russe et ethniquement russe: à ses yeux, Kaliningrad n'est pas russe, tout simplement parce que l'Oblast' n'est pas **en** Russie157. Sa position a évidemment radicalement changé depuis 2002, Kaliningrad étant alors devenu un symbole de l'encerclement de la Russie par l'OTAN et l'UE donc une question de prestige national.

Aleksandr Dugin ne dit pas autre chose en 2004 que Žirinovskij dix ans plus tôt. Pour l'idéologue eurasiste, tant que l'OTAN sera présente en Europe il n'y aura pas de transfert territorial. En revanche, Kaliningrad pourrait être le prix à payer pour une alliance avec une Allemagne indépendante (et les Kouriles du Sud, le prix pour une alliance avec un Japon indépendant des Etats-Unis) et Kaliningrad serait alors vendue « pas plus cher que le club de football de Chelsea »158. En janvier 2013, il reprend la même idée dans une interview au journal russe *Newsbalt*, en la nuançant. Il s'agirait désormais d'un condominium euro-russe. Lorsqu'on demande à l'idéologue eurasiste quel serait le sort des habitants russes de l'Oblast', il répond : « En effet, on a chassé les Allemands, il y a eu une purification ethnique du fait de la Deuxième Guerre mondiale, pour laquelle nous avons amplement payé. C'est pourquoi nous contrôlons ce territoire, nous l'avons occupé, et l'avons repeuplé. » La suite de la phrase n'a plus rien à voir avec la question posée et répète la thèse principale. Le sort des Russes n'a manifestement aucune importance. Il semblerait donc bel et bien qu'A. Dugin n'éprouve aucun sentiment envers ce territoire. Ce n'est pour lui qu'un pion utilisable dans une négociation, position qui est bien politique mais fort peu géopolitique. Elle est rigoureusement la même que celle du Prince Voroncov deux cent cinquante ans plus tôt.

Kaliningrad ne suscite en fait que l'intérêt du Parti communiste. Celui-ci regarde Kaliningrad d'une autre façon, à savoir non seulement comme le symbole de la Victoire de 1945 (voir infra) mais encore, d'un point de vue plus strictement géopolitique, comme une des principales contributions de l'URSS (donc du PC) à la construction du territoire fédéral russe159. Cette idée prend du poids si on tient compte de la façon dont a été considérée la question taurique: parce que la Crimée avait été donnée à l'Ukraine par cette même URSS (donc par le PCUS), il est désormais important pour le PC de Russie (KPRF) de montrer qu'il y a eu aussi des réalisations

territoriales positives au profit de la RSFSR160. Le PC, fidèle à l'URSS, est ici dans une position conservatrice conforme aux intérêts de l'Etat.

I 1 3 1-Une conception culturelle et géopolitique: les trois cercles de la Russie et les « Péri-russie*s » ou l'oblast' de Kaliningrad systématisée (voir schéma Les trois Cercles de la Russie : Russie isthmique périphérique et Péri-russie-s*)

L'Île-Russie de Cymburskij repose sur l'idée d'une Sibérie normative, l'Eurasie de Dugin sur celle d'une norme steppique placée sur la Volga et en Asie centrale. A l'aune de ces modèles géants, Kaliningrad n'existe pas. Nous poserons pour notre part le problème de la façon opposée : l'anomalie est, en soi, significative et indique sur le plan heuristique la nécessité d'un changement qualitatif. La Russie est un empire géopolitique dont la structure est caractérisée par une dialectique Métropole/Marches qui nie la Province intermédiaire. Il faut en tenir compte et intégrer cette structure dans la conceptualisation de la Russie. Or Kaliningrad est une Marche et non un représentant de la Province. Aussi, au lieu de prendre Kaliningrad comme une exception insupportable et de regarder la Russie par sa masse continentale, regardons à présent Kaliningrad comme le membre d'un tout harmonieux et observons la Russie depuis son centre et ses mers. Reprenons la figure de l'Aigle aux quatre cartes et l'image de l'Isthme.

L'Isthme russe des quatre mers est prolongé au Nord et au Sud par deux bras de terre : au Nord c'est le « Bras finnois » qui comprend Finlande, Carélie, péninsule de Kola et qui sépare la mer Blanche de la Baltique ; au Sud c'est le « Bras caucasien » qui isole la Caspienne de la Mer Noire (Kouban, Terek, Stavropol). Ces deux bras sont relativement maigres, étroits et c'est ce qui explique qu'on a pu en faire des canaux entre ces mers.

Dans le sens Est-Ouest, l'Isthme russe ouvre non plus sur des bras mais sur des continents aussi vastes ou plus vastes que lui : à l'Est voici la Sibérie c'est-à-dire le continent asiatique qui n'a plus rien d'un isthme au-delà de la Caspienne ; à l'Ouest voilà l'Europe qui, elle, est une suite d'isthmes (isthme « polono-lithuanien » ponto-baltique, isthme « du Saint-Empire » entre Baltique, Adriatique et Mer du Nord, isthme français ou lotharingien entre Atlantique, Mer du Nord et Méditerranée, isthme espagnol).

Enfin deux péninsules forment comme des « ailes » qui referment les deux mers euro-russes. Il s'agit d'une part de la péninsule scandinave qui rejoint la péninsule de Jutland, et de la péninsule anatolienne qui rejoint la Corne d'Or.

La Russie isthmique a peu à peu doublé ses anciens ports civils des quatre orients par des ports militaires qui, eux ne se situent plus dans l'iIsthme russe mais aux extrémités du monde russe. Le premier à être apparu est Sébastopol, en Crimée, soit déjà dans ce qu'on peut appeler une péninsule particulière de l'isthme « polono-lithuanien ». Ensuite a été créé, littéralement à l'autre bout du monde, Vladivostok, à l'Extrême-Orient de la Sibérie devenue russe. De fait ce Extrême-Orient forme lui aussi un « Bras » tendu vers la Mer du Japon et celle de Chine. Puis la Première Guerre mondiale a contraint à fonder Mourmansk, à l'extrémité du « bras finnois », pour échapper au double blocus germano-turc. En 1945 est ajouté Kaliningrad, lui aussi dans « l'isthme polono-lithuanien ».161

De cette excursion géographique, il faut donc retenir l'idée d'une Russie concentrique composée de trois cercles. Le premier cercle c'est le cœur (l'Isthme russe) qui ouvre sur quatre mers qui forme le premier cercle et que nous pouvons appeler la « Russie métropolitaine »162 ou, mieux, « isthmique ». Le deuxième cercle, infiniment plus étendu comprend la périphérie continentale

ouralo-sibérienne. Ce territoire forme comme un dédoublement continental de l'Isthme puisqu'il a lui-même ses périphéries maritimes (Extrême-Orient, Sibérie polaire). Du reste sa taille exceptionnelle et ses qualités propres exigent de le considérer à part. Enfin le troisième cercle, un peu moins symétrique que le premier (encore que) comprend les extrémités de la Russie où se situent les grandes bases des Flottes de guerre qui ont pour vocation la projection, et qui serait la « Russie ultra-périphérique » ou, mieux, la « Péri-russie* »163.

Dans cette optique, Kaliningrad trouve sa place plus clairement que sur une simple carte : Kaliningrad est le double militaire de Saint-Pétersbourg projeté le plus loin possible (comme Sébastopol l'est par rapport à Azov ou Novorossijsk, Mourmansk par rapport à Arkhangelsk, et même, jusqu'à un certain point, Vladivostok par rapport à Astrakhan enfermée dans son « lac oriental »). Or, ce qui est également important c'est qu'il n'est pas ici question que de ports : le Bras finnois, comme le Bras caucasien sont de véritables régions géographiques à part dotées d'une valeur maritime remarquable. Nous proposons donc de placer sur le même plan ces « Bras » avec l'Oblast' de Kaliningrad, la République de Crimée, le Kamtchatka, Sakhaline et l'Extrême-Orient, ainsi que la côte sibéro-arctique née de la route polaire ouverte par les brise-glaces, autant de Russies maritimes des confins extrêmes.

Sur le plan de la symétrie géographique, qui est assez frappante, on pourra comparer les trois Péri-russie*s d'Europe (Péri-russie* Baltique=Kaliningrad ; Péri-russie* pontique N°1=Bras caucasien ; Péri-russie* pontique N°2=Crimée) aux trois Péri-russie*s du Pacifique (Primor'e-Xabarovsk= « Bras d'Extrême-Orient » ; « Bras » du Kamtchatka ; Sakhaline). De même, depuis 2014, la Russie d'Ambre n'est plus du tout un cas sui generis en Russie: non seulement en tant qu'île, le Sujet Baltique ressemble à Sakhaline, mais encore il forme désormais un parallèle parfait avec la Crimée, péninsule qui n'est pas continue avec la Russie : elles se situent de part et d'autre de l'Europe centre-orientale dans l'isthme « polono-lithuanien ».

Kaliningrad n'est donc pas un point isolé, absurde, et encerclé, mais le point extrême-occidental du troisième cercle de la Russie, son cercle « mondial » qui relève, paradoxalement, du gigantisme et qui est autant de plus de mer que de terre (il comprend aussi toute la Baltique et la Mer Noire, l'Arctique, l'Atlantique, et le Pacifique). C'est de cette Péri-russie* immense et que Kaliningrad fait partie. C'est dire à quel point ce territoire traduit la complexité de ce qu'est la Russie, un empire continental dont les mers adjacentes ou plus lointaines sont pourtant des morceaux essentiels, ce que traduisait déjà précisément l'étendard aux quatre cartes de Pierre le Grand.

On passe ainsi de l'ancienne Russie d'Europe plurielle et composite de la titulature historique que flanquaient des bords somme toute peu valorisés voire absents à une Russie isthmique unie que prolongent des « Péri-russie*s » diverses dont la qualité intrinsèque de chacune est l'accès à des mers dont la valeur culturelle est forte en Russie.

Notre conception se trouve confirmée par les représentations culturelles russes contemporaines. Si la Russie et la Sibérie formaient un tout cohérent comme semblent l'affirmer Cymburskij et Dugin, la Russie Orientale devrait être l'Extrême-Orient, la Russie Mériodionale courrait tout le long des frontières kazakhes, mongoles, chinoises et coréennes, et la Russie Occidentale serait Moscou. Or il n'en est rien.

Le politologue Rostislav Turovskij164, s'interrogeant sur les repères géographiques et les points cardinaux dans le territoire russe, remarque que, le Centre étant toujours Moscou, il y a très clairement non pas un mais deux Est en Russie et qu'ils sont à la fois très différents et totalement discontinus : il existe un Est sur la Volga qui commence à Nijniï-Novgorod s'étendant grosso modo tout le long de la Volga, et qui correspond à l'ancienne Horde d'Or. C'est exactement la « Russie Orientale » de l'ère impériale. A l'autre bout de la Russie on trouve un autre Est qui est « l'Asie Russe »165 ou « Extrême-Orient » qui commence à Irkoutsk.

Quant à la Sibérie, que les Européens tiennent trop volontiers pour un Grand Est (on ne compte plus les Européens qui parlent de la « Conquête de l'Est » à propos de la Sibérie comme on parlerait de la Conquête de l'Ouest américain par les Etats-Unis), elle est en réalité pour les Russes un Nord. C'est à la fois un fait historique puisque la Sibérie a été conquise dans le prolongement de Novgorod la Grande (à partir de Perm) et non dans celui des khanats tatars de la Volga, et un fait climatique : en Russie, le Nord désigne le froid, tandis que le Sud désigne la chaleur. Le froid légendaire de la Sibérie scelle cette représentation d'un immense Nord russe.

Mais là encore, le Nord russe se dédouble : si la Sibérie est un Nord, il n'en existe pas moins une Russie du Nord qui commence à Iaroslavl et court jusqu'en Arkhangelsk. Au-delà encore, Mourmansk représente déjà une Russie que les Russes qualifient d' « arctique » ou « polaire » (même si elle est, en fait, ouverte sur l'Atlantique).

Il est donc évident que la Sibérie ne renvoie pas à un simple prolongement de la Russie mais à un autre territoire, incontestablement russe certes, mais qui n'a pas la même place que la Russie proprement dite. Or cette Russie proprement dite c'est exactement notre Russie isthmique comme le montre le fait que la Russie du Nord s'arrête à Arkhangelsk; Mourmansk c'est déjà autre chose, la Péri-russie*.

Occupons-nous maintenant de la région qui nous importe le plus, l'Ouest. Turovskij montre que l'Ouest est la région la plus faible, la moins nettement déterminée des quatre points cardinaux. L'Ouest se confond en fait avec l'**Europe russe*** (et non avec la Russie d'Europe) qui comprendrait Smolensk, Pskov, l'Ingrie, puis, bien au-delà, Kaliningrad. La faiblesse de cet Ouest semble assez simple à expliquer : pour la culture russe, l'Ouest c'est absolument la Biélorussie ; le fait de se limiter aux frontières officielles de la Fédération pose sur ce point un problème166.

Quoi qu'il en soit, on voit très clairement un Ouest à deux cercles, un Ouest « isthmique », et un Hyper-Ouest, outre-mer, la Prusse russe. Ainsi donc, en partant d'un point de vue diamétralement opposé aux théories géopolitiques continentalistes, en adoptant un point de vue presque géostratégique appuyé sur les mers, les bords et les particularités géographiques remarquables de la Russie (« Bras », îles) nous retombons exactement sur l'auto-représentation de la Russie par ses habitants, ce qui est relativement surprenant. Dès lors nous tenons notre représentation pour validée et l'oblast' de Kaliningrad pour justifiée quant à sa place dans la Russie en tant qu'une des Péri-russie*s.

Turovskij estime que sa dimension est-ouest démesurée fait que ces deux points cardinaux sont moins importants que le Nord et le Sud. Selon lui, l'Est et l'Ouest de la Russie ne sont

perceptibles qu'aux extrêmes, l'Ouest étant synonyme d'Europe et l'Est synonyme d'Asie167. Il n'est évidemment pas question ici de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie mais à l'inverse de **l'Europe russe*** et de l'Asie russe (au-delà du Baïkal). L'Europe russe, l'Ouest, renvoie alors surtout à trois territoires, la Ville d'importance fédérale de Saint-Pétersbourg, l'oblast' de Leningrad168 et celle de Kaliningrad169. Ainsi Kaliningrad est par définition l'Ouest, l'Europe, non pas au sens continental mais au sens culturel. Il en résulte que vu de Russie Kaliningrad est un territoire européen, quelque peu étranger ou du moins exotique mais aussi « plus civilisé » dans la mesure où le gradient ouest-est est aussi un gradient de civilisation (européenne). De même, l'Est, par exemple l'Extrême-Orient, est l'Asie, assimilée à un espace peu civilisé voire « sauvage » dans la mesure où il est éloigné de l'Europe et surtout un territoire sous-équipé, un front pionnier.170

II 132-La nature géopolitique de la Russie du XXIe siècle : trame héritée du XVIIe ou du XVIIIe siècle ? (Voir la carte éponyme en annexe)

Cymburskij pose une question extrêmement intéressante. Quels territoires la Russie devrait-elle perdre pour cesser d'être ce qu'elle est fondamentalement aujourd'hui? Cymburskij pensait que l'essentiel résidait dans l'ensemble ouralo-sibérien. Mais il ne faisait pas une liste des territoires précis en jeu en dehors du cas sibérien. Nous pensons qu'il faut aller plus loin et achever de répondre à son excellente question. La Russie d'aujourd'hui cesserait certainement d'être ce qu'elle est si elle perdait :

1-l'une de ses façades maritimes (l'accès à l'une des quatre mers de l'Isthme ou à l'un des deux océans « chauds ») ou

2-la maîtrise de son axe central vital, la Volga (donc si elle perdait le Tatarstan) ou

3-l'une de ses grandes villes (à commencer par Pétersbourg ou Kazan) ou

4-son immensité (la Sibérie) ou

5-sa continuité territoriale et viaire (donc la Carélie, le Tatarstan, le Bachkortostan ou la Bouriatie) ou

6-peut-être la domination exclusive de l'Arctique (sécession de la Iakoutie)171.

Cette liste nous semble exhaustive172 et permet réciproquement de définir la Russie du XXIe siècle comme un Isthme centré sur la Volga, ouvert sur quatre Mers, atteignant un Océan (l'Atlantique), et possédant l'immensité sibérienne d'où la Russie en atteint un deuxième (le Pacifique) et en domine un troisième (l'Arctique),

Cette définition permet d'affirmer que la sécession ou l'abandon de territoires tels que le Daghestan, la Tchétchénie ou le Touva ne porteraient pas atteinte à l'essence géopolitique fondamentale de la Russie contemporaine. Mais il apparaît aussi que sans Saint-Pétersbourg, sans l'accès à la Baltique et à la Mer Noire, la Russie est tout simplement inimaginable. De même, si la ligne de front de 1942 (Léningrad-Moscou-Stalingrad) était devenue une frontière internationale, la Russie ne serait plus ce qu'elle est aujourd'hui : coupée de la Mer Noire, et

presque coupée de la Baltique, elle ne serait plus qu'un Etat asiatique, ce qui aurait été une révolution géopolitique radicale. Dès lors, la Russie du XVIIe siècle qui était précisément dans ce cas-là ne peut pas être tenue pour la base de la Russie d'aujourd'hui, pour la Russie au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Qu'est-ce donc que cette Russie actuelle ?

Il nous semble qu'il faille aller bien en aval de l'histoire pour retrouver une Russie qui ressemble à la nôtre. Et ce serait celle de 1783, date qui est celle de la conquête du Khanat des Tatars de Crimée (et en l'occurrence la date est moins essentielle à cause de la Crimée qu'à cause du Kouban qui ouvre enfin la Mer Noire à la Russie). Evidemment, on aura raison de nous dire que la Russie de cette époque est déjà un empire qui s'étend au-delà des frontières de la Russie d'aujourd'hui. Mais jusqu'à quel point ? Et jusqu'où la Russie de 2015 est-elle distincte de cet empire ?

1721 fait entrer la Russie dans l'âge de l'Empire pétrovien. Mais ce n'est pas à dire que la Russie d'avant cette date n'est pas déjà un empire qui se situe au-delà de notre Russie. C'est 1654 qui fait définitivement sortir la Russie de sa dimension grand-russienne et sibéro-moscovite. : subitement le souverain russe n'est plus « tsar et grand-prince de Vladimir (1), Moscou (2), Novgorod (3) (et tsar de Kazan, Astrakhan et Sibérie) mais « tsar et grand-prince de Moscou (1), Kiev (2), Vladimir(3), Novgorod (4) (etc) ». Il faut ici bien souligner la place de Kiev par rapport à Vladimir. La place de Vladimir est en fait celle de l'ancien noyau grand-russien. Or celui-ci est désormais au troisième rang derrière Moscou qui est désormais le siège d'un Etat supra-national, au-dessus de l'Etat grand-russien. Kiev passe en deuxième position ce qui montre bien que c'est l'Ukraine qui transforme le titre du souverain bien plus profondément que ne l'avait fait par exemple la conquête de Kazan. La Russie change de titre parce qu'elle n'a plus la même dimension ni le même fondement.

En 1721, la Russie a acquis les Provinces Baltiques (Livonie, Carélie suédoises) qui sont infiniment plus allogènes que ne l'était l'Ukraine. Mais plus important est le fait qu'elle a désormais accès à la Baltique, d'une part, et qu'elle détient une nouvelle capitale, d'autre part. Et c'est pourquoi il n'est pas possible de faire remonter notre Russie à plus haut dans le temps. Mais il lui manque encore l'accès à la Mer Noire et c'est pourquoi la seule date qu'on puisse retenir est 1783. C'est alors que la Russie absorbe le Kouban et la Crimée et trouve enfin sa dimension pontique.

La Russie de 1783 est certes au-delà de celle d'aujourd'hui. Elle détient les Provinces Baltiques, la Rive Gauche du Dniepr, elle a procédé au Premier Partage de la Pologne en annexant des morceaux de la Biélorussie[173] et la Latgale. Mais cette Russie-là est néanmoins bien proche de la nôtre : elle a accès aux quatre mers, au Pacifique (Okhotsk et Petropavlovsk) et potentiellement à l'Atlantique[174]. Elle a presque les mêmes frontières du côté de la Finlande. Elle possède la Crimée, comme aujourd'hui. Entre 1758 et 1762 la Russie détient même le Duché de Prusse, à peu de chose près notre Kaliningrad. Et il n'est en outre pas absurde de tenir la Livonie pour l'ancêtre géopolitique de Kaliningrad[175]. Bref c'est bien au XVIIIe que la nature de la Russie actuelle s'ébauche et parfois de façon très troublante comme le montre les cas prussien et taurique.

Quant à la construction de ce qui deviendra l'URSS, la date-clef serait 1793 en Europe et 1848 en Asie : c'est alors que la Russie change de tactique et, ne se contentant plus d'acquérir des fenêtres, de construire des forts et de recevoir une vague suzeraineté, se lance dans la réalisation de son très ancien programme de réunion de toute la Rus' (Deuxième et Troisième Partages de la Pologne, en 1793 et 1795) élargi ensuite à la Pologne elle-même (1814) et même à la Finalnde, et de réunion des terres de la Horde d'Or (conquête du Kazakhstan en 1848, du Turkestan176 à partir de 1860).

Le passage de la Russie « minimale » de 1783/2015 à la mouture maximale qui devient l'Empire du XIXe et l'URSS résulte en fait d'une vieille dialectique russe qui traverse son histoire géopolitique : conquérir la Terre ou la Mer ? Le Centre ou les Ailes de l'Europe? Libérer les siens dans une politique régionale (et populaire) pour de grands territoires ou se battre pour des territoires plus limités afin d'avoir accès au monde dans le cadre d'une politique mondiale (et peu populaire) ? C'était notamment le débat qui opposait dans les années 1660 le Tsar Alexis Romanov qui voulait réunir les trois Russies donc une guerre continentale à mort contre la Pologne-Lithuanie (« nous ne céderons pas un morceau de pain orthodoxe ») et son ministre Ordyn-Naŝokin qui lui conseillait la paix avec la Pologne (et donc de rendre l'Ukraine et la Biélorussie) pour pouvoir enlever l'Ingrie aux Suédois. Pierre Ier, Elisabeth et Catherine II suivirent ce qu'on peut appeler ici la « doctrine Ordyn-Naŝokin » jusqu'en 1792. En 1793, la Russie passa à ce qu'on peut nommer la « doctrine Alexis » mettant en place un Etat aux contours bien différents, eurasiens, à la fois plus européens et plus asiatiques. L'URSS est dans cette lignée : abandonnant les Pays Baltes (les Ailes, donc faisant fi de « Naŝokin »), elle récupère les RSS Biélorusse et Ukrainienne, qu'elle complète encore entre 1939 et 1945. La fin de l'URSS renvoie la Russie à la « doctrine Ordyn-Naŝokin » qui est toujours à l'oeuvre aujourd'hui177. L'annexion de Kaliningrad en 1945 et la réannexion de la Crimée en 2014 relèvent typiquement de cette même doctrine maritime et « minimale ».

On notera que ces deux options ne sont pas toujours contradictoires. Ainsi l'annexion de la Prusse qui relève plutôt de la « doctrine Ordyn-Naŝokin » passe bien par une revendication d'un héritage polonais qui, lui, relève plutôt de la « doctrine Alexis ». Nous reparlerons de cette question en détails plus loin.

Si nous en revenons à notre question de départ, nous devons maintenant trancher : si la Russie perdait Kaliningrad, cesserait-elle d'être la Russie telle que nous la connaissons aujourd'hui ? La réponse est non, dans la mesure où la Russie aurait encore accès à la Baltique par l'Ingrie même si ce ne serait pas toute l'année du fait des glaces. Kaliningrad n'est donc pas essentiel à la survie de la Russie. Le même cas serait observé pour Vladivostok, que Petropavlovsk pourrait, jusqu'à un certain point, remplacer. Pour autant Kaliningrad n'en transforme-t-il pas la nature de l'Etat?

I 133-Inclusion territoriale* et nature de l'Etat ou comment le Sujet fédéré Kaliningrad transforme la nature de l'Etat russe

La question de la transformation de la nature de l'Etat doit être considérée sous deux formes d'intensité différente: radicale et relative. Les territoires dont nous avons parlés plus haut changent la Russie de façon radicale. Mais il en est d'autre qui agissent d'une façon moins aiguë et qui ne sont pas négligeables pour autant. Nous proposons alors une systématisation et une

typologie détaillée des territoires à même de transformer la nature interne de l'Etat, en nous basant sur des études de cas à travers le monde. Nous prendrons en compte à la fois des éléments qualitatifs et quantitatifs. Nous appliquerons ensuite cette théorie au cas de Kaliningrad au regard la Russie.

I-Théorie

A-Qualité interne du territoire

1-Pays ou Etat : quel que soit sa surface ou sa population, un territoire qui a jadis été un Etat indépendant ou un Etat fédéré disposant de ses propres organes de gouvernement transforme en profondeur la nature de l'Etat acquéreur. Inclure un tel « pays » exige en effet un effort particulier.

Relève de ce type l'Alsace-Moselle qui fut un Etat constitutif du Reich entre 1871 et 1918, mais aussi la Savoie, ex-Duché souverain (possédant sur le Piémont-Sardaigne). Ici le changement est relatif. En Russie, l'inclusion du Khanat de Kazan mais aussi de ceux d'Astrakhan, de Sibérie et de Tauride ont impliqué un changement radical de la nature de la Russie qui se dote d'une structure impériale.

2-Haut-lieu

Nous définissons ici u haut-lieu comme un lieu aux caractéristiques qualitatives exceptionnelles ayant une forte signification pour la conscience collective nationale. Nous considérerons en particulier ici :

a-les capitales qu'elles soient politiques (ex : Versailles en France, Saint-Pétersbourg, Novgorod en Russie), religieuses (Kiev, Vladimir) ou culturelles (Kazan) et de manière générale les grandes villes à forte identité (par exemple Ekaterinburg, Novosibirsk, Kazan, Nijniï-Novgorod en Russie).

b-les hauts-lieux du rapport de forces politico-militaire que sont les champs de bataille majeurs (ex : Verdun en France, Kosovo Polje en Serbie) et les symboles de l'opposition avec l'Autre (Strasbourg).

c-les sanctuaires (ex :Lourdes, Częstochowa, Saint-Jacques de Compostelle).

B-Qualité externe du territoire (=dimension stratégique)

1-Nouveaux voisins (ex: pour les Etats-Unis, l'annexion de l'Alaska a permis d'atteindre les frontières de la Russie).

2-Nouvelle région (l'annexion de l'Algérie par la France faisaient de la France un Etat africain).

3-Nouvelles mers (les Collectivités françaises d'Outre-Mer offrent à la France la présence dans les la Mer des Antilles, dans l'Océan Indien, dans le Pacifique)

C-Qualité cartographique du territoire

Cet aspect de la question nous est apparu plus tardivement que les autres. Mais il est d'une grande importance dans la mesure où un territoire se voit et où sa carte est un élément essentiel pour le vivre. Un territoire a une image et cette image n'est pas susceptible de grands changements sans altérer sa perception et donc sa nature.

La nature visuelle, cartographique de l'Etat/territoire réside dans ses points géographiques remarquables. Sans eux, le territoire est méconnaissable et même impossible à identifier. Pour la France, c'est notamment le cas de la Bretagne voire de l'estuaire de la Gironde. Si la France était amputée de la Bretagne, l'image du territoire de la France serait radicalement différente : elle serait littéralement mutilée et deviendrait un hexagone presque parfait certes, mais banal, une simple forme géométrique. L'image de la mutilation fait d'ailleurs très bien ressortir la nature de la carte du territoire : c'est un véritable corps, corps social, public, symbolique et vivant avec tous les attributs inhérents. En Russie, les points remarquables du territoire sont les deux bras finnois et caucasien (en fait surtout la péninsule de Kola et celle du Kouban), le bras de l'Amour, le Kamtchatka. Sans eux, la Russie n'est guère qu'un quadrilatère sans relief. Avec eux, elle devient une image familière, connue et même personnifiée, en général sous la forme d'un cheval dont Kola serait la tête, le bras caucasien la (les) patte(s) antérieure(s), le bras de l'Amour la (les) patte(s) postérieure(s), et le Kamtchatka la queue, le reste formant le tronc de l'animal.

D-Qualité de la population

1-Allogénéité

C'est par exemple le cas en France de l'Alsace qui se distingue à la fois par son caractère germanophone et par la maintien du Concordat napoléonien. En Corse, en Roussillon, la population conserve une langue toute particulière.

2-Elite

Le cas est inconnu en France mais assez répandu en Russie. Dans ce dernier pays, l'inclusion de nouveaux territoires s'est souvent accompagnée d'une intégration des élites locales (ce qui est un fait banal) mais aussi d'une place de choix de celles-ci dans l'Etat russe qui les a propulsé à des places parfois dominantes aux commandes de l'Etat. Le cas le plus saisissant est celui des Barons baltes issus de Livonie. On pourrait aussi ajouter celui des Polonais et des Géorgiens sous l'Empire, des Arméniens et des Juifs à l'époque soviétique.

E-Aspect quantitatif

1-Taille du territoire

Lorsqu'un territoire de très grande taille entre ou sort de l'Etat, sa nature en est aussitôt affecté (c'est l'exemple que donne Cymburskij pour la Sibérie par rapport à la Russie)

2-Taille de la population

Une population importante change la nature de l'Etat. La réunion de l'Ukraine à la Russie en 1654 a ainsi été une révolution géopolitique radicale. De même la fin de l'URSS a fait passé la population de l'Etat du double (290 millions d'habitants en 1991) au simple (143 millions en 2015) engendrant une toute autre identité géopolitique.

II-Application au cas de Kaliningrad

Si les caractéristiques quantitatives du Sujet Baltique sont insignifiantes, ses qualités internes et externes sont, elles, remarquables. Tout d'abord Kaliningrad est un ancien Etat. C'est fondamental. Cet Etat a été détruit par la conquête soviétique, certes. Mais le souvenir de cet Etat demeure très vivant dans la population russe locale. Il demeure aussi dans l'identité géographique du territoire soit dans la capacité de cette entité à vivre de façon tout à fait autonome. Enfin cet Etat conserve son propre destin historique, ce qui est facilité par sa qualité de Sujet fédéré autonome, et son éloignement par rapport au Centre moscovite. La qualité intrinsèque d'Etat même diminuée, reste inestimable.

Ensuite c'est un territoire possédant une grande ville dynamique avec une très forte identité. C'est en outre le haut-lieu de la Victoire de 1945 et de l'opposition avec l'Autre, l'Allemand, le nazisme, l'OTAN. On soulignera d'ailleurs que si Kaliningrad n'est évidemment pas un sanctuaire, sa qualité de haut-lieu de la Victoire a une dimension religieuse178.

Mais la Prusse russe est surtout un territoire qui rassemble toutes les vertus de qualité externe : il donne accès à deux nouveaux voisins pour la Russie, nommément la Pologne et la Lituanie ; il fait partie de l'Europe centrale et donne donc une dimension proprement centre-européenne à la Russie qui semblait ne plus en avoir depuis 1991 ; c'est aussi bien un Pays balte ce qui est important pour une Russie dont les ex-RSS baltes ont divorcé dans des conditions troublées; enfin c'est un territoire dont les ports sont libres de glaces toute l'année, qui confirme l'ancrage de la Russie dans la Baltique et qui se situe au plus près des Détroits Danois qui donnent sur l'Atlantique. Il ne serait même pas faux de prétendre que la Baltique de Kaliningrad n'est pas la même que celle de l'Ingrie : c'est ici la Baltique centrale, la Baltique véritable, tandis que l'Ingrie ne donne guère en soi que sur le Golfe de Finlande, bien excentré dans cette Mer.

En terme d'allogénéité, Kaliningrad ne se distingue pas à priori. C'est un territoire ethniquement grand-russien. Mais il a tout de même une couleur locale particulière, à la fois germanique et balte, discrète mais incontournable. Nous y reviendrons plus loin. Sur le plan cartographique, sa taille et son éloignement font de Kaliningrad un élément insignifiant du territoire russe.

On retiendra donc que la transformation de l'Etat russe par Kaliningrad n'est donc pas radicale mais importante. Du fait de Kaliningrad, la Russie est à la fois balte et centre-européenne, voilà le résultat le plus étonnant, y compris aux yeux des Russes eux-mêmes. D'autre part, à Kaliningrad, la Russie est confirmée dans son rôle d'entité impériale supra-nationale: Kaliningrad est l'ancien Etat est-prussien. La Russie conserve donc en son sein un Etat latent de plus, à l'instar des anciens khanats tatars absorbés par la Russie (Astrakhan, Sibérie, Tauride).

Mais cette influence de Kaliningrad sur l'identité géopolitique de la Russie est aussi une contrainte. Elle aboutit à tirer la Russie vers l'Ouest et à lui imposer une dimension centre-européenne avec laquelle elle se sent manifestement mal à l'aise. D'autre part elle renvoie aussi directement à l'URSS : à Kaliningrad, la Russie est nécessairement dans le rôle de l'URSS (comme elle l'est aussi au Touva, dans les Kouriles et à Sakhaline-sud, terres qui représentent la contribution du PCUS à la construction territoriale de la Russie). La Russie d'aujourd'hui est donc aussi, en partie, une URSS.

Dans ces conditions, deux grandes options s'ouvrent pour l'Oblast' et la Russie dans un jeu à trois Kaliningrad-Russie-URSS: dans la première option, Kaliningrad tire la Russie vers un nouvel « empire », à moins que la Russie ne fasse ce choix d'elle-même, et l'Oblast' retrouve naturellement sa fonction primitive, ce qui semble possible 2014. La deuxième option est la mise en place d'une sorte de « Nation kaliningradienne » qui s'éloignerait progressivement d'une Russie qui aurait perdu sa dimension impériale et soviétique, seule capable d'inclure Kaliningrad de façon satisfaisante dans l'Etat. C'était cette option qui dominait depuis 1992. Autant dire que géopolitiquement plus la Russie s'éloigne de l'URSS dans le domaine géopolitique, plus elle s'éloigne de Kaliningrad et réciproquement plus elle se rapproche de l'URSS plus elle se rapproche de son Extrême-Occident. Dans ce cas, la remise à flot de la puissance russe désormais visible en Crimée et en Syrie ne tendrait-elle pas à rendre à la Russie sa dimension centre-européenne incarnée par Kaliningrad ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer à l'issue de l'analyse du caractère insulaire et maritime de l'oblast' d'Extrêeme-Occident.

II 2-Maritimité et insularité de Kaliningrad : entre force et faiblesse

II 2 1-Dialectiques insulaires: sécurité et vulnérabilité, ouverture et fermeture

II 2 1 1-Enclave et exclave

L'oblast' de Kaliningrad est généralement réputée être une « enclave179 » c'est-à-dire un territoire encerclé par un territoire étranger, et qui dépend d'une métropole plus ou moins lointaine. Il existe, selon Evgenij Û. Vinokurov, plusieurs types d'enclaves dont des « semi-enclaves » ayant accès à la mer. De fait, l'enclave est différente du cas de l'Etat enclavé qui lui est coupé de la mer par un ou plusieurs autres Etats (c'est le cas par exemple de la Serbie, de la Biélorussie, de l'Arménie, de l'Ouzbékistan). L'essentiel ici est en effet le point de vue adopté. Lorsqu'on se place du point de vue d'un Etat, son enclavement est conçu par rapport au reste du monde, donc par rapport à la mer. Lorsqu'on se place du point de vue d'un territoire, son enclavement est conçu par rapport au territoire voisin. De facto, le phénomène de l'enclave se définit, assez étrangement, par rapport à l'Etat qui encercle le territoire concerné, et par définition, l'Etat qui encercle n'est pas l'Etat possesseur. C'est une façon géographique et stratégique de poser le problème, une façon externe, non une façon politique et juridique interne à un Etat.

Du reste, pour considérer Kaliningrad comme une enclave au sens propre, il faut implicitement considérer que la Lituanie et la Pologne forment un même territoire, ce qui est le point de vue de l'OTAN et de l'UE. Il n'est sans doute pas inutile ici de dire que ce point de vue est souvent implicite dans les articles qui s'intéressent à Kaliningrad au nom d'une cosmologie politique qui trahit un « Nous » (Français donc Européen et/ou atlantiste, ou du moins « Occidental »).

Le phénomène de l'exclave180 est globalement le même que celui de l'enclave (territoire séparé de l'Etat possesseur par voie de terre) à ceci près qu'il se définit par rapport à l'Etat possesseur, dans une logique centre-périphérie interne181.

On voit donc que le choix des mots n'est guère innocent. Si le terme d'exclave est rare dans la langue courante et relève du jargon des experts, il n'en reste pas moins que dénommer un

territoire enclave ou exclave signifie adopter un point de vue. Kaliningrad, du point de vue de la Russie n'est pas une enclave mais une exclave.

Il faut d'ailleurs remarquer qu'en tant qu'exclave, le Sujet 39 est unique au monde : entre le territoire de la Russie métropolitaine et l'exclave s'étend non pas un mais au moins deux Etats (Pologne et Biélorussie, ou Lituanie et Biélorussie, ou Lituanie et Lettonie) alors que les exclaves répertoriées sont toutes médiatisées par un seul Etat (Nakhitchévan qui dépend de l'Azerbaïdjan médiatisé par l'Arménie, Cabinda qui dépend de l'Angola médiatisé par le Congo RDC).

La côte de Kaliningrad et sa vocation maritime montrent clairement que Kaliningrad est un territoire enfermé au bord de la mer par ses voisins et qui n'a pas accès à son arrière-pays politique. En somme ses communications terrestres sont médiatisées par ses voisins. En ce sens l'exclavement transforme le Sujet 39 en île rattachée politiquement à une terre ferme lointaine, c'est-à-dire en péninsule isolée. La péninsule est en fait ici double, puisque c'est aussi bien une péninsule géopolitique (exclave) qu'une péninsule géographique (péninsule de Sambie). Cette péninsule, comme son nom l'indique[182] fait partie d'un monde de l'entre-deux, entre la terre et la mer.

Le géopolitologue Vadim Cymburskij a très abondamment étudié l'insularité en Russie (*ostrovitânstvo).* Il l'a modélisée comme une situation géopolitique marquée par les dialectiques sécurité/vulnérabilité et ouverture/fermeture[183]. L'insularité est selon lui étymologiquement, politiquement et culturellement moins un fait géographique en soit (terre entourée d'eau) qu'un rapport spatial entre un fond ou champ et une anomalie spatiale remarquable qui s'en détache. Il explique qu'en Russie, l'île (*ostrov*, étymologiquement issue d'*ostryj*, « pointu », « aigu ») peut aussi bien désigner une forêt isolée au milieu des champs cultivés que l'inverse, une clairière, la première étant une tache verte sur champ brun, l'autre une tache brune sur champ vert. *Ostrov*, c'est la tache, qui peut être un trou aussi bien qu'une colline, une montagne.

Dès lors, tout dépend de la relation qui s'établit entre l'île et son champ (environnement). Sur un plan politique maintenant, Cymburskij avance que si les relations sont bonnes ou si l'île est dominante sur le champ alors l'île devient une puissance et se retrouve dans une situation de quasi invulnérabilité puisque non susceptible d'atteinte grâce au champ qui la protège. Inversement, si ces relations sont mauvaises ou si l'île a le dessous, elle court le grave danger d'être attaquée de toute part, anéantie et absorbée par le champ.

Ces remarques sont capitales car elles éclairent le cas de la Russie mineure dans toute sa lumière. Elles expliquent d'abord les discours occidentaux persistants sur la disparition (« nécessaire », « souhaitable », « inéluctable »[184]...) de l'Oblast' baltique puisque la Pologne et la Lituanie font partie de l'OTAN (qui se définit malgré tous les efforts diplomatiques comme une organisation militaire dont le principal adversaire reste la Russie), que Kaliningrad n'en fait pas partie et que le rapport de forces semble favorable à l'OTAN. L'île-Kaliningrad est donc très menacée par le champ, « condamnée ». Il faut noter que la situation de Kaliningrad est comparable à celle de Berlin-ouest pendant la guerre froide, la Russie se trouvant dans la situation des Occidentaux de

l'époque. Les Occidentaux ne semblent toutefois pas être prêts à reconnaître pour Kaliningrad les droits d'accès, de voisinage et de circulation que les Soviétiques puis la RDA avaient acceptés pour Berlin-Ouest.

Mais un premier bémol s'impose de lui-même : le rapport de forces entre la Russie et l'OTAN n'est pas stable et il a tendance à se rééquilibrer depuis 2005, et plus encore depuis 2013185. La position européenne de la Russie s'est constamment raffermie par le rapprochement germano-russe et italo-russe tandis que l'élargissement inconsidéré de l'UE (2004-2007) et la crise de la dette fragilisent la cohérence, les capacités et donc l'influence de l'OTAN par contrecoup. Dans un deuxième temps, les relations euro-russes se sont tendues depuis 2014 mais cela ne semble pas avoir affaibli la Russie.

Un deuxième bémol vient du fait que la situation géopolitique du Sujet d'Ambre est en fait celle d'un double exclavement. A tenir compte de l'alliance réelle et sans doute de long terme entre la Russie et la Biélorussie, on doit considérer que si Kaliningrad est exclavé du bloc Russie-Biélorussie par la Pologne et la Lituanie, la Lituanie l'est presque autant de la Pologne par Kaliningrad et la Belarus' du fait de l'extrême maigreur du couloir sudavien (Suwalki).

Le troisième bémol vient du fait que l'île-Kaliningrad n'est pas dans un champ homogène : au Sud, à l'Est eu au Nord, on trouve bien un champ terrestre qui est bien potentiellement hostile ou malveillant. Mais l'exclavement n'est pas le fait d'un Etat mais de deux Etats dont les intérêts sont parfois différents malgré leur atlantisme très strict commun186. Cela peut éventuellement laisser une certaine marge de manœuvre à la Russie et à son « île » baltique, du moins en temps de paix187.

Il n'en reste pas moins que la question de l'enclave et de l'exclave renvoie aussi à la question particulière de l'encerclement russe. L'encerclement a une forte résonance en Russie. Contrairement à ce qu'a pu par exemple écrire Henry Kissinger qui affirmait : « Constamment en guerre et s'agrandissant dans toutes les directions [au XIXe siècle], [la Russie] ne s'en jugeait pas moins perpétuellement menacée »188, la Russie n'éprouve pas de « complexe obsidional». Le fait est que malgré la taille gigantesque de son territoire, la Russie, « océan de terre », a pour des raisons climatiques189, géographiques190 et politiques été souvent en position d'isolement par rapport au monde maritime. La question des détroits danois et turcs reste d'actualité, même si les relations entre la Russie et les pays gardiens sont bonnes, voire étroites dans le cas de la Turquie.

Sur le plan géopolitique, l'encerclement de la Russie a été une réalité récurrente aussi bien dans l'histoire lointaine (XVIIe siècle avec le mur continu Suède-Pologne-Turquie191, puis en 1812192 et en 1855193) qu'au XXe siècle (1914194, 1941195) et aujourd'hui depuis l'extension de l'OTAN (1998-2004) qui tient une ligne Narva-Constantinople. Hormis le dernier encerclement mentionné196 et celui de 1855, tous les autres ont abouti à des guerres mortelles pour la Russie. L'encerclement relève donc d'une réalité objective que l'expérience historique prouve dangereuse.

Dans ce contexte, Kaliningrad se pose comme une Russie en miniature, une véritable « Russie au carré » puisque elle est tout à fait encerclée sur terre par l'OTAN. Mais ce qui est intéressant dans ce rapprochement entre la Russie mineure et la Russie « majeure » c'est que l'encerclement de cette-dernière est de type maritime puisqu'il s'appuie sur les côtes de l'Europe, notamment celle de l'Isthme centre-européen (Pays baltes, Pologne, Roumanie, Bulgarie). C'est donc une forme d'enclavement. A l'inverse, l'encerclement de la Russie mineure est de type terrestre, c'est donc une forme d'exclavement. Le rapport entre les deux permet de comprendre leur profonde complémentarité: l'un compense l'autre et permet de trouver la parade à l'encerclement généralisé des « deux Russies » (voir la carte : Kaliningrad et la stratégie russe dans les Ailes de l'Europe, en annexe).

II 212-La dialectique prussienne du « cordon ombilical »

Sur le long terme, la Prusse (vieille-prussienne ou borusse, ducale, -Orientale, teutonique, kaliningradienne soviétique puis russe) a été constamment confrontée à ce qu'il faut bien appelé « la **dialectique du cordon ombilical*** ». La Prusse a souvent été une entité autonome mais en relation étroite avec un territoire de référence ou des dépendances lointaines. L'éloignement d'avec celui-ci posait des problèmes de communication réelles mais aussi symboliques comme la peur de l'isolement et la rupture du « cordon ombilical » culturel, autant de questions propres à une entité coloniale. Dès lors on peut considérer la dialectique du cordon ombilical comme une tentative omniprésente de réunir le territoire prussien à ses possessions (Livonie, Lettonie) ou à sa métropole (Brandebourg, Allemagne, puis Russie, Russie-Biélorussie) à travers des territoires intermédiaires (corridor de Danzig, corridor de Samogitie, corridor de Sudavie). On trouve en effet historiquement plusieurs corridors.

Le corridor de Samogitie entre Prusse et Livonie est à l'ordre du jour dès le moment où les Chevaliers Porte-Glaive, décimés par les Lituaniens lors de la bataille de la Saule (1236), décident de s'unir aux Teutoniques. Unis, les Chevaliers allemands exigent et obtiennent la cession de la Samogitie par le Prince Mindovg (Mendog, Mindaugas, Mindowe) qui reçoit d'eux le titre de roi (1251-53). Dès lors l'Ordre teutonique forme un Etat d'un seul tenant de la Vistule à l'Estonie et tient toute la côte sans exception. Le corridor est perdu après la grande défaite teutonique de Durbe (1260) puis récupéré en 1384 (traité de Königsberg), reperdu en 1435 lors de la paix de Melno.

Le corridor de Danzig entre Prusse et Allemagne est conquis par les Chevaliers en 1308. L'Ordre teutonique le conserve pendant un long siècle qui lui permet de ne faire qu'un ensemble géographique avec le Saint-Empire, son protecteur. Mais la Guerre de Treize ans (1454-66) le lui enlève. Puis ce même territoire est récupéré par les Prussiens en 1772, et conservé jusqu'en 1918. Alors la Pologne le reprend, mais il est à nouveau allemand entre 1939 et 1945.

Aujourd'hui se pose la question des corridors entre Kaliningrad et la Russie. Quelles solutions hypothétiques? Le Sujet 39 est-il ontologiquement habité par un révisionnisme territorial?

L'oblast' de Kaliningrad a été créée non comme une exclave mais néanmoins comme une projection du centre de l'Etat soviétique, la RSFSR, à ses confins. Dans ces conditions, la situation d'exclave de l'Oblast' faisait partie de son essence même, des pans entiers de la région dépendant directement du Centre, du Ministère de la Défense, de l'Etat-Major suprême de l'URSS, en contraste avec les territoires environnants, RSS nationales autonomes de Lituanie, Lettonie et Biélorussie, détenant leur propre parti communiste, donc leurs propres autorités politiques. Simplement cette situation politique était alors invisible du fait de l'unité étatique.

Le démembrement de l'URSS l'a rendu tangible et géographiquement difficile à gérer: une région militaire dont l'autonomie était nulle est désormais située au-delà de Républiques devenues totalement indépendantes. En outre, la Russie se définissant avant tout comme une entité territoriale, l'exclavement et l'apparition d'un autre territoire géographiquement bien distinct tendent à séparer la Russie de son Extrême-Occident.

Une solution à ce problème existentiel pourrait être la création d'un couloir territorial entre la Métropole et l'Appendice, exactement comme jadis pour la Prusse orientale. L'analyse de scénarios hypothétiques sera utilisée ici pour évaluer les évolutions géopolitiques possibles à long voire très long terme. Trois voies territoriales sont possibles: une première passe par la Pologne, une deuxième plus au nord passe par la Lettonie, une autre au sud passe par la Biélorussie, l'une comme l'autre rejoignant l'Oblast' en territoire lituanien.

La voie polonaise :

L'idée est de créer un corridor Goldap-Suwalki-Grodno, qui est le chemin le plus court entre la Biélorussie et l'Oblast' russe. Une première possibilité serait une cession territoriale, à peu près inadmissible eu égard au fait que les frontières orientales de la Pologne ont été fixées par les traités de 1945. Une deuxième possibilité est celle d'un droit de passage spécial, qu'on a décliné sous plusieurs formes, un tunnel, un chemin de fer sans arrêt. Mais le projet entier a été refusé par le gouvernement de Pologne au nom du problème posé jadis par l'autre corridor, celui de Gdansk, et ce malgré l'intérêt manifeste des autorités locales polonaises[197].

-La voie lettonne, scénario maritime:

Dans ce scénario, la Russie affirmerait des ambitions territoriales baltiques et absorberait une grande partie de la Lettonie. De la Lettonie, le couloir vers Kaliningrad est tout trouvé, ce serait le territoire de Memel/Klaïpeda et le cooridor de Samogitie qui prolonge la côte lettonne, c'est-à-dire une reprise pure et simple des ambitions teutoniques vues plus haut mais dans le sens inverse, de l'Est vers l'Ouest. Dans ce cas, la Lituanie se retrouverait coupée de la mer, conformément à l'histoire lituanienne, ce qui entraînerait une menace sur l'autonomie économique de ce pays.

-La voie biélorussienne, scénario continental:

Dans cet autre scénario, la Russie mène à bien son projet d'union avec la Biélorussie et parviendrait même à imposer à la Lituanie la cession de la Sudavie. Dans ce cas, la Lituanie se retrouverait coupée de la Pologne. Ce scénario semble in fine plus probable que le précédent ne serait-ce que parce qu'il est plus facile à réaliser et parce qu'il est plus acceptable par les pays tiers. La Lituanie conserve toute son autonomie économique et l'essentiel de son territoire comme de ses ressources; elle perd un couloir étroit vers la Pologne.

Ce scénario reprend lui aussi les vues teutoniques sur la Sudavie, occupée par l'Ordre teutonique entre 1360 et 1390. Il avait également été territoire prussien entre 1795 et 1807. Or la revendication russe a aussi une base historico-juridique. Le député russe de souche lettonne Viktor Alksnis l'avait soulevé dès l'indépendance de la Lituanie. Il est repris en novembre 2002 par Nataliâ Naročnickaâ[198] qui explique qu'il existe un territoire particulier de la Lituanie acheté par l'URSS au IIIe Reich au cours de l'année 1941 pour 7,5 millions de dollars-or et qui englobe les localités de Marijampole, Vilkaviskis, Kalvarija, Lazdijai. « C'est précisément ce petit morceau qui unit l'Oblast' de Kaliningrad à la Biélorussie . C'est précisément là qu'avec l'accord de la Biélorussie la Russie pourrait créer un corridor depuis son territoire principal vers son exclave ».Ce petit territoire (voir la carte Les frontières stratégiques de Kaliningrad en annexe) se situe très exactement entre l'actuelle frontière polonaise et une partie du cours de la rivière Sesupe. Ilforme un étroit corridor entre l'actuelle Biélorussie (à laquelle il appartiendrait aujourd'hui puisque la Lituanie rejette toute filiation avec l'URSS) et l'actuelle Oblast' baltique.

Jusqu'en 2014, aucun de ces scénarios n'était envisageable à court ni à moyen terme aussi bien du fait de la volonté de la Russie de créer un cadre territorial stable et de bonnes relations avec ses partenaires économiques obligés de la Baltique (Allemagne, Suède, Danemark, Finlande), que de la présence de l'OTAN qui empêchait apparemment tout révisionnisme dirigé contre des Etats membres par des Etats non membres. Même la grave crise ukrainienne ne remet pas pour l'instant en cause cette donne fondamentale. Aussi peut-on tenir l'exclavement terrestre de l'Oblast' comme quelque chose de durable.

En même temps, à long terme, ces scénarios hypothétiques ne sont plus à exclure d'emblée: l'OTAN et l'UE n'ont pas vocation à l'éternité et rien ne dit que la Russie ne pourrait, en cas d'embrasement de la région balte, obtenir l'occupation de l'un ou l'autre de ces territoires, tous d'une taille somme toute très modeste. On voit alors que dans un scénario comme dans l'autre, le rattachement terrestre de Kaliningrad à la Russie dépend de l'évolution politique et économique de la Biélorussie et de la Lettonie, avenir qui est tout à fait incertain.

Dans le cas de la Lettonie, un effondrement économique n'est pas à exclure tant le pays s'est avéré vulnérable aux spéculations bancaires, et victime de sa désindustrialisation et de l'émigration massive; le développement spectaculaire de la corruption qui gangrène le pays tend aussi à décrédibiliser profondément la classe politique, ouvrant potentiellement la voie à de grands bouleversements internes et/ou externes.

En Biélorussie, les choses sont encore plus floues: la succession politique du Président Lukašenko n'a rien d'évident alors que l'Etat biélorussien subit de très fortes pressions politiques et économiques de l'UE comme de la Russie. La situation est donc ouverte et la possibilité d'une absorption/satellisation de la Biélorussie par la Russie est une option parmi d'autres.

Dans tous les cas, le pont terrestre passe par un troisième Etat, la Lituanie. La Lituanie semble à première vue plus stable que ses deux voisins du Nord et de l'Est. Reste que ses frontières très récentes et, on l'a vu, contestables juridiquement, affaiblissent son unité, notamment par la présence massive des Polonais et des Russes dans l'Est de la République. De plus, la Lituanie est et restera un petit Etat sur lequel la Russie aura des moyens de pression de plus en plus importants à mesure que le développement économique russe prendra de l'ampleur. Le rapport de force avec la Russie peut donc évoluer aux dépens de la Lituanie qui ne serait alors pas tant menacée dans son indépendance que contrainte à des concessions, y compris territoriales.

II 213-Kaliningrad : une île ?

II 2131-Insularité comme représentation

Dans ses nombreux articles sur l'insularité russe, Vadim Cymburskij pose comme axiome que la Russie est une île au milieu du champ eurasiatique qui est comme une mer[199] menaçante. Selon lui, la Russie aurait été isolée par la Steppe et ses étendues infranchissables des grandes Civilisations eurasiatiques ouest-européenne, chinoise, arabo-persane, indienne. Mais l'auteur qui est également un spécialiste de la mythologie s'intéresse aux textes historiques, littéraires et religieux qui évoquent l'insularité en Russie[200].

Il remarque que le thème de l'insularité russe semble être une spécificité de la Rus' « finnoise »[201], celle du Nord, de Novgorod, Pskov, Belozersk. On remarquera que cette Rus' finnoise est aussi bien une Rus' baltique, construite à partir de la Baltique. Cymburskij tient cette Rus' pour l'ancienne « place d'armes » *(placdarm)* des Varègues dans leur conquête des terres

russes effectuée le long des grands fleuves (Volxov, Dniepr), du Nord vers le Sud (Kiev). Ainsi Novgorod se considérait comme une île, ce dont témoigne son nom scandinave de *Holmgard-r,* qu'A. Šaxmatov, cité par Cymburskij, interprétait comme «la ville insulaire ». Pour Cymburskij, cette île-là c'est une ville sur un lac (Il'men) mais surtout la grande ville isolée, le lieu imprenable protégé par les forêts et les distances, De même, le thème de l'île est particulièrement développé à Pskov, elle aussi grande ville lacustre, de même culture. La littérature novogorodo-pskovitaine est arrivée en Moscovie au XVIe siècle avec le moine Filofej et sa Troisième Rome, et avec le métropolite Makarij.

Ces développements sont intéressants à plus d'un titre. Ils renvoient à la mystérieuse *Exorôssia* grecque202, cette « Russie extérieure » qui semble n'être rien d'autre que la Grande-Russie éloignée de Kiev. Mais évidemment la « Russie extérieure » est un nom qui, aujourd'hui, conviendrait parfaitement à Kaliningrad. De même, la notion de *placdarm* a très souvent été utilisée à propose de Kaliningrad du fait de sa forte militarisation à l'époque soviétique et sa situation stratégique idéale pour jouer ce rôle. On verra aussi, dans un autre chapitre, qu'il existe une relation très spéciale entre Kaliningrad et Novgorod aussi bien au plan toponymique que mythologique.

Cymburskij évoque aussi des mythes insulaires, et parmi eux celui de l'Atlantide. A priori, l'Atlantide n'a pas de relation particulière avec le Sujet 39. Cependant, nos lectures nous ont prouvé le contraire. A notre stupéfaction, Kaliningrad est fréquemment mis en relation avec ce thème de l'Atlantide par les scientifiques russes les plus divers (sociologues203, politologues204, spécialistes de la littérature205). Ce lien tient au fait que Kaliningrad c'est à la fois la Prusse et l'URSS, deux pays disparus au XXe siècle et donc qualifiés d' « Atlantides ». Cymburskij évoque pour sa part « l'Atlantide eurasiatique » la Russie qui risque de se noyer dans une Eurasie qui lui échappe. Le cas de Kaliningrad sous ce rapport est unique puisque ce territoire est doublement atlante, ce à quoi nous devons même ajouter son insularité, sa puissance maritime et les menaces qui pèsent sur lui 206 : un germaniste français n'évoque-t-il pas Kaliningrad comme une île dans une mer européenne207? Ainsi Kaliningrad est très étrangement une Atlantide à tous les sens du terme et on se trouve donc au-delà d'une simple coïncidence ou d'une métaphore bien trouvée. Si la Russie de Cymburskij est « l'Atlantide eurasiatique », alors l'Extrême-Occident russe est bien « l'Atlantide européenne » ou baltique.

Cymburskij a donc pris en compte plusieurs échelles dans son travail, celle de la Russie, celle de l'Eurasie, celle de la Rus' du Nord, celles de ses métropoles, Pskov, Novgorod puis Saint-Pétersbourg. En nous inspirant de sa méthode, nous allons nous intéresser au cas de Kaliningrad.

Vue de Kaliningrad, la Russie métropolitaine est le plus souvent désignée comme *Bol'šaâ zemlâ*, la « Grande Terre », ce qui est peut-être une traduction de l'anglais « mainland ». Ce terme a quasiment une valeur officielle puisqu'il est usité même par les militaires (soldatru.ru). Peut-être s'agit-il d'une expression d'origine étatique ou géopolitique. En anglais, la *mainland s*'oppose à l'île, le Sujet 39 est donc bien une île.

Une autre expression est utilisée pour désigner la Russie vue de Kaliningrad : *materik (materikovaâ Rossiâ)*, soit le continent au sens propre (voir *afrikanskij materik :* le continent africain). Ce mot de *materik* est intéressant puisque aussi bien du point de vue étymologique que phonétique il renvoie à *mat'/mater'*, la mère, avec l'idée sous-jacente, dans le contexte kaliningradien, de mère-patrie.

Or il est troublant que précisément les premières descriptions historiques de la Sambie en parlent comme d'une île. C'est notamment le cas chez le navigateur grec Pythéas208 et chez Adam de Brème209. L'archéologue V. Kulakov va plus loin encore : il rappelle que l'un des anciens noms de la Prusse (et spécialement de la Sambie) est *Ulmigania* alias *Ulmigeria* alias *Ulmerigia*, autant de formes gothiques signifiant « Royaume de l'île »210. Pythéas appelait lui-même cette île *Basilia*211, soit « l'île royale », manifestement variante du même nom. On notera également que c'est un mot dont la racine semble la même que celle de *Holmgard-r (Ulm=Holm)* nom scandinave de Novgorod.

Il est possible que cette idée s'appuie sur une connaissance vague de la géographie locale, mais surtout il semble s'agir d'une forme extrême de la représentation d'une péninsule particulièrement travaillée par la mer, renforcée encore par ses presqu'îles (les isthmes de la Vistule et des Coures) et ses lagons, et de plus sise entre deux grands fleuves (la Vistule et le Niémen). Ainsi la Sambie semblait-elle cernée de toute part par les eaux. Elle était donc une île. Du reste comme le dit Cymburskij, dans les textes anciens, l'île peut désigner aussi bien une île véritable qu'une côte ou une presqu'île qui est en effet, étymologiquement « presque une île ».

Cette représentation pouvait aussi venir de l'activité maritime de ses habitants. Enfin, il existe aussi une véritable île (et de nombreux îlots) au nord de cette région dans le Delta du Niémen (actuelle frontière russo-lituanienne), celle de Rusnè, qui semble avoir eu un rôle important dans le commerce de l'ambre212. L'île-Sambie était donc peut-être une île prussienne, celle de Rusnè.

Il est remarquable que dans les discours historiques russes contemporains qui cherchent à enraciner la présence russe dans la terre prussienne par l'évocation d'un passé slave, Kaliningrad est systématiquement mis en relation avec une île, celle de Rügen (Mecklembourg). Ainsi la représentation de la Sambie comme une île est à la fois originelle et moderne, donc d'une importance exceptionnelle et d'une grande continuité historique. Nous voici arrivés à la conception culturelle de l'insularité.

II 2132-Insularité et culture

Sur un plan culturel, l'insularité est moins une réalité cartographique qu'une question de rupture culturelle avec les voisins, soit un isolement terrestre par rapport à un pôle ou un monde culturel donné. Ici encore, nous nous intéresserons à la Suède.

Géographiquement la Suède n'est pas une île mais une péninsule, comme la Sambie. Elle est reliée au continent par la Finlande et la Russie. Or ce lien géographique réel n'est pas pertinent sur le plan culturel : si la Finlande est bien une colonie culturelle de la Suède, la Russie

appartient à un tout autre monde. Dans ces conditions, la Finlande et la Russie ne font pas le lien avec l'Europe continentale. Ce lien se fait par mer, par le Danemark et l'Allemagne du Nord qui sont les matrices de la culture suédoise basée sur l'appartenance au monde germanique, le luthéranisme, le monde scandinave. De cela il résulte que sur le plan culturel et donc géopolitique, mais non pas géographique, la Suède est bien une île. Le développement de la puissance maritime suédoise autour de la Mer Baltique au XVIIe siècle ne fait que renforcer le phénomène.

Le cas suédois étant éclairant, il peut être élargi aux Pays baltes, à tout le moins à l'Estonie et à la Lettonie occidentale (Latgale non comprise)213. En effet, là encore, sur le plan culturel et politique, la (Basse-) Lettonie et l'Estonie rejettent tout continuité avec la Russie, géographiquement pays le plus proche, alors que ces pays se perçoivent comme des prolongements exclavés du monde germanique, voire « scandinave » et finnois dans le cas de l'Estonie. C'est ainsi que l'Estonie se perçoit elle-même en référence à la Mer (Baltique) et non à la Terre (la Russie)214.

On peut ici opposer le cas de la Suède, de l'Estonie et de la Basse-Lettonie à celui de la Finlande et de la Lituanie qui malgré leur orientation culturelle vers l'Europe occidentale, ont simultanément une contre-orientation culturelle, politique ou historique vers l'Est : la Lituanie ne peut renier ses liens avec la Biélorussie (Grand-Duché de Lithuanie), la Finlande ceux qui existent avec la Carélie russe et le monde finnois oriental dont la Russie est dépositaire. Dans ces deux cas, l'insularité, a contrario, ne joue pas.

L'intérêt de ce tour de la Baltique du point de vue culturel est de replacer Kaliningrad dans ce contexte régional. Paradoxalement, Kaliningrad se trouve dans la même position que la Suède : c'est un territoire qui regarde vers sa métropole russe, vers l'Est, et qui en est séparée par la Lituanie qui s'oppose politiquement à l'Oblast'215. Ainsi, le Sujet 39 est-il bien une île. De ce point de vue, Kaliningrad est tout à fait conforme à la particularité géopolitique de plusieurs pays de la macrorégion baltique qu'est l'insularité culturelle. Cette insularité est renforcée par la puissance navale qui est centrale dans l'identité de ce territoire né pour régner sur la Mer par la Flotte.

II 2133-Insularité et puissance navale

L'insularité tisse un lien d'une singulière puissance avec la mer. Etre ou plutôt se considérer comme une île est une invitation à la maîtrise de la mer pour les raisons qu'a identifiées Cymburskij : si elle maîtrise le champ, l'île devient invulnérable et inversement, si elle ne le soumet pas, elle risque l'anéantissement. Cela se vérifie aussi bien au Danemark dont la capitale est sur l'île de Seeland qu'en Angleterre et au Japon. L'insularité induit une vocation maritime.

Nous soulignerons cependant que le processus « d'insularisation », soit la transformation en île, et le développement de l'intérêt pour la mer ne sont pas systématiques. Ils relèvent d'une prise de conscience, d'une auto-représentation et d'une volonté. L'insularité est un fait géographique,

certes, mais se considérer comme un Etat insulaire est une représentation politique qui ne va pas de soi.

Ainsi il faut attendre la fin de la Guerre de Cent ans (1455), les Grandes Découvertes et le Schisme anglican (1534) pour que l'Angleterre commence à se considérer comme autre chose qu'un prolongement de l'Europe continentale catholique et spécialement de la France. C'est alors qu'apparaît l'idée que l'Angleterre est un Etat insulaire dont la vocation maritime ne devient perceptible qu'au XVIIe siècle. Au XVIIIe et surtout après sa victoire dans la Guerre de Sept ans (1763), la Grande-Bretagne passe logiquement de l'insularité à l'hégémonie maritime. C'est alors qu'apparaît l'hymne patriotique *Rule Britannia*, dont les paroles sont très géopolitiques: *Rule Britannia, Britannia rule the waves* (Règne, Grande-Bretagne, règne sur les flots). L'île est désormais synonyme de puissance océanique.

Quid à Kaliningrad? Ici, la vocation maritime est antérieure à l'insularisation. Elle est antérieure même à la création de l'Oblast' et la provoque (1943-1945). L'insularisation, elle, ne commence qu'à partir de 1991, faute d'autre possibilité, le point de non retour dans ce processus étant atteint entre 2000 et 2004. Parce que désormais Kaliningrad est une île qui regarde vers Saint-Pétersbourg, son envergure maritime ne peut que croître, ce dont témoigne par exemple la complète suprématie de la Marine sur l'Armée de Terre dans l'Oblast'216.

Maintenant se pose une question. Kaliningrad n'est pas un Etat c'est-à-dire que ses forces ne sont pas automatiquement indexées sur ses besoins propres mais plus souvent sur ceux de l'Etat russe. Pourtant, Kaliningrad est un territoire dont la vocation militaire et navale est rendue non seulement évidente mais vitale par sa qualité d'exclave. Il serait donc logique qu'à terme la Russie augmente le nombre de forces concentrées à Kaliningrad pour tirer un parti maximal de sa situation exceptionnelle mais aussi et surtout pour des raisons de souveraineté et de sécurité. De facto, sans que personne ne s'en rende compte et sans que la moindre frontière ne change, la Baltique est devenue aussi (car du point de vue de l'OTAN, c'est aussi une mer intérieure) une mer « intérieure » russe au sens propre dont la maîtrise stricte doit être assurée pour que Kaliningrad reste rattaché à Saint-Pétersbourg. La question des communications internes à la Russie rend donc Moscou beaucoup plus sensible à la liberté des mers. Stratégiquement parlant, la Russie s'est donc rapprochée de la côte des Pays baltes au large desquels passe le cordon ombilical maritime. Dès lors, Kaliningrad né pour gouverner la Baltique (et au-delà, atteindre l'Atlantique) se retrouve contraint, à terme, d'accomplir son destin par nécessité et la Russie ne pourra pas longtemps éviter le renforcement maritime de Kaliningrad.

Certes, ledit renforcement naval dépend en partie des relations avec les Etats voisins. Les relations avec ceux-ci étaient de manière générale bonnes, voire excellentes dans le cas de la relation entre la Russie et l'Allemagne. Mais depuis 2014, les choses évoluent vite et dans le sens de tensions croissantes. La Russie ne remilitarisera pas en soi une région dans laquelle ses intérêts économiques vitaux dépendent de la détente. Néanmoins rien n'interdit à la Russie de développer à terme des capacités navales nouvelles dont l'importance se justifie de toute façon par le besoin de forces de projection lointaine (Syrie, Ukraine) si ce n'est pour la défense du Nord Stream217 (voir infra).

II.2.2 : Kaliningrad et la maritimité baltique

II.2.2.1 : La Baltique et ses visages

Les quatre mers sur lesquelles donne la Russie isthmique ont une valeur culturelle majeure. Chacune renvoie en fait à un empire218. Mais la Mer Baltique occupe une place à part dans l'imaginaire politique russe. L'accès à la mer Baltique a été le principal objectif de l'Etat russe du XVIe au XVIIIe siècle et c'est la réussite de ce projet qui fait entrer la Russie dans la modernité et dans le concert européen entre 1702 (fondation de Saint-Pétersbourg) et 1709 (victoire de Poltava). Le fait qu'aujourd'hui la Russie tente à nouveau de trouver sa place dans une Europe largement unifiée par l'UE et l'OTAN alors que son accès à la Baltique est devenu très limité renvoie finalement à la même problématique de fond: la Baltique est le lieu du lien, pacifique ou violent, à l'Europe, et le lieu de la reconnaissance ou de la négation du statut de la Russie comme Puissance européenne. Kaliningrad, aux côtés de l'Ingrie (l'oblast' de Leningrad et la ville fédérale de Saint-Pétersbourg), joue ce rôle d'accès à la Baltique, dont l'enjeu est la place de la Russie dans le monde. Il faut donc chercher à décrire en profondeur la représentation de la Baltique en Russie.

On peut en définir les contours par trois termes historiques qui donnent un sens concret à la mer Baltique dont le nom actuel, *Baltijskoe more*, a pris une connotation neutre. Les termes historiques en question ne sont pas considérés ici comme des termes propres à des époques révolues ni renvoyant à une évolution chronologique mais comme des indices significatifs de plusieurs conceptions possibles de la Mer Baltique, conceptions dont chacune garde une grande actualité car il s'agit de représentations fondamentales.

II 2211-*Varâžskoe more*

C'est littéralement la « Mer des Varègues », terme utilisé au Moyen-Age et jusqu'au XVIIe siècle. Le terme de Varègues est en étroite relation avec les origines de la Russie. Les Varègues, « venus d'outre-mer », donc de la Mer Baltique, fondèrent autour de Novgorod le premier noyau de l'Etat russe vers 843.

L'identité réelle de ces Varègues est toujours contestée en Russie, avec deux théories, celle des normanistes d'une part et celle des antinormanistes de l'autre. Pour les normanistes, les Varègues sont des Normands soit des Scandinaves sans doute venus de Suède. L'apparition du normanisme en Russie coïncide avec l'occidentalisation de la Russie (XVIIIe siècle), et politiquement et culturellement avec le mouvement occidentaliste. Réciproquement, la théorie antinormaniste, apparue à la même époque, rejette cette théorie *antipatriote* et voit dans les Varègues des Slaves. Cette dernière théorie, généralement décriée par les historiens ouest-européens et américains, a été tenue pour officielle à l'époque soviétique, patriotisme oblige. On remarquera, au plan historique, que si la mer Baltique est la mer des Varègues, aussi bien les Varègues sont tautologiquement un peuple venu de la Baltique sans plus de précision. Ce qui nous intéresse ici ce n'est pas la réalité historique mais la perception russe de cette mer que portent ces théories.

En nous arrêtant sur la théorie antinormaniste dans ce premier point, la Mer Baltique apparaît comme une mer slave et plus précisément wende, les Wendes étant les Slaves de l'ancienne RDA. C'est une mer mythique avec Ruân/Buân: l'île de Rügen située au large du Mecklembourg, en Allemagne. Cette île a abrité un temple slave païen dont l'influence s'exerçait sur une partie importante du monde slave. On assiste aujourd'hui à une appropriation symbolique et mythique de ce royaume slave de la Baltique par des intellectuels russes (qui s'inscrivent en cela dans une certaine tradition historiographique soviétique) en Russie, à Kaliningrad et dans les Pays baltes. Rügen/Ruân est assimilée à Buân, figure slave du Paradis mythique. D'autres mythes sont associés à la Baltique:

*saint André dans la tradition russe orthodoxe aurait évangélisé la Russie dès l'époque du Christ par mer. Depuis Byzance dont il est le patron il aurait traversé la mer Noire, remonté les fleuves russes du Sud jusqu'à Kiev puis descendu les fleuves du Nord jusqu'à la mer Baltique avant de revenir à Byzance en achevant son tour d'Europe par mer. Ce mythe a notamment été mobilisé lors de la création de Saint-Pétersbourg qui est bâtie sur un « tombeau de saint André ». La mer Baltique a donc une dimension sacrée, qui n'est pas seulement païenne mais aussi chrétienne.

*Riourik: C'est de la mer Baltique que serait venu le fondateur historique de la Russie. La Baltique est donc un lieu des origines où la Russie a donc sa place depuis toujours.

*saint Alexandre Nevsky: figure du Saint sauveur de la foi face aux envahisseurs d'Occident.

C'est aussi la mer de Novgorod: celle par laquelle le commerce hanséatique atteignait la Russie à travers Novgorod, qui abritait un grand comptoir de la Hanse. La mer Baltique est en outre une mer soviétique jadis dominée pour une bonne moitié par le Pacte de Varsovie (URSS, Pologne, RDA). Cette perception a laissé des traces, notamment à Kaliningrad qui était le siège du commandement unifié de la Flotte baltique du Pacte.

II 2212-*Ostzejskoe more*

Ce mot calqué sur l'allemand *Ostsee* (la mer de l'Est, vue d'Allemagne). Ce terme date du XVIIIe et reste utilisé pendant tout le XIXe siècle. C'est donc la mer d'Allemagne, d'Europe, la route vers le modèle moderne et aujourd'hui vers l'UE.

C'est aussi la mer de Pierre Ier, la mer de Saint-Pétersboug, de la capitale. C'est la mer de l'Ouest: l'une des quatre mers de l'Isthme russe assuré par le Système des Cinq mers, avec la Caspienne, le Pont, l'Arctique. C'est la porte principale du Système (Rotterdam de la Patrie). C'est la Mer par excellence, la première, celle où est apparue la Flotte militaire victorieuse. C'est une mer fermée par les détroits danois, mais une mer perçue comme la porte de l'Océan mondial, aussi bien par Pierre le Grand que par les dirigeants soviétiques et ceux de la Fédération de Russie (cf carte de Kaliningrad proposée par P Brodersen).

II 2213-*Svejskoe more*

C'est la « mer suédoise », mot qui date du XVIIe siècle, à l'époque où l'accès de la Russie à la Baltique est coupé par l'occupation suédoise (suéco-finlandaise) de l'actuelle région de Saint-Pétersbourg (Ingrie). C'est la mer luthérienne, la mer de l'Etranger. Un espace de guerre contre le monde germanique (Ordre Teutonique, Allemagne de 1941), scandinave voire polonais.

C'est la mer que des générations de dirigeants polonais, suédois, allemands et baltes ont voulu conserver pour eux-mêmes, en présentant la Russie, réduite à la seule Moscovie, comme un Etat intrus, nouveau-venu, ce qui n'était pas tout à fait exact. De facto, la Baltique est le théâtre d'un orientalisme au sens où Edward Saïd l'a défini : l'Oriental (ici la Russie) est l'archaïque, l'Autre, le despotique, l'Adversaire inquiétant. Aujourd'hui l'UE et l'OTAN présentent souvent des arguments similaires: la Baltique est une mer atlantiste, européenne et la Russie devrait être boutée au-dehors, et Kaliningrad doit donc disparaître.

L'ancrage de la Russie dans la Baltique lui a régulièrement été contesté par ses voisins suédois, allemand et baltes. Il existe toute une rhétorique traditionnelle antirusse en Mer Baltique, rhétorique à la fois très ancienne (XVIe-XVIIe) et très stable puisqu'on la retrouve presque inchangée au XXIe siècle, dans la bouche des mêmes acteurs, l'UE et l'OTAN en plus. Cette rhétorique s'appuie d'abord sur le fait que la Russie c'est la Moscovie. Il est incontestable que l'Etat russe moderne soit issu du développement et de l'expansion de la Moscovie. Mais réduire la Russie à la Moscovie n'est cependant pas exact et néanmoins très utile.

La Moscovie est un Etat apparu en Russie centrale au XIVe siècle, Etat qui n'avait pas accès, même de loin, à la Mer Baltique pour la simple raison que la Russie, divisée en de très nombreuses principautés, ne touchait à la Mer que par la République de Novgorod. La Moscovie n'atteint la Mer qu'après la soumission de Novgorod en 1478, ce qui fait de la Moscovie un nouveau-venu dans la région. Mais c'est oublier que Novgorod était bel et bien un Etat russe, et même le plus ancien de tous et que 1478 scelle aussi bien la naissance d'un Etat grand-russien par la réunion de toute la Russie du Nord que l'accès de la seule Moscovie à la Mer. Il est alors très utile pour qui veut démontrer que la Russie est un acteur intrus dans la Baltique de confondre Russie et Moscovie: la Russie devient donc un envahisseur tardif, apparu à la fin du Moyen-Age.

A cela s'ajoute le fait que la Russie a été coupée de la mer par les Suédois (et les Polonais) de 1610 à 1702. Ce long siècle d'enclavement russe coïncide avec la mise en place de puissants Etats modernes dans la région baltique (surtout la Suède et la Prusse), avec le triomphe de la Réforme dans l'ensemble de la région et le début des Lumières. Lorsque la Russie retrouve son accès à le Mer, celle-ci a changé et a acquis des caractères identitaires incomparablement plus forts et cohérents qu'auparavant: luthéranisme, progressisme, absolutisme, culture d'inspiration germanique. Dans une telle région la Russie, longtemps absente, semble une anomalie, un pays extérieur au monde baltique avec sa religion orthodoxe, sa culture propre, sa structure sociale particulière et son autocratie qualifiée de « tyrannie », de « despotisme oriental ».

L'époque soviétique vient continuer cette argumentation: l'URSS était un Etat totalitaire et athée quand la Finlande, la Suède, le Danemark et la RFA mettaient en place des démocraties libérales et parlementaires dans lesquelles le luthéranisme a encore une place importante. La fin de l'URSS et son éclatement ne modifient pas totalement la donne: pour les dirigeants des Pays baltes, la Russie est la seule héritière de l'URSS, et eux les victimes baltiques de ce pays étranger et « barbare »[219] [220]. Ce discours a souvent reçu la complaisance des Scandinaves (à l'exception notable des Finlandais) qui trouvaient dans les nouvelles Républiques des satellites.

L'aspect idéologique est omniprésent: l'Europe et la Baltique sont aujourd'hui synonymes de démocratie, de « droits de l'homme » et de libéralisme. Dans ces conditions, il suffit de taxer la Russie « d'autoritarisme » et de « violation des droits de l'homme » pour lui dénier son rôle de Puissance de la Baltique.

Un autre argument porte sur la géographie: la Russie est en périphérie de la Baltique, et son accès y est territorialement limité, alors que les côtes finlandaise, suédoise, danoise, allemande, estonienne, lettonne et même les récentes côtes lituanienne et polonaise sont longues et situées au cœur du monde baltique. De même, la Russie joue sur d'autres théâtres géographiques, la Mer Noire, l'Asie centrale, l'Extrême-Orient alors que les pays de la Baltique seraient uniquement baltiques (c'est pourtant faux pour le Danemark et l'Allemagne ouverts sur la Mer du Nord). La Russie serait donc un pays étranger, externe au monde baltique221.

La Russie serait asiatique, donc extérieure à l'Europe et a fortiori à la Baltique. Là encore l'argument renvoie à la Moscovie longtemps vassale de la Horde d'Or tatare, à l'autocratie qui serait « d'origine orientale ». Cet argument est renforcé par l'immensité de la Sibérie, Russie d'Asie, qui ferait de la Russie d'abord un Etat asiatique.

La représentation de la Russie comme Puissance exclusivement continentale est aussi mobilisée: puisqu'elle est un Continent, elle devrait renoncer à jouer un rôle sur mer, donc dans la Mer Baltique. C'est ce à quoi répondait Staline dans l'immédiat après-guerre avec sa colonne de Kaliningrad où auraient figuré une représentation de navires slaves sur la Baltique dès l'époque la plus reculée.

La mer Baltique a donc une image très contrastée voire contradictoire qui va de l'intimité originelle à l'Etranger par excellence en passant par la Mer et l'idée d'accès à l'espace mondial. De manière générale, la mer Baltique est la plus symbolique des mers de l'Isthme russe, celle au travers laquelle on peut lire le plus clairement la croissance ou le déclin de la puissance russe. Il est donc essentiel d'avoir à l'esprit l'histoire de la Baltique russe car c'est sur elle que s'appuient et cette puissance et la légitimité de Kaliningrad.

II 222-La dévolution géopolitique Suède-Pétersbourg-Kaliningrad : aspects historico-politique et symbolique :

II 2221-aspect historico-politique

L'oblast' de Kaliningrad doit être considérée comme la dernière incarnation du rêve baltique russe qui le dépasse. Ce rêve commence dès la fin du XVe siècle. L'URSS continue la réalisation de ce rêve en 1945 en annexant Kaliningrad qui devient rapidement le siège de la Flotte soviétique de la Baltique, mais aussi bien de la Flotte baltique. La fin de l'URSS ne fait que confirmer cette idée en ce que l'Oblast' devient la *Pribaltika* restante.

Ivan le Grand a été le premier souverain moscovite à mener une politique baltique. Il créa le premier port russe sur cette mer, Ivangorod (dans la banlieue de Narva, à la frontière avec l'Estonie) en 1492. Ce port devait être, dans l'esprit du rrand-Prince, le grand débouché de la Russie sur la Baltique, deux cents ans avant Saint-Pétersbourg222.

Son petit-fils, Ivan le Terrible, fait de la question baltique le dossier le plus important de son règne. Dans la suite de son aïeul homonyme, Ivan s'empare en effet de presque toute l'Estonie et d'une partie importante de la Lettonie qu'il revendiquait juridiquement. Il provoque ainsi la

Guerre de Livonie qui met aux prises toutes les Puissances de la Baltique (Pologne-Lithuanie, Suède, Danemark, Allemagne du Nord) mais le Tsar conservera intacte son Estonie du Centre-Est de 1558 à 1582 soit une génération. Ce n'est donc pas une simple occupation mais une véritable inclusion politique dans la Moscovie. Aussitôt commence une politique maritime moscovite depuis Narva qui supplante Ivangorod et permet des communications étroites notamment avec le Danemark et l'Allemagne du Nord à travers le *narvskoj morskoj put'* c'est-à-dire la « route maritime de Narva ». Pierre le Grand ne fait que reprendre ce flambeau un siècle plus tard.

Lorsque Pierre Ier achève victorieusement sa très longue Guerre du Nord contre la Suède en 1721, une révolution géopolitique se produit. Le « lac suédois » qu'était depuis un siècle la Baltique devient subitement un « lac russe ». Sans doute la Russie ne possède-t-elle pas toutes les côtes de la Baltique mais l'hégémonie suédoise écrasée, c'est désormais la prééminence russe qui s'affirme. Les navires russes patrouillent au large de la Suède, dans les îles Aland et en Allemagne du Nord (Poméranie). La capitale de la Baltique n'est plus Stockholm mais Saint-Pétersbourg, et le nœud géopolitique de la Baltique, la Livonie (Estonie et Lettonie), est désormais entre les mains de la Russie.

Ainsi la Russie s'impose-t-elle comme une Puissance européenne. Ce qui compte ici c'est que dans une large mesure, la Russie se fait moins sa propre place qu'elle ne prend celle de la Suède. Les termes sont eux-mêmes éloquents : la « Puissance du Nord » suédoise est remplacée par « l'Empire du Septentrion » moscovite. La création de Saint-Pétersbourg va dans le même sens. Bien que la nouvelle capitale soit fondée sur d'anciennes terres russes223, celles-ci sont aussi, par la force des choses, des terres fraîchement enlevées à la Suède ce dont témoigne l'abandon du nom russe d'*Ižorskaâ zemlâ* au profit du nom suédois d'*Ingermanland(-iâ)* . Saint-Pétersbourg a donc bien quelque chose de suédois. Sur le plan géopolitique, il semble bien que la Russie de Pierre Ier se pose en Etat successeur de la Suède.

En Livonie, il en va de même. La Russie succède à la Suède. Elle reprend même l'institution suédoise du Gouverneur-Général. Elle utilise aussi la Livonie comme le faisait la Suède. La Suède avait commencé par n'être qu'un pays scandinave secondaire pourvu d'un front pionnier oriental (la Finlande). Elle prend pied dans le Nord-Ouest de l'Estonie en 1562, sans grand succès. En revanche, la conquête de toute la Livonie sur la Pologne entre 1625 et 1629 change la donne. Désormais Puissance de premier rang dans la Baltique, elle s'appuie sur la Livonie culturellement germanique pour intervenir politiquement et militairement dans les affaires de l'Allemagne du Nord, en l'occurrence dans la Guerre de Trente ans. Le lien entre la position livonienne et la politique allemande de la Suède est évident du fait que la Suède n'entre vraiment en lice en Allemagne qu'après la conquête de Riga, véritable marche-pied stratégique et culturel vers l'Allemagne.

La Russie n'agit pas autrement. Sitôt la Livonie conquise (1709), Pierre Ier se met à avancer ses pions en Allemagne, pour les mêmes raisons : il a désormais entre ses mains et la maîtrise des mers grâce aux ports de Riga et Reval (Tallinn) et des auxiliaires germaniques (les Barons baltes) qui lui permettent de mener une active diplomatie allemande de l'intérieur (les Barons

Baltes étant souvent apparentés aux grandes familles du Reich). (tout en jouant un rôle essentiel dans la formation de la bureaucratie russe).

En clair, la dimension baltique de la Russie est, dans une large mesure, une dimension « suédoise », ce dont témoigne le nom de « Mer suédoise » appliqué à la Mer Baltique (voir supra). La dimension baltique de la Russie repose essentiellement sur la Flotte créée par Pierre à Saint-Pétersbourg et Kronstadt, immédiatement déployée aussi à Reval (Tallinn) et Riga. Or cette Flotte est depuis 1957 transférée en quasi-totalité, et notamment au niveau de son siège (l'Etat-Major), à Kaliningrad. Ainsi Kaliningrad hérite-t-il de l'histoire de la Flotte baltique et devient une sorte de « Nouvelle-Ingrie », une « Nouvelle-Pétersbourg », une « Nouvelle-Kronstadt ».

II 2222-Aspect géopolitique : le « Royaume des Wendes et des Vandales »

Au XVIIe siècle, la Suède règne sur la Baltique. Elle a construit une sorte d'empire maritime baltique (*Dominium Maris Baltici*) qui comprend une métropole (l'ensemble Suède-Finlande), des conquêtes (Ingrie russe, Livonie, Estonie, Poméranie, Rügen, Gotland danois, Scanie danoise), et des pays vassaux (dont le Duché de Prusse entre 1656 et 1657). Cette hégémonie reçoit une justification théorique grâce au gothicisme, littérature historico-politique et géopolitique nationaliste qui entend placer la Suède au plus haut degré de prestige en Europe. La Suède s'identifie alors à la Scandia (ou Scandza), île de l'Antiquité identifiée par Tacite et Jordanès comme étant la « Matrice des Nations », que la Suède aurait donc vocation à réunir sous son autorité. Le Royaume de Suède est alors officiellement le « Royaume de Suède, des Goths et des Wendes » mais les Wendes sont souvent renommés Vandales224. Ainsi le Royaumes de Suède, des Goths et des Vandales se place-t-il en héritier de la gloire des peuples barbares vainqueurs de Rome (elle-même assimilée à la Papauté mais aussi au Saint Empire romain et à la Maison d'Autriche.

La Suède a évidemment le droit de posséder toute la Mer Baltique dont le nom viendrait de Baltia qui serait synonyme de Suède (voir la carte Pribaltika, Baltija et Baltiae en annexe). Tout aussi intéressant sur le plan rhétorique et politique est l'usage, en lieu et place de Mare Balticum, des termes latins de *Codanus sinus* soit la Mer des Goths, de *Vendicus sinus* (Mer des Wendes), de *Sinus Vandalorum* (Mer des Vandales), les Goths et les Vandales étant les ancêtres des Suédois ou prétendument tels. Tous ces termes signifient que la Mer Baltique est par définition la mer des Suédois.

Arrêtons-nous un instant sur le titre de Rois des Wendes/des Vandales. Il s'agit à l'origine d'un titre danois portant sur un royaume médiéval disparu situé en Allemagne du Nord-Est, le « Royaume de Slavonie »225 alias Royaume des Slaves ou des Wendes. Lorsque les Couronnes de Suède et de Danemark sont réunies par l'Union de Kalmar à partir de 1397, le titre de Roi des Wendes commence à être usité en Suède comme au Danemark. Quand cette union scandinave se dissout définitivement en 1523, le roi de Suède nouvellement indépendant conserve, concurremment avec le roi de Danemark et Norvège, le titre de roi des Wendes.

Ce qui est intéressant ici c'est tout d'abord que ce titre n'est pas réservé aux Scandinaves. Il existe, sous une forme ducale, en Poméranie et au Mecklembourg, principautés issues du fractionnement du Royaume de Slavonie. Ensuite, comme le montrent S.Donecker et R.

Steinacher226, son sens médiéval tend à régresser et même à se perdre, ce qui aboutit non à la disparition du titre mais à sa transformation sémantique. Au XVIIe siècle, il est réinterprété de différentes façons, dont l'une y voit un « Royaume des Finnois », mais surtout comme un Royaume de la Baltique et un royaume de la périphérie païenne de la Suède c'est-à-dire comme un front de Civilisation alias **graine d'empire géopolitique*** et un **lieu de conscience de Civilisation*.** Il s'agit donc précisément d'un titre géopolitique. Lorsque la Russie défait complètement les armées de Charles XII en 1709 à Poltava avec pour conséquence le traité de Nystadt (1721), la Suède perd ses prétentions hégémoniques. Et comme nous l'avons vu la Russie en hérite.

Aujourd'hui, la naissance du Sujet baltique russe reprend point par point la problématique suédoise que nous venons d'exposer avec l'insularité, l'usage du terme de Baltiâ (voir infra), la référence aux Wendes et l'hégémonie baltique. La problématique de l'insularité baltique de Kaliningrad semble donc un **héritage indirect227, géopolitique, de la Suède*** assuré par la continuité des lieux voire des mots.

II 2223-Kaliningrad, la Pribaltika restante

En 1721, l'Empire de Russie recevait officiellement la souveraineté des Provinces baltiques alias Livonie de la Suède. Ces provinces maritimes importantes étaient une base de projection de la Flotte baltique, base qui fut ensuite complétée par un port libre de glace toute l'année, Libau (ou Liepaja) lorsque la Russie obtint la Courlande entre 1720 et 1795228.

Ces Provinces baltiques sont arrachées à la Russie par l'armée allemande en 1918 avec la complicité des bolchéviks puis des Britanniques en 1919. Elles sont récupérées par l'URSS en 1940 et forment dès lors, avec la RSS lituanienne229, les trois RSS baltes. En 1945, l'URSS y ajoute l'Oblast' de Königsberg, bientôt renommé en Kaliningrad.

En 1991, la Russie fait sécession d'avec l'URSS et reconnaît aussitôt l'indépendance des trois Pays baltes qui la réclamaient sans écho depuis 1989-90. En quelques heures, quatre pays cessent d'exister : l'URSS mais aussi les trois RSS baltes. En effet aucune des trois Républiques baltes indépendantes ne se place dans la continuité de la RSS qui l'a précédée. Les RSS n'ont selon elles « jamais existé ». Mais ces RSS formaient dans le cadre de l'URSS et avec Kaliningrad une région spécifique, la Région ou le District baltique *(pribaltijskij rajon)* ou plus couramment *Pribaltika*, conçu comme un ensemble économique et culturel : *Naš Zapad*, « Notre Occident », l'Occident soviétique, simultanément le plus à l'Ouest et le plus occidentalisé.

Elles formaient aussi un ensemble militaire : *Pribaltijskij voennyj okrug* (Arrondissement militaire baltique) dont le centre se trouvait à Riga. Celui-ci se maintient quelque temps encore après l'indépendance des Pays baltes jusqu'au départ des unités soviétiques devenues « russes » en 1994. Il est remarquable que parmi ces unités soviétiques un nombre important était composé de troupes autochtones notamment lettonnes. Ces troupes se replient en général sur Kaliningrad où les officiers font parfois souche.

D'un point de vue géopolitique, ces RSS et Kaliningrad formaient un tout à la fois baltique, spécialement « européen », mais aussi germanique dans la continuité des anciennes Provinces baltiques de l'Empire de Russie, et balte. De facto, Kaliningrad partageait à la fois la couleur locale germanique de la Lettonie et de l'Estonie par son passé prussien, et le caractère balte (au sens ethnique) de la Lettonie et de la Lituanie par son passé borusse.

La disparition inattendue et complète des RSS transforme l'identité géopolitique de l'Oblast' baltique :

« -La Pribaltika est perdue ?

- Oui.

-Toute?

-Non. Il reste toujours Kaliningrad. »

Ainsi, de même que, jusqu'à un certain point, la Russie essaie de continuer l'URSS, de même l'Oblast' de Kaliningrad se retrouve investie de l'héritage de la Pribaltika soviétique entière. Le Sujet baltique dans lequel se replient et même se réfugient l'armée et les ambitions russes baltiques, joue alors en quelque sorte le rôle que l'Ulster joue pour le Royaume-Uni: le « Royaume d'Irlande » jadis étendu à toute l'Irlande s'est rétréci par la sécession de l'Eire mais il existe toujours. De même pour la *Pribaltika* qui existe toujours en Kaliningrad. Si le Président russe portait comme la Reine britannique une titulature territoriale, il pourrait toujours se dire souverain de la Pribaltika au nom du Sujet baltique fédéré. La dimension géopolitique balte de l'ancienne URSS est donc conservée par la Russie.

Or on doit dire que pour le territoire de la Prusse orientale, ce caractère de « refuge géopolitique » d'un Etat disparu n'est pas du tout une nouveauté. Au cours de son histoire ce fut le cas déjà deux fois avant 1991. La première fois ce fut à l'issue de la Guerre de Treize ans (1453-1466) contre la Pologne et les villes teutoniques qui détruisit la base initiale de l'Etat teutonique qui se trouvait autour d'Elbing et Marienburg. Alors le Grand-Maître se replia sur Königsberg (1457) et c'est donc en Prusse orientale (Ducale) que l'Etat put survivre au désastre. La deuxième fois, ce fut lors de la déroute de l'Etat prussien face à Napoléon qui occupait tous les Etats des Hohenzollern en 1806-1807 ; la Prusse orientale était alors l'ultime territoire de la Dynastie et redevint résidence des souverains prussiens en fuite, avec pour capitale de facto Memel (Klaipeda).

On remarquera aussi que Kaliningrad ne vaut même pas seulement pour les RSS mais encore pour les Provinces baltiques de l'Empire des Romanov qui ont, elles aussi, disparu sans laisser de trace en 1919. Kaliningrad a remplacé Riga, et Baltijsk les ports de projection de Libau (Lettonie) et Baltijskij (alias « Paldiski230 », Estonie). D'ailleurs on ne peut que rester frapper par la quasi-homonymie entre ces deux « ports baltiques », Baltijskij, Baltijsk. Notons aussi la

proximité frappante entre le blason de la ville estonienne de Baltijskij/« Paldiski » et celui de l'oblast' de Kaliningrad (qui aurait pu être adopté par la ville de Baltijsk).

Dès lors, regarder Kaliningrad comme un territoire dénué d'histoire semble dépassé : son histoire est bien connue, à ceci près qu'elle s'est largement écrite sur les territoires adjacents jusqu'en 1945. Mais il suffit de replacer Kaliningrad dans son environnement originel, la *Pribaltika,* pour comprendre que cette restriction même ne pèse pas bien lourd. La Pribaltika se comporte donc comme le « Royaume des Wendes » suédois : elle se maintient et trouve un nouveau sens en se déplaçant.

Cela se manifeste également sur le plan architectural et urbain. On peut en effet considérer toute la ville de Baltijsk comme un monument à la Flotte. En effet une partie notable des rues de la ville porte les noms d'amiraux, contre-amiraux et autres officiers célèbres de la Flotte russe (Krusenstern, Naximov, Lütke, Ušakov…).

On trouve ensuite les monuments proprement dits. Il existe un monument à Pierre Ier créé à l'occasion du 300e anniversaire de la Flotte à Baltijsk en 1996-98.

Plus important est le Musée de la Flotte baltique. Ce musée était à l'époque soviétique une simple filiale du Musée de la Flotte baltique dont le siège central était situé à Tallinn, en RSS estonienne. Depuis l'évacuation de ce pays par la Flotte baltique, le musée de Baltijsk a recueilli les collections (y compris celles conservées à Saint-Pétersbourg) et il est devenu le musée principal et unique. Là encore c'est un héritage baltique. C'est un véritable transfert dans l'Oblast' d'Extrême-Occident de la mémoire et de la gloire navale russe de la Flotte jadis associée à Saint-Pétersbourg, Riga, Tallinn.

Il existe aussi une église cathédrale navale Saint-Georges de la Flotte baltique depuis mai 1991. Elle est associée à des reliques du saint amiral Fëdor Ušakov. Créateur de la Flotte de la Mer Noire au XVIIIe siècle, invaincu sur mer, il avait à la fin de sa vie décidé de se consacrer à la vie spirituelle. Il avait commencé par servir dans la Flotte baltique. La mémoire peut donc passer d'une mer à l'autre.

II 223-La Baltique : Mare Nostrum kaliningradien (voir la carte Baltiâ, Baltia et Pribaltika en annexe)

II 2231-La Baltique impériale : appropriation suédoise, allemande et russe

La Baltique a vécu sous la domination successive de plusieurs Etats : Danemark, Ordre teutonique, Suède, Russie... Or dès qu'on considère la Baltique en tant que mer, on voit immédiatement apparaître un déséquilibre flagrant entre les Etats qui ont mené une véritable appropriation de cette mer et les autres. L'appropriation de la mer est un phénomène complexe qui ne se limite pas, loin s'en faut, à acquérir des littoraux ou, encore moins, à se situer au bord de la mer. Elle se fait par une conceptualisation de la mer, par une mise en valeur culturelle, symbolique, sémantique, mais aussi pratique par la création d'une flotte et in fine par une identification à la mer et à ses caractères.

Un premier cas est celui des Etats ayant mené l'identification à la mer par la domination : ce sont les appropriations impériales. Ce phénomène concerne essentiellement l'Allemagne, la Suède, et la Russie231.

L'Allemagne (du Nord), nous l'avons vu, tient la place de véritable pôle de la Baltique. Sa Baltique s'appelle *Ostsee,* Mer de l'Est. Les flottes hanséatiques en étaient les maîtresses et les Allemands étaient prompts à considérer la Baltique comme une mer allemande.

La Suède nomme la Baltique Ö*stersjö*, la Mer de l'Est, comme pour l'Allemagne mais il s'agit là d'une coïncidence géographique et d'une parenté ethno-linguistique plutôt que d'un emprunt232. Ce terme à lui seul attire l'attention car il indique une vision particulière de cette mer, une appropriation sémantique. Pour les Suédois, la Baltique est leur mer et ils l'ont effectivement dominé en ayant bâti une imposante flotte au XVIIe siècle. Cette mer a en outre un sens fort : c'est à la fois la mer qui mène vers la Civilisation (nord-allemande) et celle qui permet l'affirmation face aux « barbares » du Front (Finlande, Russie) donc un **lieu de conscience de Civilisation***. La Suède a non seulement revendiqué la domination de la Baltique, elle a même prétendu en être l'incarnation, aussi bien sur le plan politique que sur le plan onomastique : la Baltia des Anciens, qui a sans doute donné son nom à la Baltique, a été parfois considéré comme la Suède elle-même, ce qui n'est en rien un hasard : c'est la traduction même de l'identification de la Suède à la Baltique.

La Russie fait partie de cette liste jusqu'ici purement germanique. La diversité des noms utilisés pour la Baltique montre une forte conceptualisation de cette mer, à la fois du fait d'une porosité culturelle voulue *(Ostzejskoe more=Ostsee)* mais aussi et surtout d'une tradition autochtone, originelle *(Varâžskoe more)*. La Russie est aussi une très grand Puissance maritime. Elle a même installé son ancienne capitale sur ses bords, et elle a affirmé sa volonté de s'arrimer au pôle nord-allemand du XVIIIe au XXe siècle. A cette « Baltique impériale » s'oppose la « Baltique nationale », moins ambitieuse, « balte ».

II 2232-La Baltique nationale : appropriations baltes

Les trois Pays baltes233 ont essayé, à leur manière, de s'identifier à la Baltique et de la nationaliser à leur profit. Concrètement, la relation qu'ils essaient de tisser avec la Baltique n'est pas à l'opposé de celle que nous avons décrit pour les Puissances impériales. Bien au contraire, dans une assez large mesure, leur démarche se situe dans la continuité et même dans la continuation de ces Puissances qui ont agi comme des dominateurs mais aussi comme des matrices culturelles. Que le terme de Pays baltes a pu être repris par ces pays eux-mêmes montre à lui seul la puissance de l'acculturation qu'ils ont subie, et la prégnance d'une colonisation culturelle réussie qui fait que le dominé assimile la représentation qu'a eu de lui son ancien maître.

La Lettonie, la Lituanie et l'Estonie ont collectivement pris pour eux le nom de *Baltija* (en anglais *Baltics*) soit « la région (spécialement) baltique » (ou balte). Du reste c'est là le point central de leur argumentation : la Baltique est la Mer des Baltes234, leur Mer. Ils en sont ainsi arrivés à interpréter le nom de la Baltique comme étant issu du vocable letto-lituanien *balt-* qui signifie « blanc ». La Mer Baltique serait donc la mer « Blanche »235. Le cas des Estoniens, peuple maritime, est un peu différent et traduit une appropriation plus profonde et plus ancienne de la Baltique qui est pour eux la « Mer de l'Ouest », *Läänemeri*.

La Lituanie et la Lettonie se tiennent concurremment pour le Pays de l'Ambre. La Lituanie et l'Estonie revendiquent les mystérieux Aeesti (Aïstes) de Tacite, peuple qui détient l'ambre. Pour les Lituaniens, les Aïstes sont les Borusses et les langues baltes devraient même être appelées « langues aïstes ». Pour les Estoniens, les Aeesti sont évidement les « Estes », donc les Estoniens236. Ils ont même adopté le terme de Tacite pour leur pays, Eesti.

Mais c'est la Lettonie qui a poussé le plus loin l'appropriation de la Baltique. La Baltija, c'est, en letton, absolument la Lettonie elle-même, avec une forte connotation nationaliste. Les habitants de ce pays, les *Baltieši,* ce sont les Lettons ou, mieux, les « vrais Lettons »237 c'est-à-dire les Bas-Lettons (par opposition aux *Latgalieši,* les Lettons catholiques de l'Est réputés slavisés). Et non seulement la Lettonie est le Pays de l'Ambre (spécifiquement ce serait le pays coure238) mais la Dvina serait le Fleuve d'Ambre, le mythique Eridan.

Une autre façon de s'approprier la Baltique pour ces petits pays est de faire leurs les conceptions impériales de leurs matrices. Ainsi l'Estonie se réfère depuis les années 1930 au modèle de la *Baltoskandia* du géographe estonien Edgar Kant239, c'est-à-dire à la mobilisation du *Dominium Maris Baltici* suédois pour ses propres besoins identitaires. L'Estonie revendique sa place dans la Baltique en tant que membre de la Baltique impériale suédoise, c'est-à-dire par transfert : si la Suède incarne la Baltique, alors l'Estonie qui en faisait partie l'incarne elle aussi, à une autre échelle.

La Lettonie et l'Estonie, dénuées de puissance maritime, revendiquent néanmoins en avoir eu une, importante, autrefois. La Lettonie rappelle les exploits des pirates coures240, l'Estonie ceux des pirates insulaires öseliens241, avant le XIIIe siècle. Plus chanceux, les Lettons peuvent faire mieux encore grâce à l'existence de la flotte du Duché de Courlande au XVIIe242 et ainsi se poser en vrai peuple maritime, même si cette flotte a davantage brillé à Tobago243 que dans la Baltique.

II 2233-Une Baltique à la fois nationale et impériale : l'appropriation kaliningradienne

Kaliningrad est un cas tout à fait particulier au regard de l'appropriation de la Baltique. Dans la perspective balte que nous venons d'évoquer, Kaliningrad est une périphérie, exclue par les nouveaux Etats indépendants anti-soviétiques. Mais dans la mesure où c'est un des « Pays baltes » soviétiques (Pribaltika restante, Baltiâ) et l'ancienne métropole militaire de toute cette région balte soviétique, Kaliningrad mène aussi une appropriation nationale, tout à fait sur le même modèle que les trois précédents pays. Mais avec cette différence majeure que les revendications kaliningradiennes sur les Aeesti et l'Ambre sont bien mieux fondées : le Pays de l'Ambre c'est bien la Sambie et spécialement le site de Ântarnyj. Et si les Aeesti sont le peuple qui garde l'ambre, il s'agit bien des Sambiens, des Borusses qui vivaient là où se trouve l'oblast' de Kaliningrad aujourd'hui. Or, puisque l'ambre est l'élément de référence absolu de la Baltique, la terre kaliningradienne, sa terre d'élection, celle de la Chambre d'Ambre, est spécialement baltique. A cela s'ajoute bien sûr les revendications sur les pirates wendes (voir infra).

Mais Kaliningrad ne se réduit pas à elle-même. Elle est russe et elle est la Prusse. Dès lors Kaliningrad joue aussi du phénomène de Baltique impériale.

Kaliningrad c'est le territoire d'élection de la Flotte baltique russe, donc l'héritier par excellence de la Baltique impériale russe : c'est à la fois un lieu de puissance maritime, une conceptualisation forte de la mer et un haut-lieu.

Kaliningrad c'est aussi la Prusse. Celle-ci s'est construite depuis la côte baltique vers l'intérieur des terres et a incarné la Baltique qu'elle dominait de la Poméranie à Narva et même jusqu'à l'île de Gotland (teutonique de 1398 à 1409) en tant qu'Etat des Chevaliers teutoniques. Gotland montre du reste que cette Prusse teutonique était déjà aussi une Puissance maritime hégémonique dans la Baltique. Pour la Prusse, la Baltique c'était cette mer où se situe le **lieu de conscience de Civilisation*** face aux païens lituaniens, lettons, estoniens, et dont elle avait conquis toutes les terres « à prendre » c'est-à-dire dont la souveraineté n'était pas reconnue par les Etats de la Chrétienté européenne.

A tous égards, la Prusse est un haut-lieu, un haut-lieu de la Baltique. Premier pays passé à la Réforme, c'est aussi le pôle politique de l'Allemagne du Nord, elle-même pôle historico-culturel principal pour toute la Baltique. Il n'est pas étonnant non plus que ce Pays de la Baltique se soit plus tard déplacé vers l'Est, vers la Livonie et la Courlande (Lettonie), anciennes terres teutoniques, sous le nom de *Baltikum* devenu en letton *Baltija* quand le Duché de Prusse cessa d'incarner la Baltique pour incarner l'Allemagne au cours du XIXe siècle. Ce *Baltikum* commence ensuite une sorte de « migration géopolitique » en 1919, se déplaçant vers le Sud entre Courlande, Samogitie et Prusse orientale sous la forme du Grand-Duché germano-russe de

Baltikum (voir carte). Et c'est ainsi qu'il fait figure de « chaînon manquant » entre la Baltija-Lettonie et la Baltiâ-Prusse. Ce mouvement se confirme quand la Lettonie devient un Etat national tandis que la Prusse entre dans le cadre de la Russie, puissance impériale, en 1945. Enfin la migration géopolitique entamée en 1919 est consommée en 1991 : le nouveau *Baltikum* est bien Kaliningrad.

Relevant ainsi à la fois de la Baltique impériale allemande, prussienne, russe, Kaliningrad est encore un pays doublement balte, à la fois membre des Pays baltes et historiquement habité par un peuple ethniquement balte, les Borusses. Ainsi donc, Kaliningrad est non seulement un pays-clef qui incarne la Baltique mais, à tous égards, il semble qu'elle en soit le cœur.

Contrairement à la grande Saint-Pétersbourg perdue au fond du Golfe de Finlande et que les riverains occidentaux de la Baltique pouvaient encore tenir pour périphérique, la « petite » Prusse russe est géographiquement et culturellement au centre de la Baltique. C'est une des raisons qui explique la franche hostilité que l'oblast' russe « anormale » (et combien convoitée) suscite chez eux. Cette position centrale de Kaliningrad dans la Baltique assure en effet rien moins que l'ancrage de la Russie dans la Baltique : par la Prusse, le cœur de la Baltique est désormais russe.

II 2234-Le nom comme destin géopolitique et les Baltiae

Prendre un nom c'est choisir un destin. Le nom d'un territoire est essentiel non seulement parce qu'il donne une identité, c'est-à-dire qu'il fixe un point de repère, mais encore parce qu'il influence à long terme le devenir de l'entité territoriale et politique qui l'a adopté. Un nom est aussi bien un programme politique. De facto, s'y on s'intéresse par exemple à la succession des empires et des Etats, on ne peut que souligner que ce qui fait le lien entre des Etats aux frontières différentes c'est peut-être moins un noyau ethnique et territorial que le nom.

L'influence du nom sur le développement géopolitique des Etats est une règle. Les exemples de ce type d'évolution sont très nombreux et répandus dans le monde entier. C'est vrai des Etats-Unis d'Amérique, de l'Afrique du Sud, du Japon comme de l'Australie et de la Libye. Chacun de ces Etats relativement puissants finit par transformer son nom en programme politique : « l'Amérique » devient panaméricaniste, l'Afrique du Sud réinterprète son nom en se posant en Puissance dominante de la moitié Sud de l'Afrique244, le Japon (i.e. « Soleil-Levant ») se tient pour le phare de tout « l'Orient », l'Australie (« Terre du Sud ») comme la représentante des « Mers du Sud » (le Pacifique et l'Océanie) et maîtresse du Pôle Sud (elle revendique un très large secteur antarctique qu'elle intègre dans les cartes officielles nationales), enfin la Libye du Colonel Kadhafi se tenait pour la « Libye » au sens grec, soit « l'Afrique » entière, d'où son rôle majeur dans la mise en place de l'Union Africaine et le titre médiatique de « Roi des Rois d'Afrique » attribué au Colonel.

A une échelle étonnamment modeste on trouve le cas de la Macédoine. Un territoire né au sein de la République socialiste de Yougoslavie reçoit un nom à usage interne, celui de République de Macédoine (sous-entendu « serbe » puisqu'il s'agit de l'ancienne Macédoine obtenue par les Serbes en 1913 par opposition à la Macédoine bulgare et à la Macédoine grecque). Mais cette Macédoine-là se pose en représentante du peuple macédonien (sous-entendu slavo-macédonien), se posant donc dans ce deuxième temps comme rivale de la Bulgarie (maîtresse de l'autre partie de la Macédoine slave). Enfin, dans une troisième phase, l'Etat macédoinien revendique l'identité de la Macédoine antique, celle d'Alexandre, par effet géographique et surtout onomastique : Alexandre régnait à Pella et Thessalonique, pas à Skopje. On voit donc le nom adopté par une

entité devenue Etat glisser peu à peu d'un sens interne à un sens externe, et d'un sens minimal à un sens maximal. Aujourd'hui, comme les Puissances observées plus haut, la Macédoine (alias Ex-République Yougoslave de Macédoine245) tend à affirmer une identité « panmacédonienne » dont elle n'a pourtant nullement les moyens. Preuve s'il en est qu'on n'échappe pas facilement à son nom et aux chemins qui s'y attachent.

Or Kaliningrad est de plus en plus souvent nommée « Baltiâ », terme créé en contexte russe dans une logique coloniale, c'est « le Pays de la Baltique ». Le Pays de la Baltique c'est l'incarnation de cette Mer. La Baltique c'est lui, et tout ce qui est baltique renvoie in fine à lui: l'adjectif *baltijskij*, c'est bien autant ce qui relève de la Baltiâ que ce qui relève de la Mer (*Baltijskoe More*), et c'est même aussi ce qui est relatif à la ville de Baltijsk, ce qui n'est pas hasardeux étant donné que c'est cette « ville navale » qui donne sa vocation au Sujet 39. A ce stade, on ne sait plus si c'est la Baltiâ qui est le Pays de la Baltique ou si c'est la Baltique qui est la « Mer de Baltiâ »: de fait, le terme russe de *Baltijskoe More* a bel et bien cette ambiguïté et peut avoir ce dernier sens de « Mer de Kaliningrad ». Le nom de Baltiâ a donc une relation très forte avec toute la macro-région baltique et, logiquement, son ambition, si elle devait s'exprimer à l'extérieur, serait de réunir ou de dominer la macro-région. Il est évident qu'il y a là un enjeu balte et baltique dont Kaliningrad est l'épicentre (voir le chapitre Insularité). Kaliningrad se revendique de Baltiâ comme le font ou le faisaient la Suède, la Lettonie, et l'ex-Livonie germanique, soit les trois moutures principales des/du « Pays balte(s) » et de l'appropriation de la Baltique. La boucle est donc bouclée.

II 224-<u>Les grandes évolutions d'une flotte un peu plus que baltique</u>

La Flotte baltique de la Russie a été la première grande flotte russe, créée par Pierre Ier en même temps que Saint-Pétersbourg, à l'aube du XVIIIe siècle. Elle est restée la principale Flotte de la Russie jusqu'à la fin du XVIIIe, lorsque se mit en place la Flotte de Mer Noire. C'est donc une flotte assez particulière, c'est la Flotte par excellence comme la Baltique est la Mer.

Pendant deux cents ans, la Flotte baltique stationne à Saint-Pétersbourg, Kronstadt et dans les Provinces baltiques (Libau/Liepaja, Riga, Baltijskij, Reval/Tallinn). Après la Révolution d'Octobre, l'invasion des forces du Kaiser (printemps 1918) et la sécession de la Lettonie et de l'Estonie (1919), la Flotte se replie sur Kronstadt et Petrograd/Leningrad. En 1940, elle retrouve ses anciens ports d'attache, puis définitivement en 1945. Elle reçoit en outre dans les années 1950 de nouvelles bases (d'appui mais pas d'établissement) dans les pays alliés, notamment Szczecin-Świnoujście en Pologne et Sassnitz (Rügen) en RDA, ce qui lui permet de se projeter encore plus loin vers l'Ouest, à proximité immédiate des Détroits danois et de l'Atlantique.

A la même époque, la Flotte baltique subit une transformation majeure. Elle est coupée en deux, la majorité des bâtiments étant transférés à la toute nouvelle Flotte du Nord créée à Mourmansk. C'est donc in fine cette-dernière qui devient la principale Flotte atlantique de la Russie, Mourmansk étant située directement sur l'Atlantique (Mer de Barents), sur une côte toujours libre de glace puisque réchauffée par le Gulf Stream venu des Antilles. La Flotte baltique garde donc une minorité de ses anciens navires. Elle n'est pas pour autant une flotte de mer fermée, comme nous l'avons vu. La zone d'action de la Flotte baltique reste assez étendue: l'Atlantique,

l'Europe, la Méditerranée, voire la Mer Rouge relèvent de sa compétence, en tant que renfort pour les autres Flottes (Flotte du Nord, Flotte de Mer Noire, Flottille de Méditerranée dite *Èskadra*246). Dans un premier temps, la Flotte baltique est subdivisée en deux, avec la 4e Division déployée à Tallinn, et la 8e Division à Baltijsk. Les deux divisions sont ensuite rassemblées à Baltijsk en 1957, sous le commandement de l'Etat-Major de Kaliningrad. A cette époque, la Flotte baltique vise la domination totale de la Baltique, vitale pour la sécurité du camp socialiste247, mais aussi la présence dans les mers périphériques d'Europe.

En 1991, la Flotte baltique a à nouveau dû se réorganiser. Elle a abandonné les ports du Pacte de Varsovie ainsi que les ports lettons et estoniens pour regrouper ses forces en Ingrie (Kronstadt, Saint-Pétersbourg) où se trouvent aujourd'hui environ 5% des forces, et surtout dans le Sujet 39 (Kaliningrad et Baltijsk) où selon l'Amiral se concentrent 95% des bâtiments de guerre en 2013. L'Etat-Major de la Flotte est logiquement resté à Kaliningrad, l'autonomie du commandement local de Saint-Pétersbourg étant supprimée en 1995.

De toutes les flottes, celle de la Baltique est celle qui a le plus souffert (avec celle de la Mer Noire248) et c'est désormais la plus petite des quatre flottes russes. Etant une flotte d'appoint, alors que la Flotte du Nord et celle du Pacifique sont des flottes principales et océaniques, la Flotte baltique a subi les réductions les plus drastiques, d'autant plus qu'il était presque impossible de faire de grandes coupes dans les deux flottes océaniques, indispensables à la sécurité de l'Etat. Bien qu'elle ait conservé les vaisseaux de la flotte soviétique, la Flotte baltique russe en perdant ses ports d'appui baltes a aussi perdu un équipement militaire et technologique de tout premier ordre. L'Amiral Egorov249 souligne en particulier l'abandon et le démantèlement de la base majeure de Baltiskij (« Paldiski ») et la perte subséquente des énormes investissements réalisés sur place pendant toute l'ère soviétique. Il rappelle d'ailleurs aussi que « ce type de gestion incompétente n'est même pas une spécificité de l'ère Eltsine » puisque « il en avait déjà été ainsi sous Lénine lorsque les Pays baltes avaient fait sécession en 1919, s'emparant ainsi sans négociation et sans aucun dédommagement de tous les biens et investissements appartenant à l'Etat impérial russe, dont le Ministère russe de la Marine et la Flotte baltique »250.

De 125 000 hommes à Kaliningrad en 1991, on tombe à 30 000 hommes seulement en 2013. En terme de taille, la Flotte baltique russe est désormais comparable à la flotte polonaise, allemande ou suédoise et dix fois inférieure à celle de l'OTAN dans la Baltique251 C'est donc une flotte modeste, qui doit accroître la qualité de ses vaisseaux. Selon le commandant suprême de la Marine de Guerre de Russie252, la Flotte baltique est donc défensive. En temps de paix elle défend l'Oblast' et l'intégrité territoriale de la Russie, ses communications maritimes, le transit civil sur mer, la ZEE, et assure les obligations internationales telles que le maintien de la paix et de la stabilité. En temps de guerre, la Flotte défend l'Oblast' et empêche le contrôle maritime de la Baltique sud-orientale et centrale par l'ennemi. On peut penser qu'elle pourrait aussi bien jouer un rôle de contre-attaque. Mais Kaliningrad aurait aussitôt besoin de l'aide d'autres forces armées à cause de sa taille et de son isolement.

L'Amiral Vysockij assigne à la Flotte un nouvel objectif : l'accès aux ressources de l'Océan mondial. On remarquera que cet objectif se situe dans la droite ligne de l'époque soviétique et de

l'action combinée des flottes qui mêlait déjà le militaire et l'économique. Dans le cas de Kaliningrad cela signifie au moins deux choses. D'abord la protection des derricks situés au large de Kaliningrad dont le fameux D6. Pour bien situer où se trouve le problème de sa sécurité, on peut utilement se référer à deux affaires apparemment écologiques mais qui relèvent en fait de la grande politique. Lorsque furent érigés les derricks pour l'exploitation du gisement dit D6 situé dans la ZEE de Kaliningrad mais non loin de la partie lituanienne de la Flèche des Coures, la Lituanie a immédiatement protesté en avançant des arguments écologiques et touristiques (la Flèche des Coures et notamment Nida est un lieu de vacances apprécié notamment par les Allemands et les Scandinaves ce qui rapporte des devises). Les Lituaniens n'ont lancé aucune action mais en 2013, en mer de Barents, les membres de Green Peace sont partis à l'abordage d'une plate-forme pétrolière russe. Green Peace n'étant pas une organisation désincarnée, l'action pouvait être interprétée comme de la piraterie (ou de l'espionnage ou du sabotage économique), ce que fit le gouvernement russe. Ainsi, la Flotte a-t-elle pour but de dissuader ces agitateurs de leurs actions « humanitaires ».

La défense des intérêts économiques de la Fédération sur mer c'est aussi celle du Nord Stream, opérationnel depuis 2010. Selon le politologue I. Oldberg, Gazprom et la Flotte sont solidaires : c'est la Flotte et ses spécialistes des fonds marins qui ont en grande partie réalisé la construction du tube253. La question des liens entre Nord Stream et la Flotte semble en réalité assez délicate. Interrogé sur ce point en mars 2013, l'Amiral Egorov a été évasif, affirmant que la question du Nord Stream n'était pas d'actualité en ce qui concerne la Flotte baltique254.

L'Amiral Egorov, dans la longue interview qu'il nous a accordée255, montre que la Flotte russe dans son ensemble, et la Flotte baltique elle-même, ont su profiter de la crise militaire des années 1990-2000 et sortent paradoxalement renforcées de cette phase de transition, contrairement à l'Armée de Terre. De fait, la rivalité entre l'Armée et de Marine a été définitivement conclue par la victoire complète des Forces navales. A cela il y a plusieurs explications. La première est tout simplement stratégique: depuis 1991, presque toutes les guerres conventionnelles sont menées, par les « Occidentaux », à l'aide des forces aéronavales, sur des terrains d'opérations de type colonial, de plus en plus lointain, et avec un engagement terrestre très limité, sans bataille de chars. La Russie s'est adaptée à cette donne militaire qui privilégie la projection. C'est ainsi qu'en 2000 est adoptée la doctrine Gorškov256, proposée entre 1976 et 1979 par ce commandant en chef de la Marine soviétique. Elle avait alors été rejetée comme trop ambitieuse et trop coûteuse par les autorités de l'URSS. Elle prône le développement massif des forces navales, en particulier des porte-avions, comme indispensable aux intérêts politiques de la Russie aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, c'est-à-dire autant sous la forme d'une simple présence que sous la forme d'une action militaire ouverte, sur n'importe quel point du Globe.

Le politologue V. Dyxanov, quant à lui, y voit un fait politique. L'arrivée au pouvoir de V. Poutine a coïncidé avec un retour en force des militaires. Mais ses relations avec l'Armée de Terre sont difficiles voire exécrables : le candidat de l'Armée, le Général Lebed', était certainement le rival le plus sérieux de Vladimir Poutine, et ce d'autant plus qu'il avait déjà une réelle stature politique257, alors que Poutine n'était qu'un nouveau-venu, un inconnu sorti du nid

d'un Eltsine haï par la population russe. Le nouveau Président a alors privilégié la Marine contre l'Armée de Terre.

L'Oblast' de Kaliningrad est un symbole de ces évolutions: toutes les forces militaires locales, de Terre, de l'Air et de Mer sont sous les ordres du chef de la Flotte, tout comme le système de missiles anti-aérien autrefois situé à Riga. De manière significative, les forces de Terre ont été renommées « troupes de terre ferme et côtières de la Flotte baltique » (*suxoputnye i beregovye vojska Baltijskogo flota*). La Flotte a donc changé de nature, elle est désormais une force interarme, omniprésente, qui s'ancre davantage encore dans le territoire. Réciproquement, le transit militaire entre la Russie majeure et la Russie mineure qui se faisait essentiellement par terre à travers la Biélorussie et la Lituanie jusqu'en 2001, est désormais assuré, surtout depuis 2006, par des ferries qui traversent la Baltique entre l'Ingrie et Kaliningrad. C'est bien sûr plus cher mais cela permet de développer l'activité de la Flotte et de la justifier (tout en évitant une observation étrangère.)

Comme l'explique l'Amiral Egorov lui-même258, la zone d'action de la Flotte baltique aujourd'hui ne diffère pas profondément de celle qui était la sienne à l'époque soviétique. Il estime qu'elle peut notamment servir à lutter contre le « terrorisme » et assurer la sécurité des convois au large de la Somalie, du Yémen, et qu'elle peut intervenir en Syrie. C'est un fait qu'une partie des navires de guerre russes qui mouillent à Tartous et qui jouent un rôle majeur dans le jeu syrien, sont sortis du port de Kaliningrad. En effet la Flotte pontique, la plus proche du terrain de manœuvre , est trop petite en 2013 pour pouvoir agir seule en Syrie, la Flotte baltique lui apporte ainsi un soutien précieux et efficace, la réunion des deux flottes créant une force relativement imposante. Depuis 2014 et la réunion de toute la Flotte ukrainienne à la Flotte pontique russe259, cette dernière peut agir de façon autonome.

Depuis le retour de la Crimée dans la Fédération de Russie, la Flotte pontique reprend peu à peu de l'importance. Or une grande partie des nouveaux navires de cette Flotte sont en cours de construction à Kaliningrad : six navires de surface sortiront bientôt des deux chantiers navals de *Ântar'* et *Severnyj Verf'*260. Le lien entre les deux Flottes est donc une réalité. Le grossissement de cette Flotte pontique est du reste urgent : la Flotte pontique, partie prenante du conflit ukrainien doit au plus vite devenir suffisante pour laisser la Flotte baltique libre de manoeuvrer dans la Baltique face à l'OTAN qui y est de plus en plus actif.

En effet depuis le déclenchement de la guerre d'Ukraine en février 2014 et le déploiement de navires de l'OTAN le long des côtes de ce pays, la Flotte baltique vient là encore renforcer la Flotte stationnée en Mer Noire. C'est ainsi que la Flotte est un instrument politique : assurer le statut de grande Puissance par la présence dans le monde. On remarquera aussi que cette flotte est la plus européenne de toutes car son rôle d'appoint aux forces de Mer Noire ou de Méditerranée implique systématiquement de faire littéralement le « tour de l'Europe » par Gibraltar (voir la carte Kaliningrad et la stratégie russe dans les Ailes de l'Europe, en annexe) ce qui est intéressant d'un point de vue symbolique : c'est précisément ce tour de l'Europe que fit saint André, le patron de la Baltique russe 261.

La Flotte baltique a aussi un rôle politique plus particulier. A la différence des Flottes du Nord et du Pacifique qui sont exclusivement des flottes de guerre et de projection, la Flotte baltique a un rôle politique. Elle a une fonction de représentation et de contact diplomatique avec les flottes des autres Etats européens, aussi bien avec celles des membres de l'OTAN (notamment la flotte allemande) qu'avec celles des pays en principe neutres (Suède, Finlande) en temps de paix, ce que soulignait l'Amiral Egorov en 2013. Depuis 2015-16, le développement de la Flotte baltique est devenue une priorité face au déploiement militaire de l'OTAN de plus en plus menaçant pour Kaliningrad.

Les Colonnes d'Hercule russes et la problématiques des détroits

Les réflexions qui suivent nous ont été inspirées par le blason choisi par le Sujet 39. Il représente la porte d'une forteresse ouverte sur la mer. Nous reviendrons plus loin sur les différents sens associés à ce symbole. Ici nous souhaitons opérer un rapprochement entre ce symbole et la situation géographique de notre Russie baltique d'une part, et un autre symbole associé à un territoire différent, les Colonnes d'Hercule. Celles-ci, aujourd'hui communément appelées Détroit de Gibraltar, forment en effet un détroit entre l'Europe et l'Afrique, entre une exclave britannique située en terre espagnole262 et une exclave espagnole située en terre marocaine263. Ce n'est pas cette complexité géopolitique qui nous intéresse ici mais le fait qu'il s'agisse d'un détroit, ou plutôt d'un des deux détroits par excellence (avec le Bosphore). De là il possède depuis l'Antiquité sa symbolique propre. Celle-ci figure encore aujourd'hui sur le drapeau du Royaume d'Espagne. Il y est représenté sous la forme de deux colonnes couronnées entre lesquelles s'étire une banderole indiquant « Plus ultra », c'est-à-dire « toujours au-delà, toujours plus loin »264. Aux pieds des colonnes figure la mer.

Les Colonnes d'Hercule sont d'une grande richesse symbolique. Sur un plan géographique elles symbolisent l'Extrême-Occident. Si les deux colonnes représentent a priori l'Europe et l'Afrique265, la porte maritime qu'elles forment indique la Méditerranée (l'en-deçà) et surtout l'Atlantique (l'au-delà).

Or le blason de Kaliningrad est précisément une porte qui s'appuie d'ailleurs sur deux piliers. Aux pieds de cette porte apparaît là encore la mer. Il n'est donc pas douteux qu'il y ait bien une influence, directe ou indirecte, entre le symbole des Colonnes d'Hercule et celui du Sujet baltique.

Ce qui est troublant, c'est que Kaliningrad a son détroit, celui de Baltijsk. De plus, Kaliningrad c'est bien entendu l'Extrême-Occident russe. Et au-delà du premier détroit, russe, s'étend la Baltique qui donne sur un deuxième ensemble de détroits (le Sund266, le Grand Belt, le Petit Belt267) ou un canal (celui de Kiel268) qui ouvrent eux-mêmes sur l'Atlantique. Enfin, il n'est pas inutile de dire que depuis longtemps la Baltique est qualifiée de « Méditerranée du Nord ». Ainsi tous les principaux éléments caractéristiques des Colonnes d'Hercule se retrouvent à Kaliningrad, aussi bien sur le plan géographique que sur le plan symbolique. Kaliningrad est, comme on l'a vu, ontologiquement tournée vers l'Atlantique. Il s'agit bien des Colonnes d'Hercule de la Russie, au sens propre du terme.

Cela étant établi, nous allons nous intéresser maintenant à ce complexe système de détroits en en proposant une modélisation. La ville de Kaliningrad est située dans une mer intérieure qu'elle domine sans partage, la Lagune de Kaliningrad, d'où ce nom (côté russe mais pas polonais où on

l'appelle comme en allemand lagune de la Vistule) fort à propos. Cette lagune est certes théoriquement partagée avec la Pologne, mais dans les faits, la position russe est si favorable que la Pologne n'y joue presque aucun rôle. Cette lagune est fermée par un détroit que Kaliningrad contrôle aussi, le détroit de Baltijsk269. Au-delà s'étend une deuxième mer fermée, la Mer Baltique. On a vu plus haut que depuis les années 2000, celle-ci tendait à devenir elle-aussi une « mer intérieure » russe à cause de Kaliningrad, même si elle est évidemment une mer internationale. Cette mer communique avec l'Atlantique par les détroits danois. D'un point de vue russe, l'Atlantique est partie d'un ensemble plus vaste, l'Océan mondial. Ainsi Kaliningrad est-il séparé de son but atlantique par deux détroits qui donnent sur des espaces maritimes toujours plus larges: une lagune, puis une mer, enfin un océan.

La nouvelle donne internationale issue de la guerre d'Ukraine tend à transformer le rôle du Sujet baltique270. Le retour de la République de Crimée et de Sébastopol dans la Fédération de Russie a eu pour effet de renforcer la légitimité de l'Oblast'. Désormais il n'y a plus une enclave maritime russe mais deux271. De plus, ces deux Sujets maritimes détiennent leur propre flotte, là encore sur une autre mer européenne, la Mer Noire.

De facto, les évolutions que nous avons suivies à Kaliningrad et le renforcement du rôle de la Flotte face à l'Armée de terre ont reçu une confirmation très nette avec les nouvelles circonstances. La Russie tend à retrouver sa vocation et sa puissance maritimes. La Crimée et Sébastopol symbolisent et matérialisent l'affirmation russe en Mer Noire comme Kaliningrad le faisait en Mer Baltique. Kaliningrad comme la Crimée ont pour légitimité cette tradition militaire et maritime russe.

II.2.3-Kaliningrad : une maritimité atlantique ou le « pays des marins et des pêcheurs »

Contrairement à une idée reçue très répandue dans les écrits occidentaux sur Kaliningrad, l'oblast' de Kaliningrad n'était, à l'époque soviétique, une « zone interdite » que pour les seuls étrangers. Plus précisément, l'Oblast' ne formait sous ce rapport pas une zone homogène. Globalement, l'Oblast' était ouverte à la circulation de tous les citoyens soviétiques, ce qui était nécessaire dans le cadre du repeuplement du territoire mais aussi dans le cadre de la pêche océanique qui exigeait des techniciens et de la main d'oeuvre venue de toute l'Union. Les exceptions étaient les zones militaires, c'est-à-dire Baltijsk, la région forestière de Polessk, et les zones frontalières avec la Pologne.272.

De facto, l'image de Kaliningrad comme « ville fermée », « territoire coupé du monde » est presque un contre-sens. Dans les faits, Kaliningrad était l'une des régions paradoxalement les plus « ouvertes » de toute l'URSS du fait de sa vocation maritime, notamment à travers l'industrie de la pêche dont Kaliningrad était l'un des hauts-lieux.

L'oblast' de Kaliningrad apparaît en 1946 comme une entité territoriale à vocation maritime. Nous savons déjà que cette vocation est d'abord militaire et qu'elle est à l'origine de la création même de ce territoire soviétique. On sait moins qu'à cette dimension militaire est aussitôt adjointe une dimension civile avec l'institution du très grand port de pêche de Kaliningrad en 1947 et la mise à flot d'une immense flotte de pêche « océanique », événement pour le moins fondateur de la nouvelle oblast'.

II 2 3 1-Kaliningrad à la conquête de l'Océan mondiale dès 1947

Comme l'explique le géographe Ûrij Rožkov-Ûr'evskij[273], ce choix économique est une révolution historique. L'orientation de la région vers la pêche est une spécificité soviétique en rupture complète avec le passé prussien. La Prusse orientale allemande était une grande région agricole qui fournissait l'Allemagne en viande et en légumes, qui produisait du papier avec du bois venu souvent de Russie et avait ainsi acquis une longue tradition industrielle dans le domaine de l'impression. La Prusse allemande était également un pays où se fabriquait des bijoux d'ambre du fait d'un artisanat très développé. Cette région n'avait guère de réelle importance maritime. La pêche prussienne se limitait aux seules côtes, aux deux lagons intérieurs, ou au mieux, à la Baltique.

L'URSS voit un tout autre avenir pour Kaliningrad. Du fait de sa situation géographique exceptionnelle au plus près des Détroits danois et du fait que sa côte est libre de glace toute l'année, la nouvelle oblast' soviétique doit devenir « le pays des pêcheurs et des marins » (*kraj rybakov i morâkov*), c'est-à-dire celui des *pionniers* de l'*Océan mondial*. Arrêtons-nous ici sur ces quelques termes. Le pays des pêcheurs et des marins c'est un pays qui est, comme on vient de le voir, doublement tourné vers la Mer, au civil et au militaire. Mais c'est aussi un pays de « pionniers ». Le terme est intéressant en soi car il indique clairement, au-delà de la langue idéologique communiste, que les pêcheurs ne sont pas de simples preneurs de poissons. Les pêcheurs de Kaliningrad sont des découvreurs, des explorateurs au sens propre du terme, puisqu'ils vont en fait être le fer de lance de l'extension continue de la zone d'activité des marines soviétiques, marine de pêche bien sûr, mais aussi marine scientifique, marine de commerce, et marine de guerre. De la sorte, les pionniers kaliningradiens font littéralement avancer le « front pionnier » maritime de l'URSS qui devient, après 1945, une très grande Puissance maritime. On notera à ce propos que du point de vue soviétique les explorations maritimes continuent les grandes explorations russes réalisées sur terre, en Sibérie, en Asie, en Amérique (Alaska).

En ce qui concerne l'*Océan mondial*, on ne saurait trop souligner que ce terme relève de la sphère stratégique. Alors que la géographie distingue plusieurs océans d'un point de vue descriptif, la géostratégie ne conçoit qu'un seul grand océan mondial continue qui permet d'avoir accès à toutes les côtes continentales. L'idée d'*Océan mondial* semble en fait un emprunt volontaire à l'amiral américain Alfred Mahan[274] selon lequel qui tient l'Océan mondial contrôle le monde. L'URSS se lance dans les années 1940-50 dans une véritable conquête des mers pour pouvoir rivaliser avec les Etats-Unis qui ont alors la suprématie navale. Et le fait est que l'avance soviétique finit par atteindre tous les océans sans exception.

La conquête des mers semble se faire par la coordination, mais indirecte, des quatre marines susnommées. En premier, on trouve toujours la flotte de pêche. Celle-ci s'appuie sur la flotte océanographique qui repère les bans de poissons ou de baleines tout en estimant la profondeurs des mers, les conditions climatiques. Plus tard, profitant des connaissances scientifiques accumulées, agissent les navires ou les sous-marins soviétiques. Selon le politologue Vâcheslav Dyxanov, les navires de pêche et de recherche pouvaient en particulier faire assez de bruit et d'interférences pour couvrir le son des sous-marins militaires et brouiller les radars de

l'OTAN275, dans le cadre d'expériences hydro-acoustiques. De même les navires scientifiques menaient des recherches tout à fait particulières, par exemple sur l'encre des calamars qui ont des propriétés utilisables contre le rayonnement nucléaire. Mais la coopération entre Marine de guerre et flottes océanographique ou halieutique ne fut cependant pas du tout systématique car le personnel recruté dans les différentes flottes n'était pas homogène, et l'idéologie scientiste, en URSS passait en premier. Le cas du capitaine de sous-marin océanographique Leonid Pilunski276, basé à Sébastopol, et pourtant non membre du PC, montre que l'océanographie ne coopérait pas directement avec l'armée.

Bien loin de la pêche baltique prussienne, les flottilles kaliningradiennes sortent dès leur création de leur mer fermée pour explorer l'Atlantique. Dès 1948, elles atteignent l'Islande. C'est ce qu'illustre parfaitement une carte publiée par la ***Kaliningradskaâ Pravda*** de 1958277**.** Elle a pour sujet la pêche opérée depuis Kaliningrad. Elle montre l'Europe centrale et occidentale avec Kaliningrad à l'extrême Est et l'Islande à l'extrême Nord-Ouest et une partie de l'Afrique du Nord-Ouest. C'est une carte sans frontières. Les autres noms mentionnés sur la carte sont les îles Féroé, l'Europe et l'Afrique. Kaliningrad est le seul point de l'URSS à être mentionné. Kaliningrad est représentée par une Colonne (de la Victoire) sous laquelle apparaît son nom. Entre la Scandinavie et l'Islande sont représentés de nombreux navires, et un autre apparaît au large de Gibraltar. Cette carte suggère la route des navires (la Colonne, les navires du Nord-Ouest, celui d'Afrique) ce qui met en valeur le passage des Détroits danois. Elle montre avant tout l'extension atlantique et mondiale de la flotte de pêche soviétique basée à Kaliningrad. L'oblast' baltique est alors une porte sur le monde, un rêve océanique.

De l'Islande, la zone d'action des flottilles gagne tout l'Atlantique Nord, d'abord l'Amérique du Nord (Etats-Unis, Caraïbes) puis l'Afrique du Nord (Sahara Occidental). Puis on les voit sillonner l'Atlantique Sud (Argentine, Angola, Namibie), puis les mers antarctiques. A ce sujet la première expédition antarctique de l'URSS part précisément de Kaliningrad en 1955, ce qui n'est pas un hasard. Les expéditions des pêcheurs-pionniers ont préparé le terrain. Enfin, les flottilles bravent le Cap Horn et s'enfoncent dans le Pacifique Sud, au large du Pérou.

Les Polonais eux aussi faisaient à l'époque de même jusqu'aux mers les plus lointaines. Mais selon Gennadij Dolin278 malgré la proximité évidente des destinations de pêche polonaise et soviétique, « il n'existait pas de coopération véritable dans le domaine halieutique. Polonais, Est-Allemands et Soviétiques entretenaient quelques contacts scientifiques mais distants. Au niveau officiel on trouvait des projets de coopération et l'URSS apportait une aide économique à ces pays. Par exemple par des commandes dans le domaine de la construction des navires de pêche. Ces navires n'étaient pas toujours utiles ni toujours de bonne qualité, mais cela était plus efficace que l'envoi d'argent. L'URSS aurait pu construire ses propres navires chez elle et développer ses propres chantiers navals. Or aujourd'hui cela nous fait défaut. Les pêcheurs polonais et allemands utilisaient les grandes commandes soviétiques pour mettre au point leur propre flotte. Ensuite ils se mirent à travailler près des navires soviétiques car ils n'avaient pas d'expérience et ne disposaient pas de système aussi perfectionné que la repérage scientifique et l'étude des bancs de poissons. Il n'y avait aucune activité halieutique commune en tant que telle et il n'y avait pas non plus d'échange d'informations halieutiques, sauf dans le cas des relations amicales personnelles.

Après la fin de l'URSS, la Pologne ne fut plus capable de mener une pêche industrielle indépendante et envoya tous ses navires en Extrême-Orient russe, dans la Mer d'Okhotsk, pour continuer à pêcher près de la flotte russe, ce qui a suscité des tensions. Nous avons mis du temps à chasser ces concurrents. Et aussitôt fait, la pêche polonaise s'est complètement effondrée. »

Ces expéditions conduisent aussi à la création de bases d'action dans certains ports particuliers. La liste des pays qui accueillent les flottilles de l'URSS et leur accordent des facilités dans leurs ports est édifiante: le Portugal, le Maroc, l'Espagne (Canaries), la Mauritanie, l'Angola, le Mozambique, Cuba, l'Uruguay, le Pérou279. Au-delà des trois amis de l'URSS (Cuba, Angola, Mozambique), la liste comprend des pays non-alignés et même des membres de l'OTAN ou proches des Etats-Unis. La pêche permet ainsi de déjouer les affiliations politico-militaires ou idéologiques de la Guerre froide, ce qui semble prouver qu'elle n'a pas forcément de volet militaire, ainsi que la marine océanographique.

Au delà de l'action combinée des flottes, la pêche soviétique se caractérise par son gigantisme. C'est une pêche industrielle *(rybopromyšlennost')* ou plutôt une « industrie de la pêche » qui vise les prises les plus grosses possibles. Du fait de leur ambition mondiale, et grâce aux investissements massifs de l'Etat, les « flottilles » qui sortent de Kaliningrad se composent souvent de plusieurs centaines de navires de grande taille sur lesquels voguent des équipages considérables (en général cent cinquante personnes minimum). Ces flottilles agissent en commun, pourchassent les bans de poissons sur des centaines de kilomètres. Les expéditions *(rejsy)* durent entre six et dix mois là où les pêcheurs occidentaux ne partent que pour quelques jours. Les pêcheurs kaliningradiens sont donc de véritables aventuriers. Les équipages sont ravitaillés et renouvelés par avion, ce qui est unique au monde quoique d'autres pays du Bloc soviétique aient finalement adopté les mêmes pratiques (les Polonais, par exemple, faisaient de même jusqu'en Antarctique et en Mer d'Okhotsk).

A comparer Kaliningrad avec les autres grands ports soviétiques dans cette conquête de la puissance maritime, toutes branches d'activité confondues, on doit placer celui d'Extrême-Occident au troisième rang, après Mourmansk et Vladivostok, c'est-à-dire seulement derrière les deux ports ouverts directement sur les océans et qui ont reçu la priorité absolue dans tous les domaines dès la fin de la Seconde Guerre mondiale. A l'échelle mondiale, la flotte de pêche soviétique s'impose dans les années 1950 comme la première du monde avec pour seule rivale sérieuse la flotte japonaise qui pratique elle aussi la pêche océanique.

A un autre niveau de comparaison, le développement océanique de Kaliningrad a quelque chose à voir avec le développement socio-économique américain. Dans la première moitié du XIXe, la richesse des Etats-Unis s'appuie, entre autres, sur la pêche baleinière, qui sert à fournir l'industrie en huile. Cette pêche est source de revenus considérables, et elle est elle-même industrielle. Or cette pêche est bien sûr océanique et détermine le développement géopolitique des Etats-Unis sur le long terme. De facto, les Etats-Unis sont présents dans le Pacifique par leur flotte de pêche (« les cap-horniers » qui font le tour des deux Amériques par le Sud) à très grand rayon d'action dès la fin du XVIIIe, bien avant d'avoir directement accès au Pacifique (Orégon, 1818-1825) et d'y avoir leur propre port, San Francisco (1850). Le développement de la présence et des intérêts

américains, notamment baleiniers, dans le Pacifique est la dynamique qui pousse à une expansion territoriale juridique résolue vers l'autre océan. De même, le géographe japonisant Philippe Pelletier a remarqué que l'intérêt particulier des Etats-Unis pour le Japon qui aboutit à l'expédition du « Commodore » (Amiral) Perry en 1854 (partie de Virginie, sur l'Atlantique) est la suite de l'extension continue des zones de pêche baleinière dans le Pacifique nord jusque sur les côtes du Japon280. Ainsi, Extrême-Occident pour Extrême-Occident, Kaliningrad a suivi de très près un chemin qui avait été emprunté par les Etats-Unis eux-mêmes un siècle plus tôt.

II 2 3 2- La pêche océanique, source de l'identité géopolitique profonde des Kaliningradiens : *l'homo sovieticus oceanicus*

Ces faits influent de manière déterminante sur l'identité géopolitique du territoire de Kaliningrad mais encore sur l'identité des populations de l'Oblast'. Kaliningrad n'est alors pas un port baltique mais un port mondial et la quasi-totalité de l'économie locale est tournée vers l'Océan, sa conquête, son exploitation. Les Kaliningradiens, eux, sont complètement intégrés dans cette entreprise. Ils font souvent leur service militaire dans la Marine. Lorsqu'ils rentrent chez eux, ils s'engagent massivement dans la flotte de pêche grâce à l'expérience déjà acquise. Toutes les familles de l'Oblast' occidentale ont, entre 1947 et 1990, au moins un de leurs membres qui travaille dans le secteur de la pêche.

Les Kaliningradiens sont alors des privilégiés: ils font partie des rares citoyens de l'URSS à pouvoir voyager à l'Etranger d'où ils rapportent des cadeaux de valeur, des récits et une ouverture particulière sur le monde extérieur. A la différence de la plupart des autres Soviétiques (exception ceux des régions maritimes comparables), ils connaissent le monde, à tout le moins ils le voient. Certains d'entre eux reviennent de leurs grands voyages bilingues ou polyglottes, ce qui est paradoxalement bien plus rare aujourd'hui que l'Oblast' est réputé « ouverte »281. De plus, la pénibilité de leur travail (danger, très long éloignement par rapport à la famille...) et l'importance que leur reconnaît l'URSS leur assurent des salaires très élevés, jusqu'à cinq fois le salaire moyen soviétique. De fait, ils sont « riches » et forment un groupe social dominant par rapport aux employés des combinats de terre ferme, eux-mêmes souvent liés à la pêche (conserveries, congélation, distribution des poissons). De même, ils sont socialement très estimés: le départ et le retour des flottilles sont fêtés par toute la société kaliningradienne. Les baleiniers kaliningradiens sont même traités en héros et on vient les voir de toute l'URSS. Au-delà de la mise en scène, les pêcheurs sont bien au cœur de la société kaliningradienne et ils en sont, avec les marins, l'âme. On peut donc bien parler d'une authentique culture maritime de l'Extrême-Occident soviétique, ce dont témoigne le Palais de la Culture des Pêcheurs (*dvorec kul'tury rybakov*), monument important de l'identité kaliningradienne. De même, on trouve dans l'hymne soviétique de Kaliningrad intitulé *V slavnom 45om*282*:*

„Put' pokryv nemalyj,

S ryboj iz Atlantiki

Korabli spešat."

(„Parcourant un très long chemin

avec le poisson de l'Atlantique

Les bateaux se dépèchent”)

Plus proche de notre époque, la chanson du Kaliningradien Oleg Gazmanov *Morâčka* (la fille de mer) est tout aussi significative et montre que la culture des marins et des pêcheurs est toujours d'actualité en 2016:

Nad morskoj tišinoj, nad krutoj nad volnoj,

dve večernye zvezdy, dve dorogi, dve sud'by

i odna iz nix zovet čerez volny na vosxod,

a drugaâ tânet k domu snova port menâ zovet

Doma dolgo mne nel'zâ, serdce prositsâ v morâ

posmotret' kak v okeane načinaetsâ zarâ

No kak tol'ko gorizont penoj bereg začerknet

Menâ snova tânet k domu,snova port menâ zovet.

Ty morâčka, â morâk, ty rybačka, â rybak,

Ty na suše, â na more, my ne vstretimsâ nikak.

(Sur le silence des mers, sur la grande vague

deux étoiles vespérales, deux chemins, deux destins,

l'une d'elle appelle à travers les vagues au lever du Soleil,

et l'autre tire vers la maison, à nouveau le port m'appelle,

je ne peux rester longtemps chez moi,

le coeur réclame les mers,

de voir comment commence l'aurore sur l'océan

mais aussitôt que l'horizon raye la côte d'écume,

à nouveau il me tire vers le foyer,

à nouveau le port m'appelle,

tu es femme de marin, je suis marin,

tu es femme de pêcheur, je suis pêcheur,

tu es sur la terre ferme, je suis sur la mer,

nous ne nous verrons jamais.

Cette chanson, évoque la vie quotidienne de générations de Kaliningradiens vivant à moitié sur la terre ferme et à moitié sur l'Océan (atlantique ou mondial), et les tourments d'une vie familiale éclatée entre les deux mondes, le foyer et le port, typique de leur culture maritime.

De même encore, la littérature kaliningradienne de l'époque soviétique est dominée par la thématique maritime. Il faut citer en particulier les écrits du célèbre océanographe Ûrij Ivanov, qu'on peut considérer comme archétypiques avec des titres tels que *Atlantičeskij rejs (L'expédition atlantique), Karibskij suvenir (Souvenir caraïbe), Kurs na Gavanu (La Route de La Havane), Istoriâ popavšego korablâ (Histoire d'un Navire échoué), Ostrova na gorizonte (Des Îles à l'horizon)...* En prenant les oeuvres de Mark Kabakov, on obtient les mêmes thématiques: *Moi korabli (Mes Bateaux), Zolotye Âkorâ (Les Ancres d'or)...*

De là, une conclusion s'impose : la pêche océanique soviétique n'est pas une simple activité économique mais un « monde social » complet et complexe à part entière qui a déterminé la vie mais aussi la culture et l'identité géopolitique des Kaliningradiens dès les premières années d'existence de l'Oblast' et ce pour presque trois générations.

Il faut donc tordre le cou à l'idée d'une identité soviétique sans relief à Kaliningrad. Si le Kaliningradien est incontestablement un *homo sovieticus,* c'est surtout un *homo sovieticus oceanicus* tourné vers l'Océan et déterminé d'un bout à l'autre de son existence par l'environnement maritime. L'*homo sovieticus* est en effet apparu à Kaliningrad par et pour la conquête des mers. *Sovieticus* a donc constamment rimé avec *oceanicus* à Kaliningrad jusqu'en 1991.

C'est donc autour des flottes et de cette complexe « vie maritime » que s'est développée principalement l'Oblast' de Kaliningrad. De cela témoigne de manière explicite le nombre impressionnant d'institutions actuelles dont la création est due à l'activité maritime. Les exemples sont nombreux. En voici quelques-uns.

Institution soviétique/ Institution russe actuelle

Université technique/ Institut technique pour la pêche et l'agriculture

MariNPO/ Bureau de construction expérimentale pour l'industrie de la pêche

Académie d'Etat baltique/ Ecole supérieure maritime d'ingénieurs

Département atlantique d'océanologie/ Idem

Combinat de conserverie de Kaliningrad/ Idem

Musée de l'Océan mondial/ Idem

2e Ecole de la Marine de guerre/ Institut naval Ušakov

Le Musée de l'Océan mondial mérite une mention particulière. Ce musée à peu près unique en son genre est composé d'un ensemble de navires scientifiques, le *Vitâz'*, le *Krasin,* le *Kosmonavt Viktor Pacaev* amarrés au quai du prt de Kaliningrad. Chacun d'eux montre la vitalité et l'importance historique du port soviétique de Kaliningrad dans tous les domaines de l'activité maritime. En particulier, dans le *Vitâz','* se trouve l'exposition des expéditions antarctiques qui partaient du port. C'est un haut-lieu de Kaliningrad s'il en est, très imposant, peut-être bien le plus symbolique et le plus fort puisqu'il est à la fois glorieux, universaliste, et construit sur l'eau.

Sur le plan sociologique, la Marine de guerre a fourni à Kaliningrad des officiers. La Marine océanographique forme des scientifiques, des étudiants, des chercheurs. La Marine de pêche apportait les revenus et formait des techniciens, des ingénieurs. De là, la transformation radicale de la société kaliningradienne entre l'arrivée des premiers colons en 1945 et les années 1970: le pays des pauvres hères fuyant la famine et les destructions devient le pays d'une élite intellectuelle et sociale, bien formée, très intégrée au pouvoir central (Ministère de la Défense, Ministère de la Pêche, Académie des Sciences), tout particulièrement au niveau de la Ville. De ce point de vue, le développement de l'Oblast' occidentale est une réussite soviétique remarquable, les investissements réalisés dans tous les domaines précités ayant porté leurs fruits.

La fin de l'URSS confirme et accentue le phénomène comme le dit l'Amiral Egorov283. Sur les 25 000 officiers de la Flotte baltique en 1991, seuls 4 000 sont maintenus dans la Marine. Les autres 20 000 sont reclassés dans le civil. Leur haut niveau d'instruction et leurs connaissances technologiques de pointe participent au développement de l'électronique à Kaliningrad. De même, avant 1991, les officiers de la Flotte baltique vivaient de préférence à Riga ou Tallinn. Depuis 1991, ils vivent surtout à Kaliningrad, ce qui renforce le potentiel social de l'Oblast'.

Comme l'affirme un ouvrage de vulgarisation, l'aventure de la pêche kaliningradienne a eu pour objet comme pour effet de « faire entrer l'Océan dans la vie quotidienne du pays » (l'URSS)284. Nous irons plus loin. Nous dirons que l'action des marines a permis à l'URSS d'acquérir une véritable dimension maritime, encore sous-développée avant 1945, dans la continuité des plans

de Pierre Ier, créateur de la Flotte, précisément celle de la Baltique dont Kaliningrad est l'héritière. La pêche, quant à elle, a permis à la population soviétique de s'approprier l'Océan, y compris sur le plan culturel et social, en tant que mode de vie et comme source d'une vision particulière du monde.

Mais alors même que l'URSS atteint l'apogée de sa puissance au cours des années 1970, un déclin dans le domaine de la pêche océanique s'amorce avec la création des zones économiques exclusives (ZEE) par les Etats occidentaux en 1976. Cette décision est à vrai dire partie intégrante de la Guerre froide puisque cette décision qui émane avant tout des Etats-Unis et de leurs alliés vise spécifiquement à contrecarrer l'activité universelle des marines soviétiques qui utilisaient le principe de la mer libre pour mener toutes les activités pacifiques désirées dans toutes les mers du monde, y compris à une distance relativement faible des côtes de leurs adversaires idéologiques. Un nombre de plus en plus élevé d'Etats instituent leurs ZEE, puis les étendent, réduisant d'autant plus le territoire océanique sur lequel l'URSS a prise.

La fin de l'URSS en 1991 porte un coup infiniment plus grave à la pêche océanique. L'effondrement économique de l'URSS (plus que politique en l'occurrence) conduit à la fin des moyens étatiques indispensables au maintien d'une activité aussi titanesque et complexe. La fin de la priorité accordée au secteur fait disparaître les subventions et chuter les salaires. Etre pêcheur devient sans intérêt: le salaire devient aussi faible qu'à terre avec des conditions de vie toujours aussi difficiles. Les hydrocarbures n'étant plus fournis par l'Etat, les flottilles ne peuvent plus se permettre de faire le tour du monde, leur rayon d'action régresse. Les navires non entretenus, rarement renouvelés sont souvent vendus à l'étranger. Les pêcheurs d'élite se dispersent dans le reste de la Russie (ou de l'URSS), là où on avait encore besoin d'eux (Extrême-Orient et Arctique en particulier). D'autres préfèrent travailler pour d'autres pays (leurs anciens concurrents, notamment la Norvège). Seule une partie d'entre eux est restée sur place et forme aujourd'hui, avec les militaires, l'autre partie notable de l'actuelle élite économique et sociale de Kaliningrad. Le secteur océanographique lui aussi connaît une période de crise intense, alors que ce secteur de pointe était à un niveau d'avancement exceptionnel au niveau mondial, bien supérieur à celui des concurrents occidentaux de l'URSS (Norvège, Danemark, Islande et même Japon) comme l'indique le spécialiste Gennadij Dolin285.

Aujourd'hui, la pêche reste malgré cette régression un secteur important de l'économie et l'élément-clef de l'identité de Kaliningrad. Sur le plan économique, la flotte de pêche locale, qui reste importante, a tendance à se rabattre sur la Baltique, tandis que la pisciculture se développe. En outre, la pêche a aussi un aspect politico-économique qu'on ne saurait éviter. Le politologue Vâcheslav Dyxanov explique qu'il existe à l'échelle de la Russie un très puissant lobby de la pêche aux moyens considérables et aux méthodes musclées qui a pesé d'une manière décisive sur l'élection du gouverneur Gorbenko en 1996 (voir chapitre Système du pouvoir.)

Sur le plan identitaire, la définition de Kaliningrad comme « Pays des pêcheurs et des marins » reste tout à fait d'actualité. En témoigne le choix fait par l'Evêché de Kaliningrad qui s'est placé sous le patronage de saint Nicolas le thaumaturge. Ce saint est en effet traditionnellement le saint des eaux et des activités maritimes, tout en étant aussi le patron de la Russie. Il est remarquable

de voir d'ailleurs la continuité entre l'URSS d'hier et le Patriarcat de Moscou d'aujourd'hui, y compris visuellement. Sur le quai du fleuve Pregolâ, à quelques mètres du Musée de l'Océan mondial, trône un immense monument. Celui-ci date de 1978, dédié « aux pionniers de la pêche océanique », et représente une arche stylisée qui symbolise un navire. A l'avant de cette arche a été créé un deuxième monument qui semble compléter le premier et qui, plus exactement, lui répond. C'est la statue de saint Nicolas le thaumaturge inaugurée le 2 octobre 2010 par le Patriarche Kirill286 en personne « avec l'aide du maire Ârošuk, de mécènes orthodoxes, Andrej Bykov, Mixail Čapel', Aleksandr Čapel' et la Fondation saint Nicolas, et de citoyens de Kaliningrad. » Le saint est représenté devant l'arche soviétique, face aux eaux. Il a dans sa main droite une épée et dans la gauche une église orthodoxe. A l'exacte opposé de la dédicace soviétique de 1978, on en trouve une autre qui forme comme une synthèse de l'ensemble : « A la glorieuse mémoire des pêcheurs disparus en mer ».

Le choix de saint Nicolas est d'autant plus remarquable que du point de vue de l'Eglise orthodoxe d'autres possibilités s'offraient pour le choix du saint patron. A côté des saints russes traditionnellement associés à la Baltique, saint André et saint Alexandre Nevsky, le Père Birûkov nous a fait remarqué qu'il y avait d'assez nombreux saints qui pouvaient prétendre à ce statut de saint de la Prusse orthodoxe, entre autres saint Nicéphore Cantacuzène287, les trois saints fils du grand-duc Konstantin Konstantinovič dits « martyrs d'Alapaevsk »288, et Notre-Dame d'Augustów289. Chacun de ces saints était beaucoup plus clairement lié au territoire prussien, quoique parfois de façon approximative, que saint Nicolas. Que saint Nicolas ait été désigné, et qui plus est, de façon certaine, par le Patriarche lui-même, montre bien ce qu'est le Sujet 39 vu de Russie: moins une terre qu'un mer, moins un morceau de la Prusse qu'une province russe océanique à vocation universelle.

II 233-**Une analyse comparative provocatrice: Prusse soviétique et Prusse teutonique**

L'une des idées maîtresses que nous croyons pouvoir démontrer dans cette étude est celle de la continuité relative mais réelle des vocations du territoire de Kaliningrad à travers le temps. Comme nous venons de le voir, l'oblast' soviétique est sur tous les plans en rupture avec la Prusse allemande, c'est-à-dire avec la vocation de ce même territoire prussien pendant l'époque de son inclusion dans le Reich (1871-1945). L'hypothèse que nous allons avancer ici est que la Prusse soviétique est peut-être dans la continuité d'une autre Prusse, en l'occurrence celle de la très grande Prusse, la Prusse teutonique des XIII-XIVe siècles aux ambitions hégémoniques. La comparaison qui va suivre est en partie provocatrice, et un fidèle disciple de Clio la trouverait moins suspecte qu'anachronique. Néanmoins, nous sommes ici loin de la méthode historique, puisque notre objet n'est pas l'événement compris comme relatif à une époque donnée mais l'identité géopolitique c'est-à-dire en l'occurrence le sens et les fonctions attribués au territoire par les hommes sur le long terme. Nous croyons que cette tentative, au-delà des critiques qu'elle suscitera nécessairement, peut être fertile sur un plan heuristique.

Le premier élément qui frappe dans la comparaison de la Prusse soviétique et teutonique est que ce territoire est le haut-lieu d'une ambition universaliste. La Prusse teutonique n'est pas simplement un Etat monastique. C'est un Etat héritier des croisades et porteur de germanité qui

agit au nom de l'Empereur et du Pape, c'est-à-dire au nom des autorités universelles du Moyen-Age, pour conquérir, convertir et mettre en ordre les limites du Monde, à savoir le monde païen.

L'oblast' soviétique, certainement encore plus liée à une idéologie, est l'avant-poste d'une autre autorité tout aussi universaliste, voire bien davantage, le PCUS, et Kaliningrad vise l'exploration et la conquête d'un espace encore plus grand, le monde maritime, océanique. De là un premier point commun : la Prusse « noire » et la Prusse « rouge » sont des territoires à horizons extérieurs, soit des fronts. Kaliningrad vise plus la Mer lointaine que la Terre, là où la Prusse visait la Lituanie plutôt que le renforcement interne, et pourtant la Prusse teutonique avec ses possessions livoniennes et ses supplétifs d'Europe occidentale, visait aussi la domination sur la mer Baltique et le commerce hanséatique. D'un côté la Prusse « noire » est l'avant-garde de la germanité contre les Slaves et les Baltes, de l'autre la Prusse « rouge » est l'avant-garde des Slaves contre les Germains allemands puis, aujourd'hui, « anglo-saxons ». Nous sommes donc bien dans les deux cas dans un cadre colonial qui mobilise derrière lui des mondes entiers : la Prusse teutonique en appelait aux finances du Pape et aux Chevaliers de tout l'Occident catholique, là où Kaliningrad pouvait compter sur des pionniers bien formés venus de toute l'URSS ; c'est ainsi que le capitaine Nosal' était né en Bouriatie et explorait les sept mers depuis la Prusse soviétique.

'idée d'un front pionnier qui avance est aussi juste pour l'un que pour l'autre. D'un côté, les explorateurs kaliningradiens passent d'un océan à l'autre, toujours plus loin vers l'Ouest, puis vers le Sud, de l'autre les forteresses germaniques sont construites toujours plus loin vers l'Est, vers le Haut-Niémen et Wilno (ou Vilna à l'époque).

A cet égard, même la similitude des mots est remarquable. Le mot russe utilisé pour les expéditions maritimes des pionniers « rouges », *rejs,* est un terme d'origine germano-hollandaise qui est le même que celui employé par les Chevaliers teutoniques pour leurs expéditions contre les païens de Prusse: *Reise*, mot qui signifie « voyage », « passage », « périple lointain ». La notion d'éloignement est donc doublement au cœur de la vocation des ces deux Prusse(s)-là, puisqu'il y a l'éloignement par rapport au territoire d'origine des « aventuriers » (Russie centrale pour les uns, Europe centrale ou occidentale pour les autres), et l'éloignement par rapport à la base d'action prussienne (l'Atlantique pour les uns, la forêt profonde et inquiétante de la *Wildnis*290 sudavienne ou samogitienne pour les autres).

Un deuxième aspect remarquable est beaucoup plus social. La Prusse teutonique est un Etat monastique et chevaleresque. Les moines-guerriers sont des héros qui doivent chasteté, pauvreté, obéissance dans leur cloître ou leur forteresse. Les « pionniers » soviétiques sont, de facto, logés à la même enseigne. Reclus sur leurs navires, contraints à une vie de privations, ils sont eux aussi les héros d'une vie aventureuse, loin de leur patrie, comme les chevaliers pèlerins du XIVe siècle. Il y a bien un aspect sacrificiel commun: les chevaliers renoncent au monde et mettent leur vie en jeu. Or, comme nous l'a dit Gennadij Dolin, citant un dicton remontant à l'Antiquité, « il y a trois types d'hommes, les vivants, les morts, et ceux qui sont en mer ».

Réciproquement, dans un cas comme dans l'autre, ces hommes sont aussi des privilégiés qui appartiennent à un Ordre de chevalerie prestigieux international, ou qui reçoivent d'importantes récompenses financières et sociales de l'URSS. Ils forment bel et bien une élite, élite de la Chrétienté, élite du Socialisme soviétique.

D'où notre hypothèse: Kaliningrad soviétique est une nouvelle Prusse teutonique (et non une nouvelle Prusse allemande telle que conçue dans le Reich) qui suit un même modèle de développement, colonial, extensif, militaire, visant l'extérieur et appuyé par un Centre lointain. La crise de 1991 conduit-elle alors à un renversement et à un repli vers ce qu'était la Prusse du Reich? Jusqu'à un certain point c'est bien l'idée de certains économistes et planificateurs de la région qui envisagent notamment de remettre sur pied une industrie de l'ambre, de limiter l'horizon de la pêche à la Baltique, et de miser sur le tourisme. Mais rien n'est moins sûr car l'identité géopolitique de Kaliningrad demeure fortement marquée par l'époque précédente, ce dont témoigne toujours la puissance et la présence de la Flotte baltique dont Kaliningrad est toujours la capitale, à la fois réelle et symbolique. Les événements de 2014 et leur impact sur toutes les frontières russes ont confirmé cette dimension traditionnelle de l'Oblast' soviétique.

D'un autre côté, tout comme l'ex-Prusse orientale avait été l'objet d'une lente germanisation dans un cadre colonial, Kaliningrad est aujourd'hui l'objet d'un processus d'appropriation par la Russie et sa population russe. C'est à cette question qu'il convient maintenant de s'intéresser dans notre Chapitre III.

II 234-Kaliningrad ou la logique géopolitique du point cardinal

Le Sujet 39 fonctionne in fine comme la réalisation géopolitique de l'Occident russe. Cela se fait sur un mode géopolitique proche de la conception des Etats-Unis comme *Far-West* et du Japon comme Extrême-Orient. En effet certains Etats ont tendance à se déployer géopolitiquement dans une direction particulière; ce déploiement fonde alors leur identité dans une sorte de « destinée manifeste » qu'on nommera ici « logique géopolitique du point cardinal* ». Donnons quelques exemples significatifs.

Il en va ainsi des Etats-Unis qui sont bien, dès l'origine, un Occident par rapport à lla métropole britannique qui les a créés, et qui, par à-coups, passent d'un Ouest atlantique à un *Middle-West* continental pour enfin atteindre le *Far-West* pacifique.

De même le Japon est un Extrême-Orient (« Soleil Levant ») par rapport à la Chine. Il se déploie ensuite vers son propre Est avec le transfert de la capitale de Kyôto à Tôkyô, littéralement « la Capitale de l'Est », avant d'envisager la conquête des îles du Pacifique, encore plus orientales291

Il en va de même encore pour le Viêt-Nam, littéralement « [Pays de] Viêt du Sud », qui se définit comme le Sud par rapport à une certaine partie de la Chine, et qui conquiert ensuite peu à peu tout les pays limitrophes dans une véritable marche vers le Sud : Annam, Champa, puis Cochinchine cambodgienne, enfin île de Phu Quôc, et occupation répétée du Cambodge du Sud (1800-1858, 1979). Le Viêtnam s'impose ainsi comme *Dai Nam*, « le Grand Sud »292

L'Argentine comme le Chili, pays du Cône Sud de l'Amérique du Sud, mènent elles-aussi une progression constante vers le Sud, annexant conjointement d'abord la Patagonie et l'Araucanie, puis la Terre de Feu et aujourd'hui la Péninsule antarctique.

L'Allemagne elle-même est primitivement la *Francia orientalis*, soit l'Est du monde franc, avant de se déployer toujours plus vers l'Est par l'*Ostsiedlung* (« peuplement de l'Est ») et le *Drang nach Osten* (la « Marche vers l'Est »), ce qui aboutit à la naissance des deux pôles germaniques, tous les deux très orientaux par rapport à l'Allemagne primitive, la Prusse certes mais aussi l'Autriche, en allemand *Öster-reich*, le Royaume (ou pays ou empire) de l'Est, et qui s'étend à son tour plus à l'Est vers la Hongrie et la Transylvanie, tandis que le *Drang nach Osten* atteint dès le XIVe siècle son ultime destination avec l'Ordre Teutonique qui annexe l'Estonie (*Est-on-ia=Est-land*) nom qui signifie vraisemblablement là encore « le Pays de l'(extrême) Est » dans les dialectes bas-allemands et scandinaves.

Ce phénomène n'est donc nullement isolé et doit être considéré comme un fait géopolitique d'importance. Il relève moins d'un déterminisme géographique simple que d'une accumulation spontanée de sens culturels, historiques et politiques associés à une réalité géographique, et à une valorisation particulière de la dynamique territoriale orientée vers un point cardinal. En effet, il s'agit d'une construction et d'une interprétation qui n'est pas d'une rigueur géographique évidente. L'Allemagne de tropisme oriental s'est aussi étendue vers le Sud, en Italie, dans le cadre du Saint-Empire, le Chili de tropisme austral vers le Nord en 1884 après la Guerre du Salpêtre contre le Pérou et la Bolivie, le Viêtnam tautologiquement sudiste s'est aussi agrandi vers l'Ouest en annexant la région « laotienne » de Diên Biên Phu… Mais la valorisation nationale et surtout culturelle de ces expansions dans d'autres directions n'a pas été la même.

Dans le cas de Kaliningrad, cette logique géopolitique du point cardinal* se vérifie. Kaliningrad est par définition stratégiquement (mais aussi culturellement, nous le verrons infra en détail) un Ouest par rapport à la Russie. L'Ouest russe le plus ancien c'est essentiellement l'Ingrie et Smolensk. Depuis ces deux bases , l'Ouest russe s'est géopolitiquement développé respectivement vers la Livonie et vers la Biélorussie. Enfin ces deux bras de l'Ouest russe ont convergé à Kaliningrad. Cet Ouest se retrouve alors investi, plus ou moins explicitement, de tout l'Occident russe proprement dit (Ingrie, Pays baltes, Biélorussie). Aussitôt Kali enclenche sa propre marche vers l'Ouest, vers les Détroits danois et l'Atlantique, « Océan mondial » et avant tout occidental (Atlas est le père des Hespérides, les nymphes de l'Occident). On observe donc une sorte de déploiement, en amont et en aval, de tout ce qui est Ouest vu de Russie, par palier, l'Ouest intérieur (Ingrie, Smolensk), puis l'Ouest semi-intérieur (Pribaltika, Belarus), ensuite l'Ouest extérieur (Baltique), et enfin l'Ouest hyper-extérieur (Danemark, Mer du Nord, Atlantique). Cet ensemble géographique de l'Ouest russe forme rien d'autre que **l'envergure géopolitique*** de l'Oblast' russe, ce que les chapitres suivants confirmeront.

Kaliningrad n'est évidemment pas un Etat, mais une partie d'un Etat, ce qui ne fait que renforcer la logique du point cardinal. L'essence géopolitique du Sujet baltique c'est le tropisme occidental de la Russie, Etat qui a mené une expansion territoriale tous azimuts[293]. La Prusse russe suit donc la même logique que les Etats indépendants susmentionnés:

1-A l'origine, c'est un territoire qui est un Ouest par rapport au Centre de référence culturel ou politique (ici moscovite)

2-Il reçoit la mission d'incarner cet Ouest

3-L'expansion vers l'Ouest fonde son identité propre.

Chapitre III : L'appropriation russe de Kaliningrad : entre russification fédérale et allogénéisation locale

Kaliningrad est un espace dont l'appropriation est loin d'être terminée, que ce soit par l'Etat ou sa population. Le processus d'absorption de Kaliningrad est lent. Il est lent d'abord parce que c'est le propre des phénomènes de ce type d'être progressif et de s'approfondir avec le temps. Il est lent

aussi parce parce que son inclusion dans l'Etat a été révolutionnaire, s'est faite ex nihilo et par la violence. Le repeuplement de Kaliningrad a été très rapide, peut-être trop, et s'est produit dans le plus grand désordre. Son impréparation a conduit à un choc culturel pour les nouveaux-venus de 1945.

L'appropriation est un phénomène complexe. Il s'agit ici d'une part du processus d'assimilation politique et culturel du territoire de l'Oblast' occidentale dans la Fédération de Russie, qui est elle-même un Etat en construction294, et d'autre part du processus d'assimilation de ce territoire par la population locale sur le plan identitaire, ce qui conduit aussi à la mise en place de l'identité de cette population.

L'appropriation par l'Etat c'est l'intégration d'un élément plus petit dans un tout plus grand. C'est donc schématiquement plus d'Etat dans Kaliningrad et réciproquement plus de Kaliningrad dans l'Etat. Plus d'Etat dans Kaliningrad, cela signifie centralisation et russification. Plus de Kaliningrad dans l'Etat cela veut dire uniformisation.

L'appropriation par la population est une relation triangulaire Etat/population/territoire articulée autour du conflit symbolique Etat central/population locale qui génère une mobilisation du territoire et de son héritage culturel particulier contre l'Etat uniformisateur et conduit à la fusion de la population avec son territoire. Cela se fait dans un contexte de double crise identitaire à Kaliningrad (fin de l'URSS) et au sommet de l'Etat, renforcé par la fédéralisation croissante de l'Etat.

Dans ces conditions, logique de l'Etat fédéral et logique de la population (relayée par le Sujet fédéré) s'opposent et se heurtent, l'une tirant vers l'uniformisation et l'autre vers l'affirmation d'une spécificité. Nous analyserons donc successivement ces deux facettes contradictoires de l'appropriation du territoire de Kaliningrad, tout d'abord l'appropriation par l'Etat qui est une russification (1) puis l'appropriation par la population par la population locale qui est une « allogénéisation » (2).

III.1 Appropriation par l'Etat : la russification de Kaliningrad par les autorités fédérales

III 1 1 Des politiques publiques

Kaliningrad vue de Moscou : entre ignorance et fantasmes

De manière générale, Kaliningrad est ignorée par le public russe. Kaliningrad n'est qu'un territoire minuscule, assez récemment acquis et lointain par rapport à la Russie « continentale ». On a vu supra que cela pouvait conduire jusqu'à la négation de la région. Et quand l'Oblast' est considérée, vue de Moscou ou de Saint-Pétersbourg, elle devient un territoire fantasmé dont la représentation est déterminée par les images de l'Etranger. C'est alors soit un Pays Balte en raison de sa situation géographique295, soit, plus souvent encore, un morceau de l'Allemagne en raison de son histoire. En somme l'idée est la suivante : Kaliningrad est Königsberg, donc la Prusse orientale, donc allemande. Ainsi l'historien kaliningradien Il'â Dement'ev rapporte-t-il

cette phrase significative exprimée de façon récurrente par les Moscovites qui n'ont jamais visité la Prusse russe: « On parle allemand chez vous, n'est-ce pas ? »

L'ignorance concerne jusqu'aux autorités : le député de la Douma régionale Solomon Ginzburg fustige les bureaucrates moscovites, ces « imbéciles de fédéraux qui cherchent Kaliningrad sur la carte de l'Oblast' de Moscou »296. En effet, la notoriété de Kaliningrad est si médiocre qu'on la prend parfois encore pour la ville de Korolëv, Oblast' de Moscou, qui jusqu'en 1996 portait elle aussi le nom de Kaliningrad...

Un tel constat (qui n'est probablement pas unique en Russie297), tout en étant le signe que le public russe n'est pas toujours conscient de la complexe immensité de la Russie298. montre que Kaliningrad n'est pas encore assimilé par la conscience du peuple russe, à tout le moins par celle de la capitale.

Appropriation par l'Etat et mise en conformité

L'appropriation de l'Oblast' par la Russie se situe dans l'héritage complexe de l'URSS. L'assimilation de l'Oblast' par l'URSS s'était faite de façon diverse: repeuplement, idéologie, figure de l'Oblast' comme *primus inter pares* dans la famille soviétique, discours mythologique sur la slavité et la baltité de la Prusse orientale médiévale299, sur lesquels nous reviendrons plus loin.

L'élément le plus important était et reste aujourd'hui que Kaliningrad est par excellence le haut-lieu de la Victoire de 1945. Kaliningrad est bien plus important que tous les autres territoires obtenus à la fin de la Deuxième Guerre mondiale : les Kouriles ou Sakhaline du Sud, gagnées sur le Japon, n'ont pas sa valeur. Car la Victoire c'est absolument celle obtenue sur l'Allemagne nazie, au prix des trente millions de morts. En Russie, chaque famille a eu ses morts dans cette guerre. C'est une guerre en quelque sorte « intime », marquée dans les chairs autant que dans les mémoires. Les lieux de mémoire de la guerre et de la Victoire ne sont certes pas rares, à commencer par la célèbre Stalingrad/Volgograd300. Mais plus encore que Stalingrad, Kaliningrad est le lieu de la Victoire car si à Stalingrad, les Allemands étaient arrêtés sur le territoire russe par des défenseurs héroïques, à Kaliningrad les Allemands étaient vaincus sur leur propre sol, sur le sol hautement symbolique de l'Ordre teutonique, de la Réforme luthérienne et de la Dynastie unificatrice des Hohenzollern par les Russes devenus conquérants. Or le centre de la Prusse orientale est devenu soviétique et resté russe. Et c'est précisément au nom des innombrables victimes et héros tombés dans la guerre contre le nazisme que ce territoire a été obtenu. In fine, si on reprenait le titre d'un livre de Nataliâ Naročnickaâ « Que reste-t-il de notre victoire ? », la meilleure réponse possible à cette question serait : « Il reste l'Oblast' de Kaliningrad ».

Cette Victoire a évidemment un aspect patriotique qui fait consensus dans toute la société russe, ce qui est rare, et fonde la légitimité politique et historique de la nouvelle Russie. Elle est la référence obligée pour tous les discours rassembleurs en Russie. Etre russe au XXIe siècle, c'est être porteur de la Victoire et s'en réclamer. De ce fait Kaliningrad est bien plus qu'un simple

trophée. C'est une sorte « d'URSS au carré », devenue aujourd'hui une « Russie au carré ». L'Oblast' fédérée est le symbole vivant de la gloire du *Peuple Vainqueur (Narod pobeditel')* c'est-à-dire du peuple russe en armes qui, seul ou presque301, a anéanti le nazisme venu pour l'exterminer et asservir le monde. Créé par la guerre, par la Victoire et par des réfugiés russes des terres dévastées du Front, Kaliningrad est la matérialisation humaine du *Peuple Vainqueur* dans la terre de l'Ennemi.

De là un aspect inattendu, religieux, qui existait déjà sous une certaine forme à l'époque soviétique. Comme l'explique le Patriarche Kirill, évêque en titre de l'Oblast', la Russie d'Ambre a été obtenue à l'issue d'un sacrifice messianique : « Cette terre [...] appartient de droit à notre peuple qui il y a soixante-dix ans a subi des souffrances immenses qu'on ne peut comparer à rien ni à celles de personne, non seulement pour la libération de notre pays, mais encore pour le salut de tous les peuples du monde, y compris du peuple allemand, sauvé de la suicidaire idéologie hitlérienne»302. Ainsi le sacrifice des soldats russes tombés devant Königsberg et dans la gigantesque guerre germano-soviétique aurait une dimension sôtériologique universelle, ce qui est propre à la culture russe.

Mais cette appropriation traditionnelle soviétique et russe du territoire de la vieille Prusse est insuffisante. Le haut-lieu n'a étrangement pas suscité de pèlerinage patriotique même aux temps de l'URSS, à la différence de ce qui se passait à Stalingrad/Volgograd. Kaliningrad n'a donc pas reçu la place d'honneur qui semblait l'attendre en 1946. L'URSS a lancé un processus symbolique qu'elle n'a pas achevé, laissant cette nouvelle Oblast' dans une relative obscurité au sein de l'immensité soviétique. C'est avec ce problème étrange que s'est retrouvée la Fédération de Russie en 1991 : un potentiel d'appropriation important mais une appropriation concrète faible et inaboutie dans qui explique l'ignorance générale du public russe à son égard.

L'appropriation de l'Oblast' par la Fédération de Russie est donc aujourd'hui et spécifiquement depuis 2002303 menée notamment par une politique identitaire publique. Celle-ci n'est logiquement pas une nouveauté: déjà l'URSS s'était lancée dans une telle politique lors de la constitution de l'oblast' d'Extrême-Occident dans les années staliniennes d'après-guerre. Certains des aspects de cette politique soviétique sont d'ailleurs repris par la Fédération.Ladite politique se décline en plusieurs volets : scolaire, historique, religieux, symbolique.

Volet scolaire

Le volet scolaire vise à donner aux jeunes Kaliningradiens qui ne visitent guère la Russie continentale mais régulièrement la Lituanie et la Pologne le sentiment qu'ils sont bel et bien des Russes de Russie. Cela passe par la mise en place depuis 2004 d'une matière scolaire nommée *rossievedenie*, soit l'étude de la Russie, à l'instigation de l'Université Lumumba de Moscou, ce qui montre clairement comment le gouvernement central perçoit l'Oblast': comme un pays **étranger** auquel il faut inculquer l'amour de la Patrie et de sa culture. On ne conçoit pas en effet qu'il puisse en être autrement car il n 'y a guère de *rossievedenie* ailleurs en Russie, à Moscou, en tout cas pas sous un tel nom.

Cette politique est très significative de la façon dont se définit l'Etat russe. La Russie c'est d'abord Moscou et la Russie centrale. Les autres régions de Russie (les Marches russes: la Sibérie, l'Extrême-Orient...) sont vues comme « moins russes » que les deux précédentes du simple fait qu'elles sont plus typées, moins conformistes.304

Le *rossievedenie* suscite le scepticisme voire l'indignation à Kaliningrad. Comme l'explique la politologue kaliningradienne Anna Karpenko, cette « russologie » appliquée aux enfants a quelque chose de profondément « ridicule ». Les Kaliningradiens sont presque tous des Russes de souche, exclusivement de langue maternelle russe. Leur montrer ce qu'est la « vraie Russie » par un « modèle » défini à Moscou est non seulement inutile mais peut passer pour scandaleux. Le programme *My rossiâne* (« Nous sommes des Russes »), qui consiste à envoyer des enfants en Grande-Russie et le plus souvent à Moscou, est vécu comme une humiliation par un grand nombre de Kaliningradiens selon la politologue305. Cette façon de différencier la « vraie » Russie de celle qui l'est moins peut même mener, paradoxalement, à des tensions culturelles nouvelles que la « russologie » est précisément censée prévenir. En effet si la « vraie Russie » est la Russie centrale, alors Kaliningrad est donc un autre pays dans la mesure où ce territoire diffère du « modèle ». Le conflit est d'autant plus vif que les Kaliningradiens ne sont pas exempts d'une fierté culturelle certaine basée sur une proximité particulière avec l'Europe (romano-germanique)306 qui heurte de plein fouet l'arrogance des métropolitains moscovites.

Paradoxalement, eu égard à la représentation erronée de l'Oblast' à Moscou, c'est en réalité le programme inverse qui serait le plus utile : envoyer les jeunes Moscovites et Pétersbourgeois à Kaliningrad pour intégrer ce territoire dans leur vision du monde. La même question se poserait du reste pour toute la lointaine périphérie russe menacée, isolée et ignorée (Kouriles, Sakhaline, Primor'e, Sibérie, etc).

Le volet historique tend à multiplier les liens historiques entre l'Etat russe et l'Oblast' depuis les temps les plus reculés. Lorsque se mit en place l'Oblast' de Kaliningrad en 1946, il fut nécessaire de lui trouver une légitimité interne. Elle dispose en effet de la légitimité internationale de la Conférence de Potsdam. Il reste donc à intégrer la nouvelle Oblast' dans l'URSS et la RSFSR. Cette intégration se fait notamment par la mise en place d'un discours historique populaire spécifiquement destiné aux masses sous Jdanov. C'est le *Kratkij kurs istorii Kaliningradskoj oblasti.* Celui-ci a une importance exceptionnelle. Il est certes remis en cause par les historiens soviétiques eux-mêmes dès 1956, mais son caractère primordial, originel ainsi que sa dimension populaire font qu'il reste comme un terreau indestructible auquel on finit toujours par puiser, comme si l'Oblast' de Kaliningrad ne pouvait pas vraiment transgresser son horoscope, les auspices sous lesquels elle est née. On peut donc parler, au sujet de ce texte d'un véritable mythe fondateur.

Nous exposons tout d'abord très succinctement le contenu général du texte puis nous reviendrons spécifiquement sur toutes les questions spécifiques qui méritent souvent de très longs commentaires. Le *Kratkij kurs* commence l'histoire de Kaliningrad par l'idée que la Prusse ancienne était habitée par des Slaves (voir infra). Elle est complétée avec des figures mythiques telles que Riourik fondateur de l'Etat russe kiévien et Andrej Kobyla ancêtre des Romanov, l'un et l'autre étant présentés comme originaires de Prusse, donc de Kaliningrad307. Ainsi les deux

dynasties ayant régné sur la Russie seraient issues du Sujet baltique, assurant ainsi un lien perpétuel entre les deux territoires. Le texte évoque, en élargissant la question, les guerres d'Alexandre Nevsky contre les Teutoniques, la bataille de Grünwald (1410), et le fait que la Prusse orientale est à partir de de 1525 polono-lithuanienne donc « slave ».

Se basant sur des faits mieux documentés ou plus directement russes, le *Kratkij kurs* insiste sur les voyages de Pierre le Grand en Prusse, sur les batailles livrées par la Russie contre Napoléon en Prusse (Eylau/Bagratianovsk, Friedland/Pravdinsk) et surtout sur le fait qu'entre 1759 et 1762 la Russie occupa le Duché de Prusse et le transforma provisoirement en province de Königsberg (*Kënigsbergskaâ*308 *guberniâ*) en bonne et due forme, ce qui est présenté comme la fondation de l'Oblast'. Cette *guberniâ* a à sa tête le prince Suvorov, père du célèbre héros vainqueur des Français en Italie. Ainsi Kaliningrad aurait donc derrière lui deux cents cinquante ans d'histoire et non simplement cinquante-cinq même s'il est clair que cette histoire est discontinue.

La période 1758-62 est donc cruciale. Le fait est que d'un point de vue historique, c'est une époque contradictoire. S'agit-il d'une occupation ou d'une annexion ? Etait-elle destinée à durer ou n'était-elle qu'une phase transitoire pour autre chose ? En fait, les historiens ont toutes les raisons d'être perplexes. On a d'une part une administration en bonne et due forme qui n'est pas simplement militaire mais civile avec la mise en place d'une authentique *guberniâ* dans laquelle sont créés des districts (Pillau, Memel, Königsberg) ; un serment de fidélité solennelle est prêté par la population ce qui indique un transfert de souveraineté309. De même des pièces de monnaie russes sont mises en circulation. Elles figurent le buste de l'impératrice Elisabeth ou son chiffre ou l'aigle impériale bicéphale au droit, et l'aigle royale de Prusse ou l'inscription « Royaume de Prusse » au revers. La monnaie étant un symbole fort de souveraineté, la question semble tranchée.

On notera néanmoins que même cette monnaie indique qu'Elisabeth, toute souveraine qu'elle s'affirme, gouverne le « Royaume de Prusse ». La Prusse semble donc conserver une certaine autonomie juridique à moins qu'elle ne soit complète. A cela s'ajoute les archives diplomatiques. Selon l'historien russe Michel Heller qui se base sur les notes du chancelier de l'époque, le prince Mixail Voroncov, le gouvernement impérial envisageait in fine non pas de conserver cette province mais de la rendre à la Pologne contre l'Ukraine de la Rive Droite, jugée infiniment plus valable310.

La Russie d'Elisabeth semble avoir entretenu deux possibilités parallèles, celle de l'annexion, déjà réalisée et en cours d'approfondissement, et conjointement celle de la négociation et d'un échange. Selon les recherches historiques les plus récentes, c'est la deuxième possibilité qui était la plus probable et qui expliquerait in fine l'existence de la première pour des raisons juridiques et diplomatiques. L'historien Maksim Anisimov311 rappelle que l'idée d'échanger la Prusse orientale contre des territoires polonais figure dans les projets russes dès octobre 1744 et que cette idée est confirmée dans les consultations secrètes de 1756, à la veille de la Guerre de Sept ans. Or comme il s'agit de consultations secrètes, Anisimov estime que « Pétersbourg ne rusait pas et était donc réellement prête à cet échange ». L'objet de l'échange que donne Anisimov est un peu différent de celui de Heller : la Russie voulait obtenir de la Pologne l'Ukraine de la Rive Droite, une frontière naturelle sur le Dniepr et la Dvina du côté de la Biélorussie (soit les

frontières du Premier Partage de la Pologne) et la souveraineté complète sur la Courlande (la Russie la détenant déjà mais en tant que vassale de la Pologne). Mais alors « la position de la Russie a-t-elle pu changer au cours de la guerre, quand la Prusse se trouve au pouvoir de la Russie ? » s'interroge le spécialiste. Et de répondre:« Le serment de fidélité des habitants à Elisabeth ne démontre aucun changement des intentions, si on se fonde sur l'action de la Russie en Finlande en 1742-43312, et sur la facile libération des habitants de la Prusse orientale de ce serment par Pierre III au moment où il rend la Prusse à Frédéric II en 1762. En outre pour pouvoir échanger la Prusse orientale contre la Courlande, une partie de l'Ukraine et de la Biélorussie, cette province devait devenir partie intégrante de la Russie, autrement les négociations en vue de l'échange contre des possessions [incontestablement] polonaises n'auraient pas eu de sens. » Et de conclure : « Nous n'avons pas réussi à trouver de preuve permettant de soutenir qu'Elisabeth voulait garder la Prusse pour elle-même. Donc l'idée avancée en 1756 d'un échange entre la Prusse orientale contre des territoires de la Rzeczpospolita était toujours en vigueur à la fin du règne d'Elisabeth. »

Telle est donc l'histoire, celle d'un territoire évanescent valant pour d'autres. Reste la mémoire qui, elle, est évidemment différente, renaît selon les circonstances pour s'adapter au contexte contemporain. Ainsi Kaliningrad trouve son lointain prédécesseur dans cette Prusse russe du XVIIIe siècle qui a vraiment existé, quel qu'ait été l'objectif, du reste secret, poursuivi par les dirigeants russes en la mettant sur pied.

Le discours officiel russe évolue avec le temps et la conceptualisation de la légitimité de Kaliningrad avec lui. Dans les années 1970, le recul de la référence aux Slaves313 va de pair avec la mobilisation de la revendication lituanienne sur ce territoire par l'URSS qui comprend alors une RSS de Lituanie. Aujourd'hui, la Russie ne peut plus compter sur de tels arguments, devenus dangereux depuis l'indépendance de la Lituanie, et doit prouver le lien entre la Russie (ou l'Empire de Russie) et Kaliningrad. Alors depuis 2002 on constate un inéluctable retour aux sources originelles jdanoviennes, sous une forme modernisée314.

Celui-ci se fait en invoquant à nouveau Riourik (voir infra) et en établissant une continuité, approximative et assez artificielle mais non pas absurde, entre la première période de souveraineté russe au XVIIIe siècle et la deuxième depuis 1945 grâce à deux périodes d'occupation éphémères, au début du XIXe et au début du XXe siècle.

La mise en forme la plus aboutie de ce récit est la rédaction en 2006 du cours d'histoire régionale alias histoire de « l'Occident de la Russie » (*istoriâ Zapada Rossii*) ou « de la Côte baltique sud-orientale » *(ûgo-vostočnoj Pribaltiki)* d'une équipe d'historiens menée par G V Kretinin, et N A Stroganova. Ce cours s'inscrit dans le programme d'histoire de l'Université qui se compose de trois parties, histoire mondiale, nationale et régionale. Selon les auteurs, le cours d'histoire régionale a pour objectif explicite de convaincre les élèves que le territoire de Kaliningrad était, est et restera russe. Le cours a ainsi pour objet de démontrer les étroites relations entre la Russie et la Prusse orientale durant toute son histoire. Cette histoire peut être décomposée en quatre périodes conventionnelles: antique, médiévale, moderne et contemporaine.

La période antique remonte vraiment très loin dans le temps. Le cours part des Indo-européens, pour aller vers l'ethnogénèse des peuples balto-slaves, puis des Baltes, enfin des Borusses. Ainsi les Borusses apparaissent comme des cousins des Russes, issus comme eux du groupe ethnolinguistique baltoslave. Il évoque ensuite la Route de l'Ambre entre la Baltique et la

Méditerranée. Enfin, il est question des Varègues, des Iatvingiens tenus pour des Borusses (voir infra) et de la Russie kiévienne.

La période médiévale raconte la constitution de l'Ordre Teutonique. Elle parle du rôle de Konrad de Mazovie dans l'invitation aux Chevaliers en Prusse, mais le Cours d'Histoire régionale ajoute un personnage : la femme du Duc, la princesse riourikide Agaf'â de Volynie qui aurait eu un rôle important dans cette affaire315. Celle-ci est considérée comme faisant partie de l'histoire russe. Puis le texte évoque les luttes des Borusses316 contre les envahisseurs, leur défaite, leur massacre et leur exil vers les pays voisins dont la Russie. Après quoi il est question de la lutte entre les Chevaliers et les principautés russes du Nord d'une part, et entre les Chevaliers, la Pologne et la Lithuanie (qui inclut alors les Ukrainiens, les Biélorussiens, et les Russes317 de Smolensk) d'autre part. Toute cette époque est relatée d'une façon proche de ce que disait le *Kratkij Kurs* soviétique, comme le développement d'une agression germanique vers l'Est arrêtée par une coalition des peuples slaves (et baltes).

La période moderne est en revanche traitée tout autrement que dans le *Kratkij kurs:* Albert de Brandebourg, premier duc de Prusse, est tenu pour un homme qui apporte la culture, avec notamment la fondation de l'Université justement nommée « albertine » dont l'Université de Kaliningrad revendique aujourd'hui l'héritage318. On insiste sur les relations diplomatiques commerciales et culturelles entre Prusse et Russie. Puis vient la Grande Ambassade de Pierre Ier en Prusse. Suit l'épisode central de la Guerre de Sept Ans, base du droit russe actuel et qui fait l'objet de développements élaborés. Ensuite les campagnes russes en Prusse contre Napoléon sont vues comme des épisodes importants de l'histoire locale.

La période contemporaine, c'est le développement du militarisme prussien. Puis la Première Guerre mondiale est marquée par la victoire russe de Gumbinnen et l'occupation de la Prusse orientale. On évoque le spartakisme, puis le nazisme en Prusse. Ensuite vient le récit de la guerre et de la conquête, plus détaillé, du territoire. Enfin, il est question de la création et de l'évolution de l'Oblast' de Kaliningrad jusqu'au XXIe siècle et sa transformation en exclave.

Globalement, les mêmes causes produisant les mêmes effets et l'inertie aidant, le Cours d'histoire régionale de Kretinin et Stroganova est dans la continuité géopolitique (mais non pas historique)319 du *Kratkij kurs* par sa structure et par son contenu événementiel. Mais il a surtout un fondement vraiment scientifique puisque destiné d'abord aux étudiants en histoire, ce que n'avait pas le *Kratkij kurs* populaire.

D'un point de vue géopolitique, le Cours d'histoire régional est relativement décevant. Il ne met pas systématiquement en avant les projets russes concernant la Prusse qui sont pourtant assez nombreux et anciens. Le texte apparaît en fait comme un compromis entre les faits historiques, les obligations politiques identitaires et l'intérêt traditionnel des historiens nationaux pour certaines périodes aux dépens des autres. En cela, ce texte ne se différencie en aucune façon des manuels d'histoire qui existent en France. Dans le même travail de légitimation historique a aussi été publié un dictionnaire biographique des Russes de Prusse orientale qui ancre la présence russe dans l'histoire prussienne320. Nous ne nous étendrons pas plus à ce sujet car les destins individuels russes en Prusse orientale ne concerne pas directement notre sujet.

Ce discours de légitimation est allé assez loin puisque selon Anna Karpenko, une liste des « seize gouverneurs du Kraj kaltique» a été dressée sous le mandat du Gouverneur Boos. Elle comprend en premier lieu les gouverneurs envoyés en Prusse orientale par l'Empire de Russie au XVIIIe (le comte William Fermor, le comte Nikolaj von Korff, Vasilij Suvorov, Petr Panin, Fedor Voejkov). En deuxième lieu figurent les présidents du Comité exécutif *(ispolkom)* de l'Oblast' soviétique (Vasilij Borisov, Aleksej Egorov, Zaxar Slajkovskij, Âkov Prušinskij, Vladimir Vitkovskij, Vasilij Loginov, Ûrij Malinkin) et non les premiers secrétaires locaux du PC, controversés321. De facto ce choix est aussi le reflet d'une logique juridique : les présidents en

titre de l'*Ispolkom* sont des responsables officiels de la RSFSR et relèvent donc de la légalité russe alors que les premiers secrétaires du PC sont plus spécifiquement les représentants de la légalité soviétique. Enfin, en troisième lieu, apparaissent les gouverneurs élus ou nommés par la Fédération de Russie depuis 1991 jusqu'à Boos compris. Cette liste figurait sur le site officiel de l'administration du Sujet 39[322].

L'aspect historique de la politique identitaire se manifeste aussi par la **création de monuments.** On citera par exemple la statue de Pierre Ier devant l'Amirauté à Kaliningrad qui rappelle la Grande Ambassade russe en Prusse de l'extrême fin du XVIIe siècle mais aussi la vocation maritime de la Prusse russe, Pierre étant le fondateur de la Flotte baltique qui siège aujourd'hui à Kaliningrad.

Un autre monument important est Fort Elisabeth (*Elizavetinskij Fort) c*réé en 2003 par le sculpteur Georgij Vartanovič Frangulân. La Tsarine, conquérante du Duché de Prusse est située de façon à accueillir *de visu* chaque navire qui entre dans le détroit de Baltijsk. Son visage est tourné « vers l'Europe, en signe d'attention envers le voisin ». L'inscription du monument indique: « C'est ici, sur ce bout de terre, que les Suédois, les Russes, les Allemands et les Polonais exercèrent leur influence [sic] tandis que les bateaux de bien d'autres pays encore y jetèrent leur ancre.» Le texte est évidemment moins un rappel historique qu'une invocation au multiculturalisme, et à la « Région baltique » mise en place par l'UE. Cette référence est en effet inconsistante et met sur le même plan des souverainetés réelles, durables, (les Allemands, les Polonais) et une très brève occupation militaire (les Suédois), toutes ces périodes étant nivelées par le bas sous le nom, inexact et flou, d'« influence ». Le cas des Russes est évidemment à part. Présenter Baltijsk, port militaire dès sa création sous le nom de Pillau, comme un lieu de rencontre et de passage est d'autant plus remarquable et déroutant que la dédicace n'indique même pas que ces « passants » étaient tous des conquérants en guerre les uns contre les autres pour la domination d'un détroit d'une grande importance dans la Baltique.

L'idée de l'auteur et de ses mécènes est explicitement de faire de ce monument une sorte de « Statue de la Liberté de l'Europe », réunissant les peuples de la Baltique dans la paix. C'est une matérialisation de l'idée de « Strasbourg de la Baltique », symbole de réconciliation entre « les voisins ».

Ce qui est tout à fait intéressant, c'est que le projet émane de Moscou et non des autorités locales. La statue a été assemblée à Kazan, puis transportée jusqu'à Saint-Pétersbourg et de là par mer jusqu'à Baltijsk. Comme nous l'a confié l'Amiral Egorov[323], ce monument n'était, à l'origine, pas du tout destiné à être édifié à Baltijsk mais, logiquement, à Kaliningrad, « Strasbourg de la Baltique » en titre. On en est d'autant plus convaincu que la symbolique de l'Oblast' occidentale reprend précisément le thème « élisabethain », ce qui n'est pas le cas à Baltijsk (qui a gardé son emblématique prussienne). De plus, le monument appartient juridiquement au Musée de l'Océan mondial qui se trouve à Kaliningrad et non à Baltijsk. Il semble donc que le monument ait été détourné par le(s) maire(s) de Baltijsk (Fëdor Âroševič, Aleksandr Vološin) dans des conditions peu claires, transformant ainsi le sens initial de la statue. Il est exact que la ville de Baltijsk souffrait d'un manque de visibilité et de monument, mis à part le Musée de la Flotte, ce d'autant plus qu'elle est une ville militaire et un haut-lieu de la présence étatique.

Cette politique monumentale ne fait que commencer. En mars 2015, l'Assemblée mondiale du peuple russe présidée par le Patriarche Kirill adopte une série de résolutions dont l'une d'elle est l'élévation de monuments commémoratifs des batailles de Gross Jägersdorf (1757), Friedland, Eylau (1807) et Gumbinnen (1914) couplée à la remise en état des cimetières militaires de ces batailles.

On notera aussi que certaines de ces batailles donnent lieu à des reconstitutions, ce qui n'a certes rien de spécifique en Europe mais qui, en l'occurrence à un sens particulièrement fort. Le plus étonnant est la lenteur avec laquelle le phénomène se développe. Il a fallu attendre août 2013 pour que la bataille de Gumbinnen soit reconstituée pour la première fois, avec un grand succès populaire. La reconstitution a été évidemment reconduite pour son centenaire en 2014. Mais on soulignera aussi que ces manifestations précises sont largement le fait de l'Etat central et qu'elles ont demandé des sommes que seul l'Etat fédéral peut prendre en charge. De facto, de nombreuses associations historiques des quatre coins de la Russie se sont impliquées beaucoup plus que celles de Kaliningrad324.

L'importance retrouvée et en croissance de 1914 et de Gumbinnen est sans doute essentielle. La Prusse russe est donc ici liée culturellement à la Russie par la Première Guerre mondiale. C'est non seulement un haut-lieu de cette guerre, mais on remarquera que c'est encore le seul théâtre de ce conflit oublié à se trouver aujourd'hui en Russie. En effet, notamment du fait de cette guerre (les terres perdues en 1915-18 sont aussi celles qui ont été perdues à nouveau en 1991), tous les autres champs de bataille de 1914-18 se trouvent désormais à l'Etranger : Pologne, Lituanie, Lettonie (Riga et Dvinsk/Daugavpils), Biélorussie, Ukraine (Lvov), Roumanie, Turquie (Kars), Iran. Dès lors, l'Oblast' de Kaliningrad a vocation à incarner à elle seule cette Première Guerre mondiale et cette mémoire perdue que l'Etat russe cherche à se réapproprier pour relier les ères de l'histoire russe en un tout harmonieux.

On remarquera aussi de grands paradoxes dans la mise en place étatique de cette mémoire historique kaliningradienne. Ainsi la victoire de Gross Jägersdorf (près de Černâxovsk) qui est certainement la plus importante eu égard au discours russe contemporain puisque c'est d'elle que procède la souveraineté russe sur le Duché de Prusse au XVIIIe siècle, n'est ni fêtée ni reconstituée, pas même en 2007 pour son 250e anniversaire, ce qui est troublant325.

Inversement, les batailles de Friedland et d'Eylau qui sont plutôt des défaites et n'impliquent pas de droit de souveraineté sur le territoire du Sujet baltique russe sont reconstituées chaque année à Pravdinsk et Bagrationovsk. Peut-être est-ce là tout simplement le reflet de la culture : les guerres napoléoniennes sont populaires et intéressent l'Etat car elles renvoient indirectement à la (première) Grande Guerre patriotique de 1812, fait essentiel, et à *Guerre et Paix* de Tolstoï. Gross Jägersdorf, bataille livrée par la Russie d'Elisabeth dans un contexte où la survie de la Russie n'était nullement en jeu, n'a pas, à ce jour, trouvé de chantre capable d'émouvoir la mémoire russe. Les résolutions de 2015 sont apparemment un premier pas vers une véritable reconnaissance. Il y manque encore une œuvre culturelle indispensable.326

Le volet religieux enfin tend à développer la pratique de l'orthodoxie dans une oblast' où cette religion était presque totalement absente avant 1985, date d'apparition de la première paroisse. Tout d'abord a été mis en place un évêché. En 1999 est signée la création de l'évêché de Kaliningrad et Baltijsk, *Kaliningradsko-Baltijskaâ eparxiâ,* donc d'un évêché propre à l'Oblast' alors que jusque-là Kaliningrad n'était qu'une dépendance de l'évêché de Smolensk, *Smolensko-Kaliningradskaâ eparxiâ* (fondée en 1991). Le Patriarche de Moscou est en fait l'évêque en titre de Kaliningrad, et son vicaire à Kaliningrad est l'évêque vicaire de Baltijsk, soit l'homme en charge de la Flotte baltique sud. Au sein de l'appropriation religieuse de Kaliningrad, c'est un fait remarquable en effet que l'Eglise agit souvent en synergie non seulement avec l'Etat en général mais avec l'Armée en particulier, par exemple dans le camp d'été Fedor Ušakov où sont couplés enseignement religieux et préparation militaire sous la direction de la Flotte et de l'Evêché.327

On peut ici faire plusieurs commentaires. En premier lieu le fait que l'Oblast' de Kaliningrad a longtemps été incluse dans l'évêché de Smolensk confirme évidemment l'idée d'un Occident

russe qui se déploie depuis Smolensk, historiquement front ouest avec la Pologne-Lithuanie, jusqu'en Prusse. En deuxième lieu, on peut aussi émettre l'hypothèse d'un lien particulier entre l'évêché de Kaliningrad et l'actuel Patriarche. De façon très significative, c'est lui qui fut le premier ecclésiastique en charge de cette région, et il procéda en fait à sa création alors qu'il était lui-même évêque de Smolensk. La raison pour laquelle il continue d'avoir la haute-main sur la région relève alors peut-être autant d'une volonté de contrôle par le Patriarcat en tant qu'institution, ce qui se comprend pour des raisons politiques (volonté de surveillance étroite) et religieuses (faiblesse locale de l'évêché qui exige un soutien actif du Patriarcat), que d'une continuité des hommes, le Patriarche tenant à assurer lui-même la continuité d'un travail qu'il suit depuis longtemps. C'est ce qui explique du reste sa place dans le panthéon de Čmyxov.

Il semble donc acquis que les deux pouvoirs politique et religieux agissent de concert dans la Terre d'Ambre (et ce même si des ecclésiastiques locaux soutiennent parfois les revendications identitaires de leurs ouailles, ainsi du Père V. Maksimov[328]). L'Eglise avance en développant elle aussi des mythes ancrant l'orthodoxie dans le Territoire baltique (voir infra).

Il n'est pas inutile d'interroger le titre de l'évêque « de Kaliningrad et de Baltijsk ». la place particulière de Baltijsk dans ce titre est remarquable. On notera que Baltijsk n'est pas du tout la deuxième ville du Sujet russe mais la quatrième ce qui montre que sa mention dans la titulature de l'évêque ne tient pas à son importance démographique mais à sa valeur symbolique et à sa qualité militaire. L'entretien que nous avons mené auprès du Père Antonij de l'église Saint Nicolas nous a montré le tâtonnement de cette titulature. D'abord, ce titre aurait pu se limiter à celui d'évêque de Kaliningrad. Mais, du fait que l'évêché avait besoin d'un vicaire puisque l'évêque est le Patriarche, il a fallu trouvé un vicaire hors de la ville de Kaliningrad. Ensuite, selon le Père Antonij, le titre d'évêque de « Kaliningrad et de Sovetsk » était inacceptable (*mitropolit Kaliningradskij i Sovetskij* soit littéralement « évêque kaliningradien et soviétique »!). Celui de Kaliningrad et Černâxovsk sonnait lui aussi très mal (*mitropolit Kaliningradskij i Černâxovskij*, ce deuxième terme passant alors pour un nom propre, ce qui est en effet le sens du toponyme). Aussi s'est imposé naturellement le titre de Kaliningrad et de Baltijsk (*mitropolit Kaliningradskij i Baltijskij)* ce qui pourrait signifier aussi évêque de Kaliningrad et de la Baltique (voir supra). Être évêque de Kaliningrad et Baltijsk c'est en fait être évêque du Sujet baltique et simultanément évêque de la Flotte baltique et de ses 30 000 hommes (ou du moins de la plupart de ses forces, les autres étant stationnées en Ingrie et relevant de l'évêché de Saint-Pétersbourg). L'évêché s'appuie notamment sur les militaires de la Flotte originaires d'autres régions de Russie où l'orthodoxie est bien mieux implantée pour se développer dans la Terre d'Ambre.

A côté de cet aspect institutionnel et symbolique, le développement de l'orthodoxie se traduit notamment par la construction d'églises ou la réaffectation au culte orthodoxe de temples luthériens abandonnés et les activités missionnaires sont en cours[329] sous le regard attentif de l'Etat et du Patriarcat. La ville de Kaliningrad se remplit rapidement d'églises qui transforment le paysage urbain dans le sens de la russification et saturent la ville de références qui clament l'appartenance à la Russie. C'est ce que dit nommément le Patriarche Kirill en mars 2015 : « Il est indispensable de dire fortement et sans ambiguité : Kaliningrad est une terre russe. […] Il est

indispensable et sur le plan matériel et sur le plan historico-architectural de reconstruire cette terre comme une terre russe, sans oublier et sans repousser, mais sans exagérer comme on le fait parfois ici à Kaliningrad, la strate de l'héritage allemand »330.

Un très bon exemple est le réaménagement de la place de la Victoire. Malgré son nom, elle était vide depuis sa création en dehors d'une statue de Lénine. Ce vide a été rempli par l'édification d'une immense cathédrale orthodoxe dédiée au Christ Sauveur, inaugurée en 2006, qui s'est aussitôt imposée comme un haut-lieu de la ville en face de la Mairie comme l'affirme l'auteur Čmyxov dans son recueil conformiste. Le but était entre autres de répondre par la centralité religieuse à la polarité identitaire qu'exerçait la vieille cathédrale luthérienne où repose Kant (voir infra).

Cette cathédrale a bien sûr été créée dans les formes orthodoxes traditionnelles, c'est-à-dire en faisant venir à Kaliningrad de la terre d'une église orthodoxe ancienne de Russie centrale (celle du Christ Sauveur de Moscou) pour assurer la continuité de la sacralité de la terre et la filiation de la nouvelle église.

Mais à cela s'ajoute une particularité. La nouvelle cathédrale a été investie d'un héritage historique lorsqu'en 2007 y fut installée l'iconostase de la Transfiguration de Memel (alias « iconostase d'Elisabeth »)331, triptyque qui avait servi dans la paroisse de Memel (actuelle Klaïpeda, Lituanie) lors de l'administration russe de la ville et du Duché de Prusse entre 1758 et 1762. Après cette période, l'iconostase fut transférée en Russie (Saint-Pétersbourg), puis en Suède (ambassade russe à Stockholm). Elle fut ensuite envoyée par le diplomate russe Sergej Arsen'ev332 à Hambourg et conservée par la fraternité orthodoxe *saint-prince-Vladimir* de 1900 à 1995. Elle fut restaurée avant d'être exposée. Cette iconostase représente selon Gleb Rahr (ou « Rar » en russe), président de la Fraternité *saint-prince-Vladimir,* un hommage aux héros russes tombés en Prusse orientale dans la Guerre de Sept Ans, les campagnes napoléoniennes (1807 et 1813), les Première et Deuxième Guerres mondiales333. Par l'intermédiaire de ces martyrs, l'Eglise russe de Kaliningrad trouve son fondement, sa légitimité. Elle est aussi très particulière d'un point de vue religieux : cette iconostase représente entre autres sainte Elisabeth. Or cette-dernière est non seulement la protectrice de l'Impératrice conquérante de la Prusse mais, bien mieux, elle est représentée sous les traits de l'Impératrice elle-même. C'est un pas vers la canonisation de l'Impératrice, ce qui en ferait la patronne attitrée de l'Oblast'.

L'histoire mouvementée de l'iconostase tiraillée entre la Russie, la Suède et l'Allemagne montre que Kaliningrad est en l'occurrence investie spirituellement d'une orthodoxie baltique, à la frontière entre l'intérieur de la Russie et l'Etranger. La jeune éparchie se situe dans cette zone intermédiaire qui est spécifiquement celle des Russes de l'Emigration puisque la fraternité saint-prince-Vladimir est une organisation « blanche ». La région la plus athée de la RSFSR devient alors le réceptacle inattendu de la tradition anti-soviétique.

Un autre exemple est la transformation du monastère de Juditten en église et monastère de saint Nicolas. C'est ici que se loge la première paroisse orthodoxe de l'Oblast'. Les bâtiments ont été intégralement conservés, ils ont simplement été réaménagés d'une façon tout à fait spécifique :

l'intérieur est un mélange pittoresque qui présente des fresques orthodoxes et des icônes dans des niches ou des diptyques gothiques.

Kaliningrad, héritage chrétien et oecuménique

L'activité religieuse est également sensible dans le domaine scolaire. L'enseignement des préceptes religieux orthodoxes est désormais partie intégrante du cursus universitaire en tant que cours de culture. De même les écoliers visitent les églises catholiques ou luthériennes *(kirxi)* réaffectées au culte orthodoxe et reçoivent de leur maître les explications suivantes334 :

« Cette église [de saint Nicolas/ex-église de Juditten] est l'une des premières églises de Prusse et la première église orthodoxe depuis la guerre. Elle a été fondée par des chevaliers qui ont apporté le christianisme. Ensuite ici s'est développé l'art gothique. Après la Guerre [la Deuxième Guerre mondiale], les communistes ont fermé toutes les églises et imposé l'athéisme […]

Ils étaient impies et ne respectaient rien. Ils ont détruit même le cimetière allemand. Ils l'ont transformé en décharge. D'ailleurs ils traitaient tous les morts de cette façon. Ils laissaient en ruines les tombeaux des héros morts pour la Patrie. […]

L'ancienne population a été expulsée. Mais cette église est un chef d'oeuvre de l'art du Moyen-Age. Et c'est depuis ce lieu que l'orthodoxie s'est développée dans toute notre région depuis les années 1980. [...] »

Ces explications sont en fait très instructives sur la façon dont l'Eglise prend racine dans Kaliningrad. Comme on le voit dans le récit qui est fait par le maître, on ne mentionne qu'à peine la présence allemande. « La population a été expulsée » mais on ne dit pas que ce sont des Allemands. Les Chevaliers Teutoniques quant à eux sont simplement des chrétiens. Le gothique est un courant artistique vu comme universel sans qu'on indique qu'il est typique de l'Europe occidentale et germanique, et inconnu en Russie. Dans le discours du maître, le christianisme du XIIIe siècle et celui des années 1980 se confondent. Aucune différence n'est faite entre le catholicisme, le luthéranisme, et l'orthodoxie. Ainsi est construite une continuité floue entre les temps.

On remarquera à cet égard la contradiction qui existe entre la vision des Chevaliers teutoniques en tant que représentants du christianisme oecuménique qui est développée ici et la vision historique traditionnelle développée dans le cours d'histoire régionale de Kretinin et Stroganova qui en fait des agresseurs de la Russie.

D'un point de vue de l'identité religieuse, l'opposition entre catholicisme et orthodoxie est fondatrice et à ce jour indépassable dans l'Eglise russe. Il est tout à fait troublant que mise devant l'héritage religieux catholique et luthérien, la même Eglise cherche maintenant à le récupérer et à dépasser cette opposition dans une vision oecuménique. A cet égard, Kaliningrad est bien un cas exceptionnel en Russie.

Néanmoins on aurait tort de tenir cette exception pour quelque chose de superficiel et de secondaire ou pour le résultat d'un calcul intéressé visant à s'emparer de lieux de culte. Même le Père Georgij Birûkov, non conformiste et slavophile, adopte cette même vision ce qui montre que l'exception religieuse kaliningradienne a une dimension très profonde. Birûkov tient les Chevaliers Teutoniques pour les fossoyeurs de l'orthodoxie prussienne qui aurait existé au XIe siècle. Mais il défend néanmoins avec conviction l'idée que les châteaux teutoniques étaient des monastères, donc des lieux sacrés. En définitive, l'idée centrale qui préside à ses dires comme à ceux d'ecclesiatiques plus conformistes est que l'Eglise orthodoxe a in fine gagné en Prusse sa guerre religieuse contre les catholiques et les luthériens. Puisque les « hérétiques »335 ont été expulsés ou subjugués, l'orthodoxie devient le Christianisme tout court. Dès lors tout l'héritage chrétien des hérétiques revient à l'Eglise et dans ce cas toutes les oppositions traditionnelles s'annulent. Ainsi ce que dit le maître d'école prend tout son sens et Kaliningrad devient de facto un pôle de l'oecuménisme orthodoxe, ce qui en fait, étrangement, un haut-lieu religieux pour l'avenir336 Il semble donc acquis que les deux pouvoirs politique et religieux agissent de concert dans la Terre d'Ambre (et ce même si des ecclésiastiques locaux soutiennent parfois les revendications identitaires de leurs ouailles, ainsi du Père V. Maksimov337). L'Eglise avance en développant elle aussi des mythes ancrant l'orthodoxie dans le Territoire baltique (voir infra).

Eglise et question ethnique

Cette politique religieuse attire l'attention. D'une part, une analyse historique montre sans le moindre doute que la croissance et le déclin du rôle de l'Eglise orthodoxe dans l'Etat coïncide parfaitement avec ceux de l'ethnie russe (ou est-slave) comme référence de l'Etat. Ainsi, au XXe siècle, la fin de l'Empire de Russie et la possibilité d'un Etat russe national338 en 1917 va de pair avec le rétablissement du Patriarcat de Moscou339. La création de l'URSS, Etat sans base ethnique aucune, mène aussi bien à l'abolition de cette institution. De même, l'appel au nationalisme russe par l'URSS aux abois passe logiquement par le rétablissement du Patriarcat en 1943. Et aujourd'hui l'institutionnalisation du Patriarcat comme force politique en Russie semble in fine être l'un des seuls gages que la Fédération de Russie donne à l'expression du sentiment national de l'ethnie russe. L'Eglise serait donc la représentante politique non pas tant de la foi orthodoxe mais de l'identité ethnique russe (et ce bien que le Patriarcat de Moscou compte de nombreux fidèles non-Russes en Russie et hors de Russie).

D'autre part, la foi orthodoxe n'a pas de racine historique réelle à Kaliningrad. La seule légitimité de cette religion en Extrême-Occident russe repose sur le fait ethnique: les Kaliningradiens sont des Russes (ou des Est-slaves) ethniques dont la tradition religieuse est l'orthodoxie. Cela confirme alors la première conclusion.

Il est donc clair que la Russie ne joue pas sur la même légitimité sur toute l'étendue de son territoire. A Kaliningrad, la Russie devrait jouer une carte ethnique qu'elle n'utilise que peu au niveau de l'Etat central. Or cette carte ethnique est précisément celle que voulait utiliser les Russes de l'Etranger Proche et spécialement ceux des Pays baltes pour obtenir un soutien contre les politiques discriminatoires et assimilationnistes des nouveaux Etats indépendants.

Kaliningrad place donc la Russie dans une position contradictoire vis-à-vis de ces populations dont la position politique et la culture est bien proche de celle des habitants du Sujet 39.

Un volet symbolique :

Un panthéon kaliningradien

Nous pouvons utiliser le recueil de textes de Garij Čmyxov pour exposer la façon dont l'Etat mène la russification et l'intégration du territoire en son sein. Ce livre intitulé *Razmyšleniâ o zemle, stavšej mne Rodinoj* (« Réflexions sur le pays qui est devenu ma patrie intime ») est vendu en librairie et dans les grands magasins, il est destiné au grand public. Financé par deux banques (Investbank et Bank Evropejskij) et recevant le soutien d'associations officielles (Université, écoles, associations des capitaines de vaisseaux), on peut le considérer comme assez représentatif de celui de l'Etat, tant il est conformiste. C'est un recueil de « poèmes naïfs », en fait des descriptions ou des biographies rimées. Le texte, est aussi richement illustré par des photos d'art qu'il est très pauvre sur le plan littéraire, lourd, peu varié, plein de redites, ce qui attire d'autant plus l'attention : ce n'est pas son caractère littéraire qui peut avoir suscité une telle publication. Il a un caractère à la fois pédagogique et touristique, ce que confirme ses nombreuses illustrations. Il se compose de trois parties, une première intitulée *Moi dorogie sootečestvenniki* (« mes chers compatriotes ») dédiée aux hommes et qui présente le panthéon de Kaliningrad, une deuxième nommée *Svâz' vremen* (« le lien des temps ») dédiée aux lieux historiques, enfin une troisième, plus personnelle, qui porte le titre de l'ouvrage. Le texte a pour leitmotiv la Victoire, la Patrie, la famille et l'Eglise : c'est authentiquement un texte patriote qui traduit fidèlement ce qu'est le discours étatique russe d'aujourd'hui.

Čmyxov reprend le panthéon soviétique local constitué:

-des héros militaires et notamment de Vasilevskij et du capitaine Marinesko340, des marins (par exemple le capitaine Nosal'341), des astronautes (Leonov342)

-puis des héros du travail tels que l'architecte Odincov qui restaura la cathédrale luthérienne, et des directeurs d'usines

-on trouve même un chef du PC (Vasilij Černyšev, premier secrétaire).

A cela une seule nouveauté est ajoutée : l'apparition des ecclésiastiques avec notamment le Patriarche Kirill et son vicaire Pantelejmon343.

On soulignera que la texte de Čmyxov se contente presque uniquement de la Ville de Kaliningrad. Il n'évoque guère que la Flèche des Coures et la Mer Baltique en dehors des murs de Kaliningrad. Aucune ville de province n'apparaît, ni Sovietsk, ni Černâxovsk, ni même la militaire Baltijsk, ni aucune autre ville côtière alors que les trois premières au moins ont un patrimoine architectural, historique et symbolique non négligeable (pont de Tilsit, château d'Insterburg, forteresse de Pillau)344. Manifestement, celles-ci sont ignorées. L'oblast' de Kaliningrad, capitale Kaliningrad, se confond donc avec celle-ci aussi bien pour l'auteur que pour ses commanditaires.

On doit s'interroger ici sur le cas des personnages historiques allemands qui sont récupérés par l'histoire officielle à Kaliningrad et la façon dont ils sont finalement tout à fait intégrés au récit. Les deux exemples les plus marqués sont ceux de Kant et d'Albert de Prusse.

Le philosophe Emmanuel Kant est enterré dans l'ancienne cathédrale luthérienne de Königsberg. Il était respecté même par les communistes soviétiques du fait de son influence sur Marx. C'est la

tombe de Kant qui a semble-t-il sauvé la cathédrale de Königsberg de l'anéantissement. Aujourd'hui Kant est la principale célébrité locale, prestigieuse parce que mondialement connue. Or c'est précisément de cette façon-là qu'il est intégré au récit historique de Kaliningrad : pas comme un philosophe allemand, prussien, luthérien ni comme un « pré-socialiste », mais d'une part comme un homme qui s'est soumis à Elisabeth de Russie et d'autre part surtout comme un représentant du progrès, de la culture, comme un personnage universel.

Si l'aspect universaliste de l'oeuvre de Kant est connue de tous, son attitude vis-à-vis de la Russie mérite quelque éclaircissement. Lors de la Guerre de Sept ans, la Prusse orientale devient russe. Les habitants sont donc sollicités pour prêter serment d'allégeance au nouveau souverain, Elisabeth de Russie. Kant s'exécute sans sourciller puis s'adresse à l'Impératrice en ces termes le 14 décembre 1758 pour demander l'obtention d'un poste à l'Académie de Königsberg:« Très illustre et très puissante Impératrice, autocrate de toutes les Russies, très miséricordieuse Impératrice et grande dame ! Emmanuel Kant, maître, implore humblement Sa très miséricordieuse Majesté impériale de le nommer au poste vacant de professeur ordinaire de la faculté de logique et de métaphysique de l'Université de Königsberg [...] Je brûle du plus profond dévouement. De Votre Majesté impériale le très obéissant serviteur Emmanuel Kant. »[345] Kant peut donc être considéré comme un sujet dévoué de l'Empire de Russie, et il est donc assimilable à l'identité russe contemporaine. On notera cependant que Kant ne sera pas moins empressé auprès du Roi de Prusse sitôt les Russes partis. On ne peut déterminer s'il s'agit d'un opportunisme pragmatique ou d'une indifférence universaliste vis-vis du pouvoir en place. Dans tous les cas, on voit que la dimension universaliste du philosophe fait bon ménage avec une récupération russe que Kant a pour ainsi dire préparé lui-même. Le Kant que la Russie intègre n'a en fait rien d'allemand ni de prussien.

De même, le duc Albert de Prusse, pourtant héros du luthéranisme et fondateur de l'Etat est-prussien, est intégré dans le discours russe comme un représentant de la Renaissance, un protecteur des arts, et le fondateur de l'Université Albertine dont celle de Kaliningrad revendique la succession. Le Duc est alors moins prussien qu'il n'est « européen », terme passe-partout qui autorise toutes les récupérations. De ce fait, on constate que l'Etat russe intègre les personnages historiques de la Prusse en leur enlevant tout caractère politique et national.

Volet médiatique

Le volet médiatique a consisté à ouvrir un bureau de *Rossijskaâ Gazeta* afin de créer un espace médiatique unifié, les Kaliningradiens devant avoir accès aux mêmes informations qu'en Russie centrale afin d'éviter une fracture entre l'opinion des deux parties du pays, domaine devenu central dans la sphère politique. Le gouvernement a également tenu, en Russie métropolitaine, à faire figurer systématiquement Kaliningrad sur les cartes météorologiques présentées chaque jour aux Russes par la télévision[346], afin d'ancrer l'Oblast' dans les représentations populaires du territoire national, ce qui n'était pas toujours le cas jusqu'n 2002. On notera également que le tourisme joue un rôle dans l'intégration culturelle de la région dans la conscience du public russe: la Lagune des Coures fait désormais partie de la liste officielle des Douze Merveilles naturelles de la Russie[347].

l'emblématique régionale

La mise en place du fédéralisme russe a conduit chacun des Sujets fédérés à mettre au point sa propre emblématique. Pour le Sujet baltique, les principales propositions primitives étaient les suivantes348:

1-l'aile de l'enclavement et de la protection, la Couronne d'Ambre (voir l'image en annexe)

2-la croix de saint André jaune (ambre) sur bleu (la Mer Baltique)

3-Le Soleil couchant, c'est-à-dire littéralement l'Extrême-Occident russe

4-La rose des vents (qui est devenue l'emblème de *Baltijskaâ Respublikanskaâ Partiâ*) qui indique la Baltique (ou l'Atlantique), l'identité navale, maritime349 (voir l'image ne annexe).

Ainsi, dès le départ, au niveau de l'Oblast', tous les emblèmes historiques ont donc été évacués (Prusse, Prusse orientale, ville de Königsberg) tout comme leurs couleurs (le noir et le blanc). Ils sont considérés comme polémiques et « séparatistes »350.

L'emblématique définitive (voir image en annexe) est le Chiffre d'Elisabeth et la Couronne d'Ambre, la Porte, la Mer, les billes d'ambre, conformément aux prévisions du politologue Turovskij351 selon lequel l'emblématique est spécialement conformiste dans les Marches particularistes, sur le modèle des oblasti d'Extrême-Orient et de Leningrad qui utilisent les couleurs de l'Etat russe. Le message est clair: il faut clamer son allégeance symbolique entière à l'Etat fédéral inquiet de l'évolution identitaire dans les Marches lointaines.

Le blason représente précisément une porte dominant la Mer Baltique (mer associée à l'ambre) et dominé par le chiffre d'Elisabeth Petrovna, premier souverain russe à avoir administré la région. Porte, mer et souveraineté, toute la représentation moscovite du Sujet baltique est ici résumée. En cela Kaliningrad joue exactement le rôle de frontière, c'est-à-dire de définition de la souveraineté. Ce blason a aussi un autre intérêt: sa composition est visiblement inspirée des blasons des Marches du XVIIIe-XIXe, ce que montre sa ressemblance avec celui du kraj de Krasnodar: même figure de la porte-forteresse, même usage du chiffre du souverain conquérant, mêmes couleurs (rouge, jaune et bleu). Or Krasnodar était, au moment de sa création, un territoire frontalier avec les peuples insoumis du Caucase et avec l'Empire ottoman, c'est-à-dire que le kraj avait plus ou moins la même fonction que Kaliningrad aujourd'hui. Malgré son côté artificiel et sa nouveauté, l'emblème de l'Extrême-Occident russe entend s'inscrire dans l'époque de la première souveraineté russe (1758-62). En ce qui concerne son aspect militaire, on remarquera que le drapeau proposé pour la Flotte de Baltijsk (par opposition à celle de Kronstadt, autre membre de la Flotte baltique) est simplement le « E » stylisé d'Elisabeth, couronné et orné d'un sceptre de la souveraine. On voit donc à quel point l'identité de l'Oblast' se confond avec celle de sa Flotte.

Les couleurs qui s'imposent plus nettement sur le drapeau que sur le blason résultent apparemment des motifs choisis. Le bleu vient de la Mer Baltique, le jaune des billes d'ambre. Seul le rouge indique quelque chose de plus politique, le sang versé, le caractère militaire de

l'Oblast'. La Baltique et l'ambre, éléments politiquement « neutres », paysagers plutôt que territoriaux, prennent ici la place de toute référence à la Prusse et à son histoire propre.

Il faut aussi s'intéresser à la série de monnaies *drevnie goroda Rossii* (villes anciennes de Russie) : cette série reprend l'image des villes célèbres et assez anciennes. Or parmi celles-ci apparaît *« drevnij gorod Rossii Kaliningrad »*. Il est clair que par « ville ancienne » on entend ici Königsberg et non pas « Kaliningrad » telle qu'elle existe seulement depuis 1945. Pourquoi alors une telle absurdité ? Celle-ci vient du fait que toutes les grandes villes russes revendiquent une ancienneté, c'est-à-dire du prestige. L'Etat russe n'est pas le dernier à se prévaloir de leur ancienneté. Mais à Kaliningrad, ce mouvement général se heurte au nom : « Königsberg », croit-on à Moscou, c'est l'Allemagne, donc on nomme « Kaliningrad » une ville qui est bien la vieille ville teutonique et hanséatique. Dans ce cas précis, on voit que « Kaliningrad » joue en fait le rôle que jouerait Krolewiec en polonais et Karaliaucius en lituanien (et Korolevec en russe!) à ceci près que « Kaliningrad » est marqué du sceau du XXe siècle qui n'est pas cohérent avec l'histoire plus ancienne.

Sur la pièce figure le blason moderne de la Ville et non le blason historique proprement dit. En clair, Kaliningrad ne peut figurer comme « vieille ville de Russie » que sous une forme russifiée alors même que ladite ancienneté, à Kaliningrad, remet en cause cette russification.

L'emblématique régionale et celle des villes sont manifestement traitées de façon très différente. Autant au niveau du Sujet fédéré, toute référence à la Prusse est exclue, souveraineté oblige, autant au niveau municipal, ces références semblent largement acceptées. Depuis 1991, toutes les villes se sont dotées de blasons. Si certaines ont adopté des emblèmes totalement nouveaux (Slavsk, Ântarnyj), la plupart des autres villes se sont largement inspirées des anciens blasons prussiens locaux. On peut schématiquement distinguer à cet égard trois groupes : un premier groupe de villes a repris les blasons originels tels quels (ainsi de Černâxovsk, Baltijsk[352], Bagrationovsk, Pravdinsk) ; un deuxième a modernisé les mêmes symboles (par exemple Gusev, Nesterov) ; un troisième s'en est inspiré tout en les transformant (notamment Kaliningrad, Sovetsk, Svetlogorsk). De fait, il n'y a pas de règle qui se soit imposée et chaque ville a décidé de ses armoiries indépendemment et selon les enjeux municipaux.

De manière générale donc, la revendication emblématique du passé prussien prévaut. Il en résulte un très fort effet de contraste sémantique : les villes ont gardé leur nom soviétique tout en adoptant une emblématique prussienne, ce qui aboutit à un syncrétisme tout à fait étonnant.

Le cas le plus intéressant est celui de la ville de Kaliningrad : son blason représente un navire sur lequel flotte le pavillon militaire de la Flotte (croix de saint André). Sur le côté de ce navire apparaissent les armes de la ville de Königsberg (la couronne et la croix). Autour de l'ensemble est inscrit *za vzâtie Kenigsberga* (pour la prise de Königsberg), insigne militaire de 1945. L'interprétation qu'on peut en tirer est la suivante : le navire et son drapeau indiquent la Russie et la spécificité de la ville russe de Kaliningrad, son ouverture maritime ; le blason mineur indique la continuité historique Königsberg-Kaliningrad ; l'inscription militaire indique en quoi consiste ce lien ambigu.

Le drapeau officiel du Baltijskoe dviženie Respublika est toujours la rose des vents sur drapeau russe : la symbolique est ici clairement pro-russe dans la mesure où il s'agissait à l'origine d'un drapeau prévu pour l'Oblast'. Mais on note une nette tendance parmi les membres du mouvement à utiliser des drapeaux prussiens : drapeau héraldique de Königsberg, drapeau de la Prusse orientale, de l'Ordre Teutonique, du Royaume de Prusse... Ce mouvement, en lien avec d'autres moins revendicatifs, organise annuellement une *marche prussienne (prusskij marš)* lors de laquelle ils défilent sous ces drapeaux germaniques couplés à des drapeaux russes. Le but de cette marche est l'affirmation répétée du particularisme local.

On remarque même que les divers drapeaux prussiens utilisés sont parfois mélangés avec le drapeau dit « impérial » d'Alexandre II, noir-jaune-blanc revendiqué par les milieux monarchistes et « nationalistes ». On en arrive ainsi à un très curieux drapeau « impérial » sur lequel figure les armoiries germaniques de Königsberg ou de la Prusse. Aussi étrange que cela puisse paraître, le nationalisme, le monarchisme russe et le régionalisme prussophile font alors bon ménage dans une opposition commune au pouvoir en place[353]. Et c'est ainsi que la « marche grand-russienne » *(russkij marš)* répond harmonieusement à la « marche prussienne » *(prusskij marš)*.

III 1 2 Des mythes géopolitiques

La pensée politique russe a ses particularités. Emilio Lo Gatto, dans son *Mythe de Saint-Pétersbourg* expliquait que les grandes options diplomatiques et géopolitiques russes s'étaient presque toujours appuyées sur des mythes et il donnait l'exemple du mythe de la Moscovie-Troisième Rome et développe celui de Saint-Pétersbourg, capitale européenne de l'Empire du Septentrion. A vrai dire on pourrait dresser une liste édifiante de ces « mythes géopolitiques » : l'Empire moscovite et la Troisième Rome, l'Empire des Romanov et l'union des trois Rus', , **l'Empire pétersbourgeois et le mythe varègue européen,** Catherine II et le « projet grec » ou mythe byzantin, **Alexandre II et le mythe panslaviste,** Lénine et le mythe socialiste internationaliste, le mythe eurasiste...

Mythologie et géopolitique sont deux sphères qui ne manquent pas de points communs et qui ont tout lieu de se conjuguer de façon harmonieuse. Le point commun le plus important est que l'une comme l'autre ont une forte dimension cosmologique c'est-à-dire qu'elles exposent des visions du monde assez vastes en même temps qu'elles attribuent une certaine place dans le monde au sujet qui est au cœur du récit mythologique ou du discours géopolitique.

A ce premier aspect s'en ajoute un second, plus pratique: le discours identitaire, et notamment national, ne peut pas échapper à la mythologie, à supposer même qu'il le désire, ce qui n'a peut-être jamais été le cas. C'est en effet notamment par le mythe que les aspérités inconciliables d'une réalité toujours complexe peuvent être lissés en un tout harmonieux et, mieux encore, fédérateur. Le pouvoir du mythe est grand: grâce à lui, la réalité paradoxale, touffue, multiforme, et avec ses résonnances diverses auprès des différentes populations en fonction de leur appartenance religieuse, ethnique, régionale, sociale, parvient à un état de cohérence qui a quelque chose de magique et de sacré, et qu'il est en tout cas rarement facile de remettre en cause sans s'attirer les foudres du pouvoir, certes, mais encore celles des populations unies par le mythe, ce qui est beaucoup plus étonnant.

En outre, la mythologie, qui est la narration du mythe, fait pleinement partie du discours identitaire car elle n'est rien d'autre qu'une mise en récit, c'est-à-dire une création qui relève autant de l'art que de l'artifice et d'une volonté consciente. Or c'est justement le récit qui donne à la fois sa cohérence et sa force souvent épique ou tragique au mythe.

En l'état actuel des choses, il est certain qu'un mythe kaliningradien existe; sa mythologie, elle, est en cours d'élaboration, et n'a pas de forme fixe.

Le mythe fait éminemment partie du processus d'appropriation du territoire par la population354. Mais cette fonction ne se résume pas à une justification de la présence du pouvoir sur ce territoire. Comme le note très justement l'ethnologue Georges Balandier355 le mythe est un moyen très complexe d'assimilation de situations difficiles qui agit notamment par des retournements symboliques de ce qui est menaçant, étranger, anormal ou « autre ». C'est une « domestication » de la réalité. Ces remarques sont très pertinentes car de facto le mythe kaliningradien comme on va le voir répond à l'anomalie géopolitique du Sujet 39.

Le **mythe géopolitique*** est entendu ici comme un récit complexe qui met en scène l'origine de l'Etat russe en relation avec une zone géographique, une religion ou un Etat particulier, et où prédomine en général l'idée d'héritage. En tant que mythe, ce récit est très riche de sens et permet des interprétations potentiellement inépuisables, donc des arguments politiques particulièrement divers et copieux. Le mythe géopolitique tend à proposer à la Russie une voie d'expansion par revendication d'une origine réelle ou imaginaire mais tenue pour historique. La Russie avance donc sur cette voie en retournant à ses racines, à son origine.

Au XXIe siècle l'ère des mythes géopolitiques est-elle révolue? Il semble que non, au contraire. L'influent Aleksandr Dugin a par exemple remis au goût du jour le mythe eurasiste qui confère à la Russie une place centrale dans le monde multipolaire qu'il décrit.

La Russie est sans doute l'un des Etats qui a subi les plus profonds bouleversements géopolitiques ou diplomatiques au monde au cours de son histoire. Chacun d'eux a transformé son identité géopolitique en profondeur. En particulier, la fin de la Guerre de Crimée (1856) a abouti à la ruine du bloc géopolitique de référence pour la Russie depuis le Congrès de Vienne (1814-15) et même les Partages de la Pologne (1772, 1793, 1795): l'union des « Cours du Nord » de culture germanique alias les « Trois Aigles noires » (Russie, Prusse, Autriche). La Russie a alors dû modifier son rapport à cet espace centre-européen, sans perdre de vue son caractère essentiel pour elle; de là est né le panslavisme d'Etat, prônant la réunion des Slaves d'Autriche et de Prusse (et de Turquie mais c'est une autre affaire) à ceux de Russie ce qui revenait à recréer l'union du territoire stratégique des Trois Aigles noires mais cette fois-ci contre les deux Puissances germaniques. L'URSS, comme nous allons le voir, s'est placée dans la continuité de cette idée après 1945.

Entre 1991 et les années 2010, un phénomène comparable est sans doute en train de se mettre en place: l'URSS démantelée, la Russie a semblé abandonner le panslavisme356, mais l'apparition d'une mythologie baltoslave semble montrer que celui-ci a peut-être bien trouver un remplaçant, dans une optique mixte, à la fois slave (Rügen, Kaliningrad, Riga, Latgale, Tallinn, Narva) et germanophile jouant sur la relation particulière entre la Russie et l'Allemagne. On note donc un très fort lien entre identité géopolitique de la Russie et situation diplomatique, identité toujours reconceptualisée à travers des mythes, des mythes géopolitiques.

Kaliningrad est un territoire qui est porteur de sa propre mythologie. On va voir que celle-ci n'a pas nécessairement moins d'importance pour la géopolitique de la Russie et sa stratégie politique que l'Eurasie alors qu'elle est simultanément un vecteur d'identité pour les Baltoslaves orphelins de l'URSS. Le mythe est à la fois projection de puissance et légitimation historique.

Le mythe géopolitique kaliningradien a donc plusieurs facettes. La première concerne la Russie dans son ensemble. Le mythe géopolitique transforme l'identité de l'Etat russe qui est un Etat-Protée. C'est le mythe géopolitique comme instrument de puissance qui vise une européanisation et une rapprochement plus étroit entre Russie et Allemagne. Dans ce cas le mythe sert un objectif diplomatique, et même s'il s'agit de long terme, on peut considérer qu'il affecte la Russie de façon relativement transitoire. Ajoutons cependant qu'en termes de mythe, la notion de

transitoire et de définitif perd de son sens car à tout moment le mythe peut ressurgir. Simplement il reste à savoir dans quelle mesure le mythe géopolitique kaliningradien va affecter l'identité de l'Etat central russe.

La deuxième facette du mythe concerne l'oblast' de Kaliningrad. La Terre d'Ambre étant un territoire prométhéen, le mythe géopolitique est ici central car il comble un vide. Le mythe est donc porteur d'une identité qu'on peut logiquement tenir pour définitive pour un territoire neuf dont l'identité est en cours de constitution.

La question qu'on peut alors légitimement poser est dans quelle mesure les deux facettes du mythe géopolitique sont conciliables, tant le rôle qu'il joue ou peut jouer au niveau local et au niveau fédéral est différent, les intérêts de l'Oblast' étant certes totalement subordonnés à ceux de l'Etat fédéral, mais la portée du mythe étant infiniment plus forte au plan local qu'à l'échelle fédérale où il n'est qu'un mythe parmi d'autres, un atout parmi d'autres.

Enfin la question de ce mythe est rendu plus complexe encore par le fait que le mythe géopolitique kaliningradien a une troisième facette car il concerne aussi de nombreuses populations hors de Russie en la personne des Russophones des Pays baltes que nous appelons ici Baltoslaves.

Le mythe géopolitique kaliningradien doit donc être analysé au coeur d'un carré dont les quatre côtés sont formés par l'Etat central russe (1), le Sujet 39 (2), les Baltoslaves (3) et l'Allemagne (4), le mythe géopolitique kaliningradien étant le lieu de leurs interactions.

Parmi les interactions induites par le mythe géopolitique, celles qui nous intéressent vraiment ici sont :

1-les relations Russie-Kaliningrad

2-Les relations Russie-Allemagne

3-Les relations Kaliningrad-Allemagne

4-Les relations Kaliningrad-Baltoslaves

Une remarque méthodologique s'impose. L'auteur travaillant sur un matériau mythologique ne cautionne pas pour autant les faits historiques ou prétendus tels sur lesquels s'appuie la mythologie kaliningradienne. Un mythe ne relève par définition pas du domaine des faits scientifiquement avérés, c'est une construction à partir de faits plus ou moins bien établis. Le mythe est ici analysé en tant que discours politique ou identitaire. Un mythe n'est pas censé être comparé à la réalité, ce qui serait bien peu pertinent. On se contentera ici de donner en notes des éléments de référence qui permettront de s'orienter dans les dédales du mythe plutôt que d'en mesurer la réalité historique.

Il faut signaler ici une tendance forte dans les mythes russes: le transfert des lieux. On parle de Kaliningrad en se référant en fait à Rügen ou à Saint-Pétersbourg. Au transfert des lieux s'ajoute bien sûr un transfert dans le temps: le mythe projette dans le passé des réponses à des questions qui se posent dans le présent.

Le mythe géopolitique en contexte baltique: Kaliningrad et les peuples disparus, les Wendes, les Borusses, les Iatvingiens

Les peuples éteints, disparus, ont rarement une mort définitive. Dans la région balte, les fantômes de tels peuples hantent toujours la mémoire collective et servent souvent de légitimation pour les Etats, les Nations et leurs ambitions territoriales comme d' « ancêtres » fondateurs glorieux. Ainsi en va-t-il des Borusses, dont la Lituanie prétend incarner les droits en revendiquant Kaliningrad. De même, la Finlande revendique toujours avec nostalgie la Carélie du Ladoga au nom du peuple carélien pourtant chassé de la région par les persécutions

religieuses des colons luthériens suéco-finlandais au XVIIe siècle. L'invocation mythique de peuples disparus est assez typique de la région baltique et mérite qu'on s'y arrête car c'est dans un tel contexte que le mythe rügien wende se développe.

Ces peuples disparus sont utiles et, dirait-on, d'autant plus que ceux qui se réfèrent à eux sont des peuples nouveaux à l'identité peu claire ou peu prestigieuse. Pour les Lituaniens, la Prusse orientale renvoie à un centre cultuel païen qui rayonnait sur toute la Lituanie et mobiliser le prestigieux passé des Borusses de Prusse c'est insister sur le caractère proprement balte des Lituaniens face au monde slave, tout en s'intégrant dans une histoire très romantique, celle de la lutte séculaire des Borusses contre les conquérants teutoniques. Pour les Finlandais, dont l'histoire est extrêmement obscure, l'invocation des Caréliens permet de revendiquer un riche héritage culturelle dont l'épopée nationale du *Kalevala* est entièrement issue. Les peuples éteints sont donc des pourvoyeurs d'identité et de droits et c'est pourquoi loin d'être oubliés, ils sont bien plus souvent l'objet de querelles de succession entre leurs héritiers putatifs.

Les Russes de Kaliningrad qui habitent la région balte sont au XXIe siècle dans un cas similaire à celui des Finlandais et des Lituaniens de la fin XIXe-début XXe. Kaliningrad hérite a priori de la présence allemande, fascinante mais incompatible avec la présence russe issue de sa destruction. La question qui est alors posée est à quoi renvoie la terre prussienne, à qui elle devrait appartenir et à quoi le peuple de Kaliningrad peut se raccrocher pour trouver une base à son existence. Là s'ouvrent trois possibilités, qui toutes trois évoquent des peuples éteints, le peuple wende, le peuple borusse et le peuple iatvingien.

Le mythe rügien tisse un lien entre les Wendes, peuple éteint, du moins au bord de la Baltique (des Wendes subsistent en Lusace saxonne sous le nom de Sorabes), et les Baltoslaves de l'ancienne Pribaltika. N'est-ce pas là une porte de sortie idéale pour leur questionnement identitaire? Les Wendes de Rügen ne fournissent-ils pas la légitimité de ces Baltoslaves à former une Nation à part, puisque la Russie les a abandonnés (Lettonie, Estonie) ou qu'elle peine à les acculturer (Kaliningrad)? En tout cas, à Riga, l'idée commence à prendre forme après la publication par Igor Gusev alias Nikolaj Zorin d'un livre intitulé *Zanimatel'naâ istoriâ Latvijskix Russkix*, adaptée en film documentaire, et touchant alors un assez large public.

La référence aux Wendes leur assure alors un ancrage historique très ancien aussi bien dans la terre balte que dans la Mer Baltique. Ce raisonnement a toutes les chances d'être fait à Kaliningrad où les références mythiques sont rigoureusement les mêmes. A ce stade cela pourrait avoir un effet indésirable à Moscou: les Wendes de Riourik unissent Kaliningrad à la Russie mais ils assurent aussi un droit des héritiers des Wendes de Prusse à exister en tant que peuple à part. En effet le mythe géopolitique, avec sa remarquable polysémie, peut se retourner contre son créateur. Ainsi l'eurasisme a-t-il déjà convaincu certains Kazakhs et Tatars (sans parler des Turcs) qu'ils étaient les vrais héritiers de l'Eurasie tataro-slave aux dépens des Moscovites, une Eurasie qui n'aurait pas son centre à Moscou mais à Kazan, Astana ou Ankara[357].

De même la relation de Kaliningrad à la Russie par Rügen montre aussi qu'il s'agit d'une relation indirecte qui est obligée de passer par la case slave et par le territoire de l'Allemagne même sur le plan mythologique, ce qui est une fois de plus un atout (par l'inclusion de territoires allemands dans le monde russe) mais aussi un handicap (par la proximité mythologique plus évidente entre l'Allemagne et Kaliningrad qu'entre l'Oblast' et la Russie).

I-1-Exposition du mythe de Ruân:

A-Aspect interne

Dans le discours russe officiel (exemple AI Neklessa) ou chez les intellectuels proches du pouvoir, Kaliningrad, suivant l'historiographie soviétique, apparaît comme le prolongement de l'île allemande de Rügen, située au large du Mecklembourg (Allemagne, ex-RDA). Rügen est

une île anciennement habitée par des Slaves païens qui y détenaient un temple célèbre dans la ville d'Arkona. Ce temple semble avoir exercé une forte autorité spirituelle sur le monde slave, jusqu'en Russie (Novgorod), dans les temps païens.

Ces Slaves rügiens sont identifiés comme étant les Varègues, les fondateurs de l'Etat russe, et ne seraient donc pas des Normands (Scandinaves) mais des Slaves (Wendes), grands navigateurs et pirates maîtres de la Baltique qui auraient émigré vers la Prusse. Les Varègues de Rügen avaient pour chefs des princes dont le titre était « Riourik » compris comme une forme de « Rarog », « Rerik », ce qui en slave polabe signifie le Faucon. De là le « trident » de la dynastie des Riourikides. qui serait en fait un faucon renversé, les ailes et la queue pointés vers le haut telles les trois pointes d'un trident. Ce signe a d'ailleurs été repris par l'Ukraine indépendante.

Rügen est en latin *Rugia*, souvent aussi écrit sous les formes de *Ruzzia* et *Russia* dans les chroniques médiévales allemandes (réf). C'est donc de là que viendrait le mot Rus'. En slave, son nom serait « Ruân » ou « Ruâna » (réf). Le souvenir de Rügen comme origine de la vieille Russie se serait conservé dans la tradition populaire russe par la légende de *Buân*, figure insulaire du Paradis originel, reprise notamment par Pouchkine dans sa *Skazka o Care Saltane (Conte du Tsar Sultan)*.

Les Varègues rügiens, grands voyageurs, partent vers l'Est (tandis que les autres sont vaincus et assimilés par les Allemands). Ils s'installent sur le bas Niémen, entre Kaliningrad et la Lituanie actuelle et ils baptisent le fleuve du nom de Rusna ou Rusa d'après leur nom à eux, Rus'. De là, la région devient « Porus'e », la région de la Rusa, d'où vient le nom de *Borussia, Porussia* ou *Prussia*, la Prusse. Au demeurant la région précise où les Rügiens ont fait souche est connue dans les sources médiévales (Pierre de Düsburg) comme *Scalovia* que les tenants de ce mythe politique expliquent comme étant une variante de « Sclavia » ou « Slavia », terre des Slaves.

Avec à leur tête le fameux Riourik, ils continuent leur marche vers l'Est, peut-être à cause de l'ensablement de l'embouchure du Niémen, alors qu'ils étaient déjà en relation avec les peuples slaves orientaux par ce fleuve. Ils passent par Rotalia (l'île d'Osel, Estonie), fondent Kolyvan' (Tallinn) et créent la principauté de Novgorod où ils disposaient depuis longtemps d'une influence religieuse. L'onomastique (encore elle) novgorodienne témoignerait de l'origine rügienne de ses princes (Gostomysl, par exemple, est un nom courant en Polabie, rare en Russie).

In fine, la Russie, les Russes de Kaliningrad et ceux de Pribaltika héritent donc d'un peuple éteint, les Rügiens, ce qui fondent leurs droits (y compris, éventuellement, sur Rügen). Le mythe de Ruân/Rügen unit donc tous les Slaves de *Pribaltika* et la Russie. Ainsi la côte balte entière est intégrée dans l'histoire mythique du peuple russe ou plutôt est-slave.

B-Aspect externe : le mythe rügien en Lettonie :

Selon Zorin-Gusev, les mêmes Slaves du Mecklembourg (Wendes) partent vers l'Est par mer. Ces auteurs ne s'intéressent pas au séjour de ces Wendes en Prusse mais comme ils envisagent leur périple jusqu'en Lettonie, leur passage par la Prusse est rendu d'autant plus logique. Les Wendes fondent Windau (actuelle Ventspils, côte ouest de la Lettonie), ce sont les « Varègues » de Lettonie. Chassés de là par les Coures358, ils fondent une nouvelle Ruân qui est Riga (*Rija* en estonien, *Rygia, Rugia*). A nouveau repoussés, ils créent Wenden (*castrum Vendorum*, la ville des Wendes, alias Cesis, Lettonie centrale). Tous ces lieux portent des noms en relation avec les Wendes: Wind-au, Wend-en, Rija. Ces Wendes païens survivent jusqu'au XVe, jusqu'au moment de l'arrivée des Russes de Russie en Lettonie (*réf Zanimatel'naâ Istoriâ Latvijskix Russkix* p.).Zorin revendique pour les Russes de Lettonie le souvenir de l'extermination-ethnocide des Wendes en Allemagne.

III 1 2 1-Le mythe principal : le mythe des wende de la Baltique

III 1 2 1 1-Un mythe soviétique

La création de l'oblast' de Kaliningrad repose dès l'origine sur un mythe qui dépasse totalement la région. L'Oblast' est censée être un territoire ayant jadis appartenu aux Slaves de la Baltique361 et en vertu de la Victoire des Slaves sur les Germains, l'URSS (et donc la RSFSR) panslaviste et champion de la cause slave reçoit la succession de ces « Slaves de Prusse ». La Prusse du Nord-Est n'aurait donc « pas été conquise mais reconquise »362.

La présence des Slaves dans l'ancienne Prusse est une question complexe. La rhétorique soviétique pouvait s'appuyer sur les éléments suivants: tout d'abord le fait que l'intégralité des territoires allemands situés à l'Est de l'Elbe étaient devenus allemands par une colonisation, réalisée aux dépens des Slaves dans presque tout l'Etat prussien (Brandebourg, Poméranies, Silésie, Prusse occidentale, Mazurie, etc). A cet égard la Prusse du Nord-Est (Sambie, Sudavie, Couronie) germanisée au détriment des Baltes était une exception relativement mineure qui pouvait passer pour un détail sur lequel les acteurs politiques n'étaient pas très regardants. Per Brodersen montre très bien que la connaissance soviétique de ces régions n'était pas très précise, à supposer qu'elle ait désiré l'être363. Ainsi, puisque l'Etat prussien avait été conquis avant tout sur des Slaves, et que le territoire de Kaliningrad avait fait partie de cet Etat prussien, la Prusse septentrionale devait donc avoir été peuplée par des Slaves.

A cela s'ajoutait le leitmotiv ethnographique de l'unité des Slaves et des Baltes, aux origines communes, tardivement séparés, aux langues assez proches, à la religion proche et aux histoires imbriquées (notamment les Lituaniens et les Latgaliens). Puis venaient des découvertes archéologiques utilement interprétées sur lesquelles nous reviendrons.

En deuxième lieu il faut essayer de comprendre comment ces « Slaves de Prusse » ont pu être rattachés à l'URSS. D'abord, il faut souligner l'ambiguïté très utile politiquement du mot « Slave ». Dans les sources des années 1940 qui évoquent les Slaves de Prusse, ils ne sont jamais appelés autrement que « Slaves », ni « Slaves de la Baltique » ni encore moins « Slaves de l'Ouest » ou « Polabes ». Ce sont simplement des « Slaves » au sens large.

Or en contexte russe, « Slave » renvoie à priori au peuple russe au sens large (les trois peuples est-slaves). Ainsi « Slavâno-Rossy », les « Slavo-Russes », c'est-à-dire les Russes. Les « Slaves » c'est un « Nous », ce sont les « Nôtres ». Là intervient un intéressant passage du livre de Zorin et Gusev, *Zanimatel'naâ istoriâ Latvijskix Russkix*364: « La RDA, fidèle vassal soviétique, hérita du Reich d'anciennes terres slaves. Les intérêts de la grande politique commandaient qu'aucune ombre n'obscurcisse « l'amitié germano-soviétique ». L'idéologie et la grande politique nous contraignirent à abandonner notre passé. Dans ces conditions, on s'efforçait d'oublier avec succès l'héritage baltoslave. Et rares sont ceux qui se rappellent aujourd'hui que les Sorabes (Serbes) de Lusace- ultime fragment de ce grand peuple- continuent de vivre sur la terre de leurs ancêtres. Le sanglant XXe siècle fut la plus dure épreuve pour les Serbo-Lusaciens. Ils survécurent à deux guerres mondiales, à la terrible politique assimilatrice de l'Allemagne de Weimar. Sous Hitler, on les appelait des « Allemands de langue wende » et on niait jusqu'à l'existence du peuple lusacien. Seule la main vengeresse de l'Armée Soviétique, écrasant les dégénérés nazis, débarrassa les Serbes de Lusace de la menace de l'anéantissement. La libération de la Lusace commença en avril 1945 quand l'Armée du 1er Front d'Ukraine sous le commandement du Maréchal I.S. Konev avec l'aide de la 2e Armée des Forces Polonaises pénétra dans les vieilles terres slaves. Les Lusaciens saluèrent le soldat russe en libérateur. Les NÔTRES sont arrivés! Les gens en larmes écrivaient sur les murs « Ici vivent des Slaves-les Serbes de Lusace ». La population autochtone de la Lusace pouvait pour la première fois depuis

des siècles de domination teutonne ouvertement et fièrement dire : « Nous sommes des Slaves ». »

Ce qui est intéressant dans ce passage c'est précisément la façon dont l'auteur, Nikolaj Zorin, exprime, assez fidèlement au contexte de l'époque, le lien entre les Sorabes et les Soviétiques tel que vu par l'URSS à l'extrême fin de la Grande Guerre patriotique. « Les Nôtres sont arrivés ! », voilà comment les vainqueurs voulaient être accueillis. Dans cette optique on voit bien que la guerre ethnique national-socialiste contre les Slaves en général est retournée contre les Allemands et dans ce cas, l'URSS devient l'Etat de tous les Slaves parce que c'est elle qui mène la lutte principale au nom des Slaves.

La Victoire de 1945 est une victoire sur le nazisme certes mais aussi sur le pangermanisme. Elle est interprétée365 comme une réédition de la bataille de Grunwald (alias Tannenberg) de 1410 lors de laquelle les Slaves de Pologne et de Lituanie (Biélorussiens, Ukrainiens, Russes de Smolensk) et leurs alliés Tchèques et Hongrois (dont des Slovaques) avaient remportés une victoire décisive sur les Chevaliers teutoniques (« Chiens-Chevaliers » selon K.Marx) vus comme les représentants d'un éternel expansionnisme germanique, le *Drang nach Osten*.

Il faut noter aussi un autre parallèle entre 1410 et 1945 qui est le lieu de la bataille : Grunwald est en Prusse orientale (actuelle Prusse polonaise, Mazurie) et il est clair que dans le contexte de la révision en cours des frontières en 1945, on pouvait facilement associer Grunwald, haut-lieu de la victoire d'hier en Prusse polonaise, et Kaliningrad, haut-lieu de celle d'aujourd'hui en Prusse soviétique. C'est aussi dans cette direction du symbole historique de la lutte des Germains et des Slaves en Prusse orientale qu'il faut chercher le sens attribué à l'Oblast' lors de sa création.

On peut sans doute aller plus loin. Kaliningrad vaut pour Rügen au sens où l'une remplace l'autre, l'une compense l'autre: les Slaves de Rügen se sont éteints sous la marée germanique? Les **Slaves** ont été spoliés de leur terre? Alors le territoire germanique de la Prusse orientale sera **échangé contre** l'ancienne terre des Rügiens. Ainsi s'opère un transfert stratégique riche d'une très importante valeur symbolique (voir infra).

Le Bloc de l'Est qui se constitue entre 1945 et 1948 est composé d'une nette majorité de républiques slaves: Pologne, Bulgarie, les trois autres Etats slaves étant eux-mêmes des fédérations panslaves, URSS, Tchécoslovaquie, Yougoslavie. Cela pousse à renouveler la rhétorique panslaviste à côté de l'idéologie socialiste, notamment là où celle-ci a peu d'écho. Ainsi se trouve légitimée l'unité politique de l'URSS et d'Etats centre-européens ou balkaniques aux relations historiquement conflictuelles (Pologne) ou distantes (Yougoslavie) avec l'URSS ou même déjà avec la Russie impériale. Mais cela implique aussi que l'URSS assume pleinement sa dimension panslave, qu'elle détienne le symbole de la Victoire des Slaves, Kaliningrad, et qu'elle se prévale pour cela du « droit collectif » des Slaves à posséder, récupérer en l'occurrence, ce territoire. Alors l'URSS est effectivement un Etat qui peut tenir pour les « siens » les Sorabes et les Slaves de la Baltique car elle en est en quelque sorte la Patrie, du moins le protecteur, ce qu'exprime très bien « la main vengeresse de l'Armée soviétique ».

De là l'origine du lien qui unit Kaliningrad aux Slaves de Rügen car Kaliningrad c'est non pas un pays conçu pour être russe mais pour être l'incarnation du panslavisme soviétique. C'est par définition un pays slave, au sens le plus large du terme et il n'y pas de quoi s'étonner que les Kaliningradiens soient attirés par les Rügiens qui étaient pourtant des Slaves de l'Ouest et non des Slaves de l'Est. C'est cette rhétorique-là qui s'est réincarnée dans le questionnement identitaire des Baltoslaves.

Le mot Prusse et son étymologie

Nous avons déjà vu que l'une des étymologies retenues dans le mythe était celle qui fait provenir Prussia de « Po-Russ », ce qui est sur le fleuve Russ366. Mais il en est une autre : Prussia ou Porussia signifierait ce qui est « devant la Russie » (Po-Russia)367 c'est-à-dire sur la route de la Russie.

De manière générale, c'est un fait que toutes les formes du nom de la Prusse sont sous l'influence des formes du nom de la Russie : on peut comparer ainsi les deux séries

Prussia, Pruthenia, Pruzzia, Preussen, Preussland

*Russia, Ruthenia, Ruzzia, Reussen*368*, Reussland*369.

De même le personnage éponyme de Rus qui apparaît dans la légende de Lech, Czech et Rus peut être comparé au mythique Prus (voir infra) prince éponyme de la Prusse.

La partie inférieure du Niémen appelée Russ (Rusnè) est considérée comme ce qui est russe car cette région était habitée par les Slaves (Rus'). A l'inverse, le Niémen (en russe Neman) c'est-à-dire la partie moyenne et supérieure est interprété comme étant *Ne-moâ*, c'est-à-dire la partie du fleuve peuplée par les Non-Slaves (Baltes) pendant avant le baptême de la Russie370.

Le mystérieux nom alternatif de la Pregel, *Lipza*, est considéré comme un terme slave (cf polonais *lipiec,* le mois du tilleul*)* et le quartier de *Löbenicht* n'est censé être qu'une version germanisée du lieu slave *Lipnik*371.

Le nom de la Sambie donne lieu en russe à plusieurs formes372. L'une d'elle, *Zemlândiâ,* est interprétée comme étant un mot slave formé sur *zemlâ*, la terre.373

De même, *Kuršskij zaliv, Kuršskaâ kosa* (Lagune et Flèche des Coures) deviennent *Kurskij zaliv, Kurskaâ kosa,* soit la Lagune et la Flèche « de Koursk », ville russe et grande victoire soviétique de 1943. *Kurskaâ kosa* devient même le seul toponyme officiel de 1959 à 1985.374

Pour **« l'Exposition agricole » pansoviétique de 1954,** un très étrange projet de « Colonne kaliningradienne de la Victoire » devait faire figurer notamment un phare et un voilier, ceux des Slaves de la Baltique, car « les Slaves des IIIe et IVe siècles naviguaient déjà sur les eaux de la Baltique375 », c'est-à-dire sur les eaux de Kaliningrad.

Ce mythe est aussi paradoxalement un héritage allemand. Sur les cartes allemandes du XVIIIe siècle376 on trouve le *Frisches Haff (*la Lagune de Kaliningrad) sous le nom latin de *Venedicus sinus* c'est-à-dire la mer (ou Lagune) des Wendes, des Slaves377. De même, la région de Scalovie située de part et d'autre du Niémen (région de Tilsit/Sovetsk) apparaît sous le nom de *Sclavonia*378*,* une des formes de *Slavonia*, le pays des Slaves. Ainsi la Prusse est-elle depuis des siècles soupçonnée d'être un pays slave sur terre comme sur mer.

Ce mythe a reçu une consécration culturelle à Kaliningrad dès l'époque soviétique. Dans son roman de 1968 intitulé *Kol'co Velikogo Magistra* (*L'Anneau du Grand-Maître*), l'écrivain, explorateur et capitaine de vaisseau Konstantin Badigin, Kaliningradien d'adoption379, s'intéresse à l'histoire de sa région. De facto, il faut s'intéresser de près à ce qu'il écrit car le rôle culturel du capitaine Badigin est important : bon gré mal gré, son œuvre fait de lui rien moins que « l'Alexandre Dumas de Kaliningrad et de la Baltique russe380», soit celui qui a popularisé, dès l'époque soviétique, le passé de l'Oblast', donnant ainsi à cette dernière une profondeur historique et une légitimité infiniment plus forte. Pour ce faire, il tisse le lien entre la Russie et la Prusse des années 1380-1410. Son roman d'aventures navales raconte une histoire d'amour se déroulant à Königsberg et alentour entre un navigateur russe de Novgorod, Andrejša Xlynov, et la fille d'un prêtre païen de Prusse, Lûdmila, tous deux luttant ensemble contre les Chevaliers teutoniques. Badigin inclut également dans son histoire la Pologne et la Lithuanie ainsi que le Grand-Prince de Moscovie Dmitrij Donskoj et son conseiller borusse Andrej Gambila, sur lequel nous reviendrons plus loin. Ainsi la Russie elle-même est intégrée aux affaires de Prusse.

Mais Badigin introduit aussi un acteur supplémentaire, les « Frères de la Mer » (*morskie brat'â*). Il s'agit d'une confrérie de Borusses et de Wendes (Slaves) expulsés de leur patrie par les conquérants germaniques et qui se vengent de ceux-ci en pratiquant la piraterie sur les côtes teutoniques.

Ces pirates prusso-slaves semblent imaginaires, mais dans la mesure où le roman est en partie basé sur des faits historiques, leur existence est rendue vraisemblable. Surtout, les Frères de la Mer correspondent parfaitement aux Slaves de Prusse du mythe soviétique ; ce sont des peuples maritimes qui sont pour certains des Borusses et pour d'autres des Wendes qui tiennent la Baltique. On ajoutera que le héros du roman, un Russe de Novgorod, est finalement accueilli parmi les Frères de la Mer. C'est une façon supplémentaire de faire de ces pirates un morceau du peuple russe.

Ce roman kaliningradien a eu un succès important et a influencé la culture populaire locale (et au-delà). On remarquera aussi que ce roman est largement inspiré, au moins dans son thème, par le *Konrad Wallenrod* de Mickiewicz, donc par la culture littéraire polonaise. Cela n'a en fait rien d'étonnant eu égard à l'héritage géopolitique polono-lithuanien qu'a accepté la Russie en s'emparant de la partie centrale de la Prusse orientale.

De nos jours, le roman continue d'intéresser les Kaliningradiens. Il est étudié dans les écoles secondaires et des historiens l'utilisent comme matériau d'initiation à l'histoire locale381

III 1212-Les racines du mythe : une tradition culturelle ancienne

Le mythe géopolitique rügien ne naît pas de rien. Il est une référence plus ou moins explicite à deux mythes géopolitiques russes plus anciens. C'est tout d'abord le **mythe varègue** (apparu au XVIe en tant que mythe politique mais vraiment développé au XVIII-XIXe) qui est un mythe baltique et germanique qui tire vers l'Allemagne dont la figure centrale est Riourik, fondateur de la Maison de Russie. Le mythe varègue explique que la Russie a été fondée par un peuple scandinave donc germanique de la Baltique et que la Russie a donc une place légitime dans le jeu européen et notamment germanique comme dans le jeu baltique. Pierre Ier devient alors lui-même un nouveau Riourik.Comme nous le verrons, le mythe varègue est ensuite repris sous une autre forme, antinormanniste, élaborée à l'époque soviétique.

D'autre part, il faut compter avec le **mythe panslave** (apparu au XVIe, développé au XIXe-XXe) qui réunit tous les Slaves de l'URSS et d'au-delà de l'URSS en un peuple commun et confère ainsi à la Russie-URSS, pays aîné de la famille slave, le droit de parler au nom de tous les Slaves, de les représenter, de les protéger à tous les sens du terme, et de les réunir. Il s'appuie sur le mythe du Patriarche Mosox (Mešex), fils de Japhet, et ancêtre de tous les Slaves, personnage développé sous la plume de l'auteur polonais Maciej Stryjkowski (*Kronika polska, litewska, żmudzka i wszystkiej Rusi* (1592)382. Parmi les précurseurs de la portée proprement politique et moscovite du mythe panslave il faut citer le père jésuite croate Ûrij Križanič au XVIIe siècle (œuvre majeure : *Politika*).

Ces deux mythes sont traditionnellement et politiquement opposés. Le mythe varègue suscite la théorie historique et politique normanniste suivant laquelle la Russie a été fondée par des étrangers à la culture russe et slave. Le normannisme légitime donc une européanisation de la Russie et renvoie au mouvement occidentaliste (*zapadničestvo*) qui voit dans la Russie un pays relativement arriéré qui doit se mettre à l'école de l'Europe occidentale et s'intégrer en son sein.

Le mythe panslave est lié quant à lui à la théorie antinormanniste suivant laquelle la Russie a été fondée par des Slaves. L'antinormannisme justifie donc une pleine autonomie de destin et de culture de la Russie vis-à-vis de l'Europe occidentale et renvoie à l'option politique slavophile (*slavânofilstvo*) qui place la Russie au centre du monde.

Les slavophiles estiment que les Varègues doivent être des Slaves. Les Varègues étant « venus d'outre-mer », les antinormannistes se mettent alors à chercher un peuple slave susceptible d'être venu d'outre-mer en Russie. C'est de cette idée là que naît le mythe rügien.

L'époque soviétique, du moins à partir des années 1930, a beaucoup favorisé l'antinormannisme comme rhétorique politique officielle mais aussi comme discours historique. L'époque soviétique et spécifiquement la ždanovŝina (l'ère Jdanov) des années 1945-1953 ont utilisé le mythe rügien au moment de la création de l'oblast' de Kaliningrad de telle sorte que celui-ci reste marqué de façon indélébile par ce thème sous les auspices duquel il est né.

Saltykov-Ŝedrin383

Le prince Mixail Saltykov-Ŝedrin descend d'une très ancienne famille russe elle-même réputée originaire de la Prusse. Dans un texte intitulé *Privet* (1850), le prince écrivain évoque avec ironie le panslavisme en plein développement chez des arrivistes russes en visite à Königsberg.

« -Et dire qu'à une certaine époque tout ça était à nous ! dit Vasilij Ivanyč, montrant de la main la vallée du Pregel. [...]

-Quand ça? [...]

-Eh bien, à une certaine époque, au moins sous le tsar Gorox384, tout cela était à nous. Et cela, et encore plus loin, tout. Nos ancêtre vivaient ici.... Königsberg s'appelait Korolevec, et ce n'est que plus tard que les Allemands la rebaptisèrent Königsberg. […] Je dis la vérité, tout était à nous. Feu Mixajlo Petrovič lui-même m'a dit : tu iras, hein, à l'étranger, n'oublie pas de saluer Korolevec: elle nous appartenait, mon frère! Et Danzig nous appartenait, elle s'appelait Gdansk, et Leipzig Lipovec, et Dresde Drozdy, tout ça nous appartenait! Et le Pomor'e385 entier nous appartenait, et maintenant les Allemands l'appellent Poméranie. Ca fait mal au ventre, hein. Que dire de plus ? Et jusqu'aujourd'hui un bras du Niémen s'appelle Rus', et la petite ville à son embouchure, Rus' aussi! Voilà où elle était, notre Rus' orthodoxe! [...]».386

Le texte est satirique mais tous les arguments qui y apparaissent sont rigoureusement rapportés par l'auteur, ce qui est le principe du détournement. Passons les principales idées en revue.

Tout d'abord, Königsberg s'appelle ici Korolevec. Le terme est russe et attesté. Néanmoins il ne s'agit que d'une version russe du polonais Królewiec. De facto, quand le texte avance l'idée que « tout[e] [la Prusse] était à nous » il se fonde d'abord sur le fait que la Prusse appartenait à la Pologne. Ceci est confirmé par ce qui est dit à propos de Gdansk et de la Poméranie. Tous ces territoires apparaissent comme anciennement « nôtres », « russes » parce qu'ils étaient polonais. Cela se comprend si on se souvient qu'au XIXe siècle, la Pologne est russe. Ensuite, l'idée est encore élargie : Leipzig/Lipovec et Dresden/Drozdy (actuelle Saxe) indiquent que tous les territoires slaves sont ici revendiqués dans un « Nous » qui dépasse tout à fait les frontières de la Russie. Enfin, Saltykov-Ŝedrin évoque le Niémen-Russ et la ville de Russ (Rusnè) qui sont interprétés ici comme la « Rus' ». Le détournement et la satire sont amenés par la conclusion : « Voilà où elle était, notre Rus' orthodoxe! » sachant qu'aucun de ces territoires n'a jamais été orthodoxe.

Le texte est en fait ici représentatif de l'idée qu'une certaine intelligentsia panslaviste se faisait de la Prusse au XIXe. On voit donc qu'en plein XIXe, le panslavisme induit déjà des revendications sur la Prusse et Königsberg qui sont reprises presque à l'identique en 1945.

Skazanie o velikix knâzâx Vladimirskix

La Prusse a une certaine renommée dans l'histoire russe. Le *Skazanie o velikix knâzâx Vladimirskix («* Le Récit sur les Grands-Princes de Vladimir387 »), texte politique et polémique

du début du XVIe siècle rédigé dans le contexte de la rivalité dynastique russo-lituqnienne, affirme que Riourik descend à la quatorzième génération du prince Prus, souverain éponyme de la Prusse, qui régnait entre la Vistule et le Niémen. Ce Prus était censé être le frère de l'Empereur romain Auguste qui avait partagé le monde entre ses héritiers. Ce mythe était suffisamment influent pour que le Tsar Ivan le Terrible s'y réfère dans le domaine diplomatique comme « descendant d'Auguste » dans la deuxième moitié du XVIe siècle. A cette époque, Prus était perçu comme un Romain, et les Varègues, dont Riourik, étaient tenus pour Prussiens. Ainsi se met en place une équation mythique entre Romains, Borusses et Varègues.

Selon R.Dmitrieva388, le *Skazanie* et l'origine romaine de Riourik s'appuient sur la généalogie lithuanienne mais aussi sur celle des Prussiens développée par l'historien et humaniste polonais du XVe siècle Jan Długosz. Celui-ci disait qu'aux temps de la guerre civile entre Pompée et César des Romains auraient fui vers la Prusse et auraient créé une nouvelle Rome, Romowe. La légende vient elle-même de la *Kronike von Pruzinlant* (« Chronique de Prusse ») de Nicolaus von Jeroschin rédigée entre 1331 et 1341.389390

Comme le montre le Cours d'histoire régionale, ce mythe avait certainement une signification diplomatique, puisqu'il permettait de cimenter une alliance entre l'Ordre Teutonique et la Russie contre la Lituanie. Et dans ce mythe, la Prusse sert de lien entre la Russie et Rome.

Elle n'en est pas moins mythiquement intégrée à la Russie. Et des historiens ont sérieusement soutenu que ce mythe avait assez de force pour susciter ou approfondir les revendications russes d'Ivan le Terrible sur les côtes baltiques391. Le mythe a été intégré à la *Stepennaâ Kniga*392, première ébauche d'histoire générale de la Russie précisément sous ce règne (1563) et repris par Karamzine et Lomonossov dans les premiers écrits historiques à caractère scientifique au XVIIIe.

Or depuis que l'antinormannisme s'est constitué, l'idée que les Varègues sont des Slaves s'est greffé sur le mythe de l'origine prussienne de Riourik. Et si les Varègues sont slaves et qu'ils viennent bien de Prusse comme l'affirme le *Skazanie,* alors la Prusse était un pays slave. De même, si Riourik, premier souverain de Russie, venait de Prusse où il était déjà prince, la Prusse est bien une terre « russe » c'est-à-dire le fief héréditaire et immémorial de la dynastie fondatrice.

Curieusement, le mythe géopolitique wende, slave, ne repose pas exclusivement sur des mythes géopolitiques proprement russes. En effet, une étude du passé de la Prusse permet d'observer une véritable préfiguration du mythe wende dans la Prusse des Hohenzollern.

Un héritage prussien : réminiscence du « Royaume des Borusses et des Vandales »

La question politique et identitaire prussienne n'est pas le propre de l'Oblast' russe. Au carrefour des XVIIe et XVIIIe siècles, la question prussienne se posait dans des termes qui ne sont pas si différents pour le Duc de Prusse. Frédéric de Hohenzollern revendiquait alors un titre de roi. Cela posait déjà en 1700 une question d'identité géopolitique assez difficile à résoudre, et cela passait évidemment par le nom du royaume. Le Duc pouvait-il créer un nouveau royaume ex nihilo?

Certes, l'issue de l'affaire est connue : le Duc devint Roi en transformant de lui-même le Duché en Royaume et en se titrant « roi en Prusse » à partir de 1701. Mais le débat qui précéda ce choix est en fait plus intéressant pour nous que son résultat.

Comme le relate l'historienne Karin Friedrich393, l'une des options proposées était non pas de créer un royaume nouveau mais de prendre et réinterpréter un titre qui existait déjà, évitant ainsi toute difficulté diplomatique. Le Duc de Prusse et Margrave de Brandebourg est alors duc de Poméranie et en tant que tel « prince des Wendes » (ou « des Vandales »). Or un titre de « roi des Wendes/Vandales » était déjà utilisé depuis des siècles par les rois de Danemark et par leurs

rivaux de Suède. Comme l' affirme l'historienne de la Prusse K. Friedrich, ce titre n'avait donc pas le handicap de la nouveauté. Il provenait des anciennes prétentions danoises sur la Poméranie et le Mecklembourg394.

Il suffisait donc de transformer le « Prince des Wendes » en « Roi des Wendes » et le tour était joué. Du reste, au XVIIIe siècle, plus personne ne se souvenait vraiment du territoire que concernait exactement ce titre395. De ce fait, il était bien tentant de le transférer sur le territoire du Duché de Prusse (hors du Saint Empire, à la différence de la Poméranie) dans un « Royaume des Borusses et des Wendes » (ou des Vandales396).

De là l'intérêt des Allemands pour l'idée que leur Duché de Prusse était slave, wende (comme par exemple l'interprétation de Scalovie en « Slavonie ») puisqu'il s'y attachait une question de légitimité. Or ce mythe allemand coïncide avec le mythe russe des Varègues-Wendes et il semblerait qu'il ait participé à sa mise en place, dans la mesure où la science russe engendre l'antinormannisme à la fin du XVIIIe siècle précisément sous l'influence de l'érudition allemande fût-ce en réaction contre elle. C'est ce mythe aux origines complexes et profondes qui, ayant traversé les siècles, revient sur le devant de la scène à partir de 1991.

III 1213-Le retour d'un mythe jamais abandonné

Alors que l'URSS s'est écroulée et que la Lituanie, dont la légitimité politique soviétique était solidaire de celle de Kaliningrad, fait sécession, on assiste logiquement à un retour du mythe dans le cadre de la Fédération de Russie. Ce mythe est représenté dans de nombreux écrits, émanant de multiples acteurs, dont nous allons pouvoir constater la grande diversité. C'est en fait un mythe qui est, toutes proportions gardées, répandu, en tout cas parmi ceux des Russes qui s'intéressent à la région balte. Les paragraphes qui suivent en sont une illustration, à travers les écrits des hommes politiques, des scientifiques et des ecclésiastiques.

Les hommes politiques : A.Saxarov et V.Alksnis

L'affaire Saxarov est une affaire hautement politique. Andrej Nikolaevič Saxarov est l'ancien instructeur du département idéologique du Comité Central du PCUS. Saxarov s'est reconverti en tant qu'historien dans la mouvance patriote et reste proche du pouvoir. Dans le contexte de la prévision de l'encerclement de l'Oblast' par l'élargissement de l'UE décidé en 2002 (et réalisé en 2004), le gouvernement Poutine décide la même année la tenue d'une conférence « internationale397 » d'historiens intitulée *Rûrikoviči i rossijskaâ gosudarstvennost'* (« La Maison de Riourik et le fait étatique russe »). Elle est lancée sous la présidence de Saxarov et se tient à Kaliningrad en présence du représentant plénipotentiaire du président pour le Nord-Ouest (SZFO) Stepanov, ce qui est évidemment rarissime pour une conférence d'historiens. Elle a pour but avoué d'assurer un argumentaire historique fondant les droits historiques anciens de la Russie sur Kaliningrad. Effectivement l'aboutissement de la conférence est une émission télévisée exceptionnelle démontrant le lien entre Riourik et la Prusse (et entre la Prusse et la Russie en général).

Le point essentiel selon Saxarov est que Riourik était un Slave polabe et que l'Oblast' est la patrie présumée de ce prince. Dans ce cas, Kaliningrad aurait été russe depuis des temps très reculés et il est légitime donc qu'elle soit russe et le reste.

Issu d'un autre bord politique et bien plus éloigné du pouvoir actuel qu'Andrej Saxarov, Viktor Imantovič Alksnis est un parlementaire russe issu de la Lettonie soviétique, très lié aux questions baltes et membre de la mouvance nationaliste et du groupe *Rodina*. Selon lui, les Borusses sont

des Slaves : « Il y a à peine deux cents ans le peuple letton n'existait pas en tant que tel, et sur le territoire de la Lettonie actuelle vivaient des peuples qui au cours des siècles avaient subi l'oppression ou l'extermination de la part des Allemands, des Suédois, des Polonais et qui étaient en voie d'extinction. Le destin du peuple slave des Prussiens le démontre. »398

Des scientifiques : V.Kulakov et A.Neklessa

L'archéologue spécialiste de l'Oblast' de Kaliningrad Vladimir Kulakov estime lui aussi que des Slaves ont habité la Sambie. Il s'appuie ici sur l'interprétation399 de la *Chronique de la Terre prussienne* de Simon Grunau publiée en 1525 et qui expose l'histoire légendaire des Borusses400. Le passage essentiel ici est celui dans lequel les Borusses (selon Kulakov les Sambiens) qui payaient tribut au roi Maso401, s'y refusent et sont attaqués par lui et ses alliés Antones (ou Andislav) et Činbek402. Maso réclame un tribut ce qui indique qu'il se considère comme suzerain des Borusses. Selon Kulakov, Antones/Andislav serait un roi des Antes c'est-à-dire des Slaves d'Ukraine. En effet, « Antones » viendrait de *Antov-knâz'* (« prince des Antes »), et « Andislav » de *Ant(ov)-i-slav(ân)* (« Antes et Slaves », sous-entendu « prince des »).403

Quant à Činbek, c'est un roi de « Roxolanie ». Or le texte de Grunau affirme que la Roxolanie est la « Russie » *(Reussland)*404. Kulakov, lui, pense que cette « Russie » désigne en fait le pays des Avars dans la mesure où Činbek est un nom turco-mongol. On en arrive à cette conclusion que les Slaves d'Ukraine ont opéré des conquêtes en Sambie à l'époque des Avars (VIe siècle).

Pour sa part, A.Neklessa, que nous avons déjà rencontré dans cette étude, est un géopolitologue qui cherche à conceptualiser la Russie en tant que territoire. Il en est arrivé à poser la question de Kaliningrad et de sa place dans la Russie. Il est ainsi l'un des seuls à s'être intéressé en détail à Kaliningrad405.

Or, se basant sur les sources arabes médiévales (Ibn Hawkal, Ibn Kurdadbeh), il rappelle qu'il existait trois Rus' aux VIIIe et IXe siècles: *Kuyabiya* (Kiev), *Slawiya* (le pays des Slaves, Novgorod), et *Artheniya* (alias Arseniya, Artaniya). Selon Neklessa, Artheniya est la Rusteniâ, c'est-à-dire Rügen et sa capitale Arkona. Or, du fait de son onomastique, la vieille Borussie est en fait une Porussiâ (cf le *Porus'e* du Père Birûkov), une quatrième Rus', un quatrième centre de la Rus'. Cette Porussiâ servait d'intermédiaire entre la Rusteniâ et Novgorod (par mer) ainsi qu'entre la Rusteniâ et Kiev (par le Niémen, un portage puis le Pripât' et le Dniepr). En effet, Neklessa tient la Russie pour le « pays de la voie », « du passage », *strana puti.* Sa Rus' à quatre centres est à la fois maritime, discontinue, réticulaire, maîtresse de toute la côte baltique. Elle est aussi une Rus' païenne qui est une entité plus que russe : la place de Rügen et Arkona montre que c'est un Etat slave (à la fois ouest-slave et est-slave) voire panslaviste avant l'heure.

De manière intéressante, le mythe slavo-varègue de la Porussiâ joue ainsi un rôle politique majeur non seulement pour l'identité de l'Oblast' mais encore et surtout pour assurer à la Russie son ancrage immémorial de Puissance dans la Baltique. Alors Kaliningrad devient un atout et l'anomalie « anti-continentale » permet de faire de la Russie une puissance maritime.

C'est une vision peu commune de la vieille Russie médiévale. Mais c'est précisément là que réside son intérêt: Neklessa n'est pas vraiment un historien, c'est aussi un acteur politique, et il

parle du passé pour conceptualiser le présent ou l'avenir. La Porussiâ étant un centre de la Rus', une « capitale » (sans qu'il ne dise où se trouvait la capitale de ce centre, Kaup, Wiskiauten, Russigen ou Russ?), elle obtient une aura d'excellence et se trouve fortement intégrée dans la Russie.

Les ecclésiastiques : le Père Birûkov

L'ecclésiastique kaliningradien résume sa thèse sur les Slaves de Kaliningrad ainsi :

« 1-Les Varègues du IXe siècle sont des Slaves de la Baltique (les Vagres, les Varines, les Obodrites-Rereg, les Rügiens, les Poméraniens)

2-Le prince Riourik était issu des Slaves de la Baltique, et surtout du peuple des Obodrites406.

3-Le prince Riourik était lié par le sang à la vieille dynastie princière slave de Novgorod.

4-Novgorod et Pskov étaient fortement liées aux Slaves de la Baltique. Une partie de la population de Novgorod était issue de la côte sud de la Baltique.

5-La Prusse devrait en fait être appelée *Porus'e,* le pays sur le fleuve Rus, c'est-à-dire sur le Bas Niémen. C'était une escale intermédiaire de Riourik sur la route de Novgorod. Il s'y trouvait, peut-être parce qu'il avait été expulsé des terres obodrites par les Allemands, au moment où il fut appelé à Novgorod.

6-Pendant un temps, le Porus'e (la Prusse) resta sous la dépendance de Riourik et de ses descendants, c'est-à-dire les princes de Novgorod. »407

Parmi ces points, on doit retenir que des Slaves (les Bužane, les Antes, les Dulebes) ont habité en Prusse. Il s'appuie sur les travaux de l'archéologue Kulakov (voir infra). Ensuite, que les Varègues wendes ont régné sur la Prusse. Enfin que saint Vladimir y régnait encore, levant le tribut par mer (l'auteur s'appuie ici sur les sources scandinaves qui parlent des expéditions de saint Vladimir en *Aystland* qui serait le Pays de l'Ambre).

On ajoutera en outre que le lien entre la Prusse et Novgorod est particulièrement étroit. De facto, si le Père Birûkov parle de Porus'e au sujet de la Prusse, c'est aussi par ce qu'il existe un autre Porus'e en Russie, qui est précisément la région de Novgorod. En effet Porus'e est bien la région du fleuve Russ (le Niémen) mais c'est aussi presque le même nom que celui du fleuve Porus'â (bras du Polist') qui coule à Staraâ Russa (près du Lac Il'men).

Le Père Birûkov donne une liste de tous les toponymes qui permettent de déterminer l'extension de la « Rus' prussienne ». Il cite notamment Rauschen (Svetlogorsk)408 sur une rivière jadis nommée Rusis ; Rossitten (Rybačij) sur la Flèche des Coures, lieu qui serait un sanctuaire prussien sous le nom de Rosa ; et Rusnè à l'embouchure du Niémen. Il indique également que le Lagon des Coures lui-même se nommaient autrefois, en allemand, Rusna. Enfin, il donne le toponyme de Wargenau *(Vargenava)* qu'il interprète comme un mot borusse signifiant « Village des Varègues »409 ; Wargenau se situe dans la banlieue de Zelenogradsk410. Il faut encore y ajouter la Scalovie entière (Niémen inférieur). L'ensemble de ces lieux forme un territoire

correspondant à la partie septentrionale et côtière de l'actuelle Oblast' et déborde légèrement sur la Lituanie.

III 1 2 2-Deux mythes en développement, les mythes iatvingien et borusse

III 1 2 2 1-Le mythe iatvingien

Une autre façon de lier l'antique population de la Prusse à la Russie est d'évoquer la question des Iatvingiens (alias Sudaviens, *Âtvâgi*, *Âtvež*, *Etvyz'*, *Jotva, Jaćwingowie, Jadzwingues, Dainava...*) peuple balte du Moyen-Age également éteint en tant que groupe linguistique411. Ce peuple vivait en partie dans l'Est de l'actuel Sujet baltique (Nadrovie) mais surtout dans les pays voisins, en Lituanie (justement en Sudavie c'est-à-dire dans la Boucle du Niémen), en Pologne (entre Suwałki et Białystok) et sur les confins occidentaux de la Biélorussie (Brest, Grodno, Novogrodak, Volkovyški, Slonim). Cependant certains auteurs, dont notamment Nikolaj (alias Mykola) Šelâgovič, historien, linguiste et promoteur d'une région autonome iatvingienne en Biélorussie occidentale, considèrent que toute la Polésie occidentale autour de Pinsk et même les confins ukrainiens de cette région ont aussi été habités par le même peuple, ce qui change complètement son ancrage géographique412. Les Iatvingiens se sont divisés sous la pression des Etats prussien, lituanien, polonais et vieux-russien et ont été linguistiquement assimilés par leurs populations respectives.

Mykola Šelâgovič est ici un personnage-clef. Après avoir promu une région autonome iatvingienne en Polésie occidentale (1988-1995), il passe dans l'Oblast' de Kaliningrad et y reprend ses thèses pour les appliquer à l'identité régionale. C'est ainsi qu'il fonde l'Union publique régionale *Etvyz' (Kaliningradskoe regional'noe obŝestvennoe ob''edinenie Etvyz')*.Il est également conseiller auprès de la Douma régionale. L'organisation utilise le drapeau du peuple « iatvingien » aux bandes horizontales bleu-jaune-vert qui est aussi celui revendiqué par les autres adeptes de la renaissance du peuple borusse (Tolkemita en Allemagne, la Fraternité Prusa). La trajectoire de cet homme montre aussi celle d'un mythe qui part de Biélorussie pour se réfugier à Kaliningrad, dans le cadre d'un espace qu'il considère comme cohérent.

Ce qui est intéressant c'est que les Iatvingiens figurent effectivement parmi les tributaires de la Rus' kiévienne, et spécifiquement parmi les dépendants de la principauté de Galicie-Volhynie au XIIIe siècle. Ils forment le socle de la population, peu à peu slavisée, de ce qu'on appelle historiquement la Russie Noire (*Černaâ Rus'*) soit la partie la plus occidentale de la Biélorussie.

D'autre part l'assimilation des Iatvingiens du Sud-Est par les Biélorussiens fait de ceux-ci leurs descendants; il suffit alors de faire passer les Biélorussiens pour des « Russes » au sens large pour avoir un argumentaire sur l'héritage iatvingien de la Russie qui prétend tou. Remarquons que dans cet argumentaire, les Borusses eux-mêmes deviennent des « Iatvingiens du Nord »413, ce qui n'est sans doute pas faux sur le plan ethno-linguistique. Il ne reste de toute façon presque aucun témoignage écrit de la langue iatvingienne hormis la toponymie. Mais la préface du Premier Catéchisme en borusse de 1545 affirme que les Sudaviens (=Iatvingiens) « en comprennent tous les mots »414. Presque toutes les sources occidentales415 les considèrent en effet comme des Borusses, des Vieux-Prussiens ; leur particularité historique repose sur leur très longue résistance à la christianisation comme aux Chevaliers teutoniques bien après la conquête de ce qui est devenu la Prusse orientale germanique, et leur particularité géographique tient dans leur orientalité. Ainsi un tronçon de la vieille Borussie aurait échappé aux Allemands.

Or le Père Birûkov reprend ce mythe. Selon lui, la Sudavie et la Prusse sont des dépendances de la Rus' kiévienne416. Après avoir longtemps gouverné la Prusse par mer, au moins entre le règne de Riourik et celui de saint Vladimir, les princes russes conquièrent la région par terre : c'est la campagne de Vladimir contre les Iatvingiens (983). Le Grand-Prince s'assure ainsi la domination

de la voie fluviale la plus courte entre la Mer des Varègues (la Baltique) et celle des Grecs (la Mer Noire)417 : Niémen-portage-Pripât'-Dniepr.

La capitale russe de cette région est Novogrudok418 (actuelle Biélorussie du Nord-Ouest) qui dépendait directement de Kiev419 (jusqu'en 1132) puis de la Galicie-Volynie. La ville est créée dans le but de gouverner la région par le successeur de Vladimir, Iaroslav le Sage420. La présence d'ambre à Kiev et surtout à Novgorod est selon le Père Birûkov la preuve du tribut que la Prusse (y compris la Sambie) paie à Kiev par l'intermédiaire de Novogrudok entre 983 et le XIIIe siècle ; le pic historique d'ambre atteint en 1050 (à l'époque de la fondation de Novogrudok) serait le reflet de l' apogée du pouvoir russe dans la région.

De facto, les sources russes mentionnent bien les Iatvingiens comme des tributaires de Kiev. Or, dans de très nombreuses sources médiévales, les termes de Prussiens et de Iatvingiens se confondent. Dans les sources latines en particulier, les Iatvingiens sont très souvent appelés Prussiens. Dès lors, il n'y a qu'un pas pour pouvoir affirmer que la Prusse (Borussie ou du moins une partie d'elle) dépendait de la Rus' kiévienne.

Mais le Père Birûkov fait un pas de plus : d'une part, le pays des Iatvingiens est synonyme de Prusse ; d'autre part, ce même pays des Iatvingiens est synonyme de Russie Noire421, pays qui n'est plus seulement tributaire mais fait partie intégrante de la Rus' médiévale. De ce fait, « la Prusse » est bien un morceau de la Rus'.

Pour le Père Birûkov, l'inclusion des Iatvingiens et de « la Prusse » dans la Rus' s'est traduite également par l'arrivée de l'orthodoxie (le christianisme d'avant le schisme de 1054) qu'aurait prêchée sur place le moine allemand Bruno de Querfurt (saint Boniface de Querfurt). Envoyé par l'Empereur germanique auprès de Vladimir à Kiev bien avant le schisme donc au temps de la communion entre les Eglises catholique et orthodoxe, il mena des missions dans la Steppe de la Mer Noire pour le compte du Prince de la Rus' avant d'être envoyé par lui chez les Iatvingiens où il serait mort en martyr. Il serait alors le véritable précurseur de l'Eglise russe orthodoxe de « la Prusse » au sens large. Le moine aurait en outre rencontré en Prusse des « rois russes » en 1009422.

Le Cours d'histoire régionale des historiens de Kaliningrad reprend en partie la question iatvingienne. Il intègre ce peuple dans l'histoire de l'oblast'. On y affirme, conformément aux sources, que les Iatvingiens étaient des tributaires de la Rus'. On ajoute cependant aussitôt que ceux-ci étaient simultanément une menace pour ce pays.

Selon le Cours d'histoire régionale, les derniers Iatvingiens (ou Borusses423) se replient sur Novgorod (voir infra) et surtout sur Grodno. « La chronique laurentienne mentionne à l'année 1276 les guerriers borusses, qui se trouvaient dans les garnisons des villes de Grodno et Slonim... »424. La mention de Grodno et Slonim, en Russie Noire, montre que la fuite des Iatvingiens les a mené vers la Biélorussie425.

L'idée que les Biélorussiens soient les descendants et les héritiers des Iatvingiens slavisés est en effet une autre facette du mythe géopolitique iatvingien. Elle existe en Biélorussie et à Kaliningrad426. De la Biélorussie on peut passer à la Russie du fait de l'unité revendiquée des

Slaves orientaux et du fait de la théorique Union Russie-Biélorussie. Ainsi la Russie peut hériter des Iatvingiens et du droit à posséder ce territoire qui est la « *Etvyz'* (Iatvingie) du Nord »427.

III 1 2 2 2-Le mythe borusse

Comme nous l'avons vu plus haut, la dynastie de Riourik tire son origine légendaire du prince Prus qui régnait sur le pays homonyme. Dans la version primitive du mythe, Prus est un Romain. Dans la suite, l'origine romaine de ce prince a perdu de son importance mais le prestige de l'origine prussienne s'est maintenu en Russie à travers les siècles.

Le peuple borusse s'est lui-même éteint mais de lui seraient issues en ligne masculine plusieurs familles de la haute Noblesse russe (les Saltykov, les Šeremetev, les Morozov, les Kolyčev) mais encore les Romanov eux-mêmes issus du Prussien Glanda Gambila alias Andrej Kobyla alias Andrej Prus428. A dire vrai, il n'est pas certain que « Prussien » signifie autre chose que Iatvingien ou Lituanien (parenté balte oblige), mais il était vital pour la légitimité très fragile des premiers Romanov et leur bien maigre parenté par alliance avec le tsar Ivan le Terrible que leur ancêtre Gambila fût lui aussi un Prussien donc issu de Prus et parent de Riourik. De là d'autres familles ont peut-être cherché à se rattacher à ce mythe qui est encore vivant dans leurs généalogies et ainsi dans la culture russe classique que ces familles ont amplement contribué à codifier.

Le Cours d'Histoire régionale mentionne ce lien particulier entre la vieille Prusse et la Noblesse russe :« Dans la suite, de nombreuses famille de la Noblesse de Russie ont tiré leur généalogie d'immigrés « venus de Prusse »429. Les Borusses ont bien un rôle particulier dans l'histoire de la Rus' médiévale : « Plus tôt encore les Borusses ont montré cette même valeur guerrière à Novgorod en prenant part aux campagnes menées par Alexandre Nevsky »430, au XIIIe siècle. Plus précisément, ils font partie des combattants de la Bataille de la Néva en 1240 et surtout de celle des Glaces en 1242.

Dans *L'Anneau du Grand-Maître* déjà cité, le capitaine Badigin qui est décidément une source remarquable de mythes géopolitiques évoque lui aussi les origines des Romanov et le même personnage en ces termes : « Auprès du Prince]Dmitriï Donskoï] siégeait le boyard courtisan431 Fedor Andreevič Kobyla, qui était en charge de la diplomatie. Borusse d'origine, son arrière grand-père, Kambila Divonovič, gouvernait de vastes territoires en Sambie et dans le Samland [sic]432. Mais arrivèrent les Chevaliers teutoniques, et Kambila Divonovič après de nombreuses batailles sanglantes abandonna son pays et partit pour la Rus', chez le Grand-Prince Alexandre Nevsky. Chez les Russes, le nom de Kambila se transforma selon l'usage et on se mit à l'appeler Kobyla [la Jument] »433.

L'archéologue V. Kulakov évoque la question en détail. Il estime que des armées entières *(družiny)* conduites par des *Viting* (aristocrates militaires borusses, commandants de cavalerie) ont quitté la vieille Prusse à plusieurs époques434. D'abord du fait de famines. Ensuite, vers 1100, du fait de conflits politiques opposant les prêtres païens à la Noblesse. Kulakov rapproche ces luttes de l'usage d'emblèmes héraldiques différents435 : les partisans de la Noblesse auraient utilisé l'aigle noire436 (ou une corneille noire), et ceux des prêtres des chênes, des croix et des couronnes437. Dans ce conflit, les prêtres auraient finalement eu le dessus, conduisant les

opposants à quitter le pays vers la Lituanie et la Russie (notamment Novgorod et Smolensk). Enfin, une troisième vague d'immigration borusse vers la Russie est la résultante de la victoire des Chevaliers teutoniques, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle.

Pour Vladimir Kulakov, la différence entre les deux dernières vagues d'immigration est visible sur le plan héraldique en Russie: les descendants des *Viting* du XIIe siècle (les Saltykov, les Šein, les Kutuzov) auraient continué à utiliser l'aigle noire, tandis que ceux des réfugiés des XIIIe et XIVe siècles (les Šeremet'ev, les Kolyčev) portent des croix et des couronnes. Le blason proprement familial des Romanov serait lui aussi le témoignage de cette origine prussienne puisqu'il comporte une (petite) aigle noire prussienne associée à un (grand) griffon et des têtes de lion (voir l'image en annexe).

Cette origine mythique revient à la surface dans un contexte assez favorable qui est le retour en grâce des Romanov dont témoignent à la fois la canonisation de Nicolas II et sa famille en l'an 2000 comme martyrs par le Patriarcat de Moscou, et le portrait de l'Empereur qui apparaît régulièrement en arrière-plan des photos officielles de Vladimir Poutine et Dmitrij Medvedev. De même, le Cours d'Histoire régionale reprend cette idée et invoque les racines prussiennes de l'aristocratie russe.

Très récemment, en 2015, la même idée apparaît dans un ouvrage intitulé *Le saint nom de la Prusse russe* édité par l'Institut russe d'études stratégiques[438] et qui n'est pas, a priori, un ouvrage d'histoire mais plutôt un argumentaire. Les Romanov y apparaissent comme les anciens détenteurs du centre religieux mythique de Romowe. De là : « Aujourd'hui sur la carte de la Russie il ne peut y avoir de place ni pour Königsberg ni pour Kaliningrad, il faut rendre à cette ville le nom qui sonnait en prussien « Romov »[439], « Romanove » qui était jadis sacré pour les anciens Prussiens, qui est devenu le nom de la dynastie qui a fondé la Grande Russie. Que sur la carte de la Russe figure la ville de Romanov-sur-la Baltique ».[440]

L'ouvrage tente de reconstituer, entre autres, les débuts des Romanov en lien avec Kaliningrad : « Andrej Kambila est issu du Roi des Prussiens et des Alains[441] Waidewuthus à qui en 305 de NS JC son frère aîné Pruthenus céda le trône et alla chez les grand-prêtres païens près de l'arbre vert idolâtré de **Roma Nova,** première capitale prussienne, après la destruction de laquelle fut construite au même endroit la ville de Heiligenbeil c'est-à-dire « les Saintes Haches » qui furent données à cette ville pour armoiries parce qu'elles avaient coupé ledit arbre idolâtré. Le roi Waidewuthus partagea son royaume entre ses douze fils dont les provinces prussiennes portent les noms jusqu'aujourd'hui ; le descendant de Nedron[442], le quatrième fils, souverain de Sudavie, de Samogitie et d'autres, Glanda Kambila fils de Divon engagé dans la défense contre les Croisés fut vaincu par eux et partit en Russie avec ses nombreux vassaux et son unique fils auprès du grand-prince Alexandre Nevsky en 6749/1241, se fit baptisé sous le nom de Ioann et son fils sous celui d'Andrej Ivanovič[443] Kambila, surnommé par le peuple Kobyla. »[444] Un autre Divon serait fondateur d'un nouveau sanctuaire païen de « Romanov » en Lituanie. De cette famille serait également issu saint Prokop d'Ustûg, saint patron de la Dynastie jusqu'à sa chute.[445]

Ainsi par la grâce de l'ancienne élite impériale, la Russie et par extension le peuple russe seraient les héritiers des Borusses baltes, et ainsi le peuple de Kaliningrad serait bien revenu sur des

terres qui lui reviennent de droit. Le Kraj baltique se trouve également investi du mythe historique ancien de Prus et de ses implications prestigieuses, ce qui peut jouer un rôle important dans la constitution d'une identité locale et dans le prestige géopolitique de ce territoire.

Conclusion : l'importance des territoires-relais

On remarquera que tous ces mythes géopolitiques sont territorialisés. Ce ne sont pas simplement des discours, plus ou moins historiques ou idéologiques, mais presque toujours des références à des territoires ayant appartenu, au moins mythiquement à la Russie ou à la Rus'. Nous voudrions ici souligner que ces territoires ne sont pas toujours situés dans l'Oblast' de Kaliningrad. Nous appellerons ces territoires qui font le lien entre la Russie et la Prusse russe les **territoires-relais***. Il s'agit nommément du Memelland, de la Sudavie, de la Rus' noire (Polesie) biélorussienne avec Grodno et Novogrudok, de l'île de Rügen et plus généralement de la Polabie (Mecklembourg), enfin, dans une moindre mesure, de la région de Novgorod. Or sans surprise, on retrouve là une liste qui cïncide avec **l'envergure géopolitique*** de Kaliningrad. Les mythes géopolitiques coïncident donc avec le développement historique de Kaliningrad en tant qu'Ouest russe. Mais nous verrons aussi que la plupart de ces territoires-relais sont précisément des **propulseurs géopolitiques*** qui jouent aussi bien le rôle de pont avec les voisins (Polesie en particulier) que celui d'objet de revendications territoriales officieuses (Memelland, Sudavie).

D'un autre côté, les mythes géopolitiques se situent exactement à la charnière entre appropriation par l'Etat et appropriation par la population puisque, quelle que soit leur utilisation, ils existent dans la culture russe qui concerne aussi bien la sphère politique moscovite que la sphère sociale kaliningradienne. Nous en arrivons donc à l'analyse de l'appropriation locale du territoire de Kaliningrad par sa population, qui, elle tire non pas vers une russification mais plutôt vers une « allogénéisation ».

III.2-Appropriation locale, enracinement et « allogénéisation »

Kaliningrad, fondée entre 1945 et 1946, reste une oblast' jeune dont la population ne fait que commencer l'appropriation. Celle-ci est en fait un processus d'enracinement et de constitution d'un système géopolitique ex nihilo ou presque. Un pouvoir, local, une population et un territoire, celui de Kaliningrad, interconnectés, tendent à former un tout organique, ce qu'on pourrait appeler « un pays » au sens le plus large. Ce phénomène est très complexe et multiforme mais fondamentalement il se développe autour de la notion de spécificité locale et en référence à l'ex-Prusse orientale. Mais comment les Russes, dont l'Etat de référence a délibérément détruit cette Prusse orientale, arrivent-ils aujourd'hui à revendiquer pour leur le territoire prussien et son héritage ?

Une telle question exige tout d'abord de déterminer quel est le point de départ de ce phénomène, à savoir ce qu'était l'identité kaliningradienne à la fin de l'URSS et les tendances idéologiques qu'elle a subi dans les années 2000, ce qui nous servira d'avant-propos. Il faudra alors se demander par quels canaux la culture russe a peu à peu intégré le *genius loci* (esprit du lieu) prussien en son sein (1). Mais l'identité régionale ne peut se comprendre sans tenir compte de la dialectique générale qui l'associe et l'oppose à l'identité nationale (2). Cette dialectique complexe

posée, nous nous intéresserons à ses effets locaux soit à la revendication concrète d'une « prussité » germanique, tout en n'omettant pas qu'il existe aussi une dimension balte (borusse) à cette quête identitaire (3).

III 2 1-Une identité soviétique originelle et une culture russe intégratrice

III.2.1 1-De l'identité soviétique au « multiculturalisme Potemkine »

III 2 1 1 1-Kaliningrad : une URSS miniature

Il nous faut partir de ce qu'était l'Oblast' en 1991. Elle était alors une région parfaitement soviétisée, et même probablement la plus soviétique de toute l'URSS puisque constituée à partir d'une table rase. Le Kaliningradien était donc *l'homo sovieticus* accompli, enraciné dans une URSS d'envergure mondiale dont l'Oblast' de Kaliningrad était comme la quintessence : l'URSS au carré.

Or comme le dit l'historien kaliningradien Il'â Dement'ev, cette identité soviétique originelle a étrangement été confirmée en 1991 : « La Région est virtuellement la plus soviétique. Les gens venaient ici après avoir perdu leurs maisons parce qu'ici ils pouvaient vivre en URSS. Arméniens, Géorgiens et Azéris voulaient se sentir ici chez eux – à Kaliningrad ils sont aussi « indigènes » que les réfugiés russes d'Asie centrale ou que les anciens militaires soviétiques des Pays baltes. Ils étaient tout simplement comme nous, qui vivons ici depuis deux ou trois générations. Ce territoire appartient juridiquement à la Russie, mais spirituellement à tous les citoyens de l'ex-URSS […] C'est le dernier fragment de l'union indivisible (telle que proclamée par l'hymne national de l'URSS) qui s'est perdue dans ce coin comme un morceau d'ambre incrusté qu'on trouve fréquemment sur les côtes baltiques. Ou peut-être comme l'Arche de Noé au milieu des vagues de l'océan et ses portes sont grandes ouvertes à tout être de chair. »446

Le texte montre la qualité première et originelle de l'Oblast' : celle de refuge. C'est en tant que refuge que cette Russie kaliningradienne a été créée en 1946, au nom des héros morts et pour accueillir les myriades de Soviétiques qui avaient tout perdu pendant la guerre de 1941-45, notamment ceux des régions occupées et du front. Or on retrouve là un caractère typiquement prussien, car c'est somme toute de la même façon qu'avait déjà été repeuplée par les Allemands la vieille Borussie balte, en invitant ceux qui fuyaient la pauvreté, les partages successoraux, les famines, les rivalités politiques, les persécutions religieuses... En 1991, ce caractère fondamental a reçu une nouvelle vigueur : ce sont désormais les orphelins de l'URSS et spécialement ceux de sa partie balte disparue ou ceux des fronts pionniers sibériens abandonnés qui se replient, bon an mal an, vers une Kaliningrad que l'historien qualifie très justement d'Arche de Noé après le déluge qui submerge l'Atlantide soviétique.

L'historienne Stephanie Zloch remarque que Kaliningrad est à cet égard la plus prussienne des trois parties de la Prusse orientale car c'est la seule à continuer de connaître une immigration aujourd'hui.447 De ce point de vue il est difficile de contester que l'Oblast' de Kaliningrad soit

une réussite, c'est-à-dire qu'une partie de la Prusse orientale ait retrouvé sa vocation et trouvé une nouvelle polarité dans la Russie448.

Cette URSS au carré est donc aussi bien un « dernier carré de l'URSS » qui aurait donc vocation à rester supranational449, « supra-rossien »450 et, en quelque sorte, non enraciné dans son étroit territoire parce que relevant toujours de l'immensité de l'URSS. Pour l'illustrer on pourra rappeler le cas très étonnant d'Oleg Gazmanov. Ce chanteur kaliningradien s'est rendu très célèbre en Russie et au-delà par sa chanson *Sdelan v SSSR,* « Fabriqué en URSS », chanson dont tout le texte est un hommage à l'immensité du territoire, à la gloire historique et aux spécificités soviétiques451. Cette chanson a été non seulement un immense succès populaire mais aussi un véritable phénomène social452 qui a montré le maintien d'un fort sentiment de fierté soviétique y compris une décennie après la fin de l'Union. Que ce texte émane précisément de Kaliningrad est significatif : c'est là que l'identité soviétique était la plus forte. De là la qualité très prégnante de Pribaltika restante, qui est ici non seulement un fait géographique et politique mais encore un fait humain donc géopolitique au sens le plus fort : c'est là que réside une partie importante des anciens soldats, et notamment les officiers d'élite, des troupes soviétiques des Pays baltes. Or lorsque Gazmanov veut mentionner sa terre d'origine dans sa chanson, il ne le fait pas autrement qu'en disant *« i Pribaltika tože »* (« et la Pribaltika aussi »). Dans le même ordre d'idée, l'historien polonais Andrzej Sakson453 attribue à Gazmanov le renouveau populaire de la fête de l'Armée rouge454 rebaptisée « fête des Défenseurs de la Patrie » à travers des concerts annuels donnés à la même date en l'honneur des officiers. Kaliningrad, à travers son chantre populaire, a donc un rôle actif remarquable dans la recomposition identitaire de la Russie elle-même sous la forme d'une « nouvelle URSS ». Pour autant qu'elle puisse trouver des porte-paroles, la petite Oblast' est donc susceptible d'être toute autre chose qu'une ultra-périphérie dominée mais un pôle de renouveau identitaire et culturel, et ce, selon une logique propre aux empires en général comme à la Prusse orientale en particulier où s'était jadis cristallisé le nationalisme allemand455. Kaliningrad joue donc ce rôle classique des marches d'un empire, en ranimant un « sentiment national » soviétique.

Pourtant la fin de l'URSS n'a pas simplement confirmé la nature soviétique de Kaliningrad, elle lui a aussi suscité une identité concurrente, quoique pas toujours exclusive de la première. Cette autre identité, à la différence de la première qui était simplement un héritage, relève d'un phénomène très complexe, mais toujours en phase avec l'idéologie dominante du moment. De « soviétique », le discours identitaire kaliningradien d'une certaine élite sociale s'est mué en discours « multiculturaliste ».

III 2 1 1 2- Kaliningrad post-moderne: un « multiculturalisme Potemkine »

Parce qu'un petit dessin vaut mieux qu'un long discours, nous partirons d'un dessin de l'écrivain et publiciste contemporain Aleksandr Popadin intitulé *Principial'naâ sxema identičnogo kaliningradca*456 (« schéma essentiel du Kaliningradien identitaire »). Commençons par l'auteur. Il s'agit d'un publiciste célèbre de Kaliningrad, membre important de l'intelligentsia locale et considéré comme tel dans l'Oblast'. C'est par exemple ce que dit de lui la philosophe-sociologue N. Andrejčuk457. Il écrit sur de nombreux thèmes, notamment sur l'architecture, le

patrimoine historique et l'atmosphère de la ville et de l'Oblast'. Son point de vue est influent et représentatif d' une certaine auto-représentation intellectuelle de Kaliningrad.

Son dessin (en annexe) est une tentative synthétique de présenter l'identité du peuple de Kaliningrad. Il s'agit d'un personnage grossièrement brossé dont les particularités sont indiquées par des couleurs et des mots que nous analysons ci-après. L'image utilise deux langues, l'anglais et le russe, et deux alphabets, cyrillique et latin. Trois couleurs prédominent, le rouge, que l'auteur explique comme étant ce qui est russe458, le bleu, qui désigne ce qui est « occidental », couleurs politisées, et le blanc, qui semble neutre.

Voici la liste des mots qui apparaissent sur l'image :

-*Èkonomič(eskaâ)-integraciâ* (« intégration économique ») Aussitôt on peut se demander si l'économie est source d'identité?

-*Kul't(urnaâ)-tradiciâ* (« tradition culturelle »).

-*Post sovetskaâ èkonomiâ 85%* (« économie post-soviétique »)

-*Zapad* (« Ouest, Occident »)

-*USA (sic).*

On peut légitimement se demander ce que les Etats-Unis font dans un schéma qui présente une identité locale en Russie.

-*Baltic.* De quoi et surtout de qui s'agit-il exactement?

-*Europe.*

Mais le dessin ne mentionne pas de quels pays il s'agit.

-*Rossiâ* (« Russie »)

-*Moscow (sic)*

-*English, German, Polish, âzyk russkij... (*« anglais, allemand, polonais, langue russe »). Les termes « suédois », « lituanien » apparaissent dans le texte d'accompagnement.

On peut ici se demander pourquoi « l'allemand » et « le polonais » apparaissent sous leur forme anglaise plutôt que russe ou sous leur forme originale, puisqu'il s'agit de langues.

-*170* (sous-entendu « nationalités »)

-*Germ (*sous-entendu *Germaniâ), Pruss-1, Pruss-2.* Le texte d'accompagnement explicite ces abréviations comme indiquant l'Allemagne, la Prusse balte et la Prusse germanique.

-*SSSR* (« URSS »)

-*K ègo* (« égo kaliningradien »)

Enfin l'image comprend deux éléments supplémentaires notables : un cœur rouge (ce qui est explicité comme « russe ») et un chapeau « baltique » à plumet « européen » (ces mentions sont écrites dessus).

Ce dessin, peu artistique, présente Kaliningrad comme un territoire tiraillé entre deux mondes, l'Est rouge et russe, et l'Ouest bleu et germano-euro-américain. Tout est fait pour montrer un parallèle et un équilibre entre deux pôles, deux mondes (deux bottes de deux couleurs différentes, deux yeux divergents, quatre langues en bouche, un cœur rouge mais un chapeau européen) alors que ces deux mondes ne sont pas du tout sur le même plan. L'auteur semble placer au même niveau ce qu'on est alias identité, qui est le sujet du dessin, et ce vers quoi on semble tendre en termes de modèle d'évolution, ce qui influe certes sur l'identité mais relève en fait du projet et du rêve plutôt que du réel.

A la racine de cet étrange faux équilibre entre Est et Ouest on trouve le paradigme implicite suivant: l'économie serait un facteur identitaire majeur qu'on peut comparer à la culture, ce que montre le très remarquable recours à l'économie deux fois sur un dessin consacré à l'identité. Popadin est évidemment libre d'avancer une telle assertion mais il ne la démontre pas. Cette idée est très à la mode, elle a cours notamment au sein de l'UE dont la substance est économique: l'union des Etats et des peuples se ferait par l'économie. L'identité en serait économique. On retrouve là une posture idéologique qui pourrait aussi bien relever du marxisme que de l'ultra-libéralisme, l'économie comme infrastructure déterminant la superstructure.

Sur le plan historique, la mise en parallèle des deux héritages semble beaucoup plus juste, non seulement parce que l'URSS comme la Prusse germanique et la Prusse balte relèvent du réel, mais encore parce que dans la pratique, chacun de ces éléments est en effet pertinent et vivant dans la mise en place de l'identité locale. Il faudrait cependant faire une nette hiérarchie entre eux dans laquelle l'URSS l'emporte nettement sur la Prusse germanique qui elle-même est plus importante que la Prusse balte. Mais ils jouent sur des créneaux similaires, historico-culturels.

L'image lance comme une provocation linguistique: la langue russe est noyée parmi d'autres, nommément l'anglais, l'allemand et le polonais sur l'image, mais encore le lituanien et le suédois (!) dans le texte qui commente l'image, comme si Kaliningrad était vraiment un territoire international, polyglotte, multiculturel. C'est d'autant plus intéressant que c'est très loin de la réalité: Kaliningrad est de fait « plus russe » que ne l'est aujourd'hui Moscou qui est vraiment polyglotte avec ses millions d'étrangers venus de « l'Etranger proche » ou de bien plus loin (Turquie, Chine, Vietnam...), et son intégration dans la mondialisation ce qui la fait vivre au rythme des modes et du vocabulaire « moderne », en l'occurrence américain. A cet égard, les

rumeurs selon lesquelles l'allemand ou l'anglais seraient très répandus à Kaliningrad en plus d'un argot local semblent être des inventions journalistiques[459]. Si des mots anglais circulent à Kaliningrad ils viennent tous, sans surprise, de Moscou, bien plus poreuse à l'influence étrangère que Kaliningrad. Ici, il faut surtout remarquer que c'est une façon très répandue à Moscou de présenter Kaliningrad en Russie, et une façon pour Kaliningrad de se présenter comme prestigieuse en contexte russe. Cette représentation, tout en étant en quelque sorte absurde, fait partie de l'identité à laquelle prétend une partie de la population de Kaliningrad, en particulier son élite sociale.

Dans le même ordre d'idées, l'image ne peut pas échapper à la liste officielle des « 170 » nationalités qui habitent l'Extrême-Occident russe. Cette liste est pourtant peu pertinente: 85% de la population est d'ethnie grand-russienne. La liste des « 170 » devient grotesque quand on sait que les deux principales « minorités » sont les Ukrainiens et les Biélorussiens, dont l'identité concrète, en contexte russe, ne se différencie plus de celle des Grands-russiens[460]. On atteint donc un chiffre de plus de 95% de Russes, bien loin de la diversité ethnoculturelle affichée.

Bien d'autres exemples de ce phénomène sont observables à Kaliningrad. Ainsi peut-on en lire sous la plume du professeur de philosophie sociale N.Andrejčuk. Tout en affirmant que les Kaliningradiens sont des Russes avant tout et que leur façon même de se présenter comme « Prussiens » ou « allogènes » est typiquement russe, elle dit aussi que les habitants de l'Oblast' sont en permanence pris dans un « dialogue des cultures » qui aurait lieu du fait de l'intrusion d'éléments étrangers venus spécifiquement de Pologne, Lituanie, Allemagne et Suède dans le quotidien des habitants. Le problème ici est que ledit dialogue ne peut être qu'un monologue si on se place du point de vue de Kaliningrad. Surtout, les exemples que donnent l'universitaire font douter de la pertinence de ce « dialogue des cultures »: selon elle, il existerait une influence lituanienne du fait que les magasins de souvenirs de Kaliningrad se sont mis au diapason du type de souvenirs qui sont produits traditionnellement en Lituanie. Il existerait une influence polonaise du fait de la façon dont l'espace est organisé autour de l'église orthodoxe de Bagrationovsk (à la frontière polonaise), selon un plan urbain de type polonais[461]. Il existerait une influence allemande du fait du style germanique de certains éléments architecturaux[462]... Rien de tout cela ne nous semble convaincant eu égard à la problématique de l'identité/identitification. Les éléments de la culture matérielle ne sont pas en eux-mêmes porteurs d'identitification, de transferts culturels capables de modifier l'identité[463]. Nous reviendrons plus loin sur le rôle spécial de l'architecture et de son appropriation par la population.

Dans le schéma de Popadin comme dans l'exposition d'Andrejčuk, tout est mis sur le même plan du multiculturalisme. Or l'influence de la culture germanique prussienne, propre à l'histoire de l'Oblast' donc interne, n'est pas forcément celle de l'Allemagne contemporaine, l'influence culturelle de la Pologne est réelle mais reste extérieure, quant à celle de la Lituanie proprement dite elle est négligeable. Enfin celle de la Suède, sur le plan culturel au moins, semble inexistante[464]. On notera au passage que la Biélorussie, qui n'est pourtant pas très lointaine, n'est évoquée ni par l'un ni par l'autre de ces deux auteurs. Ainsi, alors que le propos de Popadin est de présenter un schéma « explicatif » (puisqu'il donne des informations) de l'identité

kaliningradienne, on en arrive plutôt à constater que son schéma brouille les cartes au lieu de les rendre lisibles.

L'essentiel ici est donc moins le fond du propos que la forme : en accumulant le nombre de pays qui influenceraient la culture kaliningradienne et en donnant à chacun un poids comparable, on a vraiment l'impression que Kaliningrad est culturellement « internationale ». Or ce n'est pas le cas. De même, en évoquant un « dialogue des cultures », on donne une illusion multiculturaliste qui ne résiste pas au fait que les langues étrangères sont très peu présentes et peu connues dans l'Oblast', à l'exception notable du polonais465.

De même, le recteur de l'université de Kaliningrad Andrej Klemešev s'intéresse volontiers aux organisations culturelles ethniques locales466 et leur nombre élevé lui sert à prouver que le Sujet 39 est multiculturel, multiethnique et multiconfessionnel, même quand le nombre de leurs adhérents est indigent. Quand on sait que ces organisations concernent moins de 5% de la population locale, on reste stupéfait devant l'importance qui leur est accordée. Il s'agit probablement d'un discours officiel, conformiste, politiquement correct, affichant une sorte de « multiculturalisme Potemkine ». On voit donc qu'il existe une différence importante entre l'identité affichée par l'Etat et une certaine élite d'une part et l'identité observable sur le terrain. Mais on soulignera aussi que cela correspond aussi en partie à la différence entre l'échelle fédérale et l'échelle régionale.

On voit donc que le « multiculturalisme » ethnique, linguistique et culturel de Kaliningrad n'est qu'une image. Il faut s'intéresser à ses origines et à ses usages. Il s'agit d'abord d'un résultat de la dissolution de l'identité ethnique russe dans l'Empire, selon un phénomène propre aux empires. C'est ainsi qu'on observe une assez faible expression nationale du peuple grand-russien : en Russie, le fait ethnique russe ne semble se manifester que par la langue officielle et l'Eglise russe ; l'Etat, lui, est officiellement multiethnique et ne se base pas spécifiquement sur le peuple majoritaire. Dans le même ordre d'idées, l'image du peuple russe en Russie est peu « nationale » et très étatique: le peuple grand-russien reste la majorité dont le prestige repose uniquement sur celui de l'Etat, il est la masse, le peuple qui traîne derrière lui l'héritage d'avoir été l'un des derniers de Russie à être libéré du servage, et d'avoir ensuite été le peuple sans République nationale au sein de l'URSS.

Un autre aspect de cette dimension impériale du problème est l'ambition politique universaliste de la Russie, et c'est sans aucun doute là l'essentiel. Elle pousse l'Etat à se faire plus divers qu'il ne l'est réellement. Ici la Russe continue volontairement de jouer le rôle diplomatique et politique universaliste de l'URSS, et pour cela doit se présenter comme un pays vraiment composite unificateur de plusieurs (dans l'idéal de toutes467) les civilisations, alors qu'elle s'est pourtant redéfinie territorialement en abandonnant la plupart des peuples de sa périphérie européenne, caucasienne et centre-asiatique. Enfin, le multiculturalisme est à la mode, et la Russie suit une mode qui bat son plein en Europe.

Le « multiculturalisme Potemkine » à Kaliningrad sert donc à la fois des intérêts internes et externes. A l'intérieur, c'est une question de prestige et une question de conformisme ; à l'extérieur, c'est une question de grande politique et d'adaptation à la mode idéologique.

C'est sur cette toile de fond identitaire, à la fois soviétique et post-moderne que se développe l'appropriation du territoire de Kaliningrad par la population. Celle-ci est d'abord un processus culturel dont nous devons montrer le fonctionnement profond.

III 2 1 2-Appropriation culturelle russe du genius loci prussien

L'appropriation culturelle russe du territoire de Kaliningrad est un phénomène complexe et spontané. Nous n'en étudierons ici que les manifestations tangibles et les plus territorialisées. De manière générale, les Kaliningradiens tendent, sur leur territoire, à capter et à donner un sens à ce qui à leurs yeux est prestigieux et en relation avec leur histoire ; c'est en grande partie eu égard à ces deux critères qu'on peut suivre le lent processus d'appropriation. L'intérêt pour ce qui est prestigieux est à la fois un fait spontané mais aussi lié à une volonté de revendiquer pour soi cet élément. De facto on retrouve à Kaliningrad, et sous une forme particulièrement récente, un phénomène qu'on a pu observer dans les constructions identitaires nationales des Pays baltes il y a un siècle et demi. On retrouve d'ailleurs souvent les mêmes références identitaires. Ce processus permet de s'auto-légitimer et de s'ancrer dans un passé, plus ou moins lointain, mais toujours le plus lointain possible.

Cette appropriation populaire passe entre autres par l'intégration d'éléments naturels du paysage, par celle d'éléments architecturaux, et par la mise en scène du territoire prussien dans des récits russes. Nous passerons en revue ces différents éléments.

III 2 1 2 1-L'appropriation des éléments naturels

De toutes les manifestations de l'appropriation culturelle russe, celle des éléments naturels est la plus facile car ceux-ci sont politiquement neutres. Parmi ceux-ci, nous nous intéresserons successivement à trois particularités de l'Oblast' : l'ambre, la mer et le Niémen.

Le « Pays de l'Ambre »

La Prusse russe est le Pays de l'Ambre par excellence. C'est de là, et spécifiquement du site de « Ântarnyj » le bien nommé[468] que provient la plus grande partie de l'ambre disponible au monde. Cette pierre mystérieuse a sa propre dimension culturelle extrêmement ancienne qui rejaillit sur le pays qui la renferme. On notera que la Lettonie, la Lituanie et la Pologne revendiquent concurremment et à des degrés divers la qualité d'être le Pays de l'Ambre, mais que sous ce rapport, la prééminence naturelle de Kaliningrad ne fait aucun doute.

Cependant il faut dire que la mise en valeur culturelle de l'ambre à Kaliningrad est récente dans la mesure où l'époque soviétique avait fait triompher la culture des marins (cf le chapitre Insularité) et que l'art de l'ambre était retourné à la case départ lors de la fuite des artisans germaniques. Gennadij Dolin explique que « l'ambre était très peu valorisé aux temps de l'URSS en tant que patrimoine culturel[469] ». Les Soviétique exploitaient l'ambre mais essentiellement sous la forme de produits peu variés et peu travaillés, notamment les insectes *(žuki)* pris dans l'ambre plutôt que les bijoux. Aujourd'hui un artisanat de l'ambre s'est mis en place et l'importance de l'ambre comme référence identitaire ne peut que se développer dans les années à venir.

Un Musée de l'Ambre est ouvert à Kaliningrad à l'extrême fin des années 1970. Il se développe progressivement dans les années 1980 mais subit une période difficile de 1992 à 2003. Ce n'est

qu'alors qu'il devient un musée autonome. L'intérêt d'un tel musée, au-delà de la promotion économique, scientifique et artistique, est qu'il propose aussi au public une dimension culturelle et identitaire de l'ambre. Il participe à l'approfondissement de la relation entre l'Oblast' et ses habitants. C'est ainsi que ses collections permanentes évoquent explicitement un certain nombre de références culturelles que nous allons analyser.

Le Pays de l'Ambre, situé si loin de la Méditerranée, a pourtant une place importante dans la mythologie grecque, inépuisable source littéraire en Russie comme ailleurs dans le monde. Au moins trois mythes sont associés (ou associables) au Pays de l'Ambre. Le premier est évidemment celui de Phaéton470, fils d'Hélios dieu du Soleil, qui prend le char de son père en allant vers l'Occident, et qui est foudroyé et tombe dans le fleuve Eridan, dans lequel s'écoulent les larmes des filles du Soleil. Ces larmes sont l'ambre. L'Eridan, fleuve d'ambre, est généralement tenu pour le Pô italien parce que c'est non loin de son embouchure que se situait l'aboutissement de la Route de l'Ambre vers Rome et la Grèce (voir les paragraphes suivants) mais il pourrait s'agir, à plus forte raison, peut-être de la Vistule ou du Niémen (voire de la Pregolâ) qui se situent au Pays de l'Ambre même. Le Niémen en particulier coule dans l'Oblast' de Kaliningrad. On ne saurait oublier en outre que l'Eridan est non seulement un fleuve terrestre mais encore un fleuve céleste, une constellation prompte à intéresser les poètes, et même un fleuve infernal selon Virgile (Enéïde).

Les deux mythes grecs suivants ont pour personnage central Circé. Cette fille d'Hélios est la sœur de Phaéton. Or son royaume, l'île d'Aea (Aia ou Aiaia) se trouvait à l'embouchure de l'Eridan. Si ce fleuve est le Niémen ou la Vistule, l'île d'Aea peut être interprétée comme étant la Sambie, tenue pour une île dans l'Antiquité. La Sambie est précisément la partie occidentale du Sujet baltique russe. Dès lors le périple des Argonautes comme l'Odyssée d'Ulysse qui mènent chez Circé peuvent donc être intégrés à la culture locale d'une façon particulièrement profonde. Ces deux mythes s'y prêtent d'ailleurs tout à fait. Les Argonautes sont censés traverser la Mer Noire et dès l'Antiquité, la version orphique du mythe les fait traverser la Russie du Sud au Nord par le Tanaïs (le Don)471. Puisque à l'issue de ce voyage ils arrivent chez Circé, tout concorde pour dire qu'Aea est le Pays de l'Ambre.

En ce qui concerne *l'Odyssée,* la concordance n'est pas moins grande. Ulysse se rend chez Circé après avoir traverser le pays mystérieux des Lestrygons « où la nuit et le jour sont si proches que les bergers qui ramènent leurs troupeaux, au coucher du soleil, saluent ceux qui les sortent à l'aube ». De même, en quittant Aea, le roi d'Ithaque arrive dans « l'Océan et à ces lointaines frontières du monde où les Cimmériens, citoyens de la nuit perpétuelle, vivent au milieu des brumes et ne voient jamais le soleil ». Comme le disait Robert Graves472, ces régions semblent être des contrées de l'Europe du Nord où alternent le soleil de minuit (les bergers du soir et ceux du matin se rencontrent car il n'y a pas de nuit) et la nuit polaire « cimmérienne ». Puisqu' Ulysse se trouve dans le Nord de l'Europe et qu'Aea se trouve en face de l'Eridan, c'est que le fils de Laerte (et surtout de Sisyphe) navigue probablement au large du Pays de l'Ambre. Revendiquer avec une base assez solide des mythes aussi importants et aussi anciens permettraient le cas échéant de combler très en amont la carence identitaire locale d'une façon spectaculaire et inattendue.

Il faut ensuite évoquer la Route de l'Ambre. C'est un thème connu de tous les Kaliningradiens: elle apparaît sous la plume du Père Birûkov, sous celle de Klemešev, et bien sûr au Musée de l'Ambre qui en offre une carte. Cette route courait spécifiquement entre le littoral de la Prusse et l'Adriatique septentrionale (l'embouchure du Pô). Cette Route ancre la région dans l'Antiquité, ce qui est important pour un territoire qui est réputé n'avoir qu'une soixantaine d'années et pour lequel le passé germanique reste en partie polémique.

Mais la Route de l'Ambre est en fait un faisceau de routes diverses qui relient la Prusse à la Méditerranée. Certaines sont maritimes (circumnavigation de l'Europe occidentale), d'autres

fluviales, par la Vistule, par le Niémen, par la Dvina[473]. Ces deux dernières sont plus importantes que les autres d'un point de vue russe parce qu'elles mènent à Kiev avant d'atteindre Constantinople. Ainsi la Route de l'Ambre se confond avec la Route des Varègues aux Grecs qui est à l'origine de la fondation de la Russie.

Cela n'épuise pas le sujet. L'Eglise orthodoxe s'y intéresse depuis plusieurs années. Le Père Birûkov montre que la Route de l'Ambre est aussi une route sacrée et orthodoxe sur l'ensemble de son cours car il s'agit du périple de saint André. L'ecclésiastique de Nesterov rapporte en fait les écrits d'une haute autorité religieuse, le métropolite de Moscou et Kolomna Makarij qui écrivait en 1995: « Décrivant la route du saint apôtre à travers la Russie, de la Chersonèse vers l'amont par le Dniepr jusqu'à Kiev, et de Kiev plus loin par le Dniepr et d'autres rivières jusqu'à Novgorod et la Mer des Varègues, route qui en effet existait, notre chroniqueur [médiéval] ajoute que saint André s'est rendu des Varègues à Rome d'où il est retourné en Grèce. Par quel chemin s'y est-il rendu? Le chroniqueur ne le dit pas clairement (« il va chez les Varègues et arrive à Rome »), mais le plus probable est qu'il le fit par le chemin qui menait alors de la côte baltique à la Mer Adriatique et à l'Italie. Et le seul chemin possible passait par les plaines de l'actuelle Pologne, les Carpates, la Vah et la Pannonie[474]. C'est par ce chemin que l'apôtre du Christ put atteindre Rome, et en passant, prêcher l'Evangile aux populations locales.[475] Ainsi pour les deux prêtres orthodoxes, saint André a traversé la Russie du Sud au Nord, puis l'Europe centrale du Nord au Sud. Le point central du voyage est l'embouchure de la Vistule, c'est-à-dire l'actuelle lagune de Kaliningrad. De ce fait, selon le Père Birûkov, « un chrétien orthodoxe doit tenir le saint apôtre André pour le patron céleste du Porus'e, c'est-à-dire de l'actuelle Oblast' de Kaliningrad et de ses environs. »[476]

Le Musée de l'Ambre évoque ensuite le folklore slave. Dans les contes slaves et surtout russes, on trouve l'évocation d'une pierre particulière, *Alatyr'-kamen' bel-gorûč,* c'est-à-dire la « pierre-alatyr' blanche et brûlante ». Celle-ci est souvent comprise, notamment à Kaliningrad, comme étant l'ambre et *alatyr'* serait alors la forme archaïque du mot russe *ântar'*, ambre. C'est ainsi que cette pierre est évoquée au sein du Musée de l'ambre local[477]. Certes, l'ambre est réputé jaune[478] mais dans les faits l'ambre est une pierre dont la couleur va bel et bien du blanc d'ivoire au noir en passant par toutes les nuances du jaune, de l'orange, du rouge et du brun. Que l'ambre soit susceptible de chauffer est une de ses principales caractéristiques, qui est à l'origine du développement prodigieux de son nom grec, *elektron,* dans le monde contemporain par l'intermédiaire de cette chaleur, précisément nommée « électricité », littéralement « vertu de l'ambre ».

Cette pierre joue dans les contes le rôle d'un omphalos, c'est-à-dire d'un monticule qui représente le centre du monde. Elle est réputée être « le père (ou « la mère ») de toutes les pierres ». Elle est en général située au centre de la mer, dans une île qui est Buân (Ruân). De fait, *Alatyrskoe more* est un nom ancien de la Baltique[479].

Alatyr'-kamen' est évoqué à côté du mythe lituanien et plus généralement balte de Jurata et Castitis. Jurata est la déesse de la Mer et Castitis est un simple pêcheur. Depuis son palais aux murs d'ambre, elle apprend que le pêcheur ose jeter ses filets dans une de ses rivières sacrées. Venant pour le punir, elle en tombe amoureuse. Mais le dieu du Ciel punit cet amour impur en jetant la foudre sur le palais d'ambre marin. Depuis ce temps, les morceaux de l'édifice viennent échouer sur les rives de la Baltique. On remarquera que là, le Musée de l'Ambre intègre non plus seulement la culture classique ou slave mais balte, donc la plus locale et la plus anciennement enracinée dans le territoire, d'une part, et que ce faisant, elle n'hésite pas à aller à la rencontre d'un héritage revendiqué par la Lituanie, ce qui montre l'ambiguïté des relations culturelles avec ce pays. L'époque soviétique avait ouvert la voie à la popularisation du folklore des pays voisins, et l'Oblast' de Kaliningrad en a hérité.

On en arrive tout logiquement à la Chambre d'ambre480, à la fois chef d'oeuvre de la joaillerie prussienne et symbole des relations germano-russes. Créée pour le roi de Prusse par des artisans de Königsberg et de Gdansk481, elle est offerte à Pierre Ier en 1716 et installée à Saint-Pétersbourg puis Tsarskoïé Sélo. Elle est ensuite démontée par les envahisseurs nazis en 1941 et expédiée à Königsberg où elle disparaît mystérieusement en 1945. Les recherches pour la retrouver (si elle existe encore) n'ont depuis pas cessé et cette chambre d'ambre continue d'exciter l'imagination des Russes et des Allemands. D'une certaine façon cette œuvre d'art incarne Kaliningrad à elle seule : fabriquée notamment à Königsberg, installée en Russie, ramenée sur place, disparue, recopiée à l'identique à Tsarskoïé Sélo, insaisissable, elle est le lien entre la Prusse et la Russie.

La Mer

En dehors de l'ambre, Kaliningrad, c'est la Mer. C'est un thème particulier parce que rare pour les Russes. La culture russe s'est en effet traditionnellement développée loin de la mer, autour de villes de l'intérieur du continent, à Kiev puis à Moscou. Il n'y a guère que les Russes d'Arkhangelsk, d'Ingrie, de Crimée et de l'Extrême-Orient qui aient une culture dans laquelle la mer joue un rôle important. Kaliningrad s'ajoute à cette liste d'une façon tout à fait particulière. Kaliningrad a une culture des expéditions maritimes lointaines (voir infra) et Kaliningrad a sa propre Mer. Celle-ci est spécialement valorisée, et en particulier depuis les années 1990. Ainsi cette chanson du chanteur populaire Oleg Gazmanov, originaire de l'Oblast d'Extrême-Occident :

Baltijskij bereg

Â vernulsâ v gorod moj na ***kraû strany***

V gorod detstva gde priboj ližet valuny

Znaû, probival ne zrâ ***steny trëx granic***

Nakonec uvižu â cvet znakomyx lic

Baltijskjij bereg - ryžaâ zarâ

Upala v more, grozd'â ântarâ,

Baltijskij bereg-volny i tuman,

Baltijskij bereg ty moj talisman

Côte baltique

Je suis revenu dans ma ville aux confins du pays,

Dans la ville de mon enfance où le surf lèche les rochers

Je sais, en ne passant pas en vain les murs de trois frontières

Qu'enfin je verrai la couleur des visages familiers,

Côte baltique, tu es l'aurore rousse,

Tu es tombée dans la mer, ce sont les grappes d'ambre

Côte baltique, ce sont les vagues et le brouillard,

Côte baltique, tu es mon talisman.

Ici la Mer est le thème principal de cette chanson qui affirme l'attachement à la terre kaliningradienne. La spécificité de Kaliningrad apparaît dans son lien très étroit avec la Baltique (et l'exclavement) et donc aussi avec l'ambre. En somme Kaliningrad est vraiment le pays où le Soleil se couche dans la mer Baltique, « aux confins du pays », car son « aurore rousse» est en fait un crépuscule d'Extrême-Occident. Le paysage de Kaliningrad est intimement marqué par

cette référence immédiate au grand large familier qui implique un mode de vie particulier (« surf », « les vagues et le brouillard »).

L'ambre et la Baltique inspirent d'autres artistes. C'est ainsi que leurs couleurs particulières (les ocres, de l'ocre-rouge à l'ocre-jaune, ainsi que le célèbre bleu de Prusse ou bleu baltique) sont omniprésents dans la peinture du célèbre artiste kaliningradien Boris Bulgakov qui mêle peinture de thèmes prussiens (vieilles maisons en brique) et de thèmes russes orthodoxes (coupoles d'églises). Enfin, la Mer est aussi la Flèche des Coures. Le recueil de Čmyxov482 l'évoque comme une merveille naturelle qui appartient aux habitants. Elle a en effet été classée officiellement comme une des Douze Merveilles naturelles de Russie.

Le Niémen

De manière générale, l'appropriation se fait avant tout dans la Ville et sur la côte. L'arrière-pays de Kaliningrad est rarement mis en avant. Et pourtant lui aussi a son importance. En effet le fleuve Niémen qui forme toute la frontière nord de l'Oblast' est porteur d'appropriation car il a sa place dans la culture russe et soviétique. C'est un fleuve biélorussien, lituanien et prussien sur lequel se trouvent Grodno, Kaunas, Sovetsk/Tilsit, et l'embouchure (Rusna/Rusa) où auraient habité les Wendes Rügiens. Par le biais de ses affluents, le Niémen évoque aussi la biélorussienne Novogrodak (première capitale du Grand-Duché de Lithuanie de culture russienne) et Wilno/Vilnius. C'est donc un fleuve balte mais aussi slave et qui est donc mobilisable pour l'identité russe locale avec par exemple l'expression *Nemanskaâ Rus'* (« la Rus' du Niémen »). En suivant le fleuve on se retrouve dans les terres de culture russienne. De facto, le Niémen est bien plus profondément « russe » que Kalingrad elle-même. D'une certaine façon c'est ce fleuve qui fait la jonction entre l'Oblast' et le reste du monde slave oriental. De plus la position actuelle du Niémen comme frontière se retrouve aussi dans l'histoire, quoique inversée : Napoléon envahit la Russie en 1812 en traversant le Niémen depuis la Prusse orientale. Il y a donc ici un véritable ancrage de la culture russe dans le sol, ou plutôt dans l'eau.

III 2 1 2 2-L'appropriation du paysage architectural

Le paysage architectural est le cœur même de la germanité et de la spécificité de Kaliningrad aujourd'hui. Cela saute littéralement aux yeux. Si on ajoute que l'histoire prussienne reste connue surtout d'une élite locale cultivée et que la langue allemande n'est pas la deuxième langue de l'Oblast', la germanité se résume essentiellement à l'architecture héritée de l'ère prussienne. L'impact de ce paysage sur l'identité locale est donc décisif. On s'en rend d'autant mieux compte quand on compare Kaliningrad au cas de Sakhaline-sud ou des Kouriles. La germanité est plus palpable à Kaliningrad que la japonité dans l'île de la Mer d'Okhotsk parce qu'elle a laissé des bâtiments qui non seulement sont visibles mais encore très prestigieux. A Sakhaline-sud, la présence japonaise n'a pas laissé une présence comparable, non seulement parce que les Japonais ne se sont installés qu'après 1905, mais encore parce que Sakhaline n'était pour eux qu'une frontière extrême peu valorisée. Les vestiges japonais sont rares et peu prisés des Russes. Enfin, ce n'est que très récemment que le Japon a gagné un vrai prestige dans la société russe, par le biais du développement des mangas et autres produits culturels japonais qui n'ont touché la Russie qu' après 1991. Dans l'ex-Prusse orientale il en va tout autrement. L'enracinement allemand est aussi bien très ancien (XIIIe siècle) dans toute l'Oblast' que très développé eu égard à la qualité de capitale princière puis royale de Königsberg et à la qualité seigneuriale et ecclésiastique du pays prussien. Ainsi chaque ville, chaque bourg a, ou avait, son église, son château, ses belles maisons de style, etc...

Prenons la liste que dresse **Č**myxov des lieux emblématiques de la ville de Kaliningrad. Il cite :

-la Cathédrale du Christ Sauveur

-le port de pêche

-le combinat de tonneaux

-la rue de l'Université (ex-Paradeplatz)

-les Portes de Friedrichsburg

-la Gare du Sud (de Königsberg)

-la Place de la Victoire russe (ex-champ de foire)

-l'Académie des Beaux-arts

-l'Aérodrome de Dewau

-la Tour « der Dohn » (mais russifiée en « Tour du Don »483)

-la Tour Wrangel (qui n'est pas liée au général Blanc, le baron Wrangel)

-le Bastion Grolmann

-Les Portes de Rossgarten

-les Portes royales

-la Bourse

-le Zoo

-la Cathédrale luthérienne

-l'église catholique de la Sainte Famille

-la Stadthalle (musée d'art et d'histoire)

-le chantier naval *Ântar'* (ex-chantier naval *Union*)

On remarque que cette liste est presque complète, en tout cas en ce qui concerne le centre-ville de Kaliningrad. Il n'y a que deux monuments qui sont soigneusement évités par Čmyxov, le Château royal, et ce qui l'a remplacé, la Maison des Soviets. La raison est simple : le recueil étant conformiste, il refuse d'entrer dans un débat houleux qui met en évidence les contradictions historico-architecturales de la Ville.

On est frappé par le fait que cette liste est in fine infiniment plus germanique que soviétique. De fait, seuls les trois premiers lieux, la nouvelle cathédrale orthodoxe, le port et le combinat sont des monuments soviétiques ou russes. Tous les autres sont des créations allemandes, même si une partie d'entre eux a été réaffectée C'est d'autant plus remarquable que comme nous l'avons vu, **Č**myxov représente un point de vue très conformiste voire officiel.

Cela rend compte d'une part de l'inanité symbolique de l'ère soviétique à Kaliningrad avec l'exemple archétypal de la Place de la Victoire qui était vide jusqu'à la construction de la Cathédrale orthodoxe en 2006. Les Soviétiques ont certes beaucoup reconstruit, et créé de nouveaux logements, mais ils ont très peu construit de monuments. D'autre part, cela rend compte de la reconnaissance du patrimoine germanique comme relevant du « Nôtre » et non de « l'Autre ».

En effet c'est finalement face à ce paysage que les Russes de Kaliningrad se définissent comme « Prussiens ». Ce qui est significatif, à côté de ces monuments symboliques revendiqués comme « leurs » par tous les Kaliningradiens, c'est le choix des élites, y compris politiques, de s'approprier les anciens bâtiments de style germanique. Ainsi la Mairie, le siège du Gouverneur, la Douma locale, et d'autre part les familles de ces dirigeants prennent possession des maisons allemandes du centre-ville pour leurs besoins publics comme privés. L'élite sociale, économique et culturelle prend le même chemin. De là une « germanisation » volontaire par installation et valorisation sociale du « fait germanique ». De facto, ces élites se placent ainsi dans la continuité de la Prusse germanique car s'approprier des lieux de pouvoir c'est aussi en capter la légitimité. Ainsi les dirigeants du PC russe, quoique radicalement anti-monarchistes et avant tout internationalistes, ont choisi pour siège de leur pouvoir le Kremlin moscovite en 1917. Inéluctablement, ils ont fini par devenir, à leur manière, les héritiers de l'Empire de Russie, ce qui est particulièrement clair sous Staline. Plus proche du cas de l'Oblast' baltique, est celui de Constantinople : les Ottomans ayant détruit l'Empire romain d'Orient et pris leur capitale en 1453, revendiquent aussitôt pour eux le titre impérial au nom du lieu conquis. C'est bien le lieu qui est central puisqu'ils ne sont ni Grecs (« Romains », *Rômaioi)* ni orthodoxes ni de culture hellénique. C'est donc bien l'esprit du lieu, le *genius loci* étranger qui transforme en profondeur l'identité du nouvel occupant car l'habiter c'est en assumer l'héritage dès qu'il est reconnu pour prestigieux484.

En s'installant dans les bâtiments allemands ces élites prennent donc pour elles un patrimoine qui les ancre dans le passé, tout en s'emparant d'éléments architecturaux qui sont beaux et tenus pour tels, et, de plus, « ouest-européens ». Cela correspond tout à fait à ce que ces élites veulent renvoyer comme image d'elles-mêmes.

Mais ce paysage prussien et allemand ne se réduit pas à l'architecture prestigieuse et légitimatrice. C'est aussi un ensemble de récits divers par lesquels la littérature russe attribue une place particulière au territoire de la Prusse orientale.

III 2 1 2 3-L'appropriation littéraire

Pourquoi intégrer de la littérature à une étude géopolitique? Non seulement parce que la littérature peut être une source très précieuse pour étudier la représentation du territoire par la population, mais encore parce que la littérature est un élément-clef de la culture qui n'est elle-même rien moins qu'un acteur de l'appropriation, et un acteur d'autant plus puissant qu'il est susceptible de s'imposer au niveau de l'Etat parce que celui-ci est lui-même sous son influence.

Comment alors intégrer l'étude d'oeuvres littéraires dans notre démarche? Comment faire une lecture géopolitique d'une oeuvre littéraire sans tomber dans l'étude littéraire proprement dite qui n'est pas notre propos ? La méthode a été définie ad hoc. Ont semblé essentiels le thème de l'œuvre, le lieu de l'action, la résonance historique de l'oeuvre, son influence culturelle et sociale. Tels sont les éléments qui ont présidé au choix et au traitement du matériau littéraire.

Cela étant posé, quels auteurs choisir dans notre perspective géopolitique? A l'époque soviétique existait une littérature kaliningradienne qui était spécialisée dans les grandes expéditions maritimes.485 Nous ne l'avons pas retenue ici car elle était souvent entièrement tournée vers le monde extérieur et n'évoquaient que très peu voire pas du tout le territoire proprement dit de Kaliningrad486. Nous avons donc décidé de limiter le choix des auteurs à deux d'entre eux, très représentatifs et universellement tenus pour tels, un auteur proche de notre époque et l'autre contemporain, l'un et l'autre célèbres et influents. Le premier est le célèbre Alexandre Soljénitsyne qui a beaucoup écrit sur la Prusse orientale ; le second est Ûrij Bujda, un Kaliningradien qui a connu le succès en Russie grâce à ses livres inspirés par son pays natal. Le choix opéré a priori s'est avéré pertinent: Soljénitsyne et Bujda offrent deux visages radicalement différents de Kaliningrad mais qui ne s'opposent pas pour autant, l'un se plaçant dans la continuité de l'autre tout en exprimant des sentiments et des représentations qui sont comme l'envers de la médaille. Aux sentiments passionnés, guerriers et réalistes de Soljénitsyne répondent les sentiments nostalgiques et les représentations fantastiques de Bujda. Les deux auteurs sont en fait parfaitement complémentaires et permettent de cerner l'essentiel de ce que représente Kaliningrad aux yeux de la culture russe nationale et locale.

*Alexandre Soljénitsyne : *Les Nuits prussiennes* et *Août Quatorze*

Les romans, célèbres en Occident, de Soljénitsyne *Une journée d'Ivan Denisovitch* puis l'*Archipel du Goulag* ont fait passer dans l'ombre des ouvrages finalement plus importants pour lui et qui sont d'une grande actualité aujourd'hui, notamment au regard de Kaliningrad. Comme l'explique Georges Nivat487, Soljénitsyne construit en grande partie son œuvre en référence à la Prusse orientale qui est à la fois celle où a combattu son père Isaakij au nom de l'Empire de Russie en 1914 (d'où le roman *Août 14*) et celle où il sert lui-même l'URSS en 1944-45, exactement trente ans plus tard, ce qui lui inspire les *Nuits prussiennes* et *Adlig Schwenkitten* (du nom du village prussien où se déroulent les combats). Ainsi se dégage un véritable cycle prussien de l'oeuvre du prix Nobel qui reste une référence pour la culture russe de notre temps.

Août Quatorze

Août Quatorze fait partie de *La Roue Rouge,* série de romans qui cherchent à identifier comment la Russie a pu en arriver à la Révolution et à la tyrannie communiste. Ce roman raconte le destin d'Isaakij « Laženicyn », qui n'est autre que le père d'Alexandre Soljénitsyne. L'auteur y évoque les événements survenus en août 1914 avec au centre de l'intrigue la terrible défaite russe de Tannenberg : après la victoire de son collègue von Rennenkampf488 à la bataille de Gumbinnen, le général Samsonov est encerclé et son armée anéantie sans pitié par les Allemands. Le tragique est porté au degré le plus haut par Samsonov lui-même qui devant l'ampleur du désastre se suicide. Cet événement est présenté par Soljénitsyne comme important parmi les causes de la Révolution d'Octobre.

Pour Soljénitsyne, la bataille de Tannenberg et la campagne de Prusse toute entière sont comme un résumé de la Première Guerre mondiale vécue en Russie: « Dans une guerre qui a duré quatre ans et qui a brisé le moral de la Nation, qui peut dire quelle a été la bataille décisive ? Et pourtant on peut affirmer que la première défaite russe a été déterminante, a donné le ton à toute la suite de la guerre et au tour qu'elle a pris pour la Russie : on s'était lancé dans la première bataille sans avoir rassemblé ses forces et on ne devait plus jamais réussir à les rassembler à temps. Dès la première fois, notre moral était abattu et ne devait jamais retrouver son assurance d'antan ; dès la première fois, ennemis et alliés ont commencé à nous regarder avec un petit sourire pincé : « Drôles de combattants ! »- Et c'est marqué du sceau de ce mépris que nous avons combattu jusqu'à l'effondrement. »489

La défaite survient le 15 août, jour de l'Assomption/Dormition490 de la Vierge dont l'auteur rappelle qu'elle est la patronne de la Russie. C'est la « fin de la Russie » qui s'annonce. Quant à Samsonov, personnage très religieux, Soljénitsyne en fait une figure du Christ faisant ses adieux à ses disciples lors de la Cène. La comparaison est explicite : Samsonov est « un agneau de sept pouds »491, l'Agneau de Dieu qui va être sacrifié. Il est ainsi le symbole d'une Russie pétrovienne qui va mourir. Soulignant la ressemblance du général remerciant chaque compagnie de son armée (ce qui n'est aucunement d'usage envers des soldats vaincus) avec un pope bénissant et absolvant chaque croyant, Soljénitsyne écrit : « Et en l'espace de quatre jours et demi, la catastrophe de la Deuxième Armée avait été consommée. Celle de l'Armée russe toute entière. Voire même (et il regardait le visage de Samsonov, avec son expression solennelle d'absolution), voire même (et cette cérémonie d'adieux, qui évoquait la Russie d'avant Pierre le Grand, d'avant l'hégémonie de Moscou), voire même... »492.

Samsonov est le général d'une armée en fuite, aux abois, qui en arrive à enterrer ses drapeaux pour ne pas devoir les céder à l'ennemi. Le Commandant en chef subit ensuite le chemin de croix : il tombe, puis il perd son autorité, doit ensuite abandonner ses grades pour ne pas être reconnu par les Allemands en cas de capture. Il est donc dépouillé par un de ses subalternes de ses épaulettes et de ses insignes et en ressent « cette sensation de dégradation, d'infamie, de châtiment public », allusion aux vêtement déchirés et aux verges qui frappent le Christ. Or cette dégradation symbolique, la perte complète de l'honneur militaire, conduit inéluctablement le Général à la mort, il fuit ses troupes pour se suicider dans la forêt, seul. Il va de soi que la

dégradation, l'infamie, le châtiment public sont ici valables pour toute la Russie qu'incarne à lui seul Samsonov. La Prusse devient alors le haut-lieu de cet abaissement national sans précédent (ni la Guerre de Crimée ni la Guerre russo-japonaise n'avaient pris un tour aussi humiliant) et de la mort de la Russie, à la fois suicidée et enterrée (le drapeau est l'image et le corps de l'Etat).

On remarquera que la bataille de Tannenberg (plus exactement Hohenstein493) n'a pas lieu dans l'actuel Kraj Baltique mais en Mazurie donc en Pologne. L'armée Samsonov n'agit en effet que dans cette partie sud-ouest de la Prusse orientale. C'est l'armée de von Rennenkampf qui conquiert le territoire de l'Oblast' et notamment les actuelles Gusev et Černâxovsk. Mais cela n'enlève pas son importance au récit de l'auteur au regard de l'identité de Kaliningrad: dans cette région de Russie, Prusse orientale est de toute façon synonyme d'oblast' de Kaliningrad. La précision territoriale est secondaire, ce d'autant plus que l'armée Samsonov agit avec l'armée Rennenkampf, l'une travaille pour l'autre. Ainsi, la tragédie russe de Samsonov prend racine dans la terre de la future Kaliningrad.

D'autre part, le récit de l'écrivain a un poids important dans l'appréciation de l'action de von Rennenkampf, le conquérant de l'actuelle oblast'. Il en fait un portrait pour le moins peu flatteur. « Une fois encore il va lambiner, le Rennenkampf, peut-être par vanité ? Va-t-en savoir... Et une semaine plus tard, échappant à un encerclement du même genre [que celui subi par Samsonov] son armée ne dut son salut qu'à un vrai « marathon »- *Rennen ohne Kampf!* »494 Cette dernière expression est un jeu de mots féroce sur le nom du général russe d'origine germano-balte: *Rennen* signifie en allemand courir, et *Kampf* combat ; Soljénitsyne tourne alors ce nom en dérision complète en évoquant un marathon, une course (*Rennen*) mais sans combat (*ohne Kampf*), faisant de Rennenkampf un fuyard. Cette appréciation de von Rennenkampf enlève en grande partie à ce général son aura de vainqueur et de figure tutélaire potentielle de l'Oblast' d'aujourd'hui. Elle n'est sans doute pas pour rien dans le peu d'empressement des autorités nationales, locales et de la population à évoquer cette figure. Cette légende noire affecte donc le lien entre les deux périodes de présence russe au XXe siècle.

Les Nuits prussiennes

Le thème de la Prusse orientale dans les deux Guerres mondiales est également évoqué dans les *Nuits prussiennes*. Dans ce texte très réaliste et cruel qui traduit parfaitement la guerre et l'état d'esprit des soldats, l'ennemi est désigné d'une façon fantastique: les serpents (*zmei)* , les diables (d'âvoly), « ici ce n'est pas comme chez les gens », sous-entendu ces ennemis-là sont autres au sens plein.

Mais l'essentiel est ailleurs. Précisément devant le château prussien de Hohenstein qui flambe, le poète s'adresse à la Prusse orientale :

Entre nous deux il y a Samsonov,

Entre nous deux les pauvres croix

Des tombes russes qui blanchissent,

D'étranges pensées ce soir

Ont pris mon âme en leur pouvoir :

Depuis longtemps je te connais ! 495

[…]

*Je pressentais, Ostpreussen*496*,*

Que nos destins se croiseraient à nouveau

Là-bas, chez nous, est enterrée l'histoire

Sous la poussière des années

Dans le secret des archives

Des tours de Hohenstein

Elevées par votre démesure

Qu'il ne m'est pas donné d'oublier,

Qu'il est impératif de connaître et de se rappeler :

Comment en l'An quatorze

Par ce passage précis

Par ce défilé entre les lacs,

En passant par ce même territoire,

Avec six colonnes

De ravitaillement venant de l'arrière,

Pour Paris, pour le miracle de la Marne,

On poursuivit aveuglément et sans talent

L'agglutinement des corps d'armées grand-russiens,

Sans repère et sans pain

On les poursuivit jusqu'aux pieds de Lüdendorff,

Et ensuite sous le ciel bleu

On les noya dans la tourbe noire.

Arrivé pour les sauver du verrou

Nečvolodov fut destitué

- Me retenant de crier

La honte et la douleur de cette marche

Dans le crépuscule ecclésiastique des salles de lecture

Ne les partageant, mon garçon, avec personne,

Je me suis penché sur les feuilles

Des cartes et des plans jaunis.

Et les cercles, les points et les flèches

Ont ressuscité devant moi

La fusillade des marécages

La confusion de la nuit.

La soif. La faim. Août. La chaleur.

Les museaux sauvagement tendus

Des chevaux déchirant le harnais-

Et pas quelques-uns- des hordes, des hordes

*D'hommes affolés...*497

Peut-être ces phrases écrites par le célèbre écrivain russe du XXe siècle nous donnent-elles une des clefs de Kaliningrad : par trois fois, c'est là que s'est écrit le destin de la Russie, en 1914 avec la victoire éclair puis la déroute et le suicide du général Samsonov, en 1945 avec la prise de Königsberg, voire même en 1991 avec la sécession de la RSFSR et des Pays baltes.

Soljénitsyne met en avant la mémoire historique : « *Qu'il ne m'est pas donné d'oublier, qu'il est impératif de connaître et de se rappeler*». Celle-ci est vivante et poignante : «*Se retenant de crier / La honte et la douleur de cette marche ».*

En particulier, il fait appel à la notion de dignité nationale quand il rappelle le sacrifice du général Samsonov et l'impitoyable boucherie dont son armée fut victime (*Sans repère et sans pain/ On les poursuivit jusqu'aux pieds de Lüdendorff,/ Et ensuite sous le ciel bleu/ On les noya dans la tourbe noire.).* Ainsi s'expliquent les sentiments ardents de Soljénitsyne devant la fin de la Prusse en 1944-45 : au-delà du sentiment de vengeance, c'est la révélation de la continuité entre les deux Guerres mondiales, le sentiment d'une guerre enfin achevée, et en arrière-plan le scandale de l'oubli, du mépris voire de la *damnatio memoriae* que les autorités communistes ont fait subir aux héros malheureux de 1914 qui ne se battaient pas moins pour leur patrie qu'en 1944-45 (« ne les partageant, mon garçon, avec personne »).

Parce que selon Soljénitsyne la Russie et son honneur sont morts en ce lieu en août 1914, c'est donc ici même qu'ils doivent renaître. La destruction de la Prusse est alors synonyme de renaissance de la Russie et de sa puissance. Hohenstein en feu face aux croix des tombes russes qui blanchissent, n'est ce pas une sorte d'exhumation et une résurrection symbolique? Kaliningrad-Prusse orientale, c'est donc le chaînon manquant de l'histoire russe du XXe siècle. Et c'est bien là ce que montre Soljénitsyne.

Ajoutons que ce n'est pas le moindre des paradoxes que cet écrivain si fortement lié par sa vie comme par son œuvre à la Prusse orientale et qui cherche à recoller ensemble les morceaux d'une mémoire russe si clivée soit lui-même un acteur de la tragédie actuelle de Kaliningrad. En effet Soljénitsyne était l'un des plus fervents partisans politiques de la sécession de la Russie d'avec l'URSS en 1991. Or c'est précisément cette décision qui est à l'origine de l'isolement de Kaliningrad et de toutes ses nouvelles questions identitaires.

Ûrij Bujda : *La Fiancée prussienne*

Dans un tout autre genre littéraire, il faut s'intéresser à Ûrij Bujda. C'est un écrivain qui est né et a grandi à Znamensk, au centre de l'Oblast', un peu à l'est de la ville de Kaliningrad. C'est avant tout de son cher Znamensk qu'il parle. Bujda est d'autant plus intéressant sous ce rapport que lorsque Neklessa a fait son émission géopolitique sur Kaliningrad, il n'a pas pu s'empêcher d'inviter Ûrij Bujda.

Un premier roman intéressant notre question est *Prusskaâ nevesta.* La *Fiancée prussienne* est un récit qui évoque la chasse au trésor de deux adolescents dans un cimetière allemand. Ils ouvrent la tombe d'une jeune fille au corps intact qui, par ses vêtements blancs, s'avère être une fiancée. Elle porte sur son corps des petites montres en forme de cœur en guise de bijoux. Les jeunes gens tombent sous le charme mais la fiancée se transforme en squelette et son âme s'envole sous la forme d'un papillon. Ils volent les montres mais oublient la lampe dans la tombe.

Ce qui est en jeu ici est ce qui fait l'identité particulière du Pays de l'Ambre, soit le rapport entre le présent russe (les jeunes gens) et le passé prussien (la fiancée morte mais intacte) enraciné dans la terre par le cimetière. L'amour et l'union n'est pas possible car entre eux existe la frontière du temps. Néanmoins le charme joue, et un échange s'opère : ils donnent une lampe, la lumière, la vie, et prennent les bijoux, la richesse, l'héritage. On voit donc se dessiner chez Bujda l'idée que le destin de Kaliningrad est dans ce jeu russo-prussien, dans cette tentative d'échange entre un monde qui cherche des racines et un autre qui a besoin de ressusciter et de revoir la lumière.

Plusieurs thèmes se dégagent : l'image de la Prusse comme un pays plein de secrets, de trésors, de souterrains. Ce n'est pas la simple imagination d'un auteur : dès que le chercheur arrive à Kaliningrad, il se trouve confronté à ces innombrables histoires de chasse au trésor qui font partie du quotidien local comme de la culture populaire498. C'est non seulement la poursuite de la Chambre d'Ambre, mais de toutes ces richesses que les Allemands auraient, dit-on, cachées avant de fuir.

Kaliningrad apparaît comme un lieu en deux parties, un monde diurne, en surface qui serait russe, et un monde souterrain germanique, prussien, qui par des tunnels mystérieux continuerait à communiquer avec l'Allemagne. Ce rapport au sous-sol prussien est omniprésent dans l'oeuvre de Bujda et dans les récits populaires, même les plus réalistes. Ainsi dans le sous-sol, les Chevaliers Teutoniques ou des « déesses de marbre » attendraient leur heure pour remonter à l'air libre. Il va de soi que le sous-sol est une figure du passé mais il y a plus que cela dans cette omniprésence du souterrain. Il est très présent dans les contes vieux-prussiens conservés dans la Warmie et la Mazurie polonaises, et il y figure notamment comme le lieu où se cache le monde d'avant la conquête germanique et qui en ressort chaque année à la Saint Jean499.

Cette dimension fantastique et très ancienne est en fait fondamentale et propre à cette Oblast' (même si des récits comparables semblent exister dans les territoires repeuplés sur les Finlandais dans l'isthme de Carélie500). Elle est la prolongation de l'atmosphère dans laquelle vivaient les premiers colons soviétiques s'installant dans des maisons qui ne leur appartenaient pas et dont les propriétaires allaient peut-être revenir, soit en chair et en os, soit sous forme de fantômes. Kaliningrad est un territoire qui est tout à fait prompt à exciter l'imagination parce que l'élément prussien est à la fois présent et inconnaissable; il devient donc magique, inquiétant, maudit ou sacré. Peut-être est-ce bien en partie de là que vient le caractère sacré et pour le moins inattendu de la cathédrale luthérienne et du tombeau de Kant que nous avons évoqué ailleurs. On comprend alors mieux le respect et l'admiration que suscitent chez les Kaliningradiens les éléments prussiens : ils sont investis d'une valeur propre, mystique précisément parce qu'ils ne sont pas russes.

Il n'est pas étonnant que Bujda arrive finalement au même type de réflexions que Soljénitsyne, des réflexions historiosophiques : « A travers la Prusse orientale, l'histoire allemande est devenue une partie de l'histoire russe. Et réciproquement. C'est dans l'ordre des choses si on se rappelle quel gigantesque « carrefour de sang » a toujours été la terre entre la Vistule et le Niémen »501. Nous n'avons pas eu d'autre conviction depuis le lancement de notre recherche.

Un autre roman du même auteur intéressant du point de vue de l'identité locale est Vojnovo qui met en scène un village de Vieux-Croyants (donc des Russes) en Prusse orientale. Ils ont fui l'Empire de Russie (actuelle Lettonie) et se sont réfugiés en Prusse orientale au XIXe siècle où ils fondent dans les régions désertes et marécageuses un village et un monastère nommés Vojnovo. Détruit par la Deuxième Guerre mondiale, ce village russe de Prusse se situe en fait aujourd'hui en Pologne mais à quelques kilomètres seulement de la Russie. Les habitants vivent encore aujourd'hui du côté polonais.

Le roman raconte la vie de ces Russes de Prusse orientale à l'époque allemande. Bujda contribue ainsi à ancrer le souvenir et à populariser cette histoire qui donne un visage russe inattendu et

historiquement attesté à la vieille Prusse orientale. Ce roman a une étonnante résonance politique actuelle puisqu'on peut le mette en écho avec les projets de V. Poutine d'accueillir les Slaves de Lettonie dans l'Oblast' russe.

Aux œuvres de ces deux auteurs célèbres nous ajoutons un texte anonyme de1914 qui illustre un point de vue populaire russe sur la bataille de Gumbinnen.

*Častuški 1914 goda*502

Avstriâk spoznalsâ s nemcem,

Obižaût vsex slavân,

Ne dadim slavân v obidu

My, francuz i angličan

I ne trogaj, nemec, russkix,

Ixnix brat'ev i sester,

Ne dast russkij ix v obidu,

I tesak ego oster

Prikazal nam car' Rossijskij

Sestru Serbiû spasat',

I pošlimy s avstriâkom,

Dal'še s nemcem voevat'

Šli v Gubinu my na nemca,

Govorili - nemec strog.

Na nego pošli v ataku,

A on stonet: ox da ox...

Čto ty vylupil, brat, bel'my ?

Netu tut tvovo Vil'gel'ma, -

Ranenkap, naš general,

Vse portki s nego sodral.

« L'Autrichien s'est ligué avec l'Allemand,

Ils oppriment tous les Slaves,

Nous ne laisserons pas les Slaves sous l'oppression

Nous, le Français et l'Anglais.

Toi l'Allemand, ne touche pas aux Russes,

A leurs frères et leurs sœurs,

Le Russe ne les laisse pas sous l'oppression

Et sa baïonnette est aiguisée.

Le Tsar de Russie nous a ordonné

De sauver notre sœur Serbie

Et nous sommes partis combattre l'Autrichien,

Et puis l'Allemand.

*Nous sommes allés à **Gubina** contre l'Allemand,*

On disait : l'Allemand est terrible.

Nous sommes partis à l'attaque

Et lui gémissait : Oh la la...

Tu as la berlue, frère ?

Ici ton Guillaume (II) y en n'a plus :

***Ranenkap,** notre général,*

Lui a arraché tous ses drapeaux. »

Ce petit poème patriotique, manifestement écrit par un simple soldat russe de 1914, exprime déjà une russification, une appropriation de la victoire de Gumbinnen. Avec cent ans d'avance et sans avoir recours à une table rase onomastique, le poète-soldat transforme la germanique Gumbinnen en l'amène *Gubina*503 qui devient quelque chose d'intime et d'agréable à l'oreille russe (*guba*=la lèvre, *glubina*=la campagne profonde). De même, son général au terrible nom de von Rennenkampf devient *Ranenkap* qui est déjà presque russe et très évocateur (*ranen*=blessé).

Cela montre que la culture populaire russe de 1914 n'était pas insensible aux grandes victoires. Pour que Gumbinnen et Rennenkampf deviennent *Gubina* et *Ranenkap* il fallait que ces noms aient commencé à se populariser, à se répandre au moins dans l'Armée, si ce n'est dans le peuple russe. En réalité, il a sans doute bien existé une véritable culture populaire de la guerre de 1914 en Russie comme il en a existé dans toute l'Europe. Elle a brusquement été sommée de disparaître à l'issue de la Guerre civile en 1922 puisque les bolchéviks, vainqueurs, tenaient la guerre de 1914 pour une « guerre impérialiste » donc ne concernant pas l'URSS nouvelle. Mais si on tentait de l'explorer voire de la faire revivre, peut-être alors trouverait-on non pas simplement quelques mots mais des liasses entières de documents attestant de ce que les Russes et la culture russe ont retenu de cette bataille, qui aujourd'hui revient à la surface comme un fantôme inconnu voire « étranger », c'est-à-dire extérieure à la mémoire russe façonnée par le discours soviétique. Au final, le problème que pose le lien historique entre Kaliningrad et la Russie est celui des contradictions de l'histoire russe au XXe siècle : le territoire de la Prusse orientale à commencé à être russe lors d'une guerre dont la mémoire a été proscrite par ceux-là mêmes qui conquerront définitivement ce même territoire une génération plus tard.

III 2 1 2 4-**L'étymologie populaire: entre Riourik et Frédéric**

D'emblée, on doit dire qu'en contexte russe, le nom de Königsberg/Kënigsberg et sa consonance germanique sont prestigieux comme le sont Saint-Pétersbourg, Ekaterinbourg, Orenbourg… Et de même que les villes russes au nom trop long et étranger sont russifiées par l'usage. *Sankt Peterburg* devient *Piter,* Ekaterinburg devient *Kater.* Quid de Kaliningrad ? On trouve les variantes locales *Kënig, Kenig, Kenik,*et même *Kenni.*

L'appropriation n'est pas seulement phonétique mais encore et surtout sémantique et passe par ce qu'on appelle « l'étymologie populaire ». Il s'agit des connotations souvent inconscientes qu'un nom étranger (ou pas) a pour l'oreille d'une personne appartenant à une culture donnée, et des mots de sa culture auxquels elle peut le rattacher pour l'interpréter.

Berg, montagne en allemand, peut renvoyer phonétiquement en russe à *bereg*, la côte. Quant à *Kënig(s)*, c'est un mot qui en allemand signifie « roi » et qui en russe peut sonner effectivement comme un mot proche de *Knâz'*, « prince » (la racine étant sans doute la même). En passant de l'oreille allemande à l'oreille russe, on passe donc insensiblement de la « Montagne du Roi » à la « Côte du Prince », ce qui a une cohérence forte, la Russie n'ayant connu que des princes et grands-princes mais pas de roi et le Sujet baltique étant effectivement côtier. Si on se demande maintenant de quel prince il s'agit dans cette « Côte du Prince », la réponse qui vient assez naturellement aux lèvres est Riourik, prince et non pas tsar, venu de la Baltique ce qui le met en relation avec le Kraj baltique. Ainsi les allégations d'Andrej Saxarov sur l'origine prussienne de Riourik trouvent un fondement logique interne à la langue russe.

Au demeurant cette interprétation est confirmée par les écrits de certains publicistes. Ainsi NS Andrûŝenko cherche l'origine de Königsberg dans un toponyme plus ancien, un nom gothique qui serait Konunga-berg, ce qui signifie précisément « la côte (berg) du Roi (konung) »504.

Si on reprend le sens germanique de König, on traduira en russe Königsberg (ou plutôt *Königsburg* variante qui a existé et qui revient au même) par *Korol'grad* ou on reprendra la forme historique *Korolevec*. Mais alors revient la question de l'identité du roi. Bien rares sont ceux qui connaissent le fondateur du lieu, le roi tchèque Ottokar II, venu en Prusse pour combattre les païens auprès du prestigieux Ordre des Chevaliers Teutoniques. En revanche, tous les Russes connaissent plus ou moins le roi de Prusse Frédéric II (l'ennemi puis allié des Impératrices russes du XVIIIe) et c'est donc à lui qu'ils penseront en entendant évoquer le titre d'un roi en Prusse.

Ce fait est confirmé par les trois figures de la porte royale de Kaliningrad: Ottokar II, Albert de Hohenzollern, premier duc de Prusse, Frédéric Ier. Le Roi de la Ville (et de Bohème) se trouve donc intimement associé au Roi de Prusse Frédéric.

A vrai dire le Roi, en Prusse, c'est encore un autre personnage. Jusqu'en 1701, le prince-électeur de Brandebourg (alors Frédéric Ier) n'était pas roi mais simplement margrave (marquis) de Brandebourg et duc de Prusse. Il élève alors le Duché de Prusse qui lui appartient aussi (et qui est situé hors d'Allemagne, alors que le margraviat est à l'intérieur) à la dignité de royaume. Il peut dès lors se titrer roi en Prusse puis « roi de Prusse », et c'est donc le territoire de l'actuel Sujet baltique qui confère la couronne royale à un prince ambitieux. Quant à Königsberg, la « ville du Roi », qu'il soit de Prusse ou de Bohème, elle est la capitale d'un Duché souverain (1525-1701) avant d'être pendant un siècle (1701-1806) la capitale théorique d'un Royaume prussien grâce à sa situation hors du Reich (même si la capitale effective de la monarchie prussienne est bien sûr Berlin).

Kaliningrad renvoie donc d'une façon ou d'une autre à un roi, à une couronne, c'est la « Terre du Roi » ou « du Prince ». On ajoutera alors que Kalinine, personnage éponyme de Kaliningrad, est lui-même un chef d'Etat, le fût-il de façon surtout honorifique. Kalinine était en effet officiellement le président du Présidium du Soviet Suprême de l'URSS soit le n°1 de la hiérarchie de l'Etat (bien entendu court-circuitée par la hiérarchie du Parti qui exerçait la réalité du pouvoir505). Dans ces conditions le passage de Königsberg à Kaliningrad ne s'est pas fait de façon anodine, on a transféré la « terre du Roi-Prince » au Président en conservant une consonance proche (le K initial, le N central). Kaliningrad conserve donc son lien primitif avec la souveraineté étatique et la fonction suprême.

On remarquera ici que l'ancrage du nom d'un souverain ou d'un haut dirigeant dans un lieu ne tient nullement du hasard. Un haut-lieu du pouvoir le reste presque toujours. Stalingrad n'a fait que remplacer Caricyn (la ville de la *Carica*, l'Impératrice, Catherine II506), ville sise dans les faubourgs de la fameuse capitale de la Horde d'Or, Saraj (Berke-Saraj, « le Palais du khan Berke »). Leningrad n'a fait que succéder à Petrograd, Pétersbourg, la capitale de Pierre Ier, située sur la Néva où le saint grand-prince de Russie Alexandre arrêta les Suédois et devint ainsi *Nevskij*. De même pour Kaliningrad-Königsberg.

III 2 2 -Identité nationale et régionale dans la Fédération de Russie

III 2 2 2 1-Introduction et théorie

Une Nation ou une Patrie c'est l'idée d'une alliance entre une ethnie et un territoire (et d'un pouvoir, nous y reviendrons) qui vivent en symbiose et tendent à devenir indissociables et à se confondre avec des expressions du type « la Russie dit que, pense que » alors que, a priori, la Russie c'est un pays, donc un lieu qui ne parle pas.

Le cas du Sujet 39 pose un problème à cette logique. Comme dans le cas d'autres territoires récemment repeuplés (Isthme de Carélie ex-finlandais et devenu russe, Mazurie ex-allemande devenue polonaise), le rapport entre l'ethnie et le territoire est autre. On peut estimer que ces deux éléments ne sont pas en phase, ou plutôt pas encore en phase. Nous sommes devant une étape de colonisation achevée mais qui n'a pas encore abouti à une appropriation complète du territoire c'est-à-dire à un rapport viscéral entre la population et son lieu de vie. (et d'ailleurs l'immigration ne favorise pas le processus).

La question de l'identité de l'entité appelée « Oblast' de Kaliningrad » se présente donc comme un rapport complexe entre la culture des colons (au double sens d'habitants, sens originel du mot latin, et de nouveaux-venus vainqueurs, sens colonial), la culture des anciens « autochtones » expulsés (quel que soit leur degré d'autochtonie) qui reste plus ou moins présente dans le territoire, et le pouvoir politique qui s'exerce sur ce territoire, en l'occurrence celui de la métropole fédérale russe.

Cette relation conduit à deux phénomènes. D'une part, on assiste à la constitution spontanée de deux attitudes différentes de la population baltienne vis-à-vis de son identité. Une première attitude se base en quelque sorte sur la primauté de l'élément ethnique sur l'élément territorial. Dans ce cas, le Baltien est avant tout un Russe, un Slave qui se réfère plus ou moins consciemment au territoire de la Russie métropolitaine, en se basant souvent sur l'unité

territoriale soviétique, ce qui aboutit à une sorte de sentiment diasporique. (exaltation nationale ? Nationaliste?). De là une attitude qui tend à russifier l'histoire locale prussienne.

La deuxième attitude consiste en quelque manière en la primauté de l'élément territorial sur l'élément ethnique. Dans ce cas, le Baltien s'enracine par le territoire, et se considère comme porteur de l'héritage du territoire qu'il habite et revendique pour lui une identité ambiante qu'il absorbe. Il devient alors un Prussien, un Allemand, un Borusse. Bien entendu, il n'est pas un Allemand ni un Borusse au sens ethnique. En revanche, en tant qu'habitant russophone de la terre des Borusses et des Prussiens germaniques, il réinvente leur identité à sa mesure, et s'en sert comme d'une puissante référence que nous appellerons ici la « couleur locale ».

D'autre part, l'identité locale en tant que partie prenante de l'appartenance à un Etat, la Russie, est influencée par le rapport que la population locale entretient avec lui. La revendication de la « couleur locale » par la population est d'autant plus forte que le rapport avec l'autorité étatique est mauvais. Ainsi, les colons hispaniques du Mexique, dits « créoles », revendiquaient la grandeur des Aztèques, dont ils n'étaient pourtant pas eux-mêmes les descendants, pour contester l'autorité de la Couronne espagnole au début du XIXe siècle. De même, la Maison de Hohenzollern qui était en conflit avec l'Ordre teutonique et l'Empereur allemand du XVIe au XVIIIe siècle, revendiquait l'héritage de Pruthenus507 et de Waidewuthus, le grand-pontife et le grand-roi de la mythologie borusse, pour soutenir leur droit face aux pouvoirs allemands, alors que les Hohenzollern de Prusse étaient de purs Allemands eux-mêmes508.

Notre propos ici n'est pas de démontrer qu'en politique on fait feu de tout bois, ce qui reste assez vrai, mais de montrer que la mobilisation identitaire de la « couleur locale » n'est pas une tendance indépendante du pouvoir légitime qui s'exerce sur la population, et qu'elle est fondamentalement son corollaire logique: à l'autorité basée sur l'identité culturelle et ethnique de l'Etat central répond une argumentation basée sur une identité territoriale pour les colons de la périphérie, las d'un pouvoir qui les lèse ou les abandonne. Alors le colon se positionne en « colonisé », en « autochtone » face à un pouvoir externe et « étranger ». Un patriotisme fait donc face à un autre. La « couleur locale » aboutit alors à une « allogénéisation » des Russes : ils se posent désormais comme un autre peuple.

III 2 2 2 2-Couleur locale et « effet rodina »

La question de la « couleur locale » est cependant plus complexe encore. Lorsque l'URSS cesse d'exister en 1991, l'identité kaliningradienne entre en crise. La Russie remplace l'URSS. Mais la Russie qui renaît est un Etat qui cherche à mobiliser, surtout au début des années 1990, un sentiment national russe, basé sur l'histoire et la culture de l'Empire de Russie, la religion orthodoxe, pour se légitimer, et ce même si la Fédération de Russie est très loin de parvenir à une satisfaction du sentiment national russe. A Kaliningrad, la renaissance de la Russie pose un problème de fond : malgré la brève administration russe du Duché de Prusse entre 1758 et 1762, ce territoire et même sa population n'ont que peu à voir avec l'identité de la Russie en tant que réminiscence de l'Empire de Russie. Kaliningrad n'est en 1991 ni une terre orthodoxe (on n'y compte aucune église) ni une terre où existe même un noyau de culture russe « traditionnelle », c'est-à-dire non soviétique. C'est simplement un territoire habité par des Russes ethniques et qui parlent le russe, héritiers de la culture soviétique de la deuxième moitié du XXe siècle. Le

phénomène de déconnexion identitaire avec la Métropole est renforcé par la discontinuité géographique.

L'inefficacité de la référence à la Russie historique est encore accrue par le contexte des années 1991-2000, soit un contexte de relatif abandon des périphéries par le Centre fédéral dans tous les domaines. Dans ces conditions, Kaliningrad se met à se penser comme une « petite Patrie » (*rodina*) par opposition à la grande Patrie officielle (*otečestvo*, ici la Russie), et ce sur le modèle de nombreuses régions de l'URSS, par exemple la Latgale (Lettonie orientale509). La *rodina* ne compte que sur elle-même et elle développe donc naturellement sa « couleur locale ».

La « couleur locale » a enfin trait à une autre question qui est l'évolution particulière du fédéralisme russe. Avant 1991, la RSFSR est un Etat fantôme qui, à la différence des autres RSS fédérées de l'Union, n'a pas d'organe de gouvernement ni de structure locale du PC car ils sont confondus avec ceux de l'URSS elle-même. La RSFSR qui devient la Fédération de Russie est une fédération très paradoxale: elle compte de nombreuses entités autonomes mais celles-ci sont réservées aux minorités ethniques de la Russie (Tatars, Bachkirs, Tchétchènes, Touvines, Iakoutes, Bouriates, Kalmouks, Caréliens…). La Fédération est aussi un Etat où la réalité du pouvoir est très concentrée. L'évolution du pouvoir russe dans les années 1990 et sa remarquable faiblesse créent les conditions d'un « fédéralisme asymétrique » avec des relations ad hoc entre les Sujets fédérés et le pouvoir fédéral. A long terme, et malgré le rétablissement de la « verticale du pouvoir » à partir du premier mandat du président Vladimir Poutine, on assiste à un enracinement du fédéralisme en Russie c'est-à-dire à une affirmation politique locale et identitaire des Sujets fédérés, et, ce qui n'allait pas de soi en 1991, à un alignement des pouvoirs des Oblasti (régions ethniquement russes et jadis non autonomes) sur les Républiques, Régions et Districts autonomes créés sur la base des minorités ethniques. On voit alors apparaître la notion de « Sujets de la Fédération », théoriquement égaux en droit devant la Constitution fédérale.

La Fédération de Russie tend vers des « Etats-Unis de Russie », ou plutôt vers des « Sujets-Unis de Russie », soit une fédération dans laquelle les entités fédérées abandonnent leur statut administratif primitif, s'affirment de plus en plus comme des Etats, non-souverains certes, mais de plus en plus forts, affichant une identité de plus en plus particulariste, et se présentant comme des entités organiques, des « petites Nations », des *rodiny* qui cherchent à rassembler autour d'elles leur population. Kaliningrad, en tant que Sujet de la Fédération, est soumis aux mêmes évolutions. Mais ces évolutions y sont rendues plus nettes par deux particularités : la situation de frontière extrême de l'Etat qui, étant donné l'extension gigantesque du territoire, crée des « subethnè » russes particularistes, et l'exclavement qui donne à la population de Kaliningrad une conscience très vive de son territoire par rapport au territoire métropolitain.

Le processus d'affirmation de l'Oblast' est donc fort et repose sur des évolutions de fond. Mais il se heurte au processus d'achèvement de l'appropriation du territoire par l'Etat central, rendu vigilant par l'enjeu maritime de l'Extrême-Occident, et subitement possessif par les mouvements politiques et militaires de ses rivaux extérieurs.

Selon le politologue russe Turovskij, les Sujets de Russie développent non seulement leur nom principal en « -iâ » mais encore leur deuxième nom, leur statut, rejetant et méprisant le terme

soviétique et administratif d'oblast'. Ce mouvement ne vient évidemment pas du sommet de l'Etat. Il vient de la population locale et surtout de l'élite locale qui entoure le gouverneur. Il relève en fait de la mise en place d'un patriotisme local indispensable à l'accession de l'oblast' à un statut d'entité vraiment politique, et à la création d'une communauté soudée autour d'elle.

Après avoir assisté à des revendications régionales du statut ou du nom de « République », catégoriquement rejetés par l'Etat central, on voit aujourd'hui réapparaître comme noms alternatifs officieux mais de plus en plus couramment usités les anciens titres de *kraj, zemlâ*510*, guberniâ*511*,* tous les trois universellement réclamés, mais encore ceux de *carstvo*512*, velikoe knâžestvo*513*, knâžestvo*514 appliqués aux oblasti. Selon Turovskij, *c*es noms ont tous en commun de se référer à l'époque d'avant la Révolution, c'est-à-dire à quelque chose d'ancien (donc de légitime), de prestigieux, d'organique tandis que l'oblast' est tenue pour une invention artificielle donc contestable.

De facto, dans le Sujet 39, le terme de *Baltijskij* ou Â*ntarnyj kraj* est de plus en plus utilisé, *kraj* étant à la fois neutre politiquement et assez prestigieux. En poussant plus loin dans cette direction, Kaliningrad pourrait être un « royaume » (*korolevstvo* ou *carstvo*), que ce soit celui de Riourik, de Frédéric, ou celui des Wendes. L'oblast' pourrait aussi devenir un « duché » (*gercogstvo, Prusskoe gercogstvo,* ou, sous une forme russifiée, une « principauté », *knâžestvo)* au nom du duché polono-germanique d'Albert de Brandebourg, ou encore une *guberniâ* au nom de celle créée sous Elisabeth au XVIIIe siècle (*Kenigsbergskaâ guberniâ*). Les trois options sont possibles mais avec des degrés : la troisième serait tout à fait acceptée par l'Etat puisqu'elle se situe dans la droite ligne de l'histoire officielle, la deuxième moins parce que germanique, la première est tout à fait polémique puisque le Royaume de Prusse s'est finalement confondu avec l'Allemagne.

L'effet Rodina (voir la carte Kaliningrad parmi les *rodiny* ethniquement russes)

La *rodina* en Russie est un phénomène relativement complexe que nous allons décomposer pour en comprendre le mécanisme d'une part, et la spécificité de Kaliningrad à cet égard d'autre part. Le premier élément est le contexte. En contexte russe, la *rodina* ne peut pas être simplement la Russie, c'est nécessairement un lieu plus précis. Or comme la capitale, Moscou, s'identifie à l'Etat, de même l'Etat s'identifie à la Capitale. La « Russie » c'est donc d'abord Moscou. Dans ces conditions, l'Etat c'est « Eux », les Moscovites, figure de l'Autre. C'est l'effet provincial anti-moscovite.

A cela s'ajoute un deuxième phénomène qui est la suite du précédent, soit la centralité moscovite. Moscou a tendance à écraser tous les territoires, toutes les villes, toutes les provinces dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres515. La dépendance vis-à-vis de Moscou est particulièrement forte en Russie centrale, évidemment, et dans le Sud (Orel, Tambov, Penza, Koursk...). Dans ces conditions, les éventuelles *rodiny* ont du mal à y émerger car elles sont, à tout point de vue, solidaires de Moscou : les services, le bien-être, la promotion sociale se font par Moscou.

Cela souligne l'importance du phénomène urbain dans celui de la *rodina*. De facto, les *rodiny* les plus affirmées et les plus solides sont celles qui sont constituées autour d'une vraie ville, c'est-à-dire une ville ayant une histoire, un patrimoine et une identité propre et forte, nettement distinctes des villes proches et lointaines, et qui dispose en son sein de suffisamment de services pour polariser une population nombreuse sur l'ensemble d'une région à la place de Moscou. De

telles villes sont rares en Russie où la plupart des grandes villes russes, généralement très peuplées, se caractérisent par leur uniformité, leur banalité, par un manque évident d'identité locale qui est associé à un manque de services.

Les vraies villes porteuses d'un esprit urbain sont exceptionnelles. On citera notamment Saint-Pétersbourg, pôle de la *rodina* ingrienne, Ekaterinburg[516], pôle de la *rodina* ouralienne, Novosibirsk, pôle de la *rodina* sibérienne, Kazan pôle de la *rodina*-République de Tatarstan. A cette liste (non exhaustive[517]) il faut absolument ajouter Kaliningrad, pôle de la *rodina* baltienne.

Malgré les destructions, notamment anglaises[518], qu'elle a subies pendant la Grande Guerre patriotique sous le nom de Königsberg et malgré la politique d'élimination sélective du passé germanique qui a culminé dans la destruction des ruines du château royal de Königsberg en 1967, Kaliningrad a gardé des éléments importants de son identité historique, une partie de ses fonctions et elle les a développées au cours de l'époque soviétique puis post-soviétique. Kaliningrad est donc une vraie ville, attractive[519], qui sans pouvoir se passer des finances fédérales peut néanmoins se suffire à elle-même sur le plan social, ce qui signifie que les habitants de l'oblast' ne sont pas contraints d'aller à Moscou ou à Pétersbourg pour construire leur vie. La *rodina* repose en grande partie sur ce fait urbain, sur cette nette autonomie sociale vis-à-vis de la capitale étatique dont on supporte d'autant moins « l'arrogance ». L'identité de la ville baltique est d'autant plus forte qu'elle est partiellement germanique, cas unique en Russie.

A cela s'ajoute le caractère frontalier. La *rodina* s'appuie ainsi sur le fait de pouvoir, jusqu'à un certain point, regarder ailleurs que vers la Russie si nécessaire. Cette question se pose en fait sous deux formes. L'une est l'ouverture sur l'Etranger, en général sur un pays qui exerce une certaine influence ou du moins une certaine attraction sur la *rodina* pour des raisons de proximité géographique et de prospérité économique relative. L'autre forme est celle de l'appartenance à des « mondes géoculturels » autres que la Russie. De fait les deux termes de la question vont souvent de paire mais ce n'est pas systématique et il existe des écarts entre attraction et appartenance.

Ainsi, la *rodina* sakhalinoise ouvre sur le Japon et relève bien historiquement de sa mouvance (en l'occurrence de sa souveraineté et du monde aïnou). De même l'Ingrie est attirée par la Finlande et appartient aussi historiquement au monde finnois. La *rodina* cosaque ouvre (ou ouvrait jusqu'en 2014) sur l'Ukraine, avec laquelle les liens culturels sont très forts, y compris au nom de la Cosaquerie. La Crimée ouvre sur la Mer Noire, essentiellement sur la Turquie ; elle relève aussi de l'ancien monde ottoman et turco-tatar. La *rodina* extrême-orientale ouvre sur la Chine et la Corée ; elle appartient bien historiquement au monde sino-mandchou et à l'ancienne zone de peuplement coréen de Russie transféré au Kazakhstan dans les années 1930. La *rodina* biélorussienne de Smolensk appartient traditionnellement à la Biélorussie et subit son attraction à tout le moins sociale.

Le cas de la *rodina* « astrakhanique »[520] est déjà moins symétrique : elle ouvre plutôt sur l'Iran, mais elle appartient au monde de la steppe que peut incarner aujourd'hui le Kazakhstan. La *rodina* pomore devient complexe : elle regarde vers la Norvège et affirme sa parenté avec une ethnie qui habite dans ce pays, mais cette ethnie est en fait finnoise.

Quant à la *rodina* baltienne, c'est, de loin, la plus complexe de toutes : elle relève à la fois du monde germanique, de la mouvance polonaise, du monde balte, et du monde russe de la Baltique. Nous étudierons l'appartenance à ces mondes en détail plus loin. Mais notons tout de suite que les mondes germanique et balte n'ont pas le même poids, ni la même influence que les mondes slaves, précisément parce que seuls ces-derniers sont à la fois influents et compatibles avec l'identité locale réelle.

Enfin la *rodina* s'appuie sur des éléments particuliers, l'histoire, la géographie, éventuellement la langue, la religion521 pour être/se présenter comme une entité organique. Elle s'affirme aussi comme faisant partie de mondes alternatifs. Il s'agit ici des mondes géoculturels dont on a parlé plus haut.

Globalement on distinguera donc quelques grands types de *rodiny :*

1-les *rodiny* parfaites qui sont à la fois subethniques et centrées sur une vraie métropole régionale (*rodiny* baltienne, sibérienne)

2-les *rodiny* exclusivement subethniques sans capitale digne de ce nom (*rodiny* pomore, cosaque du Kuban et Terek, extrême-orientale, sakhalinoise, de Smolensk522)

3-les *rodiny* centrées sur une capitale régionale mais non subethnique (*rodiny i*ngrienne, ouralienne, voire « astrakhanique »)

4-une *rodina* étatique : la Crimée qui est une République (au nom de ses minorités tatare et ukrainienne et de son destin politique à part).

Kaliningrad apparaît donc comme une *rodina* parfaite, ce qui souligne bien sa solidité.

Si nous croisons les *rodiny* avec la question des trois Russies, isthmique, périphérique et ultra-périphérique, que nous avons identifiées plus haut, on remarquera que certaines *rodiny* font intégralement partie de la Russie isthmique (Ingrie et Astrakhan), d'autres sont situées et à l'intérieur et à l'extérieur (*rodina* pomore, *rodina* cosaque), les autres sont les *rodiny* de la Russie périphérique (Oural, Sibérie) et de la Péri-russie* (Extrême-Orient, Sakhaline, Crimée, Extrême-Occident).

La *rodina* kaliningradienne apparaît ainsi dans l'expression « aller en Russie » (*exat' v Rossiû)* que les Kaliningradiens, et notamment les « gens de la rue » utilisent pour dire aller à Moscou ou Saint-Pétersbourg523. « Aller en Russie » suppose qu'on n'y soit pas et c'est comme si Kaliningrad était donc distinct de la Russie et n'est faisait pas vraiment partie. La même expression serait précisément utilisée par n'importe quel étranger.

Ce fait, tout en étant le reflet d'une situation géographique prégnante, l'exclavement et l'éloignement par rapport au cœur de l'Etat, n'est cependant pas exceptionnel, pas propre à Kaliningrad et à son insularité. Dans les campagnes de l'Est de la Lettonie (Latgale) nous avons personnellement retrouvé la même expression: *exat' v Latviû*, « aller en Lettonie », alors que la Latgale est juridiquement le morceau d'une Lettonie centralisée, mais un morceau particulier, périphérique et isolé d'une Lettonie assimilée à Riga et aux provinces les plus proches, économiquement et culturellement dominantes au sommet de l'Etat524. Dans le cas de Kaliningrad, « aller en Russie » indique donc la prégnance de la *rodina* et la différence perçue entre l'Etat-capitale et le pays vécu au quotidien. Dans le cas de la Latgale, la *rodina* se trouvait de l'autre côté d'une frontière historique525, géographique et surtout religieuse526, ethnique, linguistique. A Kaliningrad, seule la géographie et avant tout la culture et le fait urbain créent une telle frontière mentale. La Terre d'Ambre se suffit à elle-même socialement grâce à sa ville. La *rodina* est enfin une conscience aiguë de la réalité frontalière due à l'étroitesse du territoire, et la résultante de l'identification à ce territoire.

Le cas de la rodina baltienne doit aussi être considéré comme la résultante du phénomène d'extension de l'Etat russe vers les mers. Parce que les mers ont, au moins à partir du XVIIIe siècle, été considérées comme un objectif stratégique de premier plan pour l'Etat russe, la Russie a mené une politique particulière dans les régions côtières : le repeuplement. L'Extrême-

Occident n'est en effet pas seulement une *rodina* parmi d'autres, c'est aussi l'une des rodiny ethniquement russes nées d'un repeuplement récent. Il ressemble sur ce point à l'autre rodina baltique, l'Ingrie (elle aussi repeuplée au XXe siècle) mais se situe aussi dans la continuité du repeuplement du Kouban, de l'Extrême-Orient (XIXe) et de la Crimée (XVIII-XIXe siècles). Le repeuplement de tous ces territoires est comparable. Il ne procède pas tant d'un mouvement spontané de la population (qui a aussi existé) que d'une volonté de l'Etat d'accéder aux mers (Baltique, Noire, Pacifique), en poussant le peuple russe (ou slave oriental), socle de la Russie, à s'y enraciner aux dépens de peuples autochtones réputés peu sûrs ou hostiles. Ici Etat et population ont avancé ensemble, ce qui est loin d'être le cas sur l'ensemble du territoire russe.

Cette politique d'extension du Centre vers les Bords de la Russie a créé des Marches qui sont à la fois des lieux de projection pour les Flottes, et des voies d'accès indispensables au commerce mondial. Mais le paradoxe est qu'en se dilatant, le Centre a aussi bien engendré des *rodiny* détenant une forte identité.

L'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient ne sont pas nommés ainsi en vain. Au-delà de leur situation de bord, ils se trouvent médiatisés par d'autres *rodiny,* russes ou allogènes, qui font écran géographique avec le Centre. Alors que le *Pomor'e* et le Kouban touchent directement au Coeur du pays, l'Extrême-Orient en est séparé par la Sibérie (occidentale et centrale) qui est déjà une *rodina* avec son identité propre; l'Extrême-Orient devient alors la périphérie d'une périphérie, la **Marche d'une Marche**, la Marche de la Sibérie (entendue comme le pays centré sur Novosibirsk). Dans le cas de Kaliningrad, c'est encore plus éclatant: il s'agit de la **Marche de l'ex-Marche balte**, la *Pribaltika,* qui fait écran avec Moscou, ce d'autant plus que cette ex-Marche est désormais indépendante. Nous sommes donc bien dans le cas de *rodiny* extrêmes.

Comportement politique : autonomisme ou séparatisme baltien ?

On conçoit qu'on peut passer assez aisément de la base théorique du subethnos et de la rodina à une application pratique qui serait l'autonomisme voire le séparatisme. Le séparatisme kaliningradien, ou prétendu tel, est animé principalement par le parti de Sergej Pas'ko527: ex- « *Baltijskaâ Respublikanskaâ Partiâ* » (Parti républicain baltien), interdit sous ce nom et devenu *Kaliningradskoe Regional'noe Dviženie « Respublika » (Mouvement régional kaliningradien « République »).* Son slogan est: *« Zdes' naša zemlâ i rodnye mogily. Baltiâ- naše otečestvo ».* Les termes sont intéressants et forts. Ils doivent être analysés.

-*naša zemlâ: «* notre terre », sous-entendu celle de ceux qui habitent sur place depuis longtemps, par opposition aux projets d'immigration massive rédigés à Moscou. Le Nous affirme une identité territoriale d'une population à part, identité qui joue sur la situation géographique de l'Oblast' pour en faire une entité à part entière, une « zemlâ », c'est-à-dire une entité organique, une *rodina.*

-*rodnye mogily*: « les tombes familiales ». C'est la justification par les morts. S'agit-il spécifiquement des morts de la Grande Guerre patriotique (avec sa forte valeur ajoutée politique et morale) ou simplement du fait que c'est désormais la quatrième génération de Russes qui habite sur ce territoire ce qui suffit à les ancrer sur place?

-*naše otečestvo*: « Notre patrie ». Le terme est fort. O*tečestvo* c'est la Patrie et même la Patrie officielle (par opposition à la *rodina,* le pays natal, plus intime) qui pourrait prendre la place de

la Russie. C'est ce que semble confirmer le terme de Balt-iâ avec -iâ qui égale Ross-iâ. Le politologue R.Turovskij souligne en effet la vogue des noms de régions en -iâ, Moskoviâ, Âroslaviâ...dans le contexte d'affirmation identitaire des Sujets fédérés russes.

Ce parti est apparu en 1993 et semble, à la lecture de son programme, ne pas viser l'indépendance mais un statut de République avec un degré de « souveraineté » sur le modèle du Tatarstan, ce qui lui permettrait de résoudre elle-même les problèmes internationaux dans lesquels elle est impliquée. Selon S.Pas'ko, Kaliningrad n'a pas de statut; il explique dans son programme que l'Oblast' était un sujet de droit administratif et que pour devenir un membre de la Fédération de Russie et donc un sujet de « droit d'Etat » (*gosudarstvennoe pravo*), il faut un référendum et une constitution, ainsi qu'un traité avec la Fédération. Il propose de faire de cette « République de *Baltiâ* » un Etat sujet de droit international associé à la Fédération de Russie. Le mouvement a une dimension identitaire: on passe de l'oblast' de Kaliningrad à la République de *Baltiâ* (avec toute l'ambiguïté de ce mot, voir supra) dont la capitale serait rebaptisée Königsberg (ce nom apparaît dans le projet de Constitution).

Le parti a donc pour base un légalisme intéressant et une certaine légitimité. Mais son discours, au-delà de cette base, a cultivé une certaine ambiguïté qui a constamment favorisé ses ennemis528. Ainsi, le parti a régulièrement été considéré comme « séparatiste » par les médias moscovites529. Mais d'un point de vue légal, le parti n'est pas séparatiste, ce que confirme son caractère officiel. Quoi qu'il en soit, eu égard au système politique russe, le Parti de Sergej Pas'ko n'a jamais eu accès au pouvoir, ni dans l'Oblast' ni dans la Ville, ni dans aucune ville du Sujet 39. En revanche, il a catalysé des idées qui ont joué un rôle important dans les débats identitaires et politiques des années 1990-2010.

Le drapeau officiel du *Baltijskoe dviženie Respublika* est toujours la rose des vents sur drapeau russe : la symbolique est ici clairement pro-russe dans la mesure où il s'agissait à l'origine d'un drapeau prévu pour l'Oblast'. Mais on note une nette tendance parmi les membres du mouvement à utiliser des drapeaux prussiens : drapeau héraldique de Königsberg, drapeau de la Prusse orientale, de l'Ordre teutonique, du Royaume de Prusse... Ce mouvement, en lien avec d'autres moins revendicatifs, organise annuellement, le 1er mai, une *marche prussienne (prusskij marš)* lors de laquelle ils défilent sous ces drapeaux germaniques couplés à des drapeaux russes. Le but de cette marche est l'affirmation répétée du particularisme local. On remarque même que les divers drapeaux prussiens utilisés sont parfois mélangés avec le drapeau dit « impérial » d'Alexandre II, noir-jaune-blanc revendiqué par les milieux monarchistes et « nationalistes ». On en arrive ainsi à un très curieux drapeau « impérial » sur lequel figure les armoiries germaniques de Königsberg ou de la Prusse. Aussi étrange que cela puisse paraître, le nationalisme, le monarchisme russe et le régionalisme prussophile font alors bon ménage dans une opposition commune au pouvoir en place. Et c'est ainsi que la « marche grand-russienne » *(russkij marš)* répond harmonieusement à la « marche prussienne » *(prusskij marš)*.

Or cette coïncidence des symboles n'est pas anodine. En partie du fait de son « interdiction » (qui ne le visait pas spécifiquement mais concernait tous les partis de Russie sans envergure fédérale530) et en partie du fait de son propre développement, ce parti est désormais un groupe qui dérive vers l'extrême droite, adoptant notamment sur la question ukrainienne le point de vue des ultra-nationalistes ukrainiens dès décembre 2013. Ce faisant il s'est très largement discrédité

auprès de la population de Kaliningrad et ne représente plus guère le « régionalisme » originel de Sergej Pas'ko mais un groupe d'opposition extrémiste.

III 2 2 2 3-Une nouvelle « Province baltique » et une « Europe russe » : Kaliningrad comme quintessence de l'occidentalisme territorialisé

Dans le contexte de l'Empire de Russie, ses Provinces baltiques étaient des provinces privilégiées, germaniques, des provinces qui assuraient l'ancrage géopolitique, économique, culturel, social et diplomatique de la Russie à l'Europe. Dans ce cadre il existait un rapport très complexe de dominant dominé (l'Etat russe) à dominé dominant (les Barons baltes, seigneurs féodaux germaniques de Lettonie et Estonie). L'Oblast' du XXIe siècle est-elle si éloignée de ce modèle?

L'Oblast' est incontestablement un territoire avec des privilèges au moins économiques, et qui revendique des privilèges politiques. Le rôle de Kaliningrad comme lien à l'Europe est lui aussi réel mais moins évident. Kaliningrad ne joue pas le rôle culturel et diplomatique des anciennes Provinces baltiques, dans la mesure où l'acteur-clef germanique a disparu.

En revanche, sur le plan géopolitique, l'Oblast' oblige la Russie à assumer une dimension centre-européenne et baltique, fût-elle réduite. Sur le plan diplomatique, l'Oblast' complique les relations avec ses voisins de l'Ouest alors que les Provinces baltiques les facilitaient. Mais c'est oublier qu'au début du XXe siècle les Allemands comme les Suédois avançaient des revendications sur ces territoires, et la position russe n'y était pas forcément si confortable, puisque les Puissances de la Baltique ont régulièrement essayé de démontrer que la Russie n'était qu'une intruse dans la région occupant des régions « germaniques ». La même rhétorique est bel et bien toujours à l'œuvre au XXIe siècle à propos de l'Oblast' baltique.

Les Provinces baltiques servirent d'abord de modèle pour l'européanisation de la Russie au XVIIIe siècle. Dès le XIXe, elles devinrent un espace d'expérimentation des réformes projetées pour l'ensemble de l'Empire, ainsi de l'abolition du servage dès 1816 dans les Provinces baltiques, étendu à toute la Russie en 1861. Aujourd'hui, il est régulièrement question de faire de Kaliningrad un « territoire pilote » pour les relations euro-russes. Plus profondément, l'Oblast' est aussi un territoire qui est en train de combler le retard de développement socio-économique avec l'Europe centrale, et en cela aussi Kaliningrad est un territoire pilote.

Le rapport complexe Russie/Provinces baltiques se retrouve lui aussi aujourd'hui. Au-delà de l'aspect politique, il est clair que Kaliningrad dominé par l'Etat russe est pourtant économiquement assez développé pour faire partie du groupe des régions dominantes surtout si on le compare aux régions les plus proches du SZFO (Pskov) ou du CFO (Smolensk).

L'expérience russe dans les Provinces baltiques est sans doute riche d'enseignement dans la gestion des velléités séparatistes attribuées à l'Oblast'. Le politologue Leonid Karabeškin posant le défi de l'intégration socio-économique de Kaliningrad dans la Russie explique que la Russie est face à un dilemme insoluble: soit elle aide Kaliningrad à égaler le niveau de vie centre-européen et l'Oblast' se retrouvera nettement plus riche qu'une Russie qu'il commencera à mépriser et à accuser de ponctionner sa richesse, soit elle laisse l'Oblast' au niveau russe, et le retard socio-économique de l'Oblast' face à ses voisins de l'UE risque de le pousser

définitivement vers l'UE face à une Russie qui « apporte la misère » et freine le développement531.

Le cas des Provinces baltiques montre que ce sont les provinces les plus européisées, les plus riches et les plus privilégiées qui sont les plus déterminées et les plus capables de sécession. Ce sont en effet ces provinces-là de l'Empire qui font sécession en 1917-18. L'occupation allemande, le nationalisme des peuples letton et estonien ont évidemment accéléré le processus, et en sont les causes immédiates. Mais la prospérité économique, l'existence d'une structure administrative efficace, la conscience d'un retard socio-économique du reste de la Russie par rapport au niveau balte et l'influence de l'Europe occidentale sont des causes profondes qui ont eu un impact non négligeable dans cette sécession. Il en est sans doute aller de même lorsque les RSS baltes ont été les premières à réclamer leur indépendance dès 1989 alors que celles d'Asie centrale, pourtant autrement plus allogènes, mais si loin de l'influence européenne et en outre sous-développées, restent dans l'URSS jusqu'à sa dissolution officielle en décembre 1991. Il semble donc que l'un des éléments décisifs de la sécession soit le sentiment, réel ou imaginaire, d'une supériorité économique sur la Métropole.

Ajoutons enfin que la question de la germanité n'est pas moins présente dans l'Oblast' que dans les Provinces: celles-ci étaient germanisées mais on cherchait de plus en plus à les russifier; celle-là est russifiée mais des velléités de re-germanisation demeurent, y compris à Kaliningrad même532.

Le rôle de ces Provinces baltiques russes permet de les considérer comme une **« Europe russe* »**. or c'est précisément ce qu'est Kaliningrad.

Kaliningrad et « l'Europe russe »

La question européenne à Kaliningrad, du point de vue de l'identité géopolitique, n'est pas fondamentalement la question de l'intégration, rêvée ou possible, de l'Extrême-Occident russe dans l'UE. A l'heure où l'auteur écrit ces lignes, cette perspective reste de l'ordre de l'imagination politico-économique et, en tant que telle, ne mérite pas de développement disproportionné.

En revanche, la question européenne à Kaliningrad renvoie à des considérations politico-culturelles très importantes que nous allons développer ici. Tout d'abord, cette question touche au rôle des confins occidentaux de la Russie dans le lien que celle-ci entretient avec l'Europe. Elle touche ensuite à la question de l'identité russe, construite par la dialectique Europe/Russie. Enfin et surtout, elle touche au problème de la territorialisation de l'occidentalisme culturel en Russie dans les Marches occidentales que sont l'Ingrie et la Prusse russes.

Le rôle des confins occidentaux dans la relation Europe-Russie

Les Marches occidentales de la Russie, qu'elle soit l'Empire de Russie, l'URSS ou la Fédération, sont par définition plus européennes que la Moscovie parce qu'elles ont été des morceaux du monde germano-latin au sens politique et culturel. Ces Marches, et notamment la Pologne, la Finlande, l'Ingrie et les Provinces baltiques, étaient essentielles à la modernisation de la Russie et à son intégration politique, stratégique, économique et culturelle dans le monde européen, ce qui a été la préoccupation majeure des gouvernements russes depuis le XVIIIe siècle et l'est à

nouveau depuis la fin de la parenthèse soviétique (qui y visait aussi mais autrement). Ces Marches ont été en grande partie perdues en 1919 et plus encore en 1991. Aujourd'hui, la Russie n'en conserve que quatre, même si cette liste peut être contestée. Les Marches occidentales en question seraient l'Ingrie (Saint-Pétersbourg et oblast' de Leningrad), le Sujet 39, la République de Carélie et l'oblast' de Smolensk. Nous retenons cette liste (à laquelle certains voudraient peut-être encore ajouter l'oblast' de Pskov533) car tous ces territoires ont été, à une époque ou une autre, en tout ou en partie, des dépendances d'Etats de l'autre Europe, de l'Europe occidentale, septentrionale ou centrale, à travers la Suède, la Monarchie Hohenzollern, la Finlande534 et la Pologne-Lithuanie, respectivement. Le rôle de Smolensk en tant que Marche occidentale a cependant beaucoup diminué depuis que la Biélorussie a été fortement russifiée et qu'elle a donc pris la place de Marche russe avec le monde polonais qu'occupait jusque là Smolensk. Aujourd'hui, c'est avant tout Saint-Pétersbourg qui joue le rôle de Marche occidentale ouverte sur l'Europe. Mais les autres, et notamment le Sujet baltique, ont aussi cette fonction.

Identité russe et dialectique Europe/Russie

La question européenne à Kaliningrad touche ensuite à la définition culturelle de la Russie. Au XVIIIe et surtout au XIXe, la Russie s'est construite dans une dialectique culturelle entre elle-même et l'Europe occidentale (en particulier le monde germanique). La Russie se percevait comme l'Europe orientale face à l'autre Europe, occidentale. La dialectique était interne à la Russie et a conduit à un schisme entre les partisans d'une transformation de la Russie sur le modèle européen (les occidentalistes), et les partisans de la définition d'une voie particulière pour la Russie dans la continuité des traditions slaves et orthodoxes (les slavophiles). Cette dialectique se déployait aussi dans l'espace. Saint-Pétersbourg était la capitale symbolique de l'occidentalisme et du premier de ses promoteurs, Pierre Ier, tandis que Moscou représentait la vieille capitale orthodoxe, la IIIe Rome dont se prévalaient les slavophiles. Le débat allait jusqu'à la polémique: les slavophiles accusaient les occidentalistes de n'être pas Russes, d'être des étrangers de coeur et Saint-Pétersbourg d'être une ville germanique, finnoise et impie. Réciproquement les occidentalistes regardaient les slavophiles comme rétrogrades, et Moscou était considérée comme une ville « asiatique » face à Saint-Pétersbourg l'européenne.

Ce débat fondamental n'a en fait jamais cessé. L'URSS elle-même l'a mise en scène. Le communisme relève, dans sa première version, léniniste, d'un projet fanatiquement occidentaliste, ce qui n'empêche pas l'URSS de se retrouver face à une Europe occidentale et centrale qui lui est hostile et dont elle se méfie, ce qui la conduit à se présenter comme une Eurasie isolationniste et exceptionnaliste qui reprend à son compte certains éléments de la pensée slavophile. Le débat se poursuit aujourd'hui sous de nouvelles formes. Il existe sous une forme politique avec des occidentalistes démocrates libéraux (le parti *Âbloko*) et des partisans d'une voie russe, par exemple les eurasistes d'Aleksandr Dugin qui reprennent une partie importante de la rhétorique slavophile. Le Patriarcat de Moscou, évidemment, reprend les positions historiques des slavophiles.

L'occidentalisme, le slavophilisme et l'eurasisme forment trois mouvements qu'on pourrait qualifier d'idéologies identitaires soit des idéologies simultanément politiques, culturelles et philosophiques535 qui assignent une certaine identité et une certain place dans le monde à la Russie, et lui proposent alors trois destins différents selon l'idéologie choisie.

Occidentalisme territorialisé* et opposition à Moscou

Ce qui nous intéresse ici, c'est que l'occidentalisme a une dimension territoriale. L'occidentalisme a une force toute particulière à Saint-Pétersbourg et, pour les même raisons, à Kaliningrad, car dans un cas comme dans l'autre, l'occidentalisme est plus qu'une idéologie identitaire, c'est le fond de l'identité locale. L'Ingrie comme la Prusse sont d'anciens morceaux de l'Europe germano-latine, tout en étant, incontestablement, des morceaux de la Russie. L'occidentalisme, soit la proximité culturelle avec l'autre Europe, est enraciné dans ces territoires qui forment « **l'Europe russe*** ». Le résultat est que l'idéologie occidentaliste devient une donnée géopolitique.

Celle-ci se manifeste notamment dans la cosmologie politique de ces territoires, soit la vision du monde qui distingue le Sien de l'Autre et les « amis » des « ennemis ». Citons ici le texte pétersbourgeois de Svetlana Bojm[536] écrit dans le contexte de la Guerre de Tchétchénie en 2001: « Saint-Pétersbourg serait mieux du côté des Pays baltes et de l'Europe centrale, au sein de la « Maison commune européenne », plutôt que de cet empire eurasien avec ses prétentions expansionnistes ». Il faut abondamment commenter cette phrase. Elle émane d'une universitaire et intellectuelle juive pétersbourgeoise ayant fait ses études à Harvard. L'influence américaine sur son opinion est possible. En outre, le contexte de la guerre de Tchétchénie, si pénible fût-il, n'a rien à voir avec des « prétentions expansionnistes » puisque la Fédération est devant une guerre de sécession interne et non devant une guerre de conquête externe.

Il n'en reste pas moins que la perception de Moscou qui est contenue dans cette opinion est assez représentative de ce qu'on pense à Saint-Pétersbourg. Cette ville se conçoit comme une ville d'Europe (« au sein de la Maison commune européenne ») spécifiquement de l'Europe baltique (« Pays baltes ») face à un « empire eurasien », donc étranger à la « Maison commune », non seulement parce qu'il est eurasien mais encore parce qu'il est un empire. Cet empire serait « expansionniste », selon un vieux lieu-commun anti-russe, et en l'occurrence ce terme recouvre l'idée de guerre, de violence, d'illégalité, d'archaïsme alors que la « Maison commune » est un symbole de paix[537] et de progrès. La Pétersbourgeoise se sent obligée d'être du « côté de » l'Europe centrale et occidentale face à la « barbarie » eurasienne pour des raisons morales, certes, mais aussi culturelles et géographiques. La Guerre de Tchétchénie n'a jamais été très populaire en Russie, notamment à Moscou, y compris au sein du Gouvernement comme l'a montré l'attitude du Général Lebed' en 1996. Mais ce qui est intéressant ici c'est que l'élite intellectuelle pétersbourgeoise en impute la responsabilité à « l'empire eurasien » comme si Saint-Pétersbourg lui était extérieur, ce qui indique clairement que cet empire désigne spécifiquement Moscou. Svetlana Bojm disait ainsi tout haut ce que d'autres, dont Anatolij Sobčak, maire-gouverneur de la Ville, pensait un peu plus bas.

Or, les Kaliningradiens, dans leur conception du « Nôtre » et de « l'Autre »[538] tiennent les Pétersbourgeois pour les « Leurs » et les Moscovites pour des « Autres ». Ainsi: « A Saint-Pétersbourg, c'est comme chez nous, nous faisons partie du Nord-Ouest »[539]. Réciproquement, « les Moscovites vendront [notre] oblast' »[540]. Dans ces représentations, Kaliningrad est bien proche de Saint-Pétersbourg. Kaliningrad est en fait, à bon droit, encore plus proche des Pays baltes et de l'Europe centrale que Saint-Pétersbourg, et réciproquement, Moscou en est encore plus lointaine.

Il est intéressant ici de mentionner les caricatures réciproques de Moscou et de Kaliningrad car les caricatures, en forçant le trait dévoilent des représentations profondes. La caricature qui n'a rien de sérieux en soi, s'appuie en effet sur des stéréotypes qui traduisent une représentation assez largement répandue pour être acceptée par le lecteur russe. Aussi nous pensons pouvoir utiliser celles-ci. En outre, les caricatures sont parfois prises pour des réalités par ceux qui les écoutent, ce qui en fait un champ d'analyse à part entière. C'est ainsi que vue de Kaliningrad, terre occidentaliste et **Europe russe***, Moscou devient un « pays asiatique541 au gouvernement autoritaire, loin vers l'Est et les Steppes, une ville peuplée de Turcs, de Tchétchènes, de Tadjiks et de Chinois, un territoire dont les habitants sont *nekul'turnye »,* vision que résume ici l'historien Dmitrij Mankevič542. La réciproque n'est pas moins vraie: vu de Moscou, capitale de la Russie centrale authentique, Kaliningrad redevient « Königsberg », un pays « étranger », « où on parle allemand »543, où « on voit plus de drapeaux allemands que de drapeaux russes aux fenêtres »544, et où on envisage de ressusciter la vieille langue borusse, c'est un « pays balte », « lituanien », plein de « séparatistes » achetés par l'OTAN et l'UE. C'est ce qu'on peut trouver comme caricature de Kaliningrad à Moscou.545

Ce sont là des clichés, des caricatures mais elles sont omniprésentes et incontournables dans la représentation croisée de Moscou et de Kaliningrad. Elles sont d'autant plsu intéressantes qu'elles relèvent dans les deux cas de transferts. Kaliningrad regarde Moscou comme s'il s'agissait de la Tartarie, avec une rhétorique qui reprend les arguments historiques des anciens adversaires de la Russie dans la Baltique (Suède, Pologne, Allemagne, Pays baltes). En face, Moscou semble transférer sur Kaliningrad sa vision des Pays baltes indépendants depuis 1991.

Cette question porte assez loin. Comme l'indique le politologue V.Dyxanov, les discours politiques moscovites anti-européens, en l'occurrence dirigés contre l'UE ou contre certains Etats européens, sont mal vus à Kaliningrad. Les raisons qu'on peut donner à cette attitude de Kaliningrad sont de deux ordres. Certes, il s'agit d'une question d'intérêts bien compris à Kaliningrad, dans la mesure où le Sujet 39 dépend assez largement des relations économiques avec les voisins européens. Les discours anti-européens peuvent en effet avoir des conséquences nuisibles pour l'Oblast'. Mais, plus profondément, en contexte russe, un discours anti-européen est perçu à Kaliningrad comme une attaque visant aussi, implicitement, le Sujet 39, puisqu'il touche à l'identité locale, spécialement « européenne ».

III 2 3-De nouveaux « Prussiens » à Kaliningrad

III 2 3 1-Une affirmation subethnique par allogénéisation

Il faut bien dire ici quelques mots sur le statut particulier du peuple russe en Russie. Parce que la Constitution russe est en partie héritée de celle de l'URSS basée sur la lutte contre le « chauvinisme grand-russien »546, et que la société politique russe est une société de privilèges ethniques (ethnocratie), être russe en Russie n'est pas toujours prestigieux et suppose qu'on est soumis à la loi commune, sans privilège. Les Russes sont la majorité silencieuse, sur lequel est construit l'Etat central qui se confond avec Moscou. Dès lors on comprend mieux l'enjeu national de la « couleur locale ». Il s'agit dans le cadre d'une société de privilèges ethniques de donner aux Russes des périphéries dont l'identité est assez forte le caractère de « peuple étranger » pour en obtenir le statut, le prestige et les droits.

Un excellent exemple de cette évolution est celui des Pomores. Sous la plume du directeur de l'Institut pédagogique de l'Université d'Arkhangelsk, Vladimir Bulatov547, les Pomores548 qui sont les Russes de la Mer Blanche, plus exactement les pêcheurs russes de la côte, devenaient les descendants d'un peuple autochtone finnois du même nom, peu à peu russifiés. Le terme était dans le même temps étendu à tous les habitants de l'oblast' d'Arkhangelsk, y compris ceux qui habitaient à des centaines de kilomètres de la côte, avec une certain succès et le soutien du gouverneur Efremov (1996-2004). Pour pouvoir parler de peuple pomore allogène, il fallait une langue. Sous sa direction est donc lancée la rédaction d'un dictionnaire de la langue finnoise pomore549. Que l'existence de cette langue ne soit qu'à peine connue des Pomores eux-mêmes n'a qu'une importance secondaire, sans parler du nombre de ses locuteurs. L'essentiel est qu'elle existe : elle devient aussitôt source de droits en tant que base théorique et juridique à des revendications politiques « ethniques », « nationales » (avec un volet de privilèges économiques).

Dans la Russie baltique, le même scénario est en cours mais avec un succès bien plus faible. Cette fois-ci, le nationalisme local peut s'appuyer non pas sur une mais deux langues, l'allemand et le borusse. La proposition de rétablir l'allemand comme langue officielle de l'Oblast' a existé dès les années 1990550. Cette idée est relativement répandue dans la mouvance prussophile et elle s'exprime ouvertement sur internet551, même si son audience réelle dans la population est limitée. La proposition n'a certes jamais pu remonter jusqu'au niveau politique parce qu'elle pose aussitôt la question des droits de l'Allemagne sur ce territoire. On remarquera cependant qu'on pourrait contourner la difficulté diplomatique. Du fait de la diversité très vivace de l'allemand, il existe plusieurs dialectes allemands spécifiques à la Prusse elle-même qui sont des langues écrites ou parlées (haut-prussien, bas-prussien, et *plautdietsch*552). Ces langues de Prusse orientale sont moribondes en Allemagne553 mais en rétablir une à Kaliningrad permettrait de mettre en avant un peuple « prussien » de Russie tout en se distinguant de l'allemand standard comme des dialectes régionaux de la République fédérale.

Une autre option est de ressusciter la langue des Borusses. L'idée avait déjà été avancée par le grand baltisant moscovite Vladimir Toporov dès 1975554. On remarquera que c'est en l'occurrenc un Russe soviétique qui prend cette initiative historique555. Elle est aujourd'hui défendue par des linguistes kaliningradiens d'origine lituanienne tels que « Twankstas »556 Glabbis, ou encore l'activiste Ramans Pillawa557. Ils ont proposé de réintroduire la langue borusse à Kaliningrad en tant que langue d'étude et comme élément de l'identité locale. L'intérêt de cette variante est qu'elle permettrait de contourner la question allemande. La langue borusse étant autochtone et limitée à la vieille Prusse, elle ne poserait pas en elle-même de problème international, elle serait donc plus acceptable que l'allemand. Néanmoins y voir une ingérence lituanienne ne serait pas inexacte tant il est vrai que l'idée suscite l'enthousiasme à Vilnius558. L'idée d'utiliser la langue borusse qui reste à reconstituer559, est évidemment infiniment moins populaire encore que celle de rétablir l'allemand, et à ce jour elle ne concerne à Kaliningrad qu'une infime minorité de Prussophiles marginaux réunis autour du groupe international « Fraternité Prusa »560. Cependant, là encore, l'essentiel n'est pas que cette langue soit populaire en elle-même. Instrument juridique et identitaire, il suffirait qu'elle soit invoquée pour faire des « Baltiens » un peuple à part entière, au nom de la terre qu'ils habitent. Or un dictionnaire russe-borusse et borusse-russe existe bel et bien depuis 1998561. Celui-ci a été publié par l'Institut

européen des Minorités ethniques dispersées, organisme créé par le Conseil de l'Europe en 1997562. De fait, le siège de l'Institut se trouve à Vilnius, ce qui n'est probablement pas fortuit, étant donné l'intérêt politique de la Lituanie envers Kaliningrad563 .

L'idée de recréer un peuple prussien à partir de cette langue est en fait une idée qui a son origine en Allemagne. L'association Tolkemita564 tentait depuis des années de faire reconnaître un peuple est-prussien comme minorité ethnique de la RFA, ce à quoi l'Etat allemand se refusait au titre que cette minorité n'avait pas de langue. D'où le dictionnaire. La Fraternité Prusa n'est en fait qu'une filiale de Tolkemita qui s'adresse à travers elle aux habitants de la vieille Prusse (aux descendants des Allemands expulsés) et à ceux de la Prusse actuelle, donc aux Polonais (de Warmie et Mazurie), aux Lituaniens (du Memelland) et aux Russes (du Sujet baltique), dans le but de recréer un « peuple (est-)prussien » à partir de ces adeptes dans le cadre européen, autour du noyau prussien allemand565. Tolkemita et Prusa utilisent le même « drapeau borusse » bleu-jaune-vert que celui de l'association iatvingienne Etvyz' de Kaliningrad566, ce qui montre une cohérence historique revendiquée entre les partisans des peuples de l'ancienne Borussie.

Ce qu'il faut remarquer c'est que ce dictionnaire s'intitule « dictionnaire russe-prussien et prussien-russe », sous-entendant que la langue prussienne est par essence le borusse. Or utiliser le terme de prussien dans ce contexte linguistique prête à confusion car il existe aussi comme nous venons de le voir une langue prussienne germanique. L'auteur du dictionnaire n'a manifestement pas cru bon de choisir un terme plus précis (dictionnaire « borusse », « pruthène » ou « vieux-prussien ») ce qui est significatif d'une revendication de primauté et d'autochtonie de ces partisans du borusse.

Le paradoxe est que, comme le dit N. Andrejčuk, en Russie, l'identité locale prime sur l'identité nationale567 qui se limite à l'identité étatique. L'échelle locale (l'oblast', la ville, la rodina) est donc le seul lieu d'affirmation possible d'une identité ethnique et culturelle russe. Or cette affirmation qui passe par celle de la diversité locale aboutit à une remise en cause intéressée de l'identité russe proprement dite dans les Marches ethniquement russes.

La question ethnique et celle du subethnos ne se pose cependant pas uniquement en mobilisant de l'allogène. Le subethnos kaliningradien c'est aussi et même surtout la question de cette troisième génération d'habitants de l'Oblast' qui s'identifient profondément à leur terre et à son passé allogène568. Ce subethnos s'oppose aux migrants qui continuent d'affluer dans une région attractive.

III 2 3 2-Un patriotisme prussophile très polémique

L'application pratique de la théorie de la relation tricéphale entre culture des « colons », culture des « colonisés » et culture de l'Etat est stupéfiante. L'historien Il'â Dement'ev, spécialiste de l'histoire de Kaliningrad et de philosophie politique, nous en a exposé un exemple tout à fait édifiant. Lors de « l'affaire Nikolaj Arsen'ev », les principales options identitaires et leurs opposition se sont manifestés avec beaucoup de clarté. Arsen'ev (ou, en allemand, von Arseniev) est un important philosophe orthodoxe russe, figure du mouvement oecuménique. Né en Suède puisque fils d'un diplomate russe en poste à Stockholm, il grandit en Russie mais il émigre en Pologne en 1920. Puis il se fixe à Königsberg et enseigne à l'Université albertine569 y compris

pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il s'exile ensuite aux Etats-Unis dont il obtient la nationalité et où il meurt en 1977. Considéré comme l'un des Russes les plus illustres de Königsberg permettant un ancrage russe dans le passé prussien et donc comme un citoyen d'honneur de la présente Kaliningrad, la Mairie se décida à lui dédier une plaque commémorative. Malheureusement, avant qu'elle soit posée, un enquêteur allemand a découvert qu'Arsen'ev avait servi comme traducteur dans la Wehrmacht dans les camps de prisonniers soviétiques devant Leningrad pendant l'automne 1942.

L'affaire devint particulièrement sensible. Pour la tendance rouge570, communiste, eurasiste, Arsen'ev est désormais un traître qu'il faut maudire. Pour les Blancs (slavophiles, orthodoxes, nationalistes) son comportement est normal, il était orthodoxe donc anti-communiste. Pour les Prussophiles occidentalistes, Arsen'ev était dans son droit, c'était un patriote prussien, allemand, qui servait le pays qui l'avait accueilli. Cette affaire montre bien qu'il existe un problème assez aigu et grave sur le plan identitaire: on constate d'une part un conflit entre groupes identitaires, d'autre part un conflit entre la mémoire kaliningradienne et celle de l'Etat central russe.

Commençons par le deuxième. La Grande Guerre patriotique de 1941-45 fait largement consensus en Russie571. Ce consensus est l'un des plus forts de la Russie contemporaine. Or à Kaliningrad, deux groupes identitaires sur trois, représentant grossièrement une moitié de la population, le remettent ouvertement en cause. D'un point de vue politique, cela rend compte de la profondeur de la rupture avec le centre moscovite qui considère cette attitude comme scandaleuse et inacceptable.

Cela dit, on aurait tort d'accuser les Prussophiles de Kaliningrad de « trahison » : ce phénomène n'est pas propre à la Russie baltique, on le retrouve à Sakhaline-sud, dans les Kouriles, dans l'isthme de Carélie (oblast' de Leningrad), et en République de Carélie, soit dans tous les territoires gagnés et repeuplés par les vainqueurs de la Guerre aux dépens des vaincus. Ce phénomène n'est pas en lui-même anti-patriotique. C'est la conséquence logique et presque inéluctable de l'appropriation du territoire par les colons : en en faisant le leur, ils en assument l'histoire et l'identité. Or ces territoires relevaient de la souveraineté des vaincus. Le patriotisme de la Rodina exige donc un autre regard sur la Victoire car c'est le destin de leur *rodina* qui est ici en jeu et non pas la survie de l'*Otečestvo*, la Patrie nationale (fédérale). Poussé jusqu'au bout, cette logique aboutit à embrasser le destin de la rodina dans le contexte de l'époque, et donc à « prendre parti », toutes proportions gardées, pour l'Etat dont la *rodina* faisait partie avant la Victoire, que ce soit l'Allemagne, la Finlande ou la Japon, en dehors de toute adhésion idéologique. C'est l'application de la fameuse maxime russe selon laquelle il faut parfois trahir l'Otečestvo (la patrie étatique) pour rester fidèle à la rodina (la patrie charnelle). Ce que traduit en réalité le soutien des Blancs et surtout celui des Prussophiles à Arsen'ev malgré les découvertes explosives sur sa biographie, c'est l'attachement définitif et passionné d'une grande partie des Kaliningradiens à leur terre, un attachement désormais plus fort que celui qui les lie à l'Etat, ce qui n'est pas pour autant la preuve d'une volonté de rupture avec lui572.

III 2 3 2 1-Des figures tutélaires en miroir

A un tout autre niveau de conflictualité, on voit aussi des oppositions symboliques entre Etat et population au sujet des personnages emblématiques de l'Oblast'. En effet, il existe comme des

doublets, des personnages occupant les mêmes fonctions identitaires mais dont on voit que les uns sont clairement les représentants du discours d'Etat et les autres ceux de la population. Ainsi peut-on considérer trois couples de doubles, Kirill et Kant, Skorina et Albert, Elisabeth et Louise.

Le Saint Père Kirill contre « saint » Kant

Kant est un personnage tout à fait à part à Kaliningrad. La jeunesse de la Ville a pris l'habitude de venir se recueillir sur sa tombe lors des mariages573. Cette cérémonie semble n'être rien d'autre qu'une demande de bénédiction qui porte chance574. Elle indique que Kant a été élevé au rang de saint, au sens propre, par les croyances populaires locales. Kant a donc été totalement et profondément intégré à la culture locale. De ce fait « sa » cathédrale, qui n'est officiellement qu'une salle de concert, conserve étrangement un rôle véritablement sacré, alors même que le luthéranisme n'y est plus pratiqué du tout. Le paradoxe est que la réaffectation de l'église en salle de concert a conduit à un déplacement du sacré vers l'extérieur: l'autel ayant été détruit575, le sacré est concentré autour de la tombe du philosophe qui se trouve adjacente à l'église.

Nous ajouterons encore une description de ce qui a lieu dans la cathédrale et autour. Lors de l'anniversaire du philosophe576, nous avons pu assister à la scène suivante : en guise d'introduction à un concert de musique du XVIIIe, un Russe et un Allemand ont ensemble évoquer Kant. L'Allemand parlait russe. On évoqua Kaliningrad et Kant ainsi : « Jadis on parlait allemand à Königsberg, aujourd'hui on parle russe à Kaliningrad mais on aime toujours autant Kant ». Puis le concert honore Kant comme jadis on honorait le Christ avec la musique sacrée. On mêle ainsi philosophie, musique, identité et religion autour de Kant et de sa cathédrale. Puis à l'extérieur un professeur de philosophie a harangué la foule venue fleurir la tombe de Kant. Tout se passe donc comme si les habitants continuaient de concevoir la sacralité du lieu mais en ayant remplacé Dieu par Kant.577

C'est en partie pour répondre à ce culte « païen » que l'Etat a construit l'autre cathédrale, orthodoxe, dont le patron est le Patriarche-évêque de Kaliningrad. Face à « saint » Kant on trouve donc le Saint Père Kirill, lui aussi considéré comme un Kaliningradien, comme le montre le recueil de Čmyxov.

Skorina savant de Königsberg contre Albert mécène de Prusse

L'université d'Etat Baltique Kant ou Kantiana se présente comme l'héritière de l'Université albertine fondée par le duc Albert. Une partie de l'Université se situe auprès de la statue de Kant578 (rue de l'Université). Pourtant, celui qui se rend sur le campus principal rue Alexandre Nevsky n'est accueilli ni par une statue de Kant ni par une statue d'Albert (sise devant la cathédrale luthérienne) mais par celle du Biélorussien Franciszek Skorina, typographe et savant catholique du XVIe siècle qui fut l'un des premiers à imprimer la Bible en vieux-russien. Le centre de son activité fut Königsberg même si son activité se concentrait plutôt au Danemark, à Wilno, Prague et Vienne. Skorina relève bien sûr de la même époque qu'Albert, mais il est autrement plus facile à intégrer au discours étatique car c'est un Biélorussien qui a contribué au

développement de la culture russe et ukrainienne dans le cadre de la Pologne-Lithuanie. Il apparaît donc comme un représentant de la Renaissance alternatif à Albert qui reste symboliquement cantonné loin des murs de la « nouvelle Albertina ».

L'impératrice Elisabeth contre la reine Louise

Après le saint et le l'artiste, voilà la dame. Pour l'Etat, la dame c'est Elisabeth Petrovna, l'impératrice conquérante. Mais pour la population, la dame, c'est moins cette impératrice lointaine qui n'est jamais venue en Prusse que la reine Louise, reine de Prusse qui a acquis une certaine popularité à Kaliningrad en tant qu'héroïne romantique par son opposition obstinée à Napoléon. Elle est même devenue la patronne officieuse de Sovetsk (Tilsit).

Certes aucune des figures que nous avons évoquées n'est vraiment polémique. Même la reine Louise qu'on pourrait tenir pour une figure du nationalisme allemand (ce qui est un fait historique) est en fait assez peu gênante pour l'Etat dans la mesure où elle incarne la résistance prussienne aux temps de l'alliance prusso-russe. Mais précisément, on voit que même en ne prenant que des figures peu polémiques voire pas du tout apparaît un sourd désaccord sur les personnages emblématiques, l'Etat tirant vers des personnages plus conformistes parce que Kant, Albert et Louise ont aussi un aspect étranger, alors que l'intelligentsia et la population locale préfèrent des personnages plus prestigieux et plus enracinés que Kirill, Skorina et Elisabeth.

A notre avis, il n'est pas exclu que d'ici quelques années la Porte des Rois prussiens reconstruite en 2006 soit complétée. Les trois princes sont actuellement le roi Ottokar, le duc Albert et le roi Frédéric Ier. Cette Porte des Rois est prestigieuse, belle, importante dans le paysage et l'identité locale. Or elle ne présente aucun lien avec la Russie. La solution serait alors d'ajouter sur la Porte des Rois les statues de trois représentants de la Russie qui seraient logiquement Elisabeth pour le XVIIIe siècle, le Général russe von Rennenkampf579(ou le saint martyr Nicolas II) pour 1914-15, et le Général Vasilevskij ou Černâxovskij580 (à la place de Staline et Kalinine)581 pour la période soviétique et russe contemporaine. Les trois princes prussiens seraient ainsi neutralisés par les trois conquérants russes ce qui aurait l'avantage de présenter une histoire complète et « équilibrée » de l'identité locale.

III 2 3 2 2-Patriotisme russe contre patriotisme prussophile

Le conflit a aussi un aspect interne à l'Oblast' et à la Ville. Les débats sont souvent virulents. Nous soulignerons ici que ce n'est pas un simple débat politique, c'est aussi et peut-être surtout un débat culturel et géopolitique, les Blancs défendant une identité ethnique et religieuse russe, les Rouges une identité étatique russo-soviétique qui s'en rapproche, et les Prussophiles une identité territoriale néo-prussienne.

Si on devait donner un ordre de grandeur des trois tendances, on dirait que les Prussophiles sont socialement dominants ou très influents dans la Ville, les Rouges sont majoritaires dans l'Oblast' (campagnes, villes de province), et les Blancs nettement minoritaires partout (mais de plus en plus nombreux)582. A priori, aucun de ces groupes n'est favorable au gouvernement central mais ses partisans sont plutôt les Rouges, patriotes, tandis que les Prussophiles sont les plus contestataires. Les débats entre les tendances sont très complexes : il sont identitaires, donc

culturels et historiques, mais ils sont aussi politiques et mettent en jeu des questions de pouvoir. De facto, ce sont les Prussophiles qui à partir de 1991 se sont placés au centre des débats par leur positionnement régionaliste et occidentaliste.

Les « Prussophiles » sont en général des intellectuels ou des membres d'une certaine élite économique, sociale et culturelle583. Leur identité est déterminée par trois éléments corrélés : d'une part la place particulière de la germanité dans la culture russe de l'élite dirigeante depuis le XVIIIe siècle, d'autre part la relation au territoire, enfin la mise en place d'une « identité urbaine bourgeoise ». Du premier élément il résulte que la germanité est prestigieuse en contexte russe. Du deuxième il résulte qu'une certaine germanité demeure dans la Ville, à travers son histoire, sa mémoire, quelques éléments architecturaux symboliquement forts, à commencer par la Cathédrale où repose le philosophe Kant. Cette germanité existe aussi dans d'autres points de l'Oblast' à des degrés moindres (château d'Insterburg-Černâxovsk, Pont de Tilsit-Sovetsk, églises luthériennes dans chaque ville, villas allemandes...) car la force de l'identité urbaine de la province est nettement moins forte qu'à Kaliningrad. Or c'est là le troisième élément : la germanité tient à la recherche d'une identité sociale et politique post-socialiste essentiellement urbaine. Gregor Thum a montré qu'à Wroclaw, la revendication par les Polonais de la germanité silésienne visait en fait à trouver un modèle social et une légitimité politique « bourgeoise »584, capitaliste et historiquement enracinée. Or le modèle « bourgeois » qu'ils ont trouvé sur place est celui des « Bourgeois de Breslau » au sens strict soit le « patriciat urbain » germanique traditionnel. D'où leur « germanisation » volontaire qui est un « embourgeoisement » idéologique. Or c'est bien de ce même phénomène qu'il s'agit à Kaliningrad : se dire « Königsbergeois » ou « Prussien » c'est mettre entre parenthèse l'ère socialiste et démontrer son appartenance à une société nouvelle avec une légitimité ancienne585, soit le comportement de toute élite fraîchement arrivée au pouvoir.

Ainsi les Prussophiles s'approprient-ils l'identité de leur territoire en y gagnant un prestige certain. Ils y sont d'ailleurs encore poussés davantage par la construction de l'UE qui se fait à leurs portes, la culture allemande étant absolument la culture européenne en contexte russe.

Etre un Prussophile, c'est exalter cette germanité rêvée, c'est reprendre à son compte l'histoire de Kant, voire de Frédéric et d'Ottokar, reconstituer des tournois médiévaux « teutoniques », et affirmer non seulement une identité mais encore une supériorité. Que les Prussophiles soient généralement issus de milieux sociaux supérieurs est en cela significatif. Etre prussophile c'est se distinguer culturellement et socialement, d'une façon qui est à la fois purement russe, dans la tradition de l'occidentalisme et tout à fait en phase avec la mondialisation586.

Pour les Prussophiles, présenter Kaliningrad comme la « ville prussienne de Königsberg», ce qu'elle n'est plus, c'est donc, plus ou moins ouvertement, affirmer une supériorité sur Moscou, dans une dialectique Centre/Marche. L'idée est la suivante : « Nous sommes une ville allemande donc nous sommes plus civilisés et plus développés que vous ». Un tel discours n'est pas tenu officiellement mais il est socialement très répandu à Kaliningrad, et il est implicitement contenu dans la revendication du passé allemand qui implique un haut degré de prestige. C'est donc aussi un argument de propagande. Au demeurant cette rhétorique-là n'est pas tout à fait nouvelle puisque comme le souligne l'historien P. Brodersen, la propagande soviétique présentait justement les Kaliningradiens comme « les meilleurs des Russes »587, parés d'une « vertu

socialiste » supérieure. On est aujourd'hui passé d'une vertu socialiste à une « vertu européenne et bourgeoise supérieure ». Par son passé allemand, l'actuelle Kaliningrad aurait atteint le but visé par des générations de dirigeants russes, même si cette « Russie germanique » est en fait une « Allemagne russe » au niveau de vie plus bas que Moscou. De même, il a fallu que la russification de l'Oblast' soit totale pour que soit possible, ouvertement, un rappel du passé allemand, autrement interdit par la raison d'Etat. Ce qui est intéressant dans cette revendication de la germanité, c'est qu'on passe des « meilleurs des Russes » aux « Russes les plus germanisés », « les plus étrangers », donc les plus proches du modèle allemand sous ses différentes formes (impériale-nationaliste, marxiste-léniniste, fédérale-capitaliste) que suit la Russie depuis plus de trois siècles.

S'affirmer comme Prussophile, c'est se tenir comme représentant du fameux subethnos (voir supra), réclamer rétablissement du nom de Königsberg (voir infra) et reconstruction du château. Le château royal de Königsberg représente pour les Prussophiles l'autre âme de la ville, avec la cathédrale luthérienne. La destruction de ses restes par l'URSS588 est pour eux le symbole de la barbarie et de l'ignorance soviétiques, de la table rase sauvage, et de la rupture avec le passé. Aussi, la reconstruction qu'ils désirent serait le symbole de la réconciliation avec le passé prussien et du passage de relais entre le Königsberg allemand et le Königsberg russe, bref de la dévolution complète du prestige et de la culture prussienne aux Kaliningradiens, ce qui, il faut bien le souligner, n'est plus uniquement une question symbolique mais politique. C'est pourquoi la question de la reconstruction du château royal est un leitmotiv de l'identité prussophile. Comme le dit très bien la philosophe N. Andrejčuk, même détruit, le château est bien présent dans les têtes, ce d'autant plus qu'il n'a pas été réellement remplacé : « la Maison des Soviets » bâtie sur ses ruines, au-delà de ses airs d'usine construite en « Légo », n'a à ce jour jamais été occupée, ni par les soviets, ni par quelque institution que ce soit. Désespérément vide depuis sa création, ce bâtiment désormais vétuste appelle malgré lui un réaménagement dont la reconstruction du château semble la solution toute trouvée, même si elle est en suspens, raison d'Etat oblige...

Mais les Prussophiles subissent les foudres des Rouges et des patriotes russes qui considèrent leurs positions comme inacceptables. Un nom nous permettra de saisir en quoi consiste cette conflictualité : Vladimir Šul'gin.

Šul'gin est un historien, membre de l'Université de Kaliningrad, et un publiciste. Il est représentatif de la tendance patriote la plus virulente. Même s'il se présente comme orthodoxe donc « blanc », sa façon de présenter l'identité locale de Kaliningrad s'ancre de facto dans la tendance rouge, ultra-loyaliste, étatiste. Il dénonce très régulièrement dans la presse (*Literaturnaâ gazeta)* les activités ou les opinions de la tendance prussophile dans un style assez violent, sans nuance, qui rappelle parfois celui de la propagande soviétique.

Trois grandes idées sont toujours présentes dans ses articles589. La première est son credo patriote : Moscou et l'Etat représentent le peuple russe, le patriotisme est synonyme de centralisation. Il n'y a pas de *rodina* (patrie régionale, intime) distincte de l'*otečestvo* (Patrie officielle, étatique), il ne saurait y avoir de particularisme local.

La deuxième idée est celle de la trahison. A Kaliningrad, les représentants de l'élite prussophile urbaine que vise Šul'gin sont les membres de l'Université et les intellectuels qu'il appelle les « identificateurs »590, les hommes d'affaires et les administrateurs qui tournent autour de la Mairie. Ces gens seraient des « traîtres » qui travaillent à l'affaiblissement de la Russie. Les universitaires (psychologues, anthropologues, philosophes, sociologues, spécialistes des lettres en particulier) sont à l'origine de recherches sur l'identité qui selon Šul'gin conduisent inlassablement à la mise en place d'un discours séparatiste. Il dénonce ces « identificateurs » car ils poussent à l'apparition d'une nouvelle ethnie que Šul'gin appelle les « *Evrorossiâne* » (les « Eurorusses »591), « faux peuple » qui menace l'intégrité de la Russie. Ces « traîtres » sont selon lui d'autant plus nuisibles qu'ils ont prise sur les étudiants, c'est-à-dire la jeunesse, influençable. Ils utilisent leur germanité affichée pour revendiquer une fierté régionale que Šul'gin juge relever du « snobisme » et créer un « fossé inacceptable » avec le reste de la Russie.

Troisième idée de l'historien patriote: ces « identificateurs », qui seraient en général « germanomanes », sont payés par l'Etranger, l'Allemagne et l'OTAN, par l'activité des consulats, et avant tout celui d'Allemagne, sous la forme de bourses, de financements divers (« *grantokratiâ* », « le pouvoir des bourses »592) qui ne vont qu'à la promotion de la culture allemande ou ouest-européenne. Le pouvoir de séduction de celle-ci en est décuplé et n'est que la cheval de Troie des ennemis de la Russie pour déstabiliser et démembrer l'Etat. Šul'gin clame ainsi constamment sa crainte du retour de l'Allemagne.

Cette façon de voir les choses est tout à fait celle des Rouges. De manière générale et avec des exceptions, l'Eglise et les Blancs la partagent. Le Père Antonij de la Paroisse de saint Nicolas à Kaliningrad nous a confirmé ce fait en affirmant ses opinions anti-autonomistes en tant que représentant de l'Eglise. Et en effet, le Patriarche est pour le moins opposé à toute autonomie, ne serait-ce que du fait qu'il est lui-même évêque de l'Oblast', stade le plus poussé de la centralisation institutionnelle.

Ayant déterminé le type d'hostilité qui oppose les deux patriotismes, passons maintenons au cas pratique des débats identitaires proprement dits.

III 2 3 2 3-Débat identitaire locql 1 : rebaptiser ou non la ville et l'oblast'

L'inclusion de l'Oblast' dans la Russie a impliqué une volonté de renommer systématiquement toutes les villes et autres localités du territoire. Une partie de ces nouveaux toponymes s'inspirent de la Victoire remportée dans la Grande Guerre Patriotique (1941-1945) et transforment l'Oblast' en un immense trophée de guerre, symbole de victoire et de puissance en Europe. Il est assez troublant de constater que cette volonté de rebaptiser l'ensemble de ce territoire n'est pas spécifiquement soviétique mais bien propre à la région balte: non seulement on retrouve ce phénomène dans l'Isthme de Carélie (re-)conquis par la Russie sur la Finlande mais encore et surtout en Lettonie et en Estonie qui ont agi de façon similaire dès 1920 pour éradiquer toute domination culturelle germanique et affirmer une identité nouvelle; il est même possible que ces exemples aient servi de modèles.

Néanmoins comme le montre Pekka Hakkamies593, l'aspect idéologique n'est pas si fort qu'on pourrait le penser. A côté des Kaliningrad594, Sovetsk595, Černâxovsk596 Pravdinsk597, Gvardejsk598, Krasnoznamensk599, Gusev600, Nesterov601, la majorité des nouveaux toponymes locaux sont d'une grande banalité: Primorsk602, Zelenogorsk603, Ozersk604, Svetlogorsk605, Zelenogradsk606... et sont d'ailleurs souvent les mêmes à Kaliningrad et dans l'Isthme de Carélie, repeuplé par les mêmes populations et dans des conditions comparables. Hakkamies explique que la toponymie était en partie décidée par la population sur proposition de la cellule locale du Parti, avec des résultats très « conformistes ».

R. F. Turovskij607 montre que la volonté de changer la toponymie soviétique est très relative en général en Russie: elle est le fait presque exclusif de grandes villes à identité marquée, alors que les provinces qui en dépendent sont très conservatrices et ne souhaitent pas de changement. Il cite le cas emblématiques de Saint-Pétersbourg qui a repris son nom impérial tandis que son Oblast' est toujours « de Leningrad » et de Ekaterinburg redevenue telle face à son Oblast' restée « de Sverdlovsk ». De facto, son analyse est pleinement pertinente à Kaliningrad: revenir au toponyme allemand est un désir qui n'existe que dans la ville elle-même.

Réciproquement, au niveau municipal, la question identitaire est manifestement détendue : les sites officiels des mairies de l'oblast' n'hésitent pas à utiliser le nom germanique de leur ville pour lui apporter un prestige dont elle est autrement dépourvue. C'est certes un moyen pour attirer des touristes allemands nostalgiques aussi bien que des visiteurs russes attirés par l'exotisme prussien. Sur un plan plus profond cependant, revendiquer le passé prussien est une question de légitimité locale et de patriotisme municipal. Le nom et le blason prussiens affirment un ancrage indispensable à ces villes trop récentes et trop pauvres en services pour sortir de l'insignifiance générale autrement.

Ainsi donc s'explique la question onomastique qui ne se pose en fait que dans la Ville et au niveau officiel: non seulement c'est cette ville qui a la plus forte identité et qui est de ce fait la plus remuante et la plus revendicative, mais c'est aussi la plus puissante parce qu'elle est la capitale, ce qui fait aussitôt remonter le débat au niveau de l'Oblast', ce qui le rend inacceptable. En revanche, rien ne gênerait vraiment le retour aux noms prussiens de toutes les autres villes puisque l'enjeu y est nul et invisible à l'international (sauf à Baltijsk qui accueille les navires venus de l'Ouest). Le paradoxe est que les élites de la province profonde sont très conformistes et ne recherchent guère une telle transformation au niveau officiel.

Le nom de la ville et de l'oblast' est évidemment une question essentielle. Il est remarquable qu'en 1945-46, l'Etat soviétique a hésité. Il désirait l'élimination du toponyme de Königsberg mais rien ne présageait qu'il dût être remplacé par un « Kalinin-grad ». Bref, il était décidé de changer mais pas de ce en échange de quoi on devait changer. Un premier projet608 proposait de transformer Königsberg en Baltijsk (au lieu de Kaliningrad), Insterburg en Meždurečensk (c'est-à-dire le « Confluent », au lieu de Černâxovsk), Tilsit serait resté intacte (du fait de la paix russe de Tilsit), et l'Oblast' serait très logiquement devenue celle de Baltijsk, *Baltijskaâ oblast'*. Quant à Pillau (actuelle Baltijsk), elle serait restée Pillau ou Pillava. C'est la mort très opportune de Kalinine le 3 juin 1946, qui décida semble-t-il du nom de l'ex-Königsberg qui en cherchait justement un.

Depuis 1991, la quête d'un nom a été relancée. Il faut évoquer ici les propositions pour la ville selon les acteurs qui les défendent. En effet chacun de ses noms a une tonalité politique différente qui renvoie à l'une des trois grandes tendance politico-culturelles de Kaliningrad, les Blancs, les Rouges et les Prussophiles occidentalistes. Contrairement à une idée répandue dans l'autre Europe, les propositions russes ne se limitent pas au choix « Kaliningrad ou Königsberg ? », mais se composent d'une très longue liste, non limitative, qui inclut et des noms

existants ou historiquement attestés, et des inventions contemporaines. En voici une liste détaillée.

*Kënigsberg qui pose un problème de droit puisque ce nom implique le droit historique allemand. Le nom est soutenu par les Prussophiles. Certains proposent aussi une variante, Kënigsgrad, traduction hybride qui conserverait une couleur germanique tout en étant définitivement distincte de Königsberg. La variante inverse, Kalininberg, est évidemment un inacceptable oxymore puisqu'elle conjugue le tort de conserver le souvenir de Kalinine (pour les Blancs et les Prussophiles) et de sonner beaucoup trop germanique (pour les Patriotes).

*Tvangest (alias « Tuvangest », « Tvankste »), vieux nom borusse, usité avant la conquête germanique. Ce dernier a repris une certaine popularité grâce à un groupe de musique régional qui l'a adopté pour lui-même. On remarquera que ce terme n'est pas usité en Lituanie, ce qui est bien étrange eu égard aux revendications historiques de ce pays sur la Prusse pré-teutonique. En Russie, ce nom est politiquement neutre, ce qui le rend intéressant et acceptable. Cependant, s'il répond parfaitement au désir d'enracinement, il manque de prestige et respe peu connu du grand public.

*Regiomons (ou Regis Mons) variante historique latine littérale de Königsberg.

*« Kantgrad » : nom créé ex nihilo, référence assez neutre à l'histoire locale, Kant étant accepté comme un personnage universaliste, européen, ce qui était déjà le cas à l'époque soviétique. Une variante est « Immanuil'sk ». Le professeur de philosophie kaliningradien Vladimir Gil'manov propose même tout simplement « Kant », sans déterminant de ville ni de nationalité. C'est un nom assez peu populaire hors de l'intelligentsia (malgré le culte de Kant) mais qui pourrait peut-être réunir un consensus tout en mettant en avant le prestige historique de la ville et en servant de slogan touristique (« Ville de Kant » donc philosophique, cultivée, pacifique, universaliste, européenne...). Si « Kantgrad » n'a pas encore gagné la bataille toponymique pour la Ville, en revanche le 13 avril 2016 le conseil municipal de Kaliningrad a décidé de rebaptiser très officiellement l'île centrale de Kaliningrad (ex-Kneiphof) en « île de Kant », ce qui montre que Kant gagne en popularité même auprès des autorités. En effet, la dernière modification toponymique dans les murs de Kaliningrad remonte à 1989 et ne concernait que des rues.

*Korolevec : forme russe du polonais Królewiec, usité dans les sources précédant le XVIIIe siècle. Selon le prince Saltykov-Ŝedrin: « Ce Königsberg s'appelait Korolevec, et ce n'est que plus tard que les Allemands le rebaptisèrent Königsberg » .609 Il ne s'agit probablement que d'une adaptation russe du polonais Królewiec peut-être par l'intermédiaire du biélorussien. Quoi qu'il en soit, il est bon de noter à ce propos que l'ancienne toponymie en usage dans les sources vieux-russes d'avant le XVIIIe siècle est en général si peu connue du public (fût-il savant) qu'on ne pense même pas à s'y référer, car on ignore jusqu'à son existence. C'est le cas de Korolevec, nom qui pourrait somme toute concilier la nécessité de conserver un nom russe à même de traduire la souveraineté qui s'exerce sur ce territoire, et le désir de remplacer le nom d'un chef communiste assez médiocre par un titre royal, plus prestigieux. Pourtant, Korolevec est sans doute l'une des options les moins populaires aujourd'hui, faute de connaissance. Le Père Birûkov soutient ce nom. Il en existe deux variantes, une biélorussienne, Karalevec ou Karalâvec, et une tchèque, Krolevec, prétendument originelle puisque le fondateur de la Ville était le roi tchèque Ottokar.

*Cargrad : adaptation russifiée de Königs-berg où *König=Car'* (Tsar), et *berg/burg*610*=grad.* On trouve aussi des dérivés comme Caregorsk pour coller plus étroitement au *burg* allemand.. Une autre façon de russifier Königs-berg est *Knâžgrad*, sur le même modèle que Cargrad mais en faisant passer le roi pour un prince (*knâz')* plutôt que pour un tsar.

*Caricyn : la ville de la *Carica*, la Tsarine Elisabeth (même si d'autres étymologies existent, notamment Sari-su, la « Rivière jaune » en tatar).

*Petrograd : la ville de Pierre Ier, qui y a séjourné.

*Elizavetgrad : la ville d'Elisabeth. Dans tous ces cas on voit un transfert : ces trois villes existent ailleurs mais sous d'autres noms officiels actuellement, en l'occurrence Istamboul (Cargrad), Volgograd (Caricyn) ; Saint-Pétersbourg (Petrograd) et Kirovograd (Elizavetgrad, Ukraine)

*Ottokargrad ; la ville d'Ottokar en référence à son fondateur Ottokar II de Bohème.

*Korolevskaâ Gora, Korolevogorsk : traduction littérale russe de la Montagne du Roi611.

*Kunnegsgarbs : traduction borusse où *Kunneg*=Roi et *garbs*=colline.

*Romanov-na-Baltike : proposition très récente envoyée depuis Moscou. Elle se réfère aux origines borusses des Romanov (voir Mythe géopolitique)

La liste est encore longue et non limitative. On trouve par exemple612 :

Vestberg : Westberg, la Ville de l'Ouest, dans une version totalement germanique et donc inacceptable pour les patriotes et sans intérêt identitaire.

Zapadburg : même sens, à consonance germanique.

Evrograd : la « ville européenne ».

Zagranburg : la « ville d'au-delà des frontières ».

Rusberg : la « ville russe » qui sonne pourtant si allemande.

Baltburg : la « ville balte » ou baltique.

Ântarigrad : la « ville de l'ambre ».

Pribaltijsk : la « ville des bords de la Baltique »

Vladibaltijsk : la « ville qui domine la Baltique » qui serait donc le pendant occidental de Vladivostok et Vladikavkaz, ce qui ne serait pas faux.

Prussk : la ville de Prusse.

Nous noterons, pour clore ce grand débat onomastique, qu'il a existé des propositions pour d'autres villes de l'Oblast' que Kaliningrad, même si, comme l'a bien montré Turovskij, le débat y est à peu près clos par le conformisme provincial. Une première proposition, émanant des autorités de la RSS lituanienne par l'intermédiaire du professeur P. Parkarklis en 1947, envisageait de rétablir la traditionnelle toponymie lituanienne qui couvre l'ensemble de l'Oblast'613; le projet a été rejeté car il se prolongeait par des revendications territoriales.

Une autre possibilité était de passer par l'ancienne toponymie polonaise614, donc slave, qui aurait été facile à adopter par les Russes. Or cette solution était pratique dans la mesure où, en général, l'onomastique polonaise ne faisait qu'adapter à l'oreille slave les toponymes germanqiues. Nous donnons ici les noms des toponymes les plus importants :

Sovetsk: Tylża

Neman: Ragneta

Černâxovsk: Ostrowiec ou Wystruc

Primorsk : Rybaki (traduction de Fischhausen)

Nekrasovo : Szakinie (polonisation de Schaaken)

Polessk : Labiawa (polonisation de Labiau)

Gvardejsk : Tapiewo (polonisation de Tapiau)

Baltijsk : Piłława (polonisation de Pillau)

Bagrationovsk : Pruska Iława (traduction de Preussisch Eylau)

Ušakovo : Gorzelice

Železnodorožnyj : Gierdawy (polonisation de Gerdauen)

Gusev : Gębin (polonisation de Gumbinnen)

Mais, en contradiction flagrante avec la théorie jdanovienne des « terres originellement slaves non pas conquises mais reconquises », c'est la volonté soviétique de la table rase qui l'a emporté et ne semble plus pouvoir être contestable en dehors de la seule capitale régionale.

Du débat sur le nom de la Ville, on passe à celui sur le nom de l'Oblast'. Le géopoliticien Aleksandr Neklessa[615], commentant les résultats d'un sondage de 2008 montre que les résultats qui arrivent en tête sont ceux qui évitent le phonème -ros/rus, ce qui semblerait montrer une certaine hostilité/dédain vis-à-vis de tout ce qui de près ou de loin ressemble à la Russie[616]. Il constate que « Kaliningradskaâ oblast' » en tant que réponse simple arriverait en tête avec 33% ce qui montre la puissance du conformisme, de l'identité soviétique et « patriote ».

Mais il montre aussi que les réponses qui font référence à la Prusse (« Vostočnaâ Prussiâ » et « Prussiâ ») atteindraient ensemble un score supérieur (40%) parce qu'elles renvoient à une forte « couleur locale » qui est aussi un défi à l'Etat car elle est polémique. Puis viennent les réponses qui font références à la Baltique/Baltiâ (« Baltijskij kraj », « Baltijskij region ») avec 30%. Enfin toutes les autres réponses (« Baltijskaâ Rus' », « Rossijskaâ Prussiâ », « Balto-rossiâ », « Zapadno-russiâ », « Po-russ-iâ ») obtiennent des résultats proches du nul, selon lui à cause de leur référence à la Russie et donc à la gestion fédérale jugée nuisible à la région. On dira aussi bien que chacune de ces expressions traduit une vision qui est celle de l'Etat central pour lequel Kaliningrad doit être la Russie (fût-elle Rus') à laquelle est accolé un déterminant baltique, prussien ou occidental.

Le nom de Baltiâ est intrinsèquement lié au contexte russe. L'oblast' de Kaliningrad n'est Baltiâ, le « Pays de la Baltique », que si on le considère dans la Fédération de Russie qui comprend deux façades baltiques, celle d'Ingrie (*Ižora*, *Ingermanlandiâ, Leningradskaâ oblast'* et ville de Saint-Pétersbourg) et celle de Kaliningrad. L'Ingrie étant très riche en références historiques

fortes (la capitale impériale, Pierre le Grand, la Neva…), la référence à la Baltique est donc laissée à Kaliningrad qui est en effet un territoire créé pour être un Sujet maritime baltique, ce dont le port de Baltijsk est le symbole.

Pour appuyer cet argument, jetons un coup d'œil sur le nom des Etats-Unis d'Amérique. Appelés par abréviation « l'Amérique », ils ne sont « Amérique » que dans le contexte européen de la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire par rapport à une autre fédération d'Etats, les Provinces-Unies (parfois « Etats-Unis ») des Pays-Bas. Ayant la particularité de n'être pas en Europe, les colonies anglaises fédérées sont donc les Etats-Unis d'Amérique, alors que le continent américain ne connaît pas encore d'autre Etat indépendant, à fortiori fédéral. A long terme, l'appellation de cette fédération a vieilli avec la naissance des Etats-Unis Mexicains, nom officiel du Mexique, et celle des Etats-Unis du Brésil. Dans le même ordre d'idées, on ne peut comprendre le terme de « Congrès continental » appliqué au parlement des Etats-Unis « d'Amérique » qu'en se référant à l'autre parlement, le « Congrès insulaire » de la Métropole britannique.

Ainsi, de même que les Etats-Unis d'Amérique deviennent subitement « l'Amérique » en faisant fi du contexte, de même *Baltijskij kraj Rossii* devient logiquement *Baltiâ* par simplification. Ce terme montre donc une relation ambiguë avec la Russie: Baltiâ renvoie à une identité mixte, coloniale, qui même en se disant Baltiâ en parallèle et presque sur le même plan que Rossiâ, se réfère malgré tout à celle-ci par ce nom même.

Mais *Baltiâ* a aussi une autre dimension: c'est un mot russe phonétiquement et graphiquement identique à un mot letton qui a d'abord désigné la Lettonie elle-même au début du XXe siècle et qui en ce début du XXIe siècle tend à remplacer chez les Russes de Lettonie et dans tous les Pays baltes le terme de *Pribaltika* jugé trop « soviétique » (ce qui est inexact, le terme date de l'époque impériale). Que *Baltiâ* soit désormais utilisé pour Kaliningrad démontre de façon éclatante que Kaliningrad est précisément la *Pribaltika* restante, ce qui n'est pas une coïncidence mais le reflet d'une parenté géopolitique profonde entre Lettonie et Prusse orientale russe.

Baltiâ est donc en Russie et hors de Russie, « *polurossiâ, poluzagranica* »617, et incontestablement l'auto-représentation de Kaliningrad tend à tirer l'Extrême-Occident vers les pays de la Mer Baltique. Dès lors on assiste à un tiraillement théorique entre Baltiâ, auto-représentation du Sujet 39, et Evraziâ, auto-représentation de la Fédération. Cela peut même se retourner contre la Russie avec le développement possible d'une argumentation baltique anti-moscovite (la Moscovie n'est pas un pays de la Baltique, or nous sommes le Pays de la Baltique, donc nous n'avons pas à obéir à la Moscovie) parallèle à l'argumentation latino-américaine anti-espagnole (l'Espagne est un Etat d'Europe et non un Etat d'Amérique, or nous sommes l'Amérique, donc nous n'avons pas à dépendre de l'Espagne).

L'identité est semble-t-il lié à des considérations géographiques mais aussi socio-économique : Ville/Province, jeunes/vieux, et en fonction des classes sociales.

III 2 3 2 4-Débat identitaire local 2 : récit et interprétation de l'histoire

Pour saisir les débats identitaires en cours, nous avons décidé de les rendre palpable à travers un tableau schématique mais néanmoins représentatif des prises de positions des différentes tendances sur des questions historiques majeures. Nous avons dressé la liste suivante au regard de la lutte entre l'Ordre Teutonique et la Pologne-Lithuanie en 1410, de la Première Guerre

mondiale, de la Deuxième et de l'anniversaire de Kaliningrad-Königsberg. La réponse indiquée signifie que le groupe en question est en faveur de l'acteur ou de l'interprétation mentionné.

Tableau historique de Kaliningrad selon les tendances identitaires :

	1410	1914	1944	2005-06
Etat618	Pologne-Lithuanie	Russie	URSS	60 ans de Kaliningrad
Rouges619	Pologne-Lithuanie	Russie	URSS	60 ans de Kaliningrad
Blancs620	Pologne-Lithuanie	Russie	Allemagne	non pertinent
Prussophiles621	Ordre Teutonique	Allemagne	Allemagne	750 ans de Königsberg

On remarquera que l'Etat est parfaitement en phase avec les Rouges, que les Prussophiles sont systématiquement en opposition, tandis que les Blancs ont une position intermédiaire. Le *Kratkij kurs* continue d'influencer les représentations des Rouges (communistes). Les Blancs, eux, récrivent ce discours sous une autre forme, marquée par l'idée d'une continuité de l'Eglise orthodoxe sur le territoire prussien. Enfin, les Prussophiles cherchent à récupérer l'héritage germano-prussien, dans une démarche qui va de la contestation du discours officiel au syncrétisme.

En ce qui concerne les Blancs, il faut faire une plca à part au Père Birûkov. Celui-ci a écrit une histoire presque complète de l'oblast' de Kaliningrad des origines à 1945. C'est un prêtre orthodoxe de l'Est de l'Oblast', une sorte d'érudit qui écrit l'histoire selon un point de vue religieux et slavophile. Ses écrits établissent par des arguments divers que la Prusse orientale a toujours été, du moins en partie, slave et orthodoxe. Il s'adresse avant tout à un public populaire, et spécifiquement à la population de l'Oblast' baltique. Le Père Birûkov se distingue nettement des écrits des hauts représentants de l'Eglise. Ceux-ci sont conformistes et affirment la même chose que l'Etat dont ils sont, à peu de chose près, des agents, des fonctionnaires, des *činovniki*. Birûkov, lui, écrit une histoire vraiment slavophile, détachée de l'obligation étatique. En cela, c'est un représentant d'une authentique tendance blanche, très anti-soviétique, non-conformiste, et d'autant plus intéressante.

La Prusse dont il parle a des frontières assez élastiques. Elle comprend toute la Prusse proprement dite soit tous les territoires situés entre la Vistule et Memel (Prusse orientale, Warmie), mais elle s'étend parfois plus à l'Est dans le pays des Iatvingiens, c'est-à-dire jusqu'à Grodno, Brest et Novogrudok, actuellement en Biélorussie.

Selon lui, cette vieille Prusse aurait été slavisée à plusieurs reprises. Lors des invasion avares, les Duleby ou Bužane, Slaves orientaux du Boug auraient émigrer vers le Nord-Ouest, dans la Prusse. Puis des Wendes venus de Rügen se seraient établis sur la côte et auraient imposé leur pouvoir à toutes les populations de la Prusse, baltes et slaves. Riourik, l'un de ces princes slaves de Prusse, partit à Novgorod et y fonda la maison de Russie. Lui et ses descendants continuèrent à gouverner la Prusse depuis Novgorod jusque sous le règne de Vladimir. 622

Ce pays aurait aussi été christianisé plusieurs fois. D'abord par des moines irlandais d'avant le schisme de 1054 donc « orthodoxes »623. Puis par des missionnaires russes envoyés par saint Vladimir. En effet, Vladimir conquit le pays des Iatvingiens (Sudaviens), et donc la Prusse

puisque dans certaines sources historiques les termes de Borusses et de Iatvingiens sont synonymes624. La capitale de cette Prusse kiévienne aurait été Novogrudok, chef-lieu de la Russie Noire, en Biélorussie. La Prusse aurait donc été un morceau de l'ancienne Russie kiévienne jusqu'au XIIIe siècle, d'abord en tant que dépendance de Kiev, puis de la Galicie-Volynie. La présence d'ambre à Kiev serait en effet la preuve du tribut versé par les Borusses au Grand-prince de Kiev625.

Les Chevaliers Teutoniques auraient exterminé ces Slaves orthodoxes et ces Borusses, dont les survivants se seraient enfui entre autres à Grodno et à Moscou. Ce serait notamment le cas de familles de la Noblesse prussienne avec leurs troupes626.

A partir du XVIe siècle, des orthodoxes auraient fait souche en Prusse sous la bienveillance des Hohenzollern. Le Niémen sert de voie de communication (*Memel'skij put')* aux marchands orthodoxes de Biélorussie et de Russie. Ils obtiennent la création d'églises et même leur reconnaissance officielle comme communauté religieuse par les autorités prussiennes à la fin du XVIIe siècle.

Lors de la Guerre de Sept Ans et de l'administration subséquente de la Prusse par la Russie, trois centre religieux orthodoxes sont créés, le premier à Memel (Klaïpeda), le deuxième à Königsberg et le dernier à Pillau (Baltijsk). Ils sont encore renforcés par les Vieux-Croyants qui arrivent en Prusse au XIXe siècle.

Pendant la Première Guerre mondiale, le sang orthodoxe coule sur la terre prussienne. C'est là qu'apparaît la Vierge d'Augustów, aux confins de la Prusse, de la Lituanie et de la Pologne. Enfin, en 1945, la Prusse est rattachée à la Russie (RSFSR).627

III 2 3 3-Les paradoxes de la borussité

Au commencement de ce sous-chapitre, nous avons évoqué le dictionnaire russe-borusse de Letas Palamaitis et l'intérêt théorique de la reconstitution de la langue borusse pour l'identité locale et subethnique de la population kaliningradienne. C'est en effet un point potentiellement très important. Paradoxalement, le rôle que jouent les Borusses dans l'identité géopolitique de l'Oblast' occidentale semble se limiter à ce jour à ce que l'Etat russe en fait, un mythe géopolitique. Dans la population, la question borusse n'a que très peu d'écho. Comment expliquer ce paradoxe? Il est d'autant plus visible que contrairement à l'élément germanique, l'élément borusse est à la fois compatible avec l'identité étatique russe et avec toutes les tendances identitaires locales: Blancs, Rouges, Prussophiles, qui pour des raisons différentes, acceptent avec sympathie le souvenir du peuple autochtone le plus ancien de la région.

Pour répondre à cette question, il faudra tout d'abord envisager la nature particulière de l'identité borusse telle qu'elle subsiste ou telle qu'elle pourrait être reconstruite aujourd'hui. Ensuite, nous nous intéresserons à la concurrence identitaire que subit l'élément borusse. Enfin, nous soulignerons le caractère récent de l'intérêt public pour cette identité.

III 2 3 3 1-La nature de l'identité borusse

La Victoire de 1945 et l'expulsion des derniers Allemands de Prusse orientale renvoient le territoire est-prussien à un autre stade de son histoire. Si c'est certainement une table rase ethnique, ce n'est peut-être pas tout à fait la première fois dans l'histoire de ce territoire colonial puisque la Prusse balte est devenue germanique à partir du XIVe siècle. Et de ce fait ce n'est

peut-être pas tout à fait non plus une table rase géopolitique. D'ailleurs, dans le discours politique soviétique, la fondation de Kaliningrad est aussi un retour à la case départ, c'est-à-dire un retour à ce qu'il y avait avant les Allemands, à la Borussie. Or comme le montrent les recommandations de l'Assemblée mondiale du Peuple russe, c'est toujours le cas dans le discours russe contemporain.

La Borussie, on l'a vu, était considérée comme « slave ». Mais elle est aussi et, bien plus, balte, ce que le discours soviétique a reconnu peu à peu après la fin de l'ère stalinienne. Dès lors il faut s'interroger ici sur la façon dont Kaliningrad est un pays balte. Sur le plan de la légitimation historique, l'Oblast' est bien balte, bon gré mal gré. C'est même ce que montrent les discours historiques les plus récents et les plus conformistes. Ainsi les recommandations de l'Assemblée mondiale du Peuple russe de 2015 réclament le développement des recherches historiques sur le passé pré-teutonique[629] pour lutter contre la germanophilie et le « séparatisme ». On voit donc les Baltes Borusses mobilisés contre le germanisme. La dimension balte de Kaliningrad est donc consciente. Elle a même potentiellement son haut-lieu : Romova.

Romova (ou Romowe, Romuva ou encore Rikoyto) est censé être le lieu saint du paganisme borusse selon le chroniqueur allemand Pierre de Düsburg, repris par Simon Grunau et d'autres sources médiévales et modernes. Romova est un sanctuaire autour d'un chêne sacré qui représente le centre et le pivot du monde. Là réside le Krive Krivaitis, le « prêtre des prêtres », le grand-pontife de la religion borusse qui veille sur un feu éternel en l'honneur des troisdieux suprêmes du panthéon borusse et plus généralement balte, Perkun(o)s, Potrimpo(s), Pikulo(s). Selon cette tradition conservée par écrit au Moyen-Age et à l'époque moderne, le Krive Krivaitis avait aussi autorité sur tous les Lituaniens et tous les Baltes (Coures, Lettons...). Enfin, le grand-pontife est probablement un souverain théocratique et sa capitale est celle de l'Etat borusse selon l'archéologue Kulakov[630], Cette affirmation est confirmée par l'étymologie de Rikoyto dont la racine *rik-* indique en vieux-prussien la qualité royale.

Ce haut-lieu suscite des controverses[631], notamment quant à sa situation géographique. En revanche, il se situe toujours dans l'Oblast' de Kaliningrad. Pour les uns, ce ne serait autre que Pravdinsk (Friedland)[632], pour d'autres Osokino près de Černâxovsk, et pour d'autres encore à Mamonovo (Heiligenbeil) c'est-à-dire au poste frontière avec la Pologne. Cette dernière hypothèse semble la plus probable en raison de la toponymie. Heiligenbeil alias Heligpeil[633] alias Heiligenstadt signifie Sainte Hache pour la première et Ville sainte pour la troisième version. La deuxième serait en fait un mot hybride formé sur les anciens toponymes borusses de Sventopil (Svento=saint[634], pil=montagne, colline [635]) et Sventemest (Svente=saint, mest=lieu[636]). Dans tous ces toponyme hérités la sacralité est systématiquement affirmée. Il existe même une explication hagiographique pour la variante en « Sainte Hache » affirmant qu'il s'agit de la hache qui aurait servi à l'Evêque de Warmie, Anselme, à couper le Chêne sacré des Borusses[637].

Cette mythique Romova est très importante et dépasse la simple identité locale[638]. Le Krive Krivaitis, le grand-pontife de Romova, est réputé à l'origine de la fondation de Vilnius : après l'invasion teutonique, il se serait réfugié en Lituanie sous la protection du Grand-Duc. Que le haut-lieu se situe toujours en Russie invite à s'interroger sur l'influence réelle ou potentielle de Romova sur Kaliningrad et la Lituanie, et sur leur identité commune.

Dans la ville de Kaliningrad, la question de Romova est certainement secondaire du fait de l'héritage de Königsberg. En revanche, à Mamonovo, elle constitue un élément central de l'identité locale, peut-être aussi sous l'influence culturelle de la Pologne qui est immédiatement de l'autre côté de la frontière. En tout cas a été lancé un projet de valorisation de Mamonovo à partir du développement du patrimoine archéologique et historique local sous le nom de « Romove », réputé « centre de l'Europe »[639]. La réussite de ce projet, en popularisant l'héritage borusse, pourrait avoir des implications géopolitiques en transformant la façon dont se conçoit

l'Oblast' tout entier. Il recréerait un pont avec la Lituanie et la Lettonie. En effet, en Lituanie, le néopaganisme a pris dans les années 1920 le nom de Romova (Romuva), se référant explicitement à l'ancien lieu saint de Prusse. Ce mouvement religieux a des adeptes en Lettonie et pourrait peut-être en trouver à Kaliningrad.

Malgré ce projet, on constate que contrairement à l'identité germanique, l'identité borusse est d'abord et avant tout invisible. Il n'y a pas de monument important ou prestigieux associé aux Borusses dont le rôle historique actif cesse au XIIIe siècle; en effet à l'époque on construisait presque exclusivement en bois. Face aux sept siècles de constructions germaniques en pierre, des Borusses on ne trouve que des traces archéologiques modestes, comme à Kamsvikus (près de Cernâxovsk), situés loin de la métropole et ne suscitant pas l'enthousiasme populaire. Les Borusses disposent dans la ville de Kaliningrad d'une salle du Musée d'histoire et d'art de l'Oblast' (où est exposée la collection “Prussia”), rien de plus.

De ce fait, l'identité borusse n'a pas le même soutien financier que l'identité germanique. Les autorités locales ont tenu à restaurer une grande partie du patrimoine architectural germanique de la ville de Kaliningrad (les choses sont moins nettes dans les autres villes de l'Oblast') et ce avec l'aide notable de mécènes allemands. Dans le même temps, l'Etat central russe comme les autorités locales restaient peu actifs pour retrouver ou mettre en valeur un patrimoine borusse.

Cependant, si le patrimoine matériel borusse est peu accessible et surtout peu mis en valeur, il faut souligner qu'il existe un patrimoine immatériel borusse conséquent qui n'a pas besoin de sommes considérables mais simplement d'une reconnaissance publique. Ce patrimoine est constitué certes de la fameuse langue borusse, mais surtout des contes, des légendes et des chroniques borusses. L'écrivain kaliningradien Vadim Xrappa a tenté de les populariser en russe avec un certain succès auprès d'un public qui dépasse les cercles régionalistes: c'est désormais le considérable groupe des amateurs de “fantastique”640 qui a accès à la culture borusse. Ainsi une fenêtre kaliningradienne est ouverte sur l'identité borusse. Il n'en reste pas moins qu'il a été le seul à se lancer dans cette voie et n'a pour l'instant pas entraîné de mouvement plus général.

Enfin, il convient de noter que l'élément borusse, quoique apparemment non polémique, peut être, jusqu'à un certain point, gênant en favorisant les revendications lituaniennes (voir infra). Cependant, l'identité borusse souffre non pas seulement de sa propre nature mais encore de la concurrence des autres identités locales.

III 2 3 3 2-Concurrences identitaires

Le souvenir des Borusses est constamment confronté à une concurrence identitaire qui provient d'une part de l'élément germanique qui a des descendants directs à l'étranger, et d'autre part de l'élément slave. Comme nous l'avons vu plus haut, à l'origine de Kaliningrad se trouve une opposition de légitimité entre l'élément borusse et l'élément germanique, l'un servant à détruire l'autre. En 1991 s'est posée la question du choix entre l'identité germanique et l'identité borusse qu'avait contribué à reforger, avaec des aléas, l'URSS. Selon les rares activistes de l'identité borusse de Kaliningrad641, les partisans de l'identité germanique, plus nombreux et plus puissants, ont délibérément mis en sourdine les éléments identitaires borusses dans l'Oblast'. Ils

auraient ainsi fait taire une mémoire reconstituée qui existait sous une certaine forme à l'époque soviétique sous l'influence de la Lituanie voisine, alors soviétique elle-même. Nous reviendrons sur ce dernier point à la fin de l'étude (voir le chapitre Mondes alternatifs).

En particulier, il existe un élément identitaire fort qui a clairement été destitué par rapport à l'époque soviétique: le “génocide” borusse. Qu'il s'agisse d'un véritable génocide ou d'un ethnocide642, et qu'il soit finalement bien plus tardif et bien moins violent qu'on n'a pu le penser (début du XVIIIe siècle et non pas XIIIe, par famine, par émigration puis par immigration germanique plutôt que par extermination643), il n'en reste pas moins que la Prusse a bien été le lieu de la destruction/submersion d'une culture, la borusse, par une autre, la germanique. La mémoire de cette destruction s'est maintenue en Lituanie et, de là, a gagné la Pologne644; l'URSS qui se plaçait précisément dans la continuité de ces deux pays en 1945, en avait hérité. Potentiellement, le “génocide” borusse pouvait être une référence cardinale pour l'Oblast' de Kaliningrad qui se constituait en entité autonome avec sa propre identité en 1991.

Or, depuis la fin de l'ère soviétique, la notion de génocide semble s'être inversée. Il suffit de taper le mot génocide sur l'internet cyrillique en relation avec Kaliningrad pour entendre ou voir apparaître non pas une réponse sur le “génocide” des Borusses par les Teutoniques mais sur le “génocide” des Allemands par les Soviétiques de 1945. En allant à la rencontre de la population de Kaliningrad pour mener une enquête préliminaire645, on assiste en fait à une très nette opposition entre les générations. Pour la génération de la Perestroïka (ceux qui avaient une vingtaine d'années alors et les suivants), le “génocide”, s'il y en a un, est celui des Allemands. A la question de savoir si le génocide des Borusses est connu, on obtient typiquement la réponse: “Quel génocide? Celui des Prussiens646? Oui, chez nous on dit parfois que les soldats soviétiques ont massacré les Allemands.”647. Celui des Borusses n'est donc pas connu, sauf pour ceux qui s'intéressent à l'histoire ancienne. Pour les générations d'avant la Perestroïka, on obtient des réponses inverses: il n'y a pas de génocide des Allemands, mais on se souvient d'avoir entendu parler d'un lointain “génocide” des Borusses, souvent tenus pour slaves, sans que les personnes interrogées puissent en dire plus: “Les Allemands sont arrivés et ils ont exterminés un peuple slave, ou balte, ou quelque chose comme ça, qui vivait ici. Mais on n'en parle jamais et c'est très ancien.”648 C'est là le reflet des changements identitaires et géopolitiques immenses connus par la société de la RSFSR dans son ensemble et de l'Oblast' en particulier. Mais ce qui saute aux yeux, c'est que là encore, l'identité germanique prend la place de l'identité borusse649650.

On comprend mieux dès lors l'absence de tout monument à ce sujet dans l'Oblast' de Kaliningrad alors qu'en Pologne et en Lituanie qui dit Prusse dit “génocide borusse par le fer et par le feu”. L'URSS n'avait pas élevé de monument à ce sujet dans la mesure où l'Oblast' de Kaliningrad était globalement négligée dans le domaine monumentale, d'où l'aspect de “rattrapage” que présente souvent la période contemporaine. Mais depuis 1991, il semble bien qu'il n'a tout simplement pas été question d'une telle initiative. Le prestige retrouvé des Chevaliers teutoniques et des Allemands semble conduire à un refus des éléments les plus influents de l'identité locale, et notamment des Prussophiles de la Ville, de maintenir la mémoire d'un “génocide” des Borusses.

Jusqu'à un certain point, on peut se demander si cette concurrence mémorielle n'a pas une signification géographique et sociale. Bon gré mal gré, le régionalisme et la couleur locale de l'Oblast' sont portés presque exclusivement par la Ville. Or celle-ci est fondamentalement une ville germanique. De l'antique Tvangest qui l'a précédé, il ne reste rien. Tvangest ne semble pas avoir été une capitale avant les Teutoniques. A l'inverse, les autres villes de l'Oblast' ont beau être germaniques elles aussi, le lien avec leur passé germanique est autre: le conformisme soviétique, devenu russe, y reste dominant. Or, comme l'a montré le 750e anniversaire de Kaliningrad-Königsberg, la Ville, qui a un rôle moteur dans l'identité géopolitique de l'Oblast', n'a pas mis en avant le passé borusse. Au contraire, c'est spécifiquement la fondation de la ville germanique qui sert de légitimité aux autorités municipales contemporaines. De là le peu d'intérêt envers le "génocide" borusse, bien gênant somme toute pour une ville qui se tient pour fondée par les Chevaliers teutoniques.

C'est donc plutôt de l'Etat fédéral, comme à l'époque soviétique, qu'il faudraitt attendre une mise en valeur du passé borusse. Elle est peut-être inéluctable pour l'enracinement de la Russie sur place comme l'a montré la question des mythes géopolitiques. Mais d'une part on constate une faiblesse de la revendication russe sur les Borusses. Ils sont intégrés dans le discours étatique, certes, mais dans l'Oblast', rien n'est fait à ce jour pour populariser même le personnage d'Andrej Gambila/Kobyla, prince borusse en lutte contre les Teutoniques et fondateur historique attesté de la lignée des Romanov. La dernière tentative de popularisation remonte à l'écrivain soviétique Badigin, déjà mentionné.

D'autre part, on constate aussi une concurrence slave et varègue qui joue contre les Borusses. Le seul lieu public où il soit question des Borusses, le Musée d'histoire et d'art de l'Oblast', expose côte à côte des traces archéologiques des Varègues de la côte et des Borusses baltes autochtones. L'identité borusse se trouve alors, une fois de plus, diluée. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que ce soient en fait les Allemands qui aient là comme ailleurs joué le rôle moteur dans la mise en valeur d'une identité dans l'Oblast'. La collection "Prussia" du Musée d'histoire et d'art de Kaliningrad, seul témoignage visuel de l'existence historique des Borusses, n'a pu être reconstituée et restaurée qu'avec le financement décisif du fond allemand "Die Zeit-Stiftung Ebelin und Gerd Bucerius" à partir de 2001[651] et sous la direction de Carl von Carnap-Bornhein, directeur du Musée d'archéologie de Schleswig[652].

III 2 3 3 3-Un chantier inachevé

Selon l'archiviste Anatolij Baxtin[653], l'intérêt pour les Borusses est peut-être tout simplement en train de croître. Après une période très germanophile qui court depuis les années 1990, les Kaliningradiens, désormais conscients d'une première strate du passé prussien, la plus sensible, vont progressivement se tourner vers une deuxième strate, plus ancienne, balte. Il insiste sur le fait que jusqu'au XVIIIe siècle, les Borusses, en partie germanisés seulement, étaient certainement majoritaires en Sambie[654]. Il serait donc illusoire, selon lui, "de parler de Prusse en n'y voyant qu'un pays germanique".

En somme, selon lui, le temps jouerait pour les Borusses. L'enracinement des “Baltiens” ne ferait que croître et tirerait bon an mal an vers les Borusses. De fait le progrès de la connaissance historique de la Prusse orientale permettra peut-être de rééquilibrer l'histoire germanique de la région: si les Borusses sont restés majoritaires jusqu'au XVIIIe siècle, alors une histoire culturelle des Borusses est possible pour toute la période qui précède fort opportunément les temps de l'Impératrice Elisabeth. Mais c'est là un énorme chantier. Le travail est à peine ébauché, il sera difficile faute de textes, et il faudra enfin des moyens pour propager ses résultats. On remarquera aussi que ce chantier historique posera des questions importantes: les Borusses, représentants d'une culture dominée, ne sont précisément pas l'identité que cherche à capter l'élite de la Ville, en quête de prestige.

Enfin, n'oublions pas que l'URSS a tout de même ouvert une voie. Un exemple est le film, lituanien mais soviétique et doublé en russe, *Herkus Mantas* (1972). Peu connu aujourd'hui dans l'Oblast' baltique, c'est pourtant un vecteur potentiel d'identité et d'intérêt envers les Borusses. Le film met en scène le territoire de l'Oblast' de Kaliningrad et notamment le siège de Königsberg à travers une figure héroïque et historique attestée. Tous les éléments sont réunis pour que ce film puisse être réutilisé dans l'identité locale contemporaine. Et pourtant le cas de Mantas est stupéfiant: prince borusse héroïque originaire du Sud de l'Oblast' et nommément mentionné par le Cours d'histoire régionale[655] sous un jour favorable, il n'a aucun monument ni dans sa région d'origine (partie méridionale de l'Oblast') ni dans la ville de Kaliningrad ni à Ušakovo, lieu de sa grande victoire de Pokarwis (1261). Inversement, Mantas, qui n'a jamais mis les pieds dans cette ville septentrionale (alors coure), est un héros spécialement honoré à Klaïpeda par les Lituaniens parce que Klaïpeda vaut pour la “Lituanie mineure” c'est-à-dire pour l'Oblast' de Kaliningrad. De même sa mémoire existe en Pologne (une école de Kaminsk porte son nom). L'intégration de Mantas et des Borusses en général dans l'identité de Kaliningrad est donc, en l'occurrence, une question très sérieuse, mais manifestement encore en chantier à Kaliningrad. A cet égard, on doit considérer que la politique identitaire menée par la Fédération de Russie des années 2010 est encore en retard sur celle de l'URSS des années 1970[656].

Bilan : l'investissement territorial symbolique* de la Russie en Kaliningrad

Un territoire n’en vaut pas un autre pour un Etat. Pour l’Allemagne par exemple l’Alsace ne vaut pas la Prusse orientale; pour la Pologne, la Silésie ne vaut pas l'Ukraine et la Lituanie; pour la Chine, les terres perdues de l’Ili (aujourd'hui au Kazakhstan et au Kirghizistan) ne valent pas les terres perdues de l’Amour (en Russie).[657] On remarque d’une part que cette différence dans la valeur attribuée aux territoires peut être voulue pour des raisons stratégiques ou économiques situées, c’est-à-dire que l’Etat ou un certain groupe dirigeant peut délibérément investir un territoire d’une charge symbolique et affective dans le but d’affirmer son droit sur un territoire intéressant, en préparant la population à son éventuelle défense ou à sa reconquête. Dans ce cas la valeur du territoire est fluctuante. Pourtant, le plus souvent, il en va autrement et la valeur attribuée à un territoire n’est pas voulue par le pouvoir mais elle s’impose à lui en tant qu’héritage politique et historique parfois encombrant mais qu’il doit assumer.

D’autre part, les territoires qui ont la plus forte valeur ont souvent un point commun, c’est non seulement d’avoir une valeur culturelle particulièrement profonde mais encore d’être presque toujours le haut-lieu de la supériorité vis-à-vis de l'Autre, autrement dit il s’agit de **lieux de conscience de civilisation*.** L’Ukraine c’est le lieu où la Pologne est le Rempart de la Chrétienté face aux Tatars musulmans de Crimée et aux Moscovites « schismatiques » tout

autant que l'expression de la civilisation nobiliaire centre-européenne face à une certaine « sauvagerie » cosaque ; de même la Prusse c'est le lieu où la Civilisation du Saint-Empire allemand fait face aux anciens païens de la Baltique, de même que la Crimée c'est le lieu où la Russie s'affirme comme un Etat européen et byzantin face aux Tatars et aux Ottomans musulmans658. Dans tous ces cas, ce territoire est le haut-lieu d'un messianisme, un lieu de projection de rêve, un miroir sublime de soi-même.

Certains territoires incarnent la puissance et surtout, ce qui est plus important encore, la grandeur. Ils font rêver, alors que d'autres territoires ne font pas rêver. Pour un Allemand, la Courlande (actuelle Lettonie du Sud) fait plus rêver que la Hollande ou la Suisse, pourtant infiniment plus germaniques, car s'y attache un rêve de grandeur et de splendeur, celui de l'Ordre teutonique.

Cela nous montre qu'un territoire est construit, conçu et notamment par la culture. Bien mieux, certains territoires politiquement perdus sont toujours vivants dans leur ancienne métropole et même plus vivants qu'au temps de leur appartenance effective à celle-ci car la perte suscite une revendication qui passe par un approfondissement de la relation affective au territoire. Ainsi de l'Algérie française qui n'a son propre drapeau que depuis qu'elle a cessé d'exister.

Il faut étudier ces phénomènes pour comprendre l'évolution de la place du Sujet baltique dans la Fédération de Russie: la Prusse russe est dans une situation paradoxale, elle est d'une part un territoire dans lequel la culture russe peine à s'investir autrement que par des mythes, mais simultanément la région d'Extrême-Occident est de facto en situation de perte virtuelle, à tout le moins en situation menacée. Cette dernière situation pousse évidemment à une valorisation faite par l'Etat (Poutine et Saxarov en 2002) et ce n'est pas un hasard si la Terre d'Ambre est enfin (ou à nouveau) l'objet d'une appropriation par l'Etat lorsqu'elle se prépare à être encerclée par le couple UE-OTAN, et ce pourtant après plus de soixante ans de domination politique (en mettant de côté la brève période jdanovienne qui avait valorisé le territoire pour s'en assurer la possession). La digestion d'un territoire est lente.

La hiérarchie culturelle et politique entre territoires se voyait jadis par exemple dans la titulature et les blasons des souverains, certains territoires étaient associés à un titre et avaient des armoiries, d'autres pas. D'où l'intérêt de prendre cette titulature en considération.

De ce point de vue, le territoire de Kaliningrad est dans une position pour le moins paradoxale : il est associé à Riourik et à Gambila ancêtre des Romanov donc joue un rôle dans l'Etat. Mais la culture russe n'attribue pas, à ce jour, de valeur intime particulière à ce territoire, hormis comme haut-lieu d'une culture étrangère, admirée et redoutée, et de la Victoire « eschatologique » sur le nazisme. C'est ce deuxième élément qui explique aussi les projets de vente ou d'abandon du territoire. D'où l'importance du travail de digestion culturelle, non seulement par l'Etat mais encore par la population car c'est elle, et avant tout son élite culturelle, qui est susceptible de faire de Kaliningrad quelque chose de vraiment russe c'est-à-dire d'important pour la Russie. Le travail est alors double : développer le sens de Kaliningrad sur place, lui assigner une valeur forte, et ensuite la répandre dans la culture russe générale. A l'heure qu'il est Kaliningrad fait évidemment moins rêver les puissants que la Steppe et ne pourra vraisemblablement jamais égaler Kiev. Mais Kaliningrad n'a selon nous pas dit son dernier mot, loin de là. Territoire naval, porteur de très grandes ambitions en Europe dès 1945, chef-lieu militaire de pans entiers de l'ex-Pacte de Varsovie et lieu d'une fusion complexe avec la germanité, Kaliningrad peut, à long terme, devenir une sorte de petit Pétersbourg, ce à quoi il était dès l'origine destiné.

Conclusion du Chapitre III : convergences et divergences identitaires

Kaliningrad est un territoire qui n'a pas de place réelle dans la Russie hormis dans la symbolique de la Victoire de 1945, ce qui n'est pas rien et qui est réchauffé aujourd'hui comme fondatrice de

l'identité de la Russie moderne. C'est aussi un territoire en danger de perte, donc un territoire qui est délibérément intégré par l'Etat par le biais de mythes géopolitiques, et en coopération et concurrence avec l'élite locale qui cherche à formuler son identité et sa légitimité. La population a commencé un lent travail d'intégration culturelle du territoire qui conduit d'ores et déjà à un ancrage de la population dans le sol prussien dont elle se veut l'héritière.

Enfin les mythes développés par ces acteurs ouvrent des rêves de grandeur et d'ambitieuses perspectives géopolitiques dont l'Etat peut tirer parti dans la Baltique. Mais ces perspectives géopolitiques elles-mêmes entrent en conflit ou en concurrence avec celles d'autres Puissances qui font de Kaliningrad un front et le membre d'autres mondes géoculturels ce à quoi nous allons nous intéresser dans notre quatrième chapitre.

Chapitre IV: Kaliningrad, territoire frontalier: un « Front » et des mondes alternatifs.

L'Oblast' de Kaliningrad est une région frontalière et plus spécifiquement encore une marche. Ce type de territoire a pour spécificité son caractère militaire, son autonomie et des relations très denses avec l'Etranger. Le comportement géopolitique de la marche s'inscrit dans une relation triangulaire entre l'Etat central (ici fédéral), la marche elle-même et les voisins étrangers. Pour l'Etat central, la marche est le haut-lieu de l'expression politico-militaire et symbolique de son pouvoir dans une démarche de démarcation, de différenciation et d'opposition à l'Etranger. Pour la marche, la proximité géographique et/ou historico-culturelle implique des relations très ambiguës avec les Etats voisins, relations qui peuvent aller jusqu'aux intérêts communs car ces Etats sont de facto bien plus proches de la marche que l'Etat central qui se confond avec les intérêts de la lointaine capitale. D'où une dialectique opposition/ symbiose avec les Etats étrangers. Mais alors comment ces deux aspects apparemment incompatibles arrivent-ils à coexister à Kaliningrad ? Et eu égard à la notion de Péri-russie* cette dialectique n'est-elle pas portée à son paroxysme par les enjeux politico-militaires majeurs et par le nombre important d'Etats étrangers intéressés par la question (Pologne, Lituanie, Biélorussie, Allemagne, Lettonie voire Suède) ?

Pour répondre à cette question, nous nous intéresserons successivement à la notion de front entre deux mondes (1) qui domine dans le contexte international des relations entre l'Etat fédéral russe et ses rivaux de l'OTAN/UE, puis à la notion de « mondes géoculturels alternatifs » dont Kaliningrad fait ou peut faire aussi partie à l'échelle locale (2).

IV.1-Kaliningrad : la réincarnation de l'exceptionnel front de Prusse orientale

L'oblast' de Kaliningrad n'a-t-elle vraiment pas d'histoire? Ne commence-t-elle qu'en 1946? C'est une question obsédante dès qu'on évoque ce territoire. Pour de nombreux acteurs de la politique internationale, cette question a une réponse toute trouvée: oui, évidemment, l'oblast' de Kaliningrad n'a pas d'histoire, pas de passé, elle est donc illégitime, et doit donc disparaître. Qui n'a pas de passé n'a pas d'avenir.

Pourtant, la réponse ne va pas de soi. Ce d'autant moins que le type même de discours qu'on vient d'évoquer à savoir l'absence d'histoire et « l'illégalité » de cette Prusse russe est justement un argument très ancien, historique, qui est typique de la vieille « question prussienne » ouverte au XIIIe siècle par l'installation des Chevaliers teutoniques. Il semble en réalité que Kaliningrad ne soit rien d'autre qu'un territoire héritier de l'ancienne question prussienne.

Or admettre cette filiation permet de comprendre que Kaliningrad n'est pas et ne peut pas être un simple lieu de rencontre entre plusieurs cultures, ce qui est un lieu-commun. Elle ne relève pas de la problématique trop générale des territoires « multiculturels »659 en Europe. La question prussienne est typiquement une question de conflit civilisationnel symbolique. Nous ne posons

certes pas comme évidence « l'inéluctable choc des Civilisations »660; l'existence universellement répandue d'empires à cheval sur plusieurs civilisations (Empire de Russie, Empire ottoman...) et leur durée de vie exceptionnellement longue montre à quel point une telle idée est historiquement infondée.

En revanche, il semble que le cas de la Prusse orientale soit particulier. Elle n'est pas simplement un territoire frontalier entre des mondes différents. On peut la caractériser comme un haut-lieu de la mise en scène du conflit entre deux mondes, mise en scène qui a été très poussée, quelle qu'ait été la réalité objective de ce conflit, parfois très ambivalent. A cet égard, la Prusse ne pourrait être comparée, dans le monde chrétien, qu'à deux autres territoires, le Royaume de Jérusalem et l'Andalousie, soit les deux autres hauts-lieux de la Croisade661. Il n'est d'ailleurs pas du tout fortuit que l'Ordre Teutonique, créateur de la Prusse, a commencé par être précisément un ordre militaire de Terre Sainte.

On remarquera ici que ces hauts-lieux et leur caractère conflictuel symbolique s'inscrivent dans la durée. Le Royaume de Jérusalem avait encore assez de force pour exciter les sentiments des bellicistes de la Guerre de Crimée (1853-56)662; on sait que la Palestine est l'un des principaux points chauds du monde contemporain, pour des raisons qui relèvent notamment de l'imaginaire politico-religieux des sectes protestantes américaines. Quid de la Prusse orientale ?

De fait la Prusse orientale n'a jamais cessé d'être un front, quel qu'ait été le maître de ce territoire, elle n'a jamais cessé d'être contestée quant à son existence même, et pas simplement quant à ses frontières. Un tel « front prussien » doit donc être analysé sur le très long terme, en fonction des acteurs en jeu, des causes de la conflictualité qui s'y manifeste, et de leur modalité d'expression. De là notre développement qui envisagera tout d'abord les racines historiques du front prussien (1), puis les caractères actuels de l'opposition Russie/UE-OTAN qui semble l'échelle dominante de cette conflictualité (2), enfin la grande spécificité de l'inexpiable « front balte » qui à une autre échelle offre peut-être une conflictualité encore plus violente (3).

IV.1.1 La Prusse orientale: les racines d'un éternel front entre deux mondes

IV.1.1.1-Une souveraineté contestée depuis toujours : synthèse de géopolitique historique

La question de la souveraineté sur Kaliningrad est une question pour le moins essentielle. Elle est toujours d'actualité. En réalité, la question mérite qu'on la creuse davantage car la souveraineté sur la Prusse a toujours été contestée, dès l'apparition de ce territoire comme une entité politique dans l'histoire. Or, aussi étrange que cela puisse paraître, ces contestations avaient moins pour origine des rivalités sur des territoires (qui existaient bien entendu) que l'extrême complexité juridique de ce territoire. A cela s'est ajoutée la particularité centre-européenne du fréquent transfert de souveraineté.

L'étude de la souveraineté historique sur la Prusse permet ainsi d'éclairer la guerre médiatique qui se joue aujourd'hui, mais aussi de se défier de solutions post-modernistes qui reprendraient les erreurs du passé.

Périodisation:

1255-1466 : Etat souverain avec deux suzerains

Entre 1255 et 1280, la Prusse sambienne et ses environs orientaux sont conquis par l'Ordre Teutonique. Pour commencer sa conquête, il s'appuie sur la région de Chelmno, terre sise à l'angle nord de la Vistule appartenant à un duc polonais, Konrad de Mazovie. L'Ordre reconnaît dans un premier temps la suzeraineté du Duc, y compris sur les terres prussiennes à conquérir.

Simultanément, l'Ordre est, en tant qu'ordre religieux, vassal de la Papauté. C'est également un ordre militaire germanique placé sous la protection de l'Empereur allemand. L'Empereur donne la Prusse (et la Lituanie) à l'Ordre en tant que fief à évangéliser au nom du droit impérial universel : en tant qu'empereur (romain), le souverain allemand peut en effet donner à qui il veut des terres qu'il ne possède pas en propre, et il peut créer des Etats entièrement nouveaux, ce qui est le cas de la Prusse. Pour ses possessions de Prusse, l'Ordre est donc vassal de l'Empereur.

Mais la question est encore plus complexe puisque sur ses terres prussiennes, l'Ordre Teutonique est souverain, il est donc un Etat indépendant, ce d'autant plus que la Prusse se situe hors du Reich, soit hors de la portée juridique territoriale de l'Empereur, c'est-à-dire qu'elle ne relève pas des institutions de l'Empire allemand mais uniquement de l'Empereur en tant que maître du monde. Le Grand-Maître est un prince (élu) reconnu comme tel par l'Empereur et les princes de l'Empire allemand.

La souveraineté sur la Prusse kaliningradienne se joue donc entre un Etat indépendant teutonique, l'Empereur et le Pape. Bien entendu, cela ne préjuge pas des revendications perpétuelles de la Lituanie qui sont lettres mortes, ni de celle de la Pologne héritière des droits théoriques de Konrad de Mazovie reniés par ses « vassaux ».

1466-1525 : Etat souverain avec trois suzerains

A partir de 1466, la Prusse est divisée et la Prusse Teutonique (plus ou moins l'actuel Sujet russe) devient également vassale de la Pologne même si cela est une soumission forcée qui ne remet pas en cause le statut juridique précédent de la Prusse. La capitale, jadis à Malbork (Pologne), est transférée à Königsberg.

1525-1618 : Duché autonome polonais

En 1525, le grand-maître Albert de Hohenzollern est le premier prince d'Europe à réaliser la sécularisation des biens d'Eglise soit à s'accaparer personnellement des territoires de l'Ordre Teutonique et des évêchés catholiques au nom de la Réforme. Ce luthérien est condamné aussi bien par le Pape que par l'Empereur alors que l'Ordre Teutonique est éliminé de Prusse orientale. Albert se tourne alors vers son suzerain polonais qui crée un Duché de Prusse dont Albert et ses descendants sont ducs. Mais ce Duché n'est pas indépendant, il est simplement autonome avec ses lois et sa dynastie.

1618-58 : Duché autonome en union personnelle avec un Etat tiers

La Prusse a pour duc le prince-Electeur de Brandebourg alors qu'elle reste un duché polonais.

1658-1758: Etat souverain en union personnelle avec un Etat tiers

En 1658, le Duché de Prusse obtient son indépendance complète. Il n'a plus de suzerain. Mais depuis 1618, son duc est le prince-Electeur de Brandebourg. L'union personnelle rend les deux entités solidaires mais le rapport de force politiques est favorable au Brandebourg (plus peuplé, plus prestigieux). L'indépendance de la Prusse est donc juridiquement entière mais politiquement relative. Néanmoins, son poids est fluctuant dans la maison de Hohezollern et prend une importance particulière sous le règne de Frédéric Ier qui fait de la Prusse la capitale théorique de ses Etats : le Duché devient Royaume, ce qui réhausse la légitimité de sa dynastie et de son Etat au niveau de celle des autres Etats souverains d'Europe.

1758-62: Dépendance de la Russie

L'ancien Duché de Prusse devient une *guberniâ* (province) de l'Empire de Russie. Elle perd son statut d'Etat souverain (avant de le retrouver en 1762).

1772-1945 : Dépendance de la Couronne de Prusse puis de l'Allemagne

A partir de 1772, l'ancien Duché de Prusse et le Brandebourg forment une seule « Couronne de Prusse » sans toutefois que la Prusse propre puisse être rattachée ni au Saint-Empire ni, après 1815, à la Confédération germanique. La Prusse ne perd sa spécificité juridique d'entité extérieure à l'Allemagne qu'en 1871. C'est en effet la « Couronne de Prusse » qui crée le IIe Reich. L'ancien Duché disparaît alors en tant qu'Etat même si la « Couronne de Prusse » qui le comprend continue, elle, d'exister.

1945-1991: Dépendance de l'URSS

Au sein de l'URSS (RSFSR), l'oblast' de Kaliningrad n'est qu'un échelon administratif.

1991(1993[663])-nos jours : Sujet fédéré autonome de la Fédération de Russie

Au sein de la Russie, l'Oblast' est une entité autonome fédérée.

Interprétation : dialectique indépendance/dépendance et Est/Ouest

Il faut sans doute commencer par ce constat : la question de la souveraineté pose aussi la question de la centralité, de la capitale. L'Ordre teutonique n'a eu sa capitale à Königsberg qu'après 1457. Dès lors affirmer que le territoire de l'oblast' de Kaliningrad a été « indépendant » à l'époque teutonique est risqué avant cette date puisqu'il dépendait de capitales (d'abord Elbing/Elblag, puis Marienburg/Malbork) et d'une région (Powisle) qui n'en font pas partie. Néanmoins nous allons le considérer comme une hypothèse valable du fait d'une continuité visible entre la Prusse d'avant et d'après 1466 : le transfert de capitale.

La présentation ci-dessus permet de dégager quelques lignes directrices. La Prusse Teutonique puis le Duché et enfin l'Oblast' ont eu des statuts qui sont de trois types : dépendance directe d'un Etat, Etat autonome, Etat indépendant. La souveraineté sur ce territoire a changé mais les détenteurs de la souveraineté sur la Prusse ne sont pas aussi nombreux que les phases que nous venons de décrire. En réalité, la souveraineté pleine et entière sur la Prusse n'a été le fait que de trois Etats externes: la Pologne-Lithuanie, la Russie-URSS, l'Allemagne-Couronne de Prusse; en outre, la Prusse a exercé sa propre souveraineté.

Sur le plan géopolitique, il semble que la souveraineté de la Russie puis de l'URSS se situe dans la continuité de celle de la Pologne-Lithuanie. En effet, comme vu plus haut, la première tentative de mise sous tutelle de la Prusse par la Russie date de 1656-57 parce que la Russie s'apprête à s'unir à la Pologne-Lithuanie. De même, l'annexion de 1758-62 coïncide avec des projets de restitution à la Pologne (voir supra). Enfin l'URSS qui annexe l'ancien Duché de Prusse est précisément détentrice de la Lituanie et parle au nom de tous les Slaves, donc aussi au nom des Polonais, ce que confirme la rhétorique soviétique qui évoque la bataille de Grünwald, et d'ailleurs précisément sous ce nom polonais, ce qui est significatif[664].

Si on retient maintenant cette hypothèse comme valide, on remarque qu'il y a aussi une continuité relative dans le statut qui est attribué à la Prusse par les deux « empires »[665] slaves : la Prusse leur est strictement soumise, soit sous la forme d'une entité autonome (ère polonaise de

1525-1658, et ère russe depuis 1991) soit en tant qu'entité pleinement incorporée (ère russe de 1758-62, ère soviétique de 1945-91).

La souveraineté sur la Prusse se joue donc entre les « empires » slaves de l'Est, les Etats allemands de l'Ouest, et un grand Etat prussien indépendant dominant toute la côte baltique de la Pomérellie à Narva, soit trois grandes options. Dans les deux premières, la Prusse s'intègre à des voisins. Il est en effet significatif que la Couronne de Prusse ne devienne un véritable ensemble que lorsque le Royaume (ex-Duché) de Prusse teutonique est raccordé à la Poméranie brandebourgeoise à travers les territoires arrachés à la Pologne. De même, la Russie de 1758 annexe cette même Prusse en s'appuyant sur la Pologne-Lithuanie et sur la Courlande (possession personnelle de l'Impératrice de Russie666).

On remarquera que les deux options ne sont même pas incompatibles : entre 1618 et 1658, la Prusse est une double dépendance de l'Allemagne-Brandebourg et de la Pologne-Lithuanie, soit une double périphérie. Dans l'autre configuration, celle de l'indépendance, la Prusse se présente comme un Etat souverain mais s'appuyant sur des soutiens lointains, prestigieux, puissants et universalistes, l'Empereur et le Pape.

IV.1.1.2-Un front historico-culturel symbolique très fort à l'échelle du monde européen : visions occidentales et orientales

La Prusse a donc toujours été contestée et été l'objet de rivalités civilisationnelles symboliques. Elle a d'abord été un front de la Chrétienté face aux païens. Ensuite, elle est devenue un front du luthéranisme face au catholicisme. Simultanément elle devenait un front de la Civilisation germanique de la *Mitteleuropa* face aux Slaves et aux Baltes « barbares ». Puis elle devint le haut-lieu de la Victoire des Slaves face aux Germains en 1945, et le point le plus occidental du communisme soviétique. Enfin, elle est aujourd'hui le front qui divise l'Europe en deux, entre le monde de l'Europe atlantiste et occidentale, « euro-communautaire », « euro-uniate » (*evrosoûznyj*)667, et le monde de l'Europe « russe », orientale, « eurasienne », « non-communautaire ».

Mais il faut ici ajouter que ce conflit civilisationnel symbolique et sa mise en scène sont asymétriques selon qu'on se place du côté occidental ou oriental du Front. De facto, la mise en scène a toujours été nettement plus forte et plus complète, plus radicale aussi, du côté occidental. Du côté oriental du Front, il est patent que la mise en scène semble avoir été, dans une très large mesure, une réaction à la première, avec des expressions ambiguës. Il nous semble nécessaire de faire une synthèse de ces discours pour parvenir à une approche de l'identité géopolitique de Kaliningrad en tant que Front civilisationnel.

IV1121-Chrétiens et païens

a-Vision occidentale

Au XIIIe siècle les conquérants germaniques luttent pour le christianisme face aux « diables païens », pour la Civilisation latine et allemande. Les « diables païens » sont les représentants des forces du chaos et du « mal », et des figures de l'Autre, « impur », dans une lutte irréconciliable puisque voulue par Dieu. Tel est le discours théorique qui prévaut et fonde la Prusse orientale germanique.

La création de la Prusse n'est donc pas une construction simple, elle est le produit d'un duel long entre deux Etats, l'Ordre Teutonique et la Lituanie, dans le cadre de la Croisade (*Reise, Kreuzzug*), dotée d'un important contenu idéologique et d'une dimension internationale. Les affaires de Prusse concernent bien sûr l'*Ordenstaat* (donc la Lettonie et l'Estonie) et la Lituanie, mais aussi l'Empire allemand et la Papauté, soutiens et promoteurs de la Prusse, sans oublier la

Pologne, son promoteur primitif puis ennemi, et en fait toute l'élite nobiliaire de la Chrétienté d'Occident, notamment française et anglaise appelée à servir dans les rangs du prestigieux Ordre chevaleresque des Teutoniques.

b-Vision orientale

Pour les païens lituaniens, la question se pose autrement. Evidemment, la Prusse est le Front vital où ils jouent leur survie. Mais il ne semble pas qu'ils aient avancé une supériorité culturelle sur leurs ennemis. En revanche, le Front vu de Lituanie a clairement une dimension qui dépasse la Lituanie proprement dite : c'est une lutte commune à tous les Baltes, Borusses, Iatvingiens, Coures, Lettes... Les Lituaniens invoquent en fait une supériorité morale, défensive, et se posent en champion de leur monde culturel (cf Rowell).

IV.1.1.2.2 Civilisation germanique et « barbarie » orientale

a-Vision occidentale

A partir du XVIIIe mais surtout à partir de la fin du XIXe siècle, le nationalisme allemand se pose en représentant de la Civilisation occidentale en Europe centrale et Orientale. La supériorité culturelle allemande est constamment affirmée et la Prusse, située à l'extrémité orientale du Reich, en est la tête de pont. A l'est, l'Allemagne a tendance à considérer les peuples slaves et baltes comme « barbares », « sauvages » ou à tout le moins comme des peuples moins occidentalisés, moins avancés sur la voie du progrès moderne, industriel, et donc appelés à se soumettre au modèle allemand voire à la domination de l'Allemagne, pays le plus avancé et le plus puissant d'Europe depuis 1871.

De là apparaissent les projets pangermanistes qui visent la conquête de l'Est dès la Première Guerre mondiale. Depuis la Prusse orientale, l'Allemagne ambitionne de récupérer les terres germanisées de Livonie et de reconstituer une Lituanie indépendante face à une Russie « arriérée », « incapable », « trop grande » et menaçante. C'est une nouvelle « Marche vers l'Est » *Drang nach Osten).*

Ces projets sont repris sous une forme particulièrement caricaturale et extrémiste par les nazis à partir de 1939 et plus encore 1941 : Hitler veut explicitement réaliser aux dépens des Slaves polonais et russes ce que les Américains ont réalisé au détriment des Indiens de la Prairie, l'extermination des peuples et la colonisation des territoires, du fait de sa conviction fanatique qu'il a affaire à des « sous-hommes » et que la Civilisation a le droit et le devoir d'avancer face aux barbares (ce qui est le propre de la rhétorique coloniale). La Prusse symbolise alors ce Front avec les « sauvages de l'Est ».

b-Vision orientale

La Russie atteint les frontières de la Prusse en 1795. Dès 1812, c'est de la Prusse qu'arrive l'invasion napoléonienne, menée par presque toute l'Europe occidentale et centrale coalisée.

Pendant tout le XIXe siècle, la Prusse et spécialement Königsberg sont le symbole de la frontière entre la Russie, qui se perçoit comme l'Europe « orientale », et l'Europe « occidentale », germano-latine (parfois tenue pour « l'Europe » tout court). La Prusse est alors systématiquement la première terre étrangère dans laquelle arrive le voyageur russe parti de Saint-Pétersbourg pour aller visiter l'autre Europe. C'est à Königsberg que se fait en général le choc culturel entre les deux mondes, au départ comme au retour668. C'est donc paradoxalement en ce lieu que le Russe prend conscience de sa russité face à l'avant-poste du monde germano-

européen. Königsberg est alors un haut-lieu de la germanité tout en étant une frontière politique entre deux Europes, soit une double frontière à la fois politique et culturelle.

Il semblerait que la Prusse se situe sur un seuil. Mais il est remarquable que ce seuil n'est pas si évident à cerner. La Prusse n'est pas, avant 1945, la frontière entre les deux chrétientés d'Orient et d'Occident, qui se situe bien plus à l'Est, à l'intérieur de la Lettonie et de la Biélorussie669.

Il s'agirait donc plutôt de l'extrémité orientale ou, mieux, de la projection orientale d'une « Europe occidentale » (dans sa forme germanique) considérée comme l'Europe elle-même, ou du moins comme « l'Europe polaire », celle autour de laquelle les autres graviteraient670. Ainsi la Prusse aurait historiquement été située entre une culture dominante (germanique) et des cultures relativement « dominées » (centre-européenne, polonaise, lituanienne) ou « étrangère » (est-européenne, russe).

La guerre de 1877-78 et le Congrès de Berlin font apparaître l'image menaçante de l'Allemand (en l'occurrence plutôt autrichien) comme représentant d'une culture ennemie du monde russe et slave. A mesure que la tension entre la Russie et l'Allemagne augmente avec comme rupture décisive l'année 1891671, le territoire prussien est de plus en plus perçu en Russie comme un bras armé tendu vers l'Est.

Dans son *Août Quatorze*, Soljénitsyne évoque fréquemment la propagande russe des années 1914-18 : « Depuis que cette frontière avait été fixée avec cette espèce de moignon que la Prusse nous tendait comme pour se faire amputer, jamais elle n'avait été mise à l'épreuve, la Russie n'ayant pas fait la guerre à l'Allemagne »672... « Un coup d'oeil sur la carte aurait suffi à n'importe quel collégien allemand pour comprendre combien était vulnérable à une attaque russe tout le bras constitué par la Prusse orientale, exposée vers l'Est et coincée sous l'aisselle par le Royaume de Pologne.»673 La Prusse apparaît donc ici comme un point faible où il faut frapper, donc comme un objectif militaire.

La « Deuxième Guerre Patriotique »674 est conçue en Russie comme la guerre de tous les peuples slaves et baltes de l'Empire de Russie contre la *Mitteleuropa* pangermaniste. Ainsi, elle fait appel aux Lettons :

« Guerriers lettons ! Avec vos héroïques frères d'armes russes, vous vous approchez de Marienburg, l'ancienne capitale des Chevaliers Porte-Glaives675. C'est là qu'était établie la bande rapace des Porte-Glaives qui asservissaient notre patrie... »676. Dans ce passage, la Prusse orientale est présentée comme le haut-lieu de l'ennemi germanique, en mobilisant la conscience romantique : la Prusse redevient l'Ordre Teutonique et donc un Front traditionnel (même si c'est clairement plus une tradition de la Pologne et de la Lituanie que de la Russie).

En 1941, la même idée est globalement reprise en URSS. On y ajoute cependant un nouveau contenu idéologique et universaliste : les Slaves et les Baltes de l'URSS sont les représentants du communisme, du pacifisme, de l'internationalisme, de la Révolution, et du « Progrès » face aux Allemands qui incarnent le « fascisme »677, le militarisme, le nationalisme, la « Réaction », le « féodalisme »678. La Prusse est littéralement traitée comme le « nid » de tous ces « maux » allemands, au plus près de l'URSS, donc comme le front incarné de ces deux mondes679.

La propagande des années d'après-guerre affirme : « Les junkers-esclavagistes féodaux680 prussiens étaient l'incarnation du militarisme allemand, de tout ce qui était réactionnaire en Allemagne : l'avidité, la grossièreté, un snobisme sans limite, l'étroitesse d'esprit, l'agressivité, la passion de conquérir par la force les territoires et les biens des autres : voilà les traits de leur caractère. »

« C'est là que se recrutaient les cadres des officiers-fascistes, des Gauleiters aux SS, du lieutenant au général » ; « ici fut créé le réseau ramifié des voies ferrées et de routes stratégiques » « C'est de là que les impérialistes allemands ont lancé leurs attaques contre notre Patrie, menaçant les centres vitaux de notre pays, Leningrad et Moscou.»681

Telle était la vision du front lorsque Kaliningrad cessa provisoirement de jouer le rôle de véritable front entre 1945 et 1989 c'est-à-dire pendant la période où la Pologne était socialiste. Une fois la guerre terminée, Kaliningrad devient une forteresse (Chap Front donc!!!) à la frontière de l'empire, créée pour la contrôler; en cela, Kaliningrad rappelle le cas d'autres «villes-forteresses» de l'empire telles que Vladikavkaz («Maître du Caucase») et Vladivostok («Maître de l'Orient»). De fait, d'une certaine façon, Kaliningrad est bien une sorte de «Vladibaltika» («Maître de la Baltique») ou de «Vladizapad» («Maître de l'Occident»). Or c'est exactement ainsi qu'a été conçu le blason de Kaliningrad, soit l'image d'une porte fortifiée qui défend le territoire national (fédéral).

IV1123-Un lieu de conscience de Civilisation

A l'issue de cette synthèse historico-culturelle du front de Prusse orientale, on peut se demander si la configuration actuelle est vraiment si différente. La Lituanie est toujours au premier rang des acteurs de la question prussienne. Les entités supranationales sont là (non plus la Papauté et l'Empire mais l'UE et l'OTAN). La dimension idéologique voire messianique des relations autour de Kaliningrad est une évidence. Les journaux anglo-saxons « atlantistes » s'acharnent depuis vingt ans à détruire la réputation de Kaliningrad par tous les puissants moyens à leur disposition. Ainsi Kaliningrad est le front entre l'Ouest (*the West*, l'ex-« Monde libre »682) et l'Est (la Russie post-soviétique). Il est toujours question de légitimation et de délégitimation (bulles de Rimini jadis, questionnement des accords de Potsdam aujourd'hui). La seule vraie différence est que la Prusse dépend d'un nouvel acteur, la Russie, mais comme on le verra plus loin, il semble que la Russie ne fasse en cela que pousser jusqu'au bout la logique de la translatio imperii683: la Sainte Russie ne fait que succéder au Saint-Empire, la Troisième Rome moscovite succède à la Première Rome germanique.

Kaliningrad apparaît en fait comme le haut-lieu de la supériorité vis-à-vis des « barbares », autrement dit il s'agit d'un **lieu de conscience de civilisation***. Parmi les lieux qui pourraient se rapprocher du cas qui nous occupe, même s'ils n'ont certainement pas la même force, on pourrait citer l'Ukraine par rapport à la Pologne où celle-ci s'affirme comme le « Rempart de la Chrétienté » face au Tatar musulman de Crimée et au « *Moskal*684 schismatique », la Crimée par rapport à la Russie où celle-ci s'affirme comme un Etat européen et byzantin face aux Tatars et aux Ottomans musulmans. Dans tous ces cas, ce territoire est le haut-lieu d'un messianisme, un lieu de projection de rêve, un miroir sublime de soi-même.

Certains territoires incarnent la puissance et surtout, ce qui est plus important encore, la grandeur. Ils font rêver les hommes d'Etat et excitent leurs ambitions. Or la Prusse est incontestablement un territoire de ce type-là. C'est un territoire profondément politique et qui a toujours été animé par une idéologie universaliste (catholique, luthérienne, nazie, soviétique et maintenant orthodoxe-eurasiste). La Prusse orientale a été un lieu de conscience de Civilisation* soviétique. L'Oblast' russe de Kaliningrad est née de la destruction de l'Allemagne/Prusse, conçue en 1945 comme barbare, nazie (« fasciste ») et porteuse d'un éternel *Drang nach Osten* agressif et génocidaire, par l'URSS présentée comme représentante de tous les Slaves et Baltes (Polabes, Polonais, Borusses, Lituaniens, Lettons compris) et comme le champion de l'idéal universel socialiste et anticolonialiste. Il faut en effet rappeler qu'en Russie, comme partout ailleurs dans le monde, la colonisation pionnière et le repeuplement de territoires dont la population primitive est chassée ou éliminée n'est possible qu'à condition que soit développé un sentiment de supériorité du colon sur l'autochtone. Le peuple russe a éprouvé un tel sentiment face aux Tcherkesses, aux Kazakhs, aux Mandchous de l'Amour grâce à l'orthodoxie (vue comme supérieure à l'islam ou au paganisme), au sédentarisme (vu comme supérieur au nomadisme) et surtout à la civilisation européenne considérée comme supérieure à toutes les autres. Face aux Allemands, l'invocation d'une supériorité civilisationnelle, inconcevable avant

1941[685], s'est réduite à l'idéologie communiste et au nationalisme panslave. En cinquante ans, ces deux éléments de légitimation de la conquête et du repeuplement de l'Oblast' se sont évanouis.

Aujourd'hui Kaliningrad ne peut plus être un lieu de conscience de Civilisation face aux Allemands. Pourtant l'Oblast' occidentale reste un haut-lieu de la Victoire sur le « fascisme » et sur « l'Europe unie contre le Bolchevisme ». Et il semble que la Russie cherche à l'investir d'une nouvelle mission face à d'autres ennemis « barbares », par exemple les Lituaniens ou l'OTAN militariste. Mais ce sont plus encore les Occidentaux qui l'investissent de ce caractère typiquement prussien de front, comme nous allons le voir dans les visions politiques contemporaines.

IV.1.2 : Kaliningrad face à l'hégémonisme politico-militaire atlantiste en Europe

Depuis 1994, les Etats-Unis ont décidé de profiter de l'affaiblissement de la Russie consécutif à la chute de l'URSS pour se lancer dans une politique d'hégémonie mondiale et, d'abord, d'hégémonie européenne. La stratégie américaine menée en Europe a été tout simplement le refoulement (*roll-back*) de la Russie aussi loin vers l'Est que possible. Ce refoulement s'est fait en plusieurs étapes. Tout d'abord l'entrée dans l'OTAN de la Pologne et de l'Europe centrale en 1998. Dès 1999, l'OTAN passe à l'attaque contre la Serbie, à l'encontre de la proximité diplomatique russo-serbe. Puis en 2004 c'est l'entrée des Pays baltes dans la même organisation (et dans l'UE). La même année sont lancées les « Révolutions de couleurs » dans le reste de l'ex-URSS (Ukraine, Géorgie, Ouzbékistan, Kirghizstan, etc...). En Géorgie, cette politique aboutit en 2008 à la guerre d'Ossétie dans laquelle l'OTAN soutient politiquement le nouveau gouvernement contre les Républiques autonomes d'Ossétie et d'Abkhazie protégées depuis 1992 par des troupes russes.

Plus au nord, une première Révolution de couleur est organisée en Ukraine en 2004. Elle aboutit à un rapprochement du pays avec l'OTAN. L'adhésion du pays n'est pas lancée mais devient un projet envisagé. Fin 2013, une nouvelle « Révolution » renverse le gouvernement ukrainien du Président Ânukovič ; la Russie répond en récupérant la Crimée. Puis la politique des nouvelles autorités contestées suscite, après des hésitations, l'insurrection du Donbass qui se constitue en Union des Républiques populaires de Nouvelle-Russie (composée de deux Républiques populaires de Donetsk et de Lugansk). A nouveau la guerre oppose, par alliés interposés, une OTAN conquérante à une Russie qui se contente de réagir. Mais cette fois-ci la guerre ne se limite pas à quelques jours et s'embourbe dans un conflit de grande envergure et qui dure depuis des années. Cette guerre d'Ukraine et le contexte plus lointain mais plus guerrier encore de la guerre de Syrie (depuis 2011) créent un véritable front entre la Russie et l'OTAN en Europe, dont Kaliningrad est certainement le point le plus sensible.

Il y a en fait deux raisons distinctes de voir en Kaliningrad un point particulier dans ce grand front européen. La première est strictement militaire. Les Etats-Unis veulent mettre la Russie hors d'état d'agir en Europe et former une union d'Etats anti-russes à la place de l'ancien Pacte de Varsovie, ce qui est acquis par l'OTAN élargie qui s'étend en effet à tous les anciens membres centre-européens du Pacte, de la Pologne à la Bulgarie, et encore au-delà avec les Pays baltes. Kaliningrad est dans cette architecture militaire un problème. Le Sujet baltique permet à la Russie de se maintenir en Europe centrale, et de façon apparemment pérenne du fait de la souveraineté russe directe. Cette simple position, tenue pour une anomalie[686], continue d'agacer les stratèges de l'OTAN et des Etats-Unis car elle montre que le *roll-back* n'est pas terminé, et qu'il a en partie échoué.

La deuxième raison est politique. Kaliningrad n'est pas n'importe quel lieu. C'est un trophée, c'est le symbole territorial de la Victoire de la Russie (alors URSS) sur l'Allemagne nazie. C'était

même le cas avant la prise de Königsberg puisque l'URSS voulait « au moins un petit morceau du Reich »687. Cela étant établi, on doit rappeler que la Deuxième Guerre mondiale relève encore aujourd'hui moins de l'histoire que de la politique, et de la politique contemporaine688. Pour les Etats-Unis, la Deuxième Guerre mondiale est un argument politique de légitimation de leur présence militaire en Europe et de leur rôle dans le monde : c'est cette guerre qui en fait une Puissance hégémonique, ce qu'ils n'étaient pas auparavant.

Réciproquement, il en allait de même pour l'URSS. La fin du système soviétique a eu tendance à occulter la question sans la faire disparaître. Aujourd'hui Kaliningrad est l'ultime symbole de la Victoire. Que la Russie y joue quelque chose d'important est évident puisqu'il s'y attache un prestige politique majeur689. Or dans le jeu à somme nulle des stratèges et diplomates américains, il faudrait, dans l'idéal, anéantir ce dernier symbole d'une victoire qui continue de faire de l'ombre à celle des Etats-Unis.

IV.1.2.1-Un front politique

IV1211-Acteurs et enjeux

Malgré la fin officielle de la « Guerre froide »690 en 1991, le maintien des intérêts américains en Europe a coïncidé avec le développement d'une nouvelle génération de rhétorique anti-russe dès 1994 exprimée de façon générale et massive, allant de la dénonciation de « l'autoritarisme russe » à celle des « menaces militaires russes » en passant par celle des « exactions russes commises en Tchétchénie » et désormais « l'invasion russe en Ukraine ».

La crise identitaire et de légitimité subie par l'OTAN lors de l'effondrement de son adversaire traditionnel a conduit en effet à reformuler les menaces auxquelles elle était censée répondre. On est alors passé du « péril soviétique » ou « communiste » au « péril russe »691. Les arguments anti-russes ou la russophobie font feu de tout bois pour démontrer une menace dans une nouvelle phase de tensions russo-américaines.

Cette remarque est « géopolitique » du fait que la russophobie appartient à ce que nous avons nommé plus haut « **cosmologie politique*** » alias *Worlding*. La russophobie d'une bonne partie de la presse anglo-saxonne qui façonne largement « l'opinion occidentale » fait partie de la mise en ordre politico-culturelle du monde par les élites anglo-saxonnes et de la définition de la place qu'occupe la Russie dans leur monde mental : c'est un ennemi, donc il faut que les populations en aient peur. Réciproquement, cette peur est source de cohésion pour le bloc politique atlantiste.

Ces discours sont souvent repris tels quels par les journalistes européens, peu au fait des réalités russes692 et surtout proches socialement, politiquement et idéologiquement de leur modèle américain. L'existence même de cette propagande qui s'appuie, comme nous allons le voir, sur des arguments contestables pose une question de fond, c'est que la Russie, et spécifiquement Kaliningrad, ont des ennemis. Encore faut-il les identifier. Sur le plan géopolitique, ces adversaires sont de trois types: tout d'abord les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'OTAN en général ; ensuite la Lituanie ; enfin certains groupes politiques en Allemagne.

En réalité, en ce qui concerne la position officielle de la RFA, on ne peut parler d'hostilité ni vis-à-vis de la Russie ni vis-à-vis de Kaliningrad. En revanche il existe en Allemagne des groupes de pression ou d'opinion assez influents socialement et culturellement pour répandre des arguments anti-russes ou russophobes contre Kaliningrad. Ces groupes sont soit liés à l'OTAN, aux médias tranatlantiques ou aux services secrets, soit, plus souvent, l'expression politique des descendants des anciens réfugiés de Prusse orientale, notamment en Bavière au sein du parti de Centre-droit CSU. Ces-derniers réclament, au nom de leurs ancêtres, le droit de récupérer le territoire de Kaliningrad, et, faute de mieux, cherchent à délégitimer la souveraineté russe qui s'y exerce693.

En ce qui concerne la Lituanie, la situation est plus complexe. Les adversaires de Kaliningrad ne sont pas simplement des intellectuels, ou un groupe social luttant pour des valeurs mémorielles. De fait, il s'agit de tout un groupe politiquement dominant depuis l'indépendance qu'on doit considérer comme la Droite parlementaire, et une partie des Centristes694. Kaliningrad, sous le nom de Karaliaucius (qui n'est guère qu'une traduction littérale de Königsberg) et de « Lituanie mineure », figure comme une terre irrédente de la Nation lituanienne. Revendiquer Kaliningrad passe donc par un discours destructeur de la légitimité de ce territoire russe. En l'occurrence, la Droite lituanienne, nationaliste, sert ainsi aussi bien ses intérêts idéologiques et diplomatiques puisqu'au-delà de cette forme d'irrédentisme, elle défend un atlantisme très rigide et réciproquement des positions clairement anti-russes.

Venons-en maintenant au cœur du problème, à savoir les Etats-Unis et leur allié britannique. Les positions américaines russophobes ont été étudiées avec précision par le politologue Tsygankov qui a mis en lumière trois groupes d'acteurs principaux695. Les paragraphes qui suivent sont tous basés sur ses travaux.

Selon lui, l'hostilité américaine vis-à-vis de la Russie en général vient en premier lieu du complexe militaro-industriel et des ultra-nationalistes néo-conservateurs américains. Le complexe militaro-industriel est dans une très large mesure le principal promoteur de l'OTAN et son principal client, surtout depuis la fin de l'URSS. Les néo-conservateurs, eux, visent une complète hégémonie politique et militaire mondiale. Les uns et les autres poussent à des « interventions » extérieures qui sont perçues par les peuples concernés comme des guerres de conquête. La Russie est pour ce groupe aussi bien un indispensable «adversaire menaçant» très rentable pour les ventes d'équipement militaire aux nouveaux membres de l'OTAN (dont la Pologne et les Pays baltes), mais aussi un rival diplomatique qu'il faut abattre. Ce groupe est représenté notamment par les *Committee on Present Danger, Team B, Project for a New American Century*696.

En deuxième lieu, Tsygankov identifie un groupe qui serait celui des idéologues libéraux et ultralibéraux qui ont tendance à considérer la Russie avec un regard de type orientaliste697, qui la regardent comme un Etat autoritaire, non-moderne, souverainiste, un frein à leur conception de la globalisation. Ce groupe est autant britannique qu'américain. De très nombreux journaux et médias relèvent de cette mouvance très importante dans le monde anglo-saxon, par exemple les *New York Times, Washington Post, Wall Street Journal, Guardian,* sans parler de la BBC, de CNN... A côté de son bras armé médiatique, ce groupe comprend des « ONG » financées par des fonds publics-privés et donc souvent proches des cercles du pouvoir américain ou britannique (*Freedom House*698, *American Committee for Peace in the Caucasus*699, *Human Rights Watch, Amnesty International, Green Peace...*), les fondations (notamment les fondations Soros, Jamestown, Lynde and Harry Bradley, Sarah Scaife...) et divers *think tanks* (*Center for Security Policy, American Entreprise Institute, Eurasian Daily Monitor...*). En réalité, Tsyngankov montre que la frontière entre ces types de groupes est poreuse, les fondations financent les ONG comme les think tanks, les think tanks conseillent les ONG et les fondations, les ONG assurent aux deux autres une caution morale. Les mêmes personnes passent facilement d'une activité à l'autre. Pour ces idéologues ultra-libéraux, le Sujet russe est une anomalie économique russe dans l'UE « prospère », « stable »700, libérale, elle constitue donc une menace qu'il faut dénoncer dans les termes les plus sévères.

En troisième lieu, Tsygankov explique qu'il existe un groupe particulier qui est composé d'Américains descendant d'émigrés d'Europe de l'Est, qui sont généralement anti-communistes et anti-russes (ou russophobes) par nationalisme diasporique. Ces groupes ethniques se considèrent, à tort ou à raison, comme des victimes de la Russie (fût-elle impériale, communiste ou post-communiste). La diaspora lituanienne des Etats-Unis est en effet bien plus nationaliste encore

que la Droite parlementaire de l'ex-RSS lituanienne, et pousse dans ce sens. Kaliningrad est vue par elle comme une menace pour la mère-patrie libérée de « l'Occupation » soviétique701, ce qui est aussi bien le point de vue de nombreux activistes américains d'ascendance lettonne ou polonaise.

En tenant compte de ce qui précède et en l'appliquant au cas de Kaliningrad en particulier, nous remarquons que ces groupes avancent main dans la main. Les atlantistes et les néo-conservateurs américains restent convaincus de la valeur de leur jeu à somme nulle: tout affaiblissement de la position de la Russie à Kaliningrad est un renforcement de l'OTAN et doit donc être poursuivi par tout moyen.

IV.1.2.1.2-Le front contemporain Russie/UE-OTAN: Atlantisme et eurasisme

IV.1.2.1.2.1-Vision orientale

La vision orientale du Front est complexe. D'une part il faut nettement dissocier la vision locale, kaliningradienne, de la vision fédérale, moscovite. Dans la première, le Front est ambigu. L'attitude vis-à-vis des pays voisins est globalement positive voire très positive. Y aurait-il alors vraiment un Front vu de Kaliningrad ? La sympathie à l'égard des voisins européens et de leur culture n'efface pas pour autant le sentiment frontalier symbolisé par le visa Schengen. Mais surtout la présence du Front est ici parfois palpable.

La Flotte baltique est un symbole important de ce Front. L'OTAN est une réalité inquiétante malgré la puissance militaire russe. Ce sentiment de Front militaire est latent. Il s'est manifesté en 1999 lors de la guerre de Serbie. Puis il s'est émoussé. Il a réapparu depuis la fin 2013 avec la guerre civile ukrainienne qui concerne une très grande partie des Kaliningradiens par des liens familiaux. Or, que ce soit de façon ouverte ou pas, la guerre ukrainienne est aussi un conflit entre la Russie et le bloc occidental.

L'idée que la frontière est un Front se développe depuis que des attaques à main armée ont eu lieu contre des voyageurs russes à Gdansk en 2014. Ces agressions seraient le fait de bandes d'extrême-droite venues d'Ukraine, cherchant l'accrochage avec les Russes. Quoi qu'il en soit, l'affaire est d'importance dans la mesure où Gdansk et la Prusse polonaise sont la principale porte des Kaliningradiens sur l'Etranger en général et l'Europe en particulier, exactement comme l'était jadis Königsberg pour les Russes en général. Si se rendre à Gdansk devenait dangereux (où s'il était considéré comme tel), un vrai Front apparaîtrait, même à ce niveau local.

Le point de vue moscovite est évidemment autre. La Russie considère que l'OTAN est par définition une organisation militaire dirigée avant tout contre elle. De plus le caractère défensif de l'OTAN n'a jamais été prouvé alors que son caractère offensif n'a cessé de s'illustrer depuis 1995. L'OTAN a également mené une politique d'extension continue qui ne semble pas terminée aujourd'hui.

Depuis 1998, Kaliningrad est le haut-lieu du Front avec l'OTAN. Cet aspect a ensuite été confirmé et dramatiquement aggravé par l'inclusion de la Lituanie et des autres Pays baltes dans l'alliance occidentale en 2004. Désormais, Kaliningrad est objectivement un front militaire, et spécialement sensible puisque l'Oblast' baltique est encerclée par terre. Depuis 2015, ce front est « chaud ».

La question qu'il faut se poser ici est comment la Russie voit ce front avec l'OTAN. De manière générale et au niveau officiel, diplomatique, la Russie distingue le Front avec l'OTAN de la frontière avec l'autre Europe et l'UE702. C'est le discours russe sur les deux Europes, la « Vraie Europe » (alias « Vieille Europe » des Américains) et la « Fausse Europe » (alias « Nouvelle Europe » selon les Américains). La « Vraie Europe » est essentiellement l'ancienne CEE autour du triangle Allemagne-Italie-France703 et des pays moins grands mais riches tels que l'Autriche,

ceux du Bénélux704 et de Scandinavie. A ce groupe il convient peut-être d'ajouter la Turquie, autre très grand pays du monde européen, et partenaire de plus en plus capital de la Russie avec laquelle les relations sont extraordinairement denses705. On doit encore mentionner dans cette « Vraie Europe » certains pays d'Europe centrale et des Balkans : la Grèce, la Hongrie, la Slovaquie, membres de l'OTAN mais ayant de bonnes relations avec la Russie.

Enfin, en font partie la Serbie et Chypre, rares Etats de la région à rester neutres. De fait Chypre est de plus en plus proche de la Russie sur le plan politique voire militaire706. Quant à la Serbie, c'est un allié politique latent707.

Cette « Vraie Europe » est essentiellement celle de l'atlantisme modéré, critique, que la Russie considère comme autonome vis-à-vis des Etats-Unis et dans laquelle elle trouve des partenaires à défaut d'alliés. C'est cette « Vraie Europe » qui est aussi l'Europe principale.

Face à elle, la « Fausse Europe » est l'Europe américaine de l'atlantisme automatique. C'est la Grande-Bretagne évidemment, mais aussi la Pologne, les Pays baltes, la Roumanie, des pays qui ont pour point commun d'avoir souvent été hostiles à la Russie708. On remarquera d'ailleurs qu'hormis la Grande-Bretagne ce sont là les voisins immédiats de l'URSS ou d'anciens membres de celle-ci. Nous retrouvons donc une question géopolitique héritée de l'ère précédente : la « Fausse Europe » orientale n'est rien d'autre que le « premier échelon » de l'ancien Pacte de Varsovie. De facto, dès l'époque soviétique, la Pologne et la Roumanie étaient des pays avec lesquels les relations étaient compliquées.

Quant au « deuxième échelon », plus lointain donc moins impliqué dans la géopolitique du monde ex-soviétique, il est plus divers. En Tchéquie, il n'y a pas d'hostilité envers la Russie malgré un atlantisme très marqué. En Slovaquie et en Hongrie, les relations avec la Russie sont cordiales709. Quant à la Bulgarie, c'est un pays traditionnellement russophile qui a changé de camp par faiblesse mais qui n'en est pas pour autant tenu par la Russie pour un membre de la « Fausse Europe ».

Le Front est donc celui qui oppose la Russie à cette « Fausse Europe » « agressive » et qui est « fausse » dans la mesure où son pôle dominant n'est pas en Europe. Il s'agit là tout simplement d'un front politico-militaire entre la Russie et l'atlantisme automatique.

Aux attaques rhétoriques violentes des Occidentaux contre l'existence même de Kaliningrad, la Russie répond par une contestation de l'existence de l'OTAN ou, plus souvent, de son extension. On soulignera la différence fondamentale d'attitude : les Occidentaux contestent une souveraineté et même l'existence d'un territoire alors que la Russie conteste une alliance, c'est-à-dire un traité international, ce qui n'a pas la même gravité. A Kaliningrad, la Russie conteste avant tout un encerclement qui met en danger sa souveraineté sur Kaliningrad alors que cette souveraineté est elle-même contestée.

A côté de la vision du Front avec la « Fausse Europe », il existe aussi une autre vision russe possible du Front prussien. Cette deuxième version n'est pas utilisée au niveau de l'Etat mais elle a une certaine influence. S'appuyant sur les traditions culturelles et philosophiques russes du XIXe siècle ainsi que sur une vision identitaire conforme au « choc des Civilisations », cette vision oppose la Russie à l'Europe romano-germanique entière. Dans ce cas de figure, Kaliningrad est le Front avec cette Civilisation occidentale. Cette vision est alors, à peu de chose près, la réciproque de la vision occidentale. Elle apparaît parfois sous la plume d'Aleksandr Dugin et plus nettement encore sous celle de l'historien et polémiste Šul'gin710, du Patriarche Kirill ou de l'historienne Nataliâ Naročnickaâ711.

C'est ainsi qu'en 2015 s'exprime le Patriarche Kirill, évêque de Kaliningrad :

« Bien nombreux sont ceux qui en Occident comprennent déjà tout le danger des événements qui ont lieu dans les pays d'Europe occidentale. Et à nouveau, comme dans les temps anciens, peut-

être la mission de la Russie est-elle nécessaire ; en la réalisant nous n'imiterons pas ni n'emprunterons mais nous témoignerons du maintien de la compréhension de Dieu, de la morale, de la famille, des destins nationaux, de la vie humaine et de son sens.

Venir en aide à toute la Russie, aux autres peuples : telle est la mission de l'Oblast' de Kaliningrad qui se situe à la frontière des Civilisations. Elle doit être non pas simplement la gardienne de la frontière, pas simplement le bouclier de la Russie, bien que ce soit important, mais un laboratoire expérimental, une synthèse des cultures et le phare qui mène vers la vie spirituelle.

Si est apparue une telle enclave russe au centre de l'Europe, au milieu des peuples de culture occidentale, elle doit devenir l'île qui témoigne des valeurs chrétiennes auxquelles notre peuple est resté fidèle. Il n'y a aucun doute que cet exemple trouvera un large écho parmi les peuples voisins capables de se tourner vers nos racines communes, les racines chrétiennes. C'est une grande tâche historique à laquelle il faut se conformer et pour laquelle il faut chaque jour accomplir son exploit intérieur.

J'exprime l'espoir que les Kaliningradiens, descendants des héros qui ont accompli l'exploit dans la lutte contre le nazisme seront dignes de leurs ancêtres et seront capables de répondre au défi de cette époque et d'accomplir la nouvelle mission que Dieu leur a confiée. »712

Dans ce texte, le Patriarche de Moscou et de toutes les Russies présente Kaliningrad comme un front mais d'une façon à la fois ambiguë et originale. Tout d'abord, Kaliningrad est bien une frontière entre les Civilisations (d'Europe occidentale et centrale d'une part, et d'Europe orientale d'autre part). Mais cette frontière oppose moins un monde catholico-luthérien à un monde orthodoxe (aucun de ces mots n'est utilisé ni même suggéré) qu'une Europe fortement chrétienne (la Russie orthodoxe713) à une Europe en crise morale et religieuse (les pays de l'UE)714. Cette Europe devient donc terre de mission, soit un front religieux du christianisme. En effet, pour le Patriarche-Evêque de Kaliningrad, son Oblast', dont les Russes sont fraîchement revenus à l'orthodoxie, a vocation à rassembler les chrétiens dans une « synthèse des cultures »715 qui serait oecuménique. Cet œcuménisme est cependant dans les faits relatif ou plutôt sélectif716: autant les relations du Patriarcat avec les luthériens et surtout avec les baptistes sont bonnes717, autant celles avec les catholiques restent compliquées. Le paradoxe est que les deux voisins les plus proches de l'Extrême-Occident russe sont précisément deux pays catholiques, la Pologne et la Lituanie.

Cette vision de Kaliningrad comme un front religieux face à une autre Europe qui perd ses repères est intéressante. Elle reprend l'idée d'une Russie universaliste telle qu'elle se pensait au XIXe siècle et attribue à l'Oblast' baltique une place à part dans le monde en tant que haut-lieu d'une sublimation de la Russie orthodoxe en Monde chrétien par excellence718.

A l'issue de cette synthèse historico-culturelle du front de Prusse orientale, on peut se demander si la configuration actuelle est vraiment si différente. La Lituanie est toujours au premier rang des acteurs de la question prussienne. Les entités supranationales sont là (non plus la Papauté et l'Empire mais l'UE et l'OTAN). La dimension idéologique des relations autour de Kaliningrad est une évidence. Les journaux anglo-saxons « atlantistes » s'acharnent depuis vingt ans à détruire la réputation de Kaliningrad par tous les puissants moyens à leur disposition. Ainsi Kaliningrad est le front entre l'Ouest (*the West*, l'ex- « monde libre »719) et l'Est (la Russie post-

soviétique). Il est toujours question de légitimation et de délégitimation (bulles de Rimini jadis, questionnement des accords de Potsdam aujourd'hui). La seule vraie différence est que la Prusse dépend d'un nouvel acteur, la Russie, mais comme on le verra plus loin, il semble que la Russie ne fasse en cela que pousser jusqu'au bout la logique de la translatio imperii720: la Sainte Russie ne fait que succéder au Saint-Empire, la Troisième Rome moscovite succède à la Première Rome germanique.

Plus politique est la vision de Nataliâ Narocnickaâ. L'historienne et femme politique russe estime que le front de Kaliningrad n'est que le flanc nord de l'affrontement avec l'OTAN qui a abouti à la guerre de Serbie sur le flanc sud en 1999. A l'échelle globale, qui est celle sur laquelle elle insiste le plus, le front balte c'est le lieu de la plus lourde défaite politique russe depuis 1991721. En 2004, les Pays baltes entrent dans l'OTAN, c'est-à-dire que l'OTAN porte l'affrontement jusqu'en URSS même et à l'intérieur du monde russe. Désormais la Lituanie est enfoncée comme un coin entre la Russie-Biélorussie et Kaliningrad, tandis que l'OTAN se promène dans des pays en partie russophones. C'est aussi bien une humiliation sans précédent pour la Russie qu'une provocation. L'OTAN coupe presque physiquement la Russie métropolitaine de la Baltique et de Kaliningrad.

Jusqu'ici la Russie avait défendu en effet l'idée d'une acceptation du choix des pays d'Europe centrale d'entrer dans l'OTAN. Mais elle rejetait catégoriquement l'idée que l'OTAN puisse une décennie après la chute de l'URSS s'établir sur le territoire ex-soviétique. Cette conception de la sécurité russe et de la puissance est entièrement bravée par l'OTAN. L'extension prévue de l'OTAN à la Géorgie et à l'Ukraine n'est rien d'autre que la suite de cette défaite de 2004. De manière significative, c'est en 2004, au moment même où les Pays baltes entrent dans l'OTAN que sont lancées les « Révolutions de couleurs » dans la plupart des anciennes RSS (de l'Ukraine à l'Ouzbékistan où le mouvement est écrasé en 2005 et reflue).

On voit donc que la vision russe du Front est beaucoup plus diverse, plus éclatée, que celle des Occidentaux. Surtout, on soulignera une fois de plus qu'elle est moins violente, moins tranchée et que, dans une large mesure, si Front il y a c'est parce que les Occidentaux semblent vouloir le maintenir.

IV 1212 2-Vision occidentale : propagande médiatique et contestation tous azimuts

IV 12122 1-Propagande médiatique : un « trou noir infernal» russe en Europe centrale?

L'affrontement politique russo-occidental ne passe pas que par les armes, la guerre se fait aussi très largement sur le plan médiatique. Ainsi la question de la Victoire russe et donc du droit russe à jouer un rôle de premier plan en Europe est, depuis 1991, est contestée sous une forme souvent polémique à travers le large éventail des publications médiatiques ou scientifiques qui cherchent à délégitimer l'existence de Kaliningrad.

C'est ainsi qu'est apparue l'image de l'Oblast' comme un « trou noir ». L'idée de « trou noir » à Kaliningrad trouve son origine, selon le politologue russe Vâčeslav Dyxanov722, dans un fait économique russe indépendant de toute polémique internationale. Pendant plusieurs années (1991-1996) le système de « Zone économique libre » permettait une importation illimitée de produits étrangers (notamment de voitures allemandes) qui réapparaissaient ensuite à Moscou, sans que Kaliningrad exporte jamais rien en retour. On se trouvait bel et bien devant un « trou noir » économique au sens propre soit un gouffre qui attire à lui et avale toujours davantage sans rendre quoi que ce soit. Il s'agissait d'un problème économique interne à la Russie qui, dans les années de la difficile reconversion de l'économie soviétique, était une mesure de survie qui n'avait rien d'illégal.

Les commentateurs occidentaux, rarement russophones, se sont alors emparés de cette expression peu claire et relativement inquiétante de l'astrophysique[723] en la sortant de son contexte et en la détournant d'une façon assez malhonnête. C'est ainsi que le « Trou noir », expression déjà utilisée par les géopolitologues américains et notamment Z.Brzezinski pour qualifier la Russie[724], se retrouve spécifiquement associé à Kaliningrad et devient alors le «gouffre infernal de la Russie» *(Russia's hell-hole*[725]*)* dans un article publié dans la presse britannique par Chris Patten. Or celui-ci n'est pas un journaliste mais le chargé des relations internationales de la Commission européenne. Son opinion représente donc celle de l'institution.

La presse occidentale et surtout anglo-saxonne relayée par celles de pays aux intérêts proches dresse alors une longue liste des menaces que ferait peser Kaliningrad sur la stabilité de la région baltique et sur toute l'UE. La pauvreté y serait endémique, ce serait un désastre écologique lié à l'industrie du papier et aux projets de centrale nucléaire. La presse mentionne également une prostitution massive, une toxicomanie incroyablement élevée, des taux de SIDA record, une économie basée sur des trafics criminels telle que la drogue en provenance d'Afghanistan sur le chemin des Pays-Bas, et on parle même, y compris dans un article scientifique, d'un important trafic d'armes à destination d'Al Qaida[726]… De cela il résulte, comme le dit ouvertement un journaliste, que « de nos jours, ceux qui ont entendu parlé de Kaliningrad l'associent à la drogue, à la prostitution et à l'épidémie russe de Sida »[727].

Ces images de l'Oblast' forment en réalité un argumentaire de délégitimation. Le territoire de Kaliningrad en sort totalement discrédité et donc voué à disparaître, pour le bien de ses voisins et de toute l'Europe.

Ce qui est remarquable dans cette campagne de presse est que ces accusations sont souvent sans fondement sérieux. Comme l'explique une spécialiste de la question, T. Tikkala[728], quels que soient les critères et les chiffres retenus, la situation du Sujet baltique ne présente en fait aucune particularité par rapport à celle des Etats voisins. En prenant pour référence l'Estonie, pays à la population comparable et dont la réputation européenne est excellente[729], Kaliningrad se trouve en fait loin derrière pour la toxicomanie, le Sida et la prostitution[730].

Les accusations de trafic d'armes « à destination d'Al Qaida » sont peu vraisemblables. Cette organisation terroriste aux contours flous n'a à ce jour pas montré de signe d'activité dans la région baltique, ni à Kaliningrad, ni en Pologne, ni dans les Pays baltes. Si un trafic d'armes à destination d'Al Qaida existait vraiment à Kaliningrad on peut se demander où et qui pourraient en être les destinataires, à ce jour inconnus.

Quant à la pauvreté, elle est difficile à évaluer étant donné l'importance du secteur informel; il semblerait que le niveau de vie général soit inférieur à celui de la population de la Pologne et de la Lituanie, mais de très peu[731], et avant tout du fait que l'essentiel de ce qui est consommé à Kaliningrad est importé de Pologne, Lituanie, de Lettonie ou de Biélorussie[732] et soumis à des taxes alors que les salaires sont généralement plus faibles. La crise ukrainienne et les « sanctions » commerciales contre la Russie sont cependant en train de changer la situation, pour le meilleur et pour le pire[733]. Au demeurant, comme l'explique le professeur Vinokurov, économiste, on ne peut scientifiquement comparer le niveau de vie d'un Etat (la Pologne, la Lituanie) et d'une région (le Sujet 39) puisque « l'effet Capitale » joue un rôle essentiel dans la richesse nationale, quel que soit le pays, ce qui fait évidemment chuter le niveau de Kaliningrad privé de Moscou alors que les chiffres lituaniens incluent Vilnius, tandis que la prise en compte des seuls revenus régionaux exclut statistiquement tout le secteur public émanant de l'Etat central qui a un poids déterminant, particulièrement à Kaliningrad, région militaire[734].

Mais nous ne saurions trop souligné le fait que la presse occidentale a constamment associé, apparemment à dessein, le « secteur informel » (au demeurant assez développé non seulement dans les Pays de l'Est mais aussi en Europe occidentale) à l'économie criminelle[735] ce qui est tout autre chose. Les « dangers » écologiques sont, pour leur part, relatifs. La Lituanie, membre

de l'UE, avait, elle, sa centrale nucléaire encore en 2009 (Ignalina), alors que Kaliningrad n'en a toujours pas en 2016: la construction de la centrale de Neman reste en suspens après des volte-face répétées des autorités russes (lancement du projet en 2010, annonce de l'annulation du projet en 2014, annonce de la reprise des travaux en 2015736, annonce en 2016 de la construction d'infrastructures énergétiques à l'horizon 2020...). Or en 2012, la Lituanie a pris le même chemin que Kaliningrad, avec un projet de nouvelle centrale nucléaire à Visaginas.

Que cet argumentaire soit politique est désormais évident puisqu'il ne porte sur rien de vraiment tangible. Qu'il s'agisse d'un argumentaire géopolitique est rendu plus clair par le tableau de Kaliningrad que brosse un « expert » : « Jadis importante base navale soviétique, elle [Kaliningrad] est devenue un port de transit pour de nombreuses activités illégales. Le trafic de drogue et d'êtres humains sont les principaux problèmes »737. Dans ce court extrait intéressant, l'auteur met dans une lumineuse continuité par le verbe « est devenue » la base navale soviétique, l'URSS, et le crime. La base navale et l'URSS seraient donc les causes implicites du développement local du crime à Kaliningrad. On doit en déduire qu'a contrario ce territoire n'en serait pas là s'il n'avait pas été sous la domination soviétique. La conclusion implicite que le lecteur peut en tirer est édifiante : Kaliningrad n'aurait donc jamais dû appartenir à l'URSS et doit être enlevé à la Russie.

IV 12122 2-Entre illégalité et obsolescence : « *Delenda est Kaliningrad* » ?

Dans la presse occidentale, l'oblast' de Kaliningrad est très souvent associée au questionnement de sa légalité. C'est presque un lieu commun de rappeler que l'Oblast' a été acquis par Staline (« le tyran Staline ») et que les Occidentaux n'ont pas formellement reconnu le transfert de souveraineté de l'Allemagne à la Russie, en se basant sur le fait qu'il n'y a pas eu de traité de paix commun sur les frontières de l'Allemagne à la fin de la guerre posant que le territoire de Kaliningrad appartenait formellement à la Russie. Il s 'agit là de pointillisme juridique car faisant bon marché de l'esprit voire de la lettre des accords de Potsdam et du « Traité 4+2 » de 1990. En l'occurrence on ne conteste plus que le territoire de Kaliningrad a été perdu par l'Allemagne (la contestation est impossible) mais qu'il a été rattaché à l'URSS puis à la Russie et que ce fait soit reconnu.

Ainsi Darius Furmonavicius738, chercheur lituanien en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, n'hésite pas à comparer le statut juridique de Kaliningrad à celui des Pays baltes entre 1945 et 1991, soit celui d'une « occupation illégale » selon la traditionnelle et officielle formule employée par les gouvernements des Pays baltes. Donnant des recommandations au gouvernement américain, il affirme dès lors :« Kaliningrad n'a historiquement jamais fait partie de la Russie et son occupation continue par l'Armée et les forces de sécurité russes implique un droit de conquête intenable en droit international. En effet le statut présent de la région de Königsberg/Karaliaucius/Kaliningrad n'est pas bien défini au niveau international. L'Union soviétique a violé un accord de la Conférence de Potsdam, c'est-à-dire celui de ne pas démarquer sa frontière occidentale et de ne pas incorporer Königsberg et les territoires adjacents avant l'accord de paix final. En outre, l'URSS n'existe plus, mais la Russie conserve son emprise sur ce territoire occupé illégalement, un trophée de la Deuxième Guerre mondiale. » Et de conclure : « Cette région est le legs de l'expansionnisme staliniste en Europe [...] La Région de Kaliningrad est une anomalie et un anachronisme » .

Un autre scientifique publié dans la presse, Laurinas Kasciunas, analyste au Centre de Recherche sur l'Europe orientale de Vilnius, affirme pour sa part en 2014: « En 1945, à la conférence de Potsdam, Karaliaucius [=Kaliningrad] fut donné à la Russie pour être administré par elle pendant cinquante ans. Le délai de cinquante ans739 est depuis longtemps écoulé mais il y a de quoi soulever cette question »740. Ici l'oblast' de Kaliningrad, dont le nom est lituanisé (donc l'objet d'une revendication), apparaît à la fois comme illégale et obsolète. Elle n'est considérée que comme une administration de facto, tolérée par les Etats-Unis et le Royaume-Uni, qui aurait dû

disparaître ou être transférée à un autre Etat (apparemment à la Lituanie?) en 1995, si ces deux Puissances occidentales l'avaient voulu. En clair, le Bloc de l'Ouest aurait un droit de vie ou de mort sur l'Oblast' par la grâce de la Conférence de Postdam et il ne tiendrait qu'à lui de le faire appliquer aujourd'hui.

On remarquera le constant recours à l'idée d'obsolescence. Kaliningrad renverrait à une époque révolue, et ce curieusement au nom d'époques qui le sont encore bien davantage, que ce soit l'époque allemande, celle de la mythique « Lituanie mineure » ou encore celle de Potsdam.

Selon Furmonavicius : « la Deuxième Guerre mondiale sera enfin terminée lorsque la région de Königsberg/Karaliaucius/Kaliningrad sera finalement libérée de l'occupation russe ». Pourtant, la Guerre mondiale est bien terminée. Ce qu'il appelle en fait « Deuxième Guerre mondiale » est manifestement la Victoire russe.

Le même auteur continue :« Il serait également sage à long terme pour les autres gouvernements de suivre ceux des Pays baltes dans leur exigence d'une cour internationale pour les crimes du communisme sur le modèle des procès de Nuremberg pour le nazisme comme un moyen de nettoyer la Russie des taches de la période communiste et comme un moyen de terminer enfin la Deuxième Guerre mondiale, comme le nazisme a été éradiqué d'Allemagne. » Ici il devient patent que l'auteur crée une équivalence entre nazisme et communisme soviétique, toujours pour terminer la « Deuxième guerre mondiale ». En outre il désigne la Russie (et non l'Union des quinze RSS, dont la Lituanie) comme coupable des crimes communistes dont elle aurait seule à répondre. Enfin, le Lituanien affirme clairement que Kaliningrad est « le dernier vestige de la Guerre froide en Europe » et que « Les Russes continuent à garder la région comme un trophée de la Deuxième Guerre mondiale741 »

Le discours de Furmonavicius est donc clair : ce qu'il vise c'est bien la Deuxième Guerre mondiale et ses implications en matière de politique internationale. Il ne supporte pas l'existence du trophée russe de 1945. Dans son argumentaire répétitif, le Lituanien veut terminer la Guerre froide et la Deuxième Guerre mondiale comme s'il s'agissait de la même chose. En fait c'est bien le symbole territorial de la Victoire russe qu'il veut effacer de la carte. L'importance de ce symbole est donc d'autant mieux mise en lumière.

IV 12122 3-Une autre forme de délégitimation ? Les solutions des experts à « l'anomalie » kaliningradienne

La question de Kaliningrad a été très vite posée en 1991. Il est apparu que ce territoire russe, cette exclave, a aussitôt été généralement appelée « enclave ». L'enclave est certes une notion plus connue du public que l'exclave, mais elle en est l'inverse. Surtout l'enclave, encerclée, semble destinée, d'un point de vue militaire et cartographique, à disparaître pour des raisons de « simplification » de la carte, et ce depuis au moins le XVIIe siècle et la construction des « grandes masses territoriales » par réunion territoriales ou abandon des « enclaves ». C'est ainsi que l'oblast' de Kaliningrad a pu être considérée comme quelque chose d' « anormal », de « contre-nature », comme le disaient, pour les raisons exposées plus haut, l'OTAN et les Etats-Unis.

D'un premier point de vue, Kaliningrad apparaît comme une « enclave » par rapport à la Russie. Détachée de l'essentiel du territoire de la Russie, l'enclave semble un territoire vulnérable, donc contestable.

D'un deuxième point de vue, les membres de l'UE ont dès avant 2002, soit avant même les négociations finales sur l'entrée de la Pologne et de la Lituanie dans l'Union, posé comme paradigme que l'isolement (c'est-à-dire la différence) politique et économique voire sanitaire, sociale et « écologique » de Kaliningrad dans une région destinée à rejoindre l'Europe communautaire était une source d'instabilité et d'insécurité, donc une menace742. Ces

préoccupations ont d'abord émané, semble-t-il, de l'OTAN elle-même, concernée par la question dès 1998 avec l'entrée de la Pologne dans l'alliance. Ensuite, les pays scandinaves, surtout la Suède et la Finlande, promoteurs intéressés de l'élargissement baltique et de divers projets dont la « Dimension septentrionale », ont repris ces arguments avec le soutien de Bruxelles. Cette vision de l'Oblast' russe est assez fidèlement rendue par un journaliste britannique : « cette petite **cinquième colonne russe** à l'intérieur de l'UE en cours d'élargissement »743

Enfin l'élargissement ayant eu lieu en 2004, l'UE s'est retrouvée en position géopolitique de traiter l'Oblast' russe comme une « enclave en son sein » du fait de la Pologne et de la Lituanie, s'arrogeant ainsi un droit de regard diplomatique au nom d'un prétendu danger qui n'a toujours pas été prouvé à ce jour. Dans les faits ce discours est plus que contestable. D'abord parce que la cohérence territoriale et géopolitique de l'Union est depuis 2004, et plus encore depuis 2007, des plus hasardeuses comme le montre le cas de Chypre située au large de la Syrie, bien loin des premières îles grecques. Il en va de même pour la Suisse, véritable enclave cernée par l'UE, dès 1956, ou encore des Etats de l'ex-République socialiste de Yougoslavie, cernés au Sud, à l'Est et au Nord par l'UE sans en faire partie. De ce fait la propension de l'UE à s'ingérer dans les affaires russes est quelque peu déplacée.

Parmi les propositions de solution à la question kaliningradienne posée comme une anomalie politique, économique et territoriale, certains experts ont osé avancer des projets extrêmes. Ceux-ci méritent moins l'attention en tant que projets sérieux et applicables, ce qu'ils n'ont jamais vraiment été, qu'en tant que discours de délégitimation. Ces « solutions » d'experts ont en effet toutes un point commun : elles remettent radicalement en cause la souveraineté de la Russie. On ne s'étonnera pas que ces projets émanent d'experts avant tout lituaniens, allemands ou européens liés à l'OTAN.

Un deuxième type de projet de solution à la question kaliningradienne est celui des condominiums. Le premier et le plus célèbre a été celui lancé par la comtesse von Dönhoff, journaliste allemande née en Prusse orientale qui était pourtant favorable à l'URSS. En 1991, elle envisage un partage de la souveraineté sur Kaliningrad entre la Russie, l'Allemagne, la Pologne et la Lituanie, soit les principaux Etats intéressés par la question744. D'autres projets du même genre apparaissent dont l'un inclut la Suède parmi les Puissances co-souveraines745. Puis ce projet est modernisé sous la forme d'un condominium Russie-UE.

L'idée appelle plusieurs commentaires. D'abord, elle suppose le passage d'une souveraineté intégrale russe à une souveraineté partagée entre la Russie et d'autres, sans qu'il soit question de concessions de souveraineté de la part des autres co-souverains. Il s'agit donc de priver en partie la Russie de sa souveraineté d'une façon unilatérale.

D'autre part, contrairement à l'idée d'origine qui suppose qu'un condomium permettrait plus de souplesse dans la gestion du territoire, le condominium est en fait un statut juridique extrêmement compliqué, qui suscite des tensions entre les co-souverains, situation que les Etats cherchent à éviter. Au demeurant les condominiums se limitent presque toujours à deux Puissances souveraines, le projet de la Comtesse étant un cas unique où quatre Puissances se partagent la souveraineté d'un seul territoire. Le cas serait non seulement unique au monde, mais d'une difficulté juridique et politique insoluble.

La logique du condominium UE-Russie se comprend comme permettant de dépasser le cadre national, l'UE étant une institution supranationale. Elle n'est pas pour autant au-dessus des intérêts des Etats, que ce soit ceux des membres réels de l'Union, ou ceux de Puissances ou institutions étrangères mais très influentes (les Etats-Unis et l'OTAN en particulier).746

Mais l'essentiel est que d'une part ces projets s'inscrivent dans la continuité de la campagne médiatique contre Kaliningrad et en sont, somme toute, l'aboutissement : Kaliningrad russe étant un lieu menaçant, chaotique et criminel, donc illégitime, il convient de donner ce territoire à

d'autres Etats, plus aptes à le gérer convenablement (soit conformément aux intérêts occidentaux). D'autre part ils envisagent la mise sur le même plan de l'Etat qui exerce la souveraineté réelle et d'Etats étrangers qui du fait de leur proximité géographique parfois très relative (la Suède) ou de leurs intérêts historiques (l'Allemagne) auraient un « droit » de souveraineté sur Kaliningrad. En clair, ces projets proposent une alternative non dissimulée à la souveraineté russe, jugée problématique. De là nous sommes amenés à nous demander quelles sont les revendications des pays en question sur l'Oblast' russe747.

IV 1213-Revendications territoriales des voisins

IV 1213 1-Des revendications polonaises ?

La Pologne a des revendications très anciennes sur la Prusse. C'est même le premier Etat à avoir historiquement revendiqué une partie de ce territoire qui soit suffisamment documenté. C'est en effet un duc polonais, Konrad de Mazovie, qui charge les Chevaliers teutoniques de soumettre les Borusses pour son compte (même si, en l'occurrence ces Borusses sont ceux de l'actuelle Warmie plutôt que ceux de la Prusse ducale mais l'objectif est bien de conquérir toute la Prusse païenne).

Dès 1466, la Pologne possède une suzeraineté sur la Prusse qu'elle transforme en souveraineté en 1525 et à laquelle elle renonce partiellement en 1658. En réalité, encore en 1690, le Duc de Prusse reçoit les serments de ses sujets en présence des représentants polonais qui reçoivent, eux, son hommage *(homagium eventuale*748*)* envers la Pologne-Lithuanie. Quoique assez peu activement, la Pologne revendique juridiquement le rétablissement de sa souveraineté sur la Prusse pendant tout le XVIIIe siècle, en particulier en 1758-62 pendant l'administration russe du Duché de Prusse. En effet, pendant cet intervalle, le Brandebourg a de facto perdu le Duché. Or la Russie semble viser un échange entre des terres polonaises (en Ukraine, Biélorussie, Courlande) et le Duché de Prusse qui reviendrait alors à la Pologne749 ce qui indique que la Pologne, alors gouvernée par la Maison de Saxe750, avait en effet encore des revendications sur ce territoire. En effet, la République751 de Pologne-Lithuanie est le dernier Etat d'Europe à avoir reconnu la qualité de « Royaume » à la Prusse (en 1764752 alors que le titre est proclamé en 1701), précisément parce que la Pologne considérait que s'il y avait un « roi » en Prusse ce ne pouvait et ne devait être que le seul roi de Pologne comme le montrait la titulature du « Roi de Pologne, Grand-Duc de Lithuanie, Duc de Ruthénie, de Prusse, etc »753. De facto la Pologne n'abandonne ses droits que du fait de sa faiblesse de plus en plus criante et encore à la condition explicite que « cette reconnaissance ne porte préjudice ni aux droits ni aux possessions de la République »754. L'affaire est réglée par les Partages de la Pologne qui éliminent l'Etat polono-lithuanien lui-même de la carte de l'Europe.

Lorsque la Pologne réapparaît, en novembre 1918, la revendication polonaise de la Prusse ducale n'apparaît plus : la Pologne ne revendique que les terres prussiennes peuplées de Polonais soit la Warmie et la Mazurie, pas l'actuelle Oblast' russe. Mais de manière générale la culture historique polonaise continue de nourrir des prétentions sur ce territoire.

Entre 1941 et 1945, la revendication polonaise de la Prusse ducale devient brûlante dans la mesure où ce territoire est censé compenser les dommages subis par la Pologne pendant la guerre755 puis les pertes territoriales polonaises face à l'URSS. Néanmoins l'URSS s'oppose à une annexion complète de la Prusse orientale756 et préfère dédommager la Pologne avec la Basse-Silésie et la Poméranie de Szczecin.

Dans les années 1950, des territoires frontaliers sont encore l'objet de litiges757 L'un d'eux reste sensible aujourd'hui : le Détroit de Baltijsk et la Flèche homonyme.Théoriquement, suivant les traités polono-soviétiques, les navires polonais ont le droit d'utiliser ce détroit tant que l'URSS (et donc la Russie) n'est pas en guerre en Europe. Mais cette clause n'a jamais été très strictement

respectée par la partie russe pour des raisons stratégiques évidentes. Depuis 1998 et l'entrée de la Pologne dans l'OTAN, la question est devenue d'autant plus épineuse.

A l'époque socialiste, il semble que la Pologne ait proposé d'échanger un territoire contre la totalité de la Presqu'île ce qui aurait créé un détroit international donc ouvert pour la Pologne. Mais c'était inacceptable pour l'URSS qui refusa cet échange.758

Les navires polonais qui descendent la Vistule ou qui sortent d'Elbląg sont obligés de passer par le Détroit de Baltijsk. Or le passage des navires polonais par le détroit russe pose des problèmes. Les Polonais se plaignent du prix élevé des droits de passage. En outre les autorités russes ferment parfois le passage pour des raisons militaires (la base de Baltijsk est une zone militaire sensible et la visite de la ville nécessite une autorisation spéciale pour les étrangers), pour des raisons de police (lutte contre la contrebande) ou des raisons économiques (défense des intérêts économiques de la Russie dans son ensemble). De facto, les navires polonais ne passent pas, et Elbląg se retrouve enclavée dans la « mer intérieure » de Kaliningrad. Aujourd'hui, il est question pour la Pologne de créer un chenal dans le Sud de la presqu'île pour éviter de passer par le Détroit.

Mais il est intéressant de constater que dès les années 1990, il a existé des revendications officieuses sur une partie au moins de l'Oblast' de Kaliningrad. La position polonaise, très officieuse, sur la question serait la suivante : au cas où la Russie renoncerait à sa souveraineté sur l'Oblast', la Pologne se porterait aussitôt candidate pour la remplacer, quitte à la partager avec la Lituanie, au nom d'un droit de préemption historique759.

En effet il en va non seulement de ses droits de souveraineté historiques sur le territoire est-prussien mais encore de la stabilité juridique de toutes ses frontières du Nord-Ouest : si l'Allemagne reprenait pied à Kaliningrad aux dépens de la Russie, alors ce sont tous les territoires acquis par la Pologne sur l'Allemagne en 1945 qui pourraient finir par être réclamés par l'ancien propriétaire. Aussi la Pologne entend prendre les devants.

En outre les territoires précis qui intéressent la Pologne sont connus. L'Association polonaise pour la coopération des peuples de l'Est « Rapprochement » (Stowarzeszenie Współpracy Narodów Europy wschodniej « Zbliżenie »)760 décrit une éventuelle « zone polonaise » revendiquée dans l'Oblast'761 : ce sont tous les territoires qui bordent la Lagune de Kaliningrad dont la ville elle-même et Baltijsk. Que cette association ait été elle-même influente ou pas importe ici assez peu. Ce qui compte c'est la définition par elle des intérêts territoriaux spécifiques de la Pologne dans l'Oblast' russe. Or en effet, ceux qu'elle mentionne coïncident avec la réalité des intérêts stratégiques et économiques de l'Etat polonais: relations économiques denses avec toutes les régions frontalières et avec l'agglomération de Kaliningrad, question du Détroit. D'ailleurs ces territoires sont aussi d'assez près ceux qui étaient déjà réclamés par la Pologne au moment de la conférence de Téhéran, avec pour limite nord la ligne de la Pregolâ762. On remarque que les territoires qui intéressent la Pologne sont presque l'antithèse parfaite de la Lituanie mineure et donc compatibles avec elle : alors que celle-ci correspond à la moitié nord-est, ceux-là forment la moitié sud-ouest, qui est aussi de loin la plus peuplée et la plus riche. Dans le contexte de militarisation croissante de toute la région polono-balte en 2015-2016, on peut considérer ces projets comme significatifs de ce que pourraient être d'éventuelles revendications en cas de guerre.

IV 1213 2-Des revendications allemandes en 2016 ?

Jusqu'en 1945, la Prusse orientale (en l'occurrence sa partie centrale) est un territoire peuplé d'Allemands. Puis la défaite du Reich aboutit et à un transfert de souveraineté (reconnu par les vainqueurs) et à des transferts complets de populations. Dans la période 1945-1990, la RFA

(mais pas la RDA) continue de revendiquer la Prusse orientale comme tous les territoires de l'Allemagne de 1937. Le traité qui sanctionne la réunification des deux Etats allemands en 1990 constitue sur le plan juridique une rupture : il impose le renoncement définitif et explicite de l'Allemagne réunifiée à tous les territoires situés à l'est de la ligne Oder-Neisse, Prusse orientale comprise. Depuis lors l'Etat allemand n'a jamais officiellement formulé de revendication sur l'oblast' de Kaliningrad.

La Prusse orientale continue cependant de jouer un rôle majeur dans l'imaginaire national allemand en tant que haut-lieu de la naissance de l'Allemagne moderne, centrée sur le Brandebourg-Prusse, dont la qualité de royaume venait spécifiquement de la Prusse orientale. On nuancera cependant cette affirmation en disant que juridiquement la Prusse était un royaume précisément parce qu'elle n'était pas dans le Reich, pas dans l'Allemagne proprement dite jusqu'en 1871. Des Allemands, et spécifiquement des descendants d'expulsés prussiens émettent parfois des revendications sur ce territoire mais ce sont là des revendications de la société et non de l'Etat. Et ce, quoique certaines organisations de réfugiés reçoivent des subsides publics. En effet, il faut faire une très importante différence entre l'Etat fédéral et les *Länder* qui ont une autonomie dans ce domaine. Par exemple l'Association des Réfugiés de Prusse orientale reçoit le soutien politique du *Land* de Bavière depuis 1978.763 La germaniste Alicheva-Himy montre aussi que cette politique des *Länder* est niée par le gouvernement fédéral allemand764.

En l'occurrence, la puissance retrouvée de l'Allemagne, à supposer qu'elle veuille (et puisse) contester les frontières de l'Est serait logiquement beaucoup plus susceptible de le faire en Silésie polonaise aux confins immédiats de l'actuelle territoire fédéral allemand, et dans l'orbite économique allemande. Ce serait pourtant déjà bien difficile à faire passer sur le plan international dans la mesure où ce serait remettre en cause les fondations de l'ordre européen de 1945. A plus forte raison, Kaliningrad, où ne vit aucun Allemand de Prusse, est tout à fait hors de portée du fait de la distance géographique et du fait que l'Oblast' appartient à la Russie. La RFA semblerait donc se désintéresser au moins politiquement de l'Oblast'. Mais *de facto*, l'Allemagne mène une politique que la politologue H-M Birkenbach a pu définir comme un subtile mélange de « présence-retenue-implication »765 à l'égard de ce territoire désormais inaccessible à la souveraineté allemande. La « présence » signifie que l'Allemagne a établi des institutions sur place et notamment un Consulat-général. La « retenue » signifie le rejet officiel de toute revendication et de toute ingérence dans les affaires de Kaliningrad. « L'implication » est le fait des Länder et d'associations qui mènent leur propres activités.

Or il existe en Russie des rumeurs portant sur une éventuelle vente du Territoire baltique à l'Allemagne pour payer les dettes de Moscou et qui sont apparues de façon récurrentes dans la presse russe nationale et locale notamment en 1998 et encore en 2001, rumeurs d'autant plus intéressantes qu'elles semblent n'avoir pas été fondées. Pour les Kaliningradiens, la peur d'être rendus/vendus à l'Allemagne par les autorités centrales est en effet une réalité. Le sentiment de faiblesse et de vulnérabilité de l'Oblast' est manifeste. Mais dans la mesure où de telles rumeurs existent aussi en ce qui concerne les Kouriles, il semble qu'il s'agisse là d'une idée russe (voire d'une proposition de l'Etat russe?766) plutôt que d'un désir allemand.

Pourtant en 2016, le déploiement des manœuvres de l'OTAN dans les Pays baltes a réservé une grande surprise. L'Allemagne fait partie des quatre principaux Etats occidentaux qui apportent

leur aide spécifique à la sécurité de la région et commandent les troupes de l'OTAN sur place. C'est la deuxième fois depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale que l'Allemagne envoie des forces militaires propres à l'étranger après leur déploiement dans le Sud du Kosovo (toujours en place depuis 1999). Or la RFA se réserve la protection de la Lituanie767, aux confins mêmes de l'Oblast' russe et sur le territoire précis de l'ex-Memelland prussien où la présence économique et culturelle allemande est forte. Ce rapprochement soudain de la frontière stratégique avec une RFA qui manifeste aussi clairement son intérêt pour la Lituanie et donc de facto pour Kaliningrad a de quoi faire renaître les craintes russes vis-à-vis des revendications allemandes. En effet, en cas de guerre, puisque l'objectif des manœuvres allemandes est de répondre à une éventuelle agression russe, les troupes de la RFA se retrouveraient directement en lice face à celles de Kaliningrad sur toute la frontière nord de l'Oblast'. La tentation de « revenir » sur les anciennes terres perdues du Reich serait-elle, dans ce cas, à l'ordre du jour ?

IV.1.2.2-Un front militaire

IV.1.2.2.1-Le front militaire en 2016 et ses paradoxes : la puissance polonaise face à Kaliningrad

A la différence de l'opposition ontologique entre Kaliningrad et la Lituanie qui est un véritable conflit géopolitique (au sens où ce qui est en jeu est bien le territoire, sa souveraineté et sa représentation comme base identitaire), le Front militaire est en fait largement de caractère géostratégique. Actuellement le Front militaire se situe avant tout entre Kaliningrad et la Pologne alors même que les relations réelles entre le Sujet fédéré russe et l'Etat polonais ont été bons voire étroits en ce qui concerne les régions polonaises frontalières (jusqu'en juillet 2016768). Il s'agit en fait d'un Front qui n'a rien à voir avec la réalité locale et qui relève du conflit importé, c'est-à-dire d'une autre échelle géopolitique.

Le Front oppose Kaliningrad à la Pologne dans la mesure où l'un et l'autre agissent ici avant tout comme des pions de Puissances lointaines, la Russie et les Etats-Unis, qui jouent sur le grand échiquier européen et mondial. Kaliningrad est ici le point le plus occidental de la Russie et le meilleur site pour ses forces militaires de projection. La Pologne est ici le nouveau pivot européen de l'OTAN soit le plus grand pays de la « Fausse/Nouvelle Europe », celui qui a le plus grand potentiel et les plus grandes ambitions.

La fonction dévolue à Kaliningrad se passe de commentaire, elle reste celle qui fut fixée dès 1945. Dans le cas de la Pologne, Etat en principe souverain, le Front avec Kaliningrad répond à la volonté des dirigeants polonais de construire une véritable Puissance sur-moyenne et totalement arrimée à l'OTAN. Le discours polonais utilise depuis plusieurs années le label de « Sixième Puissance de l'UE » ; la crise espagnole tend à faire passer la Pologne en cinquième position769, tandis que la sortie de la Grande-Bretagne lui offre une extraordinaire possibilité d'occuper désormais le quatrième rang. Dans le même temps a été lancé un programme très ambitieux de modernisation des forces militaires polonaises couplée à un développement de la production militaro-industrielle nationale pour la période 2013-2022 qui, à long terme, pourrait faire de la Pologne une Puissance militaire rivalisant avec l'Italie pour la quatrième place770.

Cette nouvelle Puissance européenne aurait vocation à influer de manière décisive non seulement sur l'Europe centrale mais encore sur les affaires de l'Europe orientale, y compris militairement, que ce soit en Ukraine, ce qui est effectif, ou en Biélorussie, ce qui est latent, au nom de la

proximité géographique, des liens historiques et des minorités ethniques polonaises présentes ; tel est pour l'essentiel le programme de la *polityka wschodnia* (« Politique orientale ») de la Pologne. Plus généralement, c'est l'ensemble Adriatique-Baltique-Mer Noire, appelé Międzymorze (ou Intermarium, l'Isthme entre les trois mers) que désire dominer et entraîner derrière elle la Pologne, selon un programme déjà envisagé dans les années 1920 et repris dès la fin des années 1990 par le gouvernement polonais, et poursuivi très activement aujourd'hui, en 2016.

En réalité, cette politique est totalement dépendante du soutien américain et du rôle que Washington accorde à la Pologne. La preuve en est par exemple le rôle étonnant confié à la Pologne en Irak où la Pologne a littéralement pris la place de la Turquie qui refusait les conditions posées par les Etats-Unis pour l'occupation du Kurdistan. Subitement, la Pologne devenait un acteur « de rang mondial ». Somme toute, la Pologne joue fondamentalement le rôle de « gendarme mercenaire », gendarme régional mercenaire des Etats-Unis, soit exactement celui qui était dévolu jusqu'à il y a peu au Pakistan en Asie centrale et à la Turquie en Syrie.

Enfin, il y a là une question de sécurité nationale : la Russie reste un adversaire dans l'imaginaire national polonais dominant aujourd'hui (mais qui ne fait pas consensus), idée ravivée avec la fin de l'ère socialiste, et réchauffée par les discours américains. De fait si les Polonais ont bien un a priori négatif vis-à-vis de la Russie qui va jusqu'à la peur, il est patent que les habitants qui sont a priori les plus concernés par la menace russe (ceux de Gdansk et de Warmie-Mazurie) sont aussi ceux qui la redoutent le moins[771] .

Depuis 2014, la situation générale à la frontière tend à s'envenimer. En 2015, on constate le renforcement constant des forces américaines en Europe de l'Est mais avant tout en Pologne. Une batterie de missiles « Patriot » est installée en mars 2015 à Morąg en Mazurie face à Kaliningrad, amenant la Russie à augmenter ses propres forces militaires dans la région et à déployer enfin les missiles Iskander-M dont l'installation avait été constamment retardée par la Russie pour des raisons diplomatiques depuis 2008. Des manœuvres de très grande envergure et jamais vues depuis 1991 sont lancées par l'OTAN en Pologne et dans les Pays baltes jusqu'à Narva sous le nom d'opération « Atlantic Resolve » officiellement pour rassurer ces pays de la menace russe. Elles reçoivent pour réponse une démonstration des forces aéronavales russes sur toutes les mers (Noire, Arctique, Pacifique) et notamment sur la Baltique où les bombardiers survolent Kaliningrad. C'est un engrenage vicieux qui met en émoi toute la région. Même les neutres, Suède et Finlande, qui s'affirment solidaires de la sécurité des Pays baltes depuis 2009, s'inquiètent et lancent en 2015 une coopération militaire avec leurs voisins scandinaves membres de l'OTAN (Danemark, Norvège, Islande). En juin 2016, les manoeuvres militaires de l'OTAN baptisées « Baltops » ont lieu à Hanko (Finlande) et à Ute (Suède). En octobre 2016, une nouvelle démonstration de force de l'OTAN, « Anakonda », encore plus impressionnante, est réalisée dans les quatre pays de l'OTAN concernés. La tension ne fait manifestement que croître, l'initiative restant du côté de l'OTAN. A y regarder de plus près, ces opérations sont peut-être plus que des exercices militaires à but diplomatique. Igor Korotčenko, expert militaire[772] estime que « Baltops » est un exercice visant à estimer la possibilité du blocage et de la destruction de la Flotte baltique russe, tandis que l'entraînement militaire polono-américain « Anakonda » est une préparation à une éventuelle occupation de Kaliningrad.

Le dispositif de l'Otan dans la région baltique s'est également précisé. Chacun des quatre pays de la zone a reçu son protecteur773 : l'Estonie échoit aux troupes britanniques, la Lettonie aux troupes canadiennes, la Lituanie à celles de la RFA774, la Pologne celles des Etats-Unis. Evidemment c'est donc en Pologne que se situe le gros des troupes de la région. Un *Kriegsspiel* mentionné par des sources russes775 évoque les grandes lignes d'un affrontement Russie-OTAN autour de Kaliningrad en cas de guerre. Les buts de l'OTAN seraient alors de réaliser le blocus de Kaliningrad, d'empêcher la Biélorussie d'intervenir par le corridor sudavien, et d'empêcher les troupes russes de Pskov de traverser la Lettonie et la Lituanie pour porter secours à l'Oblast' baltique (ce qui est spécialement important si la Biélorussie restait neutre, mais ce cas serait cependant peu probable étant donné l'ampleur de l'enjeu pour ce pays). En cas d'attaque de l'OTAN, la première riposte russe serait une destruction des ports baltes pour interdire un débarquement de l'OTAN en Lituanie ou Lettonie. Puis les Russes marcheraient à travers Lettonie776 et Lituanie contre les Canadiens et les Allemands, cherchant à atteindre Kaliningrad par Panevezys et Kaunas (au centre) et par Liepaja et Klaipeda (à l'ouest). Alors les Pays baltes se retrouveraient de facto en situation d'enclave, uniquement reliés à la masse territoriale de l'OTAN (la Pologne) par le corridor sudavien777. C'est en fait à cet endroit-là et dans la partie sud de l'Oblast' que se jouerait alors l'issue du conflit. Les Polonais et les Américains pousseraient à élargir le corridor vers l'Ouest vers Gusev et Černâxovsk, et les Russes à le fermer en direction de Grodno. C'est pourquoi l'expert militaire Evgenij Sylka estime que le corridor sera, dans un contexte guerrier, inévitablement l'objet d'un nouveau « Stalingrad ». Au sud, les forces polono-américaines envahiraient tous les territoires jusqu'à la Pregolâ et assiégeraient les Russes de Baltijsk et Kaliningrad dans le réduit sambien qui devrait tenir seul en attendant l'arrivée des renforts venus de Pskov. Le réduit sambien (entre la ville de Kaliningrad, Baltijsk et la frontière lituanienne) est aussi le lieu où se trouvent les missiles Iskander-M.

A une échelle plus locale, le discours est tout à fait celui d'une opposition militaire russo-polonaise à Kaliningrad : alors que selon certains journalistes allemands le Président russe affirmait à l'Ukrainien Petro Porošenko que les troupes de la Russie pouvaient être à Varsovie en 48 heures, le 18 septembre l'analyste militaire polonais Mariusz Cielma répondait que les troupes polonaises, elles, pouvaient être dans le même temps devant la ville de Kaliningrad778. Selon la journaliste polonaise Zofia Babczyńska-Jelonek, certains médias polonais de droite confirment cet objectif polonais dans une stratégie de guerre : il s'agirait d'un possible coup d'Etat à Kaliningrad qui articulerait manifestations, sécession de l'Oblast' d'avec la Fédération, et soutien militaire de l'OTAN à travers la frontière779. Les sources russes, donc du bord opposé, font rigoureusement état des mêmes objectifs780.

IV.1.2.2.2-Kaliningrad et la stratégie russe dans les « Ailes » de l'Europe

Du point de vue russe, l'avancée de l'OTAN en Europe centrale puis dans les Pays baltes a été vue comme une invasion. On peut dire, en paraphrasant à peine Churchill, que de Narva sur la Mer Baltique, à Varna sur la Mer Pontique, un rideau atlantiste en tombé à travers le continent européen. Déjà la guerre de Serbie (1999) avait suscité des craintes en Russie et notamment à Kaliningrad. La guerre d'Ukraine et les tensions qu'elle implique font de Kaliningrad un front désormais en activité.

Si nous passons à une réflexion géostratégique, on décrira la stratégie de l'OTAN ces dernières années comme une avancée générale en direction de l'Isthme ponto-baltique : depuis la Pologne qui est le cœur de cette politique, l'OTAN s'est installée dans les Pays baltes soit sur presque toute la frange baltique de l'Isthme (hormis les oblasti russes de Kaliningrad et Leningrad) tandis

qu'il progressait systématiquement aussi sur la frange pontique du même isthme en s'établissant en Roumanie et Bulgarie. Actuellement, l'OTAN, s'appuyant sur la Pologne et la Roumanie, s'agite en direction de l'Ukraine, seul point de l'Isthme à être encore hors de l'OTAN en dehors de la Russie-Biélorussie.

Dans le même temps, la stratégie russe a été rigoureusement inverse : elle a consisté en un spectaculaire recul dans l'Isthme (sauf en Biélorussie qui en est le centre) et en une avancée, politico-économique c'est-à-dire pacifique, dans ce qu'on peut considérer comme les « Ailes de l'Europe » soit les péninsules scandinaves, anatoliennes et balkaniques, en direction de l'Europe occidentale et du Proche-Orient (triangle Allemagne-Italie-Turquie) par la création du Nord Stream dans l'Aile Nord, du Blue Stream en direction de la Turquie et la mise en chantier du South Stream dans l'Aile Sud. Sous la pression des Etats-Unis, et alors que les travaux commencent, le South Stream est rejeté de façon inattendue par la Bulgarie en 2014, ce qui conduit à l'abandon du projet au détriment de la Russie mais aussi de l'Italie. Telle est la réponse américaine à la stratégie russe dans l'Aile Sud. Aussitôt la Russie se tourne vers la Turquie en vue de la création d'un nouveau tube vers l'Italie par la Turquie et, peut-être, la Grèce, le « Turk Stream » (abandonné et revu en fonction des relations russo-turques en Syrie mais relevant d'intérêts communs importants). La stratégie russe se maintient.

Néanmoins l'attitude de l'UE qui se calque sur celle de l'OTAN conduit à une remise en question générale des relations de la Russie avec la « Vraie Europe ». S'il est certain que les relations de partenariat ne cesseront probablement pas du fait des intérêts communs considérables, il n'en reste pas moins que la guerre d'Ukraine, les « sanctions » euro-américaines et les manœuvres de l'OTAN aux frontières de la Russie conduisent à un changement de cap et surtout à un changement de l'ampleur de ces relations. Désormais la Russie semble se rapprocher encore davantage de la Turquie dont elle est désormais entièrement solidaire sur le plan économique, et se tourne aussi lentement mais sûrement vers la Chine, seul contrepoids digne de ce nom face à une Europe qui dépend des Etats-Unis (du moins est-ce ainsi que la Russie le perçoit). Ainsi la Russie pose-t-elle franchement un choix aux Puissances de la « Vraie Europe » occidentale : «Choisissez votre camp ou nous irons vendre nos hydrocarbures ailleurs ». A ce jour, la « Vraie Europe » continue de louvoyer781.

Le rôle de Kaliningrad dans la stratégie russe

Jusqu'en 2014, dans un contexte pacifique, le Sujet baltique russe était conçu comme un point d'appui important dans l'Isthme envahi par l'OTAN : couplé avec la Biélorussie, il permettait de le contrôler. En outre, c'était un territoire qui assurait la sécurité des intérêts russes dans la Baltique, notamment autour du Nord Stream. De facto, l'Oblast' baltique était partie prenante d'une stratégie de rapprochement avec l'Europe occidentale et avant tout avec l'Allemagne, basée sur la maîtrise des mers et des flux sous-marins et non plus sur celle du Continent. La stratégie des Ailes impliquait (et implique toujours) un renforcement de la puissance maritime de la Russie, « sautant au-dessus de la Fausse Europe » depuis Kaliningrad.

Depuis 2014, ce rôle a été renforcé et modifié. Il a été renforcé parce que la guerre d'Ukraine a conduit à des menaces sur les tubes. La mise en échec de South Stream montre clairement que les Etats-Unis sont déterminés à frapper la Russie dans ses intérêts économiques. Le rôle, politique et militaire, de Kaliningrad est donc d'assurer la présence russe dans la Baltique et de dissuader un éventuel sabotage de Nord Stream. D'autre part, le retour de la Crimée dans la Fédération de Russie fait que la Crimée est désormais le pendant parfait de Kaliningrad dans la partie Sud de l'Isthme et dans la Mer Noire. La Russie peut donc développer une stratégie navale cohérente sur toutes ses mers européennes et contrôler l'Isthme qu'elle cerne par ses deux Sujets maritimes, ainsi que par ses alliés, la Biélorussie et la Transnistrie.

La guerre d'Ukraine a cependant modifié la situation primitive. La « crise ukrainienne » est bien une guerre qui peut dégénérer rapidement. La Flotte baltique a désormais à la fois la fonction de tenir en respect les forces de l'OTAN dans la Baltique, comme l'Armée russe de Kaliningrad (qui dépend de la Flotte) doit tenir sa place face à l'adversaire dans la région balte, et à la fois celle de projeter ses forces en Ukraine ou en Mer Noire en faisant le tour de l'Europe (voir le chapitre Insularité).

Zones militaires

A l'époque soviétique, toute l'Oblast' baltique était interdite aux étrangers pour des raisons militaires. Mais elle ne l'était pas aux citoyens soviétiques. En revanche, certaines régions de l'Oblast' avait un statut particulier. En tant que port militaire, Baltijsk avait le statut « d'entité admnistrativo-territoriale fermée » *(zakrytoe administrativo-territorial'noe obrazovanie* ou ZATO) qui relevait du Ministère de la Défense et n'était accessible aux citoyens soviétiques qu'avec un laisser-passer (en dehors des habitants permanents). La ZATO comprenait aussi toute la Flèche de Baltijsk adjacente au port. Une deuxième zone militaire était la partie intérieure de la Péninsule de Sambie Une troisième était située à l'extrême est de l'Oblast' autour de Novoural'sk, au nord-est de Gusev, adossée à la frontière lituanienne.

Ce statut a été modifié à la fin de l'URSS. Désormais, tous les citoyens russes peuvent circuler librement sur tout le territoire de l'Oblast'. Quant aux étrangers, les zones militaires leur sont accessibles avec un laisser-passer. En outre, à la zone de sécurité frontalière avec la Pologne s'est ajoutée, avec l'indépendance de la Lituanie, celle qui borde ce dernier Etat. Mais les zones frontalières sont des zones de contrôle plutôt que des zones militaires, ce que démontre leur très faible épaisseur géographique. Elles sont du reste les mêmes sur toute l'étendue de la Russie. Quant aux zones militaires, elles coïncident avec celles de l'époque précédantes. Ce sont, en dehors de celle de Baltijsk, des zones de concentration de troupes et c'est là que seront déployés les fameux missiles Iskander-M.

IV.1.2.2.3-Frontières stratégiques de Kaliningrad

Parce que Kaliningrad est un morceau de la Russie et que la Russie est une grande Puissance, cette région n'a pas que des frontières politiques officielles. Ce territoire a également des « frontières stratégiques » potentielles c'est-à-dire une zone d'influence militaire ou politique invisible en temps de paix et de concorde mais qui deviendrait visible en période de tension ou de guerre. Depuis 2014 elles tendent à redevenir visibles. Elles sont partiellement reprises par la presse782. Les frontières stratégiques de l'Oblast' comprennent en particulier les territoires suivants qu'on peut regrouper en deux zones : la zone de proximité immédiate et la zone baltique.

IV.1.2.2.3.1-Zonation

-Zone de proximité immédiate : les revendications territoriales officieuses ou possibles

-La Sudavie et le cordon ombilical

La Sudavie c'est d'abord la question du cordon ombilical. Celui a en effet appartenu à l'URSS en 1941783 La Sudavie pose également la question d'une éventuelle frontière naturelle qui est une constante dans l'histoire de la Prusse, frontière qui serait le Niémen, ce qui permettrait à l'Oblast'

de Kaliningrad, particulièrement étroit donc vulnérable à une invasion, de trouver une relative profondeur stratégique aux dépens de la Lituanie. Le Niémen comme frontière stratégique permettrait à Kaliningrad d'atteindre Kaunas, la deuxième ville de Lituanie et son cœur politique, enjeu majeur. On remarquera que cette région n'est guère peuplée de Russes et qu'il s'agit d'une revendication exclusivement stratégique et juridique. Elle figure sur la carte de Rostislav Iŝenko.

-Le Memelland : revendication territoriale possible et asphyxie maritime de la Lituanie

De facto, dès l'indépendance unilatérale de la Lituanie en 1991, reconnue immédiatement par la RSFSR (c'est-à-dire par Boris Eltsine) sans négociation pour contrer l'URSS vacillante de M. Gorbatchev, la question des frontières de l'Oblast' avec la nouvelle République lituanienne s'est posée, en renvoyant à la période troublée de leur fixation entre 1939 et 1950. Pour certains membres du Parlement russe, mais aussi et surtout pour l'élite de l'Oblast', la côte ouest de la Lituanie avec son terminal pétrolier majeur aurait dû revenir à l'Oblast' car c'est l'URSS qui acquit ces territoires sur l'Allemagne nazie en 1945, alors que la Lituanie indépendante avait juridiquement cédé ces territoires à l'Allemagne en 1939, sans combat. Ainsi, dans les années 1990, le gouverneur de Kaliningrad Gorbenko revendique le Memelland au moment où la Lituanie émet des prétentions sur l'oblast' de Kaliningrad elle-même (« Lituanie mineure »). On a également assisté en Russie à une polémique pour savoir quand le Memelland avait été transférée à la RSS lituanienne. On peut certes s'en tenir à l'idée qu'en 1945 l'Allemagne retournait à ses frontières de 1937 et que la Lituanie devenue RSS lituanienne retrouvait donc le Memelland. Mais pour les parlementaires N.Bindûkov (*KPRF*, Parti Communiste de Russie) et S.Baburin (parti *Rodina*), aucun texte ne le prouve avant une date bien avancée. Selon eux, le Memelland n'aurait été lituanien qu'à partir de 1950, tandis que des historiens invoquent plutôt la date de 1948 et la « Loi sur la division administrative de la RSS lituanienne » qui mentionne Memel/Klaïpeda en Lituanie pour la première fois depuis son intégration dans l'URSS (1940). Il s'est même trouvé des arguments contestant le droit de la Lituanie sur ces territoires avant 1939, en soulignant le fait que même l'annexion du Memelland par la Lituanie en 1923 était illégal (il s'agit effectivement du « Coup de force » lituanien contre la ville libre de Memel administrée par la France au nom de la SDN).

Cette contestation des frontières est intéressantes à plus d'un titre. D'une part elle peut être liée au sentiment que l'Oblast' est un territoire autonome qui doit revendiquer lui-même ses frontières. Contester les frontières aujourd'hui est en soi peu efficace car elles ne semblent plus être susceptibles de changement à long terme. En revanche ces frontières sont peu sûres juridiquement et elles ouvrent un espace de négociation potentiellement illimité: ainsi la question de Memel devient une manoeuvre pour amener la Lituanie à négocier un droit de passage entre la Russie et l'Oblast', Memel (et le droit de reprendre ce territoire) servant de monnaie d'échange. Quoi qu'il en soit il est clair que cette affaire confirme que l'Oblast' se place dans la continuité géographique de l'Allemagne/Prusse car elle revendique l'autre morceau de la Prusse du Nord-Est.

D'un point de vue purement stratégique, l'intérêt d'avoir des droits sur le Memelland est évident : cela justifierait un éventuel blocus de Klaïpeda, port qui assure à lui seul l'indépendance économique de la Lituanie. On notera au passage, même si cela semble être ici plutôt une coïncidence, que c'est dans ce Memelland que se trouve l'île et le bourg de Russ/Rusnè qui, selon

le mythe géopolitique, serait la patrie de Rûrik et l'origine de la *Russ*-ie (voir Mythe géopolitique, supra) .

Le Memelland inclut également la moitié nord de la Flèche des Coures. La reprise en main du Memelland permettrait donc la domination complète de la Lagune des Coures (voir infra), mer intérieure kaliningradienne. Le Memelland, à la différence de la Sudavie, contient une importante minorité russe (et biélorussienne et ukrainienne russifiées) autour de Klaïpeda. La carte de Rostislav Iŝenko784 inclut aussi bien le Memelland que la Sudavie.

-La domination des Lagunes intérieures: un enjeu capital

La Lagune de Kaliningrad est effet de facto le cœur stratégique et démographique de l'Oblast' russe. C'est ce dont témoigne même au premier regard la très forte appropriation onomastique des lieux : alors que la Flèche et la Lagune des Coures ont gardé leurs noms historiques, la Lagune de la Vistule (Frisches Haff) a pris le nom de la Ville ; la Flèche, elle, a pris le nom de l'avant-port, Baltijsk, et il en va de même pour le Détroit. Cela signifie clairement que ce sont ces deux villes russes qui se perçoivent (et sont considérées en Russie) comme dominantes dans la Lagune. Or, de facto, la possession russe du Détroit assure une domination absolue de la Russie sur la Lagune (cf la dépendance du port d'Elblag vis-à-vis de la Russie dans la région). Réciproquement cette domination est indispensable à l'existence stratégique de ce territoire.

La Lagune de Kaliningrad ne s'appelle donc pas ainsi pour rien : Kaliningrad, Baltijsk et les villes intermédiaires forment le gros de l'Oblast' et, de très loin, le principal peuplement de la Lagune (Elblag, principale ville polonaise de la Lagune, est très loin derrière Kaliningrad : la première compte 130 000 habitants, la seconde 450 000).

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est autour de cette région et de son intérêt maritime qu'est née l'Oblast' : un grand port, un avant-port militaire idéal, un détroit. On ne saurait ici trop souligner que la partie nord de la Flèche de Baltijsk fait intrinsèquement partie de ce cœur géopolitique du Sujet russe puisque c'est de sa possession que dépend la domination du Détroit (qui a significativement donné son nom russe à la Flèche).

Cela étant posé, on se trouve confronté à cette constatation : Kaliningrad est stratégiquement très « polonais » puisqu'il est intégré par la géographie à une lagune fermée qui donne sur la Pologne. La conséquence est à double tranchant : si Kaliningrad est stratégiquement « polonais », alors toute la Lagune, y compris sa partie polonaise avec Elbląg, entre dans la zone d'intérêt de Kaliningrad, à commencer par la Flèche et jusqu'à l'embouchure de la Vistule et Gdansk, dans la mesure où c'est une « Méditerranée kaliningradienne ». Tout comme pour la lituanienne Klaïpeda, Gdansk est la ville qui assure l'indépendance économique de la Pologne. Cet enjeu majeur et la proximité géographique font entrer cette ville dans les frontières stratégiques de l'Oblast' russe.

On posera ici la question de la domination de l'autre lagune intérieure, celle des Coures. A priori, la Russie est ici dans une position inverse, défavorable dans la mesure où c'est le maître du détroit (en l'occurrence la Lituanie, détentrice de Klaïpeda et de la partie nord de la Flèche des Coures) qui est dominant. De même, la Lagune des Coures est périphérique pour le Sujet russe

dans la mesure où aucune grande ville ne s'y trouve tandis que la Lituanie y a l'une de ses métropoles. Mais l'idée de la domination des deux lagunes par celui qui détient la partie intermédiaire (c'est-à-dire centrale, la Sambie) est la conséquence logique de la configuration géographique des lieux et un héritage historique. Les droits russes revendiqués sur le Memelland ne font que la renforcer.

-Zone baltique

-Baltoslavie, Lettonie occidentale

La présence très importante de Russes et de russophones à Riga et dans les grands ports de Lettonie (Liepaja, Ventspils) ainsi que la relative proximité géographique avec l'Oblast' devrait conduire à un intérêt particulier de l'Oblast' envers la Lettonie. Comme nous l'avons vu, les liens récents sont forts (Kaliningrad a servi de refuge à nombre d'officiers soviétiques établis en Lettonie) et l'identité des deux entités très proche. La cohérence géopolitique ancienne entre les deux renforce encore l'intérêt que Kaliningrad doit porter pour la Lettonie, surtout occidentale (Courlande). Le Memelland sert en l'occurrence de cordon ombilical avec la Lettonie. Le rôle de Kaliningrad dans la région de Liepaja apparaît sur la carte de Rostislav Iŝenko.

-Nord Stream méridional (et notamment Poméranie allemande, les côtes danoises et gotlandaises) voir Chapitre Continentalité et insularité

-Détroits danois et Canal de Kiel (voir notre paragraphe sur les Colonnes d'Hercule, Chaptre III)

Ces frontières stratégiques ne datent pas des années 1990 ni même de l'époque soviétique. Sur le temps long, on constate qu'en ce domaine comme en tant d'autres, Kaliningrad n'est guère que la nouvelle incarnation de la Prusse orientale. En effet, pendant toute son histoire la Prusse-orientale a conservé des liens géopolitiques extrêmement denses et permanents avec la Livonie, c'est-à-dire avec ce qui est aujourd'hui la Lettonie.

IV.1.2.2.3.2-Frontières stratégiques de Kaliningrad et cohérence géopolitique de l'ensemble Prusse-Livonie

Géographiquement et géopolitiquement, le territoire de l'oblast' de Kaliningrad est l'héritier de la « Prusse orientale », plus précisément du Duché de Prusse avant le Premier Partage de la Pologne (1772) et du ressort ecclésiastique de l'évêché de Sambie (Samland), c'est-à-dire d'acteurs politiques autonomes et pas seulement d'un territoire (la moitié nord de la Prusse orientale sans Memel).

La « Prusse orientale » (Duché de Prusse) a une identité complexe. On peut historiquement distinguer deux facettes de la Prusse orientale. Tout le monde connaît la Prusse de tropisme occidental orientée vers l'Allemagne continentale et en lutte contre la Pologne pour atteindre la Poméranie allemande à travers le « corridor de Danzig ».

Mais on oublie un peu vite qu'il a existé une Prusse de tropisme oriental orientée vers la Russie au travers du littoral oriental de la Baltique, la côte lituanienne (Memelland), la Lettonie, l'Estonie. En effet la Prusse orientale a été un Etat avec ses propres ambitions géopolitiques, d'abord sous la forme de la Prusse teutonique (*Ordenstaat)* puis sous celle du Duché de Prusse. En effet, même après la fin de la longue domination de l'Ordre teutonique (1237-1525), une

alternative orientale existe pour la Prusse en Courlande, considérée avec intérêt par la Prusse dans les projets de Partage de la Pologne (1660, 1772). C'est même dès la sécularisation de la Prusse par Albert de Brandebourg en 1525 que recommence la poussée de la Prusse vers l'Est : Albert pousse son frère Guillaume à obtenir l'archevêché de Riga ce qui est fait en 1539. Guillaume devait dans cette optique assurer la sécularisation de la Livonie comme l'avait fait son frère en Prusse. A long terme, les deux Etats devaient être réunis sous la couronne d'un héritier commun785. Mais le projet échoue face au refus des chevaliers de l'Ordre teutonique de Livonie786. Parmi les questions qui nous intéressent ici, notons que la région de Grobin (Grobina) et celle de Pilten (Piltene) sises en Courlande étaient entre le XVIe et le XVIIe siècles des possessions de la Prusse, Grobin en tant que fief du Duché de Prusse entre 1570 et 1610, Pilten en tant que fief de la Maison de Brandebourg entre 1585 et 1660, Prusse et Brandebourg étant réunis depuis 1618787.

L'épisode le plus significatif de ce tropisme du Duché de Prusse vers la Courlande est sans doute l'affaire de succession de Courlande qui s'ouvre en 1711. La Maison de Courlande (alias von Kettler) étant sur le point de s'éteindre, principalement trois Etats se présentent pour recueillir sa succession: la Russie, la Pologne-Lithuanie (Maison de Saxe) et la Prusse. De ces trois prétendants, la Prusse est sans doute la mieux placée sur le plan juridique. Du fait de plusieurs mariages des Kettler dans la famille de Hohenzollern, un pacte de famille lie les Hohenzollern de Prusse aux Kettler, et en cas d'extinction des Kettler, les Hohenzollern reçoivent le droit constitutionnel de recueillir la succession de Courlande. L'échec des Prussiens en Courlande face aux Romanov (la veuve du dernier duc de Courlande, l'impératrice Anna Ivanovna s'impose par les armes) est un fait qui s'explique par la puissance supérieure de la Russie, mais ne doit pas faire oublier que la Prusse se préparait bel et bien à annexer la Courlande dans le premier quart du XVIIIe siècle, et ce en toute légalité. Plus tard, en 1812, la Courlande est l'un des objectifs de la Prusse dans son expédition contre la Russie aux côtés de Napoléon788.

Au XXe de puissants liens unissent toujours la Prusse à la Lettonie en 1915-20. Attardons-nous sur ce dernier épisode. Dans le contexte de la Première Guerre mondiale, l'Empire allemand occupe tout le duché russe de Courlande ainsi que toute la Lituanie dès la mi-1915. Puis les Bolchéviks ayant pris le pouvoir en Russie centrale au cours du mois de novembre 1917 entraînant la plus grande confusion militaire, l'Empire allemand exige et obtient de la toute jeune RSFSR par les traités de Brest Litovsk (mars 1918) et de Berlin (août 1918) l'abandon des droits de l'Empire de Russie sur la Courlande, la Livonie et l'Estonie; aussitôt ces trois provinces de la Russie baltique deviennent le Grand-Duché de *Baltikum* (Grand-Duché du « Pays baltique ») qui a pour grand-duc théorique le Kaiser lui-même mais, de manière significative, pas en tant qu'empereur allemand mais en tant que roi de Prusse. Autant dire que le Grand-Duché entre dans la composition du Royaume de Prusse, considéré alors comme le réunificateur des possessions de l'Ordre teutonique.

Dans un second temps, l'Allemagne, vaincue en novembre 1918, tente de créer en dehors de son territoire national un territoire dans lequel son armée pourrait se reconstituer car échappant à l' interdiction imposée par le traité de Versailles. Ce territoire est le *Baltikum*, dans les faits réduit à la Courlande-Zemgale et Riga, dans laquelle les vétérans allemands reçoivent la promesse d'obtenir des terres et une nouvelle patrie en lien avec l'élite germanique locale (Barons Baltes,

bourgeoisie marchands des grandes villes, pasteurs luthériens). Ce projet échoue devant les coups conjugués des Soviétiques, des Britanniques et des nationalistes lettons en 1920 mais montre que la Prusse a continué à regarder vers l'Est jusque très tardivement. Ce qui est intéressant dans cette affaire de courte durée, c'est que le *Baltikum* est un territoire à la fois allemand et russe: il est défendu par la *Deutsch-Russische Westarmee* (l'Armée germano-russe de l'Ouest, vu de Russie) qui est faite de volontaires venus d'Allemagne, de Barons Baltes locaux (*Landeswehr*) et de membres de l'armée impériale russe (les « Blancs »). Pour eux le *Baltikum* est un pont territorial entre la Russie et l'Allemagne et l'ambition de cet Etat est précisément de rétablir la monarchie en Russie pour en faire ensuite autant en Allemagne. Irréaliste parce que politiquement démesuré dans un contexte très défavorable, ce projet qui anime le *Baltikum* a néanmoins quelque chose à voir avec l'identité géopolitique de Kaliningrad.

Analysons d'abord le terme de *Deutsch-Russische Westarmee im Baltikum* : elle est bien allemande et russe comme l'est l'actuelle Prusse kaliningradienne. Elle est la *Westarmee im Baltikum* soit une armée territorialisée, ce qu'est au fond l'Oblast' de Kaliningrad lui-même du moins dans sa genèse et sa forme primitive. C'est spécifiquement la *Westarmee*, et on sait à quel point Kaliningrad est un Ouest russe.

Quant au *Baltikum,* il est en substance le pont territorial entre les deux Puissances « continentales » d'Europe789, pont qui porte le même nom (*Baltikum* en allemand= *Baltiâ* en russe), à ceci près que le *Baltikum* était un pont terrestre qui liait la Russie à la Prusse allemande alors que l'Extrême-Occident russe est un pont maritime qui peut relier le bloc Russie-Biélorussie à une Allemagne métropolitaine refoulée vers l'Ouest.

Dans les deux cas cet axe est en partie anti-occidentaliste. Jusqu'en 2014 se dessinait un axe économique voire politique germano-russe qui devait permettre de contrebalancer pacifiquement le poids des autres membres de l'OTAN (Américains et Britanniques d'une part et leurs alliés les plus atlantistes de l'Est, Pologne et Pays baltes, d'autre part). Depuis le déclenchement de la guerre d'Ukraine, dans laquelle la Russie et l'Allemagne sont parties prenantes dans des camps rivaux, la question est suspendue.

Les considérations sur le lien Baltikum-Kaliningrad relèvent de l'analyse théorique de l'auteur a priori, c'est-à-dire avant l'étude de terrain. Celui-ci les a confirmées. Le Père Birûkov inclut en effet le Baltikum dans l'histoire de Kaliningrad790. Il remarque en effet que la *Deutsche-Russische Westarmee im Baltikum* se retire de Courlande vers la Prusse et que son ultime lieu d'existence est précisément Tilsit (Sovetsk), où elle garde la frontière et le Niémen avant d'être dissoute791. Ainsi la représentation de l'histoire chez les représentants d'une certaine tendance kaliningradienne suit les grandes lignes de la géopolitique historique que nous avons esquissée, y compris en ce qui concerne un Etat perdu et relativement éloigné dans le temps et l'espace de Kaliningrad. Cela confirme donc la valeur et la fertilité de la démarche fondamentale que nous avons choisie ici.

Passons maintenant à l'*Ostland.* Lorsque l'Allemagne fait ses premières ouvertures à l'URSS au sujet d'un partage de l'Europe orientale en été 1939, l'Allemagne commence par revendiquer, outre la Pologne du Nord et de l'Ouest, la Courlande et la Lituanie, dans une remarquable continuité géopolitique. Et quelques années plus tard, en ne tenant compte que de l'aspect

géopolitique, ce tropisme balte de la Prusse se poursuit dans la création du *Reichskommissariat Ostland*. L'*Ostland* n'est qu'un grand Baltikum. Le nom même d'*Ostland* veut certes dire « Pays de l'Est » mais *Ostsee* (Mer de l'Est) signifiant « Mer Baltique », *Ostland* peut être compris comme le pays correspondant à l'*Ostsee*, donc le Pays baltique. Ayant son siège à Riga, l'*Ostland* existe de 1941 à 1945, la Courlande étant l'un des ultimes bastions de la résistance militaire allemande nazie aux troupes soviétiques, bien que située au-delà des frontières du Reich proprement dit. Pour la seconde fois au XXe siècle, la Courlande fait office de « Prusse au carré », de « dernier carré » de la Prusse.

A la fin du XXe, une Prusse russe est apparue et elle est logiquement animée d'un tropisme oriental mais aussi d'ambitions orientales, c'est-à-dire qu'elle se situe dans **l'héritage géopolitique teutonique*.** Cette fois-ci, le rêve baltique russe se mélange avec l'ancien tropisme « livonien » de la Prusse et devrait logiquement conduire à un intérêt particulier de l'Oblast' pour la Lituanie occidentale et pour la Lettonie avec son importante communauté russophone. Or comme nous l'avons évoqué plus haut, la Lettonie est en effet une position-clef pour la survie stratégique de Kaliningrad en temps de guerre car c'est uniquement par là que l'Oblast' pourrait recevoir des renforts venus de Pskov contre l'OTAN si la Biélorussie restait neutre.

IV 1223 3-Kaliningrad, graine d'empire géopolitique

Le fait militaire et stratégique nous renvoie à la géopolitique classique qui est une théorie qui va vers l'empire territorial et donc vers des limites plus floues car en mouvement. Elle prétend résoudre les problèmes étatiques et les menaces par l'élargissement des frontières de l'Etat et l'absorption/association de nouveaux territoires que le discours géopolitique contribue de façon déterminante à approprier à l'Etat. Or Kaliningrad entre dans la catégorie des territoires qui sont porteurs de ce type de discours.

L'Extrême-Occident russe est en effet un véritable petit pays et non pas une simple base portuaire et urbaine comme Gibraltar qui n'est qu'un confetti colonial. Le Sujet russe, comme l'ancien Maroc espagnol étudié par Claude Raffestin[792], excite l'ambition géopolitique de ses gouvernants parce que ce n'est pas un territoire comme un autre, c'est d'une part un territoire militaire où l'Armée a un rôle considérable et créé pour elle (malgré une réelle dimension civile), et c'est d'autre part un territoire qui est animée d'une forte dynamique géopolitique car c'est un morceau d'une région plus vaste (la *Pribaltika* soviétique et la Prusse orientale pour Kaliningrad, comme l'Afrique du Nord dans le cas du Maroc espagnol) qu'on a théoriquement vocation à unifier en tant que **propulseur géopolitique***, en fonction de droits historiques, du rapport de forces politique et de la représentation qu'on se fait de la faiblesse et du degré de « civilisation/barbarie » de l'Autre. Cette situation et ces représentations créent le sentiment d'un territoire malléable, extensible, avec des frontières considérées comme floues, telle une porte ouverte sur l'expansion. De tels territoires existent ailleurs et ressemblent de très près au profil de l'Oblast' baltique.

C'est le cas de la Guinée Equatoriale qui a été fondée comme une exclave pour être la base d'une vaste Guinée espagnole. De la fin du XVIIIe au Congrès de Berlin (1885), l'Espagne revendique tout ce qui se trouve entre le delta du Niger et le Cap Lopez au Gabon, soit le Biafra, le Cameroun et le Nord du Gabon. Rognée par les conquérants britanniques, français et allemands, la Guinée Equatoriale est ensuite devenue l'ultime résidu de cette ambition avortée.

C'est aussi le cas de Djibouti, qui fut porteuse des projets d'expansion française vers l'Ethiopie et le Soudan, la fameuse « Afrique française de Dakar à Djibouti », jusqu'en 1898 (incident de Fachoda).

C'est enfin le cas de l'exclave angolaise de Cabinda qui est l'ex- « Congo portugais » au nom duquel le Portugal prétendait posséder le territoire (en tout ou en partie) des actuelles Républiques du Congo-Kinshasa et du Congo-Brazzaville depuis le XVe siècle jusqu'au Congrès de Berlin (1885). Or la vocation et la capacité expansionniste de Cabinda est toujours d'actualité car elle a servi à l'intervention au Congo-Kinshasa de 2002 et à plusieurs expéditions contre la capitale du Congo-Brazza, Pointe-Noire, dans les années 2000. Cabinda sert manifestement de base de projection, de terreau conceptuel et le cas échéant de justification à la grande politique du « Gendarme de l'Afrique Equatoriale » qu'est devenu l'Angola[793].

Nous appellerons ces territoires des **« graines d'empire géopolitiques* »** car ce sont bien des territoires qui ont une vocation géopolitique à s'étendre (ou à se rétracter). On peut les caractériser comme des marches militaires c'est-à-dire comme des territoires périphériques voire externes à la Métropole qui gardent un front, à priori défensif, mais qui est tout aussi bien offensif et en tout cas potentiellement en mouvement. En période de tensions, la dimension de graine d'empire géopolitique propre à Kaliningrad aurait des raisons de se manifester à nouveau.

Ainsi donc les frontières stratégiques contemporaines de l'Oblast' de Kaliningrad s'ancrent dans un passé très cohérent et très profond. Loin d'être simplement « isolée » au milieu des Pays baltes, Kaliningrad est partie prenante de leur géopolitique, et eux de la sienne. Mais alors comment concilier cette donne fondamentale avec l'inexpiable front balte mis en place en 1991

IV.1.3-Kaliningrad face à l'inexpiable front balte

La question de la légitimité et de la légitimation de Kaliningrad a été au centre de la guerre médiatique menée contre l'Oblast'. Or c'est un fait que les Pays baltes sont non seulement des acteurs de cette propagande, mais encore ils sont eux-mêmes l'objet de cette même guerre. La légitimité de Kaliningrad est en effet tout à fait solidaire de celle des Pays baltes : « Si les RSS baltes n'ont pas existé, alors Kaliningrad ne doit pas exister » car elle gêne leur indépendance et représente une légitimité juridique et historique rivale qui prouve géographiquement qu'elles ont bien existé. En effet la création de Kaliningrad s'appuyait géographiquement et juridiquement sur elles et l'Oblast' russe faisait partie des Pays baltes soviétiques. Or la négation historico-juridique de ces RSS baltes par les Etats indépendants reconstitués sur les mêmes territoires est incompatible avec la légitimité de Kaliningrad. Considérer l'ère soviétique comme « nulle et non avenue » c'est considérer Kaliningrad comme « nulle et non avenue ». De même, considérer Kaliningrad comme légitime, c'est mettre les nouveaux Etats baltes devant leur mémoire tronquée et ses contradictions. Réciproquement, sans l'ère soviétique, Kaliningrad n'a pas de sens, or c'est contre cette ère et sans elle que les Etats baltes ont essayé de se construire et de trouver le sens de leur existence historique. Kaliningrad, Pribaltika restante, représente précisément ce que les Etats baltes rejettent et veulent effacer de leur histoire et de leur géographie. En somme, l'Oblast' russe fait intrinsèquement partie d'eux parce qu'elle est leur « ombre », c'est-à-dire un double obscur et inquiétant. De là un conflit inexpiable et sans doute de long terme car il n'est pas si facile de changer de légitimité pour une entité étatique. Or cette donne qui apparaît comme récente (1991) se place dans la continuité d'une lutte comparable de la

Prusse orientale avec la Lituanie. D'où toute l'importance qu'il faut accorder à ce « front balte » qui est unique en Europe par son ampleur et sa profondeur.

IV.1.3.1-L'analyse de N. Narocnickaâ

Les Pays baltes faisaient partie de l'URSS avant 1991. Or, ces Etats aujourd'hui indépendants sont les seules anciennes RSS à nier catégoriquement avoir jamais fait partie de l'Union soviétique et à avoir rejeté toute possibilité de coopération avec la Russie dans le cadre de la CEI. Dès lors, le front balte n'est plus un simple front militaire ou politique, c'est vraiment un front existentiel dont l'enjeu est la réalité même de l'URSS et de la puissance russe.

Cet affrontement est très violent. C'est même là probablement que se situe le point culminant de l'affrontement entre les deux mondes antagonistes et c'est ici que s'est joué selon l'historienne, l'effondrement international de l'URSS et l'abaissement politique de la Russie qui lui succédait.

Sur le plan historico-juridique, elle montre que les Pays baltes ont été dès 1988 une question politique brûlante. Selon elle, la stratégie occidentale a consisté à attaquer la Russie dans les Pays baltes en usant de la fiction historico-juridique selon laquelle les RSS baltes n'existaient pas et n'avaient jamais existé, et que les « vrais » Etats de Lituanie, Lettonie et Estonie n'avaient pas cessé d'exister juridiquement puisque les Etats-Unis, la France et la Grande-Bretagne n'avaient jamais reconnu formellement le rattachement de ces Républiques à l'URSS en 1940. L'URSS n'avait donc fait « qu'occuper illégalement » les territoires de ces Etats794. Et le scandale était porté à son comble par le fait idéologique que cette « occupation » trouvait son origine dans l'infâme Pacte germano-soviétique.

Pour elle, tout cela n'est qu'une mise en scène : les Pays baltes, d'un point de vue juridique, ne sont pas plus légitimes que les RSS baltes. Elle souligne le fait que les anciens Etats baltes apparus entre 1919 et 1920 ne sont eux-mêmes pas spécialement légitimes puisqu'ils ne sont jamais formellement sortis du cadre de l'Empire de Russie. L'Empire, seule autorité légale, n'a jamais reconnu leur indépendance et aucun traité entre eux et lui n'a jamais été signé. Le premier pays à les avoir reconnus est en fait la RSFSR elle-même, alors qu'elle n'était pas tenue pour un Etat légitime par les autres Puissances. Dans ces conditions, la légalité est donc du côté de l'URSS de 1940 : les Pays baltes reviennent à l'URSS héritière géopolitique de l'Empire de Russie, pouvoir légitime.

Quant au Pacte germano-soviétique, Naročnickaâ estime qu'il n'a rien de « honteux » ni « d'odieux » en lui-même. Il n'avait évidemment rien d'idéologique, ne démontre pas de connivence entre totalitarismes mais simplement la concordance d'intérêts géopolitiques entre deux Etats, l'Allemagne et l'URSS, qui se comportent tout simplement comme leurs prédécesseurs politiques, le Royaume de Prusse et l'Empire de Russie cent cinquante ans plus tôt. L'évocation du partage de la Pologne par les Baltes est évidemment hors de propos puisque la Lituanie n'est pas la dernière à y avoir participé en recevant de l'URSS, et au nom dudit Pacte, la ville polonaise de Wilno pour en faire sa nouvelle capitale. Le Pacte n'est qu'un accord de non-agression qui fixe des zones d'influence comme l'ont fait d'innombrables traités avant lui et après lui. L'hostilité qu'il suscite dans les Etats occidentaux serait dû, selon l'historienne, au fait qu'il est le symbole de l'échec définitif de la politique britannique en Europe orientale. Mais il a engendré, sous l'influence occidentale, une mauvaise conscience en Russie et un sentiment de culpabilité qui n'ont, pour elle, pas lieu d'être.

Sur le plan territorial, la question balte porte sur de nombreuses questions qui découlent des arguments juridiques invoqués ci-dessus. Puisque la République de Lituanie continue celle d'avant 1940 et qu'elle n'a aucun lien juridique avec la RSS lituanienne, alors elle n'a pas de droit sur les territoires acquis par la RSS lituanienne après son inclusion dans l'Union soviétique ni sur les cadeaux que lui a fait l'URSS avant cette date. Il s'agit nommément de :

-Wilno/Vilnius et ses environs qui depuis l'invasion de la Pologne en septembre 1939 appartenaient à la RSS biélorussienne. Le territoire fut donné à la République de Lituanie aux termes d'un traité qui donnait à l'URSS des bases militaires sur le territoire d'une Lituanie encore indépendante.

-les territoires de Druskininkai, de Salčininkai et ceux situés à l'est de Švenčionys, qui appartenaient eux aussi à la RSS biélorussienne depuis septembre 1939 et furent obtenus par la RSS lituanienne en août 1940 lors de son adhésion formelle à l'URSS

-le Memelland qui, selon l'historienne, a été accordé par les Alliés à l'URSS et non à la Lituanie lors de la Conférence de Potsdam en 1945795

-le corridor de Sudavie, acheté par l'URSS à l'Allemagne en 1941.

Le front est donc territorialisé, matérialisé pour Naročnickaâ, ce qui peut aussi bien ouvrir sur des négociations et des renégociations (par exemple sur le corridor sudavien) que sur des conflits. Le paradoxe est que la Lituanie a été le premier des Pays baltes à signer un traité frontalier avec la Russie, dès 1997, ce qui se comprend très bien quand on constate que la Lituanie sort territorialement très agrandie de l'époque soviétique. En réalité, malgré la rhétorique commune à ces trois « RSS anti-soviétiques », la Lituanie a en réalité une relation extrêmement ambiguë avec l'URSS.796

On notera que l'historienne regarde la question de loin et ne s'intéresse pas à Kaliningrad en tant que tel. Mais c'est bien de l'Oblast' qu'il est question puisque Kaliningrad est par excellence le lieu de l'affrontement ou de la résistance vis-à-vis de ces Pays baltes qui ont trahi la Russie, et le lieu de la Victoire maintenue de 1945 qui fait tout l'enjeu implicite de l'affrontement. Nous conclurons que la négation de l'existence de l'Oblast' baltique est la suite logique de la guerre idéologique commencée par la négation des RSS baltes en 1989. Ainsi la base juridique, idéologique et existentielle des Pays baltes semble-t-elle incompatible avec celle de Kaliningrad.

IV.1.3.2-Un front à l'échelle nationale: le duel prusso-lituanien, opposition fondatrice

Dans la partie de la Prusse qui nous intéresse, l'ancienne Prusse ducale, le Front a toujours été absolument celui de l'Est et du Nord-Est, avec la Lituanie. C'est une constante depuis le XIIIe siècle. On doit considérer, sur le long terme, que la Prusse et la Lituanie sont comme des « ennemis héréditaires », c'est-à-dire, d'un point de vue historique, moins des entités toujours en guerre l'une contre l'autre mais comme des entités dont le conflit, sans être continu, reprend régulièrement et sert de référence identitaire pour l'une et l'autre. L'origine et le développement de ce conflit est paradoxalement la grande proximité, la fraternité ethnique et géopolitique originelle des deux pays qui conditionne une lutte fratricide pour la primauté, en quelque sorte « l'aînesse » balte, pour l'héritage borusse et pour la « Lituanie mineure ».

IV 1 3 2 1-L'objet majeur du conflit : la « Lituanie mineure »

Qu'est-ce que la « Lituanie mineure » ? La réponse ne va pas de soi. Au cours de l'époque moderne et à mesure que la germanisation de la Prusse progressait d'Ouest en Est, il est apparu que la partie orientale du Duché de Prusse était habitée par des « Lituaniens » ou des Lituanophones. L'origine de ces Lituaniens est très controversée797. Pour les uns (et pour les nationalistes lituaniens) ces Lituaniens sont tout simplement des autochtones que l'invasion teutonique a épargnés. Pour les autres (et de nombreux historiens allemands), il s'agirait plutôt de colons lituaniens invités par les autorités prussiennes à partir du XVe siècle pour mettre en

valeur des territoires dépeuplés par la guerre (cette région étant un front, la *Wildnis*), comme des colons polonais étaient invités pour les mêmes raisons dans la partie sud de la Prusse orientale. Dans la mesure où cette région était prussienne (borusse) et non pas lituanienne (les deux peuples et leurs langues étant baltes mais différents), c'est la deuxième hypothèse qui semble la plus convaincante. Quoi qu'il en soit, il existait une communauté lituanienne (mais luthérienne798) dans la moitié orientale du territoire de la Prusse ducale, ce dont les Prussiens avaient pris acte en nommant cette région *Litauische Provinz* (la Province lituanienne [sous-entendu « de Prusse »]), capitale Gumbinnen (actuelle Gusev).

Bien plus tard, à la fin du XIXe siècle, la Prusse ducale sous le nom de « Lituanie- mineure » joue un rôle crucial dans le choix et la création du prestige de la langue lituanienne. C'est en effet spécifiquement la langue de ces Lituaniens de Prusse orientale (Lietuvininkai), mise par écrit par les pasteurs luthériens pour prêcher dans la langue vernaculaire des campagnes, qui est choisie799 par les linguistes nationalistes romantiques pour devenir la « langue lituanienne » nationale proprement dite. Et c'est en Prusse, dans l'actuelle ville de Kaliningrad, que sont imprimés la plupart des textes dans ce « lituanien » littéraire. On mentionnera aussi que des poètes lituaniens importants ont vécu en Prusse notamment Mažvydas (à Königsberg, XVIe) et Donelaitis (à Stallupönen/Nesterov, Tollmingkehmen/Čistye Prudy et Königsberg/Kaliningrad, XVIIIe siècle). C'est en fait dans cette Prusse orientale de l'Est où ils étaient une minorité dominée et périphérique que « les Lituaniens » (ou plutôt « des Lituaniens »800) ont pour la première fois pris conscience de leur spécificité ethno-linguistique et nationale par rapport aux autres peuples. Or la Lituanie qui se met en place au XXe siècle, en rupture avec l'Etat territorial grand-ducal, est moins un Etat-Nation qu'un « Etat-langue » qui se définit d'abord et avant tout par cette langue. De là l'idée que cette « Prusse extrême-orientale » est une partie intégrante de la Nation lituanienne et même son « berceau »801.

Cette représentation est renforcée par le souvenir romantique des anciens Borusses, référence aux origines mythiques des peuples baltes. Or, comme l'a montré l'historien Grzegorz Białuński, la Lituanie de l'Entre-deux-guerres est fondamentalement un pays dont le nationalisme est « pan-baltiste ». En étudiant les manuels scolaires lituaniens de cette époque, il constate la récurrence de l'idée que le peuple lituanien est composé de « sept ethnies » : les Auksztotiens, les Samogitiens, les Lettes, les Sémigalliens, les Coures, les Iatvingiens et les Borusses.802 De là, les Borusses sont presque systématiquement appelés un « peuple lituanien »803, nourrissant ainsi une revendication historique et territoriale sur tout ce qui est borusse et « prussien ». Cette tradition a survécu jusqu'aujourd'hui à travers les écrits de l'Emigration lituanienne en Amérique du Nord804.

Or dans ce que les nationalistes lituaniens considèrent comme la « Lituanie mineure », il y a une confusion volontaire entre la *Litauische Provinz* où ont survécu des îlots de langue lituanienne jusque vers 1900805, et le reste de la Prusse ducale (et de l'actuelle Oblast' russe) qui n'est appelé « Lituanie mineure » que depuis les années 1920, par des ultranationalistes lituaniens qui réclamaient l'annexion pure et simple de toute la Prusse orientale (ou d'une grande partie de celle-ci) par la Lituanie806, ce qui fut en partie réalisé par la conquête de Memel/Klaïpeda807. L'existence de deux versions, « étroite » et « large » de la Lituanie mineure montre de façon claire qu'il s'agit exactement, là encore, d'une **graine d'empire géopolitique*** dont les contours

s'étendent à mesure que les revendications primitives sont satisfaites (d'abord le Memelland, puis la partie orientale de l'Oblast', enfin le tout).

Il existait d'ailleurs un drapeau pour le pays imaginaire qu'était devenu la « Lituanie mineure », un tricolore vert-blanc-rouge sur lequel figurait le cavalier lituanien (Pogon'). On remarquera que ce drapeau est tout à fait différent de celui qui est utilisé aujourd'hui par ceux qui se réclament du peuple borusse (tricolore bleu-jaune-vert).

A l'époque soviétique, la question de la Lituanie mineure se pose à plusieurs reprises. Selon les travaux de l'historienne britannique Morag Mc Ivor808, on compte trois propositions soviétiques de transfert de l'Oblast' russe à la Lituanie, qui reçoivent un étrange écho en trois revendications lituaniennes du même territoire.

La première proposition soviétique date de 1945, comme alternative à l'inclusion dans la RSFSR. Le peuplement du nouveau territoire n'est alors pas fixé : une partie des Allemands y vit encore et les Russes et Biélorussiens arrivent petit à petit. Mais le secrétaire Général du PC lituanien, Antanas Sniečkus refuse du fait du caractère militaire de la nouvelle Oblast' et de son état avancé de destruction (par les bombardements britanniques comme par les affrontements germano-soviétiques)809. Une autre version, du reste la plus fréquente et la plus convaincante, dit que si le dirigeant lituanien a renoncé c'est surtout du fait du nombre très important de Slaves qu'on installait déjà sur place, faisant craindre à la RSS lituanienne une dilution ethnique des Lituaniens dans une RSS qui serait devenue vraiment biethnique810. Il existe en fait de nombreuses versions parfois contradictoires au sujet de cette proposition. L'une de ces versions est reprise par un autre historien, E. P. Grigonis. Selon les dires du Premier Secrétaire du Comité de l'Oblast' de Kaliningrad N. Konovalov qui tenait cette information de l'intéressé, Sniečkus aurait en fait été actif dans cette affaire. Il aurait réclamé non pas tout mais une partie de l'Oblast' (c'est-à-dire la Lituanie mineure stricto sensu). Mais Staline, ayant pris une carte de l'Oblast', aurait aussitôt fait une contre-proposition : « Et si, à la place, nous réunissions Klaïpeda et sa région à Kaliningrad ? ». A partir de là, Sniečkus aurait abandonné811.

La deuxième proposition daterait de 1963, avec la même réponse, mais motivée autrement : Sniečkus craint désormais le million de Russes que représente l'oblast' de Kaliningrad dans le cadre d'une RSS de Lituanie qui ne compte guère que deux millions d'habitants. Enfin, la troisième proposition aurait été faite en 1987, et repoussée dans le contexte de la montée du nationalisme antisoviétique lituanien. On notera cependant que seule la première des trois initiatives est incontestable d'un point de vue documentaire. Les deux autres restent à l'état d'hypothèses vraisemblables faute de sources suffisamment dignes de foi.

Voyons maintenant ce qu'il en est des tentatives lituaniennes pour réclamer le territoire de l'Oblast' russe. En 1947, le professeur P. Pakarklis de l'Académie des Sciences de la RSS lituanienne propose la lituanisation toponymique de l'Oblast' suivie du transfert d'une grande partie de son territoire à la Lituanie. Il semble qu'il s'agisse ici précisément de la Lituanie mineure stricto sensu, à l'est de la ligne Polessk-Gvardejsk-Ozersk. On notera que cette initiative n'a pas été acceptée, même par les autorités du PC lituanien, aux dires de l'historien.

En 1957, le secrétaire du comité de *rajon* de Taurage (près de la frontière administrative avec l'Oblast') écrit à Khrouchtchev une lettre dans laquelle il demande l'incorporation du territoire de Kaliningrad dans la RSS lituanienne au nom de l'histoire locale, fortement liée à celle de la Lituanie, au nom de l'isolement par rapport à la RSFSR, du faible développement local de l'agriculture, des difficultés d'organiser le peuplement éprouvées par les autorités locales… Mais Moscou s'y oppose à partir d'un argumentaire inverse : les habitants d'Avant-guerre n'étaient pas des Lituaniens mais simplement liés aux Lituaniens par la culture et la langue, et désormais cela n'a plus d'importance puisque la population locale est russe.

Enfin en 1959 le secrétaire du comité de la ville de Klaïpeda écrit au Présidium de l'Académie des Sciences de Lituanie pour souligner la nécessité de l'annexion d'une partie très précise du territoire de l'Oblast' russe, soit toute la Flèche des Coures et la région de Sovietsk et de Neman. Il explique que la Flèche et la Lagune des Coures comme le Delta du Niémen forment une seule région naturelle dont l'exploitation des ressources et la défense nécessitent l'inclusion de toute cette région de 2300 km2 dans la RSS de Lituanie. Les autorités centrales rejettent l'idée. Il n'est pas exclu, selon l'historien britannique Mc Ivor, que ce soit en fait Sniečkus lui-même qui se cachait derrière ces initiatives sans en prendre la responsabilité, mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Il est difficile de conclure sur ces revendications de la période soviétique. Comme le fait remarquer l'historien Il'â Dement'ev, cette question reste obscure, mal documentée et exige de plus amples recherches[812]. Tout au plus peut-on affirmer que l'intérêt de certains dirigeants lituaniens envers Kaliningrad n'a pas cessé pendant la période.

Il existe en outre une légende politique selon laquelle Khrouchtchev aurait proposé l'oblast' de Kaliningrad au chef de la RSS lituanienne entre 1962 et 1963 sur le modèle de la Crimée offerte à la RSS ukrainienne en 1954. Des politologues ont défendu la réalité de cette proposition[813]; en revanche les historiens considèrent cette histoire comme une légende puisque il n'existe aucune archive à ce sujet connue à ce jour[814].

Ce qui précède explique mieux que dans les années 1960 la question de la Lituanie mineure soit réchauffée par les autorités centrales soviétiques elles-mêmes. Alors que la RFA (mais pas la RDA) revendique toujours la Prusse orientale et que les références jdanoviennes aux mythiques Slaves de Prusse sont mises en sourdine faute de caution scientifique suffisante, l'URSS reprend à son compte le mythe de la Lituanie mineure comme base pour contrer le droit allemand. La Prusse ducale alias oblast' de Kaliningrad est censée être la Lituanie mineure selon les revendications des nationalistes lituaniens.; or la Lituanie est alors une République soviétique donc, au nom de cette RSS, l'URSS a le droit de posséder Kaliningrad (même si c'est dans le cadre de la RSFSR, mais c'est alors une affaire interne qui ne concerne pas le débat de souveraineté). C'est ainsi que l'écrivain de langue lituanienne Donelaitis est récupéré par l'URSS et qu'un musée lui est construit sur le territoire de l'Oblast', à Čistye Prudy, région de Nesterov (non loin de l'actuelle frontière avec la Lituanie).

La stratégie juridique soviétique de mobilisation de la Lituanie mineure s'avère une erreur à long terme : alors qu'en 1991 cette version est toujours officielle, la Lituanie devient indépendante du fait de la sécession de la RSFSR. Il en résulte qu'en Lituanie apparaissent des voix pour réclamer

l'Oblast' au nom de la Lituanie mineure et cette fois-ci contre la Russie. C'est de là que procède directement le problème actuel, renforcé par l'arrivée au pouvoir de nationalistes qui reprennent les revendications des années 1920.

IV 1 3 2 2 Les transformations historiques du conflit dans le temps long

-XIIIe-XVe : Duel prusso-lituanien n°1 (Ordre Teutonique contre Grand-Duché de Lithuanie)

Au début du XIIIe siècle, il n'y a pas de frontière entre la Prusse et la Lituanie. Du reste, ces deux entités n'existent alors pas en tant que telles. Il n'y a encore pas d'Etat ni d'un côté ni de l'autre et les tribus, diverses, ont des langues différentes aussi bien en « Lituanie » qu'en « Prusse ». Ainsi la Haute-Lituanie (Auksztota/Aukstajtija) ne parle pas la même langue que la Samogitie (Basse-Lituanie/Zemajtija). Les Scaloviens ne sont pas de même langue que les Sambiens. Néanmoins, il existe une véritable unité religieuse de tout l'ensemble prusso-lituanien et plus largement balte, unité assurée notamment par les prêtres borusses et par leur légendaire sanctuaire de Romowe.

L'arrivée des Chevaliers Teutoniques aboutit à une scission entre la Prusse et la Lituanie qui est à l'origine des deux Etats. La Prusse teutonique naît contre la Lituanie, c'est-à-dire comme un Etat qui se donne pour objectif et raison d'être de convertir les païens de cette région balte et spécifiquement ceux de Lituanie.

Réciproquement, la Lituanie apparaît en réaction à la Prusse teutonique, comme un Etat qui incarne la résistance païenne et autochtone à l'envahisseur et accueille sur son sol une partie importante des Borusses fuyant le joug teutonique. Les grands-prêtres païens se replient sur Wilno qui en tire un prestige nouveau en tant que nouveau centre religieux du paganisme balte.

La Prusse comme la Lituanie visent à éliminer leur adversaire : les Grands-Ducs veulent récupérer le territoire prussien et renvoyer les Chevaliers teutoniques ailleurs (notamment dans la steppe pontique) ; ces derniers exigent la conversion et la soumission de la plus grande partie de la Lituanie à leur pouvoir, l'Empereur germanique la leur ayant donnée. La conversion de la Lituanie au catholicisme en 1386 ne changera rien à cet affrontement ontologique.

L'affrontement est permanent et détermine le destin des deux entités : incapables de s'anéantir l'une l'autre, la Prusse comme la Lituanie se lancent dans une expansion dirigée vers d'autres territoires : la Lituanie se tourne vers la Biélorussie puis l'Ukraine, tandis que la Prusse conquiert la Livonie et la Pomérellie. On assiste ainsi à l'éclatement du monde balte en deux branches, une balto-slave (la Lituanie[815]) et une balto-germanique (la Prusse[816]).

-XVe-1914 : *Pax polonica*

Mais au XVe siècle, l'irruption de la Pologne dans la région change la donne. Cette Puissance extérieure s'impose comme le suzerain (1466) puis le souverain (1525) de la Prusse, et comme le maillon fort d'une Union polono-lithuanienne (1569). Réunies au sein d'un même Etat de type « impérial », la Prusse et la Lituanie cessent leur lutte. La fin de cette paix polonaise en 1795 marque comme un retour, quoique modeste encore, du duel prusso-lituanien que symbolise l'annexion de la Sudavie par la Prusse (1795-1807).

-1914-45 : Duel prusso-lituanien n°2 (Allemagne contre Russie-URSS)

Ce n'est cependant qu'en 1914 que la duel réapparaît. Il se greffe sur la rivalité germano-russe. De facto, les régions occupées par la Russie en Prusse en août 1914 correspondent parfaitement à ce que les Lituaniens considèrent être la Lituanie mineure (Memel/Klaïpeda, Insterburg/Černâxovsk).

En 1915, les Allemands partent à l'assaut de la Lituanie et la conservent jusqu'à l'aube de 1919, réalisant le vieux rêve teutonique.

Puis la défaite de l'Allemagne et l'indépendance de la Lituanie conduisent à un retour de balancier. La nouvelle République lituanienne revendique aussitôt la Lituanie mineure et annexe le Memelland administré par la SDN.

En 1939, nouveau retour de balancier : l'Allemagne revendique les droits historiques de la Prusse et récupère le Memelland, tout en revendiquant, lors du Pacte germano-soviétique, une frontière naturelle sur le Niémen (c'est-à-dire l'annexion de la Sudavie). Puis l'Allemagne s'empare de toute la Lituanie en 1941 (Ostland).

En 1945, l'URSS qui s'appuie en partie sur la Lituanie, annexe la Prusse du Nord-Est.

-1945-91 : *Pax sovietica*

La réunion de la Prusse et de la Litiuanie dans un même Etat de type « impérial » aboutit, comme à l'époque de la Rzeczpospolita, à la mise en sourdine de la rivalité prusso-lituanienne.

-1991-aujourd'hui : Duel prusso-lituanien n°3 (UE-OTAN contre Russie-Biélorussie et Sujet baltique contre République balte)

Depuis 1991, le duel a repris. Kaliningrad, héritière géopolitique du Duché de Prusse, est une entité « panslaviste » face à une République balte en principe anti-russe donc anti-slave. La Prusse russe est la Pribaltika restante face à une Lituanie qui a été la première des RSS à réclamer l'indépendance : symboles opposés de la loyauté et du sécessionnisme, de la colonisation russe et de l'authenticité balte.

L'ancien front du Niémen a de facto été reconstitué politiquement à partir de revendications territoriales croisées (voir la carte de ce nom infra) qui sont du reste les seules revendications à exister aussi bien pour le Sujet baltique que pour la République balte. Il existe à cet égard une flagrante réciprocité territoriale, même si les revendications lituaniennes sont autrement plus affirmées.

Ainsi le Lituanien T. Venclova, universitaire, propose, en 1995, la création, sur le territoire de Kaliningrad, d'une « quatrième république balte » indépendante qu'il appelle « Borussie »[817] en références aux anciens Borusses, peuple balte éteint. Cette république devait être instaurée par des transferts de population. Une grande partie des Russes qui constituent aujourd'hui la totalité de la population de l'Oblast' baltique, devaient être « déplacés » vers « d'autres régions de Russie ». Inversement, la « Borussie » auraient été repeuplée par des Lituaniens et des Allemands et serait ainsi redevenue un pays « balte » et « prussien ».

Ce programme nie d'abord toute souveraineté russe. Celle-ci doit être abandonnée. Pire encore, il propose des « déplacements » massifs (il s'agit d'un million d'habitants) qui ressemblent de très près aux grands « nettoyages ethniques » lancés en 1944-1945. Au nom d'une hostilité ouverte envers l'ex-URSS le professeur Venclova propose d'agir comme le faisait les vainqueurs de 1945

mais, cette fois-ci en temps de paix. Dans ce projet la présence des Russes locaux n'est même pas considérée comme légitime: dans une rhétorique bien connue dans les Pays baltes, les « occupants » russes (=soviétiques) doivent partir, fussent-ils des civils. On remarquera que ce projet a été publié au plus fort de la guerre de Bosnie-Herzégovine et de ses déplacements de populations.On notera aussi que ce projet insiste sur l'indépendance de cette « Borussie » tout en la repeuplant de Lituaniens, ce qui ne sert évidemment qu'à préparer un rattachement ultérieur de ce « pays indépendant » à la Lituanie, conformément aux rêves des (ultra-)nationalistes de ce pays818. Au terme de cette exposition, la conclusion qui s'impose est simple : Kaliningrad, dont l'existence est nulle et non avenue, doit disparaître.

On pourrait croire que ce discours est typique d'une époque maintenant révolue. Il n'en est rien. Ainsi en 2010 Furmonavicius propose à nouveau de régler la question par un « référendum » ouvert « aux habitants de la région et à leurs descendants (mais pas aux colons sur le modèle adopté par l'ONU au Sahara Occidental) »819. Il s'agit en fait d'organiser un référendum ouvert aux seuls Allemands ou Lituaniens de la Prusse orientale d'avant-guerre (« habitants de la région » qui n'y habitent plus du tout!) en excluant les habitants réels (les « colons » russes). Ainsi de 1991 à 2016 en passant par les paisibles années 2000, le ton et l'idée sont restés les mêmes. Le contexte général des relations internationales n'y a rien changé : la contestation lituanienne de l'existence de Kaliningrad est une question fondamentale et permanente. Elle est typique du front balte ouvert au XIIIe siècle et réapparu en 1991 avec la fin de la *pax sovietica.*

De même, on retrouve l'opposition prusso-lituanienne dans la rivalité qui oppose les Russes et les Lituaniens sur l'héritage borusse : les Lituaniens se tiennent pour les seuls héritiers alors que les Russes mettent de plus en plus en avant leur ancienne aristocratie borusse *« iz Prus »*. (voir Mythe géopolitique)820

Enfin la logique géographique des deux entités est opposée : la Lituanie, continentale, pousse vers la Mer, alors que « l'île » russe cherche à accéder à l'arrière-pays biélorussien. On assiste à une fermeture progressive de la frontière culturelle : va-t-on alors vers un nouveau lieu de conscience de Civilisation avec la Lituanie? A ce stade il est encore trop tôt pour le dire.

IV.1.3.3-Un front à l'échelle pan-balte

Nous venons de considérer l'opposition entre deux adversaires historiques qu'on peut tenir l'un et l'autre comme baltes. Peut-être doit-on alors approfondir le sujet en le plaçant à une échelle légèrement plus grande, celle du **monde pan-balte*** ethnique à quatre : Lituanie, Lettonie, Biélorussie, Kaliningrad ; l'Estonie est exclue dans cette version ethnique du mot balte. Ce monde est un espace assez discret, peu connu, conceptualisé en Lituanie821 qui en est logiquement le centre822. Cette vision permet aussi de mettre en perspective l'histoire commune de la Lituanie et de la Biélorussie au sein du Grand-Duché qui trouve ici une justification ethnique823. Or, comme nous l'ont fait comprendre les développements sur le duel prusso-lituanien, tout ce qui intéresse la Lituanie intéresse aussi son jumeau rival prussien.

Ce monde « pan-balte* » regroupe tous les territoires habités par des Baltes au cours de l'histoire, soit aussi bien les territoires où ils ont disparu (l'Oblast' baltique et la Biélorussie) que ceux où ils restent majoritaires (la Lituanie, la Lettonie). Ce monde centré sur la Lituanie permet d'une part de repenser les Pays baltes comme un région plus vaste que celle des trois petits Etats qui ont des allures de « micro-Etats ». La région, en s'ouvrant à une plus grande diversité, devient paradoxalement plus cohérente parce qu'au-delà de la traditionnelle « dissidence balte » qui cache bien mal les différences entre Centre-européens catholiques et luthériens des « Provinces

suédoises », une telle région s'appuie sur une architecture ethnique et politique, le substrat balte d'une part, et les deux Etats teutonique et grand-ducal lituanien, d'autre part.

Si nous prenons donc cette région pan-balte pour cadre, la Prusse reprend à nouveau la position d'un front et cette fois-ci d'un front complexe, à la fois civilisationnel, diplomatique et militaire entre le monde russe et le monde occidental.

Dans une première configuration, valable du XIIIe au XVIIe siècle, le front oppose l'Ordre teutonique au Grand-Duché de Lithuanie, de culture russienne et qui tente de conquérir « toute la Rus' ». On obtient donc une opposition :

« Lituanie + Biélorussie » contre « Prusse + Lettonie ».

Cette opposition est conforme à la dialectique baltique, Mer germanique/Continent slave. Entre le XVIIe et le XIXe siècle, on assiste à une éclipse russe qui est comblée par la domination culturelle polonaise dans l'ancien bloc balte oriental. Puis la fin du XVIII et surtout au XIXe siècle, voici le retour russe. La Russie remplace la Pologne comme souverain mais encore fait triompher sa culture en Biélorussie, tout en essayant aussi mais avec moins de succès de l'étendre à la Lituanie, à la Lettonie et surtout à la Latgale. Mais la Révolution brise les efforts de l'Empire et les trois Pays baltes deviennent indépendants tandis que la Biélorussie est cassée en deux. La Prusse évidemment reste germanique

Cependant, vingt-cinq ans plus tard, le retour russe se confirme de façon spectaculaire. L'URSS récupère toute la Biélorussie, les trois Pays baltes et obtient en outre l'Oblast' de Kaliningrad. La russification se renforce considérablement.

L'indépendance de la Russie d'avec l'URSS conduit à un nouvel effondrement et à l'apparition d'un nouveau front balte. On distingue désormais les Pays baltes indépendants tournés vers l'Occident à la fois sur le plan politico-militaire (UE, OTAN) et culturel, tandis que la Biélorussie et Kaliningrad restent fidèles à la culture russe et à la Russie.

Le front apparu au XIIIe siècle s'est donc reconstitué avec les mêmes acteurs politiques et culturels, la Russie et « l'Occident », mais la configuration territoriale a évolué : la Lituanie a changé de camp, est passée du côté de l'Ouest, tandis qu'inversement le territoire prussien, jadis coeur du dispositif occidental dans le monde balte, est passé du côté russe. Dès lors on n'est plus face à un front Nord-Ouest/Sud-Est comme jadis mais nous sommes devant une opposition Centre/Bords, le Centre balte (Lituanie, Lettonie) étant acquis à l'UE-OTAN, tandis que les bords baltes sont russes, « l'Extrême-Occident balte » étant Kaliningrad et « l'Extrême-Orient balte » étant la Biélorussie. On soulignera la cohérence profonde de ce front puisque culture, souveraineté et politique concordent ce qui en fait un front « parfait », archétypal824.

On remarquera cependant que ce front a aussi des failles dans la mesure où il ne passe pas exactement et pas exclusivement entre les Etats mais aussi à l'intérieur, notamment à l'intérieur de la Lituanie et de la Lettonie du fait de la russification/slavisation parfois ancienne de certains de leurs territoires.

Chapitre IV.2-Kaliningrad et ses « mondes alternatifs »

IV.2.1-Cosmologies politique et politico-culturelle de Kaliningrad

IV.2.1.1-Concepts et théorisation

Comme nous l'avons vu plus haut, Kaliningrad est caractérisée par l'occidenralisme territorialisé. Le politologue kaliningradien Mixail Berendeev confirme tout à fait ces réflexions. Il souligne la différence entre la façon dont l'Etat russe appréhende l'Europe et celle qui, sur le même sujet émane de Kaliningrad : « Vu de Moscou, les Etats qu'on aime le moins sont les Pays baltes, la Pologne, la Grande-Bretagne, soit l'axe de l'atlantisme automatique ; vu de Kaliningrad, la Pologne, la Lituanie et même la Lettonie sont ceux qu'on aime le plus puisque les Kaliningradiens fréquentent régulièrement ces voisins avec lesquels les relations sont bonnes »825.

Que les Kaliningradiens aiment leurs voisins n'implique pas de réciproque. Nous avons pu constater avec un réel étonnement qu'ils ignoraient souvent tout de ce qui se disait ou se pensait en Lituanie au sujet de la « Lituanie mineure »826. De même, en Pologne, en 2015, un provocateur polonais, Bogdan Szumczyk, a fait élever à Gdansk, la plus grande ville de Pologne accessible rapidement depuis le Sujet 39, une statue intitulée *Komm, Frau* qui dépeint les « libérateurs »827 soviétiques (russes) comme des violeurs et des meurtriers.

Selon le politologue M. Berendeev : « L'Europe vue de Kaliningrad c'est d'abord la vieille Prusse c'est-à-dire le Memelland lituanien, la Warmie et la Mazurie polonaises avec Elblag et jusqu'à Gdansk compris, et ensuite cette région élargie à toute la Pologne, toute la Lituanie, la Lettonie et la Biélorussie ». Selon nous, cette vision est à la fois très intéressante, à creuser et à nuancer. Nos interviews avec des habitants de différents milieux sociaux nous ont montré que cette vision schématique est juste mais la question des déplacements que Berendeev place au centre du problème est insuffisante pour en faire une cosmologie politique en tant que telle.

La question de la cosmologie ou *worlding* (littéralement « mondanisation », « fabrication de mondes ») est en fait très complexe. Avant de nous saisir de son application concrète dans le cas de Kaliningrad, il nous faut poser le problème de façon théorique. Pour ce faire, nous avons renoncer à nous appuyer sur une théorie toute faite que nous aurions ensuite dû appliquer très imparfaitement au cas géopolitique828. Nous avons donc préférer en créer une *ad hoc* à partir de l'observation de cas concrets observés dans plusieurs pays que nous avons ensuite comparés avant d'en tirer des conclusions générales.

La cosmologie que nous envisageons est politico-culturelle et non pas exclusivement politique parce que l'aspect culturel est sous-jacent dans toute cosmologie politique et le détermine. Ainsi donc la pertinence de l'aspect culturel dans notre approche se justifie tout à fait. La cosmologie politico-culturelle est un système de représentation du monde, de mise en forme du monde pour le rendre intelligible et ramener l'inconnu au connu. Comme toute représentation, elle est relative, mais parce qu'elle est politico-culturelle, elle n'est pas relative à un individu donné mais à un groupe donné. Elle varie en fonction du contexte dans lequel elle s'exprime (par qui, pour qui), de l'époque, du groupe social, de l'idéologie, et du groupe ethnique, culturel ou religieux auquel celui qui l'affirme appartient. Prenons l'exemple de la France face au monde. Qu'est-ce que la France dans le monde ? Ou se situe-t-elle ? De quels ensembles fait-elle partie ? Et la réponse pourra être qu'elle fait partie de « l'Occident »=*the West* dans une vision atlantiste, ou de l'Europe conçue comme une entité indépendante de ce *West* dans une vision souverainiste, ou encore comme le cœur d'un monde francophone dans une vision plus culturelle et historique. La liste n'est évidemment pas exhaustive829.

Parce que nous travaillons dans le domaine de la géopolitique, une place à part doit ici être réservée au contexte géographique, c'est-à-dire à la situation et à l'échelle. La cosmologie est avant tout une vision intuitive du Nous et de l'Autre. Or le Nous peut être inclusif ou exclusif. Plus l'échelle géographique est grande plus il est inclusif. Plus elle est petite, plus le Nous se rétracte. Les deux phénomènes ne sont pas symétriques. Quand on se place à une échelle supranationale, le Nous devient inclusif et met ensemble des égaux (des Etats). Ainsi le Nous européen. Quand on se place à une échelle infranationale, le Nous devient exclusif, et il se réduit au maximum sans plus inclure d'éléments égaux. Ainsi le Nous berrichon qui s'oppose au reste de la France. La raison en est que l'identité est irréductible à petite échelle alors qu'elle est divisible à grande échelle. A grande échelle, le Nous est construit d'éléments plus petits mais tangibles.

Mais ce n'est pas tout. Dans un pays donné, le Nous n'est pas le même selon qu'on se situe dans la capitale ou en Province. En France, le Nous parisien s'oppose à l'Autre identifié comme la Province. Mais vu de Bourges, l'Autre c'est moins le reste de la France que Paris identifié avec la France, l'Etat dont Paris est la personnification. Ici c'est la hiérarchie du pouvoir qui est en cause. Ainsi, le contexte provincial conduit à un étonnant paradoxe : l'Autre par excellence c'est la capitale donc l'Etat dont on fait partie. Ce fait universel n'a évidemment rien à voir avec un quelconque séparatisme ni même avec du régionalisme, c'est simplement une question de contexte et de dialectique capitale/Province.

Au-delà de cette relativité, la cosmologie politico-culturelle est complexe du fait de sa composition interne. Elle inclut a priori trois éléments, une vision générale évocatrice qui associe un monde (Europe, « Occident », Monde latin...) à un ou plusieurs Etats en particulier; une vision de ce qui relève du Nôtre et de l'Autre; et une vision de ce qui est l'Ami et l'Ennemi. Prenons l'exemple de la cosmologie de la France face à l'Europe. Sa vision générale évocatrice consiste à identifier qui est l'Europe (a priori l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie et la Grande-Bretagne devant tous les autres pays possibles). Evidemment cette liste pourra varier en fonction des déterminants avancés plus haut mais elle n'en serait pas moins du même type, et les pays inclus ou exclus ne seraient que des traductions de l'identité du groupe auquel le locuteur appartient[830].

Cette vision générale semble fonctionner selon deux dialectiques :

1°-proximité/exotisme. La proximité ici est géographique ou culturelle ou les deux. C'est une question de familiarité. L'exotisme joue paradoxalement lui aussi : un pays aux caractéristiques exotiques se fait remarquer et peut entrer dans la vision générale évocatrice (mais c'est évidemment d'autant plus vrai que ce qui est considéré est éloigné, par exempe l'Asie ou l'Afrique vue depuis un pays d'Europe).

2°- puissance/dépendance. Un pays est remarqué et s'impose au Nous parce qu'il est puissant ou, à l'inverse, parce qu'il dépend du Nous. Prenons le cas de l'Afrique vue de France. L'Afrique serait faite des principaux pays, à commencer par l'Afrique du Sud. Mais, inversement, « l'Afrique » c'est absolument « notre Afrique », celle qui dépendait du Nous implicite qu'est la Nation française, donc l'Afrique de l'Ouest francophone. En contexte russe, l'Asie serait de même les Grandes Puissances asiatiques (Chine, Japon, Inde...) mais aussi, à l'inverse, l'Asie russe (par exemple le Tatarstan, la Bouriatie, ainsi que, plus loin, le Kazakhstan et l'Asie centrale).

Ce qui n'entre ni dans l'une ni dans l'autre des deux dialectiques n'entre pas dans la vision générale évocatrice. Ainsi, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie et la Grande-Bretagne sont les quatre premiers pays de l'Europe vue de France parce qu'ils sont à la fois proches (frontaliers et/ou familiers) et puissants (prestigieux).

La vision de ce qui est le Nôtre et de ce qui est l'Autre reprend seulement la première dialectique, celle de la proximité et de l'éloignement. Ce qui est le Nôtre est ce qui nous ressemble, donc ce

qui nous est proche, surtout sur le plan culturel, c'est ce que nous connaissons bien (ou croyons bien connaître). L'Autre est l'inverse, ce qui est éloigné de Nous, notamment sur le plan culturel, mais aussi ce qui nous est inconnu ou peu connu.

Le fait est que la dialectique Nôtre/Autre est en fait plus complexe qu'elle ne semble parce qu'elle est généralement observée sous deux aspects très différents dans leur fond mais volontiers similaires dans leur forme. On distinguera ici nettement la vision du Nôtre et de l'Autre telle que donnée par la culture et celle que véhiculent les idéologies identitaires, par exemple, en contexte français, l'atlantisme et « l'Europe Puissance ». Ainsi l'atlantisme clame la proximité avec les Etats-Unis alors que le gouffre entre la France et la Fédération américaine est un fait culturel. Réciproquement, les partisans de « l'Europe Puissance » peuvent bien affirmer une unité culturelle européenne et rêver du « couple franco-allemand »[831], il n'en reste pas moins que la culture française rejette l'idée que l'Allemagne soit un pays qui relève du Nôtre (à la différence de la Grande-Bretagne, de l'Italie ou de l'Espagne, pays bien plus proches par la langue, la religion, l'histoire)[832]. En contexte russe, trois idéologies de ce genre sont bien marquées : l'occidentalisme, le slavophilisme et l'eurasisme.

La vision de ce qui est « l'Ami » et « l'Ennemi » est en partie liée à la précédente mais elle doit en être distinguée. En effet, contrairement à elle, la dialectique « Ami »/« Ennemi » est très souvent idéologique et repose sur le présupposé insidieux que le Nôtre devrait être un « Ami » et que l'Autre devrait être un « Ennemi ». C'est une façon de mobiliser un fond culturel au profit de l'idéologie ou de la diplomatie. Réciproquement la conception du Nôtre et de l'Autre conditionne celle de l'Ami et de l'Ennemi, y compris en matière de diplomatie. Dans les faits, les différences sont cependant très nombreuses et sont souvent alors appelées « alliances contre-nature ». Dans le cas de la Russie, on donnera ici quatre cas de figures très schématiques:

1-Nôtre + « Ami ». Exemple: Biélorussie, Serbie

2-Nôtre + « Ennemi ». Exemple : Ukraine nationaliste (depuis 2014)

3-Autre + « Ami ». Exemple: Vénézuela, Chine

4-Autre + « Ennemi ». Exemple : Etats-Unis.

Ces exemples ont été choisis de sorte que la dialectique Nôtre/Autre soit la même quelle que

soit l'idéologie adoptée et de façon à ce que la représentation du Nôtre et de l'Autre soit conforme à la culture russe. Les cas de la Pologne et de l'Allemagne poseraient évidemment la question de la différence entre l'idéologie occidentaliste (qui inclurait les deux) et l'idéologie eurasiste (qui exclurait les deux), et celle de leur différence avec la culture russe (qui inclurait la Pologne mais pas l'Allemagne), ce qui repose aussitôt l'extrême complexité de cette question.

On remarquera qu'il existe aussi une dimension historico-culturelle à la dialectique « Ami »/« Ennemi ». Elle tend à identifier des « Amis » et des « Ennemis » sur le long terme tout en les incluant parfois intimement dans la culture. C'est ainsi que l'Angleterre est sans doute un « Ennemi » traditionnel pour la France mais incontestablement membre du Nôtre. On constate un phénomène comparable dans la figure de la Pologne comme « Ennemi » traditionnel de la Russie. Cette image de « l'Ennemi » est en fait celle du « Frère rival ». En général, il semble que les « Frères rivaux » éprouvent des sentiments culturels réciproques. Ainsi, l'hostilité culturelle polonaise à l'égard de la Russie a beau demeurer forte parce que c'est une hostilité fondatrice, elle n'a jamais pu exclure la Russie de son champ de vision, même aux temps de sa plus forte intensité. Vue de Pologne, la Russie serait donc un « Ennemi », mais aussi un membre du Nôtre. Il en va bien sûr tout autrement d'un point de vue idéologique, la Russie devenant alors pour la Pologne un pays « barbare » et « asiatique ».

Enfin la dialectique « Ami »/« Ennemi » au plan culturel n'a pas la même forme que cette même dialectique au plan idéologique ou diplomatique. Au plan culturel on peut trouver un couple « Ami » + Nôtre, un couple « Ennemi » + Nôtre, mais il ne saurait y avoir de couple « Ami » + Autre car la dialectique Nôtre/Autre ravale l'Autre à l'inconnu, menaçant, donc « Ennemi ».

De ce fait, et après avoir montré la complexité de la question cosmologique, nous proposons de différencier trois types de cosmologies, la cosmologie culturelle*, la cosmologie idéologique* et la cosmologie diplomatique*.

La cosmologie culturelle est celle qui est déterminée par la culture et elle est en quelque sorte populaire. Elle est généralement stable. Elle repose essentiellement sur la dialectique Nôtre/Autre, tout en envisageant de façon floue la dialectique Ami/Ennemi.

La cosmologie idéologique est celle qui s'appuie sur une idéologie identitaire. Si la cosmologie culturelle est stable, en revanche la cosmologie idéologique évolue en fonction des rapports de force, de la montée ou au contraire de la décadence de soi-même ou de l'Autre, et des changements de conjoncture. Elle met en scène la dialectique Nôtre/Autre mais d'une façon différente : le Nôtre et l'Autre ne sont plus des acquis mais le résultat d'une volonté et d'une attirance. La notion d'Ami et d'Ennemi y est plus affirmée.

Il existe enfin une cosmologie diplomatique qui préside aux relations internationales gérées par l'Etat, donc à la détermination de l'Ami et de l'Ennemi avant tout. Cette cosmologie-là change bien entendu sans arrêt en fonction des intérêts du moment.

Dans une perspective hiérarchique, on dira que la cosmologie culturelle est la plus profonde, la plus basique et qu'elle influence les deux suivantes. La cosmologie idéologique, elle, influence la cosmologie diplomatique.

Les éléments de la théorie et le vocabulaire étant précisés, nous pouvons maintenant passer au cas concret de la cosmologie de Kaliningrad. Tout d'abord, il faut poser le contexte. Si on pose la cosmologie kaliningradienne en contexte russe, il est évident que le Nous est Kaliningrad et que l'Autre c'est Moscou, du fait de la dialectique capitale/Province. Le Nous est ici un Nous exclusif puisque l'échelle est infranationale. Toujours en contexte russe, Saint-Pétersbourg relève du Nôtre et Moscou de l'Autre suivant la cosmologie culturelle, mais aussi idéologique puisque l'occidentalisme territorialisé* est précisément une idéologie identitaire devenue particulière à un territoire.

Si on passe maintenant à la vision de l'Europe vue de Kaliningrad, il faut poser la question au plan des trois cosmologies culturelle, idéologique et diplomatique. Au plan de la cosmologie culturelle, la vision générale évocatrice de l'Europe qu'ont les Kaliningradiens est à la fois très russe et particulière dans le contexte russe. Elle est très russe puisque les Kaliningradiens sont d'abord des Russes, et comme pour tous les Russes, l'Europe c'est avant tout les quatre grands pays de l'Europe occidentale que sont l'Allemagne, l'Italie, la France et la Grande-Bretagne[833], pour des raisons autant culturelles que politiques ou économiques. Kaliningrad voit donc l'Europe comme la voit la Russie elle-même, mais avec un poids tout particulier de la Pologne du fait de la dialectique proximité/exotisme (la Pologne est proche et familière) et puissance/dépendance (elle pèse sur la région, économiquement, politiquement et culturellement) et ce suivant d'ailleurs aussi une tradition culturelle panrusse très ancienne. Le Nôtre et l'Autre de Kaliningrad sont somme toute ceux de la Russie, avec une variante plus slave qui inclut spécialement la Pologne.

Au plan de la cosmologie idéologique, les choses deviennent plus complexes. Kaliningrad est un **occidentalisme territorialisé***. De ce fait, la définition du Nôtre et de l'Autre s'en trouve affectée : l'occidentalisme considère comme Nôtre toute l'Europe et tout particulièrement l'Europe de l'Ouest (qui est sensiblement composée des quatre Etats de la vision générale évocatrice, l'Allemagne, l'Italie, la France et la Grande-Bretagne). A ce moment-là, nous voyons

déjà apparaître un fossé intéressant entre la cosmologie idéologique et la cosmologie culturelle : la première des deux est de facto assez éloignée de la réalité vécue par les Kaliningradiens parce que la cosmologie culturelle, qu'elle soit acceptée ou pas, affirmée ou pas, est la plus forte. Kaliningrad est en effet un pays slave, orthodoxe, russophone, membre de l'ex-monde communiste et relativement fragile sur le plan socio-économique par rapport aux sociétés de l'Europe de l'Ouest. L'occidentalisme en tant que cosmologie culturelle, semble réservé, dans la réalité, à une élite polyglotte aisée restreinte (ce qui a toujours été le cas historiquement). Pour le reste de la population, ce n'est guère qu'une fascination envers l'Europe occidentale qui ne parvient pas à franchir le cap de l'idéologie.

C'est alors qu'apparaît l'autre aspect du problème. Kaliningrad fait partie de la Russie. Or, en Russie comme ailleurs, il existe des cosmologies idéologiques dominantes et dominées. Il se trouve qu'aujourd'hui à Moscou c'est l'eurasisme qui détient la prééminence en tant qu'idéologie identitaire (ce qui ne signifie pas, loin de là, que l'occidentalisme n'y soit pas fortement représenté, y compris dans les plus hautes instances du pouvoir fédéral834). Dans l'optique eurasiste, l'Europe occidentale et centrale est l'Autre et non un Nôtre qui rime avec l'ex-URSS, les Balkans, la Mongolie, voire la Turquie et l'Iran. Dès lors on observe un conflit particulièrement aigu entre deux cosmologies idéologiques, celle de l'Etat, eurasiste, et celle du Sujet fédéré, occidentaliste, autour de la relation idéologique avec l'Europe.

Du reste, le conflit existe aussi entre la cosmologie identitaire eurasiste et la cosmologie culturelle panrusse et locale qui inclut la Pologne, grand repoussoir de l'eurasisme parce que membre du monde catholique (« romano-germanique »), donc antithèse de l'Eurasie835. Remarquons ici que même s'il s'agit bien d'une idéologie identitaire comme les deux précédentes, le slavophilisme est beaucoup plus proche de la culture russe, et que sa cosmologie idéologique est logiquement proche de la cosmologie culturelle russe. C'est d'autant plus vrai que la cosmologie slavophile est de loin la plus restreinte des trois (les deux autres la diraient « étriquée ») précisément parce qu'elle est la plus cohérente, n'incluant dans son monde que les Slaves et/ou les orthodoxes, avec aux deux extrêmes la Grèce et la Pologne qui ont une très profonde place dans la culture russe. Elle est ainsi la cosmologie idéologique la plus « réaliste ».

IV.2.1.2-Pratique : « L'Europe » et « Notre Europe* » vues de Kaliningrad (voir la carte éponyme)

Passons maintenant à la pratique et au détail de la cosmologie européenne de Kaliningrad. Nous proposons ci-après une présentation systématique et schématique de la place de chaque pays voisin ou pertinent au regard de la cosmologie culturelle, la cosmologie idéologique (occidentaliste, avec en vis-à-vis la cosmologie eurasiste étatique), et de la vision générale évocatrice. Ces pays sont les suivants: la Lituanie, la Pologne, la Lettonie, l'Allemagne, la Biélorussie, l'Ukraine, la Suède, le Danemark et la Finlande.

Sur le plan méthodologique, nous nous sommes basés d'abord sur des faits connus. La cosmologie culturelle de la Russie est fondée essentiellement sur les notions de slavité et d'orthodoxie. Les cosmologies idéologiques ont un caractère quasi-officielle et ont été abondamment étudiées836. Nous avons ensuite recoupé ces données théoriques avec les résultats du terrain837.

-La Biélorussie

Place dans la cosmologie culturelle : présente

Place dans la cosmologie idéologique : présente

(Place dans la cosmologie eurasiste : présente)

Place dans la vision générale évocatrice : absente

La Biélorussie est un pays russophone où il n'y a pas de visa. A tous égards, c'est un pays proche. C'est aussi le pont terrestre avec Moscou, mais ce « pont » est coupé par la Lituanie (ou la Pologne), ce qui ne favorise pas les contacts.

-La Lettonie

Place dans la cosmologie culturelle : Présente

Place dans la cosmologie idéologique : Présente

Place dans la cosmologie eurasiste : Absente

Place dans la vision générale évocatrice : Absente

Elle est un pays relativement proche, peu cher. Qui plus est le russe y reste très utilisé (malgré des lois qui lui sont défavorables) ce qui facilite évidemment les contacts depuis Kaliningrad. De ce fait, la Lettonie est un pays où un Kaliningradien se retrouve aisément sur tous les plans. Mais le nationalisme letton qui regarde avec méfiance le « danger russe » peut aussi heurter les Kaliningradiens.

-L'Ukraine

Place dans la cosmologie culturelle : présente

Place dans la cosmologie idéologique : présente

(Place dans la cosmologie eurasiste : présente)

Place dans la vision générale évocatrice : absente

La place de l'Ukraine ici n'est pas une question de voisinage véritable (la distance géographique est assez conséquente entre Kaliningrad et ce pays) mais de proximité culturelle et familiale. Même si les Kaliningradiens d'origine ukrainienne ne se distinguent plus (si ce fut jamais le cas) des Russes ethniques, l'Ukraine apparaît avec une remarquable fréquence dans les récits que font de leur vie les Kaliningradiens de tous âges (des jeunes de vingt ans aux militaires en retraite en passant par les techniciens quinquagénaires) et dans presque tous les entretiens que nous avons menés, ce qui n'était pas le cas pour les autres pays, pas même pour la Biélorussie. Il s'agit donc bien d'un pays familier au sens propre qui fait partie du monde kaliningradien et de « son Europe ». La Guerre d'Ukrainienne commencée en 2014 met en émoi l'ensemble de l'Oblast', confirmant tout à fait ce constat.

-La Pologne

Place dans la cosmologie culturelle : Présente

Place dans la cosmologie idéologique : Présente

(Place dans la cosmologie eurasiste : Absente)

Place dans la vision générale évocatrice : Présente

Vis-à-vis de la Pologne, les choses sont différentes. La Pologne est aussi bon marché que la Lituanie, tout aussi proche géographiquement parlant. La Pologne a deux atouts supplémentaires : elle est un grand pays qui a donc un certain poids économique et culturel, et c'est aussi un pays slave. Certes, le russe et le polonais ne sont pas mutuellement compréhensibles mais sans aucun apprentissage préalable du polonais (ou d'aucune autre langue étrangère), un Russe peut se débrouiller en Pologne du fait de la relative proximité linguistique. Autant entre Kaliningrad et la Lituanie la frontière linguistique semble en train de se refermer peu à peu838, autant au Sud, entre la « Russie-Mineure » et la Pologne la frontière culturelle n'a jamais été close et n'a aucune raison de l'être dans l'avenir. Bien mieux, le polonais est aujourd'hui et de très loin la deuxième langue étrangère étudiée à Kaliningrad derrière l'anglais, et sa position se renforce constamment. L'historien Il'â Dement'ev affirme même que la demande de polonais est aujourd'hui supérieure à l'offre disponible sur place839840.

Comme nous l'a confié l'historien Û. Kostâšov841, la télévision et la radio polonaises émettaient jusqu'à Kaliningrad dès la fin des années 1970 où elles étaient captées avec des antennes spéciales. A cette époque-là déjà la Pologne et l'URSS divergeaient beaucoup, ce qui se manifestait par ces médias. Par la télévision ou la radio polonaise la population de Kaliningrad était informée de ce qui se passait dans les chantiers de Gdansk en temps réel. Selon l'historien, cette présence médiatique polonaise permettait aux Kaliningradiens d'apprendre le polonais dès cette époque, ce qui facilita les contacts après 1991.

L'influence médiatique de la Pologne sur Kaliningrad est intéressante car elle rappelle le phénomène d'attraction finlandaise observé en Estonie à la même époque : depuis Tallinn, les Estoniens regardaient la télévision et écoutaient la radio finlandaises dans une langue proche. Il en a résulté in fine une sorte d'identification de l'Estonie à la Finlande qui va aujourd'hui très loin : les Estoniens se tiennent aujourd'hui pour des « Scandinaves » parce qu'ils se veulent, ou se croient, des Finlandais de la rive méridionale, ce qui n'est pourtant pas conforme à leur histoire germanique partagée avec les Lettons. Dès lors, on ne saurait accorder trop d'importance à l'influence médiatique (c'est-à-dire culturelle) d'un pays proche (ou relativement proche) par la langue sur l'identité géopolitique d'un pays ou d'une région donné car elle conduit à la mise en place d'un modèle extérieur auquel on se rattache et s'identifie, et donc à une option alternative à l'Etat de référence (pour l'Estonie, l'URSS, pour Kaliningrad, la Russie), source d'affirmation, quelle que soit la réalité de la convergence historique du modèle et de son élève842.

Nous remarquerons ici que l'ouverture à la Pologne et la relative et progressive fermeture à la Lituanie sur le plan culturel est l'inverse de la situation que nous avons identifiée au sujet de l'irrédentisme avec des frontières contestables (« ouvertes ») entre les ex-RSS et incontestables (« fermées ») entre la Russie et la Pologne.

-La Lituanie

Place dans la cosmologie culturelle : Présente (du moins à Klaïpeda et dans la Wilenszczyszna)

Place dans la cosmologie idéologique : Présente

(Place dans la cosmologie eurasiste : Absente)

Place dans la vision générale évocatrice ; Absente

C'est un petit pays, un voisin géographique. Parce qu'il est proche, il est bon marché d'y aller (car, voiture, train) et le coût de la vie y étant moins élevé qu'à Kaliningrad, il est d'autant plus facile et attrayant d'y aller. C'est donc a priori un pays dont les Kaliningradiens se sentiraient proches. Néanmoins, sous ce rapport, on apportera des nuances. A la différence de l'enthousiasme de Mixail Berendeev envers la Lituanie et la Pologne, les jeunes Russes de Kaliningrad que nous avons rencontrés ont des sentiments beaucoup plus mitigés. Selon la doctorante en science politique et journaliste Âna Švec : « la plupart de [ceux qui ne sont jamais allés en Lituanie] n'éprouvent aucun sentiment particulier envers ce pays, ni positif ni négatif, parce que ce pays est petit, sans grand intérêt pour eux et qu'ils peuvent l'ignorer. Ceux qui connaissent la Lituanie ont parfois des perceptions plus tranchées. J'ai des collègues que leur expérience a conduit à se méfier de Lituaniens qui, même quand ils connaissent le russe, refusent de le parler et sont parfois franchement hostiles aux Russes en général car ils nous appellent des o*ccupants*»843.

La Lituanie est en fait un pays qui est éloigné sur le plan culturel, moins à cause de la tradition catholique que du fait de la différence infranchissable entre le lituanien et le russe. Dans les années 1990, cette barrière n'existait pas encore du fait du maintien du russe en Lituanie par la force d'inertie. Depuis les années 2000-2010, le russe a fortement décliné chez la jeune génération. Les contacts russo-lituaniens en pâtissent car un Russe sans connaissance du lituanien ne peut que difficilement avoir accès à ce pays. A terme, il ne pourra plus compter que sur la communauté russe locale (Klaïpeda) ou polonaise russophone (région de Vilnius) qui restent solides844. Les Russes n'apprennent évidemment guère le lituanien qui n'est qu'une langue vernaculaire sans envergure internationale. Bien entendu, à cela s'ajoutent encore les conséquences de l'enseignement scolaire et des médias de Lituanie sur l'image des Russes comme des « occupants ».

Mais, dans le même temps, l'Oblast' de Kaliningrad reste un partenaire économique très important pour la Lituanie. Les Lituaniens russophones sont particulièrement actifs dans le commerce kaliningradien, comme l'a bien montré Richard Krickus845. Et de fait, depuis plusieurs années déjà, la Russie est le premier partenaire commercial de la Lituanie, ce qui en fait désigne essentiellement Kaliningrad. Ainsi les relations lituano-kaliningradiennes sont très complexes : très denses dans les faits, volontairement lointaines, et de plus en plus compliquées et distantes du fait de l'évolution propre à la Lituanie.

-L'Allemagne

Place dans la cosmologie culturelle : Absente

Place dans la cosmologie idéologique : Présente

(Place dans la cosmologie eurasiste : Absente)

Place dans la vision générale évocatrice : Présente

C'est un pays qui est dans une situation paradoxale. D'une part, il y a bien sûr un lien particulier avec elle du fait de l'histoire prussienne du lieu. Mais ce lien est interne, et concerne une germanité prussienne qui ne se confond pas avec l'Etat allemand actuel. Quant à la République fédérale, elle est la plus grande Puissance économique d'Europe, et admirée pour cela.

D'autre part, l'allemand a beau être la deuxième langue enseignée à Kaliningrad (comme dans le reste de la Russie) après l'anglais, la plupart des Kaliningradiens ne le maîtrisent pas. De fait, l'allemand est aujourd'hui plutôt en recul et a été en grande partie évincé de sa place par le polonais. Paradoxalement, la culture allemande est très présente dans l'Oblast' par l'activité très remarquable du centre culturel allemand et des manifestations financées par l'Allemagne, ses Länder ou des fondations allemandes.

Enfin, l'Allemagne n'est pas à la portée de toutes les bourses en tant que destination. L'Allemagne d'aujourd'hui est donc un pays lointain et plutôt étranger. Pourtant des points de rapprochement existent notamment par le biais de la communauté russe d'Allemagne qui est de facto nettement plus ancienne que celle de Kaliningrad[846]. Mais cette communauté, plutôt privilégiée, a plus de relations avec Moscou et Saint-Pétersbourg, centres de la mondialisation russe, qu'avec Kaliningrad qui n'est qu'une province, et ne joue pas vraiment le rôle de pont culturel spécifique entre Allemagne et « Prusse russe ».

-La Suède, le Danemark et la Finlande

Place dans la cosmologie culturelle : Absentes

Place dans la cosmologie idéologique : Présentes

(Place dans la cosmologie eurasiste : Absentes)

Place dans la vision générale évocatrice : Absentes

Ils ont, pour leur part, une place inconsistante. Si la richesse suédoise peut attirer certains, la Suède (comme le Danemark, la Finlande) se situe en réalité derrière plusieurs murs invisibles : la langue (le suédois[847] n'est pas enseigné à Kaliningrad), le niveau de vie (aller ou vivre en Suède est cher), la culture, et même le prestige (les quatre grands pays ouest-européens attirent plus et sont plus familiers que la Suède). Cela montre que Kaliningrad ne fait pas partie d'une « grande Europe baltique » telle que définie dans la « Dimension septentrionale » de l'UE.

Notons enfin qu'il aurait peut-être été utile de s'intéresser au cas de l'Estonie. Il se trouve cependant que ce pays n'est pas pertinent au regard de la cosmologie kaliningradienne, n'y tenant qu'une place apparemment résiduelle. Son profil, s'il devait être dressé, ressemblerait, a priori, à celui de la Lituanie. Mais ce n'est pas un pays assez proche ni assez grand pour figurer dans la cosmologie étudiée ici.

Synthèse

La carte qu'on peut maintenant tirer de cette grille de lecture donne donc deux « Europes », l'une qui est l'Europe de la vision générale évocatrice soit les quatre Grands d'Europe de l'Ouest plus la Pologne, et l'autre « **Notre Europe*** », soit une grande Europe du Centre-Est sans Moscou « l'asiatique » mais avec Saint-Pétersbourg, et une fois de plus, avec la Pologne. La Scandinavie, au-delà de la Baltique, est invisible.

Parce que la Pologne est à la fois membre de la vison générale évocatrice et de « Son Europe », Kaliningrad place la Pologne au centre de ce qu'elle considère être l'Europe. Plus profondément, Kaliningrad, de son propre point de vue, semble faire partie d'une Europe dont la Pologne serait l'un des centres. Cette Europe-là serait bien moins « l'Europe centrale » (Pologne, Tchéquie, Slovaquie, Hongrie, Croatie, Slovénie avec éventuellement encore les Pays baltes) que cette « Europe polonaise » qu'était la *Rzeczpospolita obojga narodów* (Pologne, Ukraine, Biélorussie, Lituanie, Lettonie), ensemble qui était justement, à peu de chose près, celui des « indignés » réunis à Gdansk lors de l'anniversaire de Königsberg/Kaliningrad en 2006 (Pologne, Lituanie, Ukraine). Or le Duché de Prusse qui correspond géopolitiquement à l'actuel Sujet baltique russe faisait bien partie de la République bicéphale. C'est ce que confirme de façon inattendue la littérature locale : Johannes Bobrowski, un écrivain germano-prussien de l'Après-guerre, appelle le monde qui tourne autour de sa Prusse *Sarmatie,* vieux nom employé entre le XVIe et le XIXe pour désigner précisément l'ensemble géographique polono-lithuanien848.

Johannes Bobrowski est né à Tilsit (Sovietsk) en 1917, à la frontière entre la Prusse et la Lituanie russe occupée. Il est l'héritier d'une riche histoire familiale. Membres de la noblesse polonaise de Mazovie, les Bobrowscy herbu Jastrzębiec ont essaimé en Pologne, en Galicie (Ukraine), en Lituanie et en Prusse. Le jeune Johannes qui est de langue allemande et luthérien a des attaches familiales en Lituanie où il se rend fréquemment. En 1941, il est soldat dans la Wehrmacht et sert à Novgorod. Il est ensuite fait prisonnier par les Soviétiques. Après son retour il s'installe volontairement en RDA où il publie ses œuvres.

Le thème central de ses écrits est la Sarmatie. Bien qu'allemand et s'exprimant en allemand, Bobrowski écrit d'un point de vue qu'on doit tenir pour slave ou balte. Ses poèmes témoignent de son affection pour la Lituanie, la Russie, les peuples de l'Europe orientale en général. C'est ainsi qu'il prend systématiquement parti pour les Baltes et les Slaves contre les conquérants germaniques dans les récits où ils s'opposent.

L'intérêt de son œuvre ici est qu'elle décrit une géographie du monde vu de Prusse par un homme qui, bien qu'Allemand, s'affirme avant tout comme un Prussien, et un Prussien à la fois balte et slave qui réunit en lui tous les aspects de l'identité actuelle de Kaliningrad, y compris l'amour de la Russie. Ses textes sont d'autant plus intéressants qu'ils sont écrits après-guerre et tiennent compte de la reconfiguration générale de la région. Sa poésie est ici le fruit d'une conceptualisation poussée du destin historique de la Prusse et de son devenir.

Bobrowski travaille à partir d'une carte de l'Europe orientale, la carte de « son monde » qu'il appelle Sarmatie, conformément à la tradition polonaise. Cette carte est hiérarchisée en cercles concentriques849 :

-la zone 1 correspond à sa patrie intime, la Prusse orientale et son fleuve, le Niémen

-la zone 2 à la Lituanie (spécialement Wilno) et, dans une moindre mesure à la Lettonie (Riga, la Dvina)

-la zone 3 à toute la Russie d'Europe (et particulièrement Novgorod, le Plateau de Valdaï), avec la Biélorussie (le « Pays de Chagall ») et l'Ukraine (Kiev, saint Vladimir)

-la zone 4 à la Pologne et aux marges slaves de l'Allemagne (Lusace sorabe, Rügen)

Cette géographie est précisément le territoire dans lequel s'inscrit aujourd'hui Kaliningrad, le territoire « sarmate ».

Ainsi donc, alors qu'en Russie, Kaliningrad est un pays baltique, donc vu comme membre du monde baltique. Kaliningrad se faisant lui-même appeler *Baltiâ,* il n'en est rien dès qu'on place Kaliningrad en contexte baltique. L'oblast' s'affirme alors comme un pays slave qui se détourne de ce monde, ce dont témoigne sa cosmologie politico-culturelle. En réalité, Kaliningrad est une marche qui est stratégiquement tournée vers la mer et l'Océan au nom de la Russie (Kaliningrad en tant que territoire d'un empire géopolitique, à une grande échelle) tout en étant culturellement et économiquement membre de « l'Europe polonaise » russifiée quand il est considéré pour lui-même (ce qui est en fait assez rare en matière de géopolitique).

Dans ces conditions, on voit que le facteur germanique est relativement mineur puisque la cosmologie politique est un fait qui repose notamment sur la culture ; or la culture des « Est-Prussiens » du XXIe siècle n'est plus germanique mais slave. Cette dimension slave (plutôt que russe au sens strict) originelle à Kaliningrad n'est-elle pas la clef de son identité géopolitique, ce qui permettrait de mieux cerner alors sa façon de percevoir le monde qui l'entoure et la place qu'y occupe la Pologne ? C'est certainement le cas mais s'y ajoute encore un fait qui relève de la métropole moscovite : l'héritage géopolitique polonais* de la Russie, un fait bien souvent oublié à notre époque. Le monde polonais n'est donc pour Kaliningrad rien d'autre qu'un monde géoculturel alternatif à la Russie.

Il nous reste alors à comprendre comment fonctionne cette appartenance à des « mondes alternatifs » et quels en sont les enjeux. Pour l'essentiel, les mondes alternatifs concernent les « marches » *(okrainy)* de la Russie qui en général correspondent à des *rodiny* frontalières. Les **mondes géoculturels*** sont compris ici comme des ensembles géographiques stables basés dans un premier temps sur des éléments de civilisation et qui ont tendance à se maintenir sur le très long terme ou à resurgir, malgré les transformations culturelles massives et les repeuplements, par une sorte d'inertie territoriale. Ces marches appartiennent à des mondes géoculturels extérieurs qui s'étendent largement au-delà des frontières de la Russie. C'est pourquoi elles font office de **« propulseurs géopolitiques* »**, c'est-à-dire qu'elles permettent à la Russie d'entrer dans ledit monde, d'y jouer un rôle et d'élargir toujours plus cette marche pour finalement viser la satellisation de l'ensemble de ce monde (ou permettent, a contrario, à des Puissances externes de satelliser certains morceaux de la Russie). Le rôle diplomatique de telles marches est donc capital. D'innombrables exemples montrent ce rôle, la Tatarie/Tatarstan ayant par exemple permis la conquête de l'Asie centrale kazakhe par le biais de la culture touranienne (« turque » au

sens large); les Bouriates ont joué ce même rôle dans l'avancée russe en Mongolie et en Chine ; de même la Carélie, devenue fort à propos « RSS carélo-finnoise » devait devenir le noyau d'une « République démocratique de Finlande » (soviétique) en 1939-40.

Or ce n'est pas là le fait des seules Marches allogènes. L'Extrême-Orient, marche grand-russienne, est aussi un morceau géographique du monde sinisé dont la possession ouvre à la Russie la possibilité d'intervenir en Mandchourie voire en Corée: cette Marche étant la « Mandchourie extérieure » (vue de Chine) elle a été utilisée comme un vecteur pour la soumission progressive de toute la Mandchourie chinoise occupée de 1900 à 1905 par l'armée impériale russe. Cette dernière est alors désignée de façon ironique mais significative comme la « Russie Jaune » *(Žëltaâ Rossiâ)* dans la presse russe contemporaine. A partir de 1910 et jusqu'en 1940, la présence massive de Coréens dans la Marche d'Extrême-Orient lui permettait aussi de faire figure de « Corée intérieure » (vue de Russie) qui a effectivement longtemps servi de base de repli aux communistes coréens de Kim Il Sung, futur fondateur de la République démocratique populaire de Corée (alias « Corée du Nord »). Ce rôle a cessé lorsque la « Corée Intérieure » est devenue suspecte dans le contexte de l'expansionnisme japonais en Chine, les Coréens étant utilisés comme auxiliaires par les Japonais sur le même modèle que le faisait l'URSS. De là, la déportation des Coréens de Russie au Kazakhstan. Nous nous demanderons donc si Kaliningrad qui est membre de plusieurs mondes géoculturels alternatifs, peut jouer un tel rôle, que ce soit en faveur ou aux dépens de la Russie.

IV.2.2-Kaliningrad, la Rus' sarmate et le monde slave

IV.2.2.1-Un héritage géopolitique polono-lithuanien : du monde slave à Kaliningrad

Pour développer l'idée de l'héritage géopolitique polono-lithuanien de la Russie à Kaliningrad, il va nous falloir remonter assez loin. Nous commencerons avec une conceptualisation du monde slave avant d'en étudier la partie qui nous intéresse plus particulièrement, et enfin nous en arriverons à poser dans ce cadre la plac de notre Oblast' russe.

IV.2.2.1.1-Conceptualisation du monde slave et sarmate

Le monde slave est ici considéré comme l'ensemble des pays qui utilisent une langue slave comme langue principale et qui sont donc officiellement des Etats slaves, mais aussi les Etats qui ont historiquement été de culture slave, notamment la Lituanie[850] et les principautés de Roumanie[851], ou qui ont été des Etats regroupant de nombreux peuples slaves (Hongrie)[852], et enfin les pays slaves germanisés (RDA). Ainsi défini, le monde slave comprend donc la Russie, la Biélorussie, l'Ukraine et la Lituanie ; la Pologne, la Tchéquie, la Lusace et la Polabie ; la Slovénie, la Croatie, la Slovaquie et la Hongrie ; la Roumanie, la Moldavie, la Bulgarie, la Macédoine, la Serbie, le Monténégro et la Bosnie-Herzégovine[853].

Géopolitiquement et historiquement, on peut subdiviser ce monde slave en trois groupes qui ne coïncident pas avec les groupes concetualisés par les linguistiques (Slaves de l'Ouest, de l'Est et du Sud). Un premier groupe est celui des Slaves de l'Empire romain d'Orient puis de son successeur ottoman : les Serbes, Bosniaques, Bulgares, Macédoniens, ainsi que les Moldaves et les Valaques. Un deuxième groupe est formé par les Slaves de la mouvance germanique, ceux du Saint-Empire et de son successeur autrichien : les Tchèques, les Croates, les Slovaques, les Slovènes, les Polabes, les Sorabes. Enfin, un troisième groupe constitue le monde slave indépendant[854] : Polonais, Lituaniens, Russes, Biélorussiens et Ukrainiens.

La spécificité de ce troisième groupe tient d'abord au fait que cet ensemble est dominé par des Slaves ou, dans le cas des Lituaniens, par un peuple de culture slave. Ensuite, c'est un ensemble géopolitique assez récent par rapport au premier et au second groupe identifié. Les Slaves de l'Empire d'Orient comme ceux de l'Empire d'Occident sont en fait des Slaves qui se sont intégrés ou qui ont été intégrés, de gré ou de force, dans des entités préexistantes issues de l'Empire romain. Dans le cas du monde slave indépendant, que nous serions tentés d'appeler « scythe » ou « sarmate », il s'agit d'entités qui se constituent sur un espace jusqu'alors peu organisé et du reste peu peuplé. Le monde slave indépendant est un Nord qui se constitue par lui-même, comblant un vide au Nord des marches des deux Empires romains.

Alors que les Slaves d'Orient et ceux d'Occident sont rapidement réduits au rang de vassaux voire de simples sujets des Empires romains, les Slaves du Nord, eux, ont une vie géopolitique propre avec leurs propres dynasties (Piast, Gediminides, Riourikides). Evidemment, notre vision oblige à affronter une objection considérable : celle de la place de la Pologne dans l'Europe centrale en tant que pays catholique dont le plus éclatant exemple serait l'union des quatre Couronnes polonaise, lithuanienne, tchèque et hongroise (et donc croate) réalisée par les Jagellon au XVe siècle.

En réalité, la géopolitique polonaise a beaucoup évolué. Les quatre Couronnes jagellonnes se sont rapidement dispersées entre les vrais Jagellon de Pologne-Lithuanie et les Habsbourg, fondateurs d'une *Mitteleuropa* germano-slave autrement durable (XVIe-XXe siècle).

La Pologne-Lithuanie, pendant l'essentiel de son histoire, est résolument tourné vers les affaires orientales en l'occurrence dans un perpétuel état de guerre contre la Russie pour la suprématie dans un espace que les deux Etats se reconnaissent commun, la grande plaine de l'Europe orientale. En effet, au XVIe siècle, la Pologne et la Lithuanie s'unissent enfin en un Etat dualiste, après n'avoir formé qu'une simple union personnelle fragile au XIVe-XVe, et automatique depuis seulement 1492 avec Alexandre Jagellon. Des évolutions de fond ont lieu : la Bohème, lien géopolitique et culturel avec l'Europe centrale rentre définitivement dans la mouvance germanique ; au Sud apparaît le très puissant Empire ottoman ; la Pologne annexe l'Ukraine aux dépens de la Lithuanie ; Pologne et Lithuanie s'unissent dans une fédération monarchique et parlementaire originale avec une Diète commune ; les deux Ordres militaires germaniques de la Baltique s'effondrent et sont récupérés par la République des Deux Nations (Prusse en 1525, Courlande en 1561, Livonie en 1582855). C'est ainsi qu'apparaît non seulement un empire fédératif est-européen mais encore le sarmatisme.

IV.2212-Le sarmatisme, proto-eurasisme et proto-panslavisme

Le sarmatisme est un mouvement culturel mais aussi géopolitique qui considère la Pologne-Lithuanie comme une entité politique autonome, à la fois rempart de l'Europe catholique contre l'Asie (Moscovie, Tatars de Crimée, Empire ottoman), et à la fois monde intermédiaire entre les deux précédents, la Sarmatie856. Ainsi le sarmatisme prise particulièrement la mode turco-persane en vertu des mythiques origines « sarmates », c'est-à-dire orientales, asiatiques, irano-touraniennes, de sa noblesse (szlachta) multiethnique (polonaise, lituanienne, ruthène, tatare...). Par ce mythe politico-culturel, la diversité ethnique est transcendée et la noblesse polono-lithuanienne, pilier de la République, trouve son identité et sa cohérence. Un lecteur du XXIe siècle aura reconnu dans ce mythe polonais l'ancêtre de l'eurasisme russe, lui aussi slavo-touranien.

Or, à partir de 1610 et des Troubles, la Pologne-Lithuanie envisage la conquête de toute la Russie. La République est donc de plus en plus orientale. Il est remarquable à cet égard que le seul étranger à avoir régner sur la Russie depuis Riourik est Wladyslaw Waza (Vasa), un Polonais857, élu dans les formes pour un bref règne théorique en 1610-1613. Cette exception

s'explique mieux si on tient compte du fait qu'il n'était pas vraiment considéré comme un étranger: depuis plusieurs siècles déjà la Maison de Riourik et celle de Lithuanie s'étaient intimement unies à d'innombrables reprises. Or, à cette époque, le XVIIe, la dynastie est synonyme d'Etat. L'union dynastique est donc géopolitique858 : non seulement elle est basée sur une proximité géographique et culturelle (slave) mais encore elle est continuellement répétée comme option politique de premier plan aussi bien par la Pologne-Lithuanie que par la Russie : 1572, 1610, 1657, 1814. Elle semble in fine une sorte de ligne directrice de l'histoire géopolitique des deux Etats, et surgit dès que la possibilité se présente, c'est-à-dire par extinction d'une des deux dynasties régnantes.

C'est ainsi que la guerre de 1654-1668 et la victoire russe ne remettent pas cette orientation en cause car ce que prévoient les dirigeants russes, comme les Polonais avant eux, c'est la réunion de la République et de la Russie sous un même prince.

Au-delà de l'événementiel, ce qui compte ici c'est le rôle que joue le Grand-Duché de Lithuanie (et l'Ukraine) dans la transformation géopolitique de la Pologne en Sarmatie. La vieille Lituanie est fondamentalement un Etat ruthène, « russien », qui rêvait de réunir toute la Rus'. La Pologne, en absorbant la Lithuanie devient elle-même géopolitiquement un Etat russien. Elle devient ainsi le premier Etat panslave et panslaviste. C'est ainsi qu'apparaît dans la littérature politique polonaise l'idée que la Pologne s'étend de la Mer Baltique (*Oceanus sarmaticus* c'est-à-dire « Mer polonaise ») à la Mer Noire, d'une mer à l'autre, exactement sur le modèle de ce qu'affirmaient les auteurs des chroniques russes du Moyen-Age au sujet de la Rus' kiévienne *(iz morâ do morâ).* Ce discours aboutit à la modélisation du *Międzymorze* ou *Intermarium*859 c'est-à-dire d'une identité géopolitique polono-lithuanienne basée sur l'idée d'Isthme transeuropéen et, partant, d'un « Continent ». Ce discours est d'autant plus intéressant qu'il est basé sur un fait inexact : la Pologne-Lithuanie n'a en réalité jamais atteint la Mer Noire860 Que la Pologne-Lithuanie ait pu le développer n'en trahit que davantage l'origine russienne.

IV.2.2.1.3-La dévolution géopolitique entre la Pologne-Lithuanie et la Russie

La défaite des Deux Nations en 1668 aboutit à une modification définitive quoique progressive des rôles entre le Tsarat et la République. Désormais c'est la Russie qui est la première Puissance slave, surtout après 1709 (bataille de Poltava). Mais en réalité, la succession géopolitique entre Pologne-Lithuanie et Russie commence plus tôt, avec des étapes modestes mais significatives qui indiquent une convergence de plus en plus net entre l'identité géopolitique de la Russie moscovite et des Couronnes sarmates.

La première étape est franchie en 1567 (soit dans le contexte de la préparation de l'union constitutionnelle du Royaume de Pologne et du Grand-Duché). Dans une lettre provocatrice, le Prince Vorotyn'skij propose au roi de Pologne sans héritier un partage de la Lithuanie et de la Prusse, lesquels reviendraient à trois princes russes de la Maison de Lithuanie, sujets d'Ivan le Terrible (le Duché de Prusse au Prince Mstislavskij). A la même époque, Ivan se présente lui-même comme candidat à la Couronne de Lithuanie, et propose aussi ses deux fils Ivan et Fedor comme candidats au trône de Lithuanie pour l'un et à celui de Pologne pour l'autre. Les choses sont donc bien avancées : à terme, ce que vise le premier Tsar pour sa Maison c'est la réunion de toute le monde slave indépendant. Que ce projet n'ait pas abouti pour des raisons autant religieuses que politiques, n'enlève rien à son importance géopolitique.

Une deuxième étape, qui reprend pour l'essentiel la proposition précédente, se situe en 1657-58. A nouveau le tsar de Russie envisage la réunion des deux grands Etats slaves. C'est ainsi qu'est confirmée la revendication russe sur la Prusse et la Courlande, explicitement au nom de la Pologne-Lithuanie. La dévolution est donc déjà une réalité.

Au XVIIIe, la Russie se comporte en héritière : elle conquiert la Prusse alors que seule la Pologne a des droits sur ce Royaume germanique. De même, l'impératrice Anna Ivanovna reçoit par mariage la Courlande, l'autre duché vassal de la Pologne. De toutes parts, la Russie semble s'apprêter à en prendre la place, ce qui a en effet lieu en 1795 avec l'ultime Partage de la Pologne : toute la Lituanie et l'Ukraine rentrent dans la Russie.

C'est en fait à ce moment que nous pouvons le plus clairement démontrer l'héritage polono-lithuanien de la Russie. Si la Russie avait suivi son vieux programme médiéval de « rassemblement de la Terre russe », alors 1795 aurait dû signifier son achèvement définitif, et donc la fin de toute avancée du côté de l'Ouest. Or il n'en est rien : dès 1814, Alexandre Ier revendique la Pologne proprement dite (Royaume du Congrès861) qui ne fait pas partie de la Rus' historique. Mais si on tient compte de ce qui précède, on comprend que l'idée de rassembler la Rus', vision religieuse, s'est effacée devant une vision géopolitique, celle de l'unité du monde slave indépendant et de l'ancienne Sarmatie.

La réunion de la Pologne à la Russie est un fait géopolitique tout à fait capital qui transforme en profondeur la nature même de l'Empire de Russie. En nombre, les Polonais sont le deuxième peuple de l'Empire. En terme d'influence, leur poids est écrasant : la nombreuse noblesse polonaise se place à tous les niveaux de l'administration et fournit des régiments entiers d'officiers pour l'armée impériale. Avant même que la Russie ne se mette à russifier la Pologne, la Russie est déjà, paradoxalement, en cours de « polonisation ». En 1914, la Noblesse de Russie est en grande partie d'origine polono-lithuanienne862. Il n'est donc pas absurde alors de tenir l'Empire de Russie pour un Etat vraiment « russo-polonais » sur le plan géopolitique863.

C'est précisément du fait de l'union de la Pologne et de la Russie que naît le panslavisme, ce qui n'est pas un hasard. D'une part, certes, le panslavisme permet de rassembler deux peuples rivaux aux religions différentes. Mais, en prenant un recul historique, le panslavisme est aussi bien la conséquence de l'héritage polono-lithuanien : ce premier Etat polono-ruthène ayant été absorbé en quasi-totalité par la Russie, celle-ci en reçoit la nature, panslave (russe, ukrainienne, biélorussienne et polonaise).

Les Polonais dont le nationalisme va croissant acceptent de moins en moins la tutelle, très modérée, de l'Empereur de Russie jusqu'en 1830. De même, de nombreux intellectuels russes se sentiront scandalisés parce que trahis par la révolte polonaise, à commencer par Pouchkine. Deux attitudes prévalent alors : soit la volonté de réprimer, soit l'idée que la Pologne, indomptable, doit être écartée de l'Empire (comme l'envisage le décembriste Pavel Pestel'). Mais ces sentiments nationaux ne peuvent pas entraver la machine géopolitique. En 1914, l'Empire de Russie a pour principal but de guerre la conquête de l'ensemble de la Pologne (voir la section Genèse) et les Polonais soutiennent la Russie contre l'ennemi germanique commun. Puis dans la guerre civile qui commence en 1917, les Polonais ne sont pas rares parmi les Rouges : ils jouent un rôle majeur au sein du parti bolchevik en RSFSR, en Ukraine, en Biélorussie, et dans les formations de l'Armée rouge. Les dirigeants Dzerżinski, Marchlewski, Rokossowski, Kosior sont les plus connus.

En 1918, le maréchal Piłsudski a d'ailleurs une vision assez particulière de l'avenir de la Russie. Il affirme vouloir anéantir l'Empire de Russie en tant qu'entité géopolitique et créer sur ses ruines une fédération d'Etats nationaux qui aurait pour cœur une nouvelle Pologne-Lithuanie étendue à l'Ukraine, le *Międzymorze*. On a devant les yeux le paradoxe de la Pologne post-impériale : le Maréchal a beau être un nationaliste et un ennemi farouche de la Russie864, il ne rêve en fait que de la supplanter par un empire aux mêmes contours (sans l'Asie) au profit de la Pologne dans un projet qu'il appelle le prométhéisme865. Dans cette optique, peut-être faut-il voir dans la guerre polono-soviétique moins une guerre nationale qu'une « guerre civile » pour la prééminence sur le territoire de l'ancien Empire866.

Au sujet de la relation troublante entre l'identité géopolitique de la Pologne-Lithuanie et celle de la Russie, nous proposons le modèle des vases communicants. Au XVe siècle, la Russie est bien près d'être une Nation grand-russienne alors que la Pologne-Lithuanie est un empire multiethnique867. Peu convaincu par la théorie eurasiste, il nous semble que la matrice profonde de l'empire universel russe est certainement moins la Horde d'Or que cette Pologne-Lithuanie avec laquelle les idées et les hommes circulent dans les deux sens868, ce qui n'est pas vraiment le cas avec la Horde.

C'est au cours du XVIIe que les caractères de la Pologne-Lithuanie arrivent en Russie avec l'inclusion des Ukrainiens en 1654, peuple extrêmement nombreux, donc provocant une transformation qualitative de l'Etat qui n'est plus un Etat moscovite mais un Etat panrusse au sens propre, grand-russien, biélorussien et petit-russien (ukrainien). Même si la Biélorussie et la moitié de l'Ukraine sont rendues en 1667, la Russie reste désormais à ce niveau « panrussien » parce qu'elle détient Kiev. La langue polonaise est alors parlée à la Cour du Tsar.

Au cours du XVIIIe, le processus devient frappant : la Russie est de plus en plus impériale tandis que la Pologne-Lithuanie l'est réciproquement de moins en moins précisément parce qu'avec la perte de Kiev, la dimension russe, sarmate, de la République a été sévèrement diminuée. Le nationalisme polonais y trouve le cadre de son affirmation. A la veille du *finis Poloniae,* la République devient un Etat unifié dans lequel la Lituanie a disparu : la République est devenue une Nation (1792), elle n'est plus la Sarmatie, précisément parce que la Sarmatie c'est bien désormais la Russie, ce que confirme 1795 puis 1814.

Qu'il s'agisse là de vases communicants est rendu évident par le prométhéisme : la Pologne peut redevenir empire parce que la Russie de 1918, démembrée, est alors susceptible de devenir une Nation. En 1921, les idées de Dmowski et Lénine renversent la situation. Kiev et Minsk restent du côté soviétique donc la RSFSR devient un empire, noyau de la future URSS. La Pologne inspirée par Dmowski devient alors une Nation dont les confins devront être polonisés.

En 1945, l'URSS procède à une révolution géopolitique jamais vue depuis mille ans : elle refoule la Pologne hors de la Sarmatie et la fait entrer dans les terres de la « Germanie » (Silésie, Poméranie)869. L'URSS a désormais entre les mains la totalité des prérogatives de « l'empire sarmate » et c'est précisément de ce chef qu'elle peut annexer Kaliningrad.

Il suffit de reprendre la carte du *Międzymorze* pour s'en convaincre : la fédération envisagée par Pilsudski cernait entièrement la Prusse et pouvait éventuellement, pour des raisons de sécurité, ou au nom des anciens droits des Deux Nations sur ce pays, l'annexer. C'est ce que fait l'URSS.

C'est certainement là la clef de la rhétorique soviétique de 1945 qui mobilise très largement la bataille de Grunwald (1410). Cette victoire polonaise et lituanienne870 sur les Chevaliers Teutoniques devenue une heure de gloire « nationale » dans l'imaginaire romantique polonais, est subitement accaparée par l'URSS en 1945. Grunwald est certes utile pour donner un sens à la lutte contre le nazisme : les Slaves luttent ensemble contre les Germains. Or comme nous l'avons vu plus haut, le panslavisme est de toute façon avant tout une communauté polono-russe. Mais dès qu'on s'interroge un peu sur la place de Grunwald par rapport à ce qu'est l'URSS, cette référence semble bien étrange : Grunwald n'est pas une victoire russe parce qu'elle est étrangère à l'Etat moscovite devenu soviétique. C'est là que se trouve confirmée la théorie de la nature sarmate de l'URSS : si l'URSS peut mobiliser Grunwald et le faire d'une façon très appuyée c'est précisément parce que l'URSS a alors le sentiment d'être l'héritière principale de la Sarmatie. Mieux, il nous semble que c'est même là le sens profond de cette rhétorique, la revendication explicite de l'héritage sarmate. Ainsi donc si l'URSS n'annexe pas la Pologne politiquement, elle n'hésite manifestement pas à s'emparer de son héritage sur le plan du discours historique.

Le phénomène des vases communicants a donc été poussé jusqu'au bout par l'URSS qui fait de la Pologne une pure république nationale. C'est ainsi que la Pologne aurait été victime du succès de

son propre programme sarmate et dépassée par un élève russe trop brillant. De là peut-être le silence assez troublant des Polonais sur le sarmatisme qui a périclité en Pologne871 tandis qu'il a triomphé en Russie où, poussé jusqu'au bout de sa logique, il a engendré indirectement l'eurasisme. Ce n'est alors pas le moindre des paradoxes que les eurasistes russes soient les plus prompts à exclure la Pologne de leur vision géopolitique.

Nous pensons avoir démontré la dimension sarmate de l'Empire de Russie et de son héritier, l'URSS, au plan étatique et théorique de façon générale. Reste à voir ce qu'il en est dans le détail à l'échelle d'une région précise, le monde balte. Ledit monde tel que nous le concevons ici est l'ensemble formé par la Lettonie, la Lituanie et l'ancienne Prusse ducale, soit les territoires où, au XIIIe siècle, les peuples baltes étaient majoritaires.

Dans cette région, il est évident que la Russie est bien héritière de la Pologne-Lithuanie puisque la Moscovie n'y avait pas d'implantation ancienne. Plus intéressant est le fait que l'héritage géopolitique a une dimension ethnique et culturelle. De fait, dans le monde balte, on note une communauté de destin entre les Russes et les Polonais ou entre russité et polonité.

C'est d'abord le cas en Latgale (Lettonie orientale) où les Russes habitent précisément là où habitent les Polonais. Bien mieux, les « Russes » sont parfois tout simplement des Polonais russifiés872. Là ou jadis les Polono-lituaniens avaient fait triomphé le catholicisme, la Russie fait triompher l'orthodoxie. De même, la où régnait jadis la langue polonaise règne aujourd'hui la langue russe. La Latgale et plus précisément la région de Dvinsk (Daugavpils) a été revendiquée par la Pologne en 1919 et concurremment par la Biélorussie et la RSFSR. Un phénomène assez comparable est visible dans la région de Vilnius où Russes, Biélorussiens et Polonais forment un ensemble cohérent du fait de leur langue commune russe. D'un point de vue plus politique, la région est parfois revendiquée officieusement par la Biélorussie au nom des droits de l'URSS et de la vieille « Lithuanie russienne », et conjointement par des groupes nationalistes polonais. Ici en effet l'URSS hérite directement de la Pologne. Dans le cas de la Latgale comme dans celui de la Wilenszczyzna, on voit alors apparaître une sorte de communauté slave russo-ukraino-biélorusso-polonaise, rendue logique par le contexte balte.

A Kaliningrad, membre de ce monde balte, qu'en est-il ? Les différences sont nettes mais des ressemblances apparaissent aussi. Du point de vue de l'Etat, Kaliningrad s'inscrit dans la dimension sarmate de la Russie du fait de la souveraineté : celle de la Russie s'inscrit dans la continuité de celle de la Pologne-Lithuanie avec le XVIIe siècle (1657-58), le XVIIIe siècle (1758-62), la Première (les Treize Points de Sazonov) et la Deuxième Guerre mondiale (1943-45, rhétorique de Grunwald).

Du point de vue culturel, on peut soutenir qu'il existe à Kaliningrad trois options toponymiques : une option conformiste, qui conserve la toponymie soviétique créée ex nihilo dans les années 1950 ; une option prussophile, qui réclame le retour aux noms germaniques ; enfin une option slave. Cette dernière pourrait se baser sur la toponymie polonaise pour parvenir à russifier ou plutôt reslaviser les lieux. La toponymie polonaise est en effet à la fois slave donc linguistiquement assimilable par la langue russe et simultanément ancienne donc ancrée dans le passé, à l'inverse de la toponymie soviétique. Cette façon de se réapproprier la Prusse par la Pologne-Lithuanie est d'autant plus acceptable que celle-ci peut en effet passer pour un Etat russe, ce que ne renie pas le Père Biûkov par exemple. Le meilleur exemple de cette possibilité est Korolevec, version russe de Królewiec.

Une autre manifestation très troublante de l'héritage polonais de la Russie à Kaliningrad est une prophétie politique du Polonais Léonard Chodźko en 1835. Depuis Paris il écrit au sujet de la Prusse orientale, y compris celle du Nord: « Une autre division territoriale est réservée à l'avenir, alors que toutes les parties de l'ancienne République polonaise se trouveront à nouveau réunies, et qu'on tracera des frontières aux palatinats, aux castellanies et **que les noms des villes et des villages germanisés retrouveront leurs dénominations nationales slavo-polonaises... »**873.

Suit la liste des toponymes polonais à rétablir, dont ceux de Sambie et de toute notre Oblast' baltique. N'est-ce pas précisément ce projet que réalisera la Russie cent dix ans plus tard quoiqu'en oubliant les dénominations slaves anciennes pour en créer de nouvelles ?

Il serait in fine logique que la Pologne finisse par avoir une influence assez forte sur la relation que les Kaliningradiens entretiennent avec leur propre Rodina régionale puisque c'est par la case géopolitique polono-lithuanienne que s'est fait le transfert géopolitique de souveraineté. Certes il s'agit là d'une évolution de long terme qui n'est pas très prégnante aujourd'hui. Néanmoins l'évolution régionale s'y prête tout à fait : la mise en place d'une région prussienne entre Gdansk et Kaliningrad pourrait avoir pour conséquence lointaine une appropriation du passé polonais par les Kaliningradiens, tant il est vrai que l'affirmation ethnique du peuple russe reste faible tout en étant peu ancré dans le territoire kaliningradien, alors que, de l'autre côté d'une frontière culturellement poreuse, l'affirmation nationale polonaise dans ses confins septentrionaux est nettement plus forte.

IV.2.2.1.4-La Rus' sarmate : les effets complexes de l'héritage

Lorsque l'URSS éclate en 1991, trois Etats est-slaves apparaissent en Europe orientale : la Russie, l'Ukraine et la Biélorussie. A partir de 1994, un quatrième Etat se met en place, la Transnistrie, tandis que la Crimée affirme son statut de République autonome. Au-delà de la notion d'Etat, des régions est-slaves s'affirment culturellement voire ethniquement : Kaliningrad en Russie, la Latgale et Riga en Lettonie, la Wilenszczyzna en Lituanie, le Wierland/Zanarov'e en Estonie. On remarquera que cette évolution n'est pas sans rappeler la prolifération des Rus' après l'effondrement de l'Etat kiévien au cours du siècle 1132-1240[874]. Mais plus intéressant encore est le fait que ce phénomène conduit à l'apparition de plusieurs Rus' au-delà de la Russie qui ont en commun d'être toutes (sauf peut-être le Wierland[875]) situées sur le territoire de l'ancienne Sarmatie polono-lithuanienne. C'est en fait dans ce contexte-là qu'il est vraiment pertinent de poser la question de ces populations, bien plus, comme le font maints commentateurs, que de les tenir pour des « Russes d'Europe[876] » ce qui ne signifie à peu près rien, puisque rien de précis. La fameuse « Europe » c'est bien ici la Pologne-Lithuanie, ce que confirme notre analyse de la cosmologie kaliningradienne. C'est d'abord le cas parce que la Pologne-Lithuanie est l'ensemble géographique qui permet de rassembler ces territoires tout en les distinguant de la Russie considérée comme une métropole. De ce fait, le territoire sarmate se présente comme rassembleur et cliveur, ce qu'une formule simple rendra très clairement : « Sarmatie + Russie = URSS ». La Sarmatie est donc la Rus' d'au-delà de la Fédération de Russie dont elle serait alors l'antithèse, alors que cette même Sarmatie entretient une relation filiale avec le territoire soviétique.

La Rus' sarmate est d'une nature très diverse (Etats indépendants[877], régions), éclatée politiquement et géographiquement, mais elle a sa cohérence : une langue, une identité ethnique est-slave assez forte, et une distance réelle avec la Russie. Posons maintenant Kaliningrad dans cette Sarmatie. Il n'est pas question ici de prétendre que le Sujet 39 ne fait pas partie de la Fédération. Il en fait juridiquement et politiquement partie sans aucune restriction. En revanche, son évolution géopolitique propre, géographiquement autonome par rapport à la Russie, fait de lui un membre de cette Sarmatie qui se caractérise par une certaine animosité envers Moscou en tant que ville et centre dirigeant (il ne s'agit pas de la Russie en tant qu'Etat), même si cette animosité est de type interne à Kaliningrad (contexte de la Fédération) et de type externe dans le cas des autres régions et Etats concernés (contexte international). En réalité, Kaliningrad se situe précisément à l'intersection entre la Fédération et la Rus' sarmate, elle fait partie des deux ensembles, d'où le malaise de Moscou à son encontre et les débats assez virulents à Kaliningrad même sur sa place dans la Russie et dans « **Notre Europe*** »[878] alias Sarmatie.

La résultante de l'héritage sarmate de la Russie est donc complexe : la Russie est forcée, à travers Kaliningrad, de maintenir une dimension centre-européenne de son identité alors qu'elle l'a presque entièrement perdue en 1991. C'est un atout important sur le plan stratégique et même politique puisque cela renforce la dimension européenne de la Russie. Mais c'est aussi bien un handicap parce que la situation de la Russie se trouve dans un entre-deux Russie-URSS qu'il est difficile de maintenir pour des raisons de cohérence géopolitique, ce qui explique la façon dont de nombreux géopoliticiens russes traitent Kaliningrad, comme une question mineure voire comme si ce territoire n'existait pas ou n'appartenait pas à la Russie. Ce sont là des solutions faciles à la question complexe de l'impact de Kaliningrad sur l'identité géopolitique de la Fédération.

Quant au Sujet 39, il ne peut pas échapper à sa dimension sarmate originelle (1945) comme historique (1525), et continue de recevoir l'appel de la culture polonaise, mais aussi celui de l'évolution politique des autres Rus' qui sont devenus des Etats indépendants, parce que cette oblast' se situe en Sarmatie, un territoire qui a sa propre logique géopolitique et n'est pas forcément tourné vers la seule Russie.

C'est peut-être sous ce rapport qu'on comprend le mieux ce qu'est et ce que peut être Kaliningrad. Pour l'expliciter, on procédera à une analyse comparative entre Kaliningrad et les deux autres Rus', la Blanche et la Petite. Partons des origines : l'Ukraine et la Biélorussie sont à la base des régions de la Rus' kiévienne utilisant la même langue que la Rus' du Nord, et ayant la même religion centrée sur Kiev (puis Vladimir et Moscou). La différence avec la Grande-Russie c'est l'appartenance à la Pologne-Lithuanie sur le plan politique, puis l'uniatisme sur le plan religieux, enfin la codification de la langue écrite locale sur la base d'une langue orale pratiquée dans la capitale culturelle locale. Mais tous ces éléments s'avèrent relatifs : la Pologne-Lithuanie rentre dans la Russie ; l'uniatisme n'a eu qu'un succès limité en Ukraine centrale[879] et il est presque totalement éliminé en Biélorussie et Ukraine russes par l'Etat impérial russe qui ré-impose l'Eglise orthodoxe au cours du XIXe[880] ; enfin les langues biélorussienne et ukrainienne s'effacent devant les progrès du russe, langue du pouvoir, entre 1830 et la fin du XXe siècle[881], le russe restant nettement dominant en Biélorussie et aussi important que la langue nationale en Ukraine. Dès lors, l'identité de l'Ukraine et de la Biélorussie (hormis celle de leurs confins occidentaux, plus forte[882]) se définit par rapport à une histoire particulière, et en particulier à une histoire ancienne qui est celle de la Pologne-Lithuanie.

Prenons maintenant le cas de Kaliningrad. Evidemment, Kaliningrad n'a pas les cinq siècles d'histoire particulière de la Volhynie ou les six siècles de la Biélorussie. Le Kraj baltique, pays russe, grand-russien, sans langue propre, sans religion propre, donc se distinguant encore moins de la Russie que le (la) Belarus ou que l'Ukraine, a pourtant potentiellement la même référence historique derrière lui, celle de la Pologne-Lithuanie dont la Prusse ducale faisait partie en tant qu'Etat tributaire dès 1466 et en tant que dépendance constitutionnelle de 1525 à 1657. Dans ces conditions, on voit que jusqu'à un certain point, le fait sarmate induit la mise en place d'une Rus' différente de la Grande Russie moscovite à Kaliningrad, une Rus' qui se définirait par un passé qui n'est pas celui de la Moscovie mais le sien propre, comme le font les autres pays de la Rus' sarmate. Le fait sarmate a une forte valeur ajoutée en terme identitaire.

Ce n'est là qu'une évolution potentielle et de long terme car il a fallu plusieurs siècles à l'Ukraine et à la Biélorussie pour se constituer en entités particulières, du reste bien fragiles encore de nos jours malgré leur indépendance (ce que montre la guerre d'Ukraine). De plus, il y manque le fait ethnique, les Kaliningradiens étant des Grand-russiens. Néanmoins, le fait ethnique est aujourd'hui lui-même reconnu comme un fait de conscience, c'est-à-dire de croyance. Qu'une telle croyance puisse apparaître à Kaliningrad n'a rien d'impossible, ce d'autant moins que les exemples biélorussien et ukrainien sont là pour servir de modèles et que la géographie travaille

en ce sens. Le fait « subethnique » montrerait peut-être même que les choses se mettent peu à peu en place[883].

Le grand cataclysme de 1991 pose une question essentielle : qui est, ou plutôt qui sont les héritiers géopolitiques de la Sarmatie jadis unifiée par l'URSS ? Qui est ou serait capable de réunir l'ensemble sarmate ? Depuis 1991, la Russie est bien sûr la candidate N°1 mais il semble aussi que la Pologne essaie de reprendre position sur ce terrain malgré un évident décalage géographique (la translation de 1945) qui engendre une très visible hésitation entre les ambitions sarmates et l'ancrage dans la *Mitteleuropa* germanique (groupe de Visegrad, satellisation économique par l'Allemagne[884]). Quant à l'Ukraine, malgré son poids démographique et industriel, elle n'est jamais parvenue depuis 1991 à même trouver un équilibre interne et a atteint en 2014 le point d'auto-destruction. Ainsi, loin de souscrire à l'opinion du prince Jerzy Giedroyc' pour qui 1991 marque la fin de la rivalité polono-russe du fait de l'indépendance des Etats ukrainien et biélorussien (mais encore lituanien et letton), nous croyons que la compétition polono-russe a été relancée par 1991, même si la Russie a conservé une très nette longueur d'avance sur la Pologne. Cette-dernière est aujourd'hui ce qu'elle était avant 1346, c'est-à-dire un Etat encore trop petit pour être une Grande Puissance mais trop grand pour être un pays comme les autres dans la région.

Dans ce jeu, Kaliningrad est bien un morceau incontestable de la Russie mais, parce que cette oblast' est aussi une Rus' des confins immédiats de la Pologne, elle est paradoxalement un territoire où s'opère la lutte d'influence polono-russe (qui se déroule aussi sur le territoire polonais, en Warmie, Mazurie, à Gdansk, à Bialystok... et bien sûr en Ukraine et en Biélorussie).

La situation qui prévaut depuis le début du conflit ukrainien confirme tout à fait cette analyse et de façon inattendue. L'ampleur des tensions politiques russo-polonaises d'une part et les attaques à main armée contre les touristes russes opérées en 2014 par des groupes d'ultra-nationalistes ukrainiens agissant en Warmie-Mazurie auraient dû se traduire par une rupture au niveau de la frontière russo-polonaise[885]. Or ce n'est pas le cas. Au niveau local, les Russes sont inquiets mais continuent de venir en Pologne. Au niveau régional et politique, tous les accords en vigueur avant la crise de 2014 ont été maintenus malgré les sanctions décidées par l'UE. Le régime de transit local transfrontalier russo-polonais à l'échelle de la vieille Prusse orientale lancé en 2012 fonctionne toujours intégralement en 2015, notamment parce que Kaliningrad est un débouché très important pour toute l'économie et le commerce de la Warmie-Mazurie, région assez pauvre. De facto, Kaliningrad est en grande partie dépendante des produits agricoles polonais (lait, saucisses) qui trouvent là un débouché facile. De même, cette région polonaise trouve chez les Russes des touristes qu'elle a plus de mal à faire venir d'Allemagne ou de Scandinavie ; l'essence et les cigarettes russes bon marché sont en outre très prisées des Polonais. Il est donc évident que les intérêts polonais à Kaliningrad comme les intérêts russes en Pologne sont importants et sont appelés à le rester.

Mais le 4 juillet 2016, le régime de transit est suspendu de façon unilatéral par le gouvernement central polonais. La raison invoquée est la tenue du sommet de l'OTAN à Varsovie les 8 et 9 juillet et sa sécurité. Mais depuis la fin de la réunion de l'OTAN, le régime reste suspendu sine die, ce qui est confirmé le 2 août. Il n'est pas impossible que les chefs de l'OTAN aient saisi l'occasion de leur présence pour défaire cet accord de coopération « trans-bloc » tout à fait efficace et créateur de contacts durables. Mais on soulignera aussi qu'il a fallu attendre deux ans pour que la politique internationale rattrape la politique locale. Eu égards aux investissements réalisés par les régions polonaises concernées en direction de la demande kaliningradienne (création d'importants centres commerciaux), la fin du régime local transfrontalier serait un désastre économique dont la Pologne sortirait la grande perdante[886]. Son influence géopolitique en sortirait, elle aussi, diminuée. Mais alors, ne serait-ce pas l'occasion pour une autre Puissance

slave de la même région de prendre sa place ? Il est temps en effet de nous occuper de l'influence géopolitique de la Biélorussie.

IV.2.2.3-La Biélorussie, alternative à la Pologne ?

IV 2 2 3 1-Kaliningrad et la Biélorussie : des identités géopolitiques voisines

De tous les acteurs-clefs de la question, la Biélorussie est le plus oublié. Ayant interrogé Ingmar Olberg, spécialiste suédois des questions géopolitiques de Kaliningrad, au sujet des relations particulières de l'Oblast' avec la Biélorussie, celui-ci nous avait répondu : « Je n'ai à ce jour pas trouvé d'article important à ce sujet. D'ailleurs c'est une question secondaire ».887 Pourtant elle est bien au cœur du problème. D'un point de vue géographique, historique et juridique, la Biélorussie est proche de Kaliningrad. Si Kaliningrad est bien une « Rus' sarmate » géopolitiquement déterminée par une influence polonaise, il est d'un grand intérêt de se demander brièvement si la Biélorussie qui est encore bien plus « sarmate » que Kaliningrad et tout aussi soviétique n'a pas une influence particulière sur l'identité géopolitique de l'Oblast' russe. A l'heure où la frontière polono-russe tend à devebir un front militaire, OTAN oblige, la Biélorussie a peut-être là l'occasion de prendre la place de la Pologne. Or il existe bel et bien une revendication biélorussienne de l'Oblast' même si elle est de faible intensité et a ainsi souvent passé inaperçue aux yeux des analystes. Nous allons montrer qu'on peut cependant en déceler des traces assez nombreuses et surtout concordantes sur le long terme.

Le Sujet baltique tel que désiré à Moscou est une région qui est dénuée de sa couleur locale germanique et balte. Dans ce cas Kaliningrad devient simplement un Extrême-Occident russe *(Rossijskij Dal'nij Zapad)* qui ressemble assez à ce qu'est la Biélorussie elle-même vue de Moscou888, une entité « russe » (c'est-à-dire est-slave) qui prolonge la Grande-Russie moscovite vers l'Ouest. La Biélorussie et Kaliningrad sont donc, dans une certaine mesure, des entités géopolitiques « jumelles », issues, du moins dans leur mouture actuelle, de projets soviétiques et de réalités géo-historiques anciennes relevant de la logique impériale sur une vieille trame polono-lithuanienne.

De même, « l'Ouest » de la carte mentale de l'identité russe c'est au moins autant et sans doute bien plus la Biélorussie que Kaliningrad889. En effet Kaliningrad comme la Biélorussie relèvent de la même géopolitique: l'Ouest soviétique est-slave, bouclier/poste avancé contre/vers l'Europe du Centre-Ouest. C'est ce dont témoigne d'ailleurs les expressions géographiques impériales russes du début du XXe siècle appliquées à la Biélorussie, *Zapadnaâ Rossiâ* (« Russie occidentale »), *Severo-zapadnyj kraj* (« Territoire du Nord-Ouest »), pour le moins proches de celles proposées ou usitées pour la Prusse russe du XXIe, *Zapadnorossiâ* (« Ouest-Russie »), voire, dans les sites internet, « westrus.ru ». Le phénomène est le même que pour Baltiâ-Lettonie décrit plus haut. Les mots prouvent ici qu'il existe des continuités géopolitiques profondes y compris entre des entités nationales différentes. La Belarus, comme la Lettonie, sont en fait des « territoires-relais* », la première entre la Russie et Kaliningrad, la deuxième entre la Russie, la Suède et la Prusse. On peut considérer que jusqu'à un certain point, Kaliningrad et la Lettonie d'une part, et Kaliningrad et la Biélorussie d'autre part forment des comples de jumeaux géopolitiques, c'est-à-dire des couples d'entités géopolitiques qui répondent à un même « programme », à un même « destin territorial » potentiel.

D'un point de vue géohistorique, les deux actuelles « Rus' de l'Ouest « faisaient partie de l'Europe polono-lithuanienne ou *Rzeczpospolita obojga narodów*. Au sein de cet ensemble politique slave de type « impérial » (au sens géopolitique) et multinational dont à bien des égards l'Empire de Russie et l'URSS ont été des avatars géopolitiques, les deux entités étaient des Etats autonomes, l'une en tant que Duché de Prusse, l'autre en tant que cœur du Grand-Duché de Lithuanie. Cette communauté de destin historique entre la Prusse à l'Aigle noire et la

« Rus' Blanche», aujourd'hui manifestée dans une « Europe centrale russe » ou russophone, n'est-elle pas de nature à pousser la Biélorussie vers Kaliningrad?

Or si Kaliningrad est Königsberg en allemand, Karaliaučius en lituanien et Królewiec en polonais, il est évident que la Ville a aussi un nom particulier en biélorussien, langue officielle de l'ancien Grand-Duché de Lithuanie lui-même, nom qui est Karolevec et qui pourrait le cas échéant servir de nom russe. Or cette onomastique particulière montre déjà un intérêt et une représentation propre de l'Oblast' par la Biélorussie890. En réalité, historiquement, la Biélorussie réunit sur sa tête les légitimités anciennes, lithuanienne et polonaise, et la légitimité moderne, soviétique, au nom desquelles elle aurait théoriquement des droits historiques sur l'Oblast' baltique.

Or comme nous l'avons vu supra, les communications russes soit le cordon ombilical sudavien vers Kaliningrad passent notamment par la Biélorussie. Et si un corridor géographique sudavien unissait finalement Kaliningrad à la Russie par la Biélorussie, c'est in fine à la naissance d'une Biélorussie côtière que mènera ce pont, géographie oblige, avec le risque d'une absorption de l'Oblast' dans la République est-slave la plus proche. De même, la légitimation mythologique de la souveraineté russe sur Kaliningrad se fait entre autres par le mythe iatvingien qui unit avant tout l'Oblast' à la Polésie occidentale. Or la question du cordon sudavien s'intègre en effet dans la rhétorique nationaliste biélorussienne (qui est largement celle de l'opposition au Président Lukašenko) qui invoque la carte de Dovnar-Zapol'skij. Cette carte qui détermine avec précision les contours de la langue et de la Nation biélorussiennes inclut la Sudavie (plus exactement les régions des actuels confins polono-lithuaniens qui touchaient à l'ex-Prusse orientale) et *Vil'na* (Vilnius). Il est donc patent que même sur le plan territorial, la Biélorussie et Kaliningrad sont appelés à se rapprocher dans le but de réviser, le cas échéant, les frontières de la Lituanie, à Klaïpeda, Vilnius et en Sudavie. Au-delà des fluctuations économiques et diplomatiques ponctuelles, on est là devant des intérêts communs assez profonds qui touchent à la définition des deux entités post-soviétiques.

En effet, un élément qu'il ne faut pas oublier est que l'Extrême-Occident russe est beaucoup plus proche de la Biélorussie que de la Russie, que les deux territoires ont été conçus comme des Marches de l'empire géopolitique soviétique face à l'Ouest et que le nombre de Biélorussiens dans l'Oblast' n'est pas tout à fait négligeable (entre 5 et 7%). Ce dernier élément ethnique devient essentiel si on inverse la perspective : les Biélorussiens sont dans une large mesure des Slaves orientaux ou du moins des russophones qui se définissent par leur territoire, et spécifiquement par l'occidentalité géographique et culturelle de ce territoire. Les Kaliningradiens, vrais Russes, ont précisément le même type d'identité, territoriale et occidentale.

Pour la Biélorussie, le Sujet baltique russe est en théorie un atout et un allié tant il est vrai que la Biélorussie du président Aleksandr Lukašenko est un Etat rejeté idéologiquement par l'UE, menacé par l'OTAN et réciproquement un Etat diplomatiquement proche de la Russie. Les relations entre l'Etat enclavé et l'Oblast' exclavée dépendent néanmoins des relations Moscou-Minsk qui ont eu tendance à se tendre dans les années 2010 (la rationalité économique russe devant primer sur la grande politique généreuse « à la soviétique » dans le domaine énergétique)891 avant de se resserrer, après des hésitations, dans le contexte dangereux pour les deux parties de la guerre d'Ukraine892.

Enfin existe un accord spécial entre l'Oblast' et la Biélorussie signé le 14 octobre 1999, toujours en vigueur et qui établit des rencontres annuelles dont celle des 11 et 12 mai 2011. Mais d'une part cet accord concerne des sujets assez banals: agriculture, pêche, industrie du bois et papier, énergie, culture, jeunesse, information. D'autre part, il n'est pas isolé puisque de tels accords existent aussi bien entre la Biélorussie et d'autres Sujets de la Fédération (Orel, et même Murmansk, Primor'e, Tatarstan...).893.

IV 2 2 3 **2-Les revendications pacifiques de la Biélorussie sur Kaliningrad**

Cependant il existe un intérêt tout à fait particulier de la Biélorussie envers Kaliningrad. Il se manifeste notamment les 10 et 11 novembre 2013, lorsque le président Lukašenko propose de développer l'agriculture à Kaliningrad qui est selon lui laissée à l'abandon alors qu'en Biélorussie elle est développée car c'est un secteur prioritaire). Il affirme avoir proposé au Président Poutine de prendre Kaliningrad car « A l'époque soviétique la Biélorussie était responsable [sur le plan agricole] de l'Oblast' de Kaliningrad, c'est notre894 terre au meilleur sens du terme. Il n'est pas nécessaire de nous rendre la terre en toute propriété, nous nous occuperons simplement du business agricole... Nous avons été il n'y a pas longtemps à Kaliningrad avec Poutine, et nous volions en hélicoptère. Je regarde : Vous ne cultivez pas la terre ! Ces mêmes terres étaient pourtant les meilleures de l'URSS à une époque, cette terre était florissante, vous ne cultivez rien ! Je dis à Vladimir Vladimirovič [Poutine] : Donne-moi ces terres. Et lui est d'accord ! ».895 Plus loin le Président biélorussien dit « Je ne vise pas à m'emparer demain de Kaliningrad mais si c'était possible je le voudrais bien »896. L'affaire va assez loin puisqu'aussitôt après on parle de référendum en Biélorussie897. Il est remarquable qu'on évoque ici une inclusion de Kaliningrad dans la région de Grodno, certes la plus proche des régions biélorussiennes.898 Il est du moins stupéfiant qu'un projet agricole se transforme aussitôt en référendum à caractère politique, comme si on voulait ouvrir la porte à des projets d'une tout autre ampleur.

En réalité, ce projet n'est pas tout à fait nouveau. La RSS de Biélorussie a semble-t-il déjà envisagé cette possibilité. P K Ponomarenko, Premier Secrétaire du PC de Biélorussie de la fin des années 1930 au début des années 1950 avait déjà émis des prétentions sur Kaliningrad899. Au printemps 1951, celui qu'on surnomme le « rassembleur de la terre biélorussienne »900 aurait proposé au comité du PC de l'Oblast' de Grodno d'annexer tout le territoire de Kaliningrad à la RSS de Biélorussie, soit comme nouvelle oblast' biélorussienne soit comme simple rajon de l'Oblast' de Grodno. Selon lui, le lien entre la RSFSR et l'Oblast' maritime à travers la Lituanie était peu sûr, ce d'autant plus que la Lituanie était alors secouée par la guerrilla des « Frères sylvestres » anti-soviétiques. En outre, il valait mieux à ses yeux éliminer toute frontière commune entre Lituanie et Pologne pour empêcher « un possible rappel aux mouvements anti-soviétiques polonais et lituaniens de la puissance de la Monarchie polono-lithuanienne qui comprenait notamment les oblasti de Smolensk, de Pskov901, toute la Biélorussie et une part substantielle de l'Ukraine ». Ce premier secrétaire demandait donc la création d'un corridor territorial à partir de territoires soustraits au Sud-Est de la RSS de Lituanie qui auraient été partagés entre la RSFSR (Oblast' de Kaliningrad) et la Biélorussie (Oblast' de Grodno), et compensés par une extension de la Lituanie au nord de Grodno et dans la région de Vilnius. Ainsi le chemin de fer stratégique entre Kaliningrad et le reste de la RSFSR aurait été en sûreté sur le territoire des seules « Républiques slaves » de l'URSS. Mais Staline, selon les documents du Gouvernement lituanien en exil, se refusa à cette modification géopolitique en affirmant que cela et en particulier la soustraction de la Lituanie du Sud-Ouest pouvait exciter le terrorisme en Lituanie et en outre causer l'objection des Puissances occidentales902.

Les revendications de Ponomarenko datent des années 1950. Elles émanent d'un dirigeant en exercice. Elles sont confirmées de façon inattendue par une carte de 1971 (voir en annexe) publiée par l'organisation nationaliste appelée «Assemblée de l'Union des Etudiants biélorussiens » *(Rada Zadzinočannja Biełaruskich Studentau)*903. L'auteur de la carte, Ûrij Popko, dessine une très grande Biélorussie qui combine à la fois les revendications biélorussiennes traditionnelles sur Smolensk, Brânsk, Vilnius, Daugavpils, Białystok, Suwałki, et des revendications maximales sur Pskov, les sources de la Volga (Ouest de l'Oblast' de Tver) et Tchernigov (Ukraine), ce qui correspond à l'aire d'extension des dialectes biélorussiens et apparentés. Mais ce qui attire le plus l'attention sur cette carte est qu'elle inclut également toute

l'Oblast' de Kaliningrad et le corridor de Sudavie. Cette Biélorussie maximale a donc accès à la mer et met un terme à l'exclavement de l'Oblast' russe. Plus intéressant encore est le fait que que Popko se donne la peine de justifier l'inclusion de la Prusse soviétique dans la Biélorussie, et c'est d'ailleurs le seul véritable texte qui apparaisse sur cette carte. Ce texte très court est bilingue, biélorussien et anglais, mais les deux versions sont différentes et il est évident que c'est la version biélorussienne qui est la version originale. Voilà ce qu'elle dit : *« En 1946 l'Oblast' de Kaliningrad fut peuplée par les Biélorussiens, mais plus tard du fait des calculs impérialistes moscovites, la composition ethnique de l'Oblast' a considérablement changé »*904.

La conception de Popko est donc basée sur l'idée qu'en 1946, soit l'année même de la création de l'Oblast' russe, la majorité des premiers colons était des Biélorussiens, et qu'il s'agit donc d'une terre biélorussienne. Cela est-il conforme à la réalité historique ? A priori non. Les Biélorussiens sont en effet nombreux parmi les premiers colons, mais ils ne sont pas majoritaires, même en 1946. Mais c'est oublier un peu vite que, pour Popko, les « Russes » de Smolensk, de Brânsk et de Pskov sont eux aussi des Biélorussiens comme le montre cette même carte. Or Smolensk est la première région russe par le nombre de colons venus à Kaliningrad, devant l'Oblast de Leningrad et celui de Moscou905. Dès lors, si on met bout à bout les Biélorussiens, les Russes de Smolensk, puis encore ceux de Brânsk et de Pskov, il n'est pas du tout exclu qu'on arrive en effet à une majorité906. Certes, comme l'avoue Popko lui-même, après 1946, la composition ethnique a changé au profit des « Moscovites ». Mais le socle ethnique de l'Oblast' est marqué par ces colons originels qui représentent en effet une sorte de droit historique biélorussien.907

La carte de Popko est-elle représentative ? D'une part, elle a été reprise par une organisation politique, minoritaire certes, mais active. Mais elle coïncide parfaitement avec les ambitions de Ponomarenko décrites plus haut. En réalité, cette carte, comme toute carte avançant des revendications territoriales, exprime des voies géopolitiques possibles, elle est donc représentative d'une certaine conception territoriale propre aux Biélorussiens, de leur géopolitique au sens strict du terme car les intérêts territoriaux sont globalement stables. Cela devient une certitude si on tient compte du fait que Ponomarenko était un dirigeant soviétique, que le Président biélorussien actuel se déclare «socialiste», et que Popko comme l'Union des Etudiants biélorussiens sont d'une droite nationaliste opposée aux deux personnages précédents. Il est donc clair que la Biélorussie d'aujourd'hui ne fait, par la bouche de Lukašenko, que reprendre un vieux projet conforme à la géopolitique nationale profonde.

Nous rappellerons encore que l'historien et activiste régionaliste biélorussien Mykola Šelâgovič908, considère Kaliningrad comme un prolongement de la Polésie occidentale, ce qui explique en partie qu'après avoir promu une région autonome en Biélorussie, il se retrouve désormais à Kaliningrad en promoteur d'une identité iatvingienne compatible avec celle de la Fédération de Russie. Or son raisonnement pourrait aussi être retourné : si les mythiques Iatvingiens unissent le territoire de Kaliningrad à la Russie par la Biélorussie, ils peuvent tout aussi bien et mieux encore unir l'Oblast' à la Biélorussie toute seule. C'est une proposition qu'il n'a pas osé faire mais qui est illustrée par sa propre expérience géopolitique et la migration géographique de ses « intérêts iatvingiens » de la Polésie vers la Baltique.

De même l'historien kaliningradien Bessonov a fait paraître en novembre 2014 une tribune dans laquelle il estime que le manque d'intérêt de la Russie envers Kaliningrad explique le relatif délabrement économique (agricole) de l'Oblast'. La solution serait un transfert à la Biélorussie qui, ayant un besoin vital d'un débouché sur la mer, n'aurait d'yeux que pour ce territoire909. En effet, l'Oblast' exclavée est le débouché maritime le plus proche pour la Biélorussie enclavée : ce sont deux entités parfaitement complémentaires. Dans ces conditions, il n'est pas certain que la Biélorussie ne chercherait pas à capter à son profit un Sujet baltique qui s'éloignerait politiquement de la Fédération, au nom d'une solidarité est-slave et d'une certaine fidélité filiale à l'URSS puisque l'Oblast' comme la République sont véritablement nés du fait de la volonté

soviétique de les mettre en place. L'universitaire polonais Piskozub avait d'ailleurs émis l'idée d'un destin complémentaire et donc commun de Kaliningrad et de la Biélorussie sur ces considérations maritimes dès les années 1990[910].

C'est donc un acteur de tout premier plan de la question kaliningradienne que nous avons dans la « Rus' Blanche ». Il faudra systématiquement prendre en compte cette dimension de la question pour pouvoir suivre et comprendre les évolutions géopolitiques à Kaliningrad car la Biélorussie n'est pas un pays étranger dans l'Oblast' russe. Kaliningrad fait vraiment partie du « monde biélorussien », et ce depuis sa création.

Mais si Kaliningrad est avant tout un pays slave, partie de mondes slaves dans lesquels elle se reconnaît elle-même, ne fait-elle pas aussi partie d'autres mondes baltiques ?

IV.2.3-Kaliningrad et les mondes baltiques

IV.2.3.1-Des influences scandinaves fragiles

IV 2 3 1 1-Les structures géopolitiques de la Baltique : une Méditerranée du Nord

Depuis les années 2000, a été lancé un projet, qu'on doit qualifier de géopolitique, à l'échelle d'un espace qui est la macrorégion baltique[911]. Cet espace comprend tous les pays riverains de la mer éponyme ainsi que deux pays périphériques, la Norvège et la Biélorussie.

Ce projet a pour ambition d'intégrer économiquement et sur le plan institutionnel l'ensemble de la macrorégion autour des Etats membres de l'UE, et avant tout autour de la Suède et de la Finlande. Le modèle implicite est celui d'une « Méditerranée du Nord ».

La construction de la macrorégion baltique en tant que « Méditerranée du Nord » pose un certain nombre de problèmes. D'abord il faut expliciter l'allusion. La Méditerranée est ici considérée comme référence, à la fois culturelle, politique, et économique. La Méditerranée a bel et bien été une entité unifiée par l'Empire romain. Une capitale, Rome, la civilisation gréco-romaine, un Etat universaliste, deux grandes langues de civilisation, le grec et le latin, et finalement une même religion, la religion impériale puis le christianisme, unissaient les trois côtés, européen, asiatique et africain, d'une mer intérieure que les Romains appelaient à juste titre *Mare Nostrum*, « Notre Mer ». La Baltique, située à l'autre bout de l'Europe, peut-elle devenir une Méditerranée du Nord ?

La Baltique n'a pas les mêmes caractéristiques que la Méditerranée. Tout d'abord les deux rives de la Baltique se situent de part et d'autre de la ligne de faille socio-économique et culturelle la plus profonde d'Europe. D'un côté le libéralisme capitaliste, de l'autre le communisme. Cette ligne de faille est d'autant plus profonde qu'elle coïncide dans une large mesure avec celle qui distinguait jusque dans la deuxième moitié du XIXe siècle l'Europe du Second servage (celle de l'Est) de celle qui ne l'a pas connu (celle de l'Ouest).

La Baltique correspond aussi à trois mondes culturels différents qui ont généralement été fermés les uns aux autres. Elle comprend le monde germano-luthérien (Allemagne du Nord, Scandinavie, Finlande, Estonie, Basse-Lettonie[912]), le monde slavo-catholique (Pologne, Lituanie, Latgale, Biélorussie du Nord-Ouest), le monde slavo-orthodoxe (Russie métropolitaine, Kaliningrad, Latgale[913], Biélorussie du Sud-Est).

Si nous revenons à notre comparaison avec la Méditerranée, il faut poser la question de l'unité politique dont les autres éléments d'unité de la Méditerranée ont découlé. La Baltique n'a pas d'unité politique évidente dans l'histoire. Des Puissances se sont plus moins durablement imposés comme dominantes à un moment donné, le Danemark aux XI-XIIe siècles, le Saint-Empire et ses vassaux aux XIII-XVe, la Suède au XVIIe, la Russie aux XVIII-XIXe, l'Allemagne au début du XXe siècle, l'URSS dans le deuxième XXe siècle. En particulier, la Suède du XVIIe siècle était bien proche d'une unité politique de l'ensemble de la Baltique, « lac suédois ». Mais la Baltique

est toujours restée un champ d'affrontement entre des Puissances relativement équilibrées dont aucune n'a jamais pu éliminer complètement les autres. La Suède du *Dominium Maris Baltici* ne put ni conquérir véritablement la Prusse, ni chasser définitivement le Danemark et la Pologne des côtes de la Baltique.

De ce fait, la Baltique n'a pas et n'a jamais eu de capitale politique. C'est donc une macrorégion à la fois polycentrique, multipolaire, et un espace amorphe, sans tête[914]. L'absence d'unité politique de la Baltique a été un fait capital : la Méditerranée était sans doute bien plus diverse culturellement que ne le fut jamais la Baltique, mais l'unité politique romaine permit un rapprochement décisif entre les peuples égyptien, berbèro-punique, sémitiques, celtiques, illyriens, helléniques, italiques; dans le cas de la Baltique, l'absence de pouvoir unificateur a laissé se maintenir des frontières mentales, culturelles et sociales à peu près infranchissables.

Si on devait trouver une capitale à la macrorégion baltique, on ne pourrait y parvenir que sur le plan culturel[915] avec la ville archiépiscopale de Brème dont le rôle a été décisif dans l'évangélisation de presque tous les pays riverains vers l'An Mil, à l'exception de la Russie, de la Lituanie et de la Pologne[916], trois pays plutôt tournés vers l'intérieur des terres et dont l'accès à la Baltique a historiquement été limité et menacé. Brème a en effet été la capitale religieuse et la mère des Eglises d'Allemagne du Nord, de Prusse, de Livonie et de toute la Scandinavie via les sièges de Riga[917] et Lund[918] qui en étaient des créations. Il est révélateur que Brème ne se trouve même pas au bord de la Baltique mais sur la Mer du Nord.

La Baltique, sur le plan culturel, se réduit donc au seul monde germano-luthérien. C'est bien la mouvance médiévale de Brème, mais c'est aussi bien le monde luthérien qui renvoie strictement au même territoire. C'est un espace qui a longtemps eu une *lingua franca* commune, le bas-allemand, langue des commerçants de la Hanse, langue relativement proche des parlers scandinaves. Ces éléments d'unité sont forts car fondamentaux pour l'identité de chacun des peuples de ce monde germano-luthérien[919].

Ainsi, on doit convenir que la macrorégion baltique a bien des éléments d'unité mais le fait est que ceux-là mêmes qui unissent n'en divisent pas moins.

Le monde germano-luthérien exclut par définition la Russie, la Lituanie et la Pologne, ces pays n'étant ni de près ni de loin germaniques (au sens où nous avons pris ce terme ici) ni luthériens. Or le fait est que la Pologne a (re-)conquis[920] dès le Moyen-Age des microrégions germaniques (la Prusse Royale avec Danzig) élargies après 1945 à la Silésie, la Warmie, la Mazurie et la Poméranie. La Russie annexait la Livonie et (ré-)annexait l'Ingrie au XVIIIe siècle, puis s'emparait de Koenigsberg et de la Sambie au XXe. La Lituanie, elle, s'accaparait en 1923 le Memelland prussien. Il est donc indispensable de dire que les trois pays « intrus » dans le monde germano-luthérien se sont faits une place dans la Baltique en annexant précisément des microrégions entières de culture germanique qui appartenaient bien au monde germano-luthérien décrit plus haut. On se retrouve in fine devant une situation aussi complexe que délicate: les Etats slaves ou balte qui se sont agrégés à la macrorégion baltique l'ont fait au nom de territoires germano-luthériens alors que ces Etats n'en partageaient pas la culture, quand ils ne l'ont pas délibérément détruite après 1945.

Ici on atteint la contradiction profonde, géopolitique, de l'unité baltique. Le monde germano-luthérien était un monde qui unifiait la Baltique par la mer, c'est-à-dire un monde côtier et en expansion (fronts pionniers suédois en Finlande et allemand en Prusse) qui avait mis la main sur des débouchés maritimes vitaux pour des Etats extérieurs à ce monde culturel, des Etats du monde continental centre- ou est-européen. La raison d'Etat exigeait donc des guerres pour le contrôle de ces débouchés maritimes. L'unité baltique a donc produit son propre éclatement.

IV 2 3 1 2-La dialectique géopolitique baltique : le Continent slave contre la Mer germanique

De facto, la macrorégion baltique est un espace qui est marqué par la dialectique Terre/Mer, Continent/Baltique. L'idée d'une dialectique Terre/Mer nous est venu de notre parcours. Nous avons en effet étudié successivement la Livonie d'Ivan le Terrible puis la Lettonie orientale contemporaine (citer). Dans cette dernière étude, nous avons montré que cette-dernière, encore appelée Latgale était moins une exception dans l'ensemble letton que la preuve que l'élément ethnique letton[921] était en fait fractionné intérieurement par des forces pérennes qui attiraient deux morceaux du pays depuis l'extérieur. Ces forces étaient la « Mer » que nous avons identifiée comme l'influence culturelle, économique et politique (avec des nuances) exercée par l'Europe du Nord-Ouest germanique (Allemagne du Nord, Danemark, Suède) par mer vers les côtes (Basse-Lettonie), et la « Terre » identifiée comme l'influence exercée par l'Europe centrale et orientale slave (Pologne, Lituanie, Russie, Biélorussie[922]) par le biais du fleuve vers l'intérieur des terres (Latgale). Nous soulignerons ici que la Pologne et la Russie, grandes rivales historiques aux relations politiques compliquées et aux cultures nettement différentes et concurrentes mais imbriquées[923], sont, dans cette optique, représentantes d'une même force, la Terre, ce que confirme leur terrain d'influence commun.

Nous avons ensuite tenté de généraliser cette approche à d'autres pays. Contre toute attente, cette approche a été validée non seulement en Estonie, au destin similaire à celui de la Lettonie, mais encore en Lituanie, et même en Finlande et en Pologne. A l'intérieur de tous ces pays on voit dans le détail se dessiner un immense front interne qui oppose la Terre à la Mer: en Estonie c'est Narva, Dorpat et tous les alentours (évangélisés par les Kiéviens au XIe, les Moscovites au XVIe et les Polonais au XVIIe siècle) contre Tallinn et l'Estonie occidentale ; en Lituanie c'est Vilnius et Kaunas (Lituanie historique) contre le Memelland (Lituanie prussienne) ; en Finlande c'est le pays finnophone « pur » et continental (Nord et Est) jadis dépendant de Novgorod contre le pays suécophone côtier (Ouest et Sud) ; en Pologne, c'est la Pologne proprement dite, continentale (Cracovie, Varsovie) contre les territoires disputés de la Prusse (Mazurie, Warmie, Gdansk) et de Poméranie. On voit donc que ce n'est pas une dialectique Est/Ouest ni Sud/Nord mais une fracture entre la Baltique et l'hinterland.

Nous retenons donc comme hypothèse générale que toute la moitié orientale du bassin baltique est le théâtre d'un affrontement ou plutôt de la concurrence de deux influences contradictoires, germano-baltique et slavo-continentale, qui se joue sur les plans culturel, économique et politique. Les forces de l'Europe du Centre et de l'Est affrontent donc historiquement et géopolitiquement celles de l'Europe du Nord-Ouest luthérienne dans un rapport de force changeant. A partir du XIIIe siècle, la Mer domine (Ordre Teutonique, Hanse, Union de Kalmar). Au XVIe siècle, le rapport de force s'inverse, ce dont témoigne l'absorption de la Prusse et de la Courlande par la Pologne et les conquêtes d'Ivan le Terrible en Livonie. Au XVIIe, la Mer domine à travers la Suède. Au XVIIIe, la Terre reprend le dessus avec la Russie. Du fait de l'unité allemande, la Mer reprend le dessus jusqu'en 1945[924]. L'ère soviétique correspond à une précellence de la Terre (URSS, Pologne, RDA) sur la Mer. Depuis 1991 et jusqu'aujourd'hui (2015), la prééminence est passée à la Mer.

Or l'idée même de bâtir une macrorégion baltique est une idée qui relève typiquement de cette prévalence maritime de l'Europe du Nord-Ouest, spécifiquement de la Suède, de la Finlande et du Danemark (et dans une moindre mesure de l'Allemagne), « maillons forts » qui pratiquent une

politique d'influence envers les « maillons faibles » (Pays baltes, Russie) de l'autre côté de la fracture socio-économique baltique. Tel est somme toute le contenu de la « Dimension septentrionale de l'UE » dont le discours est, comme l'a démontré la politologue Anna Karpenko925, néolibéral, normatif, et, toutes proportions gardées, « colonial » dans la mesure où l'Autre doit se conformer à Soi et que son altérité ex-communiste est considérée comme une déviance historique, une erreur économique, sociale et idéologique.

Ce discours se réfère explicitement à la Hanse, association souple, mercantile, prospère présente jadis de part et d'autre de la Baltique et qui aurait vocation à servir de modèle. Mais la Hanse fut essentiellement une association de villes germaniques pratiquant l'exploitation économique de l'Europe centrale et Orientale926 : du fait de la Hanse, « on vit donc se figer une organisation des échanges qui laissait à l'Europe centrale [et orientale] la production des matières premières, aux marchands […] hanséatiques leur transport et à l'Europe occidentale […] leur transformation. » Or c'est bien une nouvelle division du travail, et presque du même type qui se profile derrière cette rhétorique.

Le paradoxe de cet « impérialisme démocratique et libéral» qui essaie d'intégrer la Baltique sous sa loi est qu'il est déterminé par la profonde fracture socio-économique. C'est elle qui incite le Nord-Ouest, qui se sent assuré de sa puissance et de la validité de son modèle, à influer sur et à dicter le destin de l'autre Baltique. Or, cette fracture qui ne gêne nullement les Puissances du Nord-Ouest est infranchissable économiquement pour la plupart des ressortissants de l'autre Baltique, niveau de vie oblige. Le paradoxe est donc que la fracture suscite une volonté d'intégration qui, in fine, n'est pas possible en dehors d'une domination. L'intégration n'est donc qu'à sens unique.

Enfin, cette hégémonie de la Mer germanique sur le Continent slave fait fi des fractures culturelles qui restent extrêmement fortes. La cosmologie politico-culturelle de Kaliningrad le confirme de façon éclatante.

IV 2 3 1 3-La macrorégion et la géopolitique suédoise

La construction de la macrorégion baltique relève donc in fine d'un projet géopolitique suéco-finlandais. Celui-ci est en réalité une permanence de l'histoire suédoise et suéco-finlandaise. Si ses racines remontent bien au XVIIe siècle, il se réincarne au XIXe siècle sous la plume de Kjellén, précisément fondateur de la géopolitique moderne. Son élève De Geers fonde l'idée d'une Fennoskandia et d'une Baltoskandia rassemblant autour de la Suède une grande région comprenant tous les territoires où ont existé des intérêts suédois en analysant notamment les temps glorieux du *Dominium Maris Baltici.* De Geers dresse alors une carte qui correspond parfaitement à l'actuelle macrorégion (voir la carte de De Geers en annexe).

En effet elle inclut bien sûr toutes les anciennes possessions directes de la Couronne de Suède (Finlande, Livonie, Poméranie), les autres pays scandinaves, mais aussi la Russie du Nord-Ouest puisque les Suédois envisageaient sérieusement de placer un Vasa sur le trône de Russie (le prince Philippe) pendant les Troubles (1605-10), en commençant par l'installer à Novgorod qu'ils occupaient. L'Allemagne est incluse dans la région non seulement du fait de sa culture proche mais encore du fait des ambitions suédoises manifestées pendant la Guerre de Trente Ans (1618-48); là encore un Suédois pouvait soit monter in fine sur le trône impérial, soit gouverner, en tant que « protecteur », au moins toute l'Allemagne protestante. Enfin la Pologne et la Lituanie sont tenus pour parties de la macrorégion en grande partie parce que les Vasa ont mené une politique très active dans ces pays à la fois pendant le Déluge et pendant l'épopée de Charles XII : les deux pays que la Suède s'activa à diviser devaient devenir des protectorats suédois ou du moins des alliés proches de la Suède.

Ces grands projets suédois mis bout à bout forment la carte de la macrorégion qui n'est certes plus un espace d'expansion militariste et de pillage économique mais une grande zone d'influence. Le fait est qu'il s'agit là in fine d'un projet purement politique, aujourd'hui comme hier. Le substrat culturel y joue un rôle mineur et pour cause : il dépasse totalement les limites de la seule vraie macrorégion commune, germano-luthérienne. La macrorégion peut assez bien se couler dans les traditions culturelles de l'Estonie et même d'une grande partie de la Lettonie où les manuels scolaires présentent de « bons vieux temps suédois »927 du XVIIe plus cléments que les dominations teutonique, russe ou soviétique. Mais en Pologne, en Lituanie, la Macrorégion n'a pas ces bases928. Et à Kaliningrad encore moins.

Il n'y a donc pas d'identité « baltique » compatible avec l'identité de Kaliningrad. Il reste donc une vague « identité européenne » qui peut être commune mais qui finalement joue contre la Suède dans la mesure où l'Europe vue de Kaliningrad c'est bien plus la Pologne et l'Allemagne voire la France et l'Italie que la Suède et la Finlande. On peut même dire que la frontière qui sépare la Suède de la « Rus' kaliningradienne » est de loin la plus forte de toutes celles de la Baltique: Kaliningrad n'est ni luthérienne (comme le sont la Suède et la Courlande voisine), ni membre de l'UE (comme la Suède et la Pologne), ni même discrètement solidaire de la Suède comme peuvent l'être la Russie continentale et la Finlande929.

Pourtant, vue de Suède, Kaliningrad, qui se trouve avoir une frontière maritime directe avec elle du fait des eaux adjacentes à l'île de Gotland, est censée faire partie de « son monde ». Cela va si loin que la Comtesse von Dönhoff a même pensé que la Suède devait participer soit à un éventuel partage de Kaliningrad, soit à un éventuel condominium impliquant les détenteurs historiques de la souveraineté sur le Sujet russe930. Dans l'Oblast', à Baltijsk, il existe un discours officiel multiculturaliste comme nous l'avons vu plus haut : « C'est ici, sur ce bout de terre, que les Suédois, les Russes, les Allemands et les Polonais exercèrent leur influence [sic] tandis que les bateaux de bien d'autres pays encore y jetèrent leur ancre». Mais un tel discours relève par définition d'autre chose que de l'identité géopolitique telle que nous l'avons définie : il s'agit en réalité d'une idéologie qui ignore sciemment la notion de souveraineté (« influence ») et d'identité territorialisée et qui tend vers une « Europe » indéfinissable. C'est aussi bien un discours de circonstance émanant de l'Etat russe et visant le cas échéant à attirer les fonds suédois ou européens. En clair, il s'agit tout simplement de la réponse économique russe, très intéressée, à un projet politico-économique suédois ambitieux. Mais tout cela est sans lien propre avec le territoire ou la population de l'Oblast' russe.

Du reste, selon les observations de l'historien kaliningradien Il'â Dement'ev931, même la présence économique suédoise et danoise a constamment décru depuis les années 2000 du fait des restrictions imposées par l'Etat fédéral russe aux ONG. C'est en effet à travers elles que s'exerçait une influence scandinave locale.

Passons maintenant au cas concret à travers l'exemple de Pillau/Baltijsk. La vieille Pillau ainsi que Lochstädt/Primorsk ont un caractère exceptionnel au vu des relations géopolitiques potentielles entre la Suède et Kaliningrad : ce sont les seuls points de l'Oblast' sur lesquels se soit exercée une éphémère mais pleine souveraineté suédoise (1629-35). De facto, dans le cadre de l'impérialisme militaro-économique d'alors, il s'agissait de deux têtes de pont permettant à la fois de couper Königsberg de la haute mer et d'en tirer d'immenses revenus par les droits de douane perçus à chaque passage. Cette présence a abouti à la création de la citadelle de Pillau qui existe toujours quoiqu'elle soit en mauvais état. Ce monument a eu beau traverser les siècles, aucune trace de culture suédoise ne s'y est attachée. De ce fait, Pillau ne représente pas le pont identitaire potentiel entre la Prusse russe et la Suède. On pourrait même dire que dans le contexte de la remise au goût du jour du passé germanique en Prusse, la citadelle de Pillau pourrait être l'exemple de ce qui est étranger : après tout, les Suédois, depuis Pillau, étaient les ennemis des

Prussiens et avant tout de Königsberg, comme ils l'étaient, à la même époque, de la Russie du côté de l'Ingrie.

En définitive, la Suède n'a pas d'influence sur l'identité géopolitique de Kaliningrad, en dehors évidemment de la filiation très indirecte que nous avons relevé plus haut entre les ambitions maritimes suédoises et russes ; mais précisément, c'est avouer que Kaliningrad n'est baltique que pour autant qu'elle vise à la domination de la Mer en rivalité avec la Suède.

IV 2 3 1 4-Kaliningrad et le Danemark : une amnésie géopolitique commune

Ce qui est vrai pour la Suède l'est d'autant plus pour la Finlande et le Danemark. La Finlande n'a aucun lien géopolitique avec Kaliningrad, même si elle a des liens denses avec le reste de la Russie. Quant au Danemark, il a été dans les années 1990-2000 l'un des principaux investisseurs économiques à Kaliningrad; vu de Kaliningrad, le Danemark est également la porte de l'Atlantique. Mais d'influence sur l'identité géopolitique de l'Oblast', on ne trouve pas trace. Et pourtant, comme pour la Suède mais de façon beaucoup plus profonde, il y a potentiellement une histoire commune entre la vieille Prusse (en l'occurrence pré-teutonique932) et le Danemark. Au-delà des comptoirs vikings, la Prusse et tout particulièrement la Sambie a semble-t-il été partiellement conquise à trois reprises par les Danois, sous Knut I, Knut IV et Valdemar II933. Un certain prince Haakon (Haakon Jarl934) aurait même été proclamé « roi de Sambie » vers l'An Mil. Mais de cela, non seulement la population russe n'a aucune connaissance, mais encore le discours officiel, russe comme danois, est amnésique. De façon significative, les Danois n'apparaissent même pas sur le monument d'Elisabeth.

Mais les mondes baltiques ne se résument pas aux ambitions scandinaves qui s'avèrent très fragiles. Car qui dit baltique dit aussi, souvent, balte.

IV 2 3 3-Kaliningrad et le monde balte : une communauté très paradoxale

Tout comme la germanité, la baltité de Kaliningrad est tout à fait paradoxale. D'une part, la cosmologie politico-culturelle nous l'a montré, la Lituanie n'a pas vraiment d'influence sur Kaliningrad et en aura vraisemblablement de moins en moins. Mais la question balte est importante par sa dimension interne : Kaliningrad est bien un Pays balte, en tout cas l'héritier géographique et géopolitique de l'un d'eux ; d'autre part la « Lituanie mineure » n'est pas qu'un mythe nationaliste lituanien mais un possible **propulseur géopolitique*** intéressant pour la Russie et pour Kaliningrad. Dès lors on verrait apparaître une étonnante « Lituanie russe ». Enfin, il nous a semblé intéressant de pousser jusqu'au bout l'idée de Monde pan-balte, dans la mesure où la question balte à Kaliningrad invite à se demander s'il n'existe pas une dimension proprement balte de la Russie et qui, simultanément la transcende dans une vaste région de l'Europe orientale.

IV 2 3 3 1-Kaliningrad : une « Lituanie russe » ?

Le rôle étonnant et ambivalent de l'URSS dans le phénomène de la « Lituanie mineure » dont elle est à la fois la destructrice et le démiurge montre que finalement la question n'est potentiellement pas close pour la Russie et pas nécessairement à son désavantage : rien ne dit que la Lituanie mineure ne puisse un jour être réutilisée et cette fois-ci contre la Lituanie, ce que nous envisagerons ci-après. En effet, si la moitié orientale de l'Oblast' est la « Lituanie mineure », Kaliningrad ne pourrait-il devenir une « Lituanie intérieure » russe bien inquiétante pour la République balte indépendante ?

La Lituanie actuelle rejette toute filiation historique et juridique avec la RSS lituanienne et revendique la « Lituanie mineure ». Or, comme on l'a vu, la Lituanie mineure est une vieille idée réchauffée par l'URSS dans les années 1970 pour renforcer la légitimité de Kaliningrad. La Prusse russe, elle, est la Pribaltika restante qui assume l'héritage de l'URSS, tout en cherchant à construire une identité locale enracinée dans son sol. Une option inattendue mais dans la continuité des logiques soviétiques serait que Kaliningrad retourne en fin de compte la « Lituanie mineure » contre la « Lituanie majeure »: puisque la Lituanie mineure se trouve sur le sol de l'Oblast' et que la RSS lituanienne n'a pas d'héritier juridique, rien n'empêcherait l'Oblast' russe d'assumer sa succession. Ainsi naîtrait une très redoutable « Lituanie russe » (sur tout ou partie de l'Oblast' baltique) en droit de revendiquer non seulement le Memelland et le corridor de Sudavie mais encore Druskininkai et même Vilnius, autant de territoires qui faisait bien partie de la RSS lituanienne mais beaucoup moins voire pas du tout de la Lituanie de 1937.

Cette évolution serait conforme à la stratégie russe des **propulseurs géopolitiques*** mais encore à l'anomalie juridique balte qui en fait des Etats ayant survécu juridiquement « à côté » des RSS baltes en les niant. Les RSS baltes pourraient donc à leur tout survivre à côté des Républiques indépendantes. A côté, y compris sur le plan géographique. Le nombre insignifiant de Lituaniens locaux importerait évidemment aussi peu pour la Russie que pour la Lituanie : la Crimée comme la Carélie montrent le caractère tout symbolique de ces Républiques « nationales » (ou « nationalitaires »)935. Le levier politique serait pour la Russie considérable en rendant à la Russie une place dans les Pays baltes et en attirant à elle une partie des déçus de l'indépendance et de l'ultra-libéralisme. Il va de soi que de telles considérations prendraient d'autant plus de poids dans le contexte de la guerre d'Ukraine. Reste que l'heure semble à la russification et que la succession de la RSS lituanienne serait aussi un sérieux atout pour les autonomistes baltiens contre le pouvoir fédéral russe. Au fond, tout n'est question ici que de rapport de forces : tant que la Russie se sentira faible à Kaliningrad, elle n'invoquera pas d'argument qui pourrait l'affaiblir davantage. Mais si elle venait à s'y sentir forte, tout pourrait changer rapidement.

Une carte parue dans le journal kaliningradien *Newsbalt*936 en avril 2015 (voir en annexe) va du reste dans ce sens. Cette carte proposée par l'analyste politique ukrainien Rostislav Iŝenko937 est bien connue de ceux qui ont travaillé sur les relations balto-soviétiques à la fin de l'URSS : il s'agit en effet de celle que proposaient les loyalistes soviétiques en 1990-94. Elle consistait à laisser l'indépendance aux Pays baltes en leur imposant des rectifications de frontières suffisantes pour les empêcher de nuire à l'URSS puis à la Russie. La question qui est soulevée aujourd'hui dans le contexte des craintes russes et euro-américaines d'embrasement de la frontière russo-balte938 peut aussi bien être posée en terme de souveraineté et de « responsabilité politique ». Si cette ligne était finalement prise au sérieux et appliquée, le Memelland, la boucle du Niémen (Sudavie) reviendraient à Kaliningrad. Dans ce cas, la « Lituanie russe » deviendrait tout à fait tangible et Kaliningrad serait alors bien un héritier de la RSS lituanienne.

IV 2 3 3 2-Kaliningrad dans le monde pan-balte

Nous avons déjà évoqué supra ce monde centré sur la Lituanie et qui correspond à l'ancienne extension des peuples de langue balte avant l'expansion des Slaves et des Germains. Nous nous proposons ici d'approfondir les perspectives qu'ouvriraient ce concept intéressant. De facto, le Monde pan-balte* forme une région assez vaste. En effet, outre la Lituanie, la Lettonie, la Biélorussie et les Prusse(-s) russe et polonaise, ce monde inclut théoriquement aussi d'autres

territoires auxquels on ne s'attend pas soit une partie considérable de la Russie, et notamment les oblasti de Smolensk, Briansk, de Moscou, de Kalouga, de Toula, Orel, Koursk, ainsi que l'oblast' ukrainien de Tchernigov, et même toute la Mazovie polonaise au nord du Bug avec Varsovie.

Ce monde est évidemment un territoire défini par des ethnologues, des linguistes, des historiens et des archéologues939 et n'a pas, a priori, de pertinence contemporaine. Pourtant, la persistance géopolitique d'une région « balte » à part même au cours du XXe siècle invite à poser plus sérieusement la question : n'existe-t-il pas, en pointillés, une telle région géopolitique qui inviterait à revoir en profondeur les relations entre Baltes et Slaves ?

L'exiguïté des Pays baltes stricto sensu se comprend mieux si on considère que la grande région pan-balte* a été progressivement slavisée (et germanisée) et absorbée dans un autre monde. Mais ce qui est intéressant c'est de constater que cette slavisation ne concerne pas de simples zones frontalières périphériques. Il est question de Varsovie, au centre de la Pologne, comme de Moscou et d'une grande partie de la Russie centrale. La Pologne, comme la Russie sont donc des morceaux importants du monde pan-balte autour d'un centre de gravité lituano-biélorussien.

Posée ainsi, la dimension balte de Kaliningrad devient plus claire : Kaliningrad n'est pas une anomalie russe au milieu des Pays baltes mais un morceau cohérent du Monde pan-balte slavisé. De même la dimension balte de l'Oblast' n'est plus exceptionnelle en Russie : la biélorussienne Smolensk940 est concernée, tout comme le cœur même de l'Etat russe, Moscou.

Or on peut creuser davantage la question. Non seulement il existe un substrat ethnique balte en Russie du Centre-Ouest que l'étude de l'hydronymie par Vladimir Toporov a rendu irréfutable, mais encore il reste des traces d'un peuple balte très précis dans la région de Moscou. Ce peuple habitait au moins entre la Moskova et la Desna supérieure. Il s'appelait *Golâd'*. Le rapprochement avec les Galindiens des Lacs Mazures941 s'est avéré juste : l'hydronymie en [-are] typique des Baltes dits « Occidentaux » (Borusses, Galindiens, Iatvingiens, Coures par opposition aux Baltes dits « Orientaux », Lituaniens, Samogitiens, Lettons, Latgaliens) est observable au sud de Moscou942. Les *Golâd'* sont donc bien des Galindiens, autochtones ou venus directement de Prusse pendant la longue et mystérieuse Antiquité balte. Les Moscovites ont donc de très anciennes racines ethniques « prussiennes ».

Il est étonnant de constater que le peuplement de Kaliningrad opéré dans les années 1946-50 est certes pansoviétique mais avant tout le fait de colons issus des régions occupés et dévastés de l'URSS, à l'ouest de la fameuse ligne de front « Léningrad-Moscou-Stalingrad ». Les régions qui arrivent très nettement en tête par le nombre de colons arrivés dans la nouvelle Oblast' sont les oblasti de Smolensk, de Léningrad et de Moscou, ainsi que la Biélorussie. En mettant de côté le cas de l'Oblast' de Léningrad, il est remarquable que toutes les autres principales régions d'origine des Kaliningradiens de la première génération font partie du Monde pan-balte*, sans oublier Briansk, Koursk, Kalouga, Toula... Ces Soviétiques avaient beau être tout à fait déracinés, leurs origines ne sont pas indifférentes du point de vue de la géopolitique : ces Slaves qui venaient s'emparer de la vieille Prusse n'étaient au fond que les très lointains héritiers des Galindiens et autres Baltes slavisés de la Rus'.

L'idée d'un tel monde pan-balte invite aussi à se rappeler que jadis la Prusse orientale avait aussi une dimension coure c'est-à-dire « lettonne ».

IV 2 3 3 3-La Lettonie et la Flèche des Coures : une vieille question identitaire

L'actuel territoire de Kaliningrad comprend une grande partie de la Flèche des Coures (l'autre partie appartenant à la Lituanie). Ce toponyme se réfère au peuple coure, peuple aujourd'hui éteint mais qui est revendiqué comme un peuple « letton » en Lettonie.

L'origine de ces Coures sur la Flèche est controversée. Pour les uns (historiens russes et allemands), les Coures y sont des autochtones. Pour d'autres[943], les Coures de la Flèche seraient des réfugiés de Courlande établis entre le XIVe et le XVIIe.

Nous pensons pouvoir trancher la question en évoquant le cas très particulier de Memel. Cette ville (actuelle Klaïpeda, Lituanie) a d'abord été la capitale de l'évêché de Courlande (actuelle Lettonie). Entre 1237 et 1328[944] Memel ne faisait partie ni de la Prusse ni de la Lituanie mais de la Courlande[945][946] pour une raison ethnique : c'était une région coure. Si le peuplement coure s'étendait aussi loin vers le Sud, il est plus que probable qu'il en allait ainsi de toute la Lagune homonyme, Flèche comprise, dès le XIIIe siècle et sans doute bien plus tôt[947]. Du reste le coure est tenu par les linguistes pour une langue balte du groupe « occidental » comme le vieux-prussien, alors que le letton et le lituanien (et le samogitien de Basse-Lituanie) font partie du groupe dit « oriental ».

Or lorsque le nationalisme letton se met en place entre la fin du XIXe et 1920, les revendications territoriales de ses adeptes s'appuient sur une carte des ethnies baltes du Moyen-Age qui, mises ensemble, sont censées former le peuple letton. Cette carte inclut les anciens Coures et leur territoire donc potentiellement la Flèche et toute la Lagune[948]. Il semble que ces revendications aient été émises dans les années 1919-20 lors des négociations sur les frontières entre Lettonie et Lituanie[949]. La partie lettonne a échoué dès cette époque à réaliser ses prétentions car il en allait de l'accès de la Lituanie à la mer, question centrale pour les Lituaniens qui se montraient intraitables.

Depuis 1945, les revendications lettonnes sur la région, déjà bien faibles, ont disparu. Les Coures (ou plutôt leurs descendants germanisés) ont tous été expulsés avec les Allemands. Seul le toponyme subsiste, tel une trace d'un ancien lien entre la Prusse orientale et le monde letton.

IV 2 3 2-Tropisme germanique et renouveau de la *Mitteleuropa*

IV 2 3 2 1-Tropisme germanique et « viol d'Europe »

Dans son *Ostrov Rossiâ,* Vadim Cymburskij évoque le « Viol d'Europe », *Poxiŝenie Evropy.* Pour lui, l'Etat russe est animé de façon constante par un désir d'Europe, et spécialement un désir d'Allemagne qui se traduirait par une volonté de trancher, mais pas toujours à son avantage propre, les grandes questions de la diplomatie européenne. Ces interventions russes ont selon lui conduit à des conquêtes du côté de l'Ouest et à une position politico-militaire russe dominante. Mais il faut sans doute aller au-delà de cette observation diplomatique: depuis l'époque de Pierre Ier, la culture russe vit au rythme de la culture européenne et allemande, et le désir d'Allemagne est aussi le désir de se conformer à ce modèle germanique considéré comme « supérieur » dans la plupart des domaines par la culture russe, du moins celle de l'élite dirigeante depuis le XVIIIe siècle jusqu'aujourd'hui en passant par l'ère soviétique (durant laquelle l'allemand restait souvent la première langue étrangère enseignée devant l'anglais). Diplomatie, géopolitique et tropisme culturel vont de pair dans ce désir d'Europe. Mais on remarque d'emblée que la position politique généralement dominante de la Russie coïncide avec sa position culturelle volontairement « dominée » par rapport à l'Europe du Centre-Ouest.

En effet la volonté de dominer la Baltique et l'Allemagne a délibérément conduit à une volonté de s'approprier le monde germanique et de germaniser autant que possible l'Etat et l'élite russes. Ce programme s'est réalisé d'une part par la conquête des Provinces baltiques, alors foyer d'une élite germanique, et d'autre part par la fondation de Saint-Pétersbourg, ville d'inspiration germanique créée sur les confins finnois nouvellement reconquis de la Russie et promue au rang de capitale.

Le Viol d'Europe et le tropisme germanique qui animent la Russie se confondent parfaitement en Kaliningrad. Pour l'Etat russe qui succédait à la Suède comme Puissance maîtresse de la Baltique au XVIIIe siècle, cette maîtrise s'appuyait nécessairement sur l'Allemagne du Nord (ce qui avait été le cas de la Suède détentrice de la Poméranie occidentale, de Rügen et de Brême). La Russie a, dès le XVIIIe, possédé en tant que tel, par union personnelle, un morceau de l'Allemagne du Nord, le Duché de Holstein950, et en outre le Duché danois adjacent de Schleswig. Plus tard, les Tsars du XIXe se titrent grand-ducs d'Oldenbourg951. Pendant toute la première moitié du XIXe, l'Allemagne du Nord fut sous une sorte de protectorat russe de facto qui ne cessa qu'avec la fin de la Guerre de Crimée (1856) et le reflux de l'influence russe de l'Europe centrale. Mais le tropisme germanique n'a pas disparu pour autant: Lénine espérait avant tout imposer le spartakisme en Allemagne en 1918-19, et il est clair que l'occupation soviétique en Allemagne du Nord-Est puis la naissance sur ce territoire de la RDA se placent dans la continuité géopolitique des prémices du XVIIIe siècle dans la Baltique. A cet égard, Kaliningrad est peut-être l'apothéose du tropisme germanique: enfin, un morceau de l'Allemagne revenait à l'Etat russe. D'une certaine façon on atteignait là un idéal stratégique voire politique avec la fusion d'un morceau de l'Allemagne et de la Russie-URSS.

Mais évidemment cette fusion est le Viol d'Europe dans toute sa violence: la culture allemande tant admirée est détruite par ceux-là même qui avaient le plus rêvé de régner sur elle, les

marxistes-léninistes disciples de l'Allemand Marx. De même c'est la Victoire sur l'Allemagne qui est porteuse de la plus forte légitimité pour le nouvel Etat *russe* apparu en 1991.

Or le modèle allemand, qui n'avait jamais vraiment été abandonné, a aggravé la situation car c'est précisément un territoire allemand qui a été victime du repeuplement. Alors l'idée de Viol d'Europe prend une autre tournure: il s'agit d'un viol culturel qui se retourne contre la Russie et en effet de nombreux habitants de Kaliningrad et spécialement de la ville éponyme éprouvent des sentiments étranges vis-à-vis du passé allemand de la Prusse orientale, des sentiments qui vont jusqu'aux regrets sincères pour la perte de la civilisation allemande dangereuse et pourtant chérie, admirée, sentiments qu'on ne retrouve pas aussi nettement chez les Polonais de l'autre Prusse orientale (Warmie, Mazurie) dans un contexte où le sentiment national et l'enracinement sont plus forts.

Le tropisme germanique propre à la Russie tend aussi à inverser les rôles dans le cas de la relation Moscou/Kaliningrad. Car pour la ville de Kaliningrad, se présenter comme une « ville allemande », ce qu'elle n'est plus, c'est aussi, plus ou moins ouvertement, affirmer une supériorité sur Moscou, dans une dialectique centre/marche: nous sommes une ville allemande donc nous sommes « plus civilisés et plus développés » que vous. Un tel discours n'est pas tenu officiellement mais il est socialement très répandu à Kaliningrad, et il est implicitement contenu dans la revendication du passé allemand qui implique un haut degré de prestige. C'est donc aussi un argument de propagande. Au demeurant cette rhétorique-là n'est pas tout à fait nouvelle puisque comme le souligne l'historien P.Brodersen, la propagande soviétique présentait justement les Kaliningradiens comme « les meilleurs des Russes », parés d'une « vertu socialiste » supérieure : sans racines, ils étaient les représentants de l'homme nouveau socialiste d'avant-garde répandant par la marine la marque du monde futur. Par son passé allemand, l'actuelle Kaliningrad aurait atteint le but visé par des générations de dirigeants russes, même si cette « Russie germanique » est en fait une « Allemagne russe » au niveau de vie bien plus bas que Moscou. De même, il a fallu que la russification de l'Oblast' soit totale pour que soit possible, ouvertement, un rappel du passé allemand, autrement interdit par la raison d'Etat.

Ce qui est intéressant dans cette revendication de la germanité, c'est que c'est, en puissance, un argument qui viendrait renforcer très solidement la notion encore floue de subethnos kaliningradien. En effet, on passerait des « meilleurs des Russes » aux « Russes les plus germanisés », « les plus étrangers », et in fine aux « étrangers modèles ». Mais il y a là un évident paradoxe dans la mesure où les Kaliningradiens se conforment en cela aux rêves les plus extravagants de la dynastie des Romanov: les Kaliningradiens poursuivent le rêve de l'Etat impérial auquel la Russie post-soviétique a, apparemment du moins, renoncé.

IV 2 3 2 2-Kaliningrad et la RDA: « Russie allemande » et « Allemagne russe », des doublons géopolitiques ?

Si nous considérons Kaliningrad au regard de la notion de **propulseur géopolitique***, il est à peu près hors de doute que cette Marche ait été une extension des Pays baltes conçus comme une Marche du monde germanique et qu'elle visait la future RDA car, entre 1945 et 1948, il n'était pas encore acquis que l'Oblast' serait autre chose qu'une RSS allemande (l'expulsion des derniers Allemands ayant été décidée en relation avec l'effondrement de leur nombre à la fin de cette

période). Réciproquement l'Allemagne orientale sous occupation soviétique n'était pas encore une entité constituée.

Kaliningrad devient définitivement un entité ethniquement slave et conçue pour l'être en 1948; à partir de 1950 est créée la République Démocratique Allemande, qui est juridiquement un Etat allemand indépendant mais aussi, dans les faits, un Etat dont l'alignement sur les positions de l'URSS est le plus sûr et le plus inconditionnel parmi tous les membres du camp socialiste, et il s'agit d'une sorte de protectorat réel mais officieux.

De même, en 1989, la RDA cesse d'exister. A la même époque et dans les années qui suivent, la Russie semble avoir tenté, y compris sur le plan culturel et ethnique, de faire de Kaliningrad une Marche capable de se projeter dans le monde germanique, prenant alors éventuellement le rôle qu'occupait jusqu'en 1990 la RDA elle-même. Cette politique consistait pour les autorités fédérales russes à organiser l'immigration dans l'Oblast' baltique des descendants des Allemands de la Volga déportés au Kazakhstan (ainsi qu'en Sibérie et dans l'Oural) pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Cette politique concernait potentiellement 900 000 personnes soit l'équivalent de l'actuelle population de l'Oblast' baltique. Il s'agissait donc d'une refonte complète du peuplement.

Elle a finalement échoué puisque la plupart de ces Allemands ont tout simplement émigré en RFA. Ceux qui ont habité temporairement à Kaliningrad dans les années 1990 représenteraient un nombre maximal et peut-être surestimé de 15 à 17 000 personnes en 1994, soit grosso modo 2% de la population de l'Oblast'952. Aujourd'hui ces Allemands représentent moins d'1% de la population de Kaliningrad953. Il n'en reste pas moins que l'idée d'une République allemande de Russie a bien existé dans les années 1990. On voit donc apparaître un étrange lien entre Kaliningrad et la RDA, la vie de l'une semblant dépendre géopolitiquement de l'éclipse de l'autre et réciproquement.

On soulignera que finalement le **propulseur géopolitique*** n'a pas nécessairement besoin d'une base ethnique importante. La Transnistrie par exemple était une RSS autonome « moldave » de l'Ukraine avant 1940 où les Moldaves étaient une infime minorité. Elle n'en a pas moins été la base de la RSS moldave, toute prête à être constituée. De même au Birobidjan, conçu pour être une région autonome où le nombre de Juifs a toujours été très médiocre. Dès lors, Kaliningrad reste potentiellement un propulseur géopolitique, même si aujourd'hui, l'heure est à la russification.

IV 2 3 2 3-La Prusse, la Russie et Rome (voir la carte Les trois Rome-s)

Ceux qui ont essayé de travailler sur la relation germano-russe ont tous été contraints, d'une manière ou d'une autre, de traiter de la dimension impériale commune à la Russie et à l'Allemagne. Cet aspect est en fait incontournable car il est bien au cœur de la fascination réciproque des deux Etats. Il renvoie à l'héritage romain, dans sa forme médiévale, elle-même à l'orugine du fait étatique dans les deux Etats.

Nous allons ici nous interroger sur cette question du point de vue de l'identité géopolitique de la Prusse. A priori, la Prusse, c'est-à-dire la Prusse orientale954, pourrait sembler secondaire,

périphérique dans cette question. C'est ce que nous pensions au début de notre recherche. En réalité, il n'en est rien, et la Prusse semble au contraire au centre de cette relation complexe pour plusieurs raisons, mais avant tout pour la plus élémentaire d'entre elles, c'est que la Prusse est géographiquement le point de rencontre entre les deux Empires.

La Russie est la IIIe Rome depuis 1547, soit un empire romain orthodoxe né dans la nécessité d'assurer la survie de l'Empire romain d'Orient après sa destruction par les Turcs ottomans (1453) et la disparition de tous les Etats orthodoxes entre le XIVe et le XVIe siècle (Serbie, Bulgarie, Valachie, Moldavie, Géorgie, sans oublier les principautés russes conquises par les grands-ducs de Lituanie et les rois de Pologne). Seule la Moscovie résiste et recueille alors l'héritage impérial d'Orient, entre le mariage de la princesse byzantine Sophie Paléologue avec Ivan III dit « le Grand » (1472) et le couronnement tsarien (impérial) d'Ivan IV dit « le Terrible ». L'élévation de la Moscovie à la IIIe Rome implique aussitôt des relations particulières avec la IIe Rome (Constantinople) mais aussi avec la Ière Rome latine. Dans le contexte du XVIe siècle et d'un point de vue impérial, la Ière Rome est certainement moins le Vatican et les Etats de l'Eglise en Italie que le Saint-Empire. La diplomatique le prouve. Dans les chroniques russes de cette époque et singulièrement dans la *Stepennaâ Kniga*, l'Empereur allemand est nommé « *kesar' Rimskij* » (« césar, kaiser romain ») en conformité avec sa propre titulature: *imperator Romanorum,* « empereur des Romains » c'est-à-dire des Allemands selon la *translatio imperii ad germanos*955.

Vu de Russie, le Saint-Empire est donc la Ière Rome. Plusieurs faits le confirment. Selon l'historien Pierre Gonneau, spécialiste du Moyen-Age russe, l'aigle bicéphale impériale adoptée comme emblème par Ivan le Grand ne viendrait pas directement de Constantinople mais aurait été importée d'Allemagne pour assurer la parité symbolique avec cet autre empire romain.956 En tout cas, les couleurs de l'Aigle adoptées par la Russie impériale (or et noir) sont bien d'origine germanique. Et en 1721, Pierre Ier qui est déjà tsar957, donc empereur, change pourtant son titre en *imperator,* titre de l'Empereur allemand, cherchant manifestement à s'aligner sur lui.

D'une façon beaucoup plus complexe, vers 1530, un texte politique important intitulé *Skazanie o velikix knâzâx vladimirskix* donne pour ancêtre à Riourik et à la Maison de Russie un certain prince Prus, prince éponyme de la Prusse. Prus est explicitement mis en relation avec Rome puisqu'il est le frère de César Auguste et qu'il a reçu de ce-dernier en fief les pays entre la Vistule et le Niémen. On peut donc interpréter (même si cette interprétation ne peut pas être exclusive s'agissant d'un mythe) ce récit comme une identification mythologique de Rome à la Prusse958 et à l'Allemagne.

On apportera deux nuances. D'abord la Prusse n'est pas dans le Saint-Empire, il s'agit d'un Etat extérieur qui en est le vassal959. Néanmoins, la Prusse comme la Livonie a le droit d'être représentée à la Diète d'Empire car le Grand-Maître de l'Ordre comme les évêques-margraves960 de Warmie, Riga, Pilten, Ösel et Dorpat sont des « princes d'Empire » c'est-à-dire des princes dont le titre a été créé par l'Empereur allemand sur des territoires donnés par lui.

De même, l'Empire c'est alors beaucoup plus Vienne voire Prague961 que la Prusse. Mais l'association Prusse-Allemagne-Rome se comprend mieux si on considère que la Prusse teutonique est d'une part le territoire germanique le plus proche de la Russie962 et donc le plus

connu. En outre, l'Ordre Teutonique s'est lui-même posé comme le représentant des droits universalistes de l'Empereur à l'Est. Que la Prusse soit alors associée au Saint-Empire dans l'imaginaire politique russe du Moyen-Age est donc très facilement compréhensible.

Posons maintenant la question des trois Rome(s)[963]vues de Russie sur un plan géopolitique. En agissant ainsi nous sortons des limites de l'histoire. L'Empire de Russie est sans doute contemporain du Saint-Empire mais l'Empire romain d'Orient ne l'est pas, puisqu'il a été submergé par l'Empire ottoman que la Russie ne tient pas pour un empire romain parce que non chrétien[964]. On a donc sur la carte (voir carte éponyme) l'Empire germanique en tant que Ière Rome, l'Empire romain d'Orient comme IIe Rome et l'Empire de Russie en tant que IIIe Rome. On prendra ici un point de vue synthétique, ce qui nous pousse à attribuer aux dits empires les frontières de leur extension maximale.

Il existe alors entre les trois Empires romains des territoires qui relèvent conjointement de deux Rome(s). L'Italie centrale (Etats pontificaux) ainsi que la Ligurie appartiennent au Saint-Empire et à l'Empire grec. La Crimée ou Chersonèse Taurique[965], la Dobroudja (Bas-Danube)[966] et, dans une certaine mesure, la Bulgarie[967] ont été à la fois membres de l'Empire d'Orient et de l'Empire de Russie. Enfin, la Livonie et surtout la Prusse voire la RDA ont été sous la suzeraineté ou la souveraineté de l'Empereur allemand et de la Russie devenue URSS. Sans doute ce dernier point est-il juridiquement très contestable en ce qui concerne la RDA. La souveraineté dont il est question ici ne va pas vraiment au-delà du protectorat. Mais sur le plan de la théorie impériale (y compris dans sa version socialiste), cette affirmation reste fondée comme nous allons le voir.

Dans le cas de l'Italie où se trouve la Rome originelle, il est évident que se joue la légitimité impériale. C'est la prise de Rome par les Francs qui fonde l'Empire romain d'Occident, l'Empire germanique. N'en va-t-il pas alors de même pour la Crimée, terre précisément renommée Empire de Chersonèse Taurique[968] par la Russie pour affirmer qu'il s'agit d'un morceau de l'Empire romain d'Orient ? Il semble bien que si, comme l'indique aussitôt le « Projet grec » de Catherine II, véritable projet de reconstitution de la IIe Rome dans le cadre de la IIIe. Qu'en est-il alors de la Livonie, de la Prusse et de son double, la RDA?

En 1721, Pierre Ier vient de se rendre maître des provinces germaniques, ex-teutoniques, de Livonie. N'est-ce pas précisément ce nouvelle ancrage dans la terre germanique qui le pousse alors à viser, à long terme et symboliquement, la couronne germanique en prenant précisément à ce moment le même titre, les même couleurs impériales de l'aigle or et noir, en adoptant des usages germaniques à sa Cour et surtout en bâtissant sa capitale sous le nom de Saint-Pétersbourg, la ville de saint Pierre, apôtre de la Rome latine? La IIIe Rome est déjà bien près de la Première, surtout que les références à la Rome latine s'associent intimement aux éléments tudesques dans les cérémonies pétroviennes.

Nous avons vu qu'en 1856, la Russie chassée de sa zone d'influence en Allemagne passe au panslavisme pour récupérer sous une autre forme son influence sur l'Europe centrale. En 1945, l'URSS, héritière universaliste de la IIIe Rome et de la IIIe Internationale[969] annexe la partie centrale de la Prusse en la russifiant dans un discours panslave. Cela se fait immédiatement avant la mise sur pied de la RDA. La Prusse kaliningradienne comme la RDA semble l'une comme l'autre relever de la volonté russe de réunir la Ière et la IIIe Rome. La création de la RDA relève

en effet de la même logique que celle mise en œuvre en 1795, soit le système des Trois Aigles noires qui unit précisément les deux Rome(s). Quant à Kaliningrad, elle résulte de l'autre logique, celle de 1856 : faute d'alliance avec la Ière Rome, la Russie mise sur son remplacement par un substitut slave. A cet égard, on peut dire que le Saint-Empire se prêtait fort bien à ce jeu slave, l'Empereur « allemand » ayant été presque constamment un roi régnant avant tout sur les Tchèques, peuple slave et paradoxalement cœur politique de l'Empire germanique, notamment du fait que le roi de Bohème était le premier prince de l'Empire, le premier Electeur, et le seul roi de l'Empire.

Depuis 1871, la Prusse et Königsberg sont le cœur théorique (avec le Brandebourg) de l'une des deux hypostases de la Ière Rome970, avec la vieille Autriche. Obtenir ladite Prusse (kaliningradienne) place donc potentiellement la Russie dans la même situation vis-à-vis de la Rome germanique que la conquête de la Crimée-Chersonèse Taurique avait induit vis-à-vis de la Rome grecque : la Russie-URSS se place en héritière de la Ière Rome. La chose prend une dimension encore plus grande quand on constate que la prise de Königsberg est suivie précisément par celle de Berlin (et de Vienne d'ailleurs), l'autre capitale de la Rome germanique, et que de cet événement naît un Etat nouveau et parfaitement aligné sur l'URSS dans une véritable symbiose.

Notons qu'avant de marcher sur Berlin, Staline exige des Alliés un morceau du Reich971, d'une importance symbolique majeure. C'est d'abord un trophée territorial, visible sur la carte donc indélébile. Mais c'est aussi un territoire allemand du Reich au nom duquel l'URSS peut, dès avant la prise de Berlin, intervenir dans les affaires allemandes et se poser en « Etat successeur du Reich », voire en Etat membre du monde germanique.

Mais ce qui permet véritablement de mesurer jusqu'où va l'importance de la question des trois Rome(s), c'est que la RDA est placée par l'idéologie communiste à la toute première place : c'est la « Patrie de Marx »972, dont les habitants « lisent le *Capital* en version originale », et en fait la RDA exerce le rôle de capitale de la Ière Internationale (« Ière Rome communiste »).

On ne peut que constater à quel point la Ière Rome et la IIIe Rome étaient intimement unies pendant la Guerre froide. Elles le sont même jusque dans la mort : c'est précisément la fin de la RDA, Rome germano-communiste, qui précipite presque aussitôt celle de l'URSS, Rome soviétique. Assez logiquement, l'idéal de Rome germanique se replie vers l'autre Prusse, Kaliningrad973.

Que la Prusse russe a conservé sa fonction de Ière Rome peut être montré aussi bien par le mythe de Prus réapparu de manière totalement inattendue dans les années 2000 dans le discours officiel russe, mais aussi par d'autres signes. Ainsi, l'une des propositions de nouveau nom pour Kaliningrad n'est autre que *Cargrad.* Il s'agit bien sûr d'une traduction russifiée de Königsberg dans laquelle le roi (König) devient tsar puisque traditionnellement il n'y a pas de roi en Russie. Reste que voir apparaître un *Cargrad* est à la fois inattendu mais très significatif : *Cargrad* c'est Byzance c'est-à-dire Rome. Transférer *Cargrad* en Prusse indique la conscience, chez certains Russes, du fait que Kaliningrad est bien en étroite relation avec le thème impérial romain.

Si nous revenons maintenant à la ville de Kaliningrad, Königsberg, nous trouvons le roi des Tchèques Ottokar II. Ce roi n'est pas n'importe qui: Slave, il règne aussi sur l'Autriche par mariage. Prince le plus puissant de l'Empire germanique, il est candidat au titre d'empereur. Il est malheureusement vaincu et tué par son concurrent helvéto-alsacien Rodolphe de Habsbourg, fondateur de la Maison d'Autriche et d'une future dynastie impériale. Nous retiendrons ici que c'est bien l'idée d'une « Rome slave » qu'évoque le nom du fondateur de Königsberg.

Ce qui se joue donc autour du territoire de Kaliningrad et de la RDA c'est donc bien la réunion des deux Rome(s), russe et allemande, tant la cohérence mythologiques des récits comme celle des faits politiques sont éclatantes. On peut même aller jusqu'à dire que Kaliningrad ne peut pas être autre chose que Rome sur le plan mythologique, que cette Rome soit slave ou germanique. La Prusse russe n'est donc pas périphérique de la Russie-IIIe Rome mais au cœur de la dimension impériale de la Russie, spécifiquement sur le plan théorique. Cette dimension généralement à peine évoquée par les analystes politiques hausse ainsi la question kaliningradienne au niveau métaphysique. Iosif Brodskij avait du reste sentit cette question dans son texte « A un vieil Architecte de Rome » *(Einem alten Architekten in Rom)* c'est-à-dire à Kant de Königsberg. S'il appelait Königsberg/Kalinningrad « Rome », c'était aussi pour cette raison que la ville est bien une Rome germano-russe. Ce n'est plus en effet de la simple relation entre l'Allemagne et la Russie qu'il est question mais de la succession de la Russie à l'Allemagne comme empire universel de l'Europe occidentale.

IV.2.3.2.4-Kaliningrad et la nouvelle *Mitteleuropa* germanique: l'efficacité d'une politique ancrée dans le sol et l'histoire

A première vue, la place de l'Allemagne comme monde alternatif pour Kaliningrad est modeste : Kaliningrad n'est plus allemande, les Allemands n'y habitent plus et il est même notable que la RFA soit beaucoup plus faible à Kaliningrad que nulle part ailleurs sur le territoire de l'ancien Reich. De facto, Kaliningrad ne peut être intégrée à la politique d'influence transfrontalière menée par la RFA en Pologne (Silésie, Poméranie, Gdansk) ni même à celle d'influence touristique de masse lancée dans le Memelland lituanien, parce que Kaliningrad n'est ni à proximité de la nouvelle Allemagne réunifiée ni dans l'Union Européenne. La frontière socio-économique jouant elle aussi son rôle, on pourrait en conclure que l'influence géopolitique de l'Allemagne contemporaine sur l'identité géopolitique de l'Oblast' baltique est négligeable, et que la présence germanique observée dans le Sujet fédéré russe est tout simplement un fait historique qui concerne la Prusse orientale, Etat disparu. Pourtant, ce n'est pas le cas. La RFA est bien présente, en toute discrétion. Pour comprendre comment, nous citerons in extenso un document officiel d'août 2014 qui sert de référence à la politique allemande dans cette région :

« Le Patrimoine culturel des Allemands d'Europe de l'Est

La Poméranie, la Bohème, la Moravie, la Prusse orientale, la Silésie et la Transylvanie sont des exemples d'anciennes terres orientales allemandes et de lieu de peuplement allemand en Europe de l'Est. Pendant des siècles, les Allemands vécurent aux côtés d'autres peuples dans ces régions. Deux Guerres mondiales et le régime de la terreur nazie ont mené ce mode de vie à une fin soudaine.

Le patrimoine culturel allemand est cependant encore vivant dans certaines de ces régions. Etudier, préserver et populariser ce patrimoine est devenu un élément unificateur dans la communauté des cultures européennes. L'Allemagne travaille avec ses partenaires étatiques dans ce domaine en Europe de l'Est.

Avec les Länder, la Commission fédérale pour la Culture et les Médias (CFCM) finance institutions scientifiques, culturelles et musées travaillant dans ce domaine. De plus, elle soutient les projets de recherche, les conférences, de même que la préservation des musées et des monuments et d'autres projets culturels. Ce travail est basé sur la section 96 de la Loi fédérale sur les Expulsés.

Parmi les institutions qui reçoivent le financement de la CFCM figurent l'Institut Herder pour la Recherche historique en Europe centrale et orientale de Marburg et le Forum culturel pour l'Europe de l'Est de Potsdam. Des musées tels que le Musée d'Etat de Poméranie de Greifswald et le Musée Central de Souabe et du Danube d'Ulm s'occupent de présenter des régions particulières au public.

L'Institut fédéral pour la Culture et l'Histoire des Allemands en Europe de l'Est (BKGE) basé à Oldenbourg conseille le Gouvernement fédéral et soutient les institutions et projets qu'il finance.

Six Bureaux culturels à travers l'Allemagne sont affiliés aux institutions financées. Ils impulsent les projets culturels académiques et les programmes d'échanges de jeunes avec les Etats partenaires d'Europe de l'Est, par exemple. »974

Ce texte cadre de l'équivalent allemand du Ministère de la Culture montre la volonté de la RFA de maintenir une influence culturelle vivante dans les anciens pays germaniques de l'Est à travers des financements de l'Etat fédéral et des *Länder*. Il se réfère à la « Loi sur les Expulsés » (*Bundesvertriebenengesetz)*, section 96 « Entretien du patrimoine culturel des personnes déplacées et des réfugiés et promotion de la recherche scientifique » du 19 mai 1953 qui stipule le soutien de l'Etat fédéral et des *Länder* à la transmission « des matériaux culturels des régions d'expulsion dans la conscience des expulsés et des réfugiés, de tout le peuple allemand et des pays étrangers. » Cela passe par la « préservation, le développement et l'utilisation des archives, musées, bibliothèques, de même que le soutien et la garantie à la création artistique et à l'éducation. »

Cette politique est donc basée sur la Loi fondamentale (Constitution) de la RFA. Elle assure le lien juridique filial entre elle et les Etats allemands qui l'ont précédés (en particulier le Saint-Empire et le IIe Reich). Elle fait intrinsèquement partie de l'identité géopolitique de l'Etat allemand moderne. Elle procède de façon indirecte par des organismes autonomes soutenus par le gouvernement fédéral et par les Länder. Parmi ceux-ci, la politologue H.-M. Birkenbach souligne le rôle particulièrement important du Schleswig-Holstein, du Mecklembourg-Poméranie, du Brandebourg, et des villes de Kiel, Hambourg et Brème975 dans la présence allemande à Kaliningrad976.

Elle s'appuie sur des instituts allemands spécialisés dans cette question. Ainsi le BKGE, l'Institut fédéral pour la Culture et l'Histoire des Allemands de l'Est. Celui-ci considère le patrimoine allemand de l'Est comme suit : « Ce patrimoine culturel est vraiment remarquable du fait de la variété des relations historiquement changeantes en Silésie, en Poméranie, en Prusse occidentale et Orientale, en Bohème et Moravie, dans la Baltique, et en Transylvanie. Le patrimoine culturel sert à créer des identités à la fois dans les régions elles-mêmes et dans le contexte de l'Europe commune. L'étude et la préservation de ce patrimoine est donc à la fois historiquement pertinente et un défi important de l'Europe d'aujourd'hui. »

En substance, là où ont habité les Allemands, la présence culturelle allemande doit se perpétuer et se développer, y compris là où ils ne vivent plus, par exemple à Kaliningrad. Quand il n'y a plus de minorité allemande, le patrimoine culturel, notamment monumental, en tient lieu avec l'idée que la population et ses monuments culturels sont une seule et même chose. Le maintien ou plutôt la reconstitution de cette présence culturelle est présentée comme un élément important de l'héritage commun, considéré comme « européen ». De facto, par « européen », il faut

comprendre « mitteleuropéen » soit propre au fameux *Horizont* germanique aux frontières floues977. Dès lors, la *Mitteleuropa* germanique est un territoire géopolitique qui existe bel et bien. Mais avant tout, la *Mitteleuropa* correspond aux *Aussiedlungsgebiete (*« les territoires d'émigration », euphémisme pour désigner les régions dont les Allemands ont été expulsés en 1945). Et Kaliningrad en fait partie.

Cette politique a des implications importantes. Il est évident qu'en ciblant plutôt des régions que des Etats, elle tend à reconstituer de facto une identité régionale germanique capable d'influer très sensiblement sur l'identité régionale en formation. C'est un but explicite de cette politique (« Le patrimoine culturel [germanique] sert à créer des identités [...] dans les régions elles-mêmes »). C'est tout à fait éclatant à Kaliningrad où l'identité régionale « océanique » est entrée en crise avec la fin de l'URSS. Les fonds culturels allemands sont alors tombés à point pour combler un vide identitaire.

De fait, ce qu'on observe à Kaliningrad a eu lieu rigoureusement de la même façon dans l'ensemble de l'*Horizont* germanique, et spécifiquement là où ne vivait plus aucun Allemand depuis 1945 (Memelland, Prusse polonaise, Poméranie, Basse-Silésie, Sudètes...). Si on prend l'exemple de la Basse-Silésie et de Wroclaw étudié par Gregor Thum978, on peut décomposer comme suit le phénomène. En 1989, Wroclaw n'a manifestement aucune identité régionale. Mais tout d'abord la Perestroïka permet la création de contacts entre Allemands (RFA, *Länder,* villes, associations...) et « Mitteleuropéens »979. Puis le système marxiste-léniniste s'effondre, avec toutes ses barrières. Les Mitteleuropéens, qui vivaient dans un système tourné vers le communisme donc vers le futur, se mettent à revendiquer un passé longtemps ignoré voire tabou puisqu'il était étranger, allemand. Trois groupes d'acteurs locaux se manifestent alors dans la tâche de réhabiliter ce passé: les germanistes, les historiens de l'art et les associations culturelles en général. Dans le même temps les Allemands intensifient les contacts et les transforment en « présence ». Ils « réchauffent » la germanité par des moyens multiples, notamment en finançant la restauration des monuments germaniques, puis en offrant une abondante fourniture documentaire qui remplit les musées historiques locaux et rend son sens germanique à ces monuments, ce qui s'avère essentiel980. Ainsi à Sovietsk/Tilsit, dès avant 1991, le délégué du Schleswig-Holstein, Horst Mertineit, apporte livres, archives, cartes, plans, cadastres, photos, tableaux, journaux et même drapeaux prussiens noir et blanc au musée historique local et à celui de Kaliningrad981. La même action est menée dans toute l'Oblast' de Kaliningrad (nommément Gusev, Cernâxovsk, Polessk, Gvardejsk982). Là où il n'y a pas de musée, les acteurs allemands en créent un, germano-russe, comme à Svetlogorsk, sur leurs propres fonds983. Leur action vise à reconstituer une continuité entre passé allemand et présent russe (ou mitteleuropéen) par des expositions du type « Königsberg-Kaliningrad », « Wroclaw-Breslau ». Le succès de ces manifestations et l'action des acteurs locaux et allemands conduisent les autorités régionales à endosser cette continuité. La politique culturelle allemande finance aussi tous les « passeurs culturels » potentiels de la germanité : bien entendu ceux qui l'ont portés dès l'origine mais aussi les artistes, les scientifiques, les journalistes, les traducteurs, les associations culturelles, les étudiants984. Leur action concerne donc aussi le secteur privé : c'est bien du fait des Allemands qu'à Wroclaw comme à Kaliningrad apparaissent dans les années 1990 des cafés entièrement décorés de photos de Breslau985 ou de Königsberg d'avant-guerre986 et que les librairies se remplissent de livres sur le passé germanique de ces villes.987 Ce phénomène général est rendu

possible par une mutation capitale de l'Etat (mittel)-européen où s'opère le processus : crise de l'Etat centralisé, émergence de pouvoirs municipaux et régionaux. L'apparition du cadre régional et la dévolution des pouvoirs à cette échelle y permet une concentration des moyens allemands et la constitution d'une identité « néo-germanique ». Le cadre régional a été une condition *sine qua non :* sans lui pas de « territoire mémoriel germanique » car le cadre national centralisé russe ou polonais dilue la germanité, s'y oppose ou n'a aucun sens988. Grâce à ces nouvelles régions plus ou moins autonomes, la germanité peut se réenraciner dans ses territoires historiques à nouveau visibles et politiquement tangibles. Au final, on constate qu'au bout d'une quinzaine d'années (1985-2000), les régions néo-germaniques sont en place. Il n'y a pas d'Allemands autochtones, la population n'a pas forcément pour deuxième langue l'allemand et pourtant une véritable identité néo-germanique s'exprime au niveau régional ou municipal. Elle n'hésite pas à s'affirmer, y compris juridiquement et politiquement, face au pouvoir central989, à Wroclaw comme à Kaliningrad.

La vie culturelle de l'Oblast' de Kaliningrad suit tout à fait cette évolution générale *mitteleuropéenne.* Elle est aujourd'hui fortement marquée par l'influence de l'Allemagne qui subventionne largement les manifestations culturelles « prussiennes ». La Maison russo-allemande et d'autres institutions sont en effet très actives, sous diverses formes, organisant quantité de manifestations culturelles qui sont très suivies par la partie la plus cultivée de la population kaliningradienne parce qu'elles représentent sur le terrain une ouverture particulière sur la culture européenne et sur le prestigieux passé prussien considéré comme « nôtre », tout en étant une offre culturelle de qualité.

A ne prendre que la première partie de l'année 2016, on peut mentionner les événements suivants, tous avec un large écho dans la Ville : en janvier, ce sont les 240 ans990 d'Ernst Hoffmann, auteur des fameux *Contes*, organisé au Musée d'art et d'histoire, en février c'est le lancement du projet « Hoffmann russe », puis la fête traditionnelle prussienne de la « Longue Saucisse » *(Lange Würst)*991*,* en avril c'est une exposition historique sur la Tilsit d'avant-guerre, puis une exposition de peinture sur le thème d'Hoffmann, la participation traditionnelle des Allemands à la fête anniversaire de Kant organisée y compris au Musée de l'Océan mondial, en mai c'est le jeu étudiant « Les secrets de Königsberg » au Musée de l'Ambre, puis une exposition de cartes postales de Königsberg à la grande galerie d'art, en juin c'est une exposition d'aquarelles de l'artiste lituanien Borisovas sur l'architecture du vieux Königsberg à la Cathédrale luthérienne, etc.

De facto, il ne se passe pas un mois sans qu'une exposition, une conférence, une rétrospective ou un spectacle ne mette en scène l'héritage culturel allemand. En terme de quantité, les manifestations culturelles « allemandes » ou soutenues financièrement par des fonds allemands représentent donc une part importante de l'offre culturelle locale. Or ce phénomène massif influe sur l'identité locale992. Sans que Kaliningrad soit aucunement une terre germanophone, comme nous l'avons vu plus haut, elle est culturellement « regermanisée », en particulier par le canal de l'élite culturelle locale au sens large.

Dans le domaine éducatif on constate un phénomène comparable : les fonds culturels allemands subventionnent l'étude des œuvres des auteurs allemands de Prusse orientale, notamment Kant, Simon Dach, Hoffmann, Ernst Hamann, Johannes Bobrowski. D'où la colère des représentants

de la russification et de la tendance « patriote », tel V.Šul'gin qui dénonce une région où on étudie davantage la littérature allemande que la littérature russe[993].

Finalement, la relation qui s'impose lentement depuis le début des années 1990 pourrait être décrite comme celle d'un contrat tacite par lequel les « propriétaires » culturels allemands revendiquent leurs anciens droits à être présent et l'imposent par le financement tandis qu'ils « délèguent » à des « locataires » politiques perpétuels russes qui reçoivent les financements pour la gestion du territoire à condition qu'ils respectent et reconnaissent la valeur essentielle du patrimoine germanique que les « propriétaires » ont largement contribué à reconstituer. C'est là l'une des sources de conflit avec le pouvoir central et surtout avec l'Eglise russe. On atteint ici les limites du *soft power* quand il réussit trop bien.

Comme nous l'a fait remarqué le slavisant Bruno Drweski, le cas de Kaliningrad est donc comparable à celui de Klaipeda ou de Gdansk. Mais avec une seule différence : l'efficacité de la frontière Russie/UE. Alors qu'en Lituanie ou en Pologne un tourisme allemand massif est couplé avec l'activité très importante voire dominante d'entreprises, d'institutions et d'investissements de la RFA avec tout ce que cela implique de présence linguistique allemande, de « biculturalisme », et de réalité de la notion de « propriétaires »[994], à Kaliningrad, l'influence géopolitique allemande est limitée au seul domaine culturel. La forte frontière « protège » Kaliningrad, pour le meilleur et pour le pire, de la réintégration complète dans l'orbite allemande. Dès 1991, les acteurs de la politique culturelle allemande l'avait bien compris quand ils réclamaient « une liberté de circulation complète pour reconstruire et protéger les biens culturels de rang européen »[995].

En termes géopolitiques, le résultat est surprenant : malgré l'investissement politique minimal de la RFA qui se limite au domaine culturel dans le cadre d'une politique à la fois toute en douceur et extrêmement prudente, elle semble être parvenue à créer une appartenance théorique et sentimentale de Kaliningrad au monde germanique, ce qui n'allait pas du tout de soi en 1991. Sans doute, comme nous l'avons vu plus haut, l'identité des Russes de l'Oblast' baltique est d'abord russe et slave. Mais l'Allemagne semble avoir remarquablement réussi un retour inattendu, et avoir profondément recomposé l'identité régionale dans le plus grand silence, et exactement comme elle le souhaitait. Car si la redécouverte du passé germanique était inéluctable car désirée en Russie baltique, en revanche l'ampleur culturelle que le phénomène a pris ne peut s'expliquer sans les moyens allemands dépensés, modestes à l'échelle allemande mais très conséquents à l'échelle de la Prusse russe.

Mais depuis le début de la crise ukrainienne, les relations entre la Rusie et la RFA se sont nettement refroidies et l'influence allemande a subi un recul sous la pression du pouvoir central russe. Ainsi la Maison russo-allemande (*Russko-nemeckij dom),* fondation culturelle influente et prestigieuse à Kaliningrad soutenue notamment par le Goethe Institut a été le théâtre d'affrontements politiques. En effet en août 2014, le Consul général d'Allemagne à Kaliningrad Daniel Lissner, à rebours de la prudence respectée jusque là, déclare entre les murs de l'Institut: « L'équipe en place au Kremlin s'est détournée de l'Europe. Ses nouveaux partenaires sont surtout, en dehors de la Biélorussie et du Kazakhstan, les pays d'Asie centrale et la Chine. Sur le plan international la Russie s'isole[996]. A l'intérieur, on s'attend à une limitation encore plus grande des droits de l'homme. Qui veut y échapper ne peut le faire qu'en émigrant. Des dizaines

de milliers d'Allemands de Russie997 et d'autres minorités ont utilisé ce moyen. Nous ne craignons pas actuellement de déportations, mais depuis des semaines et des mois on crée des prémices moraux […]. L'annexion de la Crimée est un exemple criant de violation du droit international que nous condamnons très fermement. L'invasion par la Russie de l'Ukraine orientale a causé la destruction de valeurs matériels, de vies humaines et de la confiance que nous avions mis des décennies à construire »998 Après un tel discours et alors que la Maison russo-allemande était jusque-là réputée apolitique, elle a été juridiquement requalifiée par l'Etat russe comme « agent étranger », ce qui a ouvert une procédure qui la menace de fermeture, remettant alors en cause la source même de l'influence allemande.

Conclusion du chapitre IV : des confins à double tranchant

En tant que marche, Kaliningrad est un front particulièrement marqué car le territoire de la Prusse orientale a sur le très long terme toujours été un front. Celui-ci est multiforme. Il est historico-culturel depuis le XIIIe siècle et oppose l'Europe occidentale à une Europe centre-orientale aujourd'hui russifiée. Ce front est bien entendu aussi politique : autour des deux questions centrales de la Victoire de 1945 et du débat sur l'existence juridique des RSS baltes, c'est la légitimité de l'influence et de la présence russe en Europe centrale qui est en jeu à Kaliningrad dans la mesure où c'est systématiquement l'existence même de l'Oblast' qui est mise en cause. Enfin, le front est bien sûr militaire et touche à la question des grands équilibres stratégiques continentaux. Mais, chacune de ces questions se décline en plusieurs échelles qui montrent la prégnances de front plus nationaux, notamment avec la Lituanie.

Mais si Kaliningrad est est fondamentalement un morceau de la Russie, sa cosmologie politico-culturelle montre qu'elle est aussi membre d'une grande Europe centre-orientale qui correspond à l'ancienne Rzeczpospolita polono-lithuanienne, ce que montre aujourd'hui la force de l'influence géopolitique de la Pologne, très visible, mais aussi celle de la Biélorussie, qui l'est beaucoup moins. D'autres influences géopolitiques s'exercent sur l'Oblast' car elle est membre d'un monde balte que l'époque soviétique n'avait pas rejeté, et d'une nouvelle Mitteleuropa germanique que la RFA a su ranimée. Cependant ces deux mondes semblent moins importants que les précédents car ils jouent de part et d'autre de frontières complexes (linguistiques, idéologiques, socio-économiques). Enfin la macrorégion baltique ne semble pas avoir de réelle influence géopolitique sur le territoire de l'ex-Prusse orientale parce que cette macrorégion est située au-dela de l'horizon de Kaliningrad : « sa Baltique » n'en est que la moitié sud-orientale, slave, « continentale ».

A considérer l'Oblast' baltique du point de vue de la Péri-russie*, il faut retenir qu'en tant que front, elle ressemble de très près aux Kouriles et au Sud de Sakhaline, territoires toujours très contestés par le Japon, symbole eux aussi de la Victoire de 1945, et qui mettent là encore aux prises la Russie avec le bloc militaire occidental dont le Japon fait partie. De même ces territoires forment un véritable front de Civilisation avec l'Asie extrême-orientale. Mais c'est là aussi qu'on mesure toute la différence symbolique entre la Prusse russe et les Péri-russie*s d'Extrême-Orient : dans la conscience russe, la Victoire sur l'Allemagne et donc Kaliningrad pèsent infiniment plus que la Victoire sur le très lointain Japon et les dépouilles prises sur lui. De même l'enjeu européen semble, même aujourd'hui, au moins aussi important pour la Russie que l'enjeu extrême-oriental ne serait-ce que parce que la survie de l'Etat russe s'est toujours joué à l'ouest,

tout comme le tropisme culturel jouait en direction de l'Europe. D'autre part, malgré la force des revendications japonaises, à tout le moins sur les Kouriles du Sud, on ne retrouve pas en Extrême-Orient le discours de négation qu'on trouve dans les rhétoriques baltes et américaines à l'encontre de Kaliningrad. Le Japon conteste ds frontières et non l'existence de l'Oblast' de Sakhaline. Enfin l'encerclement de Kaliningrad par terre en fait un point beaucoup plus vulnérable que les Kouriles, et autrement plus sensible.

La question du rapport des Péri-russies avec leur « mondes alternatifs » met en parallèle Kaliningrad avec les mêmes oblasti du Pacifique. Kaliningrad entretient des liens avec l'Allemagne ou la Pologne comparables à ceux de Sakhaline avec le Japon qui est bien lui aussi un « monde alternatif », tout comme la Chine peut apparaître comme telle pour les oblasti de l'Amour et du Primor'e. Mais aussitôt la particularité de Kaliningrad apparaît : la multiplicité des « mondes alternatifs » y est exceptionnelle. Nulle autre oblast' russe ne peut se vanter d'appartenir simultanément ou concurremment à autant de régions culturelles différentes. En outre, « l'occidentalisme territorialisé* » de la Prusse russe n'a pas de répondant, à l'heure qu'il est, du côté de l'Asie car si les situations géographiques de l'Extrême-Orient et de l'Extrême-Occident sont bien symétriques, leurs places culturelles ne le sont pas du tout. Kaliningrad trouve culturellement sa place dans une Europe du Centre-Est à laquelle la Russie elle-même est très profondément rattachée. Le Japon et la Chine, malgré les progrès très notables de leur prestige culturel au cours des deux dernières décennies ne suscitent pas un sentiment d'appartenance et de familiarité aussi dense. La Russie, reste, en Extrême-Orient, un pays européen, ce que n'a pas encore remis en cause la coopération stratégique et diplomatique sino-russe pas plus que l'idéologie eurasiste, l'une comme l'autre récentes et sans profondeur culturelle. Aussi notre L'Oblast' baltique est-elle en cela la plus intégrable dans un « monde alternatif » de toutes les Péri-russie*s, ce d'autant plus que son encerclement l'y pousse. Elle est donc bien la Péri-russie* la plus extrême, celle où les « mondes alternatifs » jouent le rôle le plus important.

Conclusion générale : de nouveaux concepts géopolitiques pour Kaliningrad et pour la Russie

Qu'est-ce donc que l'identité géopolitique de Kaliningrad ? Cette oblast' ethniquement russe apparemment exceptionnelle reflète en elle une bonne partie de ce qu'est l'identité géopolitique de la Russie d'aujourd'hui, avec toutes ses contradictions. Après notre présentation générale (I), nous avons d'abord vu que cette Péri-Russie d'Extrême-Occident posait une question géographique. D'une part son caractère ultra-périphérique et sa taille très limitée posent une question de représentation géopolitique compliquée du point de vue national (fédéral), question fondamentale d'un intérêt exceptionnel pour s'approcher de l'identité géopolitique de la Russie elle-même (II.1). Mais les dimensions insulaires, maritimes et océaniques qui sont la conséquence de « l'ultra-périphéricité » sont à la fois la raison d'être de l'Oblast', la strate la plus profonde de l'identification kaliningradienne et la source d'une puissance maritime remarquable aux vastes horizons qui n'est pas que militaire (II.2). Ensuite, nous nous sommes interrogés sur la question de l'appropriation et de l'enracinement de l'Etat et de la population dans le territoire de Kaliningrad. Dans une oblast' prométhéenne très soviétique, la Russie des années 2000-2016 vise une paradoxale « russification » conformiste pour lutter contre l'exclavement kaliningradien et sa déconnexion d'avec l'histoire russe pré-soviétique, et ce aussi bien par des politiques publiques que par des mythes géopolitiques parfois très anciens (III.1). Dans le même temps, la Fédération de Russie subit le contrecoup de sa fédéralisation générale, ce qui a permis voire contraint à la

mise en place d'une identité régionaliste à Kaliningrad depuis 1991 qui s'est enracinée par la revendication de l'héritage prussien, notamment germanique, ce qui conduit à des débats voire des conflits internes à l'oblast' comme à des controverses moscovito-kaliningradiennes (III.2). Enfin, Kaliningrad est un territoire authentiquement frontalier à tous les sens du terme. Il est donc un front, ce qu'il a toujours été symboliquement sur le temps long, et ce front est désormais actif face à la pression de l'OTAN, aux ambitions allemandes et polonaises, et aux revendications territoriales lituaniennes en particulier (IV.1). Mais à l'échelle locale, on constate à quel point il existe une « influence géopolitique » des « voisins » polonais, biélorussien, allemand et baltes sur l'identité géopolitique de Kaliningrad car cette oblast' fait partie de ces « mondes géoculturels » qui sont aussi bien des alternatives potentielles à la Russie que des mondes où cette-dernière peut se projeter à travers Kaliningrad qui est alors un « propulseur géopolitique » (IV.2).

Tout au long de l'étude, nous nous sommes attelés à la comparaison de notre Extrême-Occident russe avec l'Extrême-Orient, Sakhaline, la Crimée et d'autres membres de la Péri-Russie ultra-périphérique. Eu égard à cette comparaison, Kaliningrad est bien moins exceptionnelle qu'il n'y paraît. Par rapport à Sakhaline-sud qui est de tous les territoires de la Russie celui qui ressemble le plus à Kaliningrad, l'Oblast' d'Extrême-Occident ne se distingue guère, au niveau géographique, que par son encerclement ; au niveau de l'identité culturelle, seul le rôle particulièrement prestigieux et actif de la culture allemande et la peur plus forte de perte par la Russie depuis 2002 est vraiment une spécificité kaliningradienne ; au niveau de son caractère frontalier, en revanche, Kaliningrad se distingue vraiment par le caractère fondamental et acharné des luttes qui l'entourent (délégitimation de l'existence de l'Oblast', « front balte ») comme par le nombre extraordinaire de mondes alternatifs auxquels la Prusse russe appartient (cinq). C'est donc bien une Russie ultra-périphérique parmi d'autres, mais la plus compliquée et la plus sensible de toutes et c'est donc en toute logique que nous avons construit, ou plutôt que nous avons dû construire, le concept de Péri-russie* à partir de Kaliningrad, Péri-russie extrême, menacée, et presque insaisissable de complexité.

Passer de la Russie ultra-périphérique anonyme et générale à la **Péri-russie** a été un chemin long. Il nous a fallu mettre en parallèle des contrastes criants entre une oblast' à la pointe de la recherche océanographique et une oblast' ignorée par Moscou, un territoire très éloigné même de Pskov et de Saint-Pétersbourg et un territoire où affluent chaque année de nouveaux jeunes diplômés sibériens, une oblast' « minuscule » et une oblast' « de l'Atlantique ». Comment comprendre une telle situation ? Comment relier des images aussi opposées ? Quelle cohérence ce tableau avait-il ? Il nous a fallu partir des fondamentaux. La Russie est ainsi faite et ainsi organisée que tout ce qui n'est pas moscovite est « périphérique ». L'ultra-périphérie de l'Etat correspond donc à ses frontières et à ses côtes. Mais quelle place ces régions ont-elles dans la Russie ? L'observation de la carte, les interrogations de Vadim Cymburskij sur le pattern géopolitique de la Russie, etnotre connaissance précise de la géographie historique russe, c'est-à-dire de la date d'acquisition des territoires « ultra-périphériques » nous a fourni l'intuition que « l'ultra-périphérie » russe en soi ne formait pas un tout, mais que certains territoires ultra-périphériques formaient une véritable « couronne », un cercle autour de la Russie « de terre ferme ». C'est alors qu'a jailli la Péri-russie, par opposition à l'aune sibérienne que développait un peu trop le géopolitologue russe, ne laissant en effet aucune place pour notre Kaliningrad. Le concept de Péri-russie a alors permis de répondre à quantité de questions posées plus haut en trouvant une nouvelle perspective et une nouvelle grille d'analyse.

Tout d'abord il permet de délimiter trois ensembles territoriaux, Russie isthmique, Sibérie, Péri-russie elle-même, trois ensembles géographiques, historiques et culturels qui ont des fonctions tout à fait distinctes, qu'on pourrait, à la rigueur, simplifier sous la forme pouvoir/puissance/vecteur, la Russie isthmique concentrant les décisions, la Sibérie jouant le rôle de fournisseur de puissance, la Péri-russie étant le vecteur de la puissance à l'extérieur. La Péri-

russie permet aussi de dégager la spécificité culturelle des régions qui en font partie. La Péri-russie n'est pas la Russie des Républiques nationales « allogènes » des frontières sud (Caucase, Altaï) ou du Grand Nord (Carélie, Komis, Iakoutie) ; la Péri-russie est une Russie ethniquement russe. Et pourtant toutes les Péri-russies sont à cheval sur des mondes géoculturels externes, et simultanément elles sont ouvertes sur les mers, ou plutôt sur l'Océan mondial. Elles ne sont donc pas de simples dépendances lointaines de l'Etat, parfaitement conformes à la culture du centre moscovite et obéissant docilement à ses décisions parce qu'elles seraient « ultra-périphériques » donc dominées : tout au contraire, la Péri-russie est un ensemble de régions ethniquement russes mais à l'identité culturelle et territoriale (identité géopolitique) très marquée, particulièrement ouvertes sur le monde et d'autres mondes, des mondes étrangers et maritimes, elles sont volontiers turbulentes et revendicatives face au Centre quand celui-ci se confond trop clairement avec Moscou. La Péri-russie est une sorte de « Russie inverse » par rapport à Moscou et à l'Isthme russe, c'est-à-dire une Russie des bords maritimes, née pour être « plus grande », plus puissante et « plus mondiale » que ne l'est la Fédération depuis 1991. Cette Péri-russie a été bâtie volontairement par les hommes d'Etat russes, suivis dans ce cas précis par le peuplement russe, pour atteindre les mers. Elle est le haut-lieu de l'expression des ambitions russes. Elle est alors « plus étatiste » que Moscou-même, c'est-à-dire plus fidèle à « l'Empire », à l'URSS, à la grandeur militaire mais aussi scientifique et sociale bâtie par l'Etat. Que la même Péri-russie s'affirme comme « néo-prussienne » à Kaliningrad, « néo-nippone » à Sakhaline-sud voire « néo-mandchoue » sur l'Amour n'est pas vraiment en contradiction avec ce que nous venons d'affirmer, elle en est la conséquence logique : faute d'une grande URSS et de son horizon océanique et mondial, la Péri-russie se réfugie sur son propre territoire parce qu'entre 1991 et la décennie 2010, la Fédération de Russie s'est resserrée autour des seuls intérêts de Moscou et n'a pas été à la hauteur des défis et des hautes traditions de la Péri-russie qui a quelque chose de spécifiquement impérial. La Péri-russie suit donc une dialectique spécifique : le grand empire ou la région particulariste, « l'URSS au carré » ou « la Prusse orientale néo-germanique ». Les géopoliticiens de la Fédération eux-mêmes ont en général « oublié » la Péri-russie, surtout quand elle était apparemment « petite ». Ainsi, comme nous l'avons vu, plus la Russie s'éloigne de l'URSS dans le domaine géopolitique, plus elle s'éloigne de sa Péri-russie qui est alors délaissée voire ignorée et niée, mais réciproquement plus elle se rapproche de l'URSS, plus la Péri-russie retrouve sa place et plus elle se retrouve solidaire du reste de la Russie, et ce dans tous les domaines (social, économique, culturel, identitaire, etc...). Le concept de Péri-russie permet donc aussi de considérer une dynamique géopolitique dans le temps long : celle d'une dialectique expansion/rétraction de la Russie et de ses ambitions là où elles sont les plus manifestes. De la création du port de pêche océanique de Kaliningrad à sa « réforme » chaotique dans les années 1990, c'est la grandeur et la misère de l'URSS qu'on lit en Extrême-Occident comme en Extrême-Orient russes. Autant dire que la Péri-russie n'est paradoxalement pas tant une « périphérie » : elle est aussi « ultra », c'est-à-dire qu' elle est souvent à la pointe, dans tous les domaines, en positif comme en négatif.

Notre apport à la question de Kaliningrad peut être synthétisé à travers quelques autres concepts qui répondent à nos hypothèses de départ. Parce que la Russie se présente souvent comme un Etat de terre ferme moscovito-sibérien voire un « continent eurasien » nous avons été amené à conceptualiser des **continentalismes russes*,** sibérien ou eurasien**.** Dans le sens opposé, nous avons identifié un processus **d'insularisation*** et une identité océanique à Kaliningrad qu'il a fallu traiter très en détail car c'est là un phénomène très complexe qui touche à l'ensemble du système géopolitique et socio-culturel. En particulier nous avons découvert, à notre grand étonnement, le rôle capital que jouait la pêche océanique dans l'identité des Kaliningradiens, moins en tant qu'activité économique que par les innombrables effets induits : culture maritime, voyages transocéaniques, connaissance des langues étrangères, ouverture sur le monde, intégration dans une élite sociale pansoviétique, développement de la connaissance scientifique, enrichissement socio-économique global, création du tissu institutionnel, fêtes culturelles,

littérature, etc... La pêche océanique (à Kaliningrad mais aussi ailleurs en Russie et dans le reste du monde) doit donc être reconsidérée comme un véritable « monde social » complet, ce qui contraint à revoir du tout au tout l'idée d'une identité soviétique kaliningradienne « sans spécificité locale ». Si *homo sovieticus* il y a, à Kaliningrad c'est un ***homo sovieticus oceanicus*** tout à fait original.

Ensuite, nous avons proposé de reconceptualiser le territoire russe tout entier à partir du cas de Kaliningrad, en montrant que Kaliningrad et donc la Péri-russie formait non pas une partie « anormale » de la Russie mais une tierce partie, très spécifique, aux côtés de la Russie isthmique et de la Sibérie. Ce même concept nous a aussi conduit à revoir l'identité géopolitique de la Fédération de Russie comme reprenant sa mouture de la deuxième moitié du XVIIIe siècle plutôt que du XVIIe siècle et à cerner les territoires-clefs (dont Kaliningrad) qui donnent au territoire fédéral actuel sa spécificité irréductible. Cette Péri-russie doit donc systématiquement être prise en compte dans toute analyse de l'identité géopolitique russe car elle joue le rôle majeur dans l'accès aux mers, au monde et aux régions culturelles voisines.

Précisément nous avons identifié des **mondes géo-culturels*** cohérents que la Russie utilise depuis siècles pour jouer un rôle mondial grâce à la Péri-russie qui fait office de **propulseur géopolitique***, même si ce propulseur peut aussi, le cas échéant, être utilisé contre la Russie, auquel cas ils deviennent des **mondes alternatifs***. C'est ce que montre l'influence considérable qu'ont exercé de 1985 à 2016 et que peuvent encore exercer si elles le veulent la Lituanie, la Pologne et l'Allemagne qui tiennent les autres morceaux, territoriaux ou symboliques (population, patrimoine culturel, musées, mémoire), de la Prusse orientale.

Si on veut bien cerner l'identité géopolitique de Kaliningrad, on doit tenir compte de ses **héritages géopolitiques*** très complexes. Kaliningrad hérite en fait de plusieurs grandes Puissances historiques : la Pologne-Lithuanie, dans la continuité de laquelle la Russie est obligée de se placer pour intégrer Kaliningrad ; le *Dominium Maris Baltici* suédois dont la Russie a en grande partie investi Kaliningrad ; l'Ordre teutonique qui est doublement l'ancêtre de Kaliningrad car il est celui de la Prusse orientale donc de Kaliningrad et il est simultanément le créateur de la *Pribaltika* dont Kaliningrad est l'incarnation russe ; enfin l'URSS et ses ambitions océaniques mondiales, dont Kaliningrad était l'un des plus beaux fleurons. Ces héritages géopolitiques que nous avons identifiés après une recherche en profondeur expliquent pourquoi Kaliningrad n'est pas la petite enclave russe cernée par l'UE et l'OTAN et qui n'aurait pas de raison d'être. Tout au contraire, Kaliningrad est un concentré de légitimités historiques et géopolitiques peut-être sans pareil en Europe. C'est peut-être parce que sa signification géo-historique est aussi complexe qu'elle est généralement passée sous silence.

Nous avons ensuite été confronté à un certain nombre de questions relatives aux notions d'Occident et d'Europe vues de Russie. De là, nous avons tiré le concept de **logique géopolitique du point cardinal*** c'est-à-dire ce développement géographique continue d'un Occident russe qui part de l'Ingrie (ex-suédoise) et de Smolensk (ex-lithuanienne), se prolonge par la Pribaltika d'un côté et par la Biélorussie de l'autre, converge à Kaliningrad qui, elle-même n'a d'yeux que pour l'Atlantique. C'est bien ainsi qu'a été construit géopolitiquement Kaliningrad, ce qui lui donne son **envergure géopolitique*** la plus pertinente. Réciproquement, cet ensemble a pu être conceptualisé comme **l'Europe russe*** sur un plan culturel. En effet Kaliningrad est fondamentalement un **occidentalisme terrorialisé*** à tous les sens du terme. De manière générale, notre intérêt pour les noms, car Kaliningrad c'est d'abord un nom, nous a poussé vers l'idée de **l'onomastique comme destin géopolitique*** qui s'est avérée confirmée par le déplacement géographique de termes géopolitiques forts tels que *Baltiâ-Baltikum*, *Pribaltika, Prusse,* et ce que cela entraîne d'identification et de revendications à long terme, tout comme l'ont confirmé de leur côté les débats passionnés autour du nom de l'Oblast' et de sa capitale.

Nous en sommes donc arrivés à cerner un ensemble de **cosmologies, culturelle*, idéologique*, diplomatique*.** Celles-ci sont construites en fonction de dialectiques complexes que nous avons identifiées dans la pratique : la très classique **dialectique Nôtre/Autre*,** mais aussi les **dialectiques géopolitiques proximité/exotisme* et puissance/dépendance*.** Ces cosmologies déterminent l'auto-représentation de Kaliningrad (et de chacune des Péru-russies, ne les oublions pas), donc son comportement vis-à-vis de Moscou et du reste de l'Europe. Mises en application, elles permettent de conceptualiser **« L'Europe »*** vue de Kaliningrad, distincte de **« Notre Europe »*** qui est celle à laquelle s'identifient les Kaliningradiens, soit un ensemble polono-lithuanien élargi à Saint-Pétersbourg.

Kaliningrad s'inscrit cependant aussi dans la Russie en tant que telle mais par ce que nous avons appelé des **mythes géopolitiques*** c'est-à-dire par une mise en scène culturelle en générale très ancienne (et d'ailleurs pas uniquement russo-centrée) des origines de la Russie en relation avec le nouveau territoire de Kaliningrad. Les mythes géopolitiques se sont trouvés, d'une certaine façon, au centre de notre sujet et ont largement déterminé son évolution scientifique car s'il y a mise en scène des origines de la Russie pour intégrer Kaliningrad cela signifie précisément que la culture russe est obligée de s'interroger sur la Russie elle-même et même en revoir les contours du fait de Kaliningrad. Et c'est en grande partie de là qu'est née notre thèse, « le miroir d'Extrême-Occident ». Ces mythes géopolitiques s'appuient sur des **territoires-relais*** qui font le lien (autrement introuvable) entre la Prusse russe et la Russie proprement dite. A eux seuls ces territoires-relais montrent déjà que la question de Kaliningrad dépasse complètement ses frontières très étroites. Ces mêmes mythes invitent à considérer un territoire éclaté qui sont les marges slaves des Pays baltes ou **Baltoslavie*** car ils concernent en fait tout ce territoire dont Kaliningrad est comme le point focal puisque l'Oblast' est d'abord la *Pribaltika* restante.

Cette idée de *Pribaltika* restante a engendré un autre concept, celui de **graine d'empire géopolitique*.** Plutôt que de parler de « poussière d'empire », nous parlons de graine tant le territoire est une entité vivante et non pas morte, et tant Kaliningrad a montré sa capacité à s'étendre sur les mers voire sur terre *(Pribaltika* oblige) puis à se replier sur un territoire exigu. Ce concept a trouvé d'utiles comparaisons ailleurs qui en ont montré la pertinence à travers le monde. Lié à des considérations de puissance politico-militaire et d'expansion territoriale, nous l'avons développé en même temps que celui de **lieu de conscience de Civilisation*** qui en est, dans une certaine mesure, le pendant socio-culturel. En ce lieu, tout aussi frontalier que la graine d'empire, une Civilisation donnée prend conscience d'elle-même face à l'Autre dans une opposition qui prend la forme d'une mise en scène symbolique élaborée spontanément. Que ces concepts soient apparus dans notre étude était inéluctable : Kaliningrad est par excellence l'un et l'autre, et ce depuis sept siècles, sous la forme de la Prusse orientale, ce qui explique le degré élevé de conflictualité, symbolique ou réel, qui est attaché à ce territoire.

La façon dont Kaliningrad est insérée ou non dans les représentations russes (moscovites) nous a amené à deux concepts nouveaux. Le premier est celui d'**investissement symbolique territorial*** soit le processus complexe qui fait qu'une culture attribue une valeur (importante ou pas) à un territoire donné en fonction d'associations symboliques. Le second concept est celui d'**inclusion territoriale*** qui consiste en une grille de lecture typologique des territoires dont l'inclusion dans un nouvel Etat a un impact, important ou pas, sur son identité géopolitique. D'autre part la façon dont Kaliningrad pourrait (ou non) être géographiquement reliés à la Métropole « isthmique » nous a inspiré la **dialectique du cordon ombilical***.

Nous nous sommes aussi intéressés aux statuts de la Prusse orientale depuis les temps le Moyen-Age, avec pour conclusion que ce territoire a fluctué entre les trois situations de **domination/indépendance/absorption*** vis-à-vis de ses voisins de l'Est, de l'Ouest et du Nord.

Kaliningrad est bien la partie géopolitique toujours visible de l'URSS. En sabordant l'URSS en 1991, la Russie a aussi rejeté, sans même y penser, Kaliningrad, la laissant évoluer en marge de

la Fédération rétrécie. Ainsi l'Oblast' met en perspective la relation Russie-URSS sous la forme d'une dynamique russe qui va soit vers une rétractation plus poussée qui nie Kaliningrad, soit vers une réextension qui réintègre l'Oblast' soviétique dans une « nouvelle URSS » ou plutôt dans une « plus grande Russie », qui serait aussi plus puissante.

En dehors de la Russie et de l'URSS, notre hypothèse des cercles de Kaliningrad s'est avérée très fertile. Si le *Russkij mir* est « faible » eu égard à Kaliningrad, c'est parce que ce « cercle géographique » est très englobant et trop récent pour être assez efficace. Pourtant, nous avons vu qu'il n'était pas dénué de pertinence car ce sont les mêmes acteurs qui travaillent à conceptualiser et à développer cet *Horizont* russe qui s'intéressent vraiment à Kaliningrad et lui donnent du sens (Neklessa, le Patriarche, les parlementaires Baburin et Bindûkov) comme si c'était bien dans ce cercle là, au-delà de la Russie proprement dite, que se situait avant tout Kaliningrad vue de Moscou.

Le cercle « baltique » a donné des résultats très contrastés. D'une part, Kaliningrad est partie prenante de tout ce qui est baltique parce qu'elle en est le cœur géopolitique, rival de la Suède avec laquelle elle entretient une lointaine parenté géopolitique, le *Dominium Maris Baltici.* C'est ce qui explique aussi, d'une façon moins paradoxale qu'il n'y paraît, que Kaliningrad n'ait pas vraiment de place dans la Macro-région baltique centrée sur la Suède depuis les années 1990 : Kaliningrad correspond à une conception autre et même rivale de la Baltique, une **Baltique nationale et impériale*** russe qui a brisé le monopole suéco-germanique traditionnel sur la région. Il y a donc **deux Baltiques,** l'une **« maritime »** et l'autre **« continentale »** et Kaliningrad se situe exactement là où elles se sont historiquement chevauchées et combattues (ce que nous avons identifié comme la **dialectique géopolitique baltique***) jusqu'à la victoire russo-soviétique de 1945.

L'importance de l'ex-Bloc de l'Est demeure : Kaliningrad en est le symbole historique. Les mythes géopolitiques russes s'y ancrent (celui des Wendes en particulier) et montrent en soi que l'Oblast' fait aussi partie de l'Europe centrale. Or cette Europe centrale a un poids bien plus important que nous ne l'avions pensé. La *Rzeczpospolita* comme la *Mitteleuropa* sont bien plus que des régions historiques. Elles sont aujourd'hui à nouveau des mondes vivants et très influents sur l'identité géopolitique de Kaliningrad. La *Rzeczpospolita,* de façon spontanée, s'est reconstituée et elle est devenue une région culturelle, et économique avec un fort impact linguistique aujourd'hui sensible sur le terrain à Kaliningrad. Quant à la *Mitteleuropa*, ressuscitée ex nihilo par l'action efficace des Länder allemands, elle est désormais l'un des deux pivots identitaires de l'Oblast' russe qui se définit comme une nouvelle Prusse orientale, fût-elle russophone.

Le cercle de la Pribaltika n'a, lui, rien perdu de sa pertinence. Tout ce qui tourne autour de Kaliningrad passe toujours par une partie de la Lituanie ; mais bien mieux, Kaliningrad garde en elle-même l'identité historique et géopolitique des RSS baltes, et notamment de la RSS lituanienne, alors même que les Lituaniens reconnaissent implicitement ce fait par leur crainte devant Kaliningrad et par leurs revendications à nouveau réchauffées sur la mythique « Lituanie mineure » de l'Est de l'Oblast'.

Enfin le cercle pan-balte a été testé et a donné des résultats intéressants. Ce cercle a engendré le concept de **monde pan-balte***, concept qui a permis de replacer Kaliningrad dans un nouveau

contexte historique et géographique qui n'avait jusque là jamais été considéré par les spécialistes de géopolitique, soit la dimension « ethniquement balte » de la Russie occidentale comme de la Biélorussie et de la Pologne du Nord-Est.

Sur un plan méthodologique, nous avons tenté de cerner autrement et le plus rigoureusement possible notre champ disciplinaire « **géopolitique** ». Parce que le terme est très polysémique, nous en avons donné une nouvelle définition que nous appliquée dans cet ouvrage. Cette définition a été construite très lentement et pas à pas depuis nos premières recherches sur la Livonie d'Ivan le Terrible. Nous l'avons replacée dans la géographie et recentré sur les questions territoriales en montrant que si le terme de géopolitique existe et qu'il a si bien survécu à tous les autres concepts de R.Kjellén c'est parce que c'est le pouvoir (politique mais aussi, plus profondément, culturel) qui crée et institue le territoire et que leur interrelation, impliquant densément les populations qui y vivent ou qui se sentent concernées, n'est rien d'autre que la force créatrice de la société. Cette « géopolitique » est donc au cœur de la géographie humaine.

Cette nouvelle définition, nécessairement assez stricte pour répondre au flou disciplinaire qui entoure souvent le terme de géopolitique, nous a conduit à exclure du champ de recherche un certain nombre de questions que d'autres, à notre place, auraient traitées ou ont déjà traitées. Ainsi notre conception de ce qui relève de la géopolitique nous a amené à considérer comme externe à notre sujet tout l'aspect « spatial », c'est-à-dire tout un ensemble de phénomènes de flux s'appuyant sur des réseaux. Cela concerne d'une part un très grand nombre de faits économiques et d'autre part les relations internationales. Nous n'avons certes pas exclu l'économie de notre recherche. Elle y est présente et bien plus importante que nous ne pensions, comme le montre le cas, très éclairant et très étonnant à nos propres yeux, de la pêche océanique. Mais les flux commerciaux ne sont pas territorialisés, ou plus exactement n'influence pas le fait territorial, donc ils sont hors sujet. A une exception près : si et seulement s'ils impliquent une relation dense qui, elle, s'enracine dans un territoire et si celle-ci dépasse le cadre strictement économique, comme c'est le cas très particulier, des relations transfrontalières polono-kaliningradiennes, qui prolongent un fait géopolitiques très ancien et durable, et débordent sur la sphère culturelle. De la même façon, nous avons choisi de laisser de côté tout ce qui relevait de la diplomatie proprement dite. L'analyse que nous avons faite des tensions Est-Ouest comme de l'influence des pays voisins sur Kaliningrad n'est en effet pas diplomatique mais géopolitique c'est-à-dire territoriale. La diplomatie n'est qu'un contexte de notre objet de recherche. Par exemple, si nous avons intégré le facteur américain dans notre sujet c'est uniquement parce l'influence des Etats-Unis joue sur la représentation russe de Kaliningrad et sur le jeu, territorialisé, des membres de l'OTAN vraiment impliqués. Contrairement à R.Krickus, spécialiste de relations internationales, nous n'avons pas cru pertinent de développer un chapitre sur les relations entre Kaliningrad et les Etats-Unis ; il n'y a pas de territorialité en jeu dans leur relation. La question des visas a donc elle aussi été considérée externe. Elle a des implications sur les communications inter-russes mais elle n'est pas décisive sur un pan territorial : les Kaliningradiens peuvent quand même se rendre en Russie, et avec ou sans visa Schengen, Kaliningrad garde la même identité géopolitique. De même encore, nous avons exclu de notre recherche la politique de voisinage menée par l'UE à travers ses différents programmes. En effet cette politique, à la différence de celle menée par les Länder allemands, est spatialisée mais très peu territorialisée, elle vise des transformations économiques, juridiques, infrastructurelles et s'appuie sur des réseaux entre institutions. Quant aux Euro-régions instituées par l'UE, elles semblent n'avoir aucun rôle dans les questions que nous avons développées. Ainsi la région « Baltique » mise en place autour de Kaliningrad n'est pas le cadre réel des relations géopolitiques russo-polonaises ou russo-lituaniennes, qui se font, spontanément, en fonction de logiques géopolitiques plus anciennes, non institutionnelles. Enfin, en ce qui concerne l'UE, elle pose elle-même des questions de définition scientifique géopolitique. Elle agit et en tant qu'acteur direct (la Commission de Bruxelles) et à travers ses

membres, ce qui en fait un acteur dont l'action territoriale propre est peu identifiable. Elle est aussi une entité supra-nationale mais pas fédérale, c'est une entité étatique sans être un Etat et elle n'a pas de souveraineté propre, c'est-à-dire pas de territoire propre distinct de celui de ses membres. En outre, l'UE est très récente, de facto encore plus « a-historique » que Kaliningrad, et se définit comme un projet politique expérimental qui ne forme pas, à l'heure qu'il est, un « monde » dans lequel Kaliningrad peut prendre une place car d'une part l'UE n'est pas un ensemble géo-culturel cohérent, d'autre part qui dit monde géo-culturel dit appartenance et enracinement, or l'UE n'est pas un ensemble qui intègre ces problématiques. D'une certaine façon, l'UE est un « espace » et non un territoire, c'est une entité politique et non géopolitique.

Une autre question que nous n'avons pas traité mais pour des raisons différentes est celle que nous a posée Bruno Drweski dès la fin 2015, soit le rôle que pouvait jouer Kaliningrad dans la stratégie sino-russe des « Routes de la Soie » alias « Une Ceinture, une Route ». Nous avons commencé une enquête à ce sujet, mais elle s'est vite heurtée à plusieurs problèmes. Le premier est qu'à Kaliningrad, la question était, début 2016, sans grande importance apparente. Le deuxième est que, pour en avoir le cœur net, il aurait fallu faire une étude de terrain spécifique, et pas seulement à Kaliningrad, mais plutôt à Moscou voire à Pékin. Or ce n'était pas possible, notamment parce que notre présence permanente était vitale auprès de notre famille pendant presque toute l'année 2016. Le troisième problème était scientifique. A priori le lien géographique entre Kaliningrad et le reste de la Russie était déjà tellement difficile à travers la Biélorussie et la Lituanie que le rôle de l'oblast' d'Extrême-Occident dans une stratégie de « route/ceinture » transcontinentale territorialisée semblait théoriquement faible (à la différence du rôle de Saint-Pétersbourg par exemple qui dès 1900 jouait le rôle de débouché européen de l'Eurasie profonde à travers le transsibérien-transmandchourien qui partait de Port-Arthur, actuelle Dalian). Mais l'arrivée des navires chinois à Kaliningrad en 2017, dans le prolongement de leur présence en Syrie, a révélé toute la valeur de cette question. En fait elle est encore plus complexe qu'il n'y paraît, puisqu'elle met non seulement en jeu une autre échelle, paneurasienne, mais encore elle joue sur l'ambiguïté volontaire des « Routes et Ceintures de la Soie » qui sont économiques et culturelles autant que politico-militaires, maritimes autant que terrestres, potentiellement autant arctiques qu'indiennes, africaines ou méditerranéennes. Cependant, il est d'ores et déjà clair que « Une Route, une Ceinture » est bien un projet géopolitique (au sens où nous avons défini ce terme) et non pas simplement géostratégique ; en clair les Chinois et leurs partenaires russes et eurasiatiques sont en train de bâtir un « monde géoculturel » de plus. Il y en d'ores et déjà plusieurs preuves. D'abord la façon dont les premiers promoteurs des « Routes de la Soie » ont présenté le programme, soit comme s'articulant sur un axe historiquement « bouddhiste » sino-pakistanais renvoyant aux origines indo-iraniennes du bouddhisme chinois, c'est-à-dire à un mythe géopolitique, une histoire très ancienne[999] et s'inscrivant aussi dans la tradition littéraire du *Xi You Ji*, le Pélerinage vers l'Ouest du moine et du singe, l'un des plus célèbres récits de la littérature chinoise[1000]. Aujourd'hui, il est clair que la « Paneurasie » chinoise qui se dessine est un « monde géo-culturel » qui peut se fonder et qui se fonde déjà sur trois piliers : l'ex-monde socialiste commun, la théorie des deux Mondes « du Droit » asiatique et « de la Force » colonialiste de Sun Zhong Shan (Sun Yatsen), et l'Empire mongol (sino-irano-russe). Le deuxième pilier est le moins connu et expose l'idée, développée dès 1924 par le Président chinois[1001], que la Russie soviétique est aussi un pays (eur-)asiatique qui a tourné le dos au monde colonialiste occidental (de la « Force ») et est revenu dans la famille asiatique du « Droit » (impérial sino-mongol) anticolonialiste. Ainsi considéré, le monde paneurasiatique chinois peut-il intégrer Kaliningrad et fournir un monde alternatif de plus? Il semble qu'il soit encore un peu trop tôt pour analyser vraiment une dimension toute nouvelle du sujet qui est encore partiellement immergée. Et pourtant, dans ce cadre vraiment mondial (tout en étant un « monde » particulier), Kaliningrad retrouverait sa dimension « océanique » et sa dimension « supra-russe » soviétique. En tout cas, pour Kaliningrad, l'intérêt est grand : creuser cette

question serait aussi découvrir une harmonisation nouvelle de sa place géopolitique dans la Russie, sublimant l'opposition Europe/Eurasie qui la sous-tend.

Nous devons aussi identifier les hypothèses qui ont été infirmées ou nuancées. Nous avions envisagé Kaliningrad comme l'épicentre de la question des Russophones de la Baltique. Qu'en est-il en réalité ? D'une part, nous avons montré une réelle cohérence sur le plan des mythes géopolitiques, ce qui est important. Mais sur le plan géopolitique proprement dit, la question s'est avérée trop difficile à traiter dans le cadre de notre recherche. Et voilà pourquoi : d'une part, la différence d'appartenance étatique entre Kaliningrad russe et les marges slaves de Pays baltes fait que les relations de ces territoires à la Russie voire à « l'Occident » et les dynamiques de ces relations sont inverses ; d'autre part, dans le cadre d'une étude géopolitique s'est posée la question du plan sur lequel poser les relations géopolitiques entre des territoires qui ne sont pas contigus, qui ne relèvent pas du même Etat, et qui, s'ils sont reliés les uns aux autres, le sont par des réseaux (culturels, politiques, familiaux...) ; de ce fait il aurait fallu poser la question en terme « d'espace » et non de « territoire », ce qui gênait la cohérence méthodologique de notre travail. Nous avons donc rassembler ici tout ce qui pouvait relever de l'identité géopolitique commune proprement dite (par exemple la cohérence de l'ensemble Prusse-Livonie ou le maintien d'un ensemble géopolitique est-prussien de Kaliningrad à Klaïpeda) sans avoir pu pousser plus loin en étudiant la conscience (ou pas) d'une identité culturelle et régionale commune de tous les Russophones de l'ex-Pribaltika soviétique à travers l'exemple des liens Kaliningrad-Lettonie. En outre, c'était aussi décentrer le sujet qui était déjà tiraillé entre les contraintes scientifiques de la Péri-russie (donc l'Extrême-Orient et la Crimée), celles de la Russie (contexte fédéral et moscovite), celles de Kaliningrad même (obligations de faire le tour des aspects de la société locale) et celles de la Prusse orientale (donc les recherches sur l'Allemagne, la Pologne, la Biélorussie, l'Etat lituanien, etc...). Et pourtant, jusqu'au dernier moment, nous avons envisagé d'inclure au moins parmi les mondes alternatifs la dimension « baltoslave » de Kaliningrad. Si nous ne l'avons pas fait, c'est qu'il nous a manqué l'identification de l'acteur-clef de ce « monde » et la preuve tangible de l'activité et de l'importance de ce monde aujourd'hui, en 2016. Cette question « baltoslave » reste donc ouverte, appelant des recherches ultérieures, que nous pourrons peut-être mener plus tard, dans un cadre plus limité.

Nous devons aussi aborder l'évolution de notre sujet. La plus importante de toute a été, en toute logique, l'évolution géographique. A l'origine notre sujet était défini autour de l'axe Kaliningrad-Russie-Pribaltika. C'était un sujet typiquement post-soviétique, très « septentrional », c'est-à-dire que nous considérions avant tout Kaliningrad dans le cadre de l'ex-URSS, regardant vers le Nord, vers la région dont l'oblast' venait de naître. Ce point de mire se justifiait aussi par l'âpreté des affrontements symboliques baltes, et par le rôle très important que nous accordions à la chose militaire, au *hard power,* et à la « géopolitique dure », c'est-à-dire aux revendications territoriales en bonne et due forme. Mais notre volonté était, dès le départ, de donner toute l'ampleur culturelle et phénoménologique de ces questions, par exemple le lien qu'on pouvait tisser entre identité culturelle, identité militaire et fait territorial. Ce choix méthodologique a, à long terme, profondément modifié l'approche en l'élargissant vers d'autres domaines, vers l'influence culturelle et les différents modes de *soft power.* De là s'est produit un basculement géographique vers le sud-ouest : d'est-européen et balte, notre sujet, en accueillant l'influence culturelle et économique, a intégré entièrement la Pologne et l'Allemagne dans notre champ de vision, faisant de notre sujet quelque chose de centre-européen. Sans doute, nous n'avions pas exclu au départ la Pologne et l'Allemagne de la question kaliningradienne ; mais pendant toute la première « époque » de notre travail, le fait allemand était considéré avant tout comme une réminiscence interne à Kaliningrad ou une question propre au contexte russe, tandis que le fait polonais était tenu pour un héritage historique endossé volontairement par la Russie pour intégrer Kaliningrad en son sein. La deuxième « époque » de notre travail a modifié la perspective. La

réalité du terrain de Kaliningrad où on parlait assez souvent polonais d'une part, et les remarques de Bruno Drweski sur le ré-enracinement allemand dans le Memelland lituanien d'autre part, nous ont convaincu de reconsidérer le rôle actif et contemporain de l'Allemagne, de ses Länder et de la Pologne en tant qu'acteurs plus centraux de notre recherche. Cette évolution est visible avant tout dans le chapitre IV.2 ; c'est en mettant face à face la *Pribaltika*, l'influence linguistique et juridico-historique polonaise et le « fait prussien » que nous avons composé le concept de monde géo-culturel alternatif, déjà en germe, mais qui a pris sa forme définitive par cette comparaison. Encore faut-il dire que la compréhension du phénomène néo-prussien, que nous maîtrisions depuis longtemps à l'intérieur de Kaliningrad, n'a été complète qu'après avoir acquis le niveau nécessaire en allemand (2015) et grâce au séjour que nous a offert le Herder Institut dans ses collections documentaires. Alors la chaîne qui unissait une politique fédérale allemande théorique, une politique pratique des Länder et les résultats tangibles sur le terrain russe est apparue clairement. Mais il avait fallu apprendre une langue de plus et travailler sur un autre terrain de recherche, l'Allemagne. Nous étions physiquement passés de l'Europe de l'Est à celle du Centre-Ouest pour donner toute sa dimension mitteleuropéenne à notre sujet « russe ». Cette aventure scientifique montre bien que Kaliningrad ne peut pas être facilement abordé par un Français, fût-il parfaitement russophone et polonophone (ou, inversement, germanophone). Ce sujet exige une mise en contextes multiples, donc une capacité d'adaptation culturelle exceptionnelle, surtout chez un chercheur français. Nous avons fait de notre mieux ; il restera aux chercheurs allemands, polonais et russes mais aussi biélorussiens et lituaniens voire lettons à dire si cela a suffi pour cerner convenablement une hydre aussi polycéphale que Kaliningrad. Même Hercule n'était pas seul pour affronter celle de Lerne...

Dans cette conclusion, nous pouvons nous permettre d'élargir la comparaison du cas de Kaliningrad hors des frontières de la Russie. On remarquera que Kaliningrad subit et s'inscrit volontairement dans le cadre de la politique culturelle des Länder allemands qui touche tous les territoires dont les Allemands, jadis majoritaires, ont été expulsés en 1945. Cette politique de *soft power* très efficace conduit à une « regermanisation » culturelle base d'une identification régionaliste. Or aussi bien dans la Prusse orientale polonaise que lituanienne, aussi bien en Silésie qu'en Poméranie, on constate le même phénomène. Le régionalisme « néo-prussien » est donc aussi bien un phénomène mitteleuropéen que la résultante de la fédéralisation de l'Etat russe depuis la fin du XXe siècle. Nous nous réservons l'occasion de travailler bientôt sur cette question dans un prochain projet de recherche.

D'un autre point de vue encore, le phénomène « péri-russe » n'est pas un fait exclusivement russe. Les Etats-continents comme les Etats « surinsulaires » chers à P. Pelletier connaissent des situations plus ou moins comparables. Nous avons noté plusieurs fois des similarités avec les Etats-Unis dont le fédéralisme pousse aux régionalismes. L'Alaska est bien une exclave des Etats-Unis comme elle l'avait déjà été au temps où elle était russe. La Californie a elle aussi quelque chose à voir avec Kaliningrad, et pas seulement parce que ce sont des « Extrêmes-Occidents » qui commencent par [kali-] ; ce sont aussi bien des entités qui revendiquent une « allogénisation » là où un peuplement à l'origine cohérent et unitaire s'est distendu sur un territoire trop vaste ; alors les Californiens revendiquent les Espagnols pour « leurs ». Et les Chinois qui aujourd'hui se disent « Taïwanais », comme ces Chinois qui peuplaient le « Mandchoukuo » ne sont-ils pas fondamentalement dans le même cas ? Comme le sont aussi les Vietnamiens du Sud, colons venus du Nord installés sur d'anciennes terres cambodgiennes. Au-delà d'une certaine extension géographique, l'ethnie engendre des *subethnè*. Ainsi Kaliningrad, territoire prométhéen par excellence, nous montre tout simplement comment apparaît un « système géopolitique » composé d'un pouvoir, d'une population et d'un territoire. Or cette apparition se fait toujours en rapport avec un passé dont la valeur est souvent très paradoxale (mépris, rejet, destruction qui deviennent fascination, revendication et assimilation dès que les

circonstances y poussent). Ces « marches ultra-périphériques » ont donc toujours des identités territoriales ambivalentes, hésitant entre les mondes qu'elles unissent. De là elles sont protéiformes, se présentant comme ou étant perçues comme « allogènes » à l'intérieur (« les Prussiens de Kaliningrad » vus de Moscou), et conçues comme métropolitaines vues de l'extérieur (« Kaliningrad=URSS » vu de Pologne ou d'Allemagne).

Finalement le territoire unit les hommes. C'est le territoire est-prussien qui unit le « monde national russe » (ou américain) et le monde germanique, polonais ou balte. C'est le territoire qui permet de réunir l'incompatible, soit l'histoire des Borusses « exterminés par les Allemands », des Allemands « expulsés par les Soviétiques », et des Soviétiques devenus Russes en se revendiquant d'Emmanuel Kant. C'est encore le territoire commun qui conduit les habitants de Kaliningrad à suivre les transformations identitaires décidées socialement par une élite locale. Le territoire est donc au centre de la vie sociale et c'est donc en toute légitimité que nous avons voulu le replacer au centre de la définition de la géopolitique et de la géographie.

Pour finir, notre vision de géographe nous pousse à remarquer que n'est pas le moindre des paradoxes que la toute petite oblast' de Kaliningrad née entre 1945 et 1946 nous ait permis de faire un si grand voyage à travers l'espace et le temps. A travers Kaliningrad, nous avons vu défiler non seulement la Prusse orientale et les Pays baltes mais encore Smolensk et Pétersbourg, toute la Pologne-Lithuanie, le Saint-Empire et la *Mitteleuropa,* les côtes de l'Islande, celles de l'Antarctide et celles de toute la Russie. De même, depuis notre point de départ du XXIe siècle, nous avons inspecté les développements russes et prussiens du XXe et du XVIIIe mais encore ceux des XIIe et XIIIe siècles. A la charnière de la Russie ultra-périphérique aux horizons mondiaux et de la Prusse orientale aux horizons pan-européens, l'identité géopolitique de Kaliningrad s'est avérée être une question véritablement immense, sans commune mesure avec le nombre de ses habitants qui est à un niveau comparable à celui des autres Pays baltes, ni avec ses ressources internes bien modestes. On peut donc s'interroger sur le destin géopolitique de ce territoire qui a quelque chose d'exceptionnel. De même que Michel Heller s'étonnait dans sa monumentale *Histoire de l'Empire de Russie* que la petite Haute-Lituanie ait fondé au XIVe siècle un empire de 700 000 kilomètres carrés remplaçant presque la vieille Rus' kiévienne avec Kiev, Minsk, Polotsk et Smolensk, ne laissant de côté que la Souzdalie et Novgorod, tandis que les pays lettes devenaient une simple colonie germanisée, de même nous avons vu, au moins trois fois de suite, la petite Prusse orientale devenir gigantesque : d'abord avec l'Ordre hégémonique des Teutoniques à partir de 1255 dans un pays pourtant épuisé par les famines et la conquête; ensuite avec les Hohenzollern une petite Prusse ducale vassale de l'immense *Rzeczpospolita* puis ravagée et pillée par les Suédois est devenue le noyau de la première Puissance militaire du monde de 1914, le IIe Reich ; enfin, ex nihilo, dans un territoire presque entièrement dépeuplé par la guerre et l'exode des Allemands, en ruine sous les bombes britanniques de 1944 et dans les combats germano-soviétiques de 1945, nous avons assisté à la renaissance d'une « Prusse orientale » soviétique prospère aux vastes horizons, associée aux secteurs de pointe de l'économie soviétique, associant scientifiques, officiers supérieurs et pêcheurs aventuriers venus de l'URSS entière. Manifestement il existe donc bien un *genius loci* est-prussien qui tire vers le haut après des cataclysmes récurrents, inspirant constamment les plus hautes ambitions à ses maîtres du moment. La Prusse orientale, « terre de tous les vides » comme nous l'avons écrit dans l'introduction est donc bien aussi la « terre de toutes les résurrections » et de tous les rêves de grandeur. Or de cela les Kaliningradiens ont conscience. Ce qu'ils ont peu à peu reconstruit et construit dans des conditions bien difficiles à partir de 1945 puis de 1991 est là pour le montrer.

Arras, le 1er octobre 2017.

NOTES

1Mais on notera que le Polonais Andrzej Sakson a relevé le défi et travaillé indifféremment sur les sources allemandes, russes, polonaises et lituaniennes.

2Li**th**uanie et non Lituanie car il s'agit de l'ancien Etat supranational et non de la République nationale fondée au XXe siècle. Le h archaïque permet de marquer utilement la différence.

3On remarquera que dans toutes les langues, ce peuple a un nom très fluctuant. Même l'allemand, qui est pourtant la langue des Chevaliers teutoniques premiers concernés par la question, hésite entre *Preussen* (qui est cependant synonyme de « Prussiens » donc impropre), *Prussen* et *Pruzzen* (terme préféré par les spécialistes les plus récents, dont Stéphanie Zloch). Le russe hésite entre *Prusy, Prušane* et *Borusy.* Seul le polonais a un nom unique et clair en ce qui les concerne : *Prusowie.*

4Misiunas R : « Rootless Russia : Kaliningrad-Status & Identity »//*Diplomacy & Statecraft*, 2004

5« Elle » car oblast' est en russe un mot féminin.

6Dans le cas des « peuples sans terre », la territorialisation existe au moins sur le plan symbolique. Même sans territoire propre, une société se rattache toujours à des lieux qui sont particulièrement importants dans sa culture.

7 « Contours of Regional Identity: Testing Constructivism on Kaliningrad's Ground »//J*ournal of Eurasian Research*

8On regrettera que ce livre très important n'ait été à ce jour traduit ni en français ni en anglais.

9 Nous regrettons d'autant plus de l'avoir découvert aussi tard (2016) et de n'avoir pu le lire in extenso comme il le méritait. Mais il n'existe pas en France et nos séjours en Russie et en Allemagne ont à chaque fois été trop courts pour pouvoir le lire quand il était disponible. Sa perspective est très proche de celle que nous avions choisie avant de le découvrir. La maîtrise de cet ouvrage aurait certainement beaucoup influencé le développement originel de notre thèse. Par honnêteté scientifique, nous devons reconnaître que nous n'avons pu lire que ce qui concernait Kaliningrad, et ce alors que notre thèse approchait déjà de sa forme finale.

10 Nous avons là encore eu accès à cet ouvrage trop tard pour l'intégrer vraiment à notre recherche.

11Voir Mamadouh : « Geopolitics in the nineties » //exploringgeopolitics.org. Voir aussi les travaux de Thomas Lundén sur Kjellén.

12Ibidem

13Mamadouh « Geopolitics in the nineties... »

14 Voir l'introduction de son *Dictionnaire de géopolitique*, 1994

15Van Efferink L 2009 « The definition of geopolitics-classical French and critical traditions »//exploringgeopolitics.org, January 2009

16 Mamadouh V 1998 "Geopolitics in the nineties: one flag, many meanings"// GeoJournal Volume 46, 1998, issue 4, p. 237-253

17Texte accessible sur https://www.diploweb.com/outreterre.htm, consulté le 5/05/2017.

18Paradoxalement, la « description (des représentations) du territoire » n'est-elle pas aussi une des définitions possibles d'une science qui est la géographie humaine ? Ce qui montre bien que la « géopolitique » interroge la définition même de ce qu'est la géographie, avec tous ses débats épistémologiques.

19 Lévy J, Lussault M: *Dictionnaire de géographie et de l'espace des sociétés,* article « géopolitique ».

20O'Tuathail G : *The Geopolitics Reader*

21Mais il omet fort à propos les discours géopolitiques des Puissances coloniales plus heureuses, ceux de la France, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis.

22Il montre par exemple que la façon de penser le monde et même la forme du monde dépend étroitement de la Civilisation qui le conçoit. Dès lors il prouve que partager le monde en « territoires de Civilisations » est une impossibilité cartographique car non seulement un territoire peut très souvent appartenir conjointement à plusieurs Civilisations, mais encore les territoires définis par les Civilisations sont incompatibles entre eux au

plan de la projection, au plan de l'étendue, au plan de ce qui est représenté ou non... Il identifie ainsi non pas des Civilisations dans l'espace mais des façons de concevoir le territoire par les Civilisations avec quelques grands types (européen, musulman, indo-malais, chinois, africain, polynésien...) qui sont autant de cartes uniques, fermées sur elles-mêmes avec leur propre sens, et autant de cartes de la centralité civilisationnelle. A cela D.Retaillé ajoute que représenter la Civilisation européenne («occidentale») aujourd'hui semble une imposture tant ladite Civilisation est de fait partout. Représenter le monde musulman n'est pas plus simple puisque l'islam est une religion présente aujourd'hui sur tous les continents, avec comme pour la Civilisation européenne, des adeptes appartenent conjointement à d'autres cercles culturels (malais, subsaharien, centre-asiatique...).

23C'est ce dont nous nous sommes rendus compte en étudiant la question de la pêche à Kaliningrad. Le fait de pêcher n'a rien de géopolitique. En revanche les implications culturelles et identitaires de cette activité sont, eux, fondamentaux pour la constitution de Kaliningrad en tant que territoire.

24 On retrouve ici à peu de chose près la définition de Lacoste : rivalité de pouvoir sur des territoires. L'école de Lacoste relèverait-elle alors de la géostratégie? Dans la rivalité de pouvoir dont il parle, « sur des territoires » indique-t-il un enjeu ou un lieu d'affrontement ?

25Ce que les géographes allemands ont appelé un *Horizont*. Nous reviendrons sur ce concept plus loin.

26Qui est aussi bien plus que l'Europe, il est encore l'Asie et l'Afrique, mais cela n'enlève rien à notre propos.

27Le cas de l'Antarctide est tout à fait édifiant. Ce continent inhabité est néanmoins un véritable territoire, non un espace ou un milieu, revendiqué (et partagé), officiellement par sept Etats (la Grande-Bretagne, la Norvège, la France, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Chili et l'Argentine) et officieusement par toutes les Grandes Puissances (dont la Russie, les Etats-Unis, la Chine, l'Inde, le Japon, le Brésil, l'Afrique du Sud...).

28Et ce même s'il faut reconnaître que c'est aussi bien le cas d'économie *(oikonomia),* mot formé sur *oikos*, la maisonnée, le foyer, territoire plus restreint.

29Ce qui exclut des lieux tels que le Paradis ou les Enfers tels que perçus de nos jours, c'est-à-dire sans localisation. En revanche, ce serait une erreur de négliger, au plan de la géopolitique, le fait que l'Inde par exemple a pendant tout le Moyen-Age été considérée comme le Paradis terrestre par la tradition chrétienne. De même, la géopolitique ne devrait pas laisser de côté le fait que les Colonnes d'Hercule ait été considérées comme une porte des Enfers jusqu'en 1492.

30C'est ce qu'avait proposé de faire Kévin Limonier avant de se résoudre à travailler sur les villes fermées de l'espace post-soviétique. C'est le débat que nous avons eu qui est à l'origine de ces réflexions.

31Après que le géographe J-L Tissier a consacré une thèse de doctorat sur la littérature très géographique de Julien Gracq, le temps n'est-il pas venu qu'un géopolitologue s'intéresse à l'œuvre de Jules Verne qui a puissamment contribué à transformer le sous-sol (Voyage au Centre de la Terre), les fonds sous-marins (20 000 lieues sous les mers) et l'espace extra-terrestre (De la Terre à la Lune) en territoires humanisés par la pensée, donc en objets géopolitiques ?

32Voir Berque A : *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains.*

34C'est-à-dire répondant simplement à la question « où ? »

35Sujet 39 : chaque Sujet fédéré russe a son numéro comparable au code des départements français. Il est tout simplement défini par l'ordre alphabétique (ici K pour *Kaliningradskaâ oblast')*. Nous nous tiendrons à cet usage russe dans la suite de cette étude.

36Selon le spécialiste de l'économie de Kaliningrad, E. Vinokurov. Voir infra.

37 Karabeškin L: *Kaliningradskaâ problematika v meždunarodnyx otnošeniâx v postbipolârnoj Evrope*, 2005

38 Dont le profil géopolitique n'est pas éloigné de celui de Kaliningrad, comme nous le verrons abondamment.

39On notera que l'usage français est souvent « Isthme de Courlande ». Il s'agit d'une traduction inexacte de l'allemand *Kurische Nehrung*. Ledit isthme n'a en effet rien à voir avec la Courlande (Lettonie occidentale) sinon la racine du mot, Coures, qui renvoie à une ethnie jadis répandue sur les côtes lettonnes, lituaniennes et prussiennes. Voir infra.

40Le nom allemand de *Frisches Haff* viendrait de *Friesiesches Haff*, la « Lagune des Frisons », ces Allemands du Nord-Ouest (ou des Pays-Bas) ayant été les premiers colons germaniques des lieux.

41En russe *oblast'* est un mot féminin. Nous conserverons cet usage en français.

42Voir Grosser historischer Weltatlas, p. REF

43Le consulat de Grèce semble surtout lié aux intérêts touristiques de la Grèce et n'intéressent pas les questions géopolitiques et territoriales de notre sujet.

44Le polonais Piotr Eberhardt a effleuré la question en 2013 dans sa *Studia nad geopolityką XX wieku* p.268.

45Renzi AW : « Who composed Sazonov's Thirteen Points ? »// *American Historical Review*, 1983, Vol 88 N°2 April 1983, p.347-357. On notera que ce Paléologue n'a aucun lien de parenté avec l'antique dynastie byzantine du même nom.

46Ibidem p.349

47Ibidem

48Ibidem

49Paxalûk K A : « Nerealizovannyj proekt general-gubernatorstva Vostočnoj Prussii »//Kaliningradskie arxivy, 2015, N°12, s.96-116

50Paxalûk, ibidem. Voir aussi sur cette question Dement'ev I : « Isklûčeniâ iz obŝego pravila : smena vex v diskussiax zapadnyx istorikov o xaraktere russkoj okkupacii Vostočnoj Prussii v gody Pervoj Mirovoj vojny »//Maslov & alii : *Kaliningradskie arxivy : materialy i issledovaniâ,* N°11, 2014, s.75-88

51Ce territoire est également à majorité lituanienne (mais luthérienne).

52Compte-rendu de la conversation de J.Staline, V.Molotov et I.Majskij avec A.Eden et S.Cripps, 16 décembre 1941 cité dans Narinskij M : « La politique soviétique à l'égard des pays de l'Europe occidentale de 1941 à 1945 »//*Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 1995, Vol 37, N°37-38, p.2

53 *« Russkie ne imeût nezamerzaûŝix portov na Baltijskom more. Poètomu russkim nužny byli nezamerzaûŝie porty Kenigsberg i Memel' i sootvetstvuûŝaâ čast' territorii Vostočnoj Prussii. Tem bolee, čto istoričeski - èto iskonno slavânskie zemli ».* Voir *Sovetskij Soûz na meždunarodnyx konferenciâx perioda Velikoj Otčestvennoj vojny 1941-45 gg,* Moskva, 1984, T2, p.150. On remarquera ici que Staline écrit bien *russkie* et non pas *rossiâne* ou *Sovetskie*. Il revendique ces terres au nom de l'ethnie russe et non au nom de l'URSS ou de la Russie (RSFSR).

54D'où les contestations sur le statut de ce territoire entre 1945 et 1950 apparues depuis 1991.

55Golon M. :*The problem of the Soviet-Polish border in the former East Prussia in the years 1941-1958*, Nicolaus Copernicus University in Torun, p.86

56La question des revendications lituaniennes est traitée très en détail infra.

57Certains auteurs, surtout allemands, parlent de « Prusse du Nord-Est » en considérant la Prusse orientale dans ses frontières de 1937 donc sans le Memelland. En ce qui nous concerne, nous tenons la Prusse orientale pour le territoire dans ses frontières les plus durables, soit celles qui étaient les siennes du XIIIe siècle jusqu'en 1919 (et même jusqu'en 1945) c'est-à-dire avec le Memelland. De ce fait, Kaliningrad est pour nous la Prusse orientale du Centre (ou si on préfère la « Prusse du Centre-Est ») tandis que le Memelland est la Prusse orientale du Nord (ou « Prusse du Nord-Est »), et les régions aujourd'hui polonaises forment la Prusse orientale du Sud (ou « Prusse du Sud-Est).

58Suède est Suecia en latin. D'où « suéco- » plutôt que « suédo- » qui n'est pas cohérent avec la forme toujours latine de ces préfixes gentilés (germano-, hispano-, etc).

59On estime qu'entre un tiers et la moitié de la population de la Prusse orientale meurt dans cette épidémie et ses conséquences. Voir Bojtar E : *Foreword to the Past. A Cultural History of the Baltic Peoples*, p166 et p194

60*Gosduma* est un acronyme pour ***gos**udarstvennaâ **duma,*** « le Parlement d'Etat », soit l'Assemblée fédérale.

61Acronyme extrêmement répandu pour ***obl**astnaâ **duma**.*

62Acronyme de ***gor**odskaâ **duma**.*

63Le terme d' « antipatriote » est un terme politique, social et moral qui fait appel aux valeurs dominantes de la société risse actuelle. « Etre patriote » est un discours convenu, récurrent dans les médias. « Patriote » et « antipatriote » n'ont de comparable, en France, que les termes de « républicain » et « anti-républicain » avec le même flou sur le sens réel de ces expressions passe-partout.

64Ils sont vraisemblablement responsables du meurtre du gouverneur de Magadan en 20.. REF?

65Voir infra « Le Pays des marins et des pêcheurs »

66La notion de parti du pouvoir (*partiâ vlasti)* s'applique à un parti qui ne se définit pas par son idéologie mais par le fait qu'il détient le pouvoir. Les membres du parti du pouvoir ne sont pas des militants mais des hommes qui détiennent déjà une position de pouvoir (économique, culturel, militaire, religieux, médiatique...) et sont alors rassemblés dans un vaste groupe « politique » autour du Président Poutine. Ce « parti » n'est donc en fait rien d'autre qu'une institutionnalisation de l'élite en place qui vise à conserver sa place hégémonique par des

négociations internes. Quoique *Ed-Ro* soit en rupture avec le PC, la façon dont ce parti du pouvoir s'est mis en place dans l'ensemble du pays pour le gouverner rappelle à bien des égards et toutes proportions gardées le PCUS comme Parti-Etat. Mais le PCUS, à la différence de *Ed-Ro*, avait une base militante réelle jusqu'à l'échelle du quartier ou de l'entreprise, et bien entendu, une base idéologique solide qui font cruellement défaut à *Ed-Ro*. C'est pourquoi, aujourd'hui, *Ed-Ro* est un « parti du pouvoir » et non un parti politique réel, alors que le PC (KPRF) est désormais un vrai parti politique, et l'un des plus importants.

67Ce nom est prétendument d'origine hollandaise. En tout cas, il est providentiel pour un « gouverneur-varègue ».

68« Gouverneur-varègue » c'est-à-dire gouverneur « étranger », venu d'ailleurs, par analogie avec les princes varègues du IXe siècle, venus d'outre-mer.

69Banque majeure dans la Russie contemporaine. Il est impossible de faire deux cent mètres à Kaliningrad sans rencontrer son enseigne.

70*Rejderstvo :* littéralement « raid », « attaque », « razzia ». Le terme est issu du vocable financier anglo-américain *raiding*.

71La propriété privée n'existant quasiment pas en Russie avant 1991, elle a en général été acquise dans des conditions troubles, peu licite ou parfois insuffisamment documentée. Il est alors assez facile pour un homme de pouvoir d'attaquer un petit entrepreneur sur la validité de l'achat de son local par exemple. En général, le procès n'a pas lieu, le chantage au procès étant suffisant pour racheter l'entreprise menacée.

72*Nekul'turnyj čelovek: «* homme sans culture », c'est-à-dire ignorant, lourdaud, rustre, et surtout ne sachant pas se comporter comme il convient.

73https://meduza.io/feature/2016/07/31/samyy-sekretnyy-gubernator-rossii

74Interview du politologue V Dyxanov.

75Turovskij R *Političeskaâ regionalistika,* p.697-698

76 Ginzburg S : « Obraz Kaliningrada, lik ili izlich'e//rugrad.eu, 31/05/2011, consulté le 27/03/2017.

77 Ginzburg S : « Obraz Kaliningrada, lik ili izlich'e//rugrad.eu, 31/05/2011, consulté le 27/03/2017.

78Turovskij op cit

79 Qui n'est évidemment pas la Petite-Russie (Ukraine).

80En effet, les Caréliens sont par définition un peuple finnois. Donc le terme de « finnoise » dans « République carélo-finnoise » a bien le sens de « finlandaise ».

81L'Ossétie du Sud et, a fortiori, l'Abkhazie ne sont qu'à peine moins turbulentes que les Républiques caucasiennes de la Fédération, et suscitent, comme elles, la plus grande « méfiance » de l'opinion en Russie, pour ne pas dire plus.

82On la retrouverait appliquée dans des conditions même beaucoup moins graves en Amérique du Nord par les Etats-Unis en cas de crise aiguë au Canada par exemple. On rappellera à cet égard que contrairement à la Fédération de Russie, les Etats-Unis n'ont jamais été une fédération fermée comme le montrent le cas de Puerto Rico (qui pourrait devenir le 51e Etat de l'Union) et ceux des possessions non fédérées de l'Union dites *insular areas* ou « zones insulaires » (Guam, Îles Vierges, Mariannes du Nord, Samoa).

83Les mêmes causes pourraient, le cas échéant, pousser à réaliser enfin l'Union Russie-Biélorussie qui fait de plus en plus figure de contrat d'hypothèque applicable dans le cas où la Biélorussie viendrait à se trouver « en danger de mort politique ».

84 Une exception cependant : la RSS autonome Tatare, suffisamment peuplée pour quitter la RSFSR, n'a pas reçu l'aval du centre moscovite, peut-être parce que cette République était trop solidaire économiquement et géographiquement de la RSFSR. Et cette question sera soulevée bien des fois dans l'histoire de l'URSS, en particulier à l'extrême fin de son existence : pour contrer Eltsine, Gorbatchev proposait en 1990 de transformer la RSS autonome tatare de la Volga en RSS fédérée, donc égale de la Russie.

85 De 1921 à 1944 en tant que RSS Autonome des Tatars de Crimée. Ce n'est pas le moindre des paradoxes que c'est précisément après que cette RSSA a été dissoute et qu'elle est devenue ethniquement russe en tant que simple oblast', qu'elle sort de la RSFSR pour entrer dans la RSS Ukrainienne. Si elle n'avait pas eu ses Tatars, la Crimée aurait peut-être rejoint l'Ukraine dès 1921 et n'aurait peut-être jamais fait partie de la RSFSR.

86 Nous utilisons dans tout cet ouvrage le terme de « Biélorussien » pour bien faire ressortir qu'il ne s'agit pas simplement d'une variété de « Russe » comme tend à le faire croire l'usage de « Biélorusse ». De plus, on devrait utiliser « Russe » pour désigner ce qui relève de l'Etat russe, donc les *Rossiâne* et ce qui est *rossijskij*, et « grand-russien » pour ce qui relève de l'ethnie russe, donc les *Russkie*, ce qui est *russkij*. En appliquant cette donnée, c'est

donc bien le terme de « Biélorussien » qui convient. La Biélorussie étant un Etat national, l'adjectif est donc lui aussi « biélorussien ». Cet usage nous a été conseillé par le professeur Bruno Drweski.

87Bataille et victoire russe de Lemberg (alias Lwow/Lvov,/Lviv, actuelle Ukraine).

88Le terme d'autocrate a été trop souvent interprété comme synonyme de « tyran » pour que nous puissions le laisser sans explication. *Samoderžec* est la traduction littérale en vieux-russe du grec byzantin *autokratôr*, terme qui ne signifie pas « autocrate » au sens que la langue française donne à ce mot mais qui n'est rien d'autre que l'équivalent diplomatique exact du titre romain d'*imperator,* l'un comme l'autre signifiant « commandant ». Le titre impérial russe *imperator samoderžec* est donc étrangement redondant sauf à souligner qu'*imperator* est un mot latin qui renverrait donc à la Première Rome tandis que s*amoderžec* est un titre slave d'origine grecque qui se référerait spécifiquement à la IIe et à la IIIe Rome (respectivement Constantinople et Moscou).

89L'origine du titre *vseorossijskij* est incontestablement d'origine ecclésiastique comme le montre la tradition des titres de type « urbi et orbi » de « Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient », « Patriarche de Jérusalem et de toute la Palestine », « Métropolite de Moscou et de toute la Rus' ». A partir du règne d'Ivan III, le souverain moscovite s'intitule *velikij knâz' vseâ Rusi* (Grand-Prince de toute la Rus') en tant que maître de la seule Rus' non lithuanienne, celle du Nord et de l'Est (avec comme objectif d'être aussi à terme le chef légitime de la Rus' « sous occupation » catholique, lithuanienne et polonaise donc, chose d'ailleurs que les Grands princes de « Lithuanie et de Rus' » avaient aussi envisagé à leur avantage, en particulier lors de l'occupation de Moscou en 1605-10). Ce n'est qu'après 1654 que le titre des souverains moscovites, désormais *car' vseâ Rusi* est réinterprété comme portant sur les trois Russies Grande, Petite et Blanche. Au début du XVIIIe, on passe de *Vsâ Rus'* et *vserusskij* à *vserossijskij*. Dans la suite, le terme semble désigner tous les territoires détenus par l'Empereur de Russie, insistant sur leur diversité, ce qui montre une intéressante évolution de fond: dans sa version primitive médiévale, le terme semble au contraire avoir contenu l'idée d'une unité ethnique et religieuse, celle de la cohérence ecclésiastique russe.

90 En ce sens, la Russie est dans sa conception fondatrice relativement proche de celle de la France qui est une « civilisation » et des « valeurs politiques » pouvant accueillir immigrés, DOM-TOM, Mayotte, etc... comme la Russie est d'abord un pays porteur d'un messianisme politique, aussi bien soit la forme religieuse que politique, « révolutionnaire » que sous la forme « contre-révolutionnaire », « rouge » ou « blanche », voire « bleue », entre les deux ...

91Estland ou « Esthonie » ancienne car il s'agit d'un territoire tout à fait différent de celui de l'Estonie contemporaine, laquelle est deux fois plus vaste et bien plus méridionale. Le Duché d'Estland correspond exclusivement à la côte nord du pays.

92Dans ce cas précis, l'idéal a d'abord prévalu. Il faudra attendre dix ans pour que le Gouvernement redécouvre la spécificité du Caucase, rendue sensible par la pauvreté, la violence et les nombreuses minorités ethniques.

94Elle possède alors la Livonie et l'Ukraine de la Rive gauche en plus, la Prusse, la Crimée et le Kouban en moins.

95Les autres visages de la Baltique sont considérés en détail plus loin.

96 Voir citation dans...

97Notons encore une fois que *Rus'* est un terme affectif, intime, charnel (plutôt qu'ethnique en l'occurrence) qui indique la volonté du poète de s'enraciner dans le peuple (Rus' indique absolument le peuple russe, à la différence de Rossiâ). La *Rus'* soviétique se place en fait dans une continuité implicite avec la *Rus'* kiévienne (médiévale), la *Rus'* moscovite (Renaissance) et la *Rus'/Rossiâ* pétrovienne (XVIIIe-XXe siècles).

98Aujourd'hui, en termes chiffrés, la Russie représente un peu plus du huitième des terres émergées. Mais dans le domaine symbolique par excellence de l'auto-représentation, la précision mathématique n'importe guère.

99Il prend fort à propos la place de l'Antarctide inhabitée parmi les Parties du Monde. Du reste n'est-ce pas l'expédition russe de Bellingshausen et Lazarev qui a découvert le Continent blanc ?

100Voir sur ce point l'article de Mark Bassin « Russian Geographers and the `National Mission' in the Far East »//Hooson et alii : *Geography and national Identity*

101Pour une définition de l'Eurasie et de l'Eurasisme voir infra les développements sur le Continentalisme et Aleksandr Dugin.

102 Sous l'influence de la Pologne qui se disait elle-même *Sarmatie*. Les Scythes (nomades iraniens du Pont-Euxin ayant profondément influencé les Slaves) font partie dans une certaine mythologie russe des entités fondatrices successives de la Russie-Eurasie tout comme les Avars, les Khazars, les Polovtses, les Tatars de la Horde d'or.

103Le fuseau MSK+5 a été supprimé. Il y a donc bien neuf fuseaux et non dix.

104« *Kstat', o časovyx poâsax, my tradicionno privykli gordit'sâ ix količestvom, potomu, čto èto kazalos' nam ârkoj illûstraciej veličiâ našej Rodiny. Êto dejstvitel'no tak.* » (*« A ce propos, traditionnellement nous avons l'habitude de nous enorgueillir du nombre des fuseaux horaires parce que cela nous semblait une claire illustration de la grandeur de notre Patrie. C'est bien le cas. »*). *Poslaniâ Federal'nomu Sobraniâ Rossijskoj Federacii*, 19 novembre 2009

105 Nikolaj Mixajlov (1947)): *Nad kartoj Rodiny 1917-1947* cité dans Brodersen P: *Die Stadt im Westen.*

106 Petsamo=Pečenga, territoire acquis par la Finlande sur la RSFSR en 1919 pour avoir accès à l'Arctique. Il fut restitué à l'URSS en 1945, confirmé par le traité de Paris (1946).

107 Voir « Otčet o rabote bûro kaliningradskogo obkoma VKP », K*aliningradskaâ Pravda* N]3 décembre 1947 p.1-4 cité dans Brodersen P: *Die Stadt im Westen.*

108 Voir le site de la Fondation saint Nicolas : www.sannicola.ru. Le site indique un hymne de la Fondation qui n'est autre que l'hymne impérial *Bože carâ xrani.* Cette fondation est en fait une association politique qui représente la tendance slavophile.

109Les autres empires qui ont eu cette prétention, celui du Roi Catholique et celui du monarque britannique, ne tenaient pas tous les fuseaux intermédiaires entre la métropole et les colonies d'outre-mer, pas plus que la République Française ou les Etats-Unis. La Prusse russe a beau ne pas être contiguë à la Russie « continentale », elle n'en détient pas moins le fuseau horaire immédiatement suivant, « l'heure des Pays Baltes ».

110Et à cet égard il est étonnant que Dugin ait malgré tout repris l'idée de Haushofer en étendant l'Eurasie russe jusqu'en Inde.

111Si on se rappelle que la Russie est tenu par la majorité des historiens occidentaux comme ayant été fondée par les Scandinaves, et qu'elle a peut-être bien continué d'être encore partiellement scandinave jusqu'au XIIIe sicle, la Russie serait donc la principale partie d'un monde scandinave ayant littéralement fait le tour du monde autour du pôle, du Groënland à l'Alaska. Mais l'Angleterre qui est certainement plus scandinave encore que la Russie (les Angles étant tout autant issus de Scandinavie que les Vikings, les Danois et les Normands) en ferait partie, ce qui est difficilement acceptable d'un point de vue politique et géostratégique, Anglo-saxons et Russes restant des adversaires irréductibles. Or on retrouverait les mêmes remarques géopolitiques au sujet de l'Angleterre-Canada-Australie, ensemble lui aussi étendu tout en latitude, au regard de la théorie de Haushofer qui condamnait cet empire britannique à la disparition parce qu'il n'avait pas de cohérence géopolitique (et parce qu'il ne correspondait pas à la théorie). In fine, la Russie a perdu l'Asie Centrale et conservé la Sibérie Orientale tandis que la Couronne britannique reçoit toujours l'allégeance des dominions australien et canadien. La modélisation de Haushofer ne se vérifie donc pas en dehors de la cohésion culturelle de l'Amérique hispanique et de l'Eurafrique francophone (de Lille à Brazzaville) qui en est très clairement le modèle.

112En dehors évidemment des Etats situés de part et d'autres de péninsules (Thaïlande, Colombie, Egypte, Panama...).

113 Le luthéranisme, l'islam, le bouddhisme et d'autres religions avaient un statut officiel, comme c'est le cas aujourd'hui, le luthéranisme en moins et le judaïsme en plus, dans la Constitution fédérale russe. Mais la place de la religion orthodoxe dans l'Empire de Russie était unique car à la racine de la légitimité de l'Etat impérial.

114 Nous utilisons dans tout cet ouvrage le terme de « Biélorussien » pour bien faire ressortir qu'il ne s'agit pas simplement d'une variété de « Russe » comme tend à le faire croire l'usage de « Biélorusse ». De plus, on devrait utiliser « Russe » pour désigner ce qui relève de l'Etat russe, donc les *Rossiâne* et ce qui est *rossijskij*, et « grand-russien » pour ce qui relève de l'ethnie russe, donc les *Russkie*, ce qui est *russkij*. En appliquant cette donnée, c'est donc bien le terme de « Biélorussien » qui convient. La Biélorussie étant un Etat national, l'adjectif est donc lui aussi « biélorussien ». Cet usage nous a été conseillé par le professeur Bruno Drweski.

115 L'héraldique occidentale considère que le drapeau ne fait que reprendre les couleurs des armoiries. En réalité, l'origine du drapeau russe est désormais bien établie : il s'agit d'un drapeau composé par un oukase du Tsar Alexis après une revue des pavillons utilisés par les navires étrangers dans le port d'Arkhangelsk (soit des navires hollandais, anglais, suédois, danois, français et espagnols). Le drapeau russe est alors composé des couleurs les plus usitées, soit le blanc, le bleu et le rouge (le jaune des pavillons suédois et espagnols est laissé de côté). Le lien avec les couleurs du blason est quant à lui démenti à la fois par le fait que jusque très tard le blason russe était en réalité un sceau, par définition dénué de couleur, et à la fois par le fait que le blason moscovite utilise au moins deux autres couleurs que les trois susnommées : le noir du dragon et la couleur « carnation » du visage du cavalier.

116 Entre autres les RSS autonomes du Tatarstan (« Tatarie »), de Bachkirie et la RSS autonome des Montagnards (dont sortiront la Tchétchénie, le Daghestan et l'Ingouchie.

117 C'est-à-dire un messianisme s'incarnant sous diverses formes, la Troisième Rome, le siège de la Sainte-Alliance conservatrice, la Puissance protectrice de tous les chrétiens d'Orient, la patrie du Prolétariat mondial, la protectrice du droit international et de la multipolarité, etc ...

118Neklessa A « Severnaâ Romeâ » p.55-58 et p.61

119La Russie Noire (*Čërnaâ Rus'*) est la Rus' lituanienne, c'est-à-dire celle conquise le plus tôt par les Lituaniens, soit le tiers ouest de la Biélorussie (Brest précisément dit *Litovsk*, et surtout Novogrudok et Grodno).

120Voir supra

121La Russie Bleue ou plutôt Bleu-ciel (*Golubaâ Rossiâ*) est un nom poétique donné à la Russie arctique, au Pomor'e (oblasti de Mourmansk et Arkhangelsk, côte arctique de la Carélie).

122*Zelënaâ Rossiâ*: surnom poétique de la Sibérie du fait de la taïga.

123*Žëltaâ Rossiâ,* c'est-à-dire la Mandchourie (voir supra p). Neklessa interprète celle-ci dans un sens plus large comprenant tous les territoires du Nord de l'Empire chinois sur lesquels la Russie a exercé une influence déterminante entre 1860 et 1991, soit la Mongolie, le Turkestan chinois, la Corée (du Nord). Il y rattache aussi les territoires russes de Kalmoukie, de Bouriatie et de Touva.

124Le Roi polynésien de l'île de Kawaii (archipel de Hawaii) demanda la protection du tsar Alexandre Ier entre 1815 et 1817.

125C'est en effet l'expédition russe des amiraux Bellingshausen et Lazarev qui a découvert l'Antarctide en 1820. Elle se prolonge par les stations russes polaires.

126Il aurait presque encore pu ajouter, pour achever la dimension vraiment mondiale de cette Russie maximale, la « Russie d'Afrique », projet de protectorat russe sur l'Ethiopie à la fin du XIXe siècle. La Russie s'étend même au-delà de la Terre par sa dimension aéronautique, sorte de «Russie des étoiles».

127« Severnaâ Romeâ » p.60

128Le bleu de Prusse est d'ailleurs la même couleur que le « bleu baltique ».

129 « Severnaâ Romeâ » p.48

130 Voir infra les développements sur le Mythe géopolitique.

131 *Cargrad* est le nom russe de Constantinople dans les écrits russes antérieurs au XVIIIe siècle. Il signifie la Ville du Tsar, c'est-à-dire celle de l'Empereur romain (d'Orient), le saint Empereur orthodoxe, le XIIIe Apôtre.

132Le Khan de la Horde d'Or (et par extension tous ses descendants) est lui aussi appelé Tsar (plutôt que Khan ou Kagan) par les chroniques russes car il est, tout autant que l'Empereur romain d'Orient, le suzerain de la Russie et un souverain universel héritier de Genghis Khan.

133 Concept géographique créé par l'Allemand G.Sandner. Voir Lévy J : *Europe, une géographie. La fabrique d'un Continent*, p.203

134 Et non pas comme zone de conquête militaire telle qu'elle est connue depuis 1915 par l'ouvrage de Friedrich Naumann *Mitteleuropa* qui définit les buts de guerre allemands, ce à quoi on réduit trop souvent ce terme allemand.

135 A priori ce serait plutôt la Galicie austro-hongroise. Mais *l'Horizont* est flou et extensible.

136 Neklessa A « Severnaâ Romeâ »//*Russkaâ identičnost'. Dorogaâ žizni* p.43

137 Ce qui exclut ici les autres acceptions du mot empire, soit aussi bien les « empires » coloniaux que les Etats-continents sans empereur universel (Etats-Unis, Australie, Canada, Indonésie...), et les constructions politiques multiethniques sans prétention théorique et traditionnelle à la centralité du Monde (Pologne-Lithuanie, Yougoslavie, Nigéria...).

138 Voir le fameux débat entre les partisans de la *kleindeutsche* et de la *grossdeutsche Lösung* (version « petite-allemande » ou « grande-allemande » de l'unité allemande), débat qui ne sera tranché qu'en 1945.

139 Voir la question du Grand-Duché de Baltikum, infra.

140 On remarquera ici que les deux impérialismes les plus agressifs du XXe siècle, celui de l'Allemagne et celui du Japon, émanent précisément non des Empires universels traditionnels (Saint-Empire devenu Empire d'Autriche,

Empire chinois) mais des constructions nationales nouvelles nées contre eux, sur leurs ruines (guerre austro-prussienne de 1866, guerre sino-japonaise de 1894). Que ces Etats jeunes aient cherché à usurper une légitimité prétendument « impériale » indue au profit de leurs objectifs purement nationalistes explique peut-être la violence de leur démarche que nous qualifierons ici d'anti-impériale.

141La question des limites conventionnelles de l'Europe et de l'Asie est tout à fait passionnante dans un pays qui les a inventées. De fait lorsqu'elles sont fixées à la fin du XVIIIe par Tatiŝev, elles ne renvoient qu'à une représentation politique de type « colonial » entre une Métropole (Russie d'Europe) qui vient de peupler les terres de l'Oural, et des dépendances (Asie russe) encore peu mises en valeur. Mais en Russie, la limite historico-culturelle entre Europe et Asie est précisément celle qui passe entre Steppe et Forêt et qui se situait donc immédiatement sur une ligne Tiraspol-Belgorod-Njniï-Novogorod-Perm. C'est celle qui a façonné la Civilisation russe. Une autre limite intéressante est celle qui distinguait les terres de la Horde d'Or (Empire des Mongols du Nord-Ouest, peu à peu russifiés) de celles de l'Empire du Grand Khan (Mongolie propre et Chine) : elle passait symboliquement sur l'Irtych coïncidant donc avec les limites orientales primitives de la Sibérie proprement dite, et aussi approximativement avec la limite entre peuples ougriens tournés vers l'Ouest (d'où sont sortis les Hongrois) et peuples toungouses tournés vers l'Est (dont sont issus les Mandchous). Enfin, l'Asie proprement dite c'est-à-dire celle du Bouddhisme et de la Chine est depuis longtemps considérée en Russie comme commençant symboliquement sur le Baïkal, avec l'ancien pays des Bouriates. Voilà autant de seuils de l'Europe et de l'Asie internes à la Russie qui expliquent à la fois l'idée d'Eurasie et à la fois pourquoi Dugin refoule l'Europe et l'Asie le plus loin possible.

142 Et certainement pas par « gouvernance » alors que le rapprochement est tentant. Seulement la « gouvernance » est une notion créée pour noyer le gouvernement souverain dans des décisions informelles émanant d'autres acteurs, notamment privés. Or *gosudarstennost'* indique exactement le contraire, la suprématie de la souveraineté étatique.

143Sur la question de l'Empire au sens plein, voir aussi infra nos réflexions sur le *russkij mir*..

144L'idée que l'Inde et l'Iran entrent dans la composition de l'Eurasie relève de plusieurs ordres d'idées. D'abord c'est un héritage ancien : la Russie veut avoir accès à l'Océan Indien depuis Pierre Ier. C'est aussi bien un emprunt à Haushofer qui a influencé Dugin dans sa vision des Civilisations et d'ensembles géopolitiques Nord-Sud. Mais c'est enfin le reflet de la théorie touranienne qui a cours notamment en Turquie depuis 1918: l'Iran et l'Inde ont été des Etats conquis et gouvernés par des dynasties issues de la Steppe (Rhurides, Timourides, Moghols...) donc relèvent de la Steppe donc de l'Eurasie. Mais dans ces conditions, l'eurasisme permet-il vraiment de penser encore la Russie comme se le demande Marlène Laruelle ?

145 Marlène Laruelle explique que l'eurasisme ne parvient que partiellement à son but de conceptualiser l'empire territorial et à s'approprier tout son territoire par un discours cohérent. En particulier elle montre du doigt les failles redoutables de l'eurasisme dès qu'on s'intéresse à l'Extrême-Orient, à la moitié nord-orientale de la Sibérie (Iakoutie, Tchoukotka, Kamtchatka...), au monde finnois ou arctique, pourtant bien internes à la Russie mais quasiment ignorés par l'eurasisme car n'entrant pas dans sa définition originelle et sublime de l'Eurasie, soit « Rus' + Horde d'Or + Constantinople ». C'est entre autres à ces carences qu'a voulu répondre V. Cymburskij. Et pourtant même lui n'a pas réussi à intégrer Kaliningrad.

146 CymburskijV : Ostrov Rossiâ. Perspektivy rossijskoj geopolitiki//*Polis*, 1993, N°5

147 Cymburskij a probablement ici en vue l'aventure russe en Californie.

148 On notera ici que le discours géopolitique sert non seulement à justifier les frontières de l'Etat et son expansion territoriale mais aussi dans certains cas sa rétraction, surtout quand elle est déjà chose faite; ainsi Vadim Cymburskij définit-il la Russie d'aujourd'hui en excluant l'Asie centrale et les Pays baltes par exemple, territoires qui, implicitement « n'auraient pas dû entrer dans la composition de l'Etat russe » avant tout parce qu'ils ont été perdus en 1991.

149 Proxorov I L : «Ponâtie granicy v sovremennoj geopolitike»//*Geopolitika: teoriâ i praktika*, 1993, s.80

150 Or aujourd'hui et déjà depuis le XIXe siècle, les Etats-Unis ont ce même problème de l'exclavement de l'Alaska par le Canada. L'Alaska a généralement été regardé plutôt comme une colonie que comme un Etat à part entière (dont elle n'a le statut que depuis 1949). Et c'est un fait que la région intermédiaire entre la métropole et l'exclave, la Colombie britannique, a été (et d'une certaine façon est encore, officieusement) l'objet de revendications américaines qui réapparaîtraient au grand jour en cas d'éclatement du Canada.

151 Au moins à partir du règne de Catherine II.

152 La Guerre de Crimée se déroula en effet sur toutes les mers russes y compris sur les côtes du Pacifique.

153 Non compris les îlots de Habomai et Shikotan ni même les îles de Kunashir et Iturup que le XIXe siècle estimait faire partie de l'archipel japonais.

154 Sakhaline a en effet jusqu'en plein XIXe siècle été tenue pour une presqu'île, ce qu'indique son nom, identique à celui du fleuve Amour en mandchou, *Saxalin-Ula*. Elle était précisément censée prolonger le Continent du côté de l'embouchure de ce fleuve.

156 Voir cependant notre hypothèse sur la genèse de l'Oblast' en septembre 1914. Mais même ce cas ne remet pas en cause l'idée que la gubernià prussienne ne fut jamais déterrée comme base de revendication avant 1943.

157 D'autres éléments jouent aussi dans cette position aberrante de l'ultranationaliste : sa germanophilie et surtout la rumeur constamment répétée par les médias moscovites, que l'allemand est parlé à Kaliningrad et qu'y vivent des Allemands. L'ignorance très profonde des réalités kaliningradiennes par le public moscovite (et une parti de ses dirigeants) est un fait notoire et majeur dans tout ce qui touche à l'Oblast'. Elle démontre à quel point ce territoire est peu intégré dans l'esprit des Russes continentaux.

159 A côté de quelques autres territoires : d'une part les territoires acquis par l'URSS en propre, soit le Touva, Iturup, Kunašir, Habomai et Shikotan, et d'autre part les territoires de l'Empire de Russie récupérés par l'URSS, soit l'Isthme de Carélie, Petchenga, Sakhaline du Sud, les Kouriles du Nord.

160 On retrouve aussi une idée bien connue en France lors des hésitations sur le régime dans les années 1871-75 : les monarchistes présentaient alors la carte de « la France faite par ses Rois », chaque province ayant été acquise par un souverain d'Ancien Régime. Le PC lui aussi représentant d'un « ancien régime » fait de même aujourd'hui.

161 Enfin, mais c'est différent parce que ce n'est plus en Russie, *l'Eskadra* de Méditerranée s'est installée en Syrie à Tartous et Lattakieh, de l'autre côté de « l'aile sud », dans le prolongement du « bras caucasien ».

162Elle n'est en effet ni la Russie Centrale (alias CFO) ni la Russie d'Europe (qui comprendrait Kaliningrad et la Crimée et les deux « Bras » finnois et caucasien).

163Nous inventons ce terme pour préciser notre propos.

164Voir son excellent article qui fait le tour de la question et le tour de la Russie : « Sootnošenie kul'turnyx landšaftov i regional'noj identičnosti v sovremennoj Rossii » // Bassin M.: *Identičnost' i geografiâ v postsovetskoj Rossii*

165« L'Asie russe » n'est pas la Russie d'Asie alias Sibérie. L'Asie russe est la partie de la Russie qui jouxte ce que la Russie et, d'ailleurs, l'Europe considèrent comme l'Asie par excellence : la Mongolie, la Chine, la Corée, le Japon.

166On retrouve plus ou moins le même problème avec le Sud qui, outre la zone des Terres Noires, et l'autre Sud qu'est le Kouban, comprend aussi, d'un point de vue culturel, l'Ukraine, du moins celle de la Rive Gauche.

167Turovskij RF « Sootnošenie kul'turnyx landšaftov i regional'noj identičnosti v sovremennoj Rossii »

168L'oblast' qui entoure Saint-Pétersbourg a conservé l'ancien nom soviétique de la Ville, à la différence de celle-ci. On a donc une ville de Saint-Pétersbourg mais un oblast' de Leningrad, ce qui est une question politique qu'on approfondira plus loin.

169Turovskij RF « Sootnošenie kul'turnyx landšaftov i regional'noj identičnosti v sovremennoj Rossii »

170 On peut supposer que la montée de la Chine change progressivement cette vision en Russie. Mais encore faudrait-il que l'attraction chinoise suscite une densification du peuplement et des équipements russes, ce qui n'est pas assuré.

171L'apparition d'un vaste Etat indépendant dans cette région serait un fait important. Mais dans la mesure où l'Arctique oriental reste un territoire peu approprié par la pensée, la culture et le peuplement russes, ce dernier cas ne serait peut-être pas aussi vital qu'il y paraît géographiquement.

172Il peut sembler très paradoxal qu'une idée aussi territorialisée ne soit pas rendue par une carte. En réalité réaliser une telle carte s'avère in fine impossible. En effet une carte ne permet pas d'exprimer par exemple l'idée précise de « conserver (ou perdre) l'accès au Pacifique » parce que dans ce cas la pensée indique un « ou exclusif»: la Russie doit conserver **ou** le Primor'e **ou** le Kamtchatka **ou** Okhotsk, sans que deux de ces lieux soient considérés ici comme cumulables. Ici on ne peut donc pas cerner graphiquement toute la côte pacifique ni une certaine partie de celle-ci. Dans le premier cas, on met en valeur un ensemble, le tout, alors qu'il n'est question que d'une partie qui n'est pas déterminée. Dans le second cas, on met en avant une région précise alors qu'une autre est tout aussi bien concernée aux dépens de la première. De même pour l'immensité sibérienne : où est-elle ? Il ne s'agit pas de la totalité de la Sibérie ni d'une partie exclusive de celle-ci... Une telle fluctuation interdit donc une cartographie qui était pourtant bien tentante.

173 Le Premier Partage de la Pologne fut, du moins du côté de la Russie, le moins préjudiciable à la Rzeczpospolita. Il ne portait atteinte à aucun centre important de la Pologne-Lithuanie. On remarquera aussi que ces mêmes frontières ont été disputées dans la définition de la Biélorussie en 1919: les membres du PC de ces mêmes régions orientales russifiées de la Biélorussie préféraient rester dans la RSFSR que d'entrer dans la RSS biélorussienne.

Mais la volonté moscovite de renforcer cette RSS face aux Polonais a été la plus forte. On retiendra donc que ces régions auraient très bien pu rester dans la RSFSR au-delà de 1926 et faire partie de la Russie de 2016.

174 Il existe en effet un port à Kola. Mais c'est la création de Mourmansk en 1915 qui ouvre définitivement la Russie sur l'Atlantique.

175 Voir le chapitre Insularité

176 Le Turkestan ne faisait pas partie de la Horde d'Or mais du Khanat de Djagatay au XIIIe siècle. Cependant ce sont bien des khans issus de la Horde d'Or, les Ouzbeks, qui s'emparèrent de Khiva, Boukhara, Kokand.

177 La CEI a, entre 1992 et 1993, semblé continuer l'URSS. Mais son échec à reconstituer une forme étatique supranationale montre bien bien que la Russie est retourné à la « doctrine Ordyn-Naŝokin ». L'Union Russie-Biélorussie semblait être un retour de l'autre option ; or elle n'a pas abouti. Quant à l'Eurasec, ce n'est pas un Etat qui n'intéresse donc pas la nature de l'Etat russe

178 Voir infra les discours du patriarche Kirill dans le chapitre consacré à l'Appropriation.

179 L'enclave (en-clave) est un mot qui doit se comprendre comme ce qui est fermé (clave= clou, clef, fermeture) en dedans (en-). Le mot est très ancien en français. Le lexique du sieur Du Cange le fait remonter à la date de 1305. Il existe évidemment des équivalents latins encore plus anciens (*inclaviatura*).

180Le mot exclave (ex-clave) doit être compris comme ce qui est fermé (-clave) dehors (ex) et ne peut pas rentrer. Le géographe kaliningradien Ûrij Rožkov-Ûr'evskij m'a fait remarquer que le mot était d'origine allemande et qu'il était apparu au XIXe siècle. Il a aussi noté ce fait étrange que le mot enclave s'était répandu en Europe à partir du français et le mot exclave à partir de l'allemand d'une façon parallèle à l'impressionnisme (im-pression) français et à l'expressionnisme (ex-pression) allemand. L'exclave serait donc une réaction à la notion d'enclave et une réaction conceptuelle allemande à un mot français.

181 Un exemple emblématique de l'importance du point de vue est le Haut-Karabagh. Le fait militaire et le droit international se contredisent totalement ici, rendant la situation de ce territoire bien difficile à déterminer. Il s'agit en effet d'un territoire qui peut être tenu pour un territoire de droit azéri (enclave interne), pour un deuxième Etat indépendant arménien (dans ce cas c'est un Etat enclavé), ou encore pour un territoire relevant de fait de l'Arménie (protectorat) et dans ce dernier cas soit comme un protectorat situé en Azerbaïdjan (exclave de l'Arménie) soit comme un territoire situé aux frontières de l'Arménie (en y incluant les territoires azéris occupés) ce qui lui ôte toute qualité d'enclave ou d'exclave. On voit donc bien que la question de l'enclavement est d'abord une question de point de vue, de rapport à un Etat de référence et de droit.

182 Péninsule (pén-insule, *peninsula*) signifie en effet littéralement « presque (*pen-*) île (*insula*) ».

183 Voir « Ot velikogo ostrova Rusii k pramsimvola rossijskoj civilizacii »//*Polis* 5 juillet 2012 (article publié pour la première fois par l'auteur en 1997)

184 Voir guerre médiatique dans le chapitre Front (IV.1).

185 L'issue de l'affaire du bombardement prévu de la Syrie en septembre 2013 est certainement un tournant historique et montre que la Russie est désormais en mesure d'affronter les Etats-Unis et leurs alliés à armes égales.

186 Il s'est manifesté notamment par la participation active à la guerre d'Irak en 2003, l'alignement automatique sur les positions américaines dans toutes les questions internationales, et l'hostilité diplomatique commune à la Russie.

187 La guerre d'Ukraine depuis 2014 a conduit à resserrer les rangs.

188 Kissinger H : *Diplomatie* p.126

189 Le territoire est largement ouvert sur l'Océan Glacial qui comme son nom l'indique est gelé. La façade pacifique de la Russie est en grande partie gelée pendant l'hiver. Il en va de même pour les ports d'Ingrie et en particulier Saint-Pétersbourg.

190 Les trois principales mers qui bordent la Russie d'Europe, c'est-à-dire le cœur de l'Etat et l'essentiel de la population, sont des mers fermées par des détroits (Mer Baltique, Mer Noire) voire, dans le cas de la Caspienne, un lac sans issue. Seule l'ouverture du port de Mourmansk, en 1915, a permis à la Russie d'obtenir un accès à l'Océan Atlantique. Encore faut-il dire que la création de ce port fut contrainte et forcée par le blocus allemand de la Baltique et le blocus turc de la Mer Noire, et que ce port est très excentré par rapport aux grands centres économiques du pays (Moscou, Saint-Pétersbourg, bassin de la Volga) malgré le chemin de fer et le Canal des Cinq Mers qui relie toutes les mers précédentes à Moscou et Saint-Pétersbourg par la Volga, la Néva, le Don et les Lacs du Nord (Ladoga, Onéga).

191 En 1709 Charles XII, roi de Suède, attaque la Russie alors qu'il a déjà envahi la Pologne, tandis que la Turquie et l'ataman d'Ukraine sont ses alliés. La Russie est donc cernée de la Laponie au Kouban.

192 L'armée qui passe le Niémen en 1812 est franco-germano-italienne, elle rassemble aussi un grand nombre de Polonais. L'Autriche et la Prusse soutiennent Napoléon. L'Europe est alors unie contre la Russie (à l'exception de la Suède et de la Grande-Bretagne).

193En 1855, au plus fort de la Guerre de Crimée, la Russie affronte l'Empire ottoman, la France, le Royaume-Uni, le Piémont-Sardaigne mais l'Autriche mobilise ses troupes à sa frontière orientale et la Suède envisage une expédition contre Saint-Pétersbourg. Encore une coalition qui cerne toute la Russie d'Europe (à l'exception notable de la frontière avec la Prusse).

194En 1914 apparaît un nouveau mur Allemagne-Autriche-Turquie.

195Le Reich pangermaniste n'est pas seul à attaquer l'URSS : la Hongrie, la Roumanie et la Finlande participent activement à l'assaut, créant un mur qui court de l'Arctique au Danube, puis jusqu'au Caucase en 1942.

196 Il n'a pas dit son dernier mot.

197 Klimiuk Ch: « The Controversial Kaliningrad Corridor »//Radio Free Europe 9/03/1996 accessible sur http://www.rferl.org/content/article/1080077.html consulté le 16/04/2015

198 Voir son article accessible sur http://www.pravoslavie.ru/analit/5115.htm, consulté le 16 avril 2015.

199C'est ce que confirme en effet le titre de Genghis-Khan, le Khan de « l'Océan » (steppique), que Cymburskij compare aussi au Sahara (mer de sable). Du reste le terme de djezireh (« île ») désigne en arabe aussi bien une île véritable qu'un oasis et absolument la Mésopotamie, îlot de verdure au milieu des déserts (et une île terre entre deux fleuves).

200 Les réflexions qui suivent sont tirées de son article « Ot velikogo ostrova Rusii k pramsimvola rossijskoj civilizacii »//*Polis* 5 juillet 2012.

201 Le terme est emprunté par Cymburskij au poète Aleksandr Blok. C'est en effet la Rus' où se sont rencontrés puis mélangés les éléments slaves et tchoudes (Ves', Caréliens, Vodes...).

202 Je remercie le professeur byzantiniste J-P Arrignon de m'avoir indiquer l'existence de ce terme grec.

203 Par exemple Mme N. Andrejčuk. Voir Andrejčuk N V, Gavrilina A M: *Fenomen Kaliningradskoj regional'noj subkul'tury*, Ratio, RGIU I Kanta, Kaliningrad, 2011, p.96

204 Voir V. Vodo : « Russkie v Litve, « pâtaâ kolonna » ili graždane zatonuvšej Atlantidy"//*Russkij Arxipelag*

205 C'est ce que nous a affirmé le professeur de philosophie Vladimir Gil'manov lors de notre entretien à Kaliningrad en mars 2013.

206 N'est-il pas en outre troublant que Kaliningrad soit, comme nous le verrons plus loin, un territoire que l'URSS a tourné précisément vers l'Atlantique ?

207Voir le titre de la thèse de F. Tétart.

208 Cité par Pline l'Ancien, Histoire naturelle, XXXVII, 11 et par Diodore de Sicile V, 23.

209 Adam de Brème est un missionnaire allemand du Xe siècle qui parcourut la Baltique. Son œuvre majeure, l'*Histoire des archevêques de Hambourg* dont sa *Description des îles du Nord*, évoque notamment la Sambie.

210 Voir Kulakov V I : « Zemlâ prussov i prusskie zemli// *Baltoslavânskie issledovaniâ*, 1985, p.96

211 Voir Diodore de Sicile V, 23.

212 Voir infra chapitre Mythe géopolitique

213 Nous avons en effet personnellement travaillé sur la question de la profonde opposition interne entre les deux morceaux de la Lettonie, occidentale ou Basse-Lettonie, et orientale ou Latgale.

214 Cette auto-représentation ne date pas de 1991. Elle a été mise au point dans les années 1920-1940 notamment par le géographe Edgar Kant. Voir « Edgar Kant and Baltoskandia »//Hooson D :*Geography and national identity* Oxford, Blackwell, 1999

215 Et ce même si les relations entre Lituanie et Kaliningrad sont très complexes comme nous le verrons plus loin.

216 Voir infra

217 Et ce quel que soit l'importance du nouveau rôle de la Crimée et l'importance des projets d'oléoducs et gazoducs en mer Noire (gelés en 2015).

218 La Mer Noire est celle de la Deuxième Rome, la Mer Caspienne celle de la Horde d'Or, la Mer Blanche la mer de Novgorod conquérante. La Baltique ne fait pas du tout exception. Voir le paragraphe Tropisme germanique.

219 Il faut peut-être ajouter ici que la rhétorique balte est assez loin de la réalité. Si les Républiques baltes nient toute filiation avec les RSS correspondantes, l'URSS ne saurait se confondre avec une RSFSR qui n'était qu'un Etat fantôme au sein de l'Union, ce qui n'était en revanche pas le cas des RSS baltes, Républiques ayant leur propre parti communiste, dirigé par des membres des ethnies titulaires et non par des Russes. Entités relativement autonomes, elles étaient bel et bien des entités nationales. Il faut donc admettre la prégnance du parti unique au cœur des RSS baltes et on peut rester dubitatif sur le caractère «externe» de l'ère soviétique dans ces pays devenus plus antisoviétiques qu'anticommunistes.

220 Dans les Pays baltes, voire en Pologne, on ne peut pas éliminer les deux ou trois cent ans d'appartenance à la Russie ou à l'URSS qui font partie de leur héritage, malgré le refus des dirigeants actuels de l'assumer. Le cas de la Finlande où l'Empereur Alexandre Ier est une sorte de héros national montre en quelque sorte l'autre côté de la médaille.

221 C'est ce que soutenait Susanne Nies lors du colloque « La Suède et les Pays baltes » organisé à l'Université Paris 8 le 24 novembre 2009. L'auteur rapporte ici les propos qu'il a entendus de vive voix, ayant lui-même participé à ce colloque.

222 Voir à ce sujet Tiberg E : *Moscow, Livonia and the Hanseatic League*

223 Ces terres, qui forment l'Ingrie, en russe *Ižora*, ont constamment fait partie de la Russie de sa fondation à la fin du XVIe siècle. Elles ont ensuite été âprement disputées à la Russie par la Suède et annexées à ce pays en 1610 au nom du droit de conquête, dans le contexte du Temps des Troubles. Région peu peuplée, la population de souche en était de souche finnoise mais orthodoxe. Sous l'autorité suédoise, des persécutions religieuses furent lancées, tandis que des colons luthériens venus de Finlande s'y implantaient, transformant ainsi le substrat ethnique local.

224 C'est le cas depuis la Renaissance. Les historiens de ce temps-là tentent de raccrocher les peuples contemporains à des peuples de l'Antiquité. Dans la mesure où les Wendes habitaient à peu près là où vivaient jadis les Vandales (l'Oder) et où les deux ethnonymes ont des sonorités proches, le rapprochement était en effet tentant. Il fut fructueux.

225 Cette Slavonie-là n'est évidemment pas la même que la Slavonie contemporaine dont le nom s'est fixé en Croatie septentrionale.

226 S. Donecker, R. Steinacher: “Rex Vandalorum – The Debates on Wends and Vandals in Swedish Humanism as an indicator for Early Modern Patterns of Ethnic Perception”//*Wiener Studien zur Skandinavistik*, N°15, *Der Norden im Ausland, das Ausland im Norden*, Vienne, 2006

227 Aleksandr Neklessa remarque que l'éphémère tsar Vladislav Waza (1600-1610) était souverain de Russie mais aussi héritier de Suède (donc du Royaume des Wendes) et de Pologne (donc de la suzeraineté sur le Duché de Prusse). L'héritage indirect est donc confirmé sur le plan du titre du souverain. Voir Neklessa A : »Severnaâ Romeâ »

228 Cela se passe en deux temps, union personnelle d'abord, union constitutionnelle ensuite.

229 Pays plus continental, traditionnellement exclu des Provinces baltiques.

230 «Paldiski » est une forme estonienne corrompue du nom russe historique *Baltijskij*, lui-même traduction et nom alternatif du port créé au XVIIIe siècle par Pierre Ier sous l'appellation allemande de *Baltisch Port.* Notons d'ailleurs qu'en estonien, *Paldiski* s'écrivait en estonien Baltiski jusqu'en 1933 et se prononce en fait bel et bien [Baltiski] contrairement à ce que laisse croire, en français comme en russe, l'orthographe estonienne actuelle qui est radicalement différente et incompatible avec la phonétique indo-européenne, qu'elle soit slave, germanique ou latine. On ne peut alors que rester bouche bée devant l'aberration de la translittération russe qui ne tient pas compte de la phonétique réelle ni encore moins du nom originel, qui est pourtant bien russe, de cette ville et rend ce toponyme par un exécrable *Paldiski* en cyrillique qui est alors aussi faux en russe qu'en estonien, ce qui est un comble.

231 La Pologne, malgré sa réunification de tout l'héritage teutonique au XVIe siècle, n'a pas vraiment poussé l'appropriation à son terme. Elle ne construisit pas de puissance maritime digne de ce nom. Le cas de Danzig/Gdansk est significatif : c'est la ville plutôt que la Pologne qui avait une flotte. Elle perdit ensuite tout débouché sur la mer. Elle ne réapparut sur les bords de la Baltique qu'en 1919 avec une cérémonie empruntée à Venise (le mariage avec la Baltique). Mais la mise en valeur réelle de la Baltique par la Pologne est tardive, elle date au mieux de 1919 et surtout de 1945. Il va de soi qu'elle n'est pas comparable avec celle des trois pays qui sont nommés ici. On dira même que le nom polonais de la Baltique, Baltyk, Morze Baltyckie, est un mot

directement tiré du latin. Seuls les Kachoubes, vraie minorité ethnique tout à fait à part, pourraient peut-être revendiquer une appropriation culturelle de la Baltique.

232 En effet, les Vikings appelaient la Baltique « Mer de l'Est », *Austrsjo* (et la Russie qui se trouve au-delà « Route de l'Est », *Austrvegr*) bien avant la suprématie culturelle allemande sur la Scandinavie (Xe siècle).

233 Les « Pays baltes » sont ordinairement considérés comme un ensemble de trois Républiques aujourd'hui indépendantes: la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie. Cependant aussitôt se pose la question de la signification du terme « balte »: s'agit-il du sens géographique (baltique) ou du sens linguistique (balte »)? La question est d'importance car dans un cas comme dans l'autre, « balte » ne renvoie qu'à deux des pays baltes:

1-soit les deux pays baltiques qui bordent largement la mer, donc la Lettonie et l'Estonie (le débouché maritime de la Lituanie étant récent, 1923, et contesté jusqu'en 1945, sauf le petit port de pêche de Palanga)

2-soit les deux pays où sont parlées les langues du groupe dit « balte », donc la Lituanie et la Lettonie.

Il est donc évident que le terme de « Pays baltes » est confus, et que le seul pays à être toujours balte est la Lettonie; mais même dans le cas de ce pays, il faut tout de suite ajouter que sa province orientale, la Latgale (Livonie intérieure ou Livonie polonaise) dont l'identité est très marquée sur les plans linguistique, culturel et historique par l'influence slave n'est pas baltique; aussi la Lettonie elle-même n'est-elle « balte » aux deux sens du terme que sur une partie seulement de son territoire.

235 C'est un peu vite oublier que les langues lettonne et lituanienne sont les langues de tribus venues de l'hinterland : les Lettes vivaient encore à l'est de la Gauja et les Lituaniens proprement dits (Aukstotiens) à l'est de la Samogitie au XIIIe siècle. Surtout, la mer n'a chez eux aucun nom spécifique, c'est la Mer Baltique (*Baltijos juras, Baltijas jura)* comme chez tous les peuples d'Europe et du monde, à ceci près que pour eux ce mot a un sens différent. En revanche il est probable que les Borusses et les Coures, peuples vraiment maritimes, avaient, eux, une conception et des noms particuliers pour cette Mer. Ils n'ont cependant pas laissé de traces..

237 *Baltieši* : version lettonne du mot allemand *Balten* qui désigne, à la fin du XIXe, les nouveaux « Baltes » antigermaniques. Voir Endre Bojtar: *Foreword to the Past : A Cultural History of the Baltic Peoples* p.11, note 12

238 Qui s'étendait comme l'indique ce toponyme jusqu'au sud de la Flèche des Coures.

240Les sagas scandinaves mentionnent ces pirates. Il n'est cependant pas du tout certain que les Lettons qui habitent aujourd'hui la Courlande soient des descendants de ce peuple qui, selon les chroniques médiévales « a fui en Lituanie » devant les assauts teutoniques. Quant aux Lettons, ce sont des descendants des Lettes venus de Latgale et de Lives (finnois).

241 Ceux de l'île d'Ösel, actuelle Saaremaa.

242Il s'agit évidemment de la flotte des *Balten* germaniques qui dirigeaient alors tout le pays letton.

243 Elle y a laissé au moins une empreinte onomastique : Jamestown, sa capitale, est la ville du Duc Jacob (devenu « James » par traduction anglaise) de Courlande. Elle est à l'origine l'homonyme dela Jakobstatdt de Lettonie (aujourd'hui Jekabpils).

244On pourra même aller un peu plus loin. On remarque en effet que les Sud-africains se tiennent volontiers pour les Africains. Ils appellent familièrement leur pays *Afrika*. L'ANC est *African National Congress* et non pas *South African National Congress*. De même les Boers sont les Afrikaner (les « Africains ») au lieu d'être des *Zuidafrikaner*. Que cela déteigne sur la volonté de cette république australe de représenter l'Afrique à l'ONU ne fait pas de doute.

245 C'est toujours le nom officiel de ce pays, la Grèce s'opposant à l'usage du nom de Macédoine. Le nom est une question politique brûlante.

246Celle-ci a été dissoute en 1991. Elle est aujourd'hui en cours de reconstitution et doit reprendre son ancienne position sur le littoral syrien (Tartous, Latakieh).

247 Voir par exemple Šlomin V: „Gospodstvo na zakrytyx morâx”//*Voennaâ mysl*', 1974.

248 La Flotte pontique avait été en effet partagée entre la Russie et l'Ukraine dans les années 1990, alors que la Flotte baltique a été conservée en entier par la seule Russie. En 2014, la Russie a récupéré toute cette Flotte pontique avec son amiral ukrainien.

249 Interview accordée à l'auteur du 12/03/2013.

250 Ibidem

251 Selon l'Amiral Feliks Gromov, commandant en chef de la Marine de Russie cité dans Oldberg I. : « The changing military importance of the Kaliningrad region »//*Journal of Slavic Military Studies* N°22 2009

252 Ibidem

253 Voir Larsson Nord Stream, Sweden and Baltic Sea security, FOI, 2007.

254 Interview accordée à l'auteur du 12/03/2013.

2557 12 mars 2013

256 Celle-ci est exposée dans son ouvrage *Morskaâ moŝ gosudarstva*, (« La puissance maritime de l'Etat »), 1979.

257 Citons ici les trois hauts faits les plus célèbres de sa carrière : il est le commandant des parachutistes de Kalouga qui refuse de tirer sur les manifestants lors des tensions entre Eltsine et Gorbachev en 1991 ; il commande la XIVe Armée russe en Moldavie qui assure la protection et l'autonomie des Russophones de Transnistrie en 1992 ; il met un terme à l'interminable première Guerre de Tchétchénie par les accords de Xasavûrt en 1997. Enfin, le Général Lebed' avait un ancrage régional, notamment en Sibérie, que Poutine n'a jamais eu. Le Général meurt mystérieusement dans un accident d'hélicoptère en 1998, des rumeurs persistant à dire que ce dernier aurait été organisé.

258 Interview accordée à l'auteur du 12/03/2013.

259 Dans le contexte de la chute du Président ukrainien fin 2013, le Commandant suprême de la Flotte ukrainienne, Denis Berezovskij a prêté serment de fidélité au Président russe et s'est rallié la Fédération de Russie avec tous ses bâtiments en mars 2014.

260 Voir Gajnutdin T, Gavrilenko A :« Sil'nyj Flot – sil'naâ Rossiâ »//Novosti VPK, 12/11/2014

262 Nous disons « en terre espagnole » puisque ce territoire a bien été espagnol jusqu'au XVIIIe siècle. Le cas de l'exclave de Kaliningrad est sous ce rapport tout à fait différent.

263 Ce territoire fut en effet marocain et continue à être tenu officiellement pour tel par le Maroc et les pays africains.

265 Sur un plan politique, la question est autre. La couronne impériale qui flanque la première colonne et la couronne royale qui coiffe la seconde tendent à désigner le Saint-Empire et l'Espagne.

266 Le Sund est un détroit international qui sépare la Suède, Etat neutre, du Danemark atlantiste.

267 Les deux Belt sont des détroits intérieurs danois.

268 Canal intérieur à l'Allemagne (Schleswig-Holstein).

269 Notons que les Soviétiques ont consenti dans les années 1950 modifier les frontières de leurs eaux territoriales dans le Golfe de Gdansk en faveur de la Pologne pour accorder à ce pays un accès direct à la haute mer.

270 Pour les questions non spécifiquement maritimes liées à ces bouleversements voir le Chapitre : Front

271 Voir à ce sujet Rožkov-Ûr'evskij Û : « Kaliningrad i Krym kak èksklavy Rossii. Sxodstva i razlichiâ, vzaimnye svâzi »//Râbkova O, Levchenkov A:*Vestnik BFU*, estesvenny i medicinskie nauki, N°3, 2016. Plus précisément, le géographe montre qu'il existe encore deux autres minuscules enclaves russes, l'une à la frontière estonienne et l'autre à la frontière biélorussienne.

272 Il se trouve que ce sont encore aujourd'hui des zones où les étrangers ne sont acceptés que porteurs d'un visa spécial. Les régions nouvellement frontalières de la Lituanie se sont ajoutées à la liste avec la fin de l'URSS. Voir le chapitre Front.

273 Interview accordée à l'auteur du 21 février 2013.

274 Cet amiral américain de l'aube du XXe siècle est l'un des principaux concepteurs de la géostratégie moderne.

275 Interview accordée à l'auteur le 10 mars 2013.

276 Rapporté par le slavisant Bruno Drweski.

277 Carte proposée par l'historien Per Brodersen dans *Die Stadt im Westen s*.129

278 Directeur de l'Institut de la pêche de l'Université technique de Kaliningrad. Propos du 9/06/2016,

279 Voir la carte donnée par *Rybnaâ promyšlennost' kaliningradskoj oblasti. Stranicy istorii,* page intérieure.

280 Pelletier P : *La Japonésie,* p122

281 L'un de nos interlocuteurs, ex-ingénieur de la flotte halieutique devenu universitaire, est revenu anglophone, arabophone, et parlant le yéménite. Ce fait relativise la méconnaissance des langues que nous avions relevé au début de la thèse, mais dans un sens particulier : ce n'est pas forcément l'anglais et l'allemand qui sont connus et c'est la génération des quinquagénaires (et plus) qui est concernée. Ce sont paradoxalement aussi les gens qui sont les moins attirés par le régionalisme parce qu'ils ont vécu leur heure de gloire à l'époque d'un Etat soviétique centralisé puissant.

282 Cet hymne avait même encore assez de prestige pour être proposé comme hymne du Sujet 39 en 2006. S'il n'a pas été officialisé, c'est tout simplement que l'idée d'un hymne particulier à chaque Sujet fédéré russe a été abandonnée. Voir « Gimnom Kaliningradskoj Oblasti možet stat' pesnâ, napisannaâ frontovikami 50 let nazad » //*Regnum*, 21/08/2006, consulté le 20 juillet 2015.

283 Interview accordée à l'auteur le 12/03/2013.

284 *Rybnaâ promyšlennost' kaliningradskoj oblasti. Stranicy istorii* p.12

285 Interview accordé à l'auteur le 12 février 2013.

286 Le patriarche Kirill est, rappelons-le, l'évêque en titre de Kaliningrad.

287Saint martyr de l'Eglise biélorussienne et ukrainienne, donc du Patriarcat de Moscou, mort emprisonné par les Polonais en Prusse (Malbork, actuelle Pologne) en 1599 pour s'être opposé à la réunion de l'Eglise orthodoxe de Pologne-Lithuanie à l'Eglise catholique (uniatisme) au concile de Brest-Litovsk (1596).

288Saints martyrs de l'Eglise russe hors-frontières, reconnus par le Patriarche, exécutés par les Bolchéviks. L'un d'eux, saint Igor, étaient un héros de la campagne russe de Prusse orientale en 1914-15.

289Apparition miraculeuse de la Vierge aux soldats de l'Armée impériale russe en février 1915 à Augustów, actuelle Pologne (ex-frontière entre la Pologne russe et la Prusse orientale allemande) juste avant la contre-offensive russe victorieuse en Prusse orientale. Les icônes de cette Vierge furent très populaires pendant toute la Première Guerre mondiale selon le Père Birûkov, puis furent impitoyablement détruites par les Rouges après 1917.

290 *Wildnis* : littéralement «terre sauvage», « jungle » (cf anglais *Wilderness)* terme historique féminin par lequel les Teutoniques désignaient et caractérisaient les territoires encore païens et peu densément habités d'entre Prusse et Lituanie. Ils y pratiquaient conjointement la guerre, la chasse, le pillage, la capture de serfs, la conversion et la constructions de forteresses. Or même ces activités ont bien quelque chose à voir avec celles des pionniers océaniques de Kaliningrad : la chasse est une prédation comme la pêche, et la pêche océanique est une poursuite des bans de poissons comparable à celle d'un gibier. De même elle fournit une sorte de « butin » lui aussi conquis dans des conditions difficiles. On retrouve aussi l'idée de l'errance et d'un espace « désert » (forestier ou maritime) hostile, seulement ponctué de points de relâche très éloignés les une des autres. Enfin la création de forteresses dans la *Wildnis* est typiquement une activité pionnière.

292 Edgar Anderson : Nationalism

293 Nous avons aussi testé notre théorie dans les autres directions de la Russie. Elle se vérifie aussi pour le Nord depuis Novgorod vers Arkhangelsk et Mourmansk puis la Sibérie arctique, pour le Sud depuis Râzan' vers Astrakhan et l'Iran et d'autre part vers le Kouban et la Crimée. En ce qui concerne l'Est, les choses sont plus compliquées. L'Est tel que conçu en Russie commence vraiment au Baïkal et se développe par le Primor'e jusqu'au Pacifique.

295 On verra plus loin toute la complexité de l'élément « balte » dans l'identité kaliningradienne. Ici il ne s'agit que d'une confusion entre l'ex-Pribaltika soviétique et la nouvelle Pribaltika russe. Ici c'est l'image, généralement négative, des Pays baltes qui déteint sur Kaliningrad.

296 Ginzburg S : V Kaliningrade zreet ne izuchennyj vid separatizma//*Rosbalt*, 11/10/2011, consulté sur rugrad.eu le 27/03/2017.

297 N'en serait-il pas de même pour les Kouriles, qui passeraient pour « japonaises » vues par les Moscovites ?

298 De même, combien de Français mesurent vraiment la différence qui existe entre les différents DOM-TOM ? Les Antilles, la Guyane, Mayotte et la Réunion, à force d'être mis dans le même sac de l'Outre-Mer, finissent par se confondre dans la conscience française. En fin de compte, il n'y a guère que les habitants de ces régions, les géographes et les militaires qui ont une claire idée de ces morceaux de la France.

299 Voir l'étude détaillée faite par Per Brodersen : *Die Stadt im Westen.Wie Königsberg Kaliningrad wurde.*

300 Mais aussi Koursk, Léningrad/Saint-Pétersbourg, Moscou, Smolensk... La liste est interminable.

301 La Biélorussie et l'Ukraine étant entièrement occupées, c'est donc bien le peuple de Russie qui a supporté tout le poids de la guerre.

302 Discours devant l'Assemblée mondiale du Peuple Russe (Vsemirnyj russkij narodnyj sobor) à Kaliningrad,rapporté par Newsbalt : « Missiâ Kaliningradskoj oblasti-pridti na pomoŝ narodam zapadnoj kul'tury », 15 03 2015

303 Dans le contexte, rappelons-le, de la décision de l'UE d'intégrer les Pays baltes pour 2004.

304 On retrouve sans doute un schéma comparable aux Etats-Unis par exemple où la Nouvelle-Angleterre est « plus américaine » que la Californie ou que l'Alaska.

305 Interview du 27 février 2012.

306 Voir les développements sur Kaliningrad et la question européenne, infra

307 On remarquera que ce n'est pas une vision très marxiste-léniniste mais elle se comprend très bien dans le contexte d'une légitimation difficile et dans le contexte de l'immédiat Après-Guerre et de la Victoire où les figures historiques russes sont remises à l'honneur.

308 On note une hésitation en russe entre *Kënigsber-**g**-skaâ* et *Kënigsber-**ž**-skaâ,* selon qu'on considère Königsberg comme un territoire russe sur le modèle de Pétersbourg, Ekaterinburg, Orenburg (-bur**ž**skij) ou étranger comme Strasbourg, Hambourg, Salzbourg (-bur**g**skij). La forme en **ž** devrait logiquement s'imposer à terme.

309 Voir le livre très complet de Kretinin : *Pod Rossijskoj koronoj ili russkie v Kenigsberge*

310 Heller M (Geller M) : *Histoire de la Russie et de son Empire* p.538

311 Les citations sont toutes tirées de Anisimov M : « Vostočnaâ Prussiâ v Rossijskix planax v gody Semiletnej vojny (1756-1763 gg) »//*Izvestiâ Samarskogo naučnogo centra RAN*, T16, N°3, 2014, s.160

312 Il y avait en effet eu un serment de fidélité des Finlandais envers Elisabeth.

313 Voir les développements consacrés au mythe géopolitique, infra

314 Le politologue lituanien Janušauskas a parlé des quatre histoires (allemande, polonaise, lituanienne et russe) de la « Colline du Roi » Königsberg en 2001. La perspective qu'il adopte est intéressante mais il écrit trop tôt. La version russe de l'histoire de Königsberg-Kaliningrad qu'il donne est presque inconsistante (p.22-23). Il n'a pas pris le recul historique nécessaire ni cherché dans les archives et n'a pas pu avoir accès à l'émergence du discours russe qui se met en place à partir de 2002.

315 Mais le texte lui-même est peu clair sur ce sujet et incite les élèves à mener eux-mêmes une recherche à ce sujet. On notera que les sources polonaises confirment le rôle de la Princesse ruthène.

316 Dont la figure du prince Herkus Mantas sur laquelle nous reviendrons dans les développements sur la question balte.

317 A cette époque, l'ethnogenèse des Biélorussiens et des Grands-Russiens n'est pas complètement achevée. Les gens de Smolensk passent en fait plutôt pour Biélorussiens, même encore aujourd'hui (voir la question des *rodiny* infra). Mais du point de vue de la Russie (en tant qu'Etat) le peuple de Smolensk fait partie du peuple russe (*rossijskij* au sens politique) et la victoire des Polono-Lithuaniens est ici aussi en partie la sienne.

318 On note à ce sujet une certaine ambiguïté. La revendication est explicite mais le nom même de l'Université a suscité des débats. L'idée de reprendre le nom d'Albertine, proposée dans les années 1990-2000, a été abandonnée au profit de l'appellation de « Kantiana », apparemment plus neutre (comme nous le verrons en ce qui concerne Kant) voire plus ambitieuse (Kant reste plus célèbre qu'Albert à l'international). Mais on doit remarquer que cette revendication de l'héritage de l'université germanique qui l'a précédée n'est pas du tout spécifique à la « Kantiana ». On retrouve exactement le même phénomène à Wroclaw dont l'Université fondée après-guerre réclame la continuité avec l'Université habsbourgeoise de Breslau. Le rôle des Allemands (et à Kaliningrad de la Comtesse von Dönhoff) dans le processus est notable : le fond « Die Zeit-Stiftung » revendique la responsabilité d'avoir remis à l'honneur la « tradition » albertine à l'Université Kant. Voir Adlung Ph : *Sammlung « Prussia »/Kollekciâ « Prussiâ »,* 2005, s6-7. Le fond aide expressément à la promotion du « passé, héritage commun des Russes et des Allemands, dont la compréhension est la clef d'un avenir commun ».

319 Une telle affirmation n'est évidemment valable que pour l'observateur étranger s'occupant de géopolitique. Sur le plan proprement historique, le Cours d'histoire régionale de Kretinin et Stroganova est un travail scientifique qui n'a rien à voir avec la propagande du *Kratkij kurs*. L'objectif politique et social du Cours d'histoire régionale ne se différencie, du reste, en rien de celui des cours d'histoire nationale ou régionale dispensés en France qui affirment, bon gré mal gré, l'attachement indéfectible des régions à l'Etat central.

320 Kostâšov Û, Kretinin G : *Rossiâne v Vostočnoj Prussii*, Ântarnyj skaz, 2001

321 La politologue kaliningradienne Anna Karpenko écrit : « le geste de ressusciter des figures bien conservées dans la mémoire collective, et parfois tout à fait odieuses, aurait été polémique. ». *(Regional'naâ identičnost' kak kategoriâ političeskoj praktiki* s.76). De fait, le souvenir des secrétaires du PC est très contrasté. Certains laissent une image positive, notamment Ivanov, qui face à un début de famine (1946-47) s'est montré courageux, a dénoncé la gravité de la situation en haut lieu et a été contraint au suicide. V Černyšov (51-59), héros de l'URSS, est resté assez populaire. Mais d'autres sont de sinistre mémoire. V Ŝerbakov (1947-51) est souvent considéré

comme un tyran. N Konovalov (1961-84) est le destructeur du Château de Königsberg, ce qui est aujourd'hui considéré comme du vandalisme.

322 Ladite liste nommée « 16 gubernatorov našego kraâ » semble en avoir été retirée mais elle figure toujours sur le site http://www.jur-portal.ru/work.pl?act=handbook-read&subact=876840&id=387072. Consulté le 22 février 2014.

323 Interview du 13 février 2013.

324 Voir « Na vyxodnyx pod Gusevom prošla rekonstrukciâ Gumbinnenskogo sraženiâ »//*Argumenty i Fakty,* 15/08/2015

325 Voir l'émission de Maksim Kotov sur la radio de Kaliningrad *Russkij Kraj*: « Počemu my ne prazdnuem pobedu pri Gross Egerdorfom ? » accessible sur http://rusk.ru/st.php?idar=111922 (consultée le 14 avril 2015)

326 Ce pourrait par exemple être un film, comme ce fut le cas pour la pleine réhabilitation populaire de l'Amiral Koltchak par *Admiral* en 2008. Ce sont en effet de telles œuvres qui ont le dernier mot dans la conscience nationale, bien plus que les travaux des historiens qui, en général, ne franchissent malheureusement pas les portes de l'Université. Boris Godunov reste un horrible meurtrier malgré tous les travaux historiques qui le réhabilitent parce qu'ils ne peuvent rien contre l'opéra immortel et incontournable de Modeste Moussorgskiï. C'est entre les mains des artistes et des médias que se trouve concentré le pouvoir redoutable de la *damnatio memoriae* et de la béatification des héros.

327 Voir « Russkaâ Prusskaâ : Kaliningrad pioner evropejskoj xristianskoj identičnosti »//*Russkoe revû*, fevral' 2006

328 Ce prêtre est en charge de la jeunesse locale. Voir ses écrits dans « Russkaâ Prusskaâ : Kaliningrad pioner evropejskoj xristianskoj identičnosti »//*Russkoe revû*, fevral' 2006

329 D'aucuns parlent même de « cléricalisation » de l'oblast'. Cette opinion est répandue notamment chez les enseignants de l'Université.

330 Discours devant l'Assemblée mondiale du Peuple Russe (Vsemirnyj russkij narodnyj sobor) à Kaliningrad,rapporté par Newsbalt : « Missiâ Kaliningradskoj oblasti-pridti na pomoŝ narodam zapadnoj kul'tury », 15 03 2015

331 Sur l'histoire et les significations de cette iconostase voir Leonid Arinštejn : Ikonostas imperatricy//*Naše nasledie* N°61 2002

332 Père du fameux philosophe de Königsberg, Nikolaj Arsen'ev dont nous parlerons plus loin.

333 Voir sa lettre au Ministère des Affaires étrangères de Russie, 4 septembre 1996, accessible sur http://zarubezhje.narod.ru/texts/RahrGA01.htm#link02. Il est remarquable que ce représentant de l'Emigration Blanche concède que l'iconostase vaut aussi pour les soldats (de l'Armée Rouge) tombés dans la Deuxième Guerre mondiale. La lettre vise très explicitement une réconciliation générale de la mémoire russe.

334 L'auteur a assisté personnellement et de façon tout à fait inattendue à la visite faite par des écoliers de l'église saint Nicolas le 18 février 2013.

335 Traditionnellement les chrétiens d'Occident sont tenus pour « hérétiques » par l'Eglise orthodoxe, tandis que les catholiques et les luthériens tiennent les orthodoxes pour des « schismatiques ». Aujourd'hui, les luthériens se sont beaucoup rapproché des orthodoxes au sein de la conférences des Eglises chrétiennes et se reconnaissent désormais mutuellement comme deux branches différentes d'une même religion. En revanche les relations entre « latins » et « grecs » restent assez difficiles.

336 Voir aussi la notion de front missionnaire dans le chapitre Kaliningrad et ses mondes alternatifs, infra.

337 Ce prêtre est en charge de la jeunesse locale. Voir ses écrits dans « Russkaâ Prusskaâ : Kaliningrad pioner evropejskoj xristianskoj identičnosti »//*Russkoe revû*, fevral' 2006

338 On entend ici par Etat national russe un Etat dans lequel l'ethnie russe (grand-russienne) sert de référence constitutionnelle et dont l'Etat est l'incarnation et promeut les intérêts et la culture.

339 Aboli par Pierre Ier. Cette abolition est significative entre autres de la primauté de la culture allemande et ouest-européenne sur la culture russe au sommet de l'Etat.

340 Aleksandr Marinesko, commandant de sous-marin, célèbre pour avoir coulé en janvier 1945 le navire militaire *Wilhelm Gustloff* qui, entre autres, emmenait quelques entre 5 000 et 10 000 réfugiés de Prusse orientale vers l'Allemagne. C'est l'une des plus terribles catastrophes maritimes de tous les temps.

341 Qui a laissé plusieurs récits de ses voyages océaniques.

342 Premier homme à faire une sortie dans l'espace hors de son vaisseau.

343 Ce dernier est controversé, même dans l'Eglise. Par exemple, le Père Birûkov s'insurge contre les écrits ultra-conformistes et syncrétistes de Pantelejmon qui n'a pas hésité à évoquer l'apparition de la Sainte Vierge lors de la prise de Königsberg par l'Armée soviétique, athée par définition.

344 Le paradoxe est qu'en fait leur patrimoine est objectivement plus authentique voire en meilleur état, non pas du fait d'investissements inexistants mais, à l'inverse, parce que le fait provincial et l'oubli les ont aussi bien sauvé des bombes anglaises que du vandalisme symbolique soviétique. Ces deux fléaux du patrimoine prussien ne visaient en effet que Königsberg. A l'heure actuelle, c'est bien sûr le manque d'investissements qui les menace de la ruine. C'est ainsi que l'immense château d'Insterburg, qui aurait pu dans l'idéal prendre la place de celui de Königsberg, est devenu une véritable ruine de plus en plus méconnaissable et qui se délabre de plus en plus rapidement. Le Patriarcat de Moscou qui est propriétaire du bâtiment semble se désintéresser de son sort, ce qui est peut-être aussi révélateur d'un « vandalisme » dépassant la conjoncture, au moins à l'égard de ce qui n'est pas conforme à la raison d'Etat, fût-elle religieuse.

345 Voir l'original en allemand :« An die russische Kaiserin Elisabeth »//Kant I : *Briefwechsel,*Georg Müller, 1912

accessible sur le site https://korpora.zim.uni-duisburg-essen.de/kant/briefe/9.html, consulté le 15 mars 2016.

346 N'est-ce pas en effet la moindre des choses que tout le territoire national soit représenté quand il est question de celui-ci ? Mais on verra plus loin que cette politique est apparemment insuffisante car l'Etat lui-même commet régulièrement des bévues cartographiques au sujet du territoire de Kaliningrad.

347 Nous avons découvert cette liste affichée à l'entrée du centre culturel de Russie à Hanoï en 2015. La liste comprend aussi la Volga, l'Altaï, le Baïkal, l'Elbrous...

348 Voir la page consacré à l'Oblast' sur le site vexillographia.ru, consulté le 10/03/2013.

349 Voir le Chapitre Continentalité et insularité

350 Voir infra

351 Turovskij R : « Sootnošenii kul'yurnyx landšaftov »...

352 Le cas de Baltijsk est particulièrement révélateur : elle a gardé son pur emblème prussien alors que c'est la ville de la Flotte!

353 Ce mouvement a tendance à dériver de sa position originelle qui était légitime. Il en est aujourd'hui à soutenir les nationalistes ukrainiens depuis l'hiver 2013 autant par solidarité idéologique (nationalisme) que par opposition au pouvoir en place en Russie.

354 En cela, les mythes géopolitiques de Kaliningrad sont aussi parallèles au mythe géopolitique qui a cours par exemple en Basse-Silésie, le mythe de la dynastie polonaise des Piast dont une branche gouvernait la Silésie au Moyen-Age, et justifie donc la réannexion de la Basse-Silésie par la Pologne en 1945. Mais la différence entre les mythes géopolitiques russe et polonais est que le mythe polonais est unique, très structuré et repose sur une réalité ancienne et se limite au seul territoire concerné, tandis que les mythes géopolitiques russes sont à la fois une spécialité russe liée à la notion d'empire, à la fois multiples, ont des implications très lointaines dans toutes les régions adjacentes à la Prusse orientale, et enfin ils sont beaucoup moins « solides », moins historiques.

355 Balandier G : « Les mythes politiques de colonisation et de décolonisation en Afrique »//*Cahiers internationaux de sociologie*, Volume XXXIII, cahier double, juillet-décembre 1962.

356 Sauf du côté de la Serbie. Mais le panslavisme est l'idée d'un bloc slave uni alors que la Serbie est un Etat éloigné géographiquement, issu de l'éclatement de la Yougoslavie panslaviste et dont les attaches avec la Russie sont au moins autant orthodoxes que slaves. Qui plus est, la Serbie ne fait pas partie de l'ancien territoire centre-européen des « Aigles noires » mais de l'ancien monde ottoman.

357 L'eurasisme turc et le pantouranisme.

359La *publicistika* étant l'activité écrite des érudits, écrivains et penseurs au sujet des sujets de société, ce qu'on entendrait plus ou moins en français par « les intellectuels » ou, mieux, l'intelligentsia, on traduira ici l'adjectif *publicističeskij* par « intellectuel », faute de mieux.

360

361 Voir Mankevič D V: „Iskonnye slavânskie zemli byli... vnov' vozvraŝeny Rossii. Istoriâ Vostochnoj Prussii glazami naučnogo sotrudnika Instituta geografii AN SSSR"// *Baltijskie Issledovaniâ, n°* 6, p.83-90

362 Ibidem.

363 Die Stadt im Westen s51.

364 p.19-20

365 Voir par exemple Mankevič D V: „Iskonnye slavânskie zemli byli... vnov' vozvraŝeny Rossii. Istoriâ Vostochnoj Prussii glazami naučnogo sotrudnika Instituta geografii AN SSSR”// *Baltijskie Issledovaniâ, n°* 6,

366 Cette explication, parmi d'autres, est mentionnée dans le Cours d'histoire régionale p.15.

367 Ibidem p.15. L'origine de cette étymologie est très ancienne et allemande : elle apparaît déjà chez Simon Grunau, au XVIe siècle.

368 Forme allemande archaïque de Russland.

369 Idem.

370 Cité dans Mankevič D : « Iskonnye slavânskie zemli byli...vnov' vozvraŝeny Rossii ». op cit. Cette vision n'est évidemment juste que pour les Vie-IXe siècles puisque dès le Xe siècle, le Haut-Niémen commence à devenir « russien », ethniquement et politiquement, alors que le Bas-Niémen l'est de moins en moins (à supposer qu'il l'ait effectivement été).

371 Voir *Drevnââ Rus' i Porus'e*, s.31

372 Voir supra

373 Cité dans Mankevic, op cit.

374 Voir le site officiel du Parc national de la Flèche des Coures à la rubrique *Imena Kuršskoj kosy* (les noms de la Flèche des Coures) : http://www.park-kosa.ru/cn-o-parke/istoriya/?ELEMENT-ID=163, consulté le 30/05/2016. Le texte est d'ailleurs un peu ambigu à ce sujet. Il explique que *Kurskaâ kosa* serait formé sur le mot vieux-russe *Kors'*, c'est-à-dire « les Coures », qui apparaît en effet dans la *Chronique de Nestor*. Mais outre le fait que ce terme est depuis très longtemps tombé en complète désuétude, la forme en -u- et non en -o-, avec un s et non deux (*Kurskaâ kosa* alors que *Kors'* donnerait logiquement *Korsskaâ kosa*) démontre qu'il s'agit bien d'une russification populaire et volontaire, non d'une référence alambiquée à un mot inconnu du grand public, comme l'est en général, toute l'onomastique vieux-russe.

375 Selon les dires de Kovtun, ex-directeur du musée de Kaliningrad; cf Brodersen: *Die Stadt im Westen,* s.96.

376 Voir la carte en annexe

377 Ces « Wendes » peuvent cependant être aussi bien les Polonais de la Lagune polonaise que Slaves de la Baltique.

378 Voir la même carte.

379 Il vécut à Kaliningrad pendant les années 1960 et a, en 1960, été à l'origine de la section régionale de l'Union des écrivains soviétiques.

380 En dehors de *L'Anneau du Grand-Maître,* il a également écrit *Korsary Ivan Groznogo* (Les Corsaires d'Ivan le Terrible) où il évoque les origines lointaines de la présence navale russe dans la Baltique, au XVIe siècle. L'intérêt pour la Baltique russe a été une constante dans son œuvre, en dehors de l'exploration russe de l'Arctique et du Pacifique.

381 Voir Lebedkina A. A. : « Êkspediciâ v prošloe neznnakomoj/znakomoj zemli. Razmyšleniâ o vozmožnostâx organizacii učebnogo proekta na materiale romana K S Badigina *Kol'co velikogo magistra »//Baltijskie issledovaniâ* V.6, s.100-127

382 Voir Palamarčuk A: « Moskva ili Tretij Rim ?» et

www.moderna.uu.se/.../78/78774-Christine-manus-slutsem.pdf

383 Voir la liste des familles aristocratiques issues de Prusse, infra.

384 C'est-à-dire au commencement des temps, aux temps du Déluge.

385 Nous rendons ici le terme russe littéralement pour pouvoir suivre rigoureusement le texte. Ce *Pomor'e* est en fait le *Pomorze* polonais.

386 Traduction d'OE Roqueplo

387 Vladimir est la capitale de la Grande-Principauté de Vladimir-Suzdal'. Elle était la capitale politique et religieuse théorique de toute la Rus' depuis le XIIe, en concurrence avec Kiev. Elle était de facto celle de la moitié nord.

391 C'est la thèse défendue par l'historien AN Xoroškevič dans son *Rossiâ v sisteme meždunarodnyx otnoseniâx v seredine XVIv.*

396 Au demeurant, les Vandales de l'Antiquité venaient bien, approximativement, de la Vistule et avaient eu leur royaume (quoique... en Afrique du Nord et en Sicile).

397 Elle est effectivement internationale puisque y participent le prince D M Chakhovskoï (Šaxovskoj), de nationalité française, qui intervient en tant que représentante généalogique de la Maison de Riourik, ainsi que des historiens polonais et ukrainiens

398 http://ruskline.ru/news-rl/2011/01/12/viktor-alksnis-sovetskij-soyuz-mozhno-bylo-by-spasti/ issu de Ria novosti

399 Vladimir Kulakov croise les éléments de cette histoire légendaire avec ses découvertes archéologiques.

400 Ce texte que nous avons lu in extenso (Grunau S : *Preussische Chronik,* Leipzig, 1876) et qui suscite des controverses considérables depuis plusieurs siècles est certainement un texte authentique mais mythologique. Les peuples anciens ne conservaient pas le souvenir des événements politiques aléatoires mais ce qu'on peut appeler leur « histoire sainte », c'est-à-dire celle de leurs dieux.

401 *Maso* en allemand, *Mazo* en version russe. Maso semble bien être l'éponyme des Mazoviens (comme Bruteno est l'éponyme des Borusses ou Pruthènes, et Samo l'éponyme des Sambiens).

402 La suite du récit parle de la victoire des Borusses et de la fin du tribut payé à Maso.

403 Voir Kulakov V I : Zabytaâ istoriâ Prussov s.17-22

404 *Reussland* est une forme archaïque de *Russland.*

405 *Zvezda na gorizonte Porussii*, émission radiophonique, op cit.

406 Ce mythe existe non seulement en Russie mais encore en Allemagne où il trouve curieusement sa réciproque parmi les revendications généalogiques des princes de Mecklembourg qui se tenaient pour des cousins des Riourikides (ce qui était certes prestigieux). Dans leur version du mythe, Riourik et ses frères sont considérés comme des Mecklembourgeois partis outre-mer, en Russie.

407 *Drevnââ Rus' i Porus'e*, s.21. L'idée de la dépendance vis-à-vis de Novgorod est reprise plus loin p.26 et p.28.

408 Il n'est pas inutile de dire que tous ces lieux pouvaient être reliés aisément pendant le Haut Moyen-Age du fait que la Flèche des Coures était alors probablement une île par rapport à la Sambie : il existait un passage maritime direct entre la Sambie et le Niémen inférieur là où se situe aujourd'hui Zelenogradsk.

409 *Drevnââ Rus' i Porus'e*, s.31.

410 Wargenau se nomme aujourd'hui Malinovka. Ce serait donc précisément le lieu de passage des Varègues (= « Wendes ») entre la Baltique et le Lagon.

411 Même s'il existe dans la région polonaise de Suwałki des populations qui disent descendre de ce peuple. Voir à ce sujet : REF$

Le polonisant Bruno Drweski nous a signalé que des linguistes suédois ont étudié le dialecte polonais local et ont trouvé des mots apparemment d'origine iatvingienne.

412 La Prusse orientale est évidemment assez éloignée de l'Ukraine du Nord-Ouest. En tout cas dans les sources vieux-russes, la présence des Iatvingiens est attestée aussi dans la région de Pinsk. On sent bien là le flou qui entoure ce peuple qui apparaît plus important qu'il n'y paraît de prime abord. Mais cela dépasse ici notre sujet.

413 Voir le site suivant : kaliningrad.ru /forum/17-politika/28936-yatvyazhsko-prusskij-bazis-rossijsko-germanskogo-rodstva consulté le 3/03/2015

414 Le texte original en vieil-allemand est la suivant : « *Die Sudawen aber wiewol jhre Rede etwas nyderiger wissen sich doch inn diese preussnische Sprach : wie sie albie jm Catechismo gedruckt ist : auch wol zuschicken und vernemen alle Wort. » (*« Bien que les Sudaviens parlent d'une façon plus rustique, ils comprennent cette langue prussienne telle qu'elle est imprimée dans le Catéchisme, et ils s'expriment bien et comprennent tous les mots ». La citation apparaît sur le site de Joseph Pashka consacré à la langue iatvingienne : http://www.suduva.com/virdainas/, consulté le 09/10/2016.

415 Allemandes et latines.

416 C'est la thèse qu'il défend dans Birûkov G : *Drevnââ Rus' i Porus'e,* et dans *Zabytaâ istoriâ Porus'â.*

417 Birûkov G : *Drevnââ Rus' i Porus'e,* s.28-29.

418 *Zabytaâ istoriâ Porus'â*, s.15.

419 Ibidem

420 Ibidem

421 Voir la note à ce sujet dans les développement consacrés au concept de Russie et à sa définition par Andrej Belyj, supra.

422 *Drevnââ Rus' i Porus'e*, s.31.

423 La différence entre les deux est encore une fois bien délicate à établir. Tout au plus peut-on dire qu'il est plus logique et vraisemblable que les Borusses les plus orientaux, donc les Iatvingiens, aient résisté le plus longtemps et se soient réfugiés dans les zones immédiatement adjacentes au territoire iatvingien ou en faisant partie.

424 Istoriâ Zapadnoj Rossii, T.1, s.59

425 Il faut en effet avouer qu'aujourd'hui la Russie Noire fait partie de la Russie Blanche. A l'origine, les deux termes s'excluaient l'un l'autre, la Russie Noire étant « noire » c'est-à-dire « captive », la Russie Blanche étant « blanche » c'est-à-dire « libre », indépendante.

426 Voir par exemple le site « jetvyz.narod2.ru » consulté le 3/03/2015.

427 *Severnaâ Etvyz'* ou *Severnaâ Âtvâz'*. C'est ainsi que l'a qualifiée très à propos l'auteur d'un blog consacré aux Iatvingiens, Nikolaj (alias Mykola) Šelâgovič, historien, linguiste et homme politique biélorussien. Nous reparlerons de lui un peu plus loin dans les relations particulières entre Kaliningrad et la Biélorussie, infra. Voir « kaliningrad.ru /forum/17-politika/28936-yatvyazhsko-prusskij-bazis-rossijsko-germanskogo-rodstva » et « jetvyz.narod2.ru » consultés pour la dernière fois le 21/07/2014.

428 Selon les auteurs du Cours d'histoire régionale, le mot *prus* signifierait aussi « cheval » en vieux-slave. Dans la mesure où c'est précisément là le sens du nom *Kobyla* (jument), Andrej Prus ne serait peut-être pas tant issu de Prusse ou du prince Prus que surnommé, une fois de plus, « le Cheval ».

429 Ibidem, s.60

430 Istoriâ Zapadnoj Rossii T.1, s.60

431 On traduit traditionnellement par « courtisan » le terme russe intraduisible de *okol'ničij,* qui désignait un proche conseiller du Grand-Prince.

432 Le texte est *« v Sambii i v Zemlandii »*. En russe existe une forme quelque peu étrange, *Zemlandiâ,* issue de l'allemand *Samland* (prononcer [Zamland]) avec une terminaison en -iâ, mais qui est visiblement influencée par le mot russe *zemlâ,* forme typique des années d'Après-guerre. Il y a ici erreur (volontaire?) de l'auteur puisque Samland est simplement la traduction allemande de Sambie.

433 *Kol'co Velikogo magistra,* s.223

434 Voir ce qu'il écrit dans Il'in N A et alii : *Vostočnaâ Prussiâ s drevnejšix vremen do konca vtoroj mirovoj Vojny* p.46-51

435 Voir Kulakov V I : « Geral'dika prussov i genealogičeskie korni rodov, vozvodimyx v Rossii k vyxodcam iz Pruss »// *Genealogiâ. Istočniki. Problemy. Metody issledovaniâ.*

436 L'aigle héraldique est un être féminin. On remarquera que les Allemands de Prusse ont eux-mêmes fait usage de l'aigle noire.

437 Les croix et les couronnes se sont maintenus dans l'héraldique des villes prussiennes jusqu'aujourd'hui.

438 Mul'tatuli P, Vorob'ëva L : *Svâŝenoe imâ russkoj Prussii,* Rossijskij institut strategičeskix issledovanij, 2015.

439 L'idée est bien entendue intéressante. Mais les spécialistes de la vieille Prusse ont cependant établi que Kaliningrad s'appelait Tvangest et ne correspond pas à la mythique Romowe, située soit nettement plus au sud, soit plus à l'est. De même le nom des Romanov est issu du prénom du boyard Roman Koškin et non d'une Romowe qui se serait allongée malgré les variantes graphiques du Moyen-Age. D'ailleurs l'ouvrage (qui a deux auteurs) hésite : si l'exergue et le titre sont très affirmatifs, le corps du texte l'est beaucoup moins. A la page 76 « **il n'est pas exclu que** le nom des Romanov soit tiré de ce lieu ». On note aussi, à tout le moins dans l'exergue et la conclusion qui ne semblent manifestement pas du même auteur que le corps du texte, une volonté assez maladroite de faire coïncider la Ville et l'Oblast' qui n'est pas historique. Cette volonté est en soi digne d'intérêt et indique que, pour les auteurs de ce mythe géopolitique, la légitimation de l'Oblast' (qui est l'objet réel du mythe) passe aussi par la légitimation de la Ville (qui, après tout, pourrait être secondaire). La représentation d'une « Ville-Oblast' » qui se vérifie aujourd'hui à la fois sur le plan démographique et plus encore sur le plan stratégique (la Flotte) est donc fondamentale.

440 Exergue de l'ouvrage. Celui-ci résume ainsi l'histoire de Kaliningrad après avoir évoqué le Borusse Kambila et ses descendants les premiers Romanov : « Leibniz disait à Pierre [Ier] : « Sire, c'est votre fief ». En 1758 la fille de Pierre, Elizabeth, restitua ce fief à l'Empire de Russie. Pierre III, qui n'était pas russe de cœur le rendit aux Allemands. En 1914-17 l'Empereur Nicolas [II] était près de remettre le nid familial sous sa haute main. Et à nouveau la trahison, la lâcheté et la tromperie l'ont empêché de le faire ».

441 Telle est la tradition selon la mythologie rapportée par Simon Grunau. Peut-être ajoutera-t-on que les Alains sont des Scythes qui sont parfois dans les sources anciennes des ancêtres des Slaves. Mais nos auteurs ne font aucun commentaire à ce sujet.

442 La démonstration est très embarrassée. Nedro(n), selon Simon Grunau, source mythologique unique de toute la première partie de ce texte, est l'ancêtre éponyme de la Nadrovie (Est de l'Oblast' autour de Černâxovsk). Là se trouve une Romowe, ce que soutiennent les auteurs un paragraphe plus loin. D'ailleurs le texte lui-même affirme que les provinces prussiennes portent encore ces noms aujourd'hui. Mais Nedro ne correspond pas à la Sudavie ni, encore moins, à la Samogitie (cette-dernière entièrement en Lituanie). On sait que la Samogitie n'avait pas un souverain mais de nombreux princes autonomes. Quant à la famille de Glanda et Divon, c'est soit la dynastie de Bartie (donc issue du mythique « Barto ») qui comprend un Divon et un « Glandus Kabillo », qui possédaient des territoires aujourd'hui polonais (Piotrowiec, Warmie orientale), soit celle de Sambie (actuelle Kaliningrad) qui comprend un autre Glanda, issue du mythique Samo. Mais alors on ne retrouve pas l'autre Romowe c'est-à-dire Heiligenbeil. Il semble donc que les auteurs aient choisi une source confuse. Sur cette différence marquée et cette contradiction, les auteurs ne prennent pas position.

443 Il faut noter que Ioann=Ivan.

444 P.76 du même ouvrage. Lui-même ne fait que citer un article de 1913 paru dans la revue héraldique russe *Gerboved*, janvier 1913.

445 P.83 Le cas de ce saint converti du catholicisme à l'orthodoxie est très compliqué. On le dit à la fois prussien (borusse) et originaire de Lübeck (donc allemand voire slave). En tout cas, on constate la volonté de mobiliser aussi bien le paganisme que l'orthodoxie la plus pure.

446 Dement'ev I : « Bridges to Nowhere ? Identity of the Residents of the Kaliningrad Region in the 21st century »//HenningsenB : Facets of identity. The Baltic Sea Region and beyond.

447 En effet Kaliningrad est la seule région encore attractive de l'ex-Prusse orientale, alors que la Warmie-Mazurie est démographiquement dépressive, et que toute la Lituanie est frappée par une émigration massive vers les îles britanniques. Voir Zloch S : « Pruzzenland in Topoi : Migration »//*Das Pruzzenland als Erinnerungsregion*, s.173.

448 Dans le cadre du IIe Reich, et malgré les politiques de mise en valeur du territoire, on constatait, dès le début du XXe siècle, un phénomène d'émigration des Est-Prussiens vers le Brandebourg et les territoires de l'Ouest du Reich (*Ostflucht,* « fuite de l'Est ») soit le phénomène inverse qui avait présidé à la mise en place de la Prusse orientale germanique. La création de l'Oblast' russe a, d'un point de vue géohistorique, relancé le « phénomène prussien » qui était entré en crise dans le Reich.

449 Et ce même si les orphelins de l'URSS sont de fait dans leur immense majorité des Russes au sens ethnique. La grande Union des quinze Républiques était avant tout leur patrie à eux qui en assuraient l'unité par leur présence globale.

450 Nous nous permettrons ce néologisme pour indiquer que Kaliningrad relève ici d'une échelle supérieure à celle de la Fédération de Russie. Dans la mesure où le monde russe est polysémique, nos utilisons ici rossien comme ce qui est propre à l'Etat russe et non à l'ethnie russe (grand-russienne).

451 Chanson mentionnée dans Sakson A : *Od Klajpedy do Olsztyna,* p.540

452 Dans le cadre de nos entretiens, nous avons pu remarquer que même pour la génération des trentenaires, le fait de se dire « né en URSS » précisément en référence à cette chanson était récurrent et l'objet d'une relative fierté.

453 Sakson A : *Od Klajpedy do Olsztyna,* p.540

454 D'un point de vue historique cette fête est très controversée car les événements historiques qu'elle est censée rappeler sont le fait d'une falsification historique. La « bataille » de Narva entre les premiers détachements de l'Armée rouge et l'Armée du Kaiser, en février 1918, n'a pas eu lieu. Mais cela n'enlève rien à son importance sociale et identitaire aujourd'hui, de facto basée sur la gloire des soldats soviétiques des années 1940 et de plus en plus réinterprétée comme étant une « fête des hommes » qui fait pendant à la « fête (internationale) des femmes » du mois de mars.

455 Il nous faudra indubitablement creuser le « cas Gazmanov » d'un point de vue géopolitique dans un article à part entière. Nous avons découvert son œuvre à Kaliningrad en 2014, mais c'est Andrzej Sakson qui nous a appris le rôle pansoviétique qu'il avait joué. Or nous avons lu Sakson à l'extrême fin de nos recherches. D'un autre côté, le « cas Gazmanov » pose un problème heuristique : d'une part nous ne connaissons pas et ne pouvons pas connaître l'ensemble des faits sociaux russes ; d'autre part que Gazmanov soit un chanteur kaliningradien d'une part et qu'il ait une activité panrusse et politico-culturelle plus vaste d'autre part ne sont pas des faits qui apparaissent immédiatement au chercheur, surtout quand son centre d'intérêt principal est le territoire. Et pourtant, dans ce cas précis, nous avons failli passer à côté de quelque chose d'important qui est la contre-influence des marches ultra-périphérique sur le centre, ce dont nous avions déjà l'intuition (cf fin du chapitre II). Oleg Gazmanov est vraiment un « acteur géopolitique » de premier plan.

456 Présenté sur la couverture de Lundén T et alii : *Kaliningrad identity-crucial to democracy and development in the Baltic Sea Region, a seminar report*//*Baltic and East European Studies* N°12, 2009, Södertörn University

457 Elle le tient pour un des représentants les plus éminents de l'identité kaliningradienne. Voir *Fenomen Kaliningradskoj regional'noj subkul'tury p.*

458 Le dessin est commenté par son auteur dans l'ouvrage où il apparaît p.5

459 Nous n'avons non seulement pu trouver aucun exemple sur place mais encore nous n'avons pu trouver personne pour nous indiquer un exemple de ce type de culture kaliningradienne. Nous tenons donc ces rumeurs pour infondées.

460 Les deux référents identitaires principaux de ces ethnies sont la langue et le territoire. N'habitant plus dans leur patrie de référence ethnique et ne pratiquant plus leur langue, ils sont bien, de facto, des Russes au sens plein, à l'exception, négligeable dans le contexte de Kaliningrad, des Biélorussiens catholiques.

461 Mais nécessairement aussi allemand puisque Bagrationovsk est la fameuse Eylau, ville politiquement et bien sûr architecturalement allemande avant 1945.

462 N. Andrejčuk : *Fenomen kaliningradskoj regional'noj subkul'tury* p.60-61

463 En revanche, la façon dont ces éléments, et en particulier les éléments paysagers et architecturaux sont perçus et imaginés par la culture influe en effet parce qu'ils poussent à la recherche d'un « esprit des lieux ». Mais encore une fois, c'est cette recherche et non ces éléments eux-mêmes qui sont porteurs d'identification. Voir plus loin nos développement sur le « paysage géopolitique ».

464 Voir les développements que nous dédions à la question européenne infra. S'il faut néanmoins se pencher ici un instant sur la Suède, on ne trouvera rien de plus à dire que la forteresse de Pillau (Baltijsk) a été bâtie par les Suédois au XVIIe siècle et qu'ils ne la conservèrent que de 1629 à 1635. Quelle influence culturelle cela peut-il bien avoir de nos jours ?

465 Voir le paragraphe sur l'influence géopolitique de la Pologne, infra. On notera cependant que Kaliningrad fut aussi un grand port de pêche océanique et les nombreux marins soviétiques qui partaient sur les océans revenaient parfois bilingues voire polyglottes. Curieusement ce trait pourtant typiquement kaliningradien n'apparaît ni chez Popadin ni chez Andrejčuk. Nous en traitons plus loin, dans le paragraphe intitulé « le pays des marins et des pêcheurs ».

466 REF$

467 C'est bien ce qui apparaît dans les écrits russes du XIXe. Voir les paragraphes consacrés à la définition du Monde russe et de la Russie.

468 *Ântarnyj*=d'ambre , riche en ambre.

469 Interview du 12/02/2013.

470 Musée de l'Ambre, premier étage, visité en février 2012.

471 *Argonautiques orphiques (ou d'Orphée)*, vers 1045 et suivants.

472 Graves R : Les Mythes grecs, T2, p.363

473 Il a aussi existé des routes de terre avec chars à bœufs (d'où le nom des « Latins » dans les langues slaves primitives, Wlochy pour l'Italie et Woloszczyzna pour la Valachie), en particulier la route qui passait par le bourg commercial cité dans l'Antiquité romaine de « Calisia » et on a retrouvé les traces de ce centre du commerce de l'ambre et des articles de luxe romains à Kalisz, en Pologne.

474 Précisément Carnuntum, capitale de la Pannonie supérieure, non loin de Bratislava. De là, la route remontait le Danube, traversait les Alpes, suivait le Pô et aboutissait en Istrie.

475 Makarij (Bulgakov) : *Istoriâ Russkoj Cerkvi*. Kniga 1, s.44, cité dans Birûkov G : *Orientiry istorii Porus'â*, s.43-44

476 *Orientiry istorii Porus'â*, s.44

477 Premier étage. *Alatyr'-kamen'* est évoqué à côté de deux autres mythes, celui de Phaéton et celui des héros lituaniens Jurata et Kastitis.

478 Du moins quand il s'agit bien de « l'ambre jaune », qui n'a rien de commun avec « l'ambre gris », substance extraite du corps des baleines. Il est exclusivement question ici d'ambre jaune.

479 Voir Tokarev SA : «Alatyr'»//*Mify narodov mira (encyklopediâ) ;* voir aussi

Belova OV : «Alatyr'» //*Smolenskij muzykal'no-ètnograficeskij sbornik*

480 Ensemble de panneaux d'ambre finement ciselés qui recouvrait entièrement les murs de la chambre impériale. Aurait-elle été inspirée par le mythe du palais de Jurata ?

481 A cette époque, Danzig quoique ville de culture germanique est encore en Pologne.

482 *Razmyšleniâ o zemle, stavšej mne Rodinoj,* p170-171.

483 Littéralement *bašnâ Dona.* En russe *Dohn* est transcrit phonétiquement *Don*, de là une confusion avec le Don.

484 On peut aussi citer Ûrij Lotman et Boris Uspenskij sur cette question. Il avait montré que dans la Rus' médiévale, les sanctuaires chrétiens étaient généralement situés au même endroit que les anciens sanctuaires païens. La religion avait changé mais la fonction sacrée s'était perpétuée. Il y a donc bien un *genius loci, e*n religion comme en politique. Voir Lotman Û, Uspenskij B : « Die Roller dualistischer Modelle i der Dynamik der russischen Kultur »//*Poetica*, t.9, s1-40.

486 Nous avons déjà évoqué la dimension que cette littérature implique dans le chapitre Contientalité et insularité.

488 Général russe originaire des Provinces baltiques au nom bien germanique.

489Août Quatorze, p.315. Bien entendu, c'est une vision subjective. La Première Guerre mondiale a eu aussi ses grandes victoires russes, notamment en Pologne (Przemysl, septembre 1914), en Galicie (prise de Lvov/Lemberg en 1914 et 1916), en Turquie (par exemple Sarikamis, 1915). Malgré tout, le front principal était celui qui opposait Russes et Allemands, et là, de manière générale, les Russes n'ont en effet jamais eu le dessus.

490Le texte joue sur le caractère prophétique du nom russe de la fête : c'est la dormition *(uspenie)*, c'est-à-dire la mort. A la page 260, la voix d'un ange dit à Samsonov : *Ty uspiš,* ce que le Général comprend d'abord comme *ty usneš* « Tu dormiras » avant de découvrir qu'en ce jour de la Dormition, ce mot ne peut signifier que « Tu mourras ».

491p.351

492Août Quatorze, p.352

493 Le nom de Tannenberg a été choisi par Lüdendorff pour faire de cette bataille la revanche de la bataille de Grünwald alias Tannenberg (1410). Tout s'est en réalité joué quelques kilomètres plus à l'est, autour du château de Hohenstein et dans les forêts marécageuses avoisinantes.

494 Août Quatorze p.438

495*Prusskie noči*, traduction de G. Nivat

496En allemand dans le texte russe.

497Traduction d'OE Roqueplo.

498 C'est même la première chose que les Kaliningradiens veulent raconter au voyageur qui vient leur poser des questions. Sur une dizaine d'entretiens informels n'ayant pas pour objet spécifique la géopolitique régionale, ce thème de la chasse au trésor est apparu neuf fois et presque toujours dès le début de l'entretien.

499 Voir par exemple Zientara-Malewska M : « Zaklęty zamek w lesie Olsztyńskim »//Kostyrko H, Rychlicki Zb : *Klechdy domowe*

500 Voir Hakkamies P : « Soviet settlers on a strange territory: experiences and narratives from the former Finnish Karelia »

501 Avant-propos de *La Fiancée prussienne.*

502 Cité dans Birûkov G (protoierej) : *Gumbinenskoe pole*, s.41

503 On peut aussi rapprocher cette *Gubina* de *Gębin,* forme polonaise attestée dans les sources anciennes. Mais Gubina s'en détache, et c'est clairement une forme russe.

504 NS Andrûŝenko: Toponimika Kaliningradskoj oblasti. COMPLETER

505 Kalinine était aussi membre du Politburo, donc un personnage un peu plus important que son titre de « Président » de l'Etat soviétique.

506 Une autre version de ce mot donne une étymologie hydronymique sur Sari-su, rivière locale.

507 Le prince Pruthenus, ancêtre mythique de tous les peuples de la Prusse orientale, n'est-il pas précisément ce Prus régnant entre Vistule et Niémen qui passe pour l'ancêtre des Riourikides ? Les éléments qui vont en ce sens ne manquent pas. Pruthenus a un frère qui est le Roi par excellence, Waidewuthus, comme Prus est frère de l'empereur Auguste. Waidewuthus partage la Prusse orientale entre ses fils, comme Auguste partage le monde entre ses frères. Si cela s'avérait exact (comme tendrait à le montrer le contexte lithuanien où est apparu le mythe de « Riourik issu de Prus ») alors on aurait sous les yeux la preuve d'une conscience culturelle prusso-russe commune ancienne, ce qui renforcerait considérablement la réalité des mythes géopolitiques relatifs à Kaliningrad. Cette question mériterait de plus amples recherches.

508 Voir sur ce point Friedrich K: *The power of the Crowns//The cultivation of monarchy and the rise of Berlin: Brandenburg-Prussia 1700),* p.1-53

510Terme qu'il faut traduire par « pays » et dont l'origine remonte au Moyen-Age, ce qui le rend d'autant plus prestigieux aujourd'hui.

511« Gouvernement », province de l'Empire de Russie créée par Pierre Ier.

512Ce titre signifie ici royaume ou plutôt khanat, titre revendiqué par l'oblast' d'Astrakhan en tant qu'ex-siège du khan des Tatars d'Astrakhan.

513« Grand-principauté », titre revendiqué notamment par les Sujets suivants : Vladimir, Novgorod, Pskov, Tver, Nijniï Novgorod, Iaroslavl, Riazan, Smolensk... Les grand-principautés furent des Etats de facto indépendants au Moyen-Age (XIIe-XVe siècle), rivaux de Moscou qui les absorba tous.

514« Principauté ». C'est le titre de l'ancienne Ingrie, revendiqué par l'actuelle oblast' de Leningrad.

515 Dans une large mesure, on observe le même phénomène dans les Etats macrocéphales dont la France (Paris et « le désert français ») où il faut aller au moins jusqu'à Lille, Nancy, Dijon, Poitiers et Nantes pour commencer à échapper à l'envahissante polarité parisienne.

516 Et on remarquera que ce sont précisément ces villes-là qui ont revendiqué le retour à leur nom pré-soviétique : Saint-Pétersbourg a cessé d'être Leningrad comme Sverdlovsk est redevenue Ekaterinburg au nom de cet esprit urbain. L'hésitation Königsberg/Kalinningrad a la même origine.

517 Il faudrait encore ajouter Nijniï Novgorod (ex-Gor'kij, voir la note précédante) et Oufa, et même peut-être Astrakhan et Rostov, Mais la première de ces villes reste trop proche de Moscou pour parvenir à former une véritable *rodina.* Oufa entre dans le même cas que Kazan, celui d'une capitale de République ethnique non-russe. Pour Astrakhan et Rostov, la question est ouverte. Nous n'avons retenu ici que les villes dont le caractère affirmé en tant que capitale de *rodina* était le plus évident à notre connaissance. C'est ce fait urbain qui explique la relative faiblesse d'une rodina subethnique telle que la *Smolen'ŝina*, aux caractères identitaires nets mais écrasés par la proximité moscovite.

518 Les bombardements aériens britanniques des 23 et 30 août 1944 sur Königsberg ont été en fait plus destructeur pour la ville que les combats entre Soviétiques et Allemands lors de l'assaut d'avril 1945. On estime qu'après les bombardements britanniques tout le centre-ville était déjà détruit.

519 Elle attire en effet des Russes venus de toute la Fédération et tout particulièrement de Sibérie, ce que nous avons pu constater en demandant systématiquement à nos interlocuteurs quel était leur région d'origine. L'arrivée de jeunes sibériens attirés par les services est un phénomène important de l'oblast' actuelle.

520 Ou caspienne ou de la Basse-Volga ou même parfois « khazare » (les Khazars, peuple des Steppes médiévales, ayant eu une capitale non loin de là, à Itil). Mais le terme de khazar porte un autre enjeu car les Khazars sont aussi un peuple dont les dirigeants étaient de confession juive, et qui est donc lié à l'identité des Juifs de Russie.

521 Par exemple, la définition de la *rodina* de Smolensk peut s'appuyer sur l'existence du catholicisme et de l'uniatisme au XVIIe siècle, alors que la Russie moscovite ne connaît pas ces religions.

522 Le cas de la *rodina* de Smolensk est particulier car selon les auteurs et selon les perspectives adoptées, les habitants de ce territoire peuvent aussi bien être tenus pour des Russes (sur critères politiques et historiques) que pour des Biélorussiens (sur critères historiques, religieux et linguistiques). Cette ambivalence est typiquement la marque d'un subethnos.

523 Arsûxin E: « Rasšerenie Evropy. Zavtra srazu 10 gosudarstv stanut členami Evrosoûza. Čto èto značit dlâ Rossii ? » 30 04 2004 *Rossijskaâ Gazeta Federal'nyj vypusk* No 3469, 2004

524Nous avons nous-même entendu cette expression à maintes reprises dans nos recherches de terrain lors de notre Master 2 consacré à la Lettonie.

525 Entre Livonie suédoise et Livonie polonaise.

526 Entre luthéranisme et catholicisme.

527 Figure particulièrement intéressante du monde économique kaliningradien, Pas'ko (mort en 2015) était le président du *Kaliningradskij Soûz predprinimatelej* (Union des entrepreneurs kaliningradiens), organisation qui regroupe les PME locales, et qui est la rivale du SPPKO qui, lui, réunit les grands groupes. Pas'ko est un défenseur du petit business local contre les atteintes des Moscovites, et cela explique aussi bien ses revendications

« autonomistes » vis-à-vis de Moscou que les accusations de « séparatisme » et de « trahison » qui émanent des milieux moscovites à son encontre.

528 REF

529 REF

530 Cette « interdiction » est en fait une interdiction de s'intituler juridiquement « parti » si le groupe n'est pas représenté dans chacun des Sujets de la Fédération; elle est indépendante des thèses défendues par ses membres. Elle n'interdit pas l'activité politique proprement dite. D'où la requalification du « parti » en « mouvement ».

531 Karabeškin L, Wellmann C : *The Russian domestic Debate on Kaliningrad...* p41-42. On pourrait aussi envisager la même question mais cette fois-ci dans le cas où la Russie connaîtrait un développement rapide en symbiose avec l'Asie et où l'Europe centrale connaîtrait une crise durable. On se retrouverait alors devant un schéma inverse mais toujours avec une situation compliquée pour Kaliningrad.

532 A cette différence près que les Baltes étaient profondément germanisés et que les Russes de Kaliningrad n'ont fait qu'enclencher le processus, et qui plus est, en l'absence physique des Allemands.

533 Des princes de la Maison de Lithuanie ont régné sur Pskov aux XIVe-XVe siècles, et elle a fait partie de la « mouvance » du Grand-Duché à cette époque. En outre il existe un substrat ethnique balte (mentionné par le linguiste Toporov) et estonien (les Setu orthodoxe d'Izborsk) dans la région et la proximité des Pays baltes est importante pour la région. Mais de facto et de jure, depuis la fondation de l'Etat grand-russien à la fin du XVe siècle, Pskov en a constamment fait partie sur le plan de la souveraineté, ce qui, étant donné les critères que nous avons retenus ici, la place en dehors de la liste.

534Il est important de noter ici que le terme de « Carélie » est extrêmement flou et compliqué. Il renvoie à des territoires très différents selon le contexte.

1°-Il existe une Carélie orthodoxe autour d'**Olonec et Petrozavodsk** qui n'a jamais fait partie d'un autre Etat que la Russie depuis que cet Etat s'est mis en place au IXe siècle. C'est le socle territorial de l'actuelle République de Carélie.

2°-Il existe aussi, concurremment, une deuxième Carélie à l'Ouest du Lac Ladoga, autour de **Priozersk** (alias Kexholm ou Korela), enlevée à la Russie au XVIIe et repeuplée de colons finlandais luthériens après la déportation des orthodoxes par les autorités royales suédoises. Elle a été incluse dans la Finlande (alors autonome) à partir de 1809 et l'est restée jusqu'en 1940, après quoi elle a rejoint, pour la plus grande partie, la République de Carélie, sauf l'Isthme rattaché à l'oblast de Leningrad.

3°-Il existe une troisième Carélie autour de **Vyborg** et qui a toujours appartenu au monde suéco-finlandais depuis le XIIIe siècle. Celle-ci a été conquise par l'URSS en 1940, repeuplée en totalité et rattachée à l'oblast' de Leningrad. En matière de géopolitique, ce sont le plus souvent les Carélies de Priozersk et Vyborg, territoires âprement disputés, qui sont dénommées sous le vocable de « Carélie » et de « question carélienne ». Ce sont ces Carélies au sens 2 et 3 eux qui forment ici une marche avec l'Europe du point de vue russe.

4°-Enfin, il existe une région de l'actuelle Finlande autour de **Joensuu** appelée « Carélie occidentale », enlevée à la Russie au XVIIe siècle, et qui est la portion de l'ancienne province finlandaise de Carélie restée entre les mains finlandaises après la rectification de la frontière au profit de l'URSS en 1940.

5°-Toutes ces régions formaient pendant le haut Moyen-Age le territoire d'une seule tribu finnoise païenne puis orthodoxe nommée *Korela,* dans la mouvance de Novgorod.

535 Nous n'envisageons ici ces trois mouvements russes que comme des idéologies identitaires dans la mesure où nous nous intéressons à un sujet géopolitique qui intègre le politique et le culturel. Ces idéologies portent évidemment beaucoup plus loin, jusqu'à la vision de l'Homme, la forme de la société, ses valeurs...

536 La citation apparaît dans Bayou C: *La place de Saint-Pétersbourg dans la nouvelle Russie,* p.260

537 Mais en 2001, la guerre du Kosovo (1999) est encore fraîche dans la « Maison commune européenne ». Elle venait d'opposer notamment quatre Puissances « civilisées » de l'Europe occidentale (la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, l'Italie) à un Etat slave de l'Europe sud-orientale, la Serbie. Une Europe en avait bombardé une autre. Quelques mois après le discours de Mme Bojm, les Pays baltes et l'Europe centrale entière s'engageaient dans deux guerres (celle d'Afghanistan, puis celle d'Irak) pour le compte des Etats-Unis.

538Voir l'article de Rubcova AV « Svoe i čužoe v fol'klore russkix Kaliningradskoj oblasti »//Klemešev et alii : *Geopolitika i russkie diaspory v Baltijskom regione,* BFU, Kaliningrad, 2008, p.137

539 Ibidem

540 Ibidem

541 Moscou comme terre « asiatique » est une idée complexe. Sur le plan géopolitique, c'est une question de territoire (Sibérie), d'héritage politique (celui de la Horde d'Or), d'ambitions (eurasisme, Eurasie) mais aussi d'isolement. La vieille principauté de Moscou fut, entre le XIVe et le XVe siècle, beaucoup moins un Etat « asiatique » que la principauté russe la plus éloignée de l'Europe, que ce soit de l'Europe catholique ou même de l'Europe orthodoxe. La raison est géopolitique. Trois Etats faisaient en effet écran entre elle et les mondes européens: Novgorod qui coupait la Moscovie de la Baltique comme de la Mer Blanche, le Grand-Duché de Lithuanie qui fermait l'Etat moscovite à l'Europe centrale et aux Balkans, et la Horde d'Or qui isolait la Rus' moscovite de la Mer Noire. Coupée des deux Europes, la Moscovie en semblait exclue, donc « asiatique ».

542 Interview du 1er mars 2012.

543 Cette idée est répandue dans la presse moscovite. L'historien Il'â Dement'ev rapporte aussi cette idée moscovite dans Dement'ev I : « Bridges to Nowhere ? Identity of the Residents of the Kaliningrad Region in the 21st century »//HenningsenB : *Facets of identity. The Baltic Sea Region and beyond.*Elle est loin de la réalité de Kaliningrad dont les habitants maîtrisent rarement une langue étrangère, hormis peut-être le polonais, ce qui s'explique par la proximité linguistique avec le russe. Que les magasins aient souvent des noms allemands plutôt que russes est exact mais celui qui se promène à Kaliningrad voit presque autant de noms de boutiques en italien, en français et en anglais qu'en allemand. Il s'agit bien sûr ici d'une stratégie publicitaire qui s'appuie sur la réputation de la « qualité étrangère » et n'a rien à voir avec le caractère polyglotte, irréel, du Pays de l'Ambre.

544 Ce qui semble grotesque mais ne l'est pas tant que ça quand on assiste à la « marche prussienne » (dont on reparlera plus loin) et quand on sait qu'au moment des événements de Crimée, des « provocateurs » ont hissé le drapeau allemand sur le siège du Ministère de l'Intérieur de Kaliningrad (1/03/2014). Cet incident étrange, qu'il soit l'oeuvre de véritables séparatistes ou d'autres acteurs est symboliquement très significatif.

545 Voir par exemple *Absurdopediâ* en russe à l'article « Kaliningrad » : « Cette île a pour langue officielle un mélange de mots vieux-russes, allemands, lituaniens et albanais. Le russe n'est que la langue transitoire. Cette langue sera bientôt abandonnée pour une langue balte », le borusse (vieux-prussien) ».Or il se trouve que ces caricatures apparaissent aussi, en négatif, dans les plaintes kaliningradiennes envers les Moscovites, ce qui montre qu'elles sont vraiment utilisées dans la sphère médiatique et culturelle voire politique proprement dite. Voir par exemple Arsûxin E : « Rasšerenie Evropy. Zavtra srazu 10 gosudarstv stanut členami Evrosoûza »...//*Rossijskaâ gazeta* federal'nyj vypusk, N°3649, 30/04/2004

546 « Velikorusskij šovinizm », alias « velikoderžavnyj šovinizm » (chauvinisme de Grande Puissance). La conséquence qu'en tirait les communistes soviétiques était selon Boukharine : «Nous, en qualité d'ancienne Nation « chauviniste » devons nous placer dans une situation désavantageuse » et « placer les Russes à un niveau plus bas que les autres » [nationalités de Russie].

547 Ce professeur avait du reste un nom bien peu pomore.

548 Ce mot prête vraiment à confusion. Il signifie tout simplement « côtiers ». Les Pomores sont aussi un groupe religieux de la tendance des Vieux-Croyants qui ne coïncide pas avec les pêcheurs de la Mer Blanche. De plus les pêcheurs sont historiquement connus plutôt comme *pomorcy* que comme *pomory.*

549 Sur cette affaire pomore, voir Aleksej Polubota : « Čto iŝut norvežcy na Russkom Severe ? Pomorskij separatizm v načavšejsâ geopolitičeskoj bitve za Arktiku »// *Svobodnaâ Pressa, 30/04/2012*

550 Voir infra, chapitre Mondes alternatifs.

552 Forme prussienne du *platdeutsch,* le bas-allemand répandu dans toute l'Allemagne du Nord.

553 Elle n'est de facto plus pratiquée que par quelques descendants des expulsés prussiens de 1945 entre eux.

554 Il publie cette année le premier tome du dictionnaire de la langue borusse. Voir Tporov V : *Prusskij âzyk*, Nauka, Moscou, 1975. On remarquera que c'est en l'occurrenc un russe soviétique qui prend cette initiative historique.

555 Ce qui indique que si l'Etat soviétique puis russe n'est pas forcément lui-même très inéressé par la question, les chercheurs russes, eux, le sont. Ce que confirme la citoyenneté d'origine du successeur de Toporov dans ce projet, Klussis-Kalmaitis, voir infra.

556 « Twankstas » n'est manifestement pas un prénom mais un surnom formé sur Twankst, vieux nom borusse de Königsberg. Ce linguiste a participé activement à la résurrection de la langue. Il est l'un des promoteurs du site https://awizi.twanksta.org/tag/prusiska-ramawas-uniwersitati/. Le site est uniquement en borusse, ce qui est méritoire mais cela rend le site à peu près inaccessible puisqu'il faut, pour comprendre les textes, avoir le dictionnaire borusse sous la main, ou deviner très astucieusement que *Wirdeins* veut dire dictionnaire! Alors on découvre que le site propose un dictionnaire borusse/russe/polonais/allemand/letton/lituanien/anglais.

557 Ce dernier a lancé un site pour apprendre le borusse : www.prusai.org, consulté le 15/03/2015. Même remarque sur l'accessibilité du site.

558 L'affaire pomore elle-même avait une dimension internationale inquiétante : les idéologues pomores étaient financés par des fonds norvégiens et la fondation Ford; comme il existait déjà un mystérieux peuple « pomore » en Norvège reconnu depuis 2009, l'idée était de pouvoir réunir un jour tous les Pomores au profit de la Norvège, suivant en cela la théorie des propulseurs géopolitiques. Il suffirait alors qu'on découvre fort à propos un discours sur les descendants du peuple borusse en Lituanie, par exemple à Klaïpeda, pour qu'un scénario similaire se produise à Kaliningrad. En effet, les bords de la Russie sont d'autant plus attractifs pour les Puissances étrangères qu'ils sont tous stratégiquement importants voire vitaux tout en étant vulnérables. Il va de soi que la diplomatie lituanienne est très fortement guidée par celle des Etats-Unis, ce d'autant plus que les homme politiques lituaniens (comme ceux des deux autres pays baltes) sont souvent financièrement dépendants de la diaspora balte des Etats-Unis quand ils n'en font pas partie eux-mêmes.

559 C'est en effet une langue morte depuis le XVIIIe siècle dont ne subsistent que des vestiges écrits de type ecclésiastiques.

560 Voir le site de cette association : home.alphalink.com.au/~wolf/prussia/. Depuis 2015, l'adresse semble avoir changé. Le contenu est cependant disponible à http://archive.is/1LFW. Consulté pour la dernière fois le 9 avril 2017.

561 Mikkels Klussis (alias Letas Palmaitis) : *Slovar' vozroždennogo prusskogo âzyka : Prussko-russkij, Russko-prusskij*, Institut européen des minorités ethniques dispersées, Vilnius, 2006 (première édition 1998). L'auteur avait commencé son ouvrage en collaboration avec Vladimir Toporov. L'introduction de cet ouvrage est très polémique : elle évoque ouvertement, à la page 5, un « génocide » commis par les « bolchéviks russes » (*russkie bolševiki* , non pas *rossijskie* ni *sovetskie*) contre les Prussiens allemands que l'auteur tient pour héritiers des Borusses. Letas Palmaitis est réputé être un Russe d'origine ingrienne (finnoise) et possédant la citoyenneté lituanienne. Tout en en se proclamant anti-russe, Palmaitis est issu de la Russie et continue l'oeuvre du Russe Toporov.

562 Cet institut est apparu à la suite d'une conférence tenue à l'Assemblée nationale de Lituanie pour promouvoir la culture yiddish la même année.

563 Voir infra, chapitre Front.

564 Voir le site de cette association : www.prusai.de

565 Voir http://archive.is/1LFW. Consulté pour la dernière fois le 9 avril 2017.

566 Voir infra, chapitre Mythe géopolitique.

567 *Fenomen Kaliningraskoj regional'noj identičnosti* p.124-125

568 Sur le rôle important des acteurs politico-culturels allemands dans ce processus, voir le Chapitre IV.2 dédié aux Mondes alternatifs.

569 Ancêtre indirecte de l'actuelle Université Kant puisque, si les bâtiments sont les mêmes, les collections et les hommes n'ont pas de lien entre eux.

570 Les trois tendances ici décrites sont faciles à identifier vues de loin dans une perspective générale, schématique. Vues de près, elles le sont moins. Les Rouges et les Blancs se retrouvent souvent dans un même attachement à l'Etat et au nationalisme, à ceci près que les Blancs cultivent parfois aussi une distance nationale vis-à-vis d'un Etat qui a combattu l'Eglise voire la culture russes. Il n'en reste pas moins que l'Eglise russe est largement inféodée à l'Etat en tant qu'institution ; or comme elle est la principale force « blanche », la différence entre Blancs et Rouges est parfois bien peu claire quand il est question de l'Etat. Les Blancs et les occidentalistes quant à eux se retrouvent dans l'anticommunisme. Enfin, occidentalistes et Rouges partagent une même distance vis-à-vis de l'Eglise.

571 Cela reste vrai même si certains nationalistes « Blancs » ont parfois voulu réhabiliter le combat des Russes ayant servi contre l'URSS. Soljénitsyne lui-même a écrit en ce sens dans *La Question russe à la fin du XXe siècle*.

572 Il n'est sans doute pas inintéressant ici de montrer que ce n'est pas un phénomène propre à la Russie et qu'on le retrouve presque à l'identique dans d'autres Etats fédératifs contemporains. Le plus célèbre des héros américains, Zorro, suffira à le démontrer. En regardant cette série télévisée d'un point de vue géopolitique et historique, on se rend vite compte que dans une large mesure ce n'est pas tant une série américaine que spécifiquement californienne voire régionaliste. Outre le fait qu'elle affirme son hispanité (Don Diego de La Vega, le sergent Garcia...), le récit va jusqu'à

mettre en scène la lutte entre Zorro et une société secrète qui vise à acheter la Californie au profit des Etats-Unis. La Californie est présentée comme la Patrie, et Zorro est vainqueur. La lutte se termine par la glorieuse vision dn drapeau royal espagnol. Ainsi donc Zorro est-il un patriote régionaliste californien qui mobilise l'hispanité y compris contre les Etats-Unis (l'*otečestvo*). Ladite société secrète est dirigée par « l'Aigle », pseudonyme évocateur des Etats-Unis dont l'emblème est le pygargue. Or lorsque Zorro commence sa carrière littéraire dans les années 1920, la Californie n'est américaine que depuis soixante-dix ans, comme dans le cas de Kaliningrad. C'est ce qu'on peut donc appeler, si on ose un trait d'humour, « l'effet Zorro ». La germanité de la Prusse russe se retrouve alors tout à fait dans la même fonction que l'hispanité de la Californie américaine, et elle peut sur ce plan discursif et littéraire défier l'Etat central. Il existe du reste un mouvement séparatiste californien qui peut s'appuyer sur la richesse colossale de cet Etat fédéré.

573 C'est une habitude qui a quelque chose de très soviétique en ce qu'elle reporte sur un lieu « laïc » un caractère religieux qui ne pouvait pas officiellement s'exprimer.

574 Interview de Marina Andreânova, doctorante en science politique, Université Kant, 18 février 2013

575 Nous ne saurions cacher le malaise qui nous a saisi en assistant à un concert en ce lieu vidé de son autel. L'église en a été inversée : le centre est désormais du côté de l'orgue, c'est-à-dire au-dessus de la porte. Tandis que le vide laissé par l'autel est utilisé par le maître de cérémonie pour présenter son discours. Il en résulte un étrange (voire absurde) balancement des auditeurs qui se tournent et se retournent pour passer alternativement du discours à l'orgue. Cela nous semble prouver que la destination finale de l'édifice n'est toujours pas trouvée.

576 22 avril 2014.

577 Ce n'est probablement pas un hasard mais un trait typique de la mentalité russe. L'époque soviétique, relativement favorable à Kant, n'avait-elle pas déifié Lénine, Marx et Engels, c'est-à-dire précisément des philosophes? Les mots employés à leur propos (« génie », « le plus grand de tous les philosophes ») sont les mêmes que ceux employés aujourd'hui envers le fameux Emmanuel. On soulignera du reste que le culte spontané envers Kant est d'autant plus religieux qu'il ne repose évidemment pas sur la connaissance de l'oeuvre d'un philosophe particulièrement abscons.

578 Il n'est pas anodin que cette statue de Kant ait été apportée d'Allemagne par la Comtesse von Dönhoff en 1991, comme le rapport Birckenbach H-M : *The Kaliningrad Challenge : Options and Recommendations,* p.240.

579 Ce général reste controversé. Voir infra.

580 C'est bien Vasilevskij qui conquiert la ville et achève la conquête de l'Oblast'. Černâxovskij meurt avant la prise de Königsberg.

581 Notre hypothèse tient compte de la tendance historique russe à remplacer les chefs politiques par les généraux, comme l'ont manifesté les exemples de Kutuzov se substituant à Alexandre Ier (chez Tolstoï par exemple) et de Joukov à la place de Staline. Il serait difficile d'envisager la construction d'une statue de Staline, trop controversé, et Kalinine lui-même susciterait des critiques, ne serait-ce que parce qu'il n'a jamais mis les pieds à Königsberg et qu'il ne représente donc pas l'histoire locale.

582 Mais ces considérations ne peuvent pas être précisées plus avant car le vote ne coïncide pas avec ces tendances et nous n'avons pas pu trouver de sondage qui pourrait vraiment cerner le nombre que représente chacun de ces groupes. Tout au plus peut-on dire que ce portrait très grossier est un ordre de grandeur très approximatif, basé sur l'expérience de terrain.

583 Cette élite correspond précisément aux groupes que vise la politique culturelle allemande depuis la Perestroïka : artistes, scientifiques, journalistes, spécialistes du patrimoine, traducteurs, germanistes, associations culturelles, étudiants. Voir le Chapitre IV.2 sur les Mondes alternatifs.

584 Thum G : *Obce miasto Wroclaw*, s15-440.

585 On retrouve cette même idée chez une certaine élite moscovite ou pétersbourgeoise qui se place désormais dans la « continuité » des fastes de la Cour des Romanov. Mais cela choque moins, car cela ne remet pas en cause le caractère national russe de ses membres et du pouvoir exercé. Mais tout pouvoir s'ancre dans un territoire...même et surtout quand il est « étranger ».

586 En cela la Russie est, comme souvent dans son histoire, « en avance » sur son temps parce qu'elle est aussi « en retard ». L'empire universaliste prétendument « archaïque » est aussi bien une structure adaptée aux réalités du XXIe siècle et au schisme généralisé des élites mondialisés d'avec leur peuple qu'a décrit Ch. Lasch dans *La révolte des élites et la trahison de la démocratie*.

587 Brodersen P : *Die Stadt im Westen*

588 Le château avait été réduit à l'état de ruines par les bombardements britanniques.

589Voir notamment les articles : « Bolezn' identifikatorov. Kuda vedet simbioz poluobrazovannostii glupogo izumleniâ pered zagranicej »//*Literaturnaâ gazeta*.N°5, 2013, et « Grantokratiâ »//*Literaturnaâ gazeta,* N°44, 2013.

590 C'est-à-dire les spécialistes et/ou promoteurs de l'identité locale.

591 *Evrorossiâne* est typiquement un mot usité par cette tendance et relève bel et bien du politiquement correct puisqu'il désigne ce groupe comme étant des *rossiâne*, c'est-à-dire par leur appartenance étatique, alors même que Šul'gin entend dénoncer une nouvelle « ethnie » séparatiste. Il va de soi que lesdits *evrorossiâne* ne se désignent nullement ainsi.

592 Si le style de l'historien patriote est polémique et ses positions très engagées, l'existence et l'importance des financements allemands qu'il dénonce, à tort ou à raison, est une réalité. Voir le Chapitre IV.2.

593 Hakkamies P : « Soviet settlers on a strange territory: experiences and narratives from the former Finnish Karelia »

594 Malgré la notoriété de cette ville, il y avait jusqu'en 1996 une ville homonyme dans l'Oblast' de Moscou. Ironiquement, elle a été rebaptisée Korolev (qui peut se comprendre comme « la ville du Roi ») du nom d'un cosmonaute. On n'est pas très loin, une fois de plus, de la Colline du Roi, Königsberg !

595 « La ville soviétique ». Ce nom combine à la fois idéologie, conformisme et banalité. On compte au moins deux autres villes importantes de ce nom en Russie.

596 Du nom du général Ivan Černâxovskij, 1906-45, héros de l'Union soviétique, commandant de la campagne de Prusse orientale jusqu'en février 1945 (avant la prise de Königsberg, réalisée par les maréchaux Vasil'evskij et Bagramjan en avril). Le général est mort en Warmie (Pologne) mais repose à Vilnius qu'il avait libérée en juillet 1944.

597 « La ville de la justice-vérité ».

598 « La ville des Gardes » sous entendu des Gardes Rouges.

599 « La ville du drapeau rouge »

600 Du nom du capitaine Sergej Gusev (1918-45), héros de l'Union soviétique, mort au combat dans la région.

601 Du nom du colonel Stepan Nesterov (1906-44), héros de l'Union soviétique, mort au combat dans la région.

602 « La ville côtière ».

603 « La ville de la montagne verdoyante ».

604 « La ville du lac (ou des lacs ».

605 « La ville de la montagne claire ».

606 « La ville verte ». A noter que les noms de Zelenogradsk et Svetlogorsk semblent bien avoir été intervertis par erreur par le gouvernement soviétique, ce que relatent les populations concernées dans les entretiens réalisés par l'auteur en 2013. De facto, c'est Zelenogradsk qui est située sur une colline et non pas « Svetlogorsk », tandis que c'est Svetlogorsk qui est spécialement boisée, non pas « Zelenogradsk » ! De plus on peut s'étonner de la forme -gradsk alors que les villes russes sont d'ordinaire des -grad. La terminaison -grad-sk semble se référer à un autre Zelenograd dont la population transplantée aurait voulu garder le souvenir ?

607 *Sootnošenie kul'turnyx landšaftov i regional'noj identičnosti v sovremennoj Rossii*

608 Document émanant du Président du Conseil des Ministres de la RSFSR M Rodionov du 17 juin 1946, cité dans Kamenev IN : «Ënigsberg mog stat' Baltijskom »//*Kaliningradkij almanax* s.7

610 Il existe en effet une version allemande archaïque en « Königsburg ». De toute façon, l'allemand *berg* indique une montagne ou un tertre. Or les villes allemandes sont généralement issues de tertres fortifiés. Dès lors *berg* et *burg* se confondent.

611 Si l'on se permet un trait d'humour, la version française serait Montréal, ville qui, comme Caricyn et Cargrad, existe déjà.

612 Source : Aleksandr Sologubov « Punkt naznačeniâ-Kaliningrad»//http://art-guide.ncca-kaliningrad.ru/print.php3?aglang=rus&au=005sologubov

613 Voir infra.

614 C'est ce que proposait, dès 1835, dans le contexte de la lutte des Polonais contre la germanisation, Léonard Chodz'ko dans : *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*, T 2 p.257-258.

615 Journaliste, diplômé en économie et spécialiste de « géoéconomie »/géopolitique , et membre du comité d'experts diplomatiques auprès de la Douma et auprès de l'UrFO, District fédéral de l'Oural.

616 Emission radiophonique *Zvezda na gorizonte Porussii*

618 Cours d'histoire régionale de Kretinin et Stroganova validé par le recteur Klemešev.

619 *Kratkij kurs istorii Kaliningradskoj oblasti.*

620 Série historique du Père Birûkov.

621 Nous avons reconstitué cette série par recoupements d'entretiens avec des Prussophiles.

622 Voir Birûkov G : *Orientiry istorii Porus'â.* L'ensemble du livre sert à la démonstration de ce propos.

623 Birûkov G *: Pravoslavie s...Zapada.*

624 Birûkov G : *Drevnââ Rus' i Porus'e*

625 Birûkov G : *Zabytaâ istoriâ Porus'â,* p.21

626 Birûkov G : *Konec Porus'â,* p.33.

627 L'histoire de la Prusse entre les XVIe et XXe siècles est relatée dans Birûkov G: *Istoriâ pravoslaviâ v Vostočnoj Prussii s 16 veka po 1945 god*

628 Ref E.V. Pčelov : « Xersonis Tavričeskij v imperatorskom titule i gosudarstvennoj geral'dike Rossii// Meždunarodnaâ konferenciâ « Severnoe Pričernomor'e: k glubinam slavânskoj kul'tury » (V čteniâ pamâti akademika O N Trubačeva), Alupka, 25-30 septembre 2008. Materialy konferencii. Kiev, Moskva, 2008, s.131-133.

629 RPC

630 Voir Kulakov V I : « Zemlâ prussov i prusskie zemli// *Baltoslavânskie issledovaniâ*, 1985

631 Certains historiens, tel l'Américain Rowell, n'y croient pas et pensent que Pierre de Düsburg a inventé Romova sur le modèle de la « Rome des païens », adversaire idéal des Chrétiens. Mais le Russe Toporov et le Polonais Kosman soutiennent l'existence de ce haut-lieu et de son grand-pontife. Le toponyme Heiligenstadt semble leur donner raison. Faute de mieux, on se référera aux sources.

632 Comme le dit le Lituanien Grigonis Ê P : *Litva i Germaniâ : raz''exavšiesâ sosedi*//Social'no-èkonomicheskaâ istoriâ. En lituanien, Pravdinsk porte en effet traditionnellement le nom de Romuva.

633 Voir carte du XVIIIe siècle en annexe.

634 Cf russe *svâtyj*, polonais *święty.*

635 Cf letton *pil-s*=ville

636 Cf russe *mesto*=lieu, polonais *miasto*=ville

637 Voir par exemple http://www.prussia39.ru/geo/geo.php?id=99.

638 Certains groupes russes y voient même le centre religieux du monde indo-européen. Voir par exemple http://www.perunica.ru/istoria/1276-romova-svyashhennyj-dux-drevnej-prussii.html. L'idée vient peut-être des théories du linguiste allemand Wolfgang Schmid sur la centralité du monde balte dans l'ensemble indo-européen. Il les avait avancées dès les années 1970. Voir Dini P : Foundations of Baltic languages, p.91-93

639 Voir http://romove.gorodkanta.ru/ consulté le 30/12/2015

640 Parce que V. Xrappa utilise la mythologie borusse, ses écrits sont vendus dans la catégorie « romans fantastiques ». Si lui-même s'en désole, le public atteint n'en est que plus large. Le titre même des ouvrages est cependant moins fantaisiste. Voir par exemple : *Skazki i sagi Vitlanda* (« Contes et légendes du Vitland », l'un des noms de la Borussie) et *Strana Aistov : sagi, skazki i xroniki Prussii* (« Le Pays des Aïstes : sagas, contes et chroniques de Prusse », où Aïstes est l'endonyme des Borusses). Le contenu est en fait une récriture du folklore païen.

641 Voir l'interview de l'activiste « Niktorius » du groupe de musique borusse Weldisna sur: http://walpurgisnight.woods.ru/walp2/niktoriusrev.htm consultée le 22/03/2016. « Il y a dix ans le mouvement prussien a été initié par la Fraternité Prusa, mais à cause des partisans locaux de la germanisation, le mouvement

fut noyé et anéanti ». Weldisna (en borusse le mot signifie « Héritage ») est un groupe folklorique qui recherche l'authenticité musicale médiévale, sur le plan du fond (langue borusse) et de la forme (instruments traditionnels, voix).

642 Entendu comme la destruction d'une culture plutôt que d'une population.

643 A la fin du XIIIe siècle, il y a bien eu des massacres importants dans le cadre de la répression de la grande révolte borusse(120-80). Une masse de fugitifs a quitté le pays pour se réfugier en Pologne, en Lithuanie et en Russie. Mais ce phénomène migratoire est aussi bien plus ancien et lié à des famines à répétition. Le tout explique l'effondrement démographique des Borusses. Voir sur ces questions le livre assez récent de Buschinger D, Olivier M: *Les Chevaliers teutoniques,* p

644 D'où la fameuse expression polonaise *Ogniem i Mieczem (Par le Feu et le Fer)*. Ce sont les Polonais de Lituanie et avant tout Mickiewicz qui ont popularisé l'idée d'une extermination des Borusses. C'est précisément la formule *par le feu et par le fer* que reprennent sempiternellement les Soviétiques et, de l'autre côté du prisme identitaire kaliningradien, le Père Birûkov.

645 Etant donné l'objet de notre recherche, une enquête de fond sur cette question précise n'était pas possible. Nous avons simplement interrogé une dizaine de personnes diplômées de la Ville, donc a priori capables de répondre à une question de ce type. Evidemment nous avons exclu les historiens (professionnels ou amateurs) de ce groupe. Ce groupe a été complété par deux personnes originaires de Černâxovsk pour voir si dans une autre ville moins centrale les réponses étaient différentes. Ces personnes ne forment qu'un échantillon très imparfaitement représentatif mais, faute de mieux, nous permettent d'avoir un simple aperçu de l'opinion.

646 La question a pourtant été précisément et soigneusement posée à chaque fois avec les mots *Borussy* et *Prušane* qui en russe ne sont pas synonymes de Prussiens allemands (en russe *Prussaki).*

647 Interview de la journaliste et politologue Âna Švec du 14/05/2016. Faisant partie des faiseurs d'opinion, son point de vue est représentatif et corroboré par celui des autres personnes interrogés qui étaient toutes diplômées et de tendances politiques différentes.

648 Interview de L.Domanova, directrice du centre de langue française de Kaliningrad, 19/05/2016.

649 Il n'est pas inutile d'ajouter quelques précisions historiques. Il n'y a pas de génocide des Allemands par les Soviétiques en 1944-45 même si des massacres sont bien perpétrés par l'Armée soviétique dans le but de semer la terreur, comme le font, sous une autre forme, les bombardements britanniques au même moment et avec les mêmes effets. D'autre part il est juste de dire qu'in fine, les Allemands expulsés en 1945-48 étaient bien issus des Borusses, même s'ils avaient été presque totalement germanisés au point de passer pour des « Allemands au carré ». Enfin, l'expulsion des derniers Allemands de Prusse est sans doute un ethnocide, comme le sont toutes les expulsions massives de populations à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

650 Une autre opinion mérite d'être mentionnée aussi même si elle s'éloigne de la question du génocide et de l'histoire. Des comédiennes que nous avons interrogées le 2/02/2013 ont développé l'idée que les Borusses étaient un peuple « représentant la liberté », « un peuple de poètes » qui a quelque chose des « bons sauvages » et dont le nom inspire des poésies mélancoliques à des artistes de Kaliningrad sous le nom de « chansons prussiennes ». De ce point de vue, les Borusses ne sont donc pas tout à fait oubliés dans la culture d'aujourd'hui.

651 Voir le catalogue (entièrement bilingue, allemand-russe) de l'exposition devenue permanente : Adlung Ph : *Die « Prussia »-Sammlung/Kollekciâ « Prussiâ »*, 2005. Cette collection est un héritage de la Prusse orientale allemande qui avait réunie par des amateurs au XIXe siècle aussi bien dans le Memelland qu'en Warmie et Mazurie. Jusqu'en 1945, elle était exposée dans le Château de Königsberg, où elle fut partiellement détruite en 1944 par les bombardements britanniques. Les restes ont été retrouvés par l'archéologue kaliningradien A.Ovsânov après de grandes difficultés dans le « Fort N°3 » de Kaliningrad à l'extrême fin du XXe siècle.

652 Ibidem, s6-7.

653 Conservateur des Archives d'Etat de l'Oblast' de Kaliningrad, interview écrite du 21/12/2015.

654 Le Cours d'histoire régionale confirme que c'st bien au XVIIIe siècle. Il existe plusieurs versions quant à la date de disparition de la langue borusse (fin XVIIIe, début XVIIIe, XVIIe siècle) mais celles qui remontent au XVIe sont combattues par le fait qu'il existe des catéchismes en borusse qui n'auraient pas eu de sens si cette langue avait déjà été presque éteinte à cette époque.

655 T1, p.50 et suivantes.

656 L'argument selon lequel le souvenir de Mantas fournirait de l'eau au moulin lituanien ne tient pas : si c'était le cas pourquoi avoir maintenu le musée Donelaitis dans l'Oblast' qui est autrement plus gênant de ce point de vue ? Et surtout, pourquoi les recommandations portées par l'Assemblée mondiale du Peuple russe invoquent-elles l'ère pré-teutonique si ce n'est pour intégrer des personnages comme Mantas ? En réalité, le prince Mantas semble avoir tout simplement été « oublié » comme est généralement négligée par la politique identitaire la question borusse.

657 Et ce même si on pourrait s'interroger sur les différences d'attitude qui pourraient exister entre Allemands de l'Est et de l'Ouest, Polonais du Nord et du Sud, Chinois du Nord et du Sud, en fonction de la capitale du moment.

658 Voire même face aux prétentions nationales de l'Ukraine alignée sur le « monde euro-américain ».

659 L'usage aujourd'hui intensif de ce terme dans le langage courant, la presse et la rhétorique politique de la plupart des Etats doit inciter le chercheur à la plus extrême prudence, voire à la méfiance.

660 Un choc si inéluctable qu'il a fallu attendre un conseiller de la Maison Blanche pour le formuler comme tel. Samuel Huntington n'a en l'occurrence fait que donner une justification idéologique à des guerres qui ne pouvaient plus s'appuyer ni sur le colonialisme ni sur la lutte contre le communisme.

661 Voir sur cette question l'article de Murray A V « The Sarracens of the Baltic. Pagan and Christian Lithuanians in the perception of English and French crusaders to late Medieval Prussia »//Journal of Baltic Studies Volume 41 N°4, Decembre 2010, p.413-429

662 Le prétexte primitif de cette guerre est la question des clefs des églises de Jérusalem et Bethléem, disputées entre le Patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem, soutenu par la Russie, et l'Eglise catholique, appuyée par la France.

663 Le statut de Sujet fédéré n'est fixé que par la Constitution du 12 décembre 1993, même si la fédéralisation de la Russie commence bien en 1991.

664 L'URSS aurait pu faire usage du nom lituanien de la bataille, Žalgiris, voire de son nom allemand, Tannenberg. Le choix du nom polonais indique une continuité polono-russe.

665 Ici, le terme a un sens géopolitique, soit celui d'Etat de grande dimension à caractère supranational.

666 Mais théoriquement polono-lithuanienne jusqu'en 1795.

667 Nous faisons remarquer au lecteur ce fait étrange qu'il n'existe aucun adjectif en français pour désigner spécifiquement ce qui relève de l'UE. « Européen » ne peut guère convenir, malgré l'usage, dans le contexte d'une prise en compte globale de l'Europe, incluant et des membres de l'UE et d'autres pays européens non-membres (Norvège, Suisse, Islande, Moldavie, Serbie, Ukraine, Biélorussie, Russie...). Nous nous permettons donc d'utiliser une traduction d'un mot russe qui, lui, a le mérite de la précision : *Evro-soûz* (« Euro-union ») d'où *evrosoûznyj*, « euro-uniate ».

668 On remarquera que d'autres itinéraires entre la Russie et l'autre Europe sont possibles mais ils sont moins utilisés et surtout moins frappants : quitter la Russie pour arriver en Autriche, c'est passer par Lvov, ville polonaise et ukrainienne, sans grande différence avec la Pologne russe. De même à Poznan, ville polonaise située à la frontière germano-russe.

669 Elle n'est donc pas du tout dans la même position que la Bosnie ou la Transylvanie où deux traditions (voire plus) souvent rivales se font face depuis mille ans.

670 Au-delà de la question du développement économique et social, l'Europe occidentale a conservé pendant le millénaire précédent tous les attributs d'une supériorité symbolique certaine sur l'Europe centrale (et septentrionale) avec notamment l'Empire romain (allemand) et la Papauté (italienne), à quoi se sont ensuite ajoutées les résultats des Grandes Découvertes et de la colonisation mondiale menées exclusivement par l'Europe atlantique (dans laquelle les Scandinaves n'ont eu qu'un rôle mineur).

671 Guillaume II ne renouvelle pas le Traité de Contre-assurance avec la Russie après avoir renouvelé l'alliance avec l'Autriche. La Russie se retrouve donc isolée et menacée. Dès 1894, elle signe donc l'alliance franco-russe.

672 Soljénitsyne A : *Août Quatorze*, p.63

673 Ibidem, p.171

674 C'est le nom de la Grande Guerre en Russie avant la Révolution d'Octobre. Elle succède en effet à celle de 1812. La guerre de 1941-45 serait donc la « Troisième Guerre patriotique », ce qu'elle redeviendra sans doute officiellement sous peu.

675 Marienburg (Malbork) est en réalité la capitale des Chevaliers teutoniques qui ont absorbé l'Ordre des Chevaliers Porte-Glaives en 1236 (capitale : Wenden alias Cesis, Lettonie). On use ici du terme de « Porte-Glaive » au lieu de Teutonique qui est plus parlant pour les Russes et les Lettons qui ont historiquement affronté les premiers plutôt que les seconds.

676 Ibidem, p.467. Soljénitsyne cite une coupure de presse d'époque.

677 Dans les sources soviétiques et encore aujourd'hui dans les sources russes, le terme de « nazisme » est rare et systématiquement remplacé par celui de « fascisme » (*fašizm).* Paradoxalement, la référence au fascisme proprement dit, au fascisme italien, est également très rare. Le terme russe de *fašizm* désigne absolument le nazisme allemand, ce qui provient du vocabulaire du Parti communiste allemand, le KPD. Celui-ci tenait le

nazisme des années 1920-33 comme un phénomène d'importation, de copie provenant d'Italie. L'allemand fut jusqu'à sa fin la langue du Komintern et non pas le russe.

678 Le terme est évidemment impropre, le « féodalisme » (ou plutôt la féodalité) étant un phénomène médiéval peu connu en Prusse. Le second servage (qui n'est pas exactement la même chose que le féodalisme) s'implante en Prusse entre le XVIe et le XVIIIe. Il est aboli sous Frédéric II.

679 On ne saurait cependant oublier que Hitler et le nazisme sont apparus à Munich, dans un contexte provincial typiquement bavarois que méprisaient volontiers les « Junkers » prussiens qui étaient pour leur part fortement représentés parmi les cadres de la Wehrmacht.

680 Le terme ainsi rendu est *krepostnik*. Le *krepostnik* est un propriétaire de serfs ou un partisan du servage, et ici sans doute les deux à la fois. Le français ne possédant pas de terme capable de rendre cette réalité double nous avons utilisé le terme « d'esclavagiste féodal », évidemment très approximatif mais qui rend compte du sens idéologique et polémique de l'expression.

681 Toutes ces citations sont issues des archives de Kaliningrad, citées dans Mankevič D : « Iskonnye slavânskie zemli byli...vnov' vozvraŝeny Rossii ». Istoriâ Vostočnoj Prussii glazami naučnogo sotrudnika Instituta geografii AN SSSR// *Baltijskie issledovaniâ,* Vypusk 6, « Fenomen Tevtonskogo ordena i sovremennost' », s.89

682 Soulignons ici que ce que les Américains et la presse anglo-saxonne appellent *West* est généralement traduit en français par « Occident », ce qui est une erreur volontaire. L'Occident est une notion culturelle floue et large qui peut s'étendre jusqu'à inclure les mondes orthodoxe voire même arabe, avec pour centre de gravité la Grèce. Traduire *West* par « Occident » c'est faire sienne la doctrine Huntington et légitimer historiquement et culturellement le « choc des civilisations » qui est en réalité une reformulation des intérêts politico-militaires américains dans le prolongement de la « Guerre froide ».

683 Translatio imperii : transfert de l'Empire (romain). Théorie juridique qui a permis à l'Allemagne de capter l'héritage impérial romain de l'Italie (800, 962), et à la Moscovie de capter celui de Constantinople (1547).

684 *Moskal*: terme historique polonais et ukrainien assez péjoratif désignant les Moscovites.

685 Plus exactement avant 1943. En effet ce n'est symboliquement qu'en 1943 que le russe remplace l'allemand comme langue officielle de la IIIe Internationale (dissoute cette année-là) et que l'URSS, victorieuse à Stalingrad, commence à affirmer sa supériorité morale et culturelle.

686 Voir Zaccor A L « The Baltic States and Kaliningrad : a briefing », Fort Leavenworth, Kansas. Foreign military studies office, 1993.

687 Voir le sous-chapitre intitulé Genèse de l'Oblast'.

688 Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir un journal quelconque en France comme en Russie. Il est douteux qu'on échappera à un article sur la Deuxième Guerre mondiale et ses protagonistes.

689 Voir à ce sujet le livre de Naročnickaâ NA (Narotchnitskaïa N) : *Que reste-t-il de notre Victoire?Russie-Occident:le malentendu*, traduit du russe par J.Imbert, Paris, Edition des Syrtes, 2008

690 Le terme a été rétroactivement étendu à toute la période de l'Après-guerre, alors que le terme désignait d'abord surtout l'époque 1947-1956.

691 Et aussi dans la même période au « péril islamiste » et au « péril chinois ».

692 La connaissance du russe, comme des autres grandes langues étrangères lointaines (chinois, hindi, arabe, malais, persan, turc, japonais, swahili...) est très rare parmi les journalistes occidentaux qui prétendent pourtant « expliquer le monde ».

693 Voir Janušauskas R *Four Tales on the King's Hill p.105.* Paradoxalement, il semble qu'une partie plus importante des descendants des Allemands de Prusse vive de facto en Allemagne du Nord, au Schleswig-Holstein en particulier.

694 Voir Janušauskas R *Four Tales on the King's Hill*

695 Tsygankov A P : *Russophobia, Anti-Russian lobby and American foreign policy*, New York, Palgrave Macmillan, 2009

696 Ce nom est à lui seul tout un programme.

697 Au sens où l'a utilisé Edward Said, soit un regard méprisant qui transforme l'autre en objet passif (au lieu d'un sujet actif) en le tenant pour le représentant d'un stade antérieur (et donc inférieur) de développement.

698 Celle-ci fournit un exemple édifiant : elle a eu pour membres Paul Wolfowitz, Zbigniew Brzezinski, Donald Rumsfeld, Samuel Huntington, autant d'acteurs pour le moins officiels de l'Etat américain.

699 Cette deuxième ONG n'est en fait qu'un prolongement de la première.

700 Même si cette prospérité de l'UE est partiellement remise en cause depuis 2008 (crise financière grecque, lettonne, espagnole, chypriote, portugaise, irlandaise, italienne...). Quant à sa stabilité politique, la question chypriote (jamais réglée) tendraient à montrer qu'elle n'est pas vraiment assurée, en tout cas pas par l'Union.

701 Terme consacré mais à nuancer eu égard à la nature nationale de chacune des RSS au sein de l'URSS.

702 Les notions de « Fausse » et « Vraie Europe » sont russes. Elles existaient déjà dans les années 1920 avec la Vraie Europe socialiste (URSS) et la Fausse Europe capitaliste. Les notions de « Nouvelle » et de « Vieille Europe » sont américaines. Leurs connotations sont bien entendues inverses l'une de l'autre (la « Vieille Europe » est un terme méprisant qui désigne celle qui s'est opposée à la guerre d'Irak en 2002 ; la « Nouvelle Europe », nouvellement américanisée, dynamique, « obéissante », a aussitôt participé aux opérations militaires en Irak de façon substantielle, notamment la Pologne).

703 La France, contrairement à l'Allemagne et à l'Italie, n'a pas de grands intérêts géo-économiques en Russie (alors qu'Allemagne a et Italie voudrait avoir un oléoduc les reliant à la Russie). La guerre de Syrie, dans laquelle la France se heurte à la Russie, renforce cette distance.

704 Les Pays-Bas en particulier sont très impliqués dans le Nord Stream.

705 On ne saurait trop souligner à cet égard que ces relations ont lngtemps continué de se développer et d'être très chaleureuses malgré la guerre civile syrienne qui opposait pourtant sur le terrain les intérêts russes et turcs entre 2011 et l'automne 2015.

706 En mars 2015, la République insulaire à accorder des facilités militaires à la Russie à Paphos, Limassol et Larnaca.

707 La Serbie est de facto le lieu d'une lutte d'influence constante entre la Russie et l'UE-OTAN depuis l'an 2000. Le souvenir de la guerre de 1999, les exigences toujours plus grandes du bloc occidental et la question insoluble du Kosovo poussent la Serbie à pencher plutôt vers la Russie.

708 Tous ces Etats reprochent à la Russie (impériale et soviétique) d'avoir bafoué, à un titre ou un autre, leur indépendance. Polonais et Roumains ruminent parfois en outre la perte de leurs confins orientaux (aujourd'hui situés en Lituanie, Biélorussie, Ukraine, ou en Moldavie et Ukraine dans le cas des Roumains). Encore faut-il ajouter que la Roumanie doit son indépendance vis-à-vis de l'Empire ottoman à la Russie tout comme elle lui doit son accès à la mer en Dobroudja. De même, la Lituanie doit à l'URSS d'avoir aujourd'hui sa capitale à Vilnius. La Pologne a quant à elle obtenu des compensations à l'Ouest et un large littoral. Mais il faut ajouter que l'attitude de l'Etat-Nation n'est pas forcément en harmonie avec celle de la Nation elle-même. Ainsi les Polonais issus des Kresy (confins orientaux) sont certainement plus anti-ukrainiens qu'hostiles à une Russie dont ils partageaient au moins la langue. Etat et Nation semblent ici en opposition.

709 Alors qu'il existe un passif historique assez notable entre Russie et Hongrie : écrasement par Nicolas Ier du mouvement national hongrois dirigé par Kossuth en 1849, Révolution pro-soviétique de Bela Kun en Hongrie en 1919, participation hongroise à la guerre contre l'URSS de 1941-45, intervention soviétique de 1956 à Budapest.

710 Voir le chapitre Appropriation

711 Naročnickaâ N: « K probleme Kaliningradskoj oblasti »//http://www.pravoslavie.ru/analit/5115.htm

712 Discours devant l'Assemblée mondiale du Peuple Russe, Kaliningrad, 15 mars 2015 (rapporté par Newsbalt « *Missiâ Kaliningradskoj oblasti-pridti na pomoŝ narodam zapadnoj kul'tury » 15/03/2015)*

713Mais Kaliningrad n'était pas du tout orthodoxe avant 1991, tout en étant russe, donc susceptible de revenir à l'orthodoxie.

714 Cette « crise morale et religieuse » semble faire référence au développement de l'athéisme, de l'hédonisme, de l'homosexualité, et à la désacralisation de la famille et du corps humain tel qu'il est vu par les orthodoxes.

715Le Patriarche dit « synthèse des cultures » comme Popadin et Andrejcuk parlaient de « dialogue des cultures ».

716 Cela n'a rien de propre à l'Eglise russe. De manière générale, l'Eglise catholique, tout en prônant elle aussi l'oecuménisme, est celle qui coopère le moins avec les autres communautés chrétiennes, ne serait-ce que parce qu'elle a conscience d'être majoritaire en plus de revendiquer la suprématie héritée de saint Pierre.

717 Notamment au sein du Conseil oecuménique des Eglises.

718 On peut s'interroger sur l'application concrète de ce discours.

719 Soulignons ici que ce que les Américains et la presse anglo-saxonne appellent *West* est généralement traduit en français par « Occident », ce qui est une erreur volontaire. L'Occident est une notion culturelle floue et large qui peut s'étendre jusqu'à inclure les mondes orthodoxe voire même arabe, avec pour centre de gravité la Grèce. Traduire *West* par « Occident » c'est faire sienne la doctrine Huntington et légitimer historiquement et

culturellement le « choc des civilisations » qui est en réalité une reformulation des intérêts politico-militaires américains dans le prolongement de la « Guerre froide ».

720 Translatio imperii : transfert de l'Empire (romain). Théorie juridique qui a permis à l'Allemagne de capter l'héritage impérial romain de l'Italie (800, 962), et à la Moscovie de capter celui de Constantinople (1547).

721 En juin 1999, la Serbie a été bombardée, ruinée, le gouvernement en place en a été renversé par une « révolution de couleur » en octobre 2000, le Kosovo en a été arraché, mais elle est restée jusqu'aujourd'hui un pays proche de la Russie.

722 Interview accordée à l'auteur le 1/03/2013

723 La nature des « trous noirs » reste un mystère insoluble à ce jour pour les astrophysiciens.

724 C'est le titre du chapitre consacré à la Russie dans son livre *Le grand Echiquier* (1997).

725 Patten C *:«* Russia's hell-hole enclave. There is a centre of organised crime in the middle of Europe »//*The Guardian,* 07/04/2001.

726 Voir l'article peu vraisemblable de Richard Kwon : « At a crossroads: Kaliningrad's fate »//*Harvard International Review* printemps 2003 vol 25 tome 1. L'article ne donne cependant pas la source dont il s'est servi.

727 Taylor J « Kaliningrad : from Russian relic to Baltic boom town »//*The Independent*, 23 mars 2006

728 Tikkala T « Who framed Kaliningrad ? How the region became Russia's Hell-hole enclave »//Rindzeviciute E : *Contemporary change in Kaliningrad: a window to Europe ?* p.55-65, Center for Baltic and East European Studies, Huddinge 2006

729 Mais l'Estonie est un pays qui a adopté le modèle ultralibéral et dont les dépenses militaires sont conformes aux normes de l'OTAN.

730 Voir Tikkala T « Who framed Kaliningrad ? »...

731 L'économiste Vinokurov estime le pouvoir d'achat réel des Kaliningradiens à 85% de celui des Lituaniens. Voir Vinokurov : *L'enclave russe de Kaliningrad : spécificité territoriale et intégration à l'économie mondiale*. p.143.

732 C'est l'évidence pour celui qui a vécu quelques semaines à Kaliningrad. Une très grande partie des produits agro-alimentaires transformés qui sont consommés à Kaliningrad sont originaires de l'étranger. Ils sont vendus tels quels, avec le paquet dans la langue d'origine.

733 Pour le pire, dans la mesure où la raréfaction des produits en a fait grimpé le prix d'une façon très sévère. Pour le meilleur sans doute aussi, car, à terme, Kaliningrad devra se passer de ces produits trop chers et les produire elle-même, ce qui permettra peut-être un renouveau agricole local.

734 Vinokurov E:*L'enclave russe de Kaliningrad*... p.144-145.

735 Voir dans le même article de Chris Patten : « It is also a centre of organised crime. Some estimates suggest that more than 50% of Kaliningrad's income now comes from "informal activity" (as it is euphemistically known). »

736 Les hésitations russes renvoient à des enjeux compliqués et à des intérêts contradictoires. Il est question d'enjeux internes et de rentabilité (qui jouent contre le projet) mais aussi d'enjeux internationaux. De facto, si en 2015 le projet est déterré c'est parce qu'un éventuel blocus énergétique de Kaliningrad par la Lituanie est à l'ordre du jour sur le modèle du blocus ukrainien de la Crimée, d'où la nécessité de construire une centrale capable d'assurer l'indépendance énergétique de l'Oblast' encerclé par l'OTAN dans un contexte de crise internationale sévère. En fonction de l'évolution de celui-ci, le projet est plus ou moins fermement soutenu par le pouvoir central. Voir à ce sujet Vypolzov A : « Uroki krymskoj blokady dlâ Kaliningrad »//*Regnum*, 09/12/2015, consulté le 22/03/2017.

737 Torello A : « Kaliningrad, adrift in Europe »//SAIS Review, Vol 25, N°1, hiver-printemps 2005, p.139-141

738 Voir son article: « The case for secession for the Königsberg region in international law perspective » accessible sur www.ecsa-c.ca/biennial2010/.../Furmonavicius.pdf, consulté le 15 avril 2015. L'article avait été présenté à la conférence de l'AABS (Association for the Advancement of Baltic Studies) à Seattle en 2010.

739 Mais on ne comprend pas d'où vient ce délai de cinquante ans qui n'apparaît pas dans les traités que l'auteur invoque.

740 « V Litve obsuždaût otdelenie Kaliningradskoj oblasti ot Rossii »//IA Regnum, 19/09/2014, repris par Goble P : « Window on Eurasia: Kaliningrad Separatism Now a Foreign Policy and Domestic Issue; http://windowoneurasia2.blogspot.fr/2014/09/window-on-eurasia-kaliningrad.html consulté le 13 avril 2015

741 Il faut rappeler que parmi les trophées de la Deuxième Guerre mondiale figurent également : les Mariannes du Nord (annexées par les Etats-Unis), mais aussi toute la Micronésie et même l'île japonaise d'Okinawa (occupées par le même pays).

742 Voir Topalova V :« The Kaliningrad question : Discourse of Isecurity in the Context of European Integration » consulté sur aei.pitt.edu, consulté le 21/10/2016. Voir aussi Tikkala : « Who framed Kaliningrad »... et la position de Chris Patten dans son « Russia's helle-hole enclave » déjà cité plus haut.

744 Von Dönhoff M : Kondominium w Królewcu//*Polityka,* 30/11/1991

745 Puchalski J : *Miedzynarodowa ranga regionu krolewieckiego. Studia i materialy CBW,* vol 40. Warszawa, Uniwersytet warszawski.p.17 , 1994

746 Rappelons que Bruxelles est conjointement le siège de la Commission européenne et celui de l'OTAN.

747Nous n'envisagerons ici que les revendications polonaises et allemandes. Les revendications lituaniennes, tout à fait à part par leur virulence, formeront l'essentiel du troisième point de notre chapitre. Quant aux revendications lettonnes et biélorussiennes dont nous tenons compte, nous en traiterons dans le dernier chapitre de cette thèse (IV.2) parce qu'elles ne relèvent pas de la problématique du front : elles sont pacifiques c'est-à-dire soit définitivement dépassées par la construction nationale contemporaine (cas letton) soit compatibles avec l'existence de l'Oblast' telle qu'elle est et avec la souveraineté russe (cas biélorussien).

748 C'est-à-dire le serment par lequel il jure de rendre son Duché à la Pologne-Lithuanie si sa lignée s'éteint.

749Voir supra, et Heller M (Geller M) , *Histoire de la Russie et de son Empire* p.538

750 Ce n'est pas le fait que la Maison de Saxe soit allemande qui explique l'intérêt polonais pour la Prusse orientale.

751 Dans *The power of the Crowns* (p.1-53), K. Friedrich montre que le Roi de Pologne était favorable à cette reconnaissance mais que la Diète, qui exerçait la réalité du pouvoir dans le cadre d'une République, était catégoriquement contre.

752 Ibidem. C'est d'ailleurs cette même année et pour les mêmes raisons de faiblesse que la République des Deux Nations reconnaît le titre impérial russe proclamé en 1721.

753 Voir à ce sujet Friedrich K: *The power of the Crowns//The cultivation of monarchy and the rise of Berlin: Brandenburg-Prussia 1700),* p.1-53, où l'historienne évoque longuement la bataille juridique polono-brandebourgeoise au sujet du titre de « Roi en Prusse ». Elle montre qu'en Pologne, la question était si sensible qu'il existait à la Diète polono-lithuanienne un projet dans lequel le Roi de Pologne devait tout simplement prendre lui-même le titre de « Roi de toute la Prusse » en bonne et due forme.

754 Verzijl J H W : *International law in historical perspective,*Vol VI, p168

755 Voir la Genèse de l'Oblast', supra.

756 Ibidem

757 Ibidem

758 Le propos est rapporté par Raczka W : *Aux confins de l'Europe de l'Est*. Mais il ne donne pas de source.

759 REF$$

760 Association qui revendiquait pour elle le projet géopolitique *Intermarium (Miedzymorze)* soit la réunion autour de la Pologne des peuples de l'Isthme balto-pontique voire des peuples centre-européens. Son représentant le plus éminent est Jerzy Damrosz.

761 Une cartographie de ces revendications a été donnée par Korinmann M : « De Königsberg à Kaliningrad : en attendant Kant »// *Limes*, 1994, carte 28 : « Un projet polonais de partition ».

762 Voir supra, la Genèse de l'Oblast'.

763 Voir sur ce point Alicheva-Himy B: « Kaliningrad/Königsberg »//*Outre-terre,* 2003/3, N°4. La spécialiste des Allemands de Russie montre tout le paradoxe de ce soutien : les descendants des Est-Prussiens habitent plutôt en Allemagne du Nord qu'en Bavière, alors que la Bavière est traditionnellement « autonomiste » ou particulariste dans le cadre de l'Allemagne. Mais sur la question des réfugiés, le Land de Bavière se pose en champion de tous les Allemands expulsés de l'Est. Nous reparlerons de la signification de ces aides dans le dernier chapitre.

764 Alicheva-Himy B: ibidem

765 Birkenbach H-M: « Presence-Restraint-Commitment : the German Approach to Kaliningrad »//Lundén T : *Kaliningrad Identity,* op cit.

766 Nous en sommes arrivés à cette hypothèse en lisant les écrits de M. Žirinovskij et Dugin pour les périodes données. Puisque l'un et l'autre proposaient de vendre/rendre Kaliningrad alors que la presse allemande ne rapportait que ce que disait la presse russe, l'idée vient probablement d'eux-mêmes, ce qui est conforme à l'histoire russe (Alaska). Boris Eltsine aurait-il prêté l'oreille à ce genre de discours au point de le tenir lui-même? En tout cas on avait avancé même une somme allant de 60 à 150 milliards de marks, information rapporté par Heckel

H:Bonn bestreitet Verhandlungen. Aussenamtssprecher will nichts von Moskauer Verkaufsangebot wissen »//*Das Ostpreussenblatt*, 25 mai 1992, p. 2.

767 « Lithuania leader marks « breakthrough » German troop deployment »//AFP, 07/07/2016, accessible sur https://www.lrp.lt/en/press-centre/president-in-the-media/lithuania-leader-marks-breakthrough-german-troop-deployment/25628 consulté le 10/07/2016.

768 Voir le paragraphe consacré à l'influence géopolitique de la Pologne, supra.

769 A ce propos il est tout à fait pertinent, nous semble-t-il, de comparer les situations et les ambitions de la Pologne et de l'Espagne qui ont le même profil et la même taille critique : ce sont d'anciennes Puissances depuis longtemps déchues qui cherchent à récupérer leur ancienne place par la modernisation rapide que permettent les fonds structurels de l'UE, et l'alignement sur les Etats-Unis (quitte à s'ouvrir en même temps à l'Amérique du Sud souverainiste dans le cas espagnol) . Elles se sont toutes deux affirmées comme très europhiles et même porteuses du fameux serpent de mer du « siège européen » au Conseil de sécurité de l'ONU. Le rapide écroulement de la Puissance espagnole à partir de 2008 montre la fragilité de ces retours spectaculaires des Puissances du XVIIe siècle. La Pologne est-elle fondamentalement plus solide que l'Espagne?

770 Voir par exemple Michata A : « Polish hard power. Investing in the military as Europe cuts back »//*American Enterprise Institute*, 19/12/2013

771 Deux éléments l'expliquent : ces Polonais sont souvent issus des réfugiés des confins orientaux qui connaissaient assez bien les Russes; la proximité géographique, les relations culturelles et économiques renforcent encore ces liens de confiance et de bon voisinage. Ainsi l'adage anglais selon lequel « un Anglais partant en Russie y arrive en ennemi et en revient en ami » est parfaitement juste et applicable aux Polonais.

772 Voir Anisimov V: Baltops i Anakonda : Nato ottačivaet udar po Kaliningradu i Baltflotu//RIA FAN, 6/06/2016 (https : riafan.ru/527696-baltops-i-anakonda-nato-ottachivaet-udar-po-kaliningradu-i-baltflotu-rossii) consulté le 10/11/2016

773 « Lithuania leader marks « breakthrough » German troop deployment »//AFP, 07/07/2016, accessible sur https://www.lrp.lt/en/press-centre/president-in-the-media/lithuania-leader-marks-breakthrough-german-troop-deployment/25628 consulté le 10/07/2016.

774 On note que ces missions ont souvent quelque chose à voir avec les intérêts historiques ou géopolitiques des protecteurs. Ainsi, en ce qui concerne le rôle de l'Allemagne en Lituanie, ne doit-on pas y voir un intérêt particulier pour l'ancien Memelland ? Voir aussi le chapitre suivant sur la RFA et Kaliningrad, infra

775 Sylka E : « Perspektivy blokady Kaliningrada//Regnum, 13/10/2016, consulté le 01/01/2017.

776 Nous retrouverons ce lien stratégique particulier de Kaliningrad avec la Lettonie plus loin dans le paragraphe « Cohérence de l'ensemble Prusse-Livonie ».

777 Petroni F : « La Breccia di Suwalki »//Limes 2016 N°9

778 Cielma M: « W 48 godzin mozemy byc pod Kaliningradem »//*Dziennik Zbrojny,* 18/09/2014 accessible sur http://dziennikzbrojny.pl/artykuly/art,10,51,7959,komentarze,1,w-48-godzin-mozemy-byc-pod-kaliningradem, consulté le 23/04/2015

779 Email du 2 juin 2016.

780 Džerelievskij B : « Nato protiv Kaliningrad. Blokada i anneksiâ »//Kolokol, 17/06/2016, consulté le 15/09/2016 sur http://kolokolrussia.ru/geopolitika/nato-protiv-kaliningrada-blokada-i-anneksiya.

781 C'est ce que montre la visite surprise de Mme Merkel et M Hollande à Moscou en janvier 2015.

782 Voir la carte de Rostislav Iŝenko parue dans *Newsbalt* le 16/04/2015, en annexe.

783 Voir Dialectique du cordon ombilical dans le chapitre Continentalité et maritimité.

784 Carte parue dans *Newsbalt* le 16/04/2015

785Voir Veber D I Vliânie Reformacii na reprezentaciû landmajsterov Tevtonskogo ordena v Livonii// *Baltijskie Issledovaniâ* n°6, p.72-83, Izdatel'stvo Rossijskogo gos-universiteta I Kanta, Kaliningrad, 2010

786Ce projet provoque en effet la guerre du Co-adjuteur (1556-57) entre l'Ordre Teutonique de Livonie, qui chasse Guillaume de son archevêché pour haute trahison, et la Pologne-Lithuanie soutenue par la Prusse qui exige son rétablissement.

788 Kretinin et alii : Istorii Zapadnoj Rossii p.102

789 Ici évidemment on voit toute la relativité des représentations géopolitiques des territoires. Le *Baltikum* est bien un territoire maritime, comme Kaliningrad. Pourtant il relie deux Puissances continentales. Vu d'Allemagne, le *Baltikum* était un Extrême-Orient germanique aux portes de l'Eurasie.

790 *Istoriâ Pravoslavnoj Cerkvi v Vostočnoj Prussii 16 veka-1945*, Nesterov, p.56-58

791 Ibidem p.58

792 Raffestin C : *Géopolitique et histoire*, p.213-243

793 Aucun territoire ne ressemble autant à Kaliningrad que Cabinda. Celle-ci détient aussi l'autre facette de l'Exclave russe qui est la tentation autonomiste car il existe en effet un mouvement sécessionniste qui revendique l'indépendance d'une « République cabindaise ». La dialectique kaliningradienne [Russie au carré/Etat indépendant] n'est donc pas propre à la Russie. Elle semble liée d'abord au contexte géographique de l'exclave qui est un territoire (un « pays ») en soi donc potentiellement un Etat, comme le serait n'importe quelle île. Il est d'ailleurs vrai que l'île, fût-elle un continent, est l'idéal du territoire géopolitique. Mais il faut sans doute aussi incriminer de façon paradoxale les rêves de puissance qu'y projette l'Etat central, un territoire habité par de grandes ambitions étant a fortiori capable, au moins en théorie et sur le plan psychologique, d'assumer sa propre souveraineté. Elle a aussi en commun avec la Russie baltique d'être une partie d'un Etat plus vaste mais pas très éloigné, simplement séparé de lui par une étroite fenêtre de la République démocratique du Congo sur la mer. L'Exclave russe est fondamentalement dans la même situation, le lien géographique entre la Métropole et l'exclave se faisant bien sûr par mer depuis Saint-Pétersbourg. On apportera tout de même une nuance: la Grande Russie (*Velikorossiâ*) qui est ici la « grande Russie » (« *bolšaâ Rossiâ* ») est nettement plus loin de ce qu'on peut appeler la « petite Russie » (*men'šaâ Rossiâ*) que « l'Angola majeur » ne l'est de « l'Angola mineur » cabindais. On ajoutera cependant que cette notion d'éloignement de la « grande » et de la « petite » Russie est stratégiquement ambiguë et politiquement susceptible de changement car elle dépend de la question biélorussienne. L'union stratégique Biélorussie-Russie, qui a des velléités de devenir une union politique, rendrait alors l'Exclave russe tout aussi proche de cette masse territoriale est-slave que l'Angola de Cabinda, mais cette fois-ci par terre.

794 Le légalisme pur et intransigeant affiché par les gouvernements baltes a en l'occurrence un aspect très américain dans son style. Il est en effet acquis que les diasporas baltes ont joué un rôle capital si ce n'est le rôle principal dans la mise en place de ce discours revendicatif. Benedict Anderson soulignait déjà dans son fondamental *Imagined Communities* à quel point le nationalisme diasporique était plus virulent que celui des gens restés au pays et quel rôle les diasporas installées aux Etats-Unis avaient joué par exemple dans le réveil de l'ultra-nationalisme croate dans les années 1990.

795 Les accords interalliés prévoyaient de renvoyer l'Allemagne aux frontières de 1937, date à laquelle la Lituanie possédait encore ce territoire. Cependant l'argument russe n'est pas si faible : le gouvernement lituanien a cédé (ou rendu) « volontairement » ce territoire à l'Allemagne sans combat. Et surtout, que l'Allemagne rende ses conquêtes est une chose, à qui elle doit les rendre (RSS lituanienne ou République de Lituanie sans territoire) en est une toute autre.

796 De facto, elle fut un allié discret mais réel de l'URSS contre la Pologne pendant toutes les années 1920-40. L'URSS était alors le seul Etat au monde à reconnaître officiellement que Wilno était en Lituanie malgré « l'occupation polonaise » comme l'indiquent les atlas soviétiques de l'époque. Cette relation s'explique d'autant mieux que durant cette période, la Lituanie n'a aucune frontière avec l'URSS, puisque enserrée entre la Pologne et la Lettonie. Il en va autrement pour les deux autres Pays baltes, plutôt perdants de la période soviétique en termes territoriaux et qui n'étaient pas alliés de l'URSS...sauf lorsqu'il s'est agi de déloger les Armées Blanches en 1919 et pour obtenir la reconnaissance de leur indépendance.

797 Voir sur toutes ces questions Bojtar E : *A Cultural History of the Baltic Peoples,* p162 ; voir aussi Bagdonavicius V (dir): *Concise Encyclopedia of Lithuania Minor.* Mais cette encyclopédie financée par une fondation américaine d'expulsés de la région est aussi un argumentaire qui soutient les revendications lituaniennes sur ce territoire. Elle prétend par exemple que les Nadroviens (les Borusses de l'Est qui habitaient précisément la majeure partie de la « Lituanie mineure » au sens strict) étaient des « Lituaniens » et non des Borusses, ce qui va à l'encontre des sources historiques et mythologiques des Borusses eux-mêmes. Du reste il est à remarquer que les auteurs ne mentionnent jamais la nette différence entre les langues de la Lituanie proprement dite (samogitien et haut-lituanien), question pourtant cruciale pour déterminer ce qui est « lituanien » ou pas en Prusse orientale. Car dans la mesure où c'est précisément le dialecte « lituanien » tardif de Nadrovie qui est devenu fin XIXe le « lituanien standard », dire que les habitants de la Nadrovie sont des « Lituaniens » est une tautologie, et de plus elle ne tient

pas compte de l'ambiguïté historique de la notion de « lituanien ». Ce terme, pour les époques anciennes, est réservé aux seuls Auksztotiens (Hauts-Lituaniens), ethnie qui vivait à l'est du Niémen, au delà d'un peuple intermédiaire, les Iatvingiens/Sudaviens, qui étaient bien de langue borusse. Quant à l'archéologue Vladimir Kulakov, il fait remarquer que les Nadroviens étaient un peuple très clairsemé dont on n'arrive pas à cerner le peuplement à l'Est de la Prusse orientale. Voir sa carte « Zemlâ Prussov i arealy procix zapadnobaltskix plemen v èpoxu rannego srednevekov'â (VII-X vv) »//*Geograficeskij atlas Kaliningradskoj oblasti,* 2002, s.258. Ceci tendrait à démontrer que les Lituaniens ont tout simplement colonisé un territoire qui était presque vide.

798 Donc en contradiction avec l'identité catholique de la Nation lituanienne

799 Ils avaient en effet le choix car les deux langues de la Lituanie « majeure » (alors russe), c'est-à-dire le samogitien et l'auksztotien (haut-lituanien), très différentes l'une de l'autre, existaient elles-mêmes sous plusieurs formes différentes. La plus prestigieuse politiquement était potentiellement le « dialecte » haut-lituanien parlé autour de Vilnius et Trakai, le plus oriental, qui était celui des anciens Grands-Ducs et de leur Noblesse qui l'avaient abandonné pour le vieux-russien puis le polonais. Le choix du « lituanien » de Prusse orientale s'explique par deux raisons : la première est qu'il existait déjà à l'écrit, et de façon suffisamment développée au moment de la prise de conscience nationale ; la deuxième raison est qu'il s'agissait d'une langue des confins ouest, issu d'un mélange (samogitien, haut-lituanien et borusse), donc assez facilement compréhensible à Kaunas (haut-lituanien de l'Ouest) comme en Samogitie en tant que langue intermédiaire permettant d'unifier l'espace linguistique lituanien jusque-là très éclaté. Mais si on avait choisi le haut-lituanien de l'Est ou le samogitien comme « lituanien national », la langue de la « Lituanie mineure » serait inversement devenue une langue presque « étrangère ». Cela montre tout le poids des désignations officielles (« le lituanien ») et des acteurs de la constructions nationale, dont les linguistes ont été parmi les plus importants.

800 Car la frontière religieuse et historique entre catholiques de Grande Lituanie (polonaise puis russe) et luthériens de la *Litauische Provinz* (prussienne puis allemande) était si forte que les deux communautés ne peuvent pas être considérées comme un groupe ethnique cohérent ni même solidaire, pas plus au XXe siècle qu'avant.

801 Mais la Lituanie a en fait trois « berceaux », le berceau linguistique (Lituanie mineure), le berceau historique ancien (le pays d'entre Vilnius et Novogrudok, aujourd'hui largement en Biélorussie) et le berceau politique moderne (Kaunas), ce qui en fait, sous ce rapport, l'un des Etats les plus complexes d'Europe. Le XXe siècle a littéralement jonglé avec ces trois « berceaux », puisque les nationalistes lituaniens revendiquaient conjointement la Lituanie mineure au nom de la langue, et la Biélorussie du Nord-Ouest au nom de l'histoire, oscillant d'une capitale historique à Vilnius, à une capitale géographiquement et ethniquement centrale à Kaunas, puis à nouveau à Vilnius. Du reste, la Biélorussie elle-même aurait le droit de se dire « Lit-h-uanie » en tant que principal héritier géopolitique, territorial et symbolique de l'Etat grand-ducal. Et la Pologne revendiquait il n'y a pas si longtemps la « Lituanie centrale », tout en restant l'héritière culturelle et mémorielle majeure de l'ex-Grand-Duché (archives, aristocratie, art...). Même la Russie d'aujourd'hui a quelque chose à voir avec la « Lit-h-uanie », comme nous le verrons plus loin. Sous ce nom simple de « Lituanie » se cachent en fait des entités très différentes qui renvoient aux redéfinitions très profondes apportées à ce terme.

802 Białuński G : « Das Pruzzenland in Topoi »//Zloch S : *Das Pruzzenland als geteilte Erinnerungsregion,* s123

803 Voir Klimaitis P : *Lietuvos istorija*, publié et republié en 1918, 1919, 1920, 1921, 1922, 1927 ; Šležas P & Malenas I : *Lietuvos istorija*, 1934 ; Šležas & Čižiunas : *Lietuvos istorija*, 1936 ; Daugirdaite-Sruogiene V : *Lietuvos istorija*, 1935.

804 D'où l'ouvrage dirigé par Bagdonavicius V : *Concise Encyclopedia of Lithuania Minor,* 2014, publié par le groupe américano-canadien “Lithuania Minor Foundation”.

805 Voir la carte dans Bagdonavicius V: *Mazosios Lietuvos Enciklopedia*, 2003, T.2, 2e de couverture.

806 Voir la carte de la Lituanie mineure « au sens étroit » et « au sens large » dans Bagdonavicius V : *Concise Encyclopedia of Lithuania Minor, 2014,* 2e de couverture.

807 Il s'agit du fameux « coup de force » de 1923 contre le territoire autonome de Memel alors administré par la France au nom de la SDN. C'est juridiquement une violation du traité de Versailles.

808 Nous n'avons pas eu accès directement à ses travaux (thèse de doctorat, 2012) qui n'étaient pas publiés au moment de notre recherche. Nous nous basons sur la recension que l'historien Il'â Dement'ev en a fait. Voir Dement'ev I : « Sovremennaâ zarubežnaâ istoriografiâ on istoričeskoj politike v Sovetskom Kaliningrade »// Kaliningradskie arxivy, 12, 2015, s233-250.

809 Grigonis E. P. : « Litva i Germaniâ : raz"exavšiesâ sosedi »//Social'no-èkonomičeskaâ istoriâ...

810 Version rapportée par le slaviste Bruno Drweski.

811 Grigonis E. P. : « Litva i Germaniâ : raz"exavšiesâ sosedi »//Social'no-èkonomičeskaâ istoriâ...

812 Dement'ev I : « Sovremennaâ zarubežnaâ istoriografiâ on istoričeskoj politike v Sovetskom Kaliningrade »// Kaliningradskie arxivy, 12, 2015, s233-250.

813 Par exemple M. Berendeev de l'Université Kant, lors de l'entretien qu'il m'a accordé le 22 février 2013.

814 Sur ce point les historiens Dement'ev et Kostâšov sont parfaitement d'accord.

815 Et cette branche inclura ensuite la Latgale (Lettonie orientale).

816 Et ses dépendances lettonnes (Courlande, Basse-Livonie).

817 Le projet est cité dans Palmowski p.289

818 Le « pays indépendant » qui est ensuite rattaché à la mère-patrie est précisément le scénario qu'avaient suivi les Lituaniens en 1920 pour annexer le Memelland « administré par la SDN ».

819 La parenthèse est partie intégrante de la citation.

820 On notera aussi le caractère bicéphale de la vieille Lithuanie, à la fois « russe » c'est-à-dire ruthène et balto-païenne. C'est ainsi que d'une part la Prusse est par définition « l'Anti-Lituanie » en tant que pays balte, comme nous l'avons démontré. Mais d'autre part, la Lithuanie est elle-même une « Anti-Moscovie » en tant que pays « russien », rival historique de Moscou dans le rassemblement des morceaux de la Vieille Rus'. Que la Prusse soit aujourd'hui russe est troublant car Kaliningrad se retrouve alors héritière et de l'affrontement prusso-lituanien en région balte et, dans une moindre mesure, de l'affrontement lithuano-moscovite en Europe orientale, tout aussi ontologique. L'opposition Kaliningrad/Lituanie est donc très riche de sens.

821 Par exemple les ethnologues.

822 Alors que la traditionnelle vision des trois Pays baltes est centrée sur la Lettonie.

823 Qu'il n'avait probablement pas pendant son existence. Mais il n'importe ici. L'intéressant est que géopolitique et fait ethnique vont ici de paire. Que la Lithuanie ait finalement réunifié des terres jadis peuplées par des Baltes slavisés depuis Kiev illustre tout simplement la permanence de tendances géopolitiques très anciennes.

824 Peut-être est-ce là précisément la particularité historique du front balte d'être abyssal parce que composé de plusieurs strates concordantes.

825 Interview accordée à l'auteur le 12 février 2012.

826 La politologue et journaliste kaliningradienne Âna Švec avoua son ébahissement quand je lui montrai les textes écrits par les nationalistes et les députés lituaniens au sujet de « la région de Karaliaucius ».

827 Les Soviétiques ont-ils libéré la Pologne ? La question est aussi polémique que complexe. Il est difficile de nier que l'URSS ait permis la libération du territoire polonais de l'occupation nazie qui visait rien moins que l'anéantissement du peuple polonais à moyen terme. L'hostilité polonaise envers les « libérateurs » se comprend mieux si on tient compte non seulement des gains territoriaux soviétiques au détriment de cette république et du souvenir de Katyn, mais encore de la traditionnelle aversion polono-russe au cœur du mouvement national polonais au XIXe siècle. La libération a aussi été l'imposition d'une dictature communiste durable. Il n'en reste pas moins qu'on peut aussi déceler derrière ce renouveau bien tardif d'hostilité une mise en scène centre-européenne voulue par les Etats-Unis dans le but de miner le prestige de la Victoire russe et de s'imposer comme l'unique vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, avec de très confortables dividendes politiques. Mais si le discours des groupes politiquement dominant en Pologne aujourd'hui est bien celui d'une remise en cause du rôle des Soviétiques, il semble que la population polonaise, elle, continue de regarder les soldats soviétiques comme des libérateurs, comme les alliés qui ont « rendu » au pays Silésie et Poméranie, et qu'elle considère toujours les autorités communistes comme celles qui ont redistribué les terres des latifundiaires aux paysans tout en assurant une certaine stabilité économique et sociale au plus grand nombre.

828 A priori, une telle question relève de la philosophie ou de la sociologie. Poser la question en terme philosophique nous emmènerait beaucoup trop loin de notre sujet. Après avoir consulté avec beaucoup d'attention le livre *Fenomen Kaliningradskoj regional 'noj subkul'tury* de la spécialiste de la vision du monde des Kaliningradiens, la philosophe-sociologue N. Andrejčuk, il s'est avéré de facto assez loin des questions qui nous intéressent ici, nous avons décidé de constituer notre propre théorie.

829 Une cosmologie catholique pourrait sans doute, par exemple, voir dans la France la fille aînée de l'Eglise, membre d'un monde concentré en Europe de l'Ouest et du Centre ainsi que dans les Amériques et en Afrique du Centre-Ouest. Une cosmologie latine insisterait sur l'appartenance de la France à l'Europe du Sud et prolongerait ce monde jusqu'en Amérique « latine », précisément.

830 Ainsi, pour un Nordiste, la Belgique figurerait dans la liste parce qu'il est Nordiste, culturellement, historiquement et géographiquement proche de la Belgique . De même, « l'Europe » d'une personne d'origine portugaise pourrait inclure le Portugal, celle du mari d'une femme russe la Russie, et celle d'un professeur de finnois la Finlande.

831 Les Allemands parlent plutôt de « tandem » que de « couple ».

832 La raison de cette place de l'Allemagne comme un Autre dans la culture française ne peut pas se résumer à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale, même si l'interminable ressassement médiatique de ce souvenir entretient sans doute l'altérité de l'Allemagne. En réalité, il faut y voir non seulement le reflet de la construction identitaire française sous la IIIe République qui se fait contre l'Allemagne, mais encore, de façon plus profonde, la forte divergence historique et géopolitique entre l'Europe atlantique et latine tournée vers une expansion atlantique d'une part, et le Saint-Empire germanique mitteleuropéen tourné vers une expansion contientale d'autre part. La tunique franque déchirée en 843 n'a en fait jamais été recousue.

833 Cette vision déduite de nos propres observations est confirmée par exemple par Dmitrieva E : « Visions russes de l'Europe centrale, occidentalistes et slavophiles »//*Revue germanique internationale,* 1994 (1), p.61-82. Certains discours de V.Poutine et l'article de Dmitrieva tendent à montrer que la Pologne peut aussi être considérer comme faisant partie de cette liste.

834 L'occidentalisme est notamment et constamment nourri par la domination culturelle ouest-européenne et américaine dans le monde des affaires, de la mode, des médias, des techniques, des sciences... La culture occidentale est ainsi de fait celle de la plus grande partie de l'élite russe (et au-delà, des élites de la plupart des pays du monde). La culture occidentale n'est pas l'occidentalisme qui est une idéologie, mais elle n'en participe pas moins à son développement.

835 Nous verrons plus loin que la relation entre l'Eurasie, l'eurasisme et la Pologne est cependant bien loin de se limiter à cette opposition.

836 Voir Dmitrieva : op cit, voir les travaux de Marlène Laruelle sur l'Eurasisme.

837 Nous avons soumis la carte finale tirée de notre théorisation à plusieurs doctorants en science politique (Marina Andreânova, Âna Švec) et au politologue Mixail Berendeev. Elle leur a paru représenter en effet ce qu'ils considéraient comme l'Europe en tant que Kaliningradiens.

838 La Lituanie semble s'enfoncer dans l'isolement linguistique. Le russe est de moins en moins connu, le polonais est combattu. L'anglais progresse, mais c'est paradoxalement par le biais de l'émigration massive des jeunes vers les Îles britanniques.

839 Propos tenus lors du IVe Séminaire paneuropéen de Kaliningrad du 22 avril 2014 auquel nous étions présent.

840 Et il est intéressant de noter que la réciproque semble vraie en Pologne où le russe est la première langue apprise dans le privé (elle a été largement éradiquée de l'enseignement public) selon Bruno Drweski car elle est indipensable aux contacts avec toute la frange orientale du pays (Kaliningrad, Biélorussie, Ukraine) et plus largement toute l'ex-URSS.

841 Interview du 20/02/2012.

842 Nous reviendrons plus loin sur l'attitude du modèle sur l'élève dans notre dernier chapitre.

843 Interview du 11 mai 2014

844 Les intérêts économiques lituaniens sont tels à Kaliningrad et en Biélorussie que la logique voudrait que l'enseignement du russe soit encouragé. Il ne l'est pas, pour des raisons toutes politiques. Paradoxalement, cela renforce le rôle des populations russophones de Lituanie dans l'économie du pays alors que c'est précisément pour contrer leur influence que le russe a été marginalisé de l'enseignement lituanien.

845 Krickus J : The Kaliningrad Question, p.73-93

846 A Berlin par exemple, elle remonte au plus tard à la fin du XIXe siècle et à a crû très fortement avec la Révolution d'Octobre. Elle s'est à nouveau étoffée depuis 1991.

847 L'absence d'enseignement du suédois dans l'Oblast' baltique est d'autant plus étrange et dommageable que cette seule langue ouvrirait la porte à toute la Scandinavie puisque le danois et le norvégien sont linguistiquement des dialectes par rapport au suédois tandis que la Finlande continue de l'utiliser comme l'une de ses langues officielles de façon universelle.

848 Voir Scrase D: *Understanding Johannes Bobrowski*, University of South Carolina, 1995; et Kelletat A F:"Constructing a region: Johannes Bobrowski's Sarmatia"// *Terranglian territories,* procceedings of the 7th international conference on the literature of region and nation p.421, Peter Lang, 2000

849Voir Scrase D : *Understanding*... p.8

850 La Lituanie d'aujourdhui est issue de la « Lit***h***uanie » plus exactement, « Grand-Duché des Lituaniens, des Samogitiens et des Ruthènes » qui était un Etat slave non seulement par son nom officiel et sa nette majorité slave,

mais encore et surtout par le fait que sa langue officielle fut le vieux-russe de sa fondation au XIIIe siècle jusqu'en 1569, après quoi cette langue slave fut remplacée par une autre, le polonais, qui resta officiel jusqu'à la disparition du Grand-Duché dans l'Empire de Russie après 1831.

851 Les principautés de Valachie et Moldavie utilisaient comme langue écrite le slavon jusqu'au XIXe siècle.

852 Le Royaume de Hongrie de 1918 comprenait encore les Croates, les Slovaques et les Serbes de Voïvodine.

853Peut-être aurait-on dû encore y inclure l'Albanie mais notre connaissance de la question ne nous permet pas de trancher. Il s'agit de toute façon d'une question très périphérique pour notre propos.

854 La plupart des principautés russes ont certes été longuement vassales de la Horde d'Or. Mais le « joug tatar » ne fut guère plus lourd qu'une suzeraineté militairement efficace mais lointaine, et le pouvoir du khan n'alla jamais jusqu'à imposer un des siens sur un trône russe. Dans le cadre d'Etats dynastiques, le « joug tatar » resta donc une affaire extérieur, voire superficielle. L'indépendance formelle des princes russes en souffrait mais ils pouvaient agir à leur guise dans les faits pour peu qu'ils s'acquittent du tribut (*dan'*) et reconnaissent par un voyage en personne la suprématie du khan au début de leur règne.

855 Nous retenons ici, contrairement à une tradition répandue, la date de 1582 pour la Livonie car il ne saurait y avoir de téléologie en histoire. Ce n'est qu'à cette date que l'appartenance de la Livonie à la Pologne-Lithuanie devient effective avec la renonciation d'Ivan le Terrible à ses droits. Il n'était pas écrit d'avance que les prétentions polono-lithuaniennes émises en 1561 s'étendraient réellement au-delà de Riga alors qu'à maintes reprises le Tsar possède une grande partie de l'ensemble livonien et de façon stable sa partie nord (presque toute l'Estonie actuelle avec Dorpat/Ûr'ev/Tartu, et Fellin/Vel'âd/Viljandi, mais aussi Weissenstein/Pajda/Paide, et Wesenberg/Rakobor/Rakvere, ainsi que Narva/Rugodiv, mais sans Reval/Kolyvan'/Tallin) de 1558 à 1582. Voir sur ce point l'excellent Angermann N : *Studien zur Livlandpolitik Ivan Groznyjs*.

856 La Sarmatie est une région géographique qui apparaît chez Ptolémée et qui prend la place de l'ancienne Scythie d'Hérodote (qui était en substance tout ce qui se trouvait au nord de la Macédoine et de l'Empire achéménide). Au XVIe siècle, l'érudit polonais Maciej Miechowskij (ou Maciej z Miechowa) reprend ce terme et identifie la Sarmatie d'Europe à la Pologne-Lithuanie et à la Russie dans son *Tractatus de duobus Sarmatiae* (« Traité des deux Sarmaties », sous-entendu d'Europe et d'Asie). Il ouvre ainsi la voie à d'autres, notamment l'influent chroniqueur et historien Marcin Kromer. La Sarmatie devient alors synonyme de l'Etat des Deux Nations qui naît en 1569.

857 Les Vasa sont des Suédois et Sigismond III, père de Wladyslaw, était vraiment suédois et le revendiquait, quoiqu'il fût catholique. Wladyslaw, lui, est né en Pologne et élevé dans la culture polonaise.

858 Certes, les unions dynastiques peuvent être conclues entre tous Etats quels qu'ils soient (Suède et Pologne-Lithuanie, Holstein et Russie...), mais il faut bien distinguer celles qui sont accidentelles, entre pays lointains et qui ne durent pas, et celles qui relèvent d'une ambition sur un pays proche avec lequel les relations sont anciennes et étroites (Castille et Aragon, Bohème et Hongrie) ou qui deviennent durables par la force des choses (Espagne et Autriche). L'union de la Pologne-Lithuanie et de la Russie relève sans conteste de la seconde catégorie.

859 Voir Holtom : *Geography and national identity...*

860 Seule la Lithuanie a brièvement possédé un débouché théorique sur la Mer Noire entre sa victoire décisive des Eaux Bleues (*Sinie Vody*) en 1362 et sa déroute de la Vorskla en 1399, précisément au moment où elle n'avait plus d'accès à la Baltique (1398-1409). De même le roi de Pologne parvient à s'ouvrir un débouché sur la Mer Baltique en 1410 tout en poussant vers le Sud en plaçant la Principauté de Moldavie sous sa suzeraineté en tant que prince de Galicie. Mais ladite principauté n'atteint pas la côte qui reste entre les mains des Tatars.

861 Elle ne comprend pas la Posnanie (Poznan, Gniezno) ni la Pomérellie (Gdansk) prussiennes, ni les deux « Galicies » autrichiennes, ni Cracovie.

862 Ce qui inclut toutes les familles nobles d'Ukraine, Biélorussie, Lituanie, Pologne, Latgale.

863 Sans préjudice de la place particulière que détenait depuis le XVIIIe l'autre noblesse européenne de Russie, la germanique, très influente, concentrée dans les Provinces baltiques et à Pétersbourg, mais peu nombreuse.

864 Né dans la région de Wilno et donc sujet du Tsar, il combat contre la Russie pour l'Autriche d'abord puis l'Allemagne jusqu'en 1917. Il est ensuite arrêté par les Allemands car il a refusé de prêter allégeance au Kaiser.

865 Le prométhéisme est l'idée de donner le feu du Ciel aux autres peuples de l'Empire, tel Prométhée donnant le feu aux hommes. La Pologne se placerait alors en modèle et meneur des peuples de Russie.

866 Le rival de Józef Pilsudski, Roman Dmowski, aura une approche plus nationale, plus ethnique de ce que doit être la Pologne et c'est ce point de vue qui l'emportera en 1921 avec des frontières relativement modestes par rapport aux ambitions sarmates du Maréchal.

867 Ce constat initial pour le XVe avait déjà été fait par Andreas Kappeler dans *La Russie, empire multiethnique.*

868 A titre d'exemple, on citera deux fameux transfuges : le prince Andrej Kurbskij, Moscovite parti en Lithuanie, et le prince Glinskij, Lithuanien parti en Moscovie et grand-père d'Ivan le Terrible.

869 Jadis slaves.

870 La victoire est polonaise et lituanienne et non pas polono-lithuanienne puisque aussi bien avant qu'après la bataille, la Lituanie de Witold (Vitovt) et la Pologne de Jagellon ont des relations très tendues. L'Union véritable des deux pays est bien postérieure (1492 et 1569).

871 Le sarmatisme a eu mauvaise presse en Pologne à partir du XVIIIe siècle car il a été associé au « provincialisme » d'une noblesse incapable d'adopter les idées progressistes des Lumières venues de l'Ouest, au moment où l'Orient symbolise la stagnation, la réaction, l'archaïsme. Il a été présenté comme une des causes des partages de la Pologne.

872Voir OE Roqueplo Latgale

873 Chodzko L : *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque,* T2, p.258

874 Période qui court de la mort de Mstislav le Grand, dernier maître de toute la Rus' kiévienne, à l'invasion tatare.

875 Le Wierland comme tout le Duché d'Estonie a appartenu de fait et de droit à la Pologne-Lithuanie en 1599 et de droit jusqu'en 1629.

876 On parle parfois de « Russes de l'UE » en ce qui concerne les Russes d'Estonie et de Lettonie. Les caractériser ainsi n'est pas pertinent puisque l'UE elle-même peine à trouver quelque identité que ce soit (culturelle, géopolitique...).

877 Nous posons ici délibérément le problème sur le plan macrorégional au-delà des frontières nationales. L'étude des politiques de construction nationale dans chacun des Etats de la région est l'objet d'un nombre très copieux d'ouvrages. Sans remettre en cause l'importance du nationalisme ukrainien ou letton, il nous semble indispensable d'envisager le problème dans une perspective plus large car c'est à l'échelle de la Rus' sarmate que le problème est apparu en 1991.

878 Voir la définition de ce terme dans les développements sur la cosmologie kaliningradienne.

879 Il est l'une des causes lointaines de la révolte des cosaques et de la réunion de Kiev à la Russie (1654).

880 Sauf en Galicie, qui faisait partie de l'Autriche.

881 Malgré un développement de ces langues nationales dans les trois premières décennies du XXe siècle.

882 On ne soulignera jamais assez que le nationalisme biélorussien est porté par les régions catholiques du Nord-Ouest du pays encore polonaises avant 1939. De même, le nationalisme ukrainien a pour fer de lance la Galicie, seule région restée uniate parce qu'elle échappait à l'Empire de Russie en passant sous la coupe autrichienne. Cette région était elle-même polonaise avant 1939. La question qu'on pourrait alors poser est la suivante : les nationalismes que nous venons d'évoquer sont-ils propres à des Nations dont font partie des régions dynamiques, ou sont-ils propres à ces régions qui, sans l'affirmer, sont, elles, de véritables Nations sans en avoir le nom et qui tirent derrière elles des pays à l'identité différente ? Le cas de la Galicie, Etat indépendant de 1918 à 1919, non inclus dans l'Ukraine de Petlûra, semblerait donner raison à cette deuxième hypothèse.

883 Mais comme nous l'avons vu dans les paragraphes consacrés aux Marches, la question du subethnos est, dans une large mesure, une question spécifique à la Russie.

884 L'intégration économique européenne et l'ultra-libéralisme ont conduit à une situation où la Pologne est relativement prospère et poursuit un développement rapide tout en subissant une forte émigration (2-3 millions de personnes) et en ne possédant quasiment plus rien de sa substance économique (les chemins de Fer PKP appartiennent à Deutsche Bahn, les lignes aériennes nationales LOT à Lufthansa, la plupart des banques, le système de téléphonie, les hôtels, les supermarchés, une grande partie des médias appartiennent à des firmes allemandes ou ouest-européennes).

885 Le phénomène nous a été rapporté par des touristes russes revenant de Pologne. Il s'agit d'un phénomène assez important car il en est fréquemment question dans les entretiens que nous avons fait auprès des Kaliningradiens sur le sujet des relations avec la Pologne. Dans le détail, les Kaliningradiens que nous avons entendu nous ont parlé d'individus dégradant des voitures immatriculées en Russie et de malfaiteurs armés de gourdins agressant des groupes parlant le russe. Les Russes identifient ces attaques avec les agissements de bandes ukrainiennes politisées. On peut également en voir quelques échos dans la presse :https://www.newkaliningrad.ru/news/incidents/3527470-politsiya-provodit-proverku-po-zayavleniyu-ob-obstrele-kaliningradskoy-mashiny-v-polshe.html
https://www.newkaliningrad.ru/news/community/3477954-daydzhest-smi-otravlenie-shaurmoy-i-russkie-v-polshe.html

https://www.newkaliningrad.ru/news/politics/3440068-glava-mvd-polshi-o-napadeniyakh-na-russkikh-my-ne-imeem-nikakikh-podtverzhdeniy-podobnykh-faktov.html

886 On prévoit déjà, en 2016, un demi-milliard de dollars de pertes. Voir https://news.mail.ru/politics/26801624/

887 Courriel du 13 décembre 2012.

888 Ce qui bien entendu ne préjuge pas de ce qu'est vraiment la Biélorussie et de ce qu'elle est vue par ses propres habitants.

889 C'est ce qu'a bien montré R Turovskij quand il constate que « l'Ouest » cartographique est une notion faible en Russie précisément parce que la Russie a perdu « son Ouest » traditionnel biélorussien jusqu'en 1991. Voir Turovskij RF: « Sootnošenie kul'turnyx landšaftov i regional'noj identičnosti v sovremennoj Rossii » // Bassin M.: *Identičnost' i geografiâ v postsovetskoj Rossii.*

890 Utiliser un nom particulier pour un lieu donné (c'est-à-dire en discordance avec le nom officiel dans le pays concerné ou avec une appellation très généralement répandue) est toujours significatif de l'importance que la culture du sujet pensant accorde à ce lieu. Ainsi on peut constater que les pays qui ont en polonais un nom particulier (*Prusy, Inflanty, Niemcy, Czechy, Węgry, Włochy, Litwa, etc*...c'est-à-dire la Prusse, la Livonie, l'Allemagne, la Tchéquie, la Hongrie, l'Italie, la Lituanie) par opposition aux pays aux noms latins en -ia/-ja (*Szwecja, Francja, Hiszpania, etc*...soit la Suède, la France, l'Espagne) correspondent à l'espace approprié par la culture polonaise, soit les voisins historiques et l'Italie centre du monde catholique. De même, qu'Istanbul s'appelle (ou plutôt se soit appelée) *Cargrad* en russe n'est pas que le reflet de l'histoire, mais d'une intégration dans la carte mentale et l'imaginaire de la culture russe. De même pour Königsberg en allemand, et, toute proportion gardée, pour Karolevec en biélorussien.

891 Cette question avait poussé les Biélorussiens à proposer la création d'un port franc en Lituanie, pays avec lequel les différends étaient pourtant très nombreux et profonds, depuis les questions territoriales et l'annexion de Vilnius à la RSS lituanienne que certains Biélorussiens contestent, en passant par les querelles de succession historique à propos du Grand-Duché de Lithuanie, et jusqu'à l'accueil sur le sol lituanien des opposants les plus farouches au pouvoir biélorussien actuel, sans parler de l'OTAN. En fin de compte, la proposition biélorussienne était plutôt une manœuvre diplomatique ponctuelle qu'une proposition sérieuse. Une véritable rupture avec la Russie et un éventuel rapprochement durable avec l'UE impliquerait inévitablement le renversement du pouvoir en place à Minsk, pour des raisons idéologiques, politiques, diplomatiques, économiques et sociales très profondes.

892 Le Président biélorussien soutient l'unité de principe de l'Ukraine et a exprimé son mécontentement face aux manœuvres russes en Crimée et dans le Donbass en 2014. Il est le promoteur des accords de paix de Minsk. Mais la multiplication des troupes de l'OTAN à ses frontières (en Lettonie, Lituanie, Pologne) tout autant qu'à celles de la Russie a conduit à un rapprochement politico-militaire russo-biélorussien encore plus étroit.

893 Source : www.soyuz.by

894 Le « Nous » dont il est question ici est bien un « Nous » biélorussien.

895 Voir Kozlov I: « Aleksandr Lukašenko zaâvil, čto Putin soglasilsâ otdat' Kaliningrad Belorussii »//Fakty, 11/10/2013 consulté sur http://fakty.ua/170920-aleksandr-lukashenko-zayavil-chto-putin-soglasilsya-otdat-kaliningrad-belorussii le 31/03/2017.

896 « Lukašenko predložil zabrat' u Rossii Kaliningrad »//Lenta, 11/10/2013, consulté sur http://lenta.ru/news/2013/10/11/kaliningrad/ consulté le 31/03/2017

897« Belorussiâ otkazalas' provodit' referendum po prisoedineniû Kaliningradskoj oblasti »//*Novyj Kaliningrad* 11 11 2013

898 On remarquera qu'intégrer Kaliningrad dans la région de Grodno est conforme au mythe iatvingien et confirme la pertinence ds écrits du Père Birûkov suivant lequel on peut considérer la Prusse comme un morceau de la Russie Noire (Černaâ Rus') dont les principales villes sont précisément Novogrudok et Grodno.

899 Voir Ioffe E G : *Pantelejmon Ponomarenko : železnyj stalinist*, Xarvest, Minsk 2014, cité dans Strelec M :« Lico v nomenklaturnoj obojme. Maloizvestnye stranicy iz žizni Pantelejmona Ponomarenko »//*Brestskij Kur'er,* accessible sur http://www.bk-brest.by/2015/03/11155/ consulté le 21/12/2015.

900 C'est sur ses instances personnelles que Brest et toute la Polésie (jusqu'alors polonais) ont été inclus dans la Biélorussie en 1939. Une autre option existait : les transférer à la Lituanie qui les réclamait, et que l'URSS lui avait reconnu théoriquement en 1920.

901 L'Oblast' de Pskov n'a pas fait partie dans son ensemble de la Pologne-Lithuanie dont il est question ici, mais sa moitié méridionale (sans Pskov) y était incluse.

902 Cette deuxième explication n'est pas convaincante dans la mesure où la géographie administrative interne de l'URSS n'intéressait en rien les Puissances étrangères. L'argument est en revanche tout à fait typique des archives du Gouvernement lituanien en exil convaincu de représenter un Etat toujours indépendant soutenu par les Puissances occidentales.

903 Organisation apparue dans les années 1980 (donc après la publication de la carte) dans la RSS de Biélorussie. Elle est aujourd'hui membre de l'Union des Etudiants d'Europe qui a son siège à Bruxelles.

904 *« U 1946 hodzia Kalininhradskaja akruha była zasiedlona Biełarusami, ale pożniej u vyniku maskouskich imperyjalističnych vyličenniau etničny skład akruhi značna zmieniusia ».*

905 Kostâšov V V: O nacional'noj strukture, ètnografičnoj oblike i sociokul'turnoj adaptacii sovetskix pereselencev v Kaliningradskoj oblasti (1945-50gg)//Sergeev et alii : *Nacional'nye otnošeniâ v novoe i novejšee vremâ : teoriâ i politi praktika,* s.70. Kostâšov dans cet article ne donne malheureusement pas la population oblast' par oblast' et ne mentionne que les premiers. Quant à Palmowski qui se base sur les travaux de Knappe, il donne des renseignements incompatibles avec ce qu'affirme Kostâšov. Par exemple, il donne un graphique qui n'indique aucune donnée ni pour l'Oblast' de Leningrad ni pour celle de Smolensk,et un nombre modeste pour l'Oblast' de Moscou en 1946. Voir sa carte dans Palmowski T *: Kaliningrad-Szansa czy zagrożenie dla Europy Bałtyckiej,* s.109. Mais l'hymne kaliningradien *V slavnom 45om* dit bien : *« ty prishël soldatom k beregam Pribaltiki russkij celovek, i skazal « Dovol'no ! Ctoby ne byt' vojnam – Pust' zemlâ sovetskaâ budet zdes' navek ! Moskvici, kurâne, pskovici, smolâne – my v trude ne vedali nikakix pregrad »* (« Tu es venu, homme russe, en tant que soldat sur les côtes des Pays baltes et tu a dit : ça suffit ! Pour ne pas avoir à faire la guerre, que la terre soviétique soit ici pour toujours ! Moscovites, gens de Koursk, de Pskov, de Smolensk, nous ne connaissions pas d'obstacle dans le travail »). Ainsi dans la conscience kaliningradienne, Moscou et Smolensk sont vraiment tenus pour des zones d'origine majeures. Mais on notera aussi l'absence des Biélorussiens et des Leningradiens.

906 Nous n'avons pas pu procéder à un inventaire détaillé des sources démographiques par oblast' d'origine pour l'année 1946 en particulier. Cela exigerait un travail de terrain spécifique sur cette question dans les archives de Kaliningrad que nous espérons mener plus tard, dans le cadre d'une autre étude.

907 On notera cependant que si cela est acceptable d'un point de vue théorique, l'historien Kostâšov souligne (op.cit.) que les colons biélorussiens et, a fortiori, de Smolensk, Brânsk, Pskov... étaient déracinés et n'avaient plus la moindre identité ethnique. Ils étaient les représentants parfaits de l'Homo sovieticus.

908 Ce-dernier, en tant que régionaliste « polésien-iatvingien », est aussi bien opposé aux nationalistes de l'Union des Etudiants biélorussiens qu'au Président biélorussien en exercice. Encore une tendance biélorussienne qui s'intéresse à Kaliningrad.

909 https://charter97.org/ru/news/2013/11/12/79625/

910 Voir Piskozub A : « Niepodlegla Bialorus s dostępem do morza »//*Bialoruskie zeszyty historyczne* Nr 8 ; et Piskozub A : « Miejsce ziem dawnego Wielkiego Księstwa Litewskiego w Europie Bałtyckiej », VIII Sejmik Morski „Polska a Europa Bałtycka", Szczecin 1993, s. 97-106.

911 Nous utilisons ici le terme de macrorégion par soucis de clarté puisque le terme de « région » est particulièrement confus en français, notamment dans le contexte européen. Ainsi on parle de « l'Europe des régions » au sens d'Europe des entités infra-nationales (régions françaises, Länder allemands, communautés autonomes espagnoles...) mais de la Région Baltique soit un espace supra-national (Etats qui entourent la Mer Baltique) ou transnational (ensemble des entités infra-nationales baltiques de ces Etats). Du reste, même en russe, le terme de « région baltique » qui peut désigner la macrorégion est parfois utilisé dans un autre sens *(baltijskij region [Rossii]=Kaliningrad)*. Nous entendons donc distinguer la macrorégion supra- ou transnationale et la microrégion infra-nationale.

912 L'ensemble Lettonie de l'Ouest-Estonie a conservé l'allemand comme langue de culture dominante de façon continue jusque dans les années 1920.

913 La Latgale est le tiers oriental de la Lettonie qui est à la fois catholique et orthodoxe, marqué par l'influence historique et culturelle de la Pologne-Lithuanie et par celle de la Russie impériale comme de l'URSS. De ce fait la Lettonie est le point de rencontre des trois mondes de la Baltique, ce qui explique que ce soit en général sur son territoire que s'est jouée la bataille pour l'hégémonie dans la macrorégion.

914 La plus grande ville de la Baltique est sans conteste Saint-Pétersbourg (plus de 5 millions d'habitants), conçue pour gouverner la Russie et la Baltique en même temps. Mais les Allemands et les Suédois sont-ils tournés vers elle ? De même Stockholm (moins d'un million d'habitants) se concevait et se conçoit toujours volontiers comme la capitale de la Baltique. Mais par rapport à Saint-Pétersbourg et Berlin, elle n'est qu'une modeste ville moyenne.

915 Sur le plan commercial, c'est Lübeck qui se situe au centre du réseau hanséatique et le dominait. Mais un centre économique est-il vraiment porteur d'une identité géopolitique ?

916 Ces trois pays ont été évangélisés respectivement par des missionnaires orthodoxes de Bulgarie, des missionnaires catholiques de Pologne, et des missionnaires catholiques de Prague et de Magdebourg.

917 Riga avait autorité sur la Livonie mais aussi sur la Prusse.

918 L'archevêché danois de Lund a lui-même créé les évêchés d'Uppsala et de Trondheim, pôles des Eglises de Suède et de Norvège.

919 Ce monde comprend aussi la Norvège qui n'est certes pas, en soi, un pays baltique, mais qui a constamment fait partie d'Etats baltiques (le Danemark, puis la Suède) dont elle est une périphérie, tout comme l'Islande.

920 La Prusse Royale comme l'Ingrie relèvent du même problème : ces microrégions ont d'abord été parties intégrantes d'Etats slaves, puis conquises par des Etats germano-luthériens (l'Ordre Teutonique dans le premier cas et la Suède dans le second) qui ont profondément transformés et le peuplement et la cultures dominante locale. La reconquête, historiquement légitime, de ces territoires a alors eu pour effet d'inclure des territoires germanisés ou luthériens dans le cadre d'Etats slaves jusqu'alors étrangers à ce monde.

921 Sans même parler de la présence des Slaves qui rend bien sûr la question plus complexe.

922 La place de la Biélorussie se justifie par son inclusion dans les trois autres Etats nommés et par son rôle capital dans l'histoire de la Lituanie.

923 Pour ne citer que les plus significatives : catholicisme et uniatisme contre orthodoxie, culture politique nobiliaire, républicaine et « libérale » contre culture « autocratique » et impériale, « Europe centrale » contre « Eurasie ». Ces oppositions n'ont évidemment jamais empêché d'énormes transferts culturels dans les deux sens tant leurs confins étaient poreux. Ainsi la Vierge de Czestochowa, palladion de la Pologne, est bien une icône orthodoxe, et l'un des premiers promoteurs du panslavisme fut un Polonais, Stryjkowski. De même, en terme de modèle, le second servage fut adopté par la Russie en provenance de Pologne, et l'étatisme russe puis soviétique fut adopté par la Pologne dès les années 1930.

924 Le recul russe de 1918, sanctionné par les traités de Brest Litovsk et Berlin, en est la traduction cartographique. Il est confirmé par les traités de Tartu/Dorpat en 1920 enlèvent à la Russie la Lettonie et l'Estonie en plus de la Finlande. Les avancées spectaculaires de l'Allemagne vers l'Est en 1915-18 et 1941-45 ont beau avoir été de courte durée, elles sont significatives de la puissance réelle dont disposait l'Allemagne pendant toute la première moitié du XXe siècle.

925 Karpenko A : Regional'naâ identičnost' kak kategoriâ političeskoj praktiki, s.82-87

926 Lemarchand Ph : *L'Europe centrale et balkanique: atlas d'histoire politique*, p.35, Complexe, Paris, 1995

927 Voir la note au début de l'ouvrage.

928 N'est-il pas saisissant à cet égard de constater l'écart qui existe entre ces « bons vieux temps suédois » vus d'Estonie et de Riga et le « Déluge suédois» *(Szwedski potop)* qu'ont connu les peuples de la Couronne de Pologne-Lithuanie à la même époque?

929 Le cas russo-finlandais est très intéressant. Ici la frontière est forte et reconnue comme telle mais elle est compensée par une solidarité géopolitique très ancienne assurée par un monde finnois continu depuis le Golfe de Botnie jusqu'à l'Oural. La Russie est donc à sa manière un pays finnois tandis que le rôle de la Russie dans la formation historique de la Finlande est des plus complexes. La Russie a beau être un « ennemi héréditaire », le Tsar Alexandre Ier de Russie n'est rien moins qu'un héros national en Finlande où il a ses statues en place publique. C'est sur de telles bases que se sont établies de très intenses relations économiques (mais aussi diplomatiques voire politiques), dès l'époque soviétique.

930 Von Dönhoff M : Kondominium w Królewcu//*Polityka,* 30/11/1991

931 Propos recueillis en avril 2017.

932 Préteutonique donc politiquement neutre du point de vue de l'Etat russe.

933 C'est du moins ce qu'affirment les sources danoises médiévales.

934Fils du roi de Danemark Harald Ier à moins que ce ne soit Haakon, roi de Norvège.

935 En Carélie, les Caréliens finnois représentent 8% et les Russes 82%. En Crimée les Tatars sont 12%, les Ukrainiens 25% et les Russes 58%. Pourtant personne ne songe à destituer ces « Républiques nationales» de leur statut.

936 Voir Iŝenko R: « Iskupitel'nyj vykup »//*Newsbalt,* 16/04/2015, accessible sur http://newsbalt.ru/analytics/2015/04/iskupitelnyy-vykup/ consulté le 5/05/2015.

937 Ex-conseiller de la Présidence Ânukovič, émigré en Russie depuis 2014.

938 Voir aussi à ce sujet le chapitre Front

939 Le plus illustre des chercheurs sur l'Antiquité balte en général et sur celle des Baltes de Russie en particulier est Vladimir Toporov, dont les travaux menés à l'époque soviétique sont aujourd'hui repris y compris par les Lituaniens. Voir par exemple : VN Toporov : *Drevnââ Moskva v baltijskoj perspektive//Balto-slavânskie issledovaniâ, 1982*

940 Smolensk a fait partie du Grand-Duché de Lithuanie et donc de la Biélorussie au XVe puis au XVIIe siècle. Pour les nationalistes biélorussiens comme pour les partisans de l'identité locale de Smolensk, c'est une terre biélorussienne, ce qu'indique la carte de Dovnar-Zapol'skij fixant les limites du domaine ethnolinguistique biélorussien. Il va de soi que la différence entre identité russe et biélorussienne à Smolensk est très controversée.

941 Les Galindiens vivaient spécifiquement autour et à l'Ouest des lacs Mazures, dans la Prusse polonaise plutôt que dans l'Oblast' russe.

942 Voir Sedov : *Golâd'//* Iš baltu kulturos istorijos, 2000, C.75-84.

943 Voir « Kursite Â : Russkie na Kuršskom kose : realii i mify » //Klemešev et alii : *Geopolitika i russkie diaspory v Baltijskom regione*, s.146-158.

944En 1328, Memel sort de la Courlande pour être transférée à la Prusse.

945Voir Jähning B : V*erfassung und Verwaltung des Deutschen Ordensund seiner Herrschaft in Livland*, p.40, p 109.

946 Voir également „Memel-Lage und Umland“//Ders: *Wirkungen der Preussenländer* (Studien zur Geschichte Preussens 33), Köln, Berlin 1981, s.370-382; ainsi que „Das Volk der „Kurische Nehrung“// Ders: *Wirkungen der Preussenländer* (Studien zur Geschichte Preussens 33), Köln, Berlin, 1981, s.280-296.

947 L'historien et archéologue russe de Kaliningrad Kulakov montre sur ses cartes que les Coures vivaient sur la Flèche des Coures au moins au Xe siècle. Voir Orlenok V V et alii : *Geografičeskij atlas Kaliningradskoj oblasti*, p.258.

948 Voir par exemple la carte « Sena Kursa » accessible sur www.wikiwand.com/lv/Kursa-(valsts), consulté le 4/04/2017.

949 Voir Akmenyte V: *Development of identity of Latvians living in the Lithuanian-latvian bordre region in 1918-1940*

950 Possession personnelle du tsar Pierre III, duc de Holstein-Gottorp et de Schleswig, époux de la future Catherine II.

951 Le Grand-Duché d'Oldenbourg est une principauté obtenue par la Maison de Holstein-Gottorp-Romanov en échange de sa renonciation au Holstein et au Schleswig.

952 Estimations citées par Zverev Û : Kaliningradskaâ Oblast' Rossii v novoj sisteme geopolitičeskix koordinat accessible sur http://poli.vub.ac.be/publi/etni-2/yzverev.htm, consulté le 24/11/2015. L'auteur se réfère à Šaxraj S. : « Kaliningrad-Königsberg-Krolevec... »//*Nezavisimaâ gazeta,* 1994 26/07 ; et Vinogradov B : « Nemcy perebiraûtsâ v Kaliningrad »// *Izvestiâ,* 14/04/1994, N°70

9530,87% en 2010 selon les sources officielles.

954Voir supra.

955 « Transfert de l'Empire aux Allemands », théorie qui fonde la légitimité de l'Empire germanique.

956 C'est ce qu'il affirmait lors de la visite guidée de l'exposition Sainte Russie au Louvre, en 2010.

957Voir la note sur « autocrate », supra.

960 Margrave=marquis, seigneurs des Marches lointaines.

961 Tous les Empereurs germaniques sont systématiquement rois de Bohème depuis le XIVe siècle.

962 Le plus proche hormis la Livonie qui est, dans la littérature russe médiévale (*Chroniques de Novgorod, Stepennaja kniga* par exemple), absolument « la terre germanique » (*Nemeckaâ zemlâ)*. Mais sur le plan historique, politique et symbolique, la Livonie est une dépendance de la Prusse.

963 La théorie originelle des trois Rome(s) du moine Filofej de Pskov établit une succession irréversible entre la Ière, la IIe et la IIIe, chacune de ces trois Rome(s) supposant la disparition définitive de la précédente. La réalité

diplomatique et le maintien théorique d'autres Rome(s) simultanément est contraire à cette théorie mais a paradoxalement beaucoup contribué à son développement.

964 Ce qui n'empêche pas l'Empire ottoman, lui, de se concevoir comme le seul véritable Empire romain à l'exclusion des deux autres, bien entendu. Il y a alors de facto trois Romes simultanément, catholique, orthodoxe et musulmane.

965 Alias Royaume du Bosphore.

966 Dans l'actuelle Roumanie. Le grand-prince de Kiev Svâtoslav avait si bien conquis ce pays au IXe siècle qu'il y avait établi sa capitale, sur le Bas-Danube, la fameuse Pereâslavec. Elle resta capitale de 967 à 972.

967 Il est quelque peu provocateur de parler de l'appartenance de la Bulgarie à l'Empire de Russie. Néanmoins, elle se justifie. La Dobroudja et la capitale russe Pereâslavec dont nous venons de parler sont des morceaux de la Bulgarie dont la conquête était acquise sous Svâtoslav. Bien plus tard, la Bulgarie fut à de très nombreuses reprises occupées par les forces russes au XVIIIe et XIXe siècles. Elle fut un protectorat russe entre 1876 et 1881. Elle demanda, fait unique dans le monde communiste, son adhésion pure et simple à l'URSS en 1963, 1974 et 1979. Enfin, elle est surtout la mère spirituelle de l'Eglise orthodoxe russe et le lien sans lequel le monde grec n'aurait jamais pu atteindre le monde russe. La Russie et la Bulgarie partagent une même essence fort complexe, à la fois slave, romaine (impériale), orthodoxe, et steppique. Sur ce dernier point, rappelons que la Bulgarie a, comme la Russie, fait partie de la Horde d'Or (moins longtemps mais plus intensément comme le montre le règne du Khan tatar Chaka qui monte directement sur le trône bulgare à l'extrême fin du XIIIe siècle). Au fond, la Russie n'est peut-être qu'une très grande Bulgarie.

968 Voir supra.

969 Le parallèle entre ces deux institutions a été souligné notamment par N. Berdâev dans sa *Révolution russe*, paru en 1931.

970 Voir les réflexions sur le caractère particulier du IIe Reich par rapport à l'Autriche et à la notion d'empire traditionnel supra.

971 Voir le chapitre Genèse.

972 Marx est originaire de Rhénanie, cela n'empêche pas que la ville de Chemnitz ait été rebaptisée Karlmarxstadt par la RDA.

973 La question de la Rome russe et de la Rome germanique implique évidemment aujourd'hui aussi la RFA mais cela dépasse totalement le cadre de notre étude.

974 http://www.bundesregierung.de/Content/DE/-Anlagen/BKM/2014-11-06-english-summary.pdf?--blob=publicationFile&v=1.

975 Birkenbach H-M: « Presence-Restraint-Commitment : the German Approach to Kaliningradz//Lundén T : *Kaliningrad Identity,* op cit.

976 Ces Länder correspondent à la fois à l'Allemagne du Nord dont la Prusse orientale faisait jadis partie sur le plan politique et culturel, mais ce sont surtout les lieux où résident les descendants des Est-Prussiens et qui conservent un intérêt particulier envers la patrie de leurs aïeux.

977 Voir supra

978 Thum G : *Obce miasto Wroclaw*. 1945 i potem, s415-440.

979 Le *Land* de Schleswig-Holstein a posé les premiers jalons de sa politique d'influence culturelle dès 1984. Voir Ministerium für Arbeit des Landes Schleswig-Holstein : *Deutsche Kulturarbeit in Osteuropa,* 1992, s92

980 Thum donne un exemple très parlant. La somme documentaire nommée *Encyklopedia Wroclawia*, en polonais et dirigée par J. Harasimowicz, est très largement basée sur le livre allemand de l'érudit G.Scheuermann Breslau-Lexikon, publié dès 1994.

981 Ibidem.

982 Ibidem.

983 Ibidem s83.

984 Ibidem s24-25.

985 Thum G : *Obce miasto Wroclaw,* s415-440.

986 En effet, comment les Kaliningradiens les auraient-ils eu en leur possession alors qu'ils sont arrivés à partir de 1945 ?

987 D'une part, l'intérêt des populations locales et de leurs écrivains et publicistes pour ce passé est une réalité incontestable, d'autre part, le soutien financier allemand à ces auteurs est explicite dans la politique culturelle allemande.

988 Kaliningrad est bien un pays anciennement germanique, la Basse-Silésie aussi. Mais il n'est pas possible de tenir aujourd'hui la Russie et la Pologne pour des « pays de tradition germanique » !

989 Thum G, *Obce miasto Wroclaw*, ibidem. Il montre que Wroclaw a revendiqué dès 1991 pour elle-même les biens culturels transférés à Varsovie en 1945, et a obtenu gain de cause après un bras de fer très polémique avec les autorités du Musée historique de Varsovie. Wroclaw accusait rétroactivement Varsovie de « pillage culturel » tandis que Varsovie taxait Wroclaw de « trahison de la Patrie » et de « germanisation ». Thum explique très clairement que l'enjeu du conflit n'était pas tant les biens en eux-mêmes que le droit des Bas-Silésiens sur « leur » patrimoine germanique c'est-à-dire la reconnaissance d'une légitimité et d'une légalité régionales rivales de la légitimité et de la légalité nationale polonaise.

990 240 ans est un « anniversaire » qui ne se justifiait pas vraiment. Il y a là un prétexte.

991 Fête traditionnelle de la Prusse orientale germanique remise au goût du jour par les Kaliningradiens.

992 Ce que montre aussi le large soutien local qu'a recueilli la Maison germano-russe depuis qu'elle est menacée de fermeture.

993 Šul'gin V: « Grantokratiâ »//*Literaturnaâ gazeta, op it*

994 Comme le note Gregor Thum, l'enjeu germanique est aussi économique pour les autorités locales : le régionalisme « néo-germanique » en Basse-Silésie doit précisément attirer les investisseurs (allemands) et les touristes (allemands). Voir *Obce miasto Wroclaw,* s439-440. Mais tautologiquement, ce sont aussi des Allemands qui ont favorisé cette évolution visant à se faire « réinviter » dans leurs anciennes possessions. De même Thum remarque que la ville de Wroclaw s'est mise à collectionner des objets d'art jadis fabriqués à Wroclaw et dispersés en Allemagne, par exemple le « trésor de Brême. Mais l'argent qui finance ces achats est issu de compagnies allemandes, les experts qui proposent ces achats sont allemands et les vendeurs également, le tout dans le but d'affirmer une identité germanique. Les Allemands sont donc maîtres des tenants et des aboutissants de tous ces processus, du moins dans les *Aussiedlungsgebieten* de l'UE.

995 *Deutsche Kulturarbeit in Osteuropa*, s28.

996 On fera remarquer qu'avec la Chine derrière elle comme il est dit à la phrase précédente, la Russie n'est pas exactement isolée.

997 Ces dizaines de milliers d'Allemands de Russie ont en effet quitté la Russie, mais dans les années 1990 et non dans le contexte contemporain qu'évoque le Consul général. Quant aux autres « minorités », on peut sans doute dire que ce n'est pas le fait d'être minoritaire qui est en cause ici car les Grands-Russiens majoritaires ne sont pas les derniers à émigrer, quitte à se faire passer, comme cela a été le cas dans les années 1990, pour des « Allemands de Russie » qu'ils n'étaient pas.

998 Džerelievskij B : « Nato protiv Kaliningrad. Blokada i anneksiâ »//Kolokol, 17/06/2016, consulté le 15/09/2016 sur http://kolokolrussia.ru/geopolitika/nato-protiv-kaliningrada-blokada-i-anneksiya.

999 Li Wuzhou : « History of the Silk Road "//*China Today,* 07/02/2014.

1000 Voir par exemple l'introduction de Yeung YM, Shen Jianfa : *Developping China's West, a critical path to balanced national development, Hongkong University Press,* 2004

1001 Discours de Kobe sur le Panasiatisme du 28 novembre 1924.

1002 L'évolution des techniques d'accès à l'information scientifique implique que le chercheur a de moins en moins le livre ou l'article qu'il cite entre ses mains. De ce fait il devient dépendant de l'intermédiaire qui lui fournit l'information. Or nous constatons que les intermédiaires en question (que ce soient des auteurs scientifiques ou Google Books ou des blogs) se passent de plus en plus de détails bibliographiques tels que le nombre de pages des livres. Dans ce cas, nous ne pouvons pas l'indiquer nous-mêmes. Et pour éviter de créer une bibliographie déséquilibrée entre les livres dont nous avons eu la notice sous les yeux (minoritaires de facto) et les autres, nous avons pris le parti de ne plus indiquer cette information, ce qui est critiquable mais nécessaire pour harmoniser l'ensemble. De même quand un ouvrage est mis en ligne sous forme scannée, les seules informations qui sont disponibles de facto sont celles qui apparaissent sur la deuxième de couverture, ce qui est souvent insuffisant. Mais nous n'avons pas pu remonter à chaque fois vers la notice par le numéro ISBN car c'eût été un travail supplémentaire considérable qui n'a pas lieu d'être dans la mesure où le problème est général et provient de l'amont. Nous voyons aussi que d'assez nombreux chercheurs se contentent de mentionner l'année et le lieu de publication sans faire référence de l'éditeur. Considérant que c'est aller trop loin dans la simplification, nous avons systématiquement indiqué l'éditeur. Mais dans un certain nombre de cas, nous n'avons pu le retrouver quand notre

source ne l'indiquait pas. Cela concerne aussi parfois les pages des articles apparaissant dans des recueils ou des revues. Nous les avons indiquées pour autant que nous les avons eues sous les yeux. Autrement, la source, quand elle était incomplète, a été reprise telle quelle, sans pouvoir être corrigée.

BIBLIOGRAPHIE1002:

1.Travaux scientifiques

-Sur la géopolitique et la géographie des régions frontalières:

***Livres**

-Brzezinski Z : *The Grand Chessboard : American Primacy and its geostrategic imperatives,* New York, Basic Books, 1997

-Coutau-Bégarie H, Motte M et alii: *Approches de la géopolitique de l'Antiquité au XXIe siècle,* Economica, 2013

-Cymburskij VL: *Ostrov Rossiâ. Geopolitičeskie ei xronopolitičeskie raboty. (*Naučnoe izdanie) Moscou, Rospen, 2007

-Hooson D: *Geography and national identity, Oxford,* Blackwell, 1999

-Lundén T: *On the Boundary. About Humans at the End of Territory,* Huddinge, S¨dert¨rn Hogskola, 2004

-O'Tuathail G and alii: *The geopolitics reader,* Londres, Routledge, 2006

-O'Tuathail G: *Critical geopolitics. The politics of writing global space,* Minneapolis University of Minnesota Press, 1996

-Pelletier Ph : *La Japonésie : géopolitique et géographie historique de la surinsularité du Japon,* CNRS Editions, Collection « Espaces et Milieux », Paris, 1998

-Raffestin C. : *Géopolitique et Histoire,* Lausanne, Payot, 1995

***Articles**

-Mamadouh V : "Geopolitics in the nineties: one flag, many meanings"// *GeoJournal* 46, 1998, p237-253

-Tunbridge J E: "Spatial identity: A fundamental human need? The case of Kaliningrad"// *Space and Place: Mirrors of Social and cultural identities?* Liévin, 1996

-Van Efferink L :« The definition of geopolitics-classical French and critical traditions »//*exploringgeopolitics.org*, January 2009

Sur le contexte russe:

-Bayou C: *La place de Saint-Pétersbourg dans la nouvelle Russie,* thèse de doctorat sous la direction de G Sokoloff , Inalco, 2003

-Drweski B: *La nouvelle Russie est-elle de droite ou de gauche?*, Delga, Paris, 2016

-Gorškov S G (Admiral): *Morskaâ moŝ gosudarstva*, 1979

-Heller M: *Histoire de la Russie et de son Empire,* Fayard, Paris, 1997

-Lo Gatto E: *Le Mythe de Saint-Pétersbourg* (traduit de l'italien par Christine Ginoux), Editions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 1995

-Malia M: *L'Occident et l'énigme russe. Du Cavalier de bronze au Mausolée de Lénine*, Paris, Seuil, 2003

-Naročnickaâ N (Narotchnitskaia N) : *Que reste-t-il de notre Victoire?Russie-Occident: le malentendu*, traduit du russe par J.Imbert, Paris, Edition des Syrtes, 2008

-Soljénitsyne A: *Kak nam obostroit' Rossiû: posil'nye soobrazhenie*, Sovetskij Pisatel', Leningrad, 1990

-Soljénitsyne A: *Russkij vopros k koncu XX veka*, Golos, Moscou 1993

-Turovskij RF: *Političeskaâ regionalistika,* HSE, Moscou, 2006

-Vlasova IV: „Ètnografičeskie gruppy russkogo naroda"p.107-124//Tiškov et allii: *Russkie*, série „Narody i kul'tury" Moscou, Nauka, 1999

*Articles

-Baburin S: "Vzaimosvâz' territorii i graždanstva gosudarstva kak faktor rossijskoj geopolitiki",//V*estnik Omskogo Gos Universiteta,* N°2*,* 1996

-Cazacu M: « Aux sources de l'autocratie russe »// *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1983 Vol 24, N° 24-1-2 p.7-41

-Cymburskij V : « Ot velikogo ostrova Russii k prasimvolu rossijskoj civilizacii »//Polis 1997

-Dmitrieva E : « Visions russes de l'Europe centrale, occidentalistes et slavophiles »//*Revue germanique internationale,* 1994 (1), p.61-82

--Drweski B (dir): "La Russie de Poutine"// *Recherches internationales* n°59, janvier 2000

-Neklessa A: "Severnaâ Romeâ"//Neklessa A, Andreev D: *Russkaâ identičnost', doroga žizni,-* ,Intelros, Moscou, 2012

--Šlomin V: „Gospodstvo na zakrytyx morâx"//*Voennaâ mysl'*, 1974

-Turovskij RF: « Sootnošenie kul'turnyx landšaftov i regional'noj identičnosti v sovremennoj Rossii » // Bassin M.: *Identičnost' i geografiâ v postsovetskoj Rossii*, 2003

Sur Kaliningrad:

***Livres**

-Adlung Ph (dir) : *Die « Prussia »-Sammlung/Kollekciâ « Prussiâ »*, Hauschild, Schleswig, 2005.

-Andrejčuk N V, Gavrilina A M: *Fenomen Kaliningradskoj regional'noj subkul'tury*, Ratio, RGIU I Kanta, Kaliningrad, 2011

-Bridges D. K: *In Moscow's image? Creating Soviet state and society in Kaliningrad province, 1945-70*: diss (Ph. D.). Charlottesville, 2008.

-Brodersen P.: *Die Stadt im Westen. Wie Königsberg Kaliningrad wurde*, Vandenhoeck und Ruprecht, Göttingen, 2008

-Fedorov G, Dedkov V: *Prostranstvennoe, territoriâlnoe i landsaftnoe planirovanie v Kaliningradskoj oblasti, 2006*

-Gorodilov A, Kozlov S: *Geopolitika*, Kaliningrad, FGUIPP, 2003

-Ioffe E G : *Pantelejmon Ponomarenko : železnyj stalinist*, Xarvest, Minsk 2014

-Janušauskas R.: *Four tales on the King's hill: the Kaliningrad puzzle in Lithuanian, Polish, Russian and Western political discourses,* Warszawa, Instytut studiow politycznych polskiej Akademii Nauk, 2001

-Karabeshkin L, Wellmann C: *The Russian Domestic Debate on Kaliningrad. Integrity, Identity and Economy*, Münster: Lit, 2004, Kieler Schriften zur Friedenswissenschaft, 11

-Karabeškin L: *Kaliningradskaâ problematika v meždunarodnyx otnošeniâx v postbipolârnoj Evrope*, thèse de doctorat, RAN, Moscou, 2005

-Karpenko A M: *Regional'naâ identičnost' kak kategoriâ političeskoj praktiki,* résumé de la thèse de doctorat sous la direction de V S Malaxov, RAN, Moscou, 2008

-Klemešev A et alii: *Na perekrestke kultur: russkie v Baltijskom regione. Prepodavatel' v usloviâx modernizacii obrazovaniâ v stranax Baltijskogo regiona: materialy meždunarodnoj naučno-praktičeskoj konferencii 14-15/4/2004*

-Krickus R: *The Kaliningrad Question,* Lanham, Rowman et Littlefield, 2002

-Maceiczyk J.: *Das Russische Gebiet Kaliningrad im Schnittpunkt korrelierender Partialinteressen*, Frankfurt am Main, 1996

-Minakova R D: Problema formirovaniâ pozitivnogo imidža Kaliningradskoj Oblasti vo vzaimootnošeniâx Rossii i Evrosoûza (dissertaciâ pod rukovodstvom ...),... ,2002

-Mul'tatuli P V, Vorob'ëva L M : *Svâšenoe imâ Russkoj Prussii,* Rossijskis institut strategičeskix issledovanij, 2012.

-Orlenok V V et alii: *Geografičeskij atlas Kaliningradskoj oblast*i, BFU, Kaliningrad, 2002

-Palmowski T *: Kaliningrad-Szansa czy zagrożenie dla Europy Bałtyckiej,* Uniwersytet Gdański, Gdańsk, 2013

-Péguet Ch: *La gouvernance de Kaliningrad*, IEP de Grenoble, 2003

-Sezneva O: *Tenacious Place, Contingent Homeland: Making History and Community in the Repopulated City of Kaliningrad*: Diss. (Ph.D). N. Y., 2005.

-Tétart F: *Géopolitique de Kaliningrad, une île russe au coeur de l'Union européenne élargie,* PUPS, Paris, 2007

-Vinokurov E: *L'enclave russe de Kaliningrad : spécificité territoriale et intégration à l'économie mondiale*. thèse de doctorat sous la direction d'Ivan Samson, Grenoble, 2007

-Živenok N: *Pograničnyj region v social'nom prostranstve Rossii na primere Kaliningradskoj oblasti,* Moscou, 2006

***Articles**

-Alicheva-Himy B: "Kaliningrad/Königsberg"//*Outre-Terre,* N°3, 2003

-Berger S, Holtom P: « Locating Kaliningrad and Königsberg in Russian and German collective Identity Discourses and Political Symbolism in the 750th Anniversary Celebrations of 2005 »// *Journal of Baltic Studies,* Spring 2008

-Birckenbach H-M, Wellmann C (2003): „EU- und NATO-Osterweiterung und die Oblast Kaliningrad. Konflikterzeugung ohne Eskalationsprävention?" // Schlotter P (Hrsg.): *Macht Europa Frieden?*, Baden-Baden: Nomos, 2003 (= AFK-Friedensschriften, 30); S. 213-238.

-Brauning CS & Joenniemi P : Contending discourses of marginality : The case of Kaliningrad//*Geopolitics* Autumn 2004 Vol9 N°3 p699-730

-Brauning CS & Joenniemi P : The identity of Kaliningrad : Russian, European or a third space ?//Tassinari F: *The Baltic sea region in the European Union : reflexionx on identity, soft security and marginality*, Humboldt University, Berlin 2003

-Dement'ev I : « Bridges to Nowhere ? Identity of the Residents of the Kaliningrad Region in the 21st century »//HenningsenB : *Facets of identity. The Baltic Sea Region and beyond.*

-Dement'ev I: « Sovremennaâ zarubežnaâ istoriografiâ on istoričeskoj politike v Sovetskom Kaliningrade »// Kaliningradskie arxivy, 12, 2015, s233-250.

-Golon M. :*The problem of the Soviet-Polish border in the former East Prussia in the years 1941-1958*, Nicolaus Copernicus University in Torun, DATE

-Gul'neva-Lugovskaâ N: *Formirovanie nacional'no-kul'turnoj identičnosti v polikul'turnom regione sredstvami sociokul'turnoj deâtel'nosti na materiale Rossijskogo èksklava na Baltike*, dissertaciâ pod rukovodstvom Ivlievy I, Sankt Peterburg, 2012

-Hagen J, Diener A (2011): „Geopolitics of the Kaliningrad Exclave and Enclave: Russian and EU Perspectives"// Eurasian Geography and Economics, 52: 4, 567-592.

-Janušauskiene D: "Lithuanian perspectives on Kaliningrad's past, present and future » // Kaliningrad in Europa. Nachbarschaftliche Perspektiven nach dem Ende des Kalten Krieges / hrsg. S. Berger. Wiesbaden, 2010. S. 146—164.

--Karabeshkin L: "Clarifying the status of the Kaliningrad Oblast' in the context of Russian federalism" pp. 83-100// Birkenbach H-M, Wellmann C: *The Kaliningrad challenge, options and recommendations.* Münster: Lit, 2003, Kieler Schriften zur Friedenswissenschaft, 10.

-Kwon R: "At a crossroads: Kaliningrad's fate"//*Harvard International Review* printemps 2003 vol 25 tome 1

-Lebedkina AA: "Èkspediciâ v prošloe neznakomoj/znakomoj zemli; Razmyšleniâ o vozmožnostâx organizacii učebnogo proekta na materiale romana K S Badigina *Kol'co velikogo magistra*//*Fenomen Tevtonskogo ordena i sovremennost'*, *Baltijskie isledovaniâ* N°6 , BFU, Kaliningrad, 2010, p.100-128

-Lundén T., Bergström G., Nilsson L.: «Kaliningrad identity- crucial to democracy and development in the Baltic sea region», a seminar report // *Baltic and East European Studies* 12, Södertörn University, 2009

-Lunkin: „Russkaâ Prusskaâ: Kaliningrad- pioner Evropejskoj xristianskoj identičnosti"// *Russkij Arxipelag*, Russkoe Revû, février 2006

-Misiunas R : « Rootless Russia : Kaliningrad-Status & Identity »//*Diplomacy & Statecraft*, 2004

-Obuxov S « Kompromiss ili sdača »// *Naš kontinent,* N°29 18 7 2002

-Oldberg I.: "Contributing to identity building in the Kaliningrad Oblast"*//* Birckenbach H-M., Wellmann C.:*The Kaliningrad challenge. Options and recommendations* Lit Verlag, Münster, 2003

-Oldberg I.: "The changing military importance of the Kaliningrad region"// *Journal of Slavic Military Studies,* v. 22 issue 3, July 2009

-Korinmann M : « De Königsberg à Kaliningrad : en attendant Kant »// *Limes*, 1994, p.196-214, La Découverte, Paris et Rome

-Petroni F : « La Breccia di Suwalki »//Limes 2016 N°9, La Découverte, Paris et Rome

-Plotnikov A « Evroblokada Kaliningrada i Klajpeda, Vil'nûs, Druskininkaj » //*The Russian Federation Today* N°14 2002

-Rožkov-Ûr'evskij Û : « Kaliningrad i Krym kak èksklavy Rossii. Sxodstva i razlichiâ, vzaimnye svâzi »//Râbkova O, Levchenkov A:Vestnik BFU, estesvenny i medicinskie nauki, N°3, 2016

-Rubcova AV : « Svoe i čužoe v fol'klore russkix Kaliningradskoj oblasti »//Klemešev et alii : *Geopolitika i russkie diaspory v baltijskom regione,* BFU, Kaliningrad, 2008, p.137

-Sirutavičius: “The strategic importance of the Kaliningrad Oblast”// Lithuanian Annual Strategic Review, Vilnius, Lithuanian Military Academy, 2003

-Tikkala T : « Who framed Kaliningrad ? How the region became Russia's Hell-hole enclave »//Rindzeviciute E : *Contemporary change in Kaliningrad: a window to Europe ?* p.55-65, Center for Baltic and East European Studies, Huddinge, 2006

-Torello A: « Kaliningrad, adrift in Europe »//SAIS Review, Vol 25, N°1, hiver-printemps 2005, p.139-141

-Kursite Â : „Russkie na Kuršskom kose : realii i mify“ //Klemešev et alii : *Geopolitika i russkie diaspory v Baltijskom regione*, s 146-158

-Wellmann, C: ‘The political dimension of Kaliningrad identity formation – An attempt to understand Russia's Kaliningrad policy”. Plenary lecture at the seminar “Kaliningrad identity – crucial to democracy and development in the Baltic Sea region”, Kaliningrad, 12-13 March 2007

-Wójcik-Żołądek M: “Od Königsberga do Kaliningradu. Nazwy miast jako miejsca pamięci »// Przegląd zachodni. 2014. Z. 2. S. 254—273.

-Zaccor A L: « The Baltic States and Kaliningrad : a briefing », Fort Leavenworth, Kansas. Foreign military studies office, 1993

Sur le contexte prussien

***Livres**

-Birûkov G (protoierej):*Drevnââ Rus’ i Porus’e. Pravoslavie v Prussii: informacionnoe pis’mo;* Nesterov, 2004

Dve sud’by, Nesterov, 2006

Gumbinnenskoe pole, Nesterov, 2007

Istoriâ pravoslaviâ v Vostočnoj Prussii s 16 veka po 1945 (k 350-letiû oficial’noj registracii pravoslavnoj obŝiny Kenigsberga) Nesterov, 2005

Konec Porus’â, Nesterov, 2004

Orientiry istorii Porus'â, Nesterov, 2004

Pravoslavie s Zapada, Nesterov, 2004

Russkij ugolok Vostočnoj Prussii, Nesterov, 2005

Vtorženie, Nesterov, 2004

Zabytaâ istoriâ Porus’â 11-13 veka, Nesterov, 2004

-Buschinger D, Olivier M: *Les Chevaliers teutoniques,* Ellipses, Paris, 2007

-Grunau S: *Preussische Chronik,* B.1, Tr. I-XIV, Duncker et Humblot, Leipzig, 1876

-Il'in N A et alii : *Vostočnaâ Prussiâ s drevnejšix vremen do konca Vtoroj Mirovoj vojny,* Kaliningradskoe knižnoe izdatel'stvo, Kaliningrad, 1996

-Jähning B : V*erfassung und Verwaltung des Deutschen Ordens und seiner Herrschaft in Livland,* Lit Verlag, Marburg, 2011

-Kossert A.: *Ostpreussen, Geschichte und Mythos,* Münich, 2005

-Kretinin G et alii: *Očerki istorii Vostočnoj Prussii,* 2002

-Kretinin GV et alii: *Istoriâ Zapadnoj Rossii. Kaliningradskaâ oblast'* T1 (učebnoe posobie dlâ škol'nikov 6-7 klassy), Rossiskij gosudarstvennyj universitet imeni Kanta, Olma, Moscou, 2007

-Kretinin GV et alii: *Istoriâ Zapadnoj Rossii. Kaliningradskaâ oblast'* T2 (učebnoe posobie dlâ škol'nikov 8-9 klassy), Rossiskij gosudarstvennyj universitet imeni Kanta, Olma, Moscou, 2007

-Kulakov V I : *Dorogami Ulmerigii*, B-K, Kaliningrad, 2002

-Kulakov V I : *Zabytaâ istoriâ prussov,* Kaliningrad, 1992

-Ministerium für Arbeit des Landes Schleswig-Holstein : *Deutsche Kulturarbeit in Osteuropa,* Howaldtsche Druckerei, Kiel, 1992

-Sakson A: *Od Klajpedy do Olsztyna. Współcześni mieszkańcy byłych Prus Wschodnich: Kraj Kłajpedzki, Obwód Kaliningradzki, Warmia i Mazury.* Instytut zachodni, Poznan, 2011

-Verzijl J H W : *International law in historical perspective,* Vol VI, Sijthoff, Leyden, 1973

-Zloch S: *Das Pruzzenland als geteilte Erinnerungsregion,* V&R, Göttingen, 2014

*Articles

-Dement'ev I : « Isklûčeniâ iz obŝego pravila : smena vex v diskussiax zapadnyx istorikov o xaraktere russkoj okkupacii Vostočnoj Prussii v gody Pervoj Mirovoj vojny »//Maslov & alii : *Kaliningradskie arxivy : materialy i issledovaniâ,* N°11, 2014, s.75-88

-Friedrich K : *"The power of the Crowns"//* Friedrich K, Smart S:*The cultivation of monarchy and the rise of Berlin: Brandenburg-Prussia 1700*, Ashgate, Farnham and Burlington*,* 2010, p.1-53

-Hackmann J: « Die symbolische Aneignung historischer Räume im östlichen Preußen. Nationale und regionale Strategien »//Acta historica Universitatis Klaipedensis, Klaipeda, 2015.

-Kelletat A F:"Constructing a region: Johannes Bobrowski's Sarmatia"// *Terranglian territories,* procceedings of the 7th international conference on the literature of region and nation p.421, Peter Lang, 2000

-Kulakov V I : « Geral'dika prussov i genealogičeskie korni rodov, vozvodimyx v Rossii k vyxodcam „iz Pruss" »// *Genealogiâ. Istočniki. Problemy. Metody issledovaniâ.* Moskva, 1989, s.7-9

-Kulakov V I : « Zemlâ prussov i prusskie zemli"// *Baltoslavânskie issledovaniâ*, 1985, Moscou, s.96

-Kulakov V I: « Zemlâ Prussov i arealy procix zapadnobaltskix plemen v èpoxu rannego srednevekov'â (VII-X vv) »//*Geograficeskij atlas Kaliningradskoj oblasti,* 2002, s.258

-Mankevič D V: „Iskonnye slavânskie zemli byli... vnov' vozvraŝeny Rossii". Istoriâ Vostochnoj Prussii glazami naučnogo sotrudnika Instituta geografii AN SSSR"// *Baltijskie Issledovaniâ, n°* 6, p.83-90, Izdatel'stvo Rossijskogo gos-universiteta I Kanta, Kaliningrad, 2010

-Murray A V : «The Sarracens of the Baltic: Pagan and Christian Lithuanians in the perception of English and French Crusaders to late medieval Prussia »// *Journal of Baltic Studies,* Volume 41 N°4, December 2010, p.413-429

-Paxalûk K: « Nerealizovannyj proekt general-gubernatorstva Vostočnoj Prussii »//Kaliningradskie arxivy, 2015, N°12, s.96-116

--Piskozub A : « Miejsce ziem dawnego Wielkiego Księstwa Litewskiego w Europie Bałtyckiej », VIII Sejmik Morski „Polska a Europa Bałtycka", Szczecin 1993, s. 97-106.

-Prudovskij P I: *Diplomatičeskie otnošeniâ Rossii i Brandenburgsko-prusskogo gosudarstva v seredine XVII veka,* thèse de doctorat sous la direction de Florâ, Université Lomonosov, Moscou, 2008

-Renzi W A: „Who composed Sazonov's thirteen points? A re-examination of Russia's war aims of 1914"//*American Historical Review*, Volume 88, N°2, avril 1983, p.347-357

-Scrase D: *Understanding Johannes Bobrowski*, University of South Carolina, 1995

Sur les contextes slave, balte et baltique:

***Livres**

-Akmenyte V: *Development of identity of Latvians living in the Lithuanian-latvian border region in 1918-1940*, Vytautas Magnus University, Kaunas, 2008

-Bagdonavicius V : *Concise Encyclopedia of Lithuania Minor,* Lithuania Minor Foundation, Vilnius 2014

-Bagdonavicius V : *Mazosios Lietuvos Enciclopedija,* Lithuania Minor Foundation, (T.1, T.2, T.3, T.4), Vilnius 2003

-Bojtar E: *Foreword to the Past. A Cultural History of the Baltic Peoples*. CEU Press, Budapest et New York, 1999

-Chodz'ko L: *La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque,* T 2, Paris, 1835-1842

-Dini P : *Foundations of Baltic languages,* Eugrimas, Vilnius, 2014

-Eberhardt P: *Studia nad geopolityką XX wieku*, IGiPZ PAN, Warszawa, 2013

--Kirby D: *The Baltic World 1492-1772 Northern Europe in the early modern period,* Longman, Londres et New York, 1990

-Kirby D: *The Baltic World 1772-1993: Europe's northern periphery in an age of change,* Longman, Londres et New York, 1993

-North M: *The Baltic. A History,* MA, Cambridge, 2015

-Puxlâk O, Borisov D: *Russkie Latvii so srednevekov'â do serediny XIX v,* Klio, Riga, 2003

-Rowell S C: *Lithuania ascending: a pagan empire within Eastern Europe 1295-1345,* Cambridge University Press, 1994

-Tiberg, Erik: *Moscow, Livonia and the Hanseatic League : 1487-1550,* Studia Baltica Stockholmiensia, 15, Almqvist et Wiksell, Stockholm, 1995

-Thum G : *Obce miasto Wroclaw. 1945 i potem,* Via Nova, Wroclaw, 2008

-Zorin I. : *Zanimatel'naâ istoriâ Latvijskix russkix*, Riga, Klio, 2007

***Articles**

-Âkovleva M.: « The Duchy of Courland: the struggle for survival during the rule of the Kettler dynasty 1561-1737 » p.79-87// Almut Bues: *Zone di frattura in Epoca Moderna : il Baltico, i Balcani, e l'Italia settentrionale*, Niemiecki Instytut historyczny w Warszawie, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2005

-Anonyme:„Das Volk der Kurische Nehrung"// Ders: *Wirkungen der Preussenländer* (Studien zur Geschichte Preussens 33), Köln, Berlin, 1981, s.280-296

-Anonyme:„Memel-Lage und Umland“//Ders: *Wirkungen der Preussenländer* (Studien zur Geschichte Preussens 33), Köln, Berlin 1981, s.370-382

-Bayou C: “Etats baltes-Russie, 1er mai 2004-9 mai 2005: un authentique dialogue de sourds”// *Le Courrier des Pays de l'Est,* 2005/2

-Bayou C: “Lituanie: prête pour une guerre hybride?”//*Regards sur l'Est,* 2015

-Donecker S, Steinacher R: “Rex Vandalorum – The Debates on Wends and Vandals in Swedish Humanism as an Indicator for Early Modern Patterns of Ethnic Perception”//*Wiener Studien zur Skandinavistik*, N°15, Der Norden im Ausland, das Ausland im Norden, Vienne, 2006

-Brauning CS : « The region-building approach revisited : the continuing othering of Russia in discourses of region-building in the European North »//*Geopolitics* Spring 2003 Vol8 N°1 p.45-71

-Engman M: The Baltic Sea: Periods and Regions//Henningsen B : *Facets of identity. The Baltic Sea Region and beyond.*

-Hackmann J : « Was bedeutet baltisch? Zum semantischen Wandel des Begriffs im 19. und 20. Jahrhundart. Ein Beitrag zur Erforschung von mental map»//Bosse H. et alii : *Buch und Bildung im Baltikum,* (Festschrift für Paul Kaegbein zum 80. Geburtstag), Münster, Lit Verlag, 2005, s.15-39

-Infant'ev V: „Rusiči na Zemle Latyšej. Dolivonskij period”// *Sbornik naučnyx trudov BRI* n°3, Riga 1997

-Kolsto P:“Territorialising diaspora: the case of Russians in the former Soviet republics”//*Millenium: Journal of International Studies* Volume 20 n°3, 1999

-Piskozub A : « Niepodlegla Bialorus s dostepem do morza »//*Bialoruskie zeszyty historyczne* Nr 8

-Schmid W : « Baltische Gewässernamen und das vorgeschichtliche Europa », art. cit. ; « Baltisch und Indogermanisch », in *Baltistica*, 1976, pp. 115-122 ;

-Schmid W *: Indogermanistische Modelle und osteuropäische Frühgeschichte*, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz, et Franz Steiner, Wiesbaden 1976

-Sedov : *Golâd'// Iš baltu kulturos istorijos*, 2000, C.75-84.

-Shima: “Dimensions and Geopolitical Diversity of the Baltics”// *Regions in Central and Eastern Europe: Past and Present*, Winter International Symposium at Slavic Research Center, Slavic Research Center, Hokkaido University, Sapporo, 2005

-Toporov VN : « Drevnââ Moskva v Baltijskoj perspektive »//*Balto-slavânskie issledovaniâ* (1982, Moscou)

-Veber D I: „Vliânie Reformacii na reprezentaciû landmajsterov Tevtonskogo ordena v Livonii”// *Baltijskie Issledovaniâ, n°* 6, p.72-83, Izdatel'stvo Rossijskogo gosudarstvennogo universiteta I Kanta, Kaliningrad, 2010

-Vodo V: „Russkie v Litve, « pâtaâ kolonna » ili graždane zatonuvšej Atlantidy?”//*Russkij Arxipelag*

3.Articles de presse et émissions radiophoniques

-Alksnis VI: „Territoriâl’nye ustupki dorogo obxodâtsâ strane i graždanam”// *Rossiâ segodnâ* n°24, 2004

-Anonyme: « Belorussiâ predložila Litve sovmestno postroit' gazovyj terminal »//*kaliningrad.ru* 7/7/2010

- Anonyme: « Belorussiâ otkazalas' provodit' referendum po prisoedineniû Kaliningradskoj oblasti »//*Novyj Kaliningrad* 11 11 2013, accessible sur http://www.newkaliningrad.ru/news/community/2795069-belorussiya-otkazalas-provodit-referendum-po-prisoedineniyu-kaliningradskoy-oblasti.html

-Anonyme: « Kaliningrad možet polučat' gaz čerez Pribaltiku, minuâ Belorussiû »//*RIA Novosti* 19/6/2010

-Arsûxin E: « Rasšerenie Evropy. Zavtra srazu 10 gosudarstv stanut členami Evrosoûza. Čto èto značit dlâ Rossii ? » 30/04/2004 *Rossijskaâ Gazeta Federal'nyj vypusk* No 3469, 2004

-Bessonov : « Rossijskij istorik predložil otdat' Kaliningrad Belarusi » accessible sur https://charter97.org/ru/news/2013/11/12/79625/ (consulté le 9 juin 2014)

-Bindûkov N „Nacional'naâ celostnost' Rossii prevyše vsego//*Pravda* N°58 27-28 5 2003

-Džerelievskij B : « Nato protiv Kaliningrad. Blokada i anneksiâ »//Kolokol, 17/06/2016

-Ginzburg S : « Kaliningradskaâ oblast' kak tovar »//*Pregel.me*, 01/11/2015 (consulté le 27/03/2017)

-Ginzburg S : « Obraz Kaliningrada, lik ili izlich'e//rugrad.eu, 31/05/2011, consulté le 27/03/2017.

-Ginzburg S : « V Kaliningrade zreet ne izuchennyj vid separatizma »//*Rosbalt*, 11/10/2011, consulté sur rugrad.eu le 27/03/2017.

-Guŝin V: „Russkie v Latvii: diaspora, nacional'noe men'šinstvo ili stranoobrazuûŝaâ obŝina"// *russkie.org*

-Infant'ev: „Rusiči na zemle Baltii", Klio 2003, n°5-7

-Iŝenko R: « Iskupitel'nyj vykup »//*Newsbalt,* 16/04/2015

-Kazincev A: „Tri dnâ v avguste" (k desâtiletiû GKČP) //*Naš sovremennik* n°8 2001

-Kramnik I.: « Kraj otkuda načinaet rassvet »// *Soldaty Rossii (soldatru.ru)*

-Neklessa A, Bujda Û: „Zvezda na gorizonte Porussii" (émission radiphonique)//19/12/2008 émission hebdomadaire *Budusee gde-to râdom* sur FINAM-FM

-Patten C : « Russia's hell-hole enclave. There is a centre of organised crime in the middle of Europe »//*The Guardian*, 7/04/2001.

-Platonov N: „Bezprizornaâ Klajpeda. Rešenie Kaliningradskoj problemy sleduet iskat' v Litve" // *Nezavisimaâ Gazeta* 30/7/2002

-Redcic T: „Êksklav ili anklav?"// *Izvestiâ*, 3/07/2001

-Stasovskij A, Golovina D : « Status Kaliningrada: zemlâ Rossii v centre Evropy »// *Soldaty Rossi*i (soldatru.ru)

-Šul'gin V: « Bolezn' identifikatorov. Kuda vedet simbioz poluobrazovannostii glupogo izumleniâ pered zagranicej »//*Literaturnaâ gazeta,* N°5, 2013

-Šul'gin V: « Grantokratiâ »//*Literaturnaâ gazeta,* N°44, 2013.

-Taylor J : « Kaliningrad: from Russian relic to Baltic boom town »//*The Independent*, 23/03/2006

-Vypolzov A : « Uroki krymskoj blokady dlâ Kaliningrad »//*Regnum*, 09/12/2015

-Xlebnikov V: „Samyj sekretnyj gubernator Rossii”// *Meduza,* 31/07/2016 (https://meduza.io/feature/2016/07/31/samyy-sekretnyy-gubernator-rossii)

4.Oeuvres littéraires et cinématographiques:

-Badigin KS (kapitan) : *Kol'co velikogo magistra,* Kn izdatel'stvo, Kaliningrad, 1969

-Bobrowski J : *Dans les halliers du Vent* (traduction par J-C Schneider de *Im Windgesträuch – Gedichte aus dem Nachlaß,* paru en 1970), Atelier La Foufraie, Saint-Piere-la-Vieille 1999

*Temps Sarmate (*traduction par J-C Schneider de *Sarmatische Zeit,* paru en 1961), Atelier La Foufraie, Saint-Piere-la-Vieille, 2005

-Bujda Û: *Prusskaâ nevesta*, Novoe literaturnoe obozrenie, Moscou, 1998

-Giedrys M : *Herkus Mantas* (film)*,* Litovskaâ kinostudiâ, 1972

-Graves R : *Les Mythes grecs* (traduction de l'anglais par M. Hafez), Pluriel, Paris, Fayard, 1967

-Soljénitsyne A : *Août 14* (traduction de *Avgust 14ogo* par Nivat G), Fayard,Paris, 1983

Adlig Schwenkitten//La Confiture d'abricot et autres récits, Fayard, Paris, 2000

Prusskie noči, IMKA Press, Paris, 1974

-Tozik A : « Podborka Stixov »//Belov I, Mixajlov S : *Deti bezdomnyx nočej : sovremennaâ Kaliningradskaâ literatura*, Foliant, Kaliningrad, 2006, p.77

-Xrappa VV : *Skazki i sagi Vitlanda,* Ântarnyj skaz, Kaliningrad, 1996

Strana Aistov : sagi, skazki i xroniki Prussii, Ênas, Moscou, 2010

Ul'miganiâ, Avito, Moscou, 2003

5.Sites internet :

-site de la fondation saint Nicolas : www.sannicola.ru

-site de l'association russe d'héraldique civile : geraldika.ru

-site de l'association russe d'héraldique : gerb.bel.ru

-site du District fédéral du Nord-Ouest : szfo.ru

-site de la symbolique de la Flotte russe : simvolika.org/article-vmf.005.htm

-site de l'organisation eurasiste d'Aleksandr Dugin : evrazia.org

-site du journal scientifique *Russkij arxipelag* (geo-politika, -èkonomiâ, -kultura, Neklessa)

-site de l'association scientifique dédiée à la géopolitique « Exploring Geopolitics »: exploringgeopolitics.org

-site du Parc national de la Flèche des Coures: http://www.park-kosa.ru/cn-o-parke/istoriya/?ELEMENT-ID=163, consulté le 30/05/2016.

-site du forum Kaliningrad.ru : kaliningrad.ru /forum/17-politika/28936-yatvyazhsko-prusskij-bazis-rossijsko-germanskogo-rodstva, consulté le 3/03/2015

Liste des personnes interrogées (par ordre chronologique)

Ûrij Rožkov-Ûrevskij, ingénieur et géographe, Université fédérale Baltique-Kant (ci-après « BFU »), Kaliningrad . Ce dernier nous a accordé une dizaine d'entretiens.

Âna Švec, étudiante en sciences politiques, BFU

Marina Andreânova, étudiante en sciences politiques, BFU

Natal'â Polejko, comédienne, Kaliningrad

Aksiniâ Makeeva, comédienne, Kaliningrad

Viktoriâ Švec, joaillière, Kaliningrad

M. Švec, physicien militaire, Kaliningrad

Gennadij Dolin, directeur de l'Institut de la Pêche industrielle, Université technique de Kaliningrad

Anatolij Zagorodnij, directeur du service des relations internationales du même Institut

Il'â Dement'ev, historien, BFU. Ce-dernier nous a accordé quatre entretiens.

Anna Karpenko, docteur en sciences politiques

Dmitrij Mankevič, historien, BFU

Vladimir Gil'manov, professeur de littérature, BFU

Ûrij Kostâšov, historien, BFU

Nataliâ Andrejčuk, sociologue, BFU

Vâčeslav Dyxanov, politologue, BFU. (Ce-dernier nous a accordé trois très longs entretiens).

Efim Fidrâ, sociologue, BFU

M. Orexov, linguiste, BFU

Mixail Berendeev, politologue, BFU

L.Domanova, directrice du centre privé de langue française de Kaliningrad

Père (protoierej) Georgij Birûkov de Nesterov (Est de l'Oblast').

Père (ierod'âkon) Antonij de l'église Saint-Nicolas (Svâto-nikol'skij sobor), Kaliningrad

I Petrovskij, conseiller du métropolite de Rostov-sur-le-Don, Kaliningrad

Amiral Georgij Egorov, ex-gouverneur de l'oblast' de Kaliningrad, ex-commandant suprême de la Flotte baltique, Kaliningrad

Mariâ Koxanovskaâ, géographe, BFU

Ingmar Oldberg, politologue, Université de Södertörn, Suède

Zofia Babczyńska-Jelonek, journaliste, Pologne

Peter Wörster, historien spécialiste de Kaliningrad, Herder Institut, Marburg, Allemagne

Ol'ga Sezneva, politologue spécialiste de Kaliningrad, Université d'Amsterdam, Pays-Bas

TABLE DES MATIERES

Dédicace *p2*

Remerciements *p3*

Conventions de translittération et typographiques *p4*

Introduction

Avant-propos *p5*

Thèse et hypothèses *p7*

Etat de la recherche *p18*

Cadre théorique : une recherche qui s'inscrit dans la géopolitique critique *p22*

Notre approche *p26*

Plan p32

Chapitre I : Présentation historico-géographique et politique de l'Oblast' de Kaliningrad

I 1-Présentation historico-géographique

I 1 1-Présentation géographique

Atouts et handicaps *p33*

Les sous-ensembleS *p34*

La question des infrastructures : quels transports avec la Russie ? *p35*

I 1 2- Présentation historique

La genèse de l'Oblast' *p37*

Chronologie du territoire de l'Oblast' de Kaliningrad *p42*

I 2-Le système politique et les dirigeants de Kaliningrad depuis la fin de l'URSS

I 2 1-Cinq gouverneurs et deux maires: présentation et analyse

Cinq mandats, cinq gouverneurs *p47*

Deux « challengers » municipaux *p61*

I 2 2-Synthèse : la vie politique dans l'Oblast' et les conflits d'intérêts

Cycles de pouvoir: des Kaliningradiens et des envoyés moscovites *p64*

Une politique incohérente ? Des volte-face permanentes de Moscou *.p66*

La Ville contre l'Oblast': conflit interne et pluralisme démocratique *p70*

Bilan : système d'acteurs *p72*

Chapitre II-Continentalité & insularité.

II.1-Auto-représentation de l'identité géopolitique de la Russie face à celle de Kaliningrad

II 1 1-Conceptions traditionnelles et renouveau

Conceptions traditionnelles *p78*

Représentations administratives du territoire *p78*

Définitions géographiques: un isthme, une Partie du Monde, un hémisphère. *p81*

Définitions politiques et idéologiques de la Russie *p87*

Une conception néo-traditionnelle : Aleksandr Neklessa et le renouveau de la vision plurielle de « toutes les Russies » *p89*

II 1 2 - Les continentalismes russes : l'Oblast' de Kaliningrad niée

Dugin et le « continentalisme eurasiste » *p94*

Cymburskij et le « continentalisme sibérien » *p96*

Les continentalismes face à Kaliningrad. *p98*

II 1 3-La « Péri-russie » : l'oblast' de Kaliningrad reconsidérée

Une conception géopolitique: l'Isthme, la Sibérie & les Péri-russie-s *p100*

La Russie du XXIe siècle : trame héritée du XVIIe ou du XVIIIe siècle ? *p103*

Inclusion territoriale : comment Kaliningrad transforme la nature de l'Etat russe* *p105*

II.2- « Insularité » & « océanité » de l'Oblast'

II 2 1-Dialectiques insulaires: sécurité et vulnérabilité, ouverture et fermeture

Enclave et exclave *p107*

La dialectique prussienne du cordon ombilical *p109*

Kaliningrad : une île ? *p110*

II 2 2 -Kaliningrad et la maritimité baltique

La Baltique et ses visages *p116*

La dévolution géopolitique Suède-Pétersbourg-Kaliningrad *p120*

La Baltique : Mare nostrum kaliningradien *p125*

Les grandes évolutions d'une flotte un peu plus que baltique *p134*

II 2 3-Kaliningrad : une maritimité atlantique ou le « pays des marins et des pêcheurs »

Kaliningrad à la conquête de l'Océan mondial dès 1947 *p135*

L'homo sovieticus oceanicus *p138*

Une analyse provocatrice: Prusse soviétique et Prusse teutonique *p141*

Kaliningrad ou la logique géopolitique du point cardinal *p143*

Chapitre III-Russification & allogénéisation

III 1-Appropriation fédérale et russification

III 1 1- Des politiques publiques

Le volet scolaire et symbolique : afficher une loyauté *p147*

Le volet religieux : vers la sainte Prussie ? *p153*

Le volet historique : relier des temps épars *p155*

III 1 2-Des mythes géopolitiques

Le mythe principal : le mythe des Wendes de la Baltique *p159*

Deux mythes secondaires mais en développement p182

III 2-Appropriation locale, enracinement et « allogénéisation »

III 2 1-Une identité soviétique originelle et une culture russe intégatrice

De l'identité soviétique au « multiculturalisme Potemkine » *p188*

L'appropriation culturelle russe du genius loci prussien *p192*

III 2 2-Identité nationale et identité régionale dans la Fédération de Russie

Introduction et théorie *p209*

Couleur locale et « effet rodina » *p212*

*Province baltique, « Europe russe » et occidentalisme territorialisé** *p216*

III 2 3-De nouveaux « Prussiens » à Kaliningrad

Une affirmation subethnique par « allogénéisation » *p224*

Un patriotisme prussophile très polémique *p226*

Les paradoxes de la borussité *p238*

Chapitre IV-Kaliningrad ; entre « Front » et « mondes alternatifs »

IV 1-Kaliningrad ou la réincarnation de l'exceptionnel front de Prusse orientale

IV.1.1-La Prusse orientale : les racines d'un « éternel front » entre deux mondes

Une souveraineté contestée depuis toujours:synthèse de géopolitique historique *p244*

Un front historico-culturel symbolique très fort à l'échelle du monde européen : visions occidentales et orientales *p246*

IV 1 2-Kaliningrad face à la suprématie politico-militaire américaine en

Europe

Un front politique *p250*

Un front militaire p254

IV 1 3-Kaliningrad face inexpiable front balte

L'analyse de N. Narocnickaâ *p266*

Un front à l'échelle nationale: le duel prusso-lituanien, opposition fondatrice *p267*

Un front à l'échelle pan-balte *p273*

IV 2-L'identité géopolitique de Kaliningrad en ses « mondes alternatifs »

IV 2 1-Cosmologies politique et politico-culturelle de Kaliningrad

Concepts et théorisation *p275*

Pratique : l'Europe et Notre Europe *p279*

IV 2 2-Kaliningrad et les mondes slaves

Kaliningrad et le monde polonais ou la « Rus' sarmate » *p286*

La Biélorussie, alternative à la Pologne ? *p295*

IV 2 3-Kaliningrad et les mondes baltiques

Des influences scandinaves fragiles *p299*

Kaliningrad et le monde balte : une communauté très paradoxale *p304*

Tropisme germanique et renouveau de la Mitteleuropa *p308*

Conclusion générale : de nouveaux concepts géopolitiques pour Kaliningrad et pour la Russie p320

Notes **p331**

Bibliographie **p382**

Liste des entretiens **p392**

Table des matières **p393**

ተቋም национален שפה 文化 شرقية
inalco
Institut national
des langues
et civilisations orientales

Olivier ROQUEPLO

LA RUSSIE ET SON MIROIR D'EXTRÊME-OCCIDENT : L'IDENTITE GEOPOLITIQUE DE LA RUSSIE ULTRA-PERIPHERIQUE SOUS LE PRISME DE L'OBLAST' DE KALININGRAD. ETUDE GEOGRAPHIQUE ET GEOPOLITIQUE

Résumé

Créée en 1945, la petite oblast' russe de Kaliningrad est une entité autonome ethniquement russe de la Russie, enclavée depuis la fin de l'URSS entre Pologne, Lituanie & Baltique. Territoire très stratégique depuis sa naissance & à nouveau dans le contexte des rivalités Est-Ouest depuis 2014, elle reste un symbole de la Victoire russe sur le Reich. Tout en portant paradoxalement l'héritage de l'ex-Prusse orientale allemande mais aussi polonaise & balte. Cette enclave est-elle alors une exception dans l'ensemble russe comme le montreraient sa taille, son isolement, sa jeunesse, son histoire ancienne non-russe & la carte,, ou n'est-elle pas plutôt l'archétype d'une Russie ultra-périphérique ethniquement russe? Après une présentation générale, l'auteur considère l'auto-représentation du territoire fédéral dans la culture russe, et d'autre part les représentations territoriales et maritimes locales héritées d'un peuple de marins; puis la politique de construction identitaire uniformisatrice de l'Etat fédéral, & l'identification régionaliste; enfin la perception de Kaliningrad par Moscou & l'OTAN comme un front majeur, & les interrelations très ambiguës entre l'Oblast' & ses voisins, & il démontre que l'Oblast' n'est qu'un cas extrême de région russe comparable à celui des extrémités les plus lointaines de la Russie.

Mots-clefs: Russie, géopolitique, Prusse orientale, régionalisme russe

Résumé en anglais

Created in 1945, Kaliningrad is an ethnically Russian autonomous entity of Russia but locked from its mainland since 1991 between Poland, Lithuania and the Baltic. A very strategic territory since its birth, it has become again a hot spot in the context of East-West new rivalry since 2014 & remains the symbol of the Victory over the Reich, though also claiming Prussian, Polish & Baltic legacy. Is it then an exception within Russia as might show its situation, youth & non-Russian old history, or isn't it the archetype of an ultra-peripheral ethnically Russian Russia? The author considers the self-perception of the federal territory in Russian culture, & the territorial & maritime local perception of Kaliningrad inherited from its seamen; then the federal policy of uniformizing identity-building, & the regionalist identification; finally the perception by Moscow & NATO of Kaliningrad as a political-military front-line, & the very ambiguous interrelations between the Oblast' & its neighbours, he shows that Kaliningrad's case is an extreme one but does belong to a peculiar type of Russian region to be compared to Russia's furthermost peripheries.

Keywords: Russia, geopolitics, East Prussia, regionalism